



HAL
open science

La formation des émotions et des perceptions ressenties en randonnée alpine : Sociologie des sensibilités au milieu montagnard

Stéphane Marpot

► To cite this version:

Stéphane Marpot. La formation des émotions et des perceptions ressenties en randonnée alpine : Sociologie des sensibilités au milieu montagnard. Sociologie. Université Savoie Mont Blanc, 2024. Français. NNT : 2024CHAMA002 . tel-04718712

HAL Id: tel-04718712

<https://theses.hal.science/tel-04718712v1>

Submitted on 2 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**LA FORMATION DES ÉMOTIONS ET DES PERCEPTIONS
RESSENTIES EN RANDONNÉE ALPINE
SOCIOLOGIE DES SENSIBILITÉS AU MILIEU MONTAGNARD**

Par **Stéphane Marpot**

Thèse de doctorat en sociologie préparée à l'Université Savoie Mont Blanc
Au sein du laboratoire EDYTEM (UMR 5204 CNRS) - École Doctorale Cultures Sociétés Territoires (CST)
Sous la direction de **Clémence PERRIN-MALTERRE** et **Laine CHANTELOUP**

Thèse soutenue publiquement le 11 avril 2024 devant le jury composé de :

Mme Isabelle ARPIN
ICPEF HDR INRAE, Rapportrice

M. Léo MARIANI
Maître de Conférences HDR, Muséum National
d'Histoire Naturelle, Paris, Rapporteur

M. Gilles RAVENEAU
Professeur des Universités, Université Lumière
Lyon 2, Examineur

M. André-Frédéric HOYAUX
Professeur des Universités, Université Bordeaux
Montaigne, Examineur

M. Sergio DALLA BERNARDINA
Professeur des Universités, Université de Bretagne
Occidentale, Examineur

Mme Clémence PERRIN-MALTERRE
Maîtresse de Conférences HDR, Université Savoie
Mont Blanc, Directrice de thèse

Mme Laine CHANTELOUP
Professeure assistante, Université de Lausanne,
Directrice de thèse

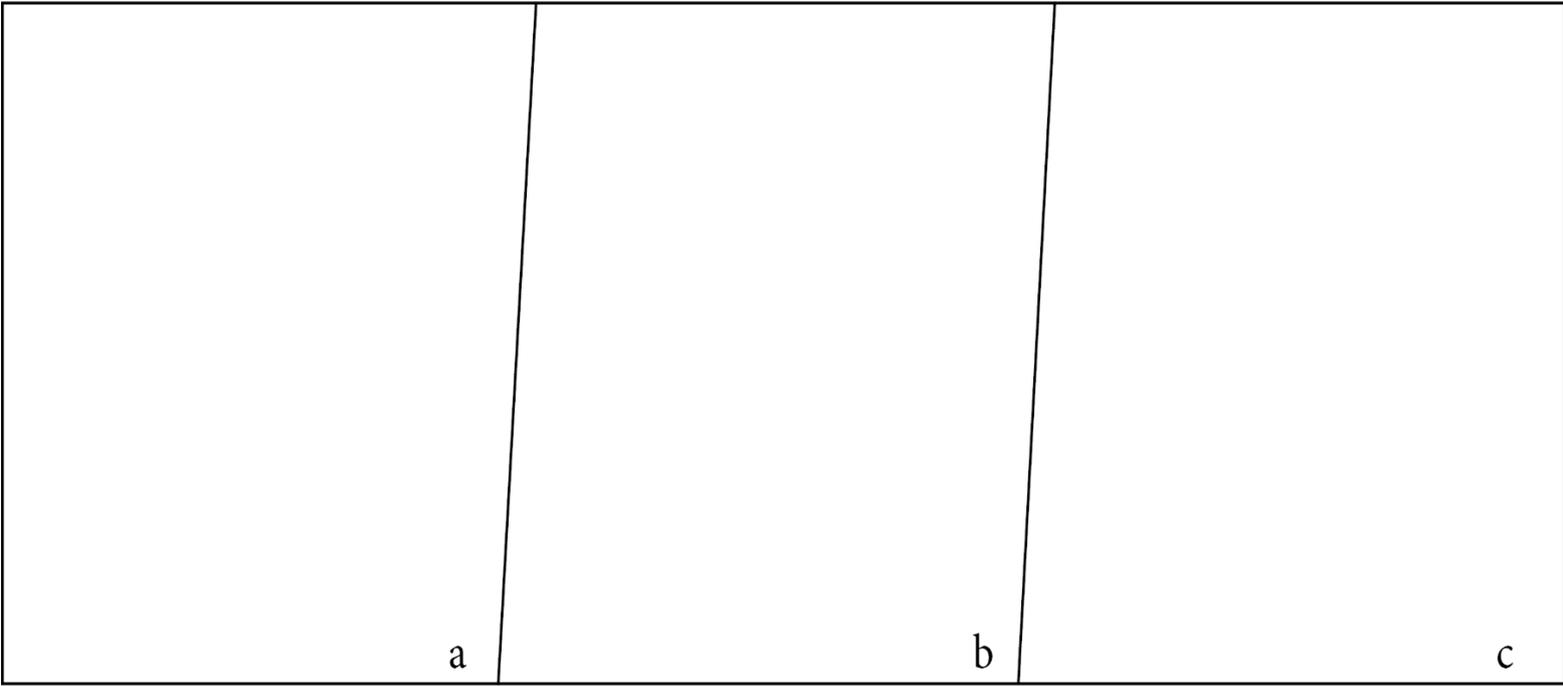


Figure 0 : (a) Ascension de la pointe de la Gallopaz (1680 m), Massif des Bauges, 24.01.21, réalisation : Yoann Collange ; (b) Combe du Charbon, Massif des Bauges, 23.07.21; (c) randonnée à ski, Sommet de la Quarlie (2322 m), Massif des Grandes Rousses

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SAVOIE MONT BLANC

Spécialité : **Sociologie**

Arrêté ministériel : 25 Mai 2016

Présentée par

Stéphane MARPOT

Thèse dirigée par **Clémence PERRIN-MALTERRE** et
codirigée par **Laine CHANTELOUP**

préparée au sein du **Laboratoire Environnements, Dynamiques
et Territoires de la Montagne (EDYTEM) – UMR 5204**
dans l'**École Doctorale Cultures Sociétés Territoires (CST)**

La formation des émotions et des perceptions ressenties en randonnée alpine. Sociologie des sensibilités au milieu montagnard

Thèse soutenue publiquement le 11 avril 2024 devant le jury composé de :

Mme Isabelle ARPIN
ICPEF HDR INRAE, Rapportrice

M. Léo MARIANI
Maître de Conférences HDR, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris, Rapporteur

M. Gilles RAVENEAU
Professeur des Universités, Université Lumière Lyon 2, Examineur

M. André-Frédéric HOYAUX
Professeur des Universités, Université Bordeaux Montaigne, Examineur

M. Sergio DALLA BERNARDINA
Professeur des Universités, Université de Bretagne Occidentale, Examineur

Mme Clémence PERRIN-MALTERRE
Maîtresse de Conférences HDR, Université Savoie Mont Blanc, Directrice de thèse

Mme Laine CHANTELOUP
Professeure assistante, Université de Lausanne, Directrice de thèse

Résumé

La croissance et la diversification des pratiques d'activités récréatives de pleine nature contribuent à une recrudescence de la présence humaine sur certains territoires de montagne. Les évolutions de cette présence et les aménagements touristiques affectent mécaniquement les habitats et les circulations des populations animales. Dans cette optique, cette thèse vise à comprendre ensemble le développement contemporain des pratiques récréatives et l'évolution des environnements alpins. Plus précisément, ce travail doctoral se donne pour objectif de renseigner les trajectoires biographiques et les vécus sensibles des randonneur·ses (à pied, à ski) qui sillonnent les massifs des Bauges, de Belledonne et de Vanoise. S'appuyant sur un postulat dispositionnaliste (sociologie de l'individu, anthropologie phénoménologique) complémentaire d'une approche contextualiste (socioanthropologie interactionniste et pragmatiste), l'objectif de cette recherche est d'appréhender comment les rapports à l'environnement mais aussi les relations avec la faune sauvage alpine, se constituent dans la trame des expériences vécues par les pratiquant.es. Cette enquête sociologique mobilise une méthodologie qualitative conçue spécifiquement pour appréhender les expériences émotionnelles et les dispositions sociales exprimées. Les données ont été produites via une trentaine d'observations participantes (27 sorties, de la demi-journée à des séjours de plusieurs jours en autonomie) en milieu montagnard. Ces dernières sont articulées aux récits de vie obtenus par la réalisation de multiples entretiens (24 entretiens exploratoires, 25 par récits de vie, 4 par photo élicitation) auprès de 30 pratiquant.es. Marqués par les confinements successifs, exposés aux traces et à la médiatisation du réchauffement climatique, les randonneurs contemporains qui cheminent dans une nature protégée et mise en environnement sont acteurs d'une écologisation de leurs loisirs. Manifestant tantôt une volonté de déconnexion avec des temps sociaux contraints, tantôt celle d'une immersion dans la nature sauvage, il semble que ce soit au prisme d'une mutation intime et profonde de leurs rapports au monde que les pratiquants interprètent ce qu'ils font et ce que leur fait l'environnement montagnard. Comment, dans leurs trajectoires biographiques, sont-ils socialement disposés à être sensibles au milieu montagnard ? Comment incorporent-ils les expériences affectives lorsqu'ils partent randonner ? Quelles émotions et quelles perceptions se voient activées ou altérées dans le va-et-vient entre les mondes sociaux qu'ils traversent ? Conscient du défi disciplinaire que représente la compréhension de la vie sociale par l'étude des émotions, cette thèse vise prioritairement à les concevoir comme analyseurs du social dont on ne peut faire l'économie pour comprendre les ressorts de l'action. Fruits d'un processus de socialisation et donc d'un apprentissage par corps, elles nous renseignent sur la constitution de nos rapports à la nature et contribuent à identifier et comprendre une éducation des sens et des perceptions en évitant l'écueil d'un essentialisme ontologique, sans reconduire les oppositions modernes entre émotion et raison, corps et esprit, nature et/culture.

Mots clés : disposition, émotions, perception, carrière, dispositif d'enchantement, requalifications élémentaires, rapport à la faune sauvage, socioanthropologie pragmatique et interactionniste, ethnographie, récit de vie.

Abstract

The growth and diversification of outdoor recreational activities are increasing human visits in mountain areas. The evolution of this presence and the development of tourism are mechanically affecting the habitats and movements of animal populations. In this context, this thesis aims to understand the contemporary development of recreational practices and the evolution of alpine environments. More specifically, this doctoral work aims to provide information on the biographical trajectories and sensitive experiences of recreationists (on foot, skis) who visit the Bauges, Belledonne and Vanoise massifs. Based on a dispositionalist postulate (sociology of the individual, phenomenological anthropology) complemented by a contextualist approach (interactionist and pragmatist social anthropology), the aim of this research is to understand how relationships with the environment, and also with alpine wildlife, are formed within the fabric of experiences lived by practitioners. This sociological survey uses a qualitative methodology specifically designed to capture emotional experiences and expressed social dispositions. The data was collected through over thirty participant observations (27 hikes, ranging from half-day to multi-day autonomous stays) in mountain environments. These are articulated to individual paths obtained by conducting multiple interviews (24 exploratory interviews, 25 biographical ones, 4 by photo elicitation) with 30 recreationists. Marked by successive lockdowns, exposed to the effects of global warming, contemporary hikers walk in protected nature and shaped as environment. They are said to be actors of an ecologization of their leisure activities, more sensitive about nature. From a need to disconnect themselves from constrained social time to a desire to immerse themselves in the wilderness, it seems that hikers are interpreting what they do and what the mountain environment does to them through the prism of an intimate and profound change in their relationship to the world. How, in their biographical trajectories, are they socially disposed to be sensitive to the mountain environment? How do they incorporate affective experiences when they go hiking? What emotions and perceptions are activated or altered as they move back and forth between the social worlds they traverse? Aware of the disciplinary challenge of understanding social life through the study of emotions, this thesis focuses on the concept of emotions as analyzers of the social, which are essential to understanding the driving forces behind action. The fruit of a process of socialization, and therefore of embodiment or enskilment, emotions provide us a track to understand how is shaped our relationship with nature and help us to identify and understand an education of the senses and perceptions, while avoiding ontological essentialism and even modern opposition between emotion and reason, body and mind, nature and culture.

Keywords: disposition, emotion, perception, career, enchantment dispositif, elementary reshaping, relationship with wildlife, pragmatism, interactionism, ethnography, biographical narratives.

Remerciements

Les premiers remerciements que j'adresserai vont à mes directrices. Merci à vous de m'avoir accordé cette seconde chance dans la vie. Il est difficile de vous exprimer l'ampleur de ma gratitude pour m'avoir offert cette opportunité inespérée de concrétiser un parcours qui avait connu une fin amère et abrupte. Cette thèse doit énormément à votre soutien indéfectible, à votre accompagnement, à votre prévenance et au soin que vous avez su nous apporter à elle et moi. Merci à toi Clémence, pour tous tes conseils et tes astuces, mais aussi pour ces moments conviviaux autour d'un barbecue avec tes autres doctorant·es ou au sommet de la station de ski d'Allevard où j'ai pu te montrer que mes appétences pour la voltige excédaient mes compétences en ski de randonnée. Merci à toi Laine, pour la justesse et la précision de ton regard et de ton propos ; je garde en précieux souvenirs nos discussions jusque très tard dans ton chaleureux cocon suisse.

Tout au long de son élaboration, cette thèse a cheminé au gré de rencontres intellectuelles fortes dont elle porte nécessairement les marques. En cela, je remercie bien fort les membres de mon comité de thèse, Isabelle, Éric et Jean-Paul pour leur écoute, pour leurs conseils qui résonnent toujours en moi. Isabelle, j'espère avoir réussi à rendre mon propos plus accessible et avoir su mieux incarner les logiques sociales que j'interroge ; Éric, je ne sais pas si je suis parvenu à réconcilier Ingold et Lahire, néanmoins plusieurs des pistes que j'ai poursuivies auraient sûrement échappé à mon attention sans tes suggestions ; Jean-Paul, je ne peux m'empêcher de constater que tu es toujours là, des ambiances aux enchantements, alors que tu déambules dans les rues et que je sillonne les Alpes.

Un grand merci aussi à tou·tes les membres de mon jury de thèse, Isabelle Arpin, Léo Mariani, Gilles Raveneau, André-Frédéric Hoyaux, Sergio Dalla Bernardina, pour leur disponibilité et pour avoir accepté de lire, évaluer et discuter de ce travail.

Cette thèse, qui a subi de plein fouet la crise sanitaire et les confinements, aurait pu devenir l'une de ces recherches tristes menées dans une solitude ascétique. Heureusement pour moi, si les conditions d'enquête ont certes été malmenées, à l'inverse, je n'aurais pu imaginer trouver meilleur cadre de travail et meilleure compagnie. Je tiens ainsi à exprimer mes plus sincères remerciements à l'ensemble des membres du laboratoire EDYTEM. En premier lieu, merci à Christine, car si nous autre doctorant·es sommes de véritables nids à problèmes administratifs, elle en est invariablement la solution. Merci aussi pour ta gentillesse et le soin que tu m'as témoigné, que tu nous apportes à tou·tes. Merci à toutes et tous pour ces AG, cafés sciences, sorties d'escalade, courses entre midi et deux, badminton, danses et apéros ! À croire qu'à force d'arpenter les montagnes on cultive de fortes capacités à briser la glace. Merci à Yves, Jérôme, Erwan et Manu pour vos présences enjouées, votre souci des autres et votre capacité à provoquer

débats et dialogues. Merci à Mathieu pour tous ces échanges stimulants autour d'un verre, il me tarde de les retrouver.

Il serait erroné de considérer qu'un travail de thèse tel que celui-ci appartient aux seul·es chercheur·ses qui en furent acteur·ices. C'est avant tout le concours et la disponibilité des personnes qui ont participé à l'enquête qui permet son existence. Ses qualités résonnent avec celles des liens tissés par son entremise. Merci donc à toutes celles et ceux qui ont eu la patience et le désir d'offrir de leurs temps, de leur énergie et de leur parole. J'espère que cette thèse sera à la hauteur de ce que vous m'avez donné.

D'autres regards et d'autres mains besogneuses ont fourni un travail considérable pourtant plus rarement rendu visible. Ainsi, je tiens à remercier plus particulièrement Stéphane Henry et Cyril Debard, pour leurs retranscriptions d'entretiens. Merci à vous, je vous dois un temps libéré inestimable qui a largement été mis à contribution à la réalisation de cette recherche.

Le temps de cette thèse fut pour moi l'occasion d'un déménagement lors duquel j'ai quitté la ville dans laquelle j'avais toujours habité, Lyon, ainsi que les rares ami·es qui vivent encore à son rythme. Ce déménagement était donc synonyme d'un changement radical de mode de vie, un nouveau départ, un nouvel espoir. Ce fut surtout le creuset de nouvelles amié·s à investir, à cultiver, à soigner. Par avance, je sais l'exercice délicat, je m'excuse donc platement par avance pour celles et ceux qui n'auront pas droit à leur dédicace. Imaginez le regard exorbité, les membres malingres et le teint blafard de l'auteur de ces lignes alors qu'il réalise que dans quelques heures ce sera fini...

Merci donc à vous tou·tes doctorant·es d'edytem, merci à vous tou·tes ami·es éphémères, ami·es pour toujours. Merci à toi, Léna, la première que j'ai rencontrée, pour m'avoir initié aux arcanes du labo à mon arrivée, pour avoir subi en souriant mes ruminations lorsque nous étions voisin·e de bureau. Merci à toi ma chère nakama (toi même tu sais !), Agathe, la seule qui a osé le sacrifice ultime en relisant en partie ce travail. Tu ne sais pas à quel point (enfin tu peux en avoir une idée) ton aide fut salutaire. Merci à toi, Flo pour avoir supporté toute la communauté doctorante, toujours à fond les ballons. J'espère avoir pu partager un tant soit peu la lourde responsabilité parentale qui pesait alors sur tes épaules. Merci de nous avoir conviés à toutes ces soirées clandestines pour déjouer les heures sombres du confinement. Merci à toi, Camille, pour m'avoir initié au ski de randonnée, merci pour ta connivence anthropologique, comme tu ne le sais que trop bien, ce n'est pas toujours facile de pouvoir aller jusqu'au fond des choses en terrain disciplinaire étranger. Travailler avec toi fut un plaisir, même si j'aurai apprécié que nos terrains se côtoient plus longuement. Merci à toi, Yoann, frère d'Ardèche, ici ou là-bas, je sais que l'on se retrouvera. Et puis nous n'en avons pas terminé avec nos expérimentations vidéo, nos longs discours et nos voyages qui nous entraînent de Madrid au Normandy. Merci au plus solide d'entre nous, Tanguy, dont la puissance n'a d'égale que la délicatesse et l'altruisme. Surtout, parce que vous deux, vous me talonnez de près, force à vous ! Merci à toi Jules, ô Maître du Jeu, je crois que nous sommes nombreux·ses à avoir trouver refuge dans les contrées d'Oriol, auprès de toi. Tu as été notre lumière dans les endroits ténébreux, quand toutes

les autres furent éteintes ; tu sais toujours comment nous remonter le moral, invoquer nos sourires et nous regrouper. Courage à toi et surtout n'oublie pas que la patience est un plat qui se mange sans sauce ! Merci à toi, Julien dit la Grange, barde de céans, réincarnation de Lemmy et fer de lance du renouveau folkprog alternatif. Merci pour toutes ces échappées musicales et houblonnées qui m'ont permis de garder en tête et dans les guibolles pleines de pogos le rythme qui me porte depuis si longtemps. Merci à toi, Ella, colocataire par intermittence, pour ta curiosité qui vient épicer le quotidien, pour ta croziflette ; tes escales par chez nous restent trop rares. Merci à toi, Noémie, pour les balades comme pour les recherches menées ensemble. Si je ne suis pas certain de vouloir repartir hurler au loup dans la nuit froide en Belledonne, c'est avec plaisir que j'irai déguster un chocolat chaud afin de trouver le réconfort et l'élan pour entamer le travail qui nous attend. Je manque terriblement de temps, mais merci à tou·tes celles et ceux dont j'ai omis le nom, Abraham, Xao Xao, Aurélie, Maeva, Giorgia, Marguerite, Chloé, Yannis, Hugo...

Puis, il y a celles et ceux, que j'ai délaissés tout au long de cette thèse et qu'il me tarde d'avoir le temps de retrouver. Il y a celles et ceux que j'ai pu voir sous prétexte de randonnées et qui m'ont pourtant suivi tout du long comme Marianne et JB. Merci à vous, je vous dois beaucoup. Il me faudrait bien plus que ces maigres mots pour pouvoir vous signifier à quel point vous comptez. Puis, Robin, Anto, Pierrot et Max : je sais que sans mon aide il a été difficile de vous organiser, mais ne vous inquiétez pas, je suis de retour. À très vite donc. Et puis, les rescapé·es lyonnais, Charlotte, Arthur. Promis, je reviendrai sur mes pas prochainement. Merci aussi à toi, Hadrien, merci pour ton soutien de loin et tes propositions de relecture. J'ai pris mon temps, mais je vais pouvoir revenir aiguïser mon esprit critique à tes côtés. Enfin, il y a celles et ceux qui ont décidé de vivre vif et feu, camouflé·es et apprenant·es. Hâte de vous retrouver bandes de volté·es.

Dans la vie, la sérendipité nous porte à faire des rencontres décisives, de celles qui orientent drastiquement le cours de nos existences. D'une manière ou d'une autre, il en a été ainsi avec Éveline Lasserre et Axel Guioux à qui je pense toujours et que je remercie encore pour tout ce qu'ielles ont pu m'apporter intellectuellement et humainement, deux chercheur·ses sans qui je ne serais pas le même aujourd'hui. Au firmament de ces rencontres, il y aurait nécessairement Danielle, ma « troisième grand-mère » comme je lui signifiais avant de la quitter lors de notre dernière entrevue. Merci du fond du cœur à toi Danielle, ta confiance et ta bienveillance furent de ces forces qui aident à persister contre vents et marées.

Puis, il y a ces relations auxquelles on doit tellement qu'on ne peut pleinement l'exprimer tant les sentiments et les puissances qui les animent sont intenses. Merci à mon frère, Maxime pour son soutien et toutes les fois où il a su m'accueillir chez lui, me laisser le temps de rebondir. Merci à toi, aussi de montrer que l'on peut persévérer et exister en dehors des cases dans lesquelles on voudrait nous enfermer. Surtout, merci à mes parents, Chantal et Pascal, qui ont, cœurs et âmes, toujours été présents, bienveillants et confiants en moi. Merci à vous plus que n'importe qui. Vos gestes et vos paroles contiennent bien plus

de sagesse que vous ne l'imaginez. La concrétisation de ce travail restera à jamais le fruit de votre force, de votre résilience et de votre intelligence quoique vous en disiez.

Enfin, ces remerciements seraient incomplets, si je ne finissais pas par remercier, celle qui quotidiennement supporte mes errances, mes chutes et mes fulgurances, celle qui reste toujours là soucieuse et attentive, celle qui partage ma vie, celle avec qui je partage grippe et dégâts des eaux à deux semaines de la fin de ma thèse... Merci à toi, Lise, notre rencontre éclipse de loin le plaisir déjà incommensurable que me procure l'accomplissement de cette thèse et c'est avec encore plus de joie qu'il me tarde d'arpenter ce que la vie nous réserve.

Mes derniers mots sont pour mes grands-parents. Raymond, d'abord a qui je n'ai pu faire mes adieux, j'entamais alors à peine mes études. Puis, Paulette, Christian et René, qui auront manqué de peu l'aboutissement de ce travail. Tou-tes de milieux sociaux bien différents, je leur dois certainement ma sensibilité face aux inégalités sociales, ma curiosité face à la complexité des relations et aux rapports sociaux qui les structurent. En dernier, c'est donc à elles et eux que ce travail est dédié.

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Résumé..... | 1 |
| Abstract..... | 2 |
| Remerciements | 3 |
| Avis aux lecteur·ices..... | 14 |
| Liste des abréviations | 15 |
| Avant - Propos..... | 16 |
| INTRODUCTION..... | 17 |
| 1. Contexte institutionnel du projet de thèse | 17 |
| 1.1. Filiation avec les travaux antérieurs | 18 |
| 1.2. Définition préalable du projet d'étude..... | 18 |
| 1.3. Enjeux sociétaux et scientifiques | 20 |
| 2. Organisation du manuscrit..... | 22 |
| PARTIE 1 SAISIR LES ÉMOTIONS, LES PERCEPTIONS ET LES DISPOSITIONS EN RANDONNÉE ALPINE..... | 25 |
| Chapitre 1 DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES ET ÉTAT DE L'ART..... | 27 |
| 1. Les ressorts historiques des expériences de randonnées contemporaines..... | 29 |
| 1.1. L'apparition du loisir et le sentimentalisme | 29 |
| 1.2. Des pratiques distinctives à l'heure du romantisme et du paysage..... | 31 |
| 1.3. Démocratisation, marchandisation et écologisation des activités récréatives de montagne | 32 |
| 2. Que disent les chercheur·ses sur les émotions que procurent les randonnées pédestres et à ski ?33 | |
| 2.1. Émotions et pratiques de randonnées en territoire alpin..... | 35 |
| 2.1.1. Des émotions de nature à la nature des émotions en psychologie | 35 |
| 2.1.2. Entre écologie et sciences sociales, les émotions en équilibre précaire entre nature et culture | 36 |
| 2.1.3. Une sociologie rétive à l'étude des émotions des expériences de nature ? | 37 |
| 2.1.4. Anthropologie, émotions, nature, même embarras ?..... | 38 |
| 2.1.5. Une géographie des émotions en tenaille entre perspective phénoménologique et innovation | 41 |
| 2.2. Expérience émotionnelle et rencontres animales..... | 41 |
| Chapitre 2 Vers une socioanthropologie des émotions alpines..... | 45 |

| | |
|--|-----------|
| 1. Quelles émotions pour l'étude des pratiques récréatives et sportives de montagne ?..... | 46 |
| 1.1. La part sociale des émotions | 46 |
| 1.1.1. Une conception des émotions à l'épreuve des dualismes | 46 |
| 1.1.2. Repères terminologiques et concepts..... | 49 |
| 1.2. Un modèle perceptif et relationnel des émotions | 51 |
| 1.2.1. Une psychologie de l'expérience émotionnelle | 51 |
| 1.2.2. Des émotions individuelles aux émotions collectives : habitudes et distributions..... | 52 |
| 2. Sociologie dispositionnelle et socialisations des activités récréatives de montagne | 53 |
| 2.1. Corps en action, socialisation et dispositions | 55 |
| 2.1.1. Incorporations. Ce qui vient au corps par l'apprentissage et la pratique | 55 |
| 2.1.2. Comment le territoire vient au corps ?..... | 56 |
| 2.2. Repérer les dispositions au sein des carrières de pratiquant·es d'activités récréatives..... | 59 |
| 2.2.1. La carrière comme instrument d'objectivation dans l'étude des dispositions sociales | 61 |
| 2.2.2. Activation des dispositions et dispositifs d'enchantement..... | 64 |
| 3. Comprendre l'intrication entre émotions et perceptions..... | 66 |
| 3.1. Être aux mondes et anthropologie écologique..... | 66 |
| 3.2. Approche pragmatique des relations aux existant·es et requalification | 67 |
| 3.2.1. Du rapport au paysage aux relations élémentaires | 68 |
| 3.2.2. Comment poser les bonnes questions sociologiques aux animaux ? | 70 |
| 4. Problématisation. De l'angoisse à la méthode..... | 72 |
| 4.1. Première formulation. Le problème et ses préconceptions..... | 73 |
| 4.2. Reformulation. Entre critique du problème et problème critique | 74 |
| 4.3. Problématique définitive | 76 |
| Chapitre 3 SUR LA PISTE DES ÉMOTIONS ET DES DISPOSITIONS SOCIALES DES PRATIQUANT·ES D'ACTIVITÉS RÉCRÉATIVES EN MILIEU ALPIN | 77 |
| 1. Positionnalité et relations d'enquête..... | 78 |
| 1.1. Objectiver le regard sociologique..... | 78 |
| 1.2. Le regard disposé de l'enquêteur..... | 80 |
| 1.3. Anticiper l'accès aux terrains et les relations d'enquête | 82 |
| 2. Des relations d'enquête sous conditions : de l'inscription dans un projet scientifique pluridisciplinaire aux mesures sanitaires | 83 |
| 2.1. Contexte du projet de thèse | 83 |
| 2.1.1. Inscription institutionnelle | 83 |
| 2.1.2. Filiation avec les travaux antérieurs | 84 |
| 2.2. Une approche microsociologique en quête de diversité sociodémographique et de trajectoires plurielles de pratiquant·es. | 85 |

| | | |
|-----------|---|------------|
| 2.3. | Sollicitation via les réseaux sociaux et sanction sociale..... | 88 |
| 2.4. | Les activités récréatives de plein air face au confinement de la population française..... | 90 |
| 2.5. | Persistances des effets de la pandémie. Des temporalités saccadées, des corporéités astreintes et des disponibilités troublées..... | 91 |
| 2.6. | Inventaire des participant·es selon les dispositifs méthodologiques | 92 |
| 3. | Retracer les trajectoires individuelles de randonneur·ses. Des entretiens exploratoires aux récits de vie | 95 |
| 3.1. | Des entretiens exploratoires au service de la méthode et des relations d'enquête..... | 95 |
| 3.2. | Le récit de vie comme moyen d'acquisition des trajectoires de pratique et des dispositions sociales | 97 |
| 3.2.1. | Comment attraper des dispositions sociales ? Identifier les incorporations en paroles..... | 100 |
| 3.2.2. | S'émouvoir pour saisir les mouvements des émotions. Entretiens sociologiques et travail émotionnel | 102 |
| 4. | Ethnographie sensible des pratiques de sport de nature..... | 104 |
| 4.1. | Configuration de l'inscription spatiale de l'enquête. De la fréquentation des massifs aux itinéraires empruntés | 105 |
| 4.2. | Déplacements de l'engagement ethnographique et traversées montagnardes | 110 |
| 4.2.1. | Ethnographier les émotions. Se laisser affecter et saisir les émotions <i>in situ</i> | 110 |
| 4.2.2. | Ethnographier les dispositions sociales. Enquêter par et sur des apprentissages formels et tacites | 114 |
| 5. | Traitement des données produites lors de l'enquête | 116 |
| 5.1. | Une théorisation en va-et-vient. Une approche itérative entre recherches bibliographiques et terrains ethnographiques | 116 |
| 5.2. | Usages des logiciels informatiques dans la production des données..... | 117 |
| | PARTIE 2 DISPOSITIONS ET CARRIÈRE..... | 119 |
| | Chapitre 4 ÊTRE EMMENÉ·E, ÊTRE INITIÉ·E. L'APPRENTISSAGE DES PLAISIRS ALPINS COMME ENGAGEMENT PRATIQUE | 121 |
| 1. | <i>Premiers contacts avec la montagne</i> | 122 |
| 1.1. | <i>Dans le dos de son père.</i> L'enracinement domestique et familial des pratiques de montagne | 122 |
| 1.2. | Être <i>envoyé·e en montagne.</i> Socialisation et colonies de vacances | 124 |
| 1.3. | Aller en montagne. Dépaysement et expérience du lointain | 125 |
| 1.4. | Habiter en montagne. En quête de liberté et d'autonomie..... | 129 |
| 2. | Les premiers pas. Un accès aux pratiques régulé par différents entrepreneur·ses de morales.. | 130 |
| 2.1. | L'école, socialisations, éducations et inégalité d'accès aux apprentissages pratiques | 130 |
| 2.2. | Les anciens, dépositaires légitimes des savoir-faire montagnards | 135 |

| | | |
|---|---|------------|
| 2.3. | Les Clubs Alpains Français comme révélateur de l'équilibre précaire entre prise de risques et plaisirs | 137 |
| 3. | Sur les pas des autres. L'émergence des plaisirs en randonnée | 143 |
| 3.1. | Un plaisir forcé..... | 143 |
| 3.2. | Des dispositifs de sensibilisation à l'environnement montagnard..... | 145 |
| 3.3. | Prendre le pli. L'écoute de soi, l'effort et le souffle | 148 |
| 3.3.1. | Le goût de l'effort..... | 148 |
| 3.3.2. | Trouver son souffle..... | 152 |
| 4. | Les technologies indispensables aux plaisirs alpins..... | 154 |
| 4.1. | Trouver chaussure à son pied. Accessibilité et préconceptions en milieux alpins | 155 |
| 4.2. | Les cartes. Une culture matérielle évocatrice de l'aventure | 159 |
| 5. | Aimer (connaître) la nature..... | 163 |
| Chapitre 5 TROUVER LE TEMPS DE PARTIR EN MONTAGNE. DE L'EXPRESSION DES | | |
| DÉSIRS ALPINS AUX BESOINS DE MONTAGNE | | 169 |
| 1. | Du désir aux besoins de montagne. L'engagement et ses temporalités | 171 |
| 1.1. | Une discontinuité incontournable. Prise de distance avec les pratiques récréatives, passage à l'âge adulte et études supérieures..... | 171 |
| 1.2. | Les termes de l'engagement. Continuités, <i>déclics</i> et besoins | 173 |
| 2. | L'inscription des pratiques récréatives de montagne dans la concurrence des temps sociaux .. | 177 |
| 2.1. | La pluralité des temporalités des pratiques récréatives comme produit des relations à soi, aux autres et à l'environnement..... | 177 |
| 2.2. | Une frontière floue entre les temps du travail et des loisirs..... | 181 |
| 2.3. | La place des activités récréatives dans les relations amicales et amoureuses..... | 184 |
| 2.4. | Conflictualité et ajustement entre temps des pratiques récréatives et temps domestique..... | 186 |
| 2.5. | Rationalisation des temporalités de la pratique | 188 |
| 2.6. | Face aux autres loisirs | 188 |
| Chapitre 6 AVOIR LA CAISSE. SE FAIRE UN CORPS ALPIN | | 193 |
| 1. | Comment les cultures motrices des activités récréatives de montagne viennent au corps ? | 195 |
| 2. | Ni trop plein, ni trop vide, les prix de l'autonomie..... | 199 |
| 2.1. | « Se prendre en main » et « Prendre en charge » | 199 |
| 2.2. | Suivre ou guider. Une tension constitutive entre responsabilités et plaisirs | 201 |
| 2.3. | Rendre autonome, émancipation et éthique de la liberté | 203 |
| 3. | S'évaluer et s'élever. La rationalisation des moyens, mesure de soi et sobriété matérielle | 204 |

| | | |
|---|---|------------|
| 3.1. | Rationalisation des cultures matérielles | 205 |
| 3.1.1. | Des plaisirs de la consommation rationnelle à la montagne comme terrain de jeu | 205 |
| 3.1.2. | Sobriété matérielle : Fonctionnalisme et/ou écologisation des pratiques..... | 206 |
| 3.1.3. | Minimalisme : dénuement ascétique ou performance high-tech..... | 208 |
| 3.2. | Mesure de soi. L'essor des technologies de monitoring et leurs résistances | 212 |
| 4. | Diversification et continuités entre activités récréatives et sportives | 216 |
| 4.1. | Se faire un corps alpin ultime | 216 |
| 4.2. | Se défaire d'un corps fragile | 218 |
| | | |
| PARTIE 3 LA FABRIQUE ÉMOTIONNELLE DE L'AUTHENTICITÉ ET QUÊTE | | |
| D'ENCHANTEMENTS | | |
| 223 | | |
| | | |
| Chapitre 7 EXPÉRIENCES ÉMOTIONNELLES ET PRATIQUE DE LA RANDONNÉE..... | | |
| 225 | | |
| | | |
| 1. | Les focales de l'enquête | 226 |
| 1.1. | Les conditions historiques des expériences touristiques | 226 |
| 1.2. | L'étude de cas ethnographique comme moyen de compréhension des expériences émotionnelles | 228 |
| 2. | La conjuration des émotions authentiques de la montagne..... | 229 |
| 2.1. | Attention éduquée pour émotions en attente. | 229 |
| 2.2. | S'accorder et s'imprégner. Les prémices de l'expérience émotionnelle de la randonnée | 232 |
| 3. | Célébration, convivialité et contemplation au sommet | 240 |
| 4. | La gestion des émotions autorisées en montagne | 243 |
| 4.1. | Hors-piste et amplification des émotions valorisées. Quand le travail émotionnel fonctionne | 243 |
| 4.2. | Hors cadre et confusion émotionnelle. Quand le travail émotionnel échoue..... | 247 |
| 5. | Achèvement du rituel excursif | 254 |
| 5.1. | Quand les mots manquent et que les humains en font trop. De la surprenante irruption d'un | 254 |
| | animal sauvage au gigantisme navrant d'un tracteur..... | |
| 5.2. | Le retour. La randonnée comme exhausteur émotionnel..... | 257 |
| | | |
| Chapitre 8 EXPÉRIENCES PAYSAGÈRES ET PRATIQUE DU SKI DE RANDONNÉE | | |
| 261 | | |
| 1. | Le ski de randonnée : expériences et projets de paysages | 263 |
| 2. | Apprentissage pratique de la lecture paysagère dans un monde peuplé de traces..... | 265 |
| 3. | « Faire sa trace », dessiner avec un paysage élémentaire en mouvement | 269 |
| | | |
| Chapitre 9 LA PLACE DES ÉMOTIONS ET DES PERCEPTIONS AU SEIN DE LA CARRIÈRE . | | |
| 275 | | |

| | |
|--|------------|
| 1. Les pratiques d'activités récréatives et sportives de montagne comme dispositif d'enchantement. | 277 |
| 1.1. Des lieux enchanteurs. Authenticité montagnarde en équilibre précaire pour intensification des émotions | 278 |
| 1.2. Des « ingénieur·es de l'enchantement » plus ou moins perceptible | 285 |
| 1.3. La suspension volontaire de l'incrédulité. Rendre invisible le travail sur soi et le dispositif..... | 290 |
| 1.4. Le lâcher-prise et le « vide au cœur du rituel » | 292 |
| 2. Faire advenir l'enchantement excursif..... | 293 |
| 2.1. Subjectivation des émotions | 295 |
| 2.1.1. Un éveil attentionnel doublé d'un réveil dispositionnel | 295 |
| 2.1.2. Les prises. Catalyser l'enchantement..... | 297 |
| 2.1.3. L'emprise. Amplification des émotions dans l'expérience enchantée | 300 |
| 2.2. Objectivation des émotions | 304 |
| 2.2.1. Déprise. Métabolisation et évaluation sociale de l'expérience | 304 |
| 2.2.2. L'attente, la reprise ou l'abandon | 306 |
| 3. Les trois voies de l'enchantement émotionnel alpin | 308 |
| 3.1. Intimité et séparation. La convivialité des promenades..... | 310 |
| 3.2. Ascension et dépassement. L'extase de la course | 311 |
| 3.3. Immensité et incertitude. Le sentiment de sublime de l'expérience immersive | 313 |
| PARTIE 4 RELATIONS ÉLÉMENTAIRES ET ANIMALES | 319 |
| Chapitre 10 RANDONNÉES ALPINES ET EXPÉRIENCES ÉLÉMENTAIRES..... | 321 |
| 1. Ressentir les plis des sols terrestres | 322 |
| 1.1. Comment le sol vient au corps | 323 |
| 1.2. Variations topologique et météorologique. Des pieds et des mains. | 326 |
| 2. Fluidités élémentaires et tangibilité de l'air..... | 329 |
| 2.1. Quand l'humidité automnale s'en mêle..... | 329 |
| 2.2. À la limite entre moyenne et haute montagne. « Avoir la caisse » en course aérienne. | 332 |
| 3. L'incorporation des objets techniques et le travail de requalifications élémentaires | 337 |
| Chapitre 11 DES RENCONTRES ANIMALES AUX PRÉSENCES ANIMALES | 341 |
| 1. Les présences plurielles de la faune alpine..... | 343 |
| 1.1. Intrusion. Déranger les habitant·es des montagnes | 344 |
| 1.2. Exposition. Sentir et prendre part aux atmosphères animales en montagne..... | 345 |
| 1.3. Interaction. Faire advenir de l'agentivité et apprendre des existant·es étranger·es | 349 |

| | | |
|-----------|--|------------|
| 2. | Quelles émotions pour quelles présences dans les rapports à la faune alpine ?..... | 350 |
| 2.1. | Ordonner les présences animales entre régimes attentionnels et affectifs | 351 |
| 2.2. | Des loups et des peurs. Spatialités des régimes attentionnels et affectifs des rapports à la faune alpine | 353 |
| 2.2.1. | Entre chien et loup : randonneur·ses dérangées, distanciations interspécifiques et objectivation | 353 |
| 2.2.2. | La juste place du loup naturalisé et la subjectivation positive de l'ancien guide de haute montagne | 356 |
| 2.2.3. | Peur et chasse, réintroduction de l'humain dans la nature | 360 |
| 2.2.4. | Hurler au loup. Le leurre comme matérialisation des liens affectifs..... | 364 |
| 3. | Concevoir les régimes affectifs et attentionnels des présences animales à l'aune de leur spatialité. | 368 |
| 3.1. | La circulation de la peur entre existant·es en milieux alpins : dispositions et cadrage des rapports à la faune sauvage | 368 |
| 3.2. | Des paysages de la peur aux écologies affectives | 371 |
| | CONCLUSION GENERALE..... | 383 |
| 1. | Des apprentissages des plaisirs aux désirs de montagne, une carrière de pratique entre gestion du temps et optimisation de soi | 384 |
| 2. | Un dispositif d'enchantement qui met au travail les émotions et tient à l'éducation de l'attention des pratiquant·es | 387 |
| 3. | Des relations non humaines qui importent : Requalifications et pluralité des modes de présences des entités élémentaires et de la faune sauvage. | 390 |
| | Bibliographie | 394 |
| | Table des figures | 421 |
| | Annexes | 424 |

Avis aux lecteur·ices

Usage de la première personne du singulier

Si l'on peut envisager la thèse comme un rite de passage individuel, elle n'en demeure pas moins un travail collectif. Pour ces raisons, dans le corps de texte, l'usage de la première personne du singulier se réfère à la position et au point de vue de son auteur, tandis que la première personne du pluriel inclut mes directrices de recherche et parfois d'autres chercheur·ses.

Citations

Dans le corps du texte, les termes en langue étrangère sont systématiquement écrits en italique. Toutes les citations traduites de la langue anglaise par mes soins sont accompagnées de la version originale en note de bas de page. Les propos des chercheur·ses et ceux des pratiquant·es qui ont participé à l'enquête sont distingués par leurs graphies. Ainsi, les références aux discours des pratiquant·es sont toujours écrites en italique.

Choix de l'écriture inclusive

Cette thèse est rédigée en écriture inclusive. J'ai notamment opté pour l'usage du point médian et des pronoms « iels », « ielles ». Il s'agissait à la fois de garantir l'égalité de représentation des deux sexes et de renoncer à l'hégémonie normative du masculin. Hormis dans les citations qui sont exprimées selon leurs propres modalités, je n'ai pas appliqué l'inclusivité lorsque les genres assignés et/ou énoncés étaient strictement précisés.

Liste des abréviations

AAU : Laboratoire Ambiances Architectures Urbanités

AMM : Accompagnateur-ice en Moyenne Montagne (le qualificatif est en passe de disparaître)

ANR : Agence nationale de la Recherche

ARS : Activités Récréatives et Sportives

CAF : Club Alpin Français

EDYTEM : Environnements, Dynamiques et Territoires de Montagne

ESF : École du ski Français

FFCAM : Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne

FFME : Fédération Française de Montagne et d'Escalade

GHM : Guide de Haute Montagne

IGN : Institut Géographique national (intitulé depuis 2012, Institut national de l'information géographique et forestière).

LLSETI : Langages, Littératures, Sociétés, Études Transfrontalières et Internationales

LECA : Laboratoire d'Écologie Alpine

LBBE : Laboratoire de Biométrie et de Biologie Evolutive

OFB : Office Français de la Biodiversité (anciennement ONCFS)

ONCFS : Office Nationale de la Chasse et de la Faune Sauvage (aujourd'hui OFB)

OVS : Association On Va Sortir !

PGHM : Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne

PNR : Parc Naturel Régional

RNCFS : Réserve Nationale de Chasse et de Faune Sauvage

PN : Parc National

ZQF : Zone de Quiétude de la Faune

ZR : Zone de Recherche

Avant - Propos



Figure 0.1 Émotion. Dérivé d'émouvoir, formé d'après l'ancien français et moyen français *motion* « mouvement », emprunté au latin *motio* « action de mouvoir, mouvement, trouble, frisson (de fièvre) »¹.

- (a) Photographie prise le 15 janvier 2018 au lever du soleil dans le désert de Lut non loin de Kerman, Iran (source anonyme)
- (b) Photographie prise le 28 novembre 2021 en matinée au col de l'Alpette en randonnée pour le Mont Granier (155m) en Chartreuse (source : Yoann Collange)

Il peut être aussi ardu de mettre un point final à une recherche que d'en déterminer le point de départ. 4847 km. C'est la distance qui sépare les deux scènes photographiées où je figure. 4847 km. 13 frontières traversées, propulsé par mes mollets et mes méditations. 4847 km, pour à nouveau embraser mon désir de recherche. Embraser, parce qu'il ne s'agissait nullement d'une révélation. Je ne doutais pas que le voyage, prétexte à l'écriture, contexte prompt à bousculer mes habitudes, réactiverait ma sensibilité et ma curiosité anthropologique.

Me tenant assis là où la veille mon regard rencontrait celui d'un coyote, marchant en compagnie de mes collègues de bureau en contemplant le Mont Blanc ; je ne pourrais dire ce qui a motivé les photographes à figer ces instants. Par contre, ces deux clichés convoquent deux souvenirs aux émotions qui se répondent. Côté Iran, des doutes, une envie qui germe : « et si je reprenais les études ? » ; côté Mont Blanc, la joie de pouvoir aller à la rencontre de la thèse après un confinement forcé. Ils me rappellent aussi que, trop souvent, c'est en la qualifiant de projet ou de programme que l'on débute la restitution d'un travail scientifique. 4847 km. C'est la distance que j'ai mise avec la déception d'une thèse abandonnée, avec mes désirs, frustrations, rêves et espoirs scientifiques, c'est la juste distance qu'il m'a fallu pour comprendre que ces émotions pouvaient être l'obstacle et l'élan à la fois.

INTRODUCTION

1. Contexte institutionnel du projet de thèse

Financée dans le cadre du projet ANR¹ HUMANI débuté en 2019, cette thèse a été menée au sein du laboratoire EDYTEM (Environnements, DYnamiques, TErritoires, Montagnes – UMR 5204). L'ANR HUMANI regroupe six organismes scientifiques (GEOLAB, LLSETI, LECA, LBBE, OFB et EDYTEM) ayant pour objectif commun de mener des recherches interdisciplinaires sur le partage, la cohabitation et les mobilités des usager-es de la montagne et de la faune sauvage (Laslaz *et al.* 2014; Chanteloup *et al.* 2015). Tout au long de ce programme d'étude, cinq sites avec des statuts de protections distincts ont été investigués dans différents massifs nord alpins : PNR des Bauges, RNCFS de Belledonne, PN de la Vanoise, PN des Écrins et RN des Aiguilles Rouges. Dans le cadre de ce projet, la contribution de cette thèse porte sur deux axes de l'ANR :

- Identifier pour mieux les appréhender les émotions et les perceptions des pratiquant-es de sport de nature à l'égard de l'environnement montagnard.
- Évaluer les rapports anthropozoologiques inhérents aux pratiques récréatives et sportives de montagne.

L'ensemble des travaux produits au sein du projet ANR, dont cette thèse, répond à quatre enjeux scientifiques :

- 1) L'élaboration d'un cadre de recherche propice aux dialogues interdisciplinaires autour de la compréhension des relations entre humains et faune alpine,
- 2) La production d'une typologie et d'une meilleure caractérisation des pratiquant-es en fonction de leur expérience des activités de plein air, de leur intérêt pour la faune et de la perception de leurs propres perturbations sur la faune,
- 3) L'exploration des dynamiques sociales et écologiques relatives aux interactions humains-animaux en territoire montagnard,
- 4) La compréhension accrue de la diversité des réponses de la faune alpine aux pratiques anthropiques en fonction des espèces impliquées, des activités, des aménagements et des statuts de protection.

Enfin, le projet se construit autour de la collaboration entre sociologie du sport, géographie culturelle et écologie. À cette dimension pluridisciplinaire, il faut ajouter une posture transdisciplinaire en dialogue avec les acteur-ices de la gestion et de la gouvernance des espaces dits naturels.

¹ Agence Nationale de la Recherche

1.1. Filiation avec les travaux antérieurs

Ce projet de thèse succède et complète directement d'autres travaux passés qu'il est nécessaire ici de mentionner pour pouvoir mieux en situer les intentions. En effet, dans sa définition, cette thèse poursuit les réflexions conjointes de Clémence Perrin-Malterre, en sociologie du sport et de Laine Chanteloup, géographe des relations humains-animaux. Deux pistes ont alors été approfondies. D'une part, les chercheuses ont montré que « différents modes de pratiques de la montagne révèlent un usage et une appropriation de l'espace montagnard spécifiques » (Perrin-Malterre et Chanteloup 2018 : 10). Par exemple, les pratiquant·es de ski alpinisme² tendent à chercher la performance, concentré·es à optimiser leurs compétences corporelles alors qu'en ski de randonnée les pratiquant·es exprimaient plus volontiers un « désir romantique de "polysensorialité" à la recherche d'une connexion, d'un faire corps avec la montagne » (*Ibidem*). Plus récemment, une nouvelle piste a émergé : celle de l'étude des dispositions sociales qui orientent les manières de penser, d'agir et de ressentir des pratiquant·e.s (Perrin-Malterre 2019a).

Aussi, cette thèse est conçue comme une approche qualitative complémentaire de la recherche doctorale de Léna Gruas (2021) qui se situe entre sociologie quantitative et écologie humaine sur le dérangement animal. À l'appui d'une enquête quantitative de grande envergure auprès de pratiquant·es de randonnées pédestres, de trail, de raquette et de ski de randonnée) sur quatre sites différents (Massif des Bauges, Belledonne, Aiguilles Rouges et Vanoise), la sociologue développe une analyse structurale autour de quatre axes : l'origine sociale, le style de pratique, l'écoresponsabilité et le rapport à la faune sauvage. En plus d'offrir une typologie rigoureuse des pratiquant·es, elle a également mis en évidence certaines corrélations à prendre en considération dans la présente recherche (Perrin-Malterre, Chanteloup et Gruas 2019)³. Par voie de conséquence, j'ai opté pour une approche qualitative des dispositions, émotions et perceptions pour comprendre le rapport des pratiquant·es d'ARS⁴ à l'espace montagnard.

1.2. Définition préalable du projet d'étude

Selon des recherches préliminaires à cette thèse, les pratiquant·e.s de sport de nature⁵ qualifient les « expériences de nature », de transformatrices. Elles altéreraient leurs existences que ce soit en quête d'un ensauvagement ou d'un répit social (Chanvallon et Héas 211) dans un « espace naturel confortable » (Kalaora 2001). Cette recherche sensorielle totale (Curtin 2005) repose sur un phénomène :

² Une version compétitive et sportivisée du ski de randonnée.

³ Je montre plus loin comment son travail a orienté la présente thèse. Voir Chapitre 2, §2.2.1.

⁴ Pour plus de commodité, j'emploierai l'acronyme « ARS » pour activités récréatives et sportives tout au long de la thèse. Si l'usage du terme « sports de nature » s'est imposé dans les sphères scientifiques, politiques et juridiques, et désigne autant les randonnées pédestres que le ski de randonnée (Bessy, 2007), j'ai préféré employer l'expression activités récréatives et sportives de montagne dans le sens où certain·es randonneur·ses distinguent leurs pratiques des activités sportives.

⁵ Je me fonde ici sur les éléments de définitions synthétisés par Léna Gruas (2021 : 26-30).

l'écologisation des pratiques et des pensées. Cet « ensemble d'entreprises de recadrage cognitif et normatif visant à une inflexion environnementale plus ou moins forte des normes (légales ou implicites) et pratiques sociales en vigueur dans le domaine considéré » (Ginelli *et al.* 2015) inviterait à développer une réflexion en termes d'écologie corporelle, sensorielle et environnementale. Les pratiques sportives seraient ainsi conçues comme « émerives », c'est-à-dire comme « activation de ce qui est vivant dans le corps » (Andrieu et Loland 2017). De plus, ce processus engagerait la capacité des pratiquant.e.s à achopper des « prises paysagères » afin « d'explorer les possibilités d'esthétisation de l'espace » (Niel et Sirost 2008). Les termes de ces expériences émotionnelles méritent d'être contextualisés et interrogés à nouveaux frais. D'où provient ce pouvoir dit transformateur des sorties alpines ? Comment le corps-à-corps avec les éléments affecte les émotions en tant qu'elles sont ressenties, physiquement exprimées ou non, mais aussi racontées ? Et à l'inverse, comment les imprégnations successives au milieu participent aux qualifications des éléments de l'environnement ? Enfin, dans quelle mesure cette transformation est contenue dans l'expérience du milieu alpin ? Après tout, ces excursions et leurs vécus émotionnels excèdent le temps de la sortie : ils existent aussi par les récits d'aventures et de mésaventures que les pratiquant-es aiment à partager.

De plus, il ne faudrait pas omettre l'importance des collectifs non humains tout aussi concernés par l'aménagement de l'environnement et tout particulièrement les animaux non humains désignés comme « sauvages » dont la rencontre représenterait l'acmé de l'expérience de nature. Ces rencontres animales comme nous le rappelle la sociologue Stéphanie Chanvallon, ayant elle-même vécu une rencontre ayant profondément altéré ses vues écologiques, « il ne s'agit pas ici d'une expérience conforme à une conception du monde [...], mais d'une expérience non prédictible, unique, profondément intime et d'une force incroyable. » (Chanvallon 2013). Cette expérience de l'altérité au sein d'un « entre deux animal » (*Ibidem*) fissure les certitudes et transforme l'individu engageant tout autant un élan anthropomorphique à l'égard des animaux non humains quand, elles et eux, nous procureraient l'expérience d'une authenticité existentielle (Curtin 2005). Si ces analyses offrent une piste séduisante de prime abord, un premier faisceau de questions émerge : Est-ce que la notion de rencontre animale épuise la diversité des situations qui engagent les pratiquant-es avec la faune alpine ? Quelle place occupe la faune sauvage au regard du désir excursif ? Que se passe-t-il dès lors qu'un animal fait irruption dans le champ attentionnel des randonneur·ses ?

Sur la base d'une socioanthropologie pragmatique et d'une géographie des émotions, cette thèse concerne plus spécifiquement les pratiques de randonnées pédestres et de ski de randonnée ainsi que les relations qui se nouent entre les pratiquant-es, les éléments abiotiques et la faune sauvage. La problématique retenue qui oriente cette thèse peut être formulée comme suit :

Comment se forment les émotions et les perceptions des pratiquant.es d'activités récréatives à l'égard de l'environnement montagnard ?⁶

1.3. Enjeux sociétaux et scientifiques

Ce sujet comporte deux séries d'enjeux, les uns relatifs au domaine de la protection des espaces protégés et les autres aux domaines disciplinaires engagés. Dans la mesure où cette thèse s'inscrit dans un projet qui implique directement des gestionnaires d'espaces protégés dans l'élaboration des protocoles de recherche, sa raison d'être est relative à différents problèmes qu'ils et elles rencontrent. Déjà habitués aux conflits d'usages entre pratiquant.es d'activités récréatives, éleveur.ses, professionnel.les de la montagne et animaux, la question de l'impact environnemental est désormais prioritaire dans l'agenda des gestionnaires. Or les pratiquant.es d'ARS expriment une certaine réticence à se conformer à des limitations qui vont à l'encontre de l'expérience de libération qu'ils et elles affirment chercher en montagne (Mounet 2008). Se pose alors la question de trouver les moyens de s'adresser à ces usager.es d'autant plus difficile à saisir qu'ils et elles pratiquent majoritairement avec la plus grande autonomie. En 2018 selon le baromètre national des pratiques sportives, à peine 13% des pratiquant.es de randonnées pédestres s'inscrivent des clubs ou des associations (Routier *et al.* 2018). En plus de cette relative indépendance dans l'exercice de leurs loisirs de montagne, ils et elles ne sont pas représentés par des intermédiaires ou porte-parole qui pourraient faire valoir leurs points de vue. Cette représentation paraît d'autant plus compliquée à envisager que la gestion et les rapports des usager.es se déclinent singulièrement dans chaque territoire alpin (Mounet, Perrin-Malterre et Rech 2012). Dans ce sens, on comprend aisément l'intérêt des gestionnaires demandeur.ses d'une compréhension accrue des profils de pratiquant.es, de la production de données statistiques informant la régularité des activités et de l'étude des habitudes ou du rôle des dispositions sociales. L'enjeu sous-jacent à ce travail de communication est aussi la conséquence du constat actuel de l'efficacité toute relative des campagnes de sensibilisations inhérentes au dérangement animal.

Du point de vue disciplinaire, la production de données qualitatives en complément des travaux à visée statistique constitue un pluralisme méthodologique heuristique. Loin d'introduire de la concurrence, il permet une double opération d'objectivation tout en élargissant le champ d'étude investigué. Si la première favorise l'identification et la catégorisation des pratiquant.es, la seconde renseigne les jeux et les ajustements entre ces catégories. En d'autres termes, elle permet de rendre compte de l'évolution des parcours individuels. Là où l'approche quantitative montre l'existence de corrélations, ou non, entre l'origine sociale, les modalités de pratiques, la sensibilité environnementale ; l'approche qualitative

⁶ De plus amples détails sont apportés dans le chapitre suivant.

restitue les aléas des trajectoires résidentielles, les dissonances et les ruptures biographiques dans la carrière des pratiquant·es, la formation des émotions et des perceptions des milieux qu'ils et elles fréquentent. De plus, là où la démarche quantitative valide des hypothèses et la pertinence de typologie produite sur l'état des connaissances antérieures, l'approche qualitative a aussi un rôle exploratoire et fait émerger de l'impensé, de l'imprévu.

Puis, comme Clémence Perrin-Malterre, Laine Chanteloup et Léna Gruas le soulignent, les pratiques récréatives de nature, et par extension celles qui se déroulent en montagne, sont encore trop peu étudiées d'un point de vue qualitatif (Gruas *Op. Cit.*; Perrin-Malterre et Chanteloup 2014). Dans ce sens, cette thèse explore un hors champ disciplinaire. À ce constat, j'en ajouterai deux autres. D'abord, malgré le programme esquissé par Bernard Lahire (Lahire 2010), encore trop peu d'études interrogent la dimension dispositionnelle des pratiques sportives (Defrance 2004) et les sports de nature n'ont encore pas fait l'objet d'un tel examen si ce n'est dans le cas de l'alpinisme (Moraldo 2021). Certes, plusieurs travaux se concentrent sur l'analyse des dimensions émotionnelles et perceptives de la marche en géographie (entre autres Smith 2009; Roult, Adjizian et Auger 2016), en sociologie – de l'école de Chicago aux démarches interactionnistes et pragmatiques des études d'ambiances urbaines (Grosjean, Thibaud et Amphoux 2001; Thibaud 2002) – et en anthropologie sociale (Cerlet *et al.* 2020). Néanmoins, toutes privilégient les terrains urbains au détriment des activités dites de pleine nature. Pour ce qui concerne l'étude des relations affectives aux animaux, la faune sauvage semble être délaissée à l'exception des études qui portent sur les pratiques cynégétiques (Bernardina 2002; Dalla Bernardina 2002; Stépanoff 2021a). Enfin, le dernier enjeu est de nature théorique et analytique. À ce jour, les théories sociologiques et relationnelles des émotions – prenant en compte les dynamiques dispositionnelles et perceptives dans la formation des regards et des sensibilités individuels – demandent encore à être explorées. En effet, cette dernière décennie de multiples travaux se sont penchés à faire l'inventaire et l'histoire des théories sociologiques des émotions (Bericat 2016; *Ibid.*; Bernard 2017) tandis que d'un autre côté, le sociologue Louis Quéré a proposé de formuler les bases d'une théorie sociologique qui puisse appréhender les émotions individuelles comme collectives (Quéré 2021). Le chercheur accorde une importance prépondérante au fait que les émotions émanent des relations (à soi, aux autres, aux individus) et qu'elles font l'objet d'une habitude et même d'une socialisation (*Ibidem*). Si elle reste insatisfaisante pour certain·es (Halloy 2022; Lézé 2022; Bernard 2022), il n'empêche qu'elle participe à appareiller théoriquement la sociologie pour l'étude des émotions au travail dans les activités humaines. Cette thèse n'a pas la prétention de réviser ou de contribuer à cette démarche, mais elle prend acte de cette actualité de la recherche et se propose plutôt d'interroger sa portée heuristique à l'aune de son objet d'étude.

2. Organisation du manuscrit

La première partie de cette thèse est consacrée à l'élaboration du sujet d'étude. Le **chapitre 1** fournit des repères sociohistoriques sur l'évolution conjointe des rapports à la nature alpine et aux émotions qui leur sont contemporaines. Puis, un bref état de l'art de la littérature scientifique rend compte de la pluralité des conceptions des émotions tout en interrogeant les apports et les limites des notions d'expériences émotionnelles et de rencontres animales. Le **chapitre 2** concerne la construction du cadre théorique. Le recours complémentaire à une sociologie dispositionnaliste des carrières de pratiquant·es et à une socioanthropologie pragmatique des randonnées conçues comme dispositif d'enchantement constituent une réponse théorique aux obstacles que dispositions, émotions et perceptions représentent. Particulièrement retorses et polysémiques dans les champs des sciences sociales, les émotions et les perceptions représentent un défi scientifique auquel s'ajoutent les résistances inhérentes à la saisie de dispositions sociales. Cela étant fait, ce sont les termes des différentes procédures de problématisation qui sont exposés. Dans cette optique, le **chapitre 3** défend les usages combinés d'une ethnographie sensible des pratiques de randonnées et des entretiens par récit de vie. De manière complémentaire, ces méthodes permettent la captation diachronique et synchronique des sensibilités montagnardes en tant qu'elles sont progressivement incorporées et exprimées avant, pendant et après les excursions alpines.

La deuxième partie retrace les différentes phases qui jalonnent les carrières de pratiquant·es d'ARS de montagne reconstituées. Ainsi, le **chapitre 4** montre comment s'opère un apprentissage des plaisirs alpins qui précède toute forme d'engagement pratique. D'abord pris en charge par la famille, cet apprentissage fait intervenir d'autres groupes sociaux et se décline dans différents univers sociaux, de l'école aux colonies de vacances. Cet apprentissage passe par le déploiement de différentes tactiques et dispositifs de sensibilisation qui visent à favoriser l'émergence d'expériences plaisantes chez les pratiquant·es qui découvrent les ARS de montagne. Le **chapitre 5** éclaire quant à lui les termes de l'engagement pratique alors que les plaisirs d'antan mutent en besoins de montagne. Par ailleurs, les différentes formes de l'engagement impliquent la prise en compte de l'inscription des ARS dans la concurrence des temps sociaux. Pour comprendre, la diversité des formes de maintien dans la carrière des pratiquant·es, il faut interroger trois processus au centre desquels s'inscrit la fabrique des corporités récréatives et alpines : l'autonomisation, la rationalisation et la diversification des pratiques (**chapitre 6**). Si la popularité des pratiques d'ARS tient à la possibilité d'un investissement singulier et personnalisable, il n'empêche que dans sa multiplicité on observe toujours un rapport à une forme d'optimisation de soi.

La troisième partie opère un renversement de perspective. L'analyse s'appuie plus fortement sur l'étude des situations ethnographiées lors de randonnées à pied et à ski. Dans cette perspective, il s'agit d'interroger ce que les randonnées font aux émotions et aux perceptions, en somme ce quelles activent d'un point de vue dispositionnel. Les randonnées sont alors conçues comme le lieu d'une fabrique émotionnelle de l'authenticité et d'une quête d'enchantement. Ainsi, les chapitres 7 et 8 nous embarquent

au cœur de l'action et du rituel excursif. Dans le **chapitre 7**, les émotions, qu'elles soient tributaires de la contemplation, de la prise de risque ou du contact animalier se révèlent comme préparées, conjurées, voire gérées. En cela, l'expérience émotionnelle apparaît comme le produit d'un rituel qui permet l'amplification des émotions, dans les sensorialités et dans le discours au prix de l'oubli volontaire du travail des émotions engagées. Dans le **chapitre 8**⁷, la focale est mise sur l'éducation de la perception qui se joue lors de l'apprentissage technique du ski de randonnée. Le rapport paysager qu'induit l'acte de « faire sa trace » dans la neige est l'occasion de montrer comment le corps-à-corps avec les éléments suppose un apprentissage. Plus précisément, on peut parler d'une éducation de l'attention (de soi à l'environnement) qui conduit les pratiquant·es à constituer de nouvelles affordances tout en composant avec l'environnement hivernal et ses existant·es. Le **chapitre 9** peut être considéré comme la pierre angulaire de cette recherche. Il a pour objectif d'argumenter un modèle explicatif qui puisse saisir ensemble les expériences de randonnées pédestres et de ski de randonnée. Il s'agit ainsi de comprendre l'articulation des dispositions, des émotions et des perceptions. Les pratiques sont alors appréhendées comme des dispositifs qui visent différentes formes d'enchantement qui relèvent d'une mise au travail des émotions et des perceptions. Il s'agit d'une habitude et une formation attentionnelle dont les actes sont escamotés, pour que le charme opère, entre les situations vécues en montagne et les récits partagés ailleurs. On peut ainsi distinguer différentes formes d'enchantement qui s'agencent différemment, mais restent toujours présentes dans les sorties montagnardes. L'enchantement se manifeste selon différentes modalités par le sentiment d'une convivialité exacerbée, par le saisissement extatique du corps ou par la sidération du sublime de l'expérience immersive.

La quatrième et dernière partie concerne plus particulièrement les relations que les randonneur·ses entretiennent avec les éléments abiotiques et la faune alpine. Elle soutient l'idée que la socialisation au milieu alpin ne repose pas uniquement sur les incorporations et les apprentissages orchestrés par les relations humaines. En effet, les relations aux éléments abiotiques et à la faune alpine méritent d'être interrogées comme des relations qui comptent et qui disposent par elle-même. Ces aspects sont abordés à partir de deux perspectives. Le **chapitre 10** interroge les forces d'imprégnation et les médiations techniques qui concourent à l'expérience d'immersion alpine. Il met en avant les enjeux affectifs et perceptifs d'une procédure de requalification élémentaire tributaire de l'incorporation de l'équipement et des usages d'une montagne aménagée. Enfin, moins central qu'envisagé dans la version initiale de ce projet de thèse, le **chapitre 11** prend en charge l'axe de recherche concernant les rapports à la faune sauvage. Il met alors en évidence l'existence d'une pluralité de modes de présence des animaux alpins auxquels correspondent différents régimes affectifs et attentionnels. Ces résultats fournissent alors l'occasion d'un dialogue pluridisciplinaire autour de la circulation des affects et des jeux de placement qui s'opèrent entre chercheur·ses, usager·es et animaux en milieu alpin.

⁷ Ce chapitre est la reprise d'un article rédigé entre 2020 et 2021 avec Laine Chanteloup et Clémence Perrin-Malterre pour la revue *Projets de Paysage* (Marpot, Chanteloup et Perrin-Malterre 2021).

PARTIE 1

SAISIR LES ÉMOTIONS, LES PERCEPTIONS ET LES DISPOSITIONS EN RANDONNÉE ALPINE

Cette première partie de la thèse concerne l'élaboration de mon sujet d'étude. Les trois chapitres qui la composent opèrent successivement à sa contextualisation historique et scientifique, à son cadrage théorique puis à son instrumentation méthodologique.

Dans le premier chapitre, j'adopte d'abord un point de vue diachronique afin de mieux mettre à jour les ressorts historiques qui ont concouru à la fabrique des pratiques des randonnées pédestres et du ski de randonnée. Je m'attarde moins sur la matérialité des pratiques que sur les régimes émotionnels et les rapports à la nature qu'elles activent. L'objectif principal reste de mieux situer socialement et historiquement le sujet. Cela étant fait, j'opère à un état de l'art pluridisciplinaire (sciences de l'environnement, sociologie, anthropologie et géographie) en deux temps. D'abord, je montre comment les chercheur·ses se sont saisi·es de la question des émotions dans leurs études des pratiques récréatives de montagne. Puis, j'interroge la pertinence des conceptions des émotions et de la notion des rencontres animales dans une optique comparative entre sciences de l'environnement et sciences sociales. Les réflexions relatives aux dispositions et aux perceptions sont volontairement en retrait dans ce chapitre. Les premières, car elles nécessitent un positionnement théorique plus qu'un état de l'art, les secondes, car elles sont *de facto* impliquées par les émotions inhérentes à l'environnement alpin. Elles seront donc plus largement appréhendées dans le chapitre qui suit.

Le deuxième chapitre concerne le cadre théorique de la thèse. Ce dernier a pour objectif premier de proposer les outils théoriques nécessaires à la saisie conjointe des émotions, des perceptions et des dispositions qu'elles mettent en jeu lors de l'exercice des pratiques d'activités récréatives étudiées. En puisant dans les répertoires de connaissances que constituent la sociologie, l'anthropologie sociale et la géographie, je passe en revue et je sélectionne les approches et les concepts qui me semblent les plus pertinents au regard d'une compatibilité pluridisciplinaire de mon sujet d'étude. Dans un premier temps, je me positionne en faveur d'une conception relationnelle des émotions et une théorie des habitudes émotionnelles. Ces options théoriques m'ont semblé les plus adaptées pour saisir les rôles conjoints des émotions et des perceptions dans l'expérience de randonnées tout en permettant de comprendre comment

elles faisaient l'objet d'un apprentissage sur le moyen et long terme. S'ensuit une partie qui vise à doter le cadre théorique des concepts capables de saisir les logiques dispositionnelles à l'œuvre tout au long des trajectoires biographiques des pratiquant-es. Pour ce faire, l'attention aux incorporations qui se jouent sur le terrain et dans les récits de vie ainsi que le recours objectivant à l'appareillage théorique des carrières forment les piliers d'une sociologie dispositionnelle soucieuse de son ancrage ethnographique et de ses limites. Puis, j'étends le cadrage théorique aux émotions et aux perceptions relatives aux relations nouées avec les éléments abiotiques et la faune sauvage. Dans cette optique, je développe une approche écologique des expériences montagnardes qui prend appui sur l'anthropologie environnementale ingoldienne et sur une socioanthropologie pragmatique qui interroge les procédures de qualifications de l'environnement alpin. Enfin, je finalise l'élaboration du cadre théorique en restituant les différentes étapes de problématisation auxquelles le sujet de cette thèse a été soumis pour aboutir à la problématique finale.

Le troisième chapitre, quant à lui, porte sur les outils méthodologiques déployés pour répondre à la problématique. Après une première procédure d'objectivation de mon point de vue, via une démarche réflexive, je commence en explicitant les conditions qui ont présidé aux relations d'enquêtes, conditions que l'on sait largement tributaires de la crise de la COVID 19 et du frein qu'elle a pu représenter pour les enquêtes de terrain. Ensuite, j'argumente le choix d'une méthode qualitative, réponse directe aux lacunes de nos connaissances sur les pratiques de randonnées alpines (à pied et à skis). Selon moi, l'analyse par la pratique est la seule à pouvoir appréhender les dynamiques dispositionnelles et le jeu des émotions. Représentant un défi quant à leur saisie *in situ* et dans les discours, la réalisation d'entretiens par récits de vie et la tenue d'observations participantes ont permis d'accéder aux dimensions subjective, sensible et même sensuelle des randonnées. Les données ainsi construites ont enfin fait l'objet d'une analyse compréhensive assistée par l'usage d'un logiciel de compilations de données qualitatives.

Chapitre 1

DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES ET ÉTAT DE L'ART

Alors que l'aurore s'éclaircit et que la lumière rasante du soleil découvre la silhouette des cimes, le respect du silence résonne avec l'indicible. Saisissement. Sublime. Puis, les regards se croisent. Tout s'estompe, la révélation de l'instant, s'en va comme elle est venue échappant aux mots et à la description (Figure 1.1).



Figure 1.1 : Contemplation au point du jour, Le 11.09.21, Refuge du Charbon

Sans la mystique romantique, sans la chaleur des vêtements techniques, sans le cadrage et la saturation des couleurs générés par mon appareil photographique, cette expérience émotionnelle à potron-minet serait-elle la même ? À l'instar de la résistance que le sentiment du sublime montagnard offre à sa mise en mot, les émotions sont loin de se laisser aisément apprivoiser par les chercheur·ses. Elles mettent à l'épreuve notre faculté à donner un sens à nos actions, notre capacité à produire des théories. Elles raccordent nos ressentis à nos épistémologies. Plus proches de l'objet étudié, nos rapports à la nature et à la montagne et les émotions qu'ils mobilisent ont leurs histoires en dehors et en dedans du champ scientifique. Comprendre les usages récréatifs des milieux montagnards et leurs expériences sensorielles requiert avant toute chose de les historiciser à minima. Dans le cadre de ce chapitre, je reviens sur les conditions d'émergence des ARS de montagne étudiées par le biais de l'évolution des rapports à la nature et des régimes émotionnels en vigueur.

Ensuite, j'interroge les apports et les limites des différentes conceptions des émotions qui entrent en concurrence lorsqu'il s'agit de comprendre ou d'expliquer les expériences de randonnées. Je montre ainsi que les conceptions dominantes des émotions restent celles diffusées par les sciences naturelles qui tendent à éluder leur composante sociale. Ainsi, bien souvent ces recherches limitent leur champ de compréhension aux seules expressions et labellisations des émotions que les pratiquant·es jugent avoir vécues après coup. Au sein des sciences sociales, on observe l'excès inverse et ce, en plus de faire face à

une pluralité de définitions confondantes. Il faut dire que, sauf exception⁸, le travail de recherche par et avec les émotions demeure relativement neuf à l'aune de l'histoire des disciplines qui sont elles-mêmes relativement jeunes. Ce tournant émotionnel n'est assurément pas sans lien avec la volonté de contourner les ornières tracées par les catégories classiques des sciences sociales opposant socialité et naturalité.

1. Les ressorts historiques des expériences de randonnées contemporaines

Dans les lignes qui suivent, il m'a semblé utile de proposer quelques repères historiques sur un pas de temps qui excède largement ceux privilégiés dans le reste de la thèse, ceux du temps biographique et de l'expérience. Même si la démarche reste sommaire, il me semble nécessaire de rappeler qu'il n'y a pas d'activités humaines ni d'émotions sans histoires. Si l'histoire du ski de randonnée reste encore largement à écrire, celle des randonnées pédestres dans Alpes a quant à elle été plus explorée même si elle interroge encore :

« La randonnée a-t-elle une histoire ? Il est possible de citer le premier des spéléologues (Edouard-Alfred Martel) ; de multiples récits égrènent la généalogie vertigineuse des grands noms de l'alpinisme naissant ; chacun peut établir un palmarès olympique des premiers athlètes marcheurs de la Belle Epoque... Mais qui fut le premier des randonneurs ? Méprisés et rejetés par les alpinistes, mais aussi par les tenants de la marche sportive qui se développe spectaculairement à la fin du XIXe siècle, au point de devenir en France, le sport le plus populaire avec le cyclisme, les marcheurs, peu à peu et irrésistiblement, tentent de s'émanciper. Les « buveurs d'air » font corps de doctrine autrement ». (Baecque 2019 : 188)

1.1. L'apparition du loisir et le sentimentalisme

D'après Antoine Doré⁹, les activités récréatives et sportives présentent un terrain d'étude marginal en sociologie. Pourtant, elles sont un lieu privilégié pour observer les rapports contemporains à la nature. Succinctement, il me semble nécessaire d'apporter quelques points de repère qui permettent de mieux resituer les changements historiques qui ont émaillé les pratiques de randonnée (à pied et à ski), leurs « régimes émotionnels » et leurs rapports à la nature. Par régime émotionnel, je fais référence à la notion développée par l'anthropologue William Reddy qui la définit comme « l'ensemble des émotions normatives et des rituels, pratiques et émotifs officiels qui les exprime et les inculque » (Reddy 2019 : 172). Ces régimes sont à considérer comme des cadres historiques des expériences dynamiques, donc altérables par les activités individuelles. Penser en termes de régimes permet ainsi de se prémunir d'une tendance à la généralisation et de ne pas nier l'existence de la pluralité des sensibilités socialement et historiquement formées (Deluermoz *et al.* 2013). En effet, il faut bien tenir compte aussi de la diversité

⁸ En anthropologie sociale, l'exercice ethnographique exhorte depuis plus d'un siècle à se laisser imprégner à tenir compte des forces affectives.

⁹ Cette sous-partie s'appuie sur la relecture personnelle de la communication du sociologue dans le cadre du colloque HUMANI ayant eu lieu en mars 2023 à l'université Savoie Mont Blanc.

des milieux sociaux, des environnements, en bref des expériences humaines (Chamois, Deluermoz et Mazurel 2023) qui viennent singulariser ces régimes.

Historiquement, on peut dépister la trace des loisirs dès l'Ancien Régime. Privilège d'une classe aristocratique, le loisir représente un élément identitaire (Corbin 1995) alors que les reconfigurations relatives à la division temporelle entre travail et loisirs viennent actualiser les rapports de classe. Durant cette période historique, les rapports récréatifs aux animaux révèlent également des rapports de genre indexant alors les valeurs du foyer à la femme et celle de la nature et du sauvage à l'homme.

De la fin du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle, William Reddy identifie l'essor du régime émotionnel « sentimentaliste » (Reddy 2019 : 394). Ce régime se caractérise par son hostilité pour la liberté émotionnelle et privilégie des « gestes hautement émotionnels (les pleurs, les évanouissements, les exclamations) pour représenter fidèlement la sincérité » (Rosenwein 2006: 45). Surtout,

« la grande faiblesse du sentimentalisme était son naturalisme, la doctrine selon laquelle la sensibilité émotionnelle constituait un sens moral inné. Dès lors, il ne suffisait plus de ressentir, en verbalisant les émotions, il s'agissait de "s'entraîner" à éprouver des sentiments intenses, "naturels" et moralement bons ». (Reddy 2019 : 395)

Moins inscrites dans la biologie que dans l'essence de l'individu, les émotions apparaissaient donc comme des performances qui supposaient un apprentissage et qui répondaient à des normes morales. Pour ce qui concerne les loisirs de montagne, déjà au XVIe siècle, l'excursion alpine était considérée comme « le comble du plaisir » où se vit une satisfaction sensitive et sensuelle de la marche (Baecque 2019 : 134). La randonnée est alors conçue comme un sport complet où tous les sens sont activés. Initialement perçues comme une contrée hostile et inhospitalière, avec les passages successifs « des pèlerins, des étudiants, des lettrés, des marchands, des militaires, des cartographes » (Baecque 2019 : 133), les montagnes alpines font l'objet de nombreux récits dont la diffusion les transformera en profondeur. Avec cette mutation, germent déjà le mythe alpestre et un sentiment de la montagne que l'on retrouvera chez les Lumières. Dans ce mouvement, le territoire alpin se singularise et se dote d'un imaginaire qui

« se déploie instamment aux croisements du merveilleux et du savant, du scientifique et du culte de l'effort, du sentiment esthétique et de la conquête des sommets. L'Alpe est ce terrain exceptionnel où le savant se voit doté d'un corps, où le cabinet prend sens et sensations dans la nature, où les écrits scientifiques accueillent les récits traditionnels des veillées autant que la poésie du sublime ». (*Ibid.* : 133-134)

On pourrait citer nombre de personnalités intellectuelles qui ont fait la promotion des effets bénéfiques de la marche en montagne dont, et non des moindres, Jean-Jacques Rousseau. Érigé en figure incontournable du marcheur, il décrira la randonnée comme une activité adoucissant les passions, propices à des méditations qui absorbent quelque chose du sublime de l'environnement. Puis, en quittant le XVIIIe siècle, les Alpes se font terrain de jeu qui « régénèrerait l'esprit et le corps, contenterait le sentiment esthétique comme l'hygiène d'organes soudain vivifiés par l'effort et le bon air » (*Ibid.* : 141).

1.2. Des pratiques distinctives à l'heure du romantisme et du paysage

Le début du XIX^e siècle, après la fin de la terreur et la montée de la dictature napoléonienne, est marqué par l'effacement du sentimentalisme. Les historiens repèrent un changement de régime émotionnel : c'est l'émergence du romantisme (Reddy 2019; Rosenwein 2006). L'émotionnalité du sentimentalisme se voit alors réservée à la sphère du privé tandis que la rationalité retient la faveur de l'espace public (Rosenwein *Op. Cit.* : 45). D'après les tenants de l'histoire des sensibilités contemporaines (Chamois, Deluermoz et Mazurel 2023 : 20) qui reprennent les travaux de Lucien Febvre, les romantiques aspiraient à

« "la nature par tous les sens", la vue ne constituant pas pour eux l'axe privilégié de leur relation à l'environnement, là où, au XIX^e siècle, le romantisme vint consacrer la "prédominance des perceptions visuelles" ».

Du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, la valeur distinctive des loisirs se renforce, c'est aussi l'apogée d'un rapport à la nature qui s'incarne dans l'idée de paysage. Âge d'or du souci esthétique, les premières formes d'espaces naturels protégés font leurs apparitions comme la réserve artistique de Fontainebleau. En parallèle, on peut aussi observer une extension du domaine du loisir à la bourgeoisie, loisir qui reste réservé aux classes supérieures.

Au XIX^e siècle en France, alors que nationalisme et industrialisation prennent leur essor, on assiste à une « réassignation des temps sociaux » qui bénéficie à la diversification des pratiques sportives (Turcot 2016 : 439). C'est également l'époque des écrivains randonneurs et à la moitié du siècle,

« la contemplation des sommets enneigés, des glaciers, des gouffres ou des alpages constitue à partir du milieu du XIX^e siècle un *must* des grands tours des jeunes aristocrates, souvent britanniques, ou des bons bourgeois de l'Europe entière. Le mont Blanc reste au centre de ce tourisme, mais les premiers guides élargissent leurs rayons de connaissances et d'indications, vers la Suisse, l'Allemagne, le Tyrol, le Dauphiné, les lacs lémaniques, savoyards italiens ». (Baecque 2019 : 159-160)

C'est aussi durant cette période que les marcheur·ses et les alpinistes se démarquent respectivement et prennent leur distance. Désormais, les excursionnistes « buveurs d'air » se reconnaissent sous la doctrine d'un « alpinisme populaire » qui se distingue de l'élitisme des ascensionnistes de Clubs Alpains Français (*Ibidem* : 132). Ainsi d'un côté, certain·es prônent une pratique de la randonnée marquée par une « banalité sans exploit et sans héroïsme, qui en fait une activité démocratique par excellence, émancipée de l'idéologie et de la sociologie aristocratique de l'alpinisme » (*Ibid.*). D'un autre côté, les pratiques montagnardes se réfèrent plutôt à un alpinisme qui se déleste de ses atours ludiques pour devenir le support de la fabrique légitime d'une élite sociale (Moraldo 2021). En effet, comme la sociologue le montre, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'alpinisme s'affirme et se distingue des autres activités récréatives sportives. Dans ce sens, le milieu de l'alpinisme tend à exprimer un refus de la sportivisation ou de l'intensification de la pratique quand les autres sports évoluent dans ce sens. Les femmes qui tentent d'entrer dans le milieu sont exclues et la discipline reste réservée à une élite masculine qui fait de

l'alpinisme exploratoire le summum de la pratique. C'est sous l'égide du détachement, de la simplicité et de l'humilité que le milieu de l'alpinisme se valorise et se défend quand il se voit critiqué. Ainsi, différentes catégories apparaissent et les « grands alpinistes » s'opposent aux touristes, aux guides professionnels, aux petits alpinistes et aux femmes alpinistes (*Ibidem*).

1.3. Démocratisation, marchandisation et écologisation des activités récréatives de montagne

De nombreux changements sont ensuite observables à partir de la seconde partie du XX^e siècle. Le loisir devient le produit du travail et non plus une activité inhérente au statut social ; il apparaît alors comme un produit de la société de consommation. De nouveaux usages sociaux des pratiques de sports de nature émergent. La nature devient le terrain de jeu d'une élite qui peut performer ses capacités intellectuelles et physiques pour se réaliser et se distinguer. C'est aussi les premiers pas d'une « société qui impose la joie et le plaisir » par la marchandisation des loisirs (Turcot 2016 : 597). À partir de 1947, les marques des Grandes Randonnées (GR) prolifèrent et jalonnent de plus en plus de sentiers. La beauté de ces derniers est vantée dans les revues de montagne qui font alors la promotion de la traversée des Alpes (Baecque 2019 : 226). Les vingt années qui suivent verront la randonnée rencontrer un succès tel qu'elle sera considérée comme un phénomène de société : les Alpes s'ouvrent de plus en plus aux familles. Si l'espace naturel demeure un objet de contemplation, la nature est aussi médiatisée par l'industrie audiovisuelle. L'information scientifique et la sensibilité écologiste sont véhiculées à travers des discours et des images reposant sur leur capacité à émerveiller le public.

Le géographe des pratiques sportives, André Suchet, identifie trois périodes historiques clefs dans l'évolution des pratiques sportives au sein de notre société (Suchet et Tuppen 2014). La décennie 70-80 voit émerger une volonté de retour à la nature qui s'ancre dans « une mouvance libertaire, d'inspiration californienne et soixante-huitarde » (*Ibid.*) dite mouvance fun. La décennie qui lui succédera verra les espaces naturels marchandisés et grimés en terre d'aventure où « le fun devient l'éclate offensive de l'aventure » valorisant l'héroïsme, la prise de risque et une survie dans un environnement dit sauvage (*Ibidem*). Enfin, entre les années 1990 et 2000, on assiste à une massification et une normalisation de ces activités avec la démocratisation du terme de « sports de nature » (*Ibid.*), une évolution qui serait quant à elle plus marquée par la valorisation d'attitudes sécuritaires. Ainsi,

« après un siècle d'éloignement entre sport, tourisme et loisirs, les années 1970 marquent un nouveau rapprochement entre ces trois secteurs de la société. La sportivisation des loisirs (Bessy, 1990, 1994 ; Theiller, 2007), « le flou progressif des frontières entre tourisme et sport » (Bourdeau *et al.*, 2002) ou encore le raccourcissement des séjours qui rapproche tourisme et loisirs dans la motivation d'un hors quotidien (Bourguet, Moreux et Piolle, 1992 ; Bourdeau, 2003) : quelles que soient les formulations, le constat de ce rapprochement semble consensuel ». (*Ibid.*)

Au niveau des pratiques récréatives et sportives, si l'alpinisme se cantonne à son esprit d'excellence, de profondes transformations opèrent. Médiatisation, professionnalisation, féminisation et technicisation connaissent une envolée considérable (Moraldo 2021). Sur cette troisième période, on voit apparaître le terme de ski de randonnée. Dans sa thèse, la sociologue Léna Gruas a déjà réuni un certain nombre d'indices historiques encore à approfondir, afin de qualifier la genèse de la pratique. Ainsi, on retrouve des traces de la pratique en tant que loisir avant l'apparition des remontées mécaniques dans les années 1930 et elle aurait été importée dans les Alpes par la bourgeoisie anglaise (Gruas 2021). De 1965 à 1997, la pratique est assez discrète, elle se diffuse essentiellement par l'entremise des chasseurs alpins, l'armée demeurant le moyen privilégié d'une socialisation à la montagne et au ski. Le ski de randonnée se construit comme une pratique alternative en marge du monde des stations de ski¹⁰. En parallèle, au milieu des années 1980, naît le ski-alpinisme, une version sportivée et compétitive du ski de randonnée. Elle se décline en différentes épreuves qui vont du sprint sur 80 m à la course en équipe sur des dénivelés positifs de 2800 m (comme la course de Piera Monta dans le Beaufortain). Le ski de randonnée reste encore un temps confidentiel, éclipsé par l'engouement pour le free-ride ou les pratiques d'un ski extrême en quête de pente raide. Cette version du ski culmine dans les années 1990. Il met l'accent sur les sensations fortes et le fun. Autrement dit, le ski de randonnée reste plus discret que ces versions les plus spectacularisées. Ce n'est qu'au tournant des années 2000, hypothétiquement en lien avec l'écologisation des pratiques (Ginelli 2017), que la pratique du « ski de rando » gagne en popularité et connaît un intérêt croissant comme en témoigne l'accroissement, la multiplication des équipements idoines et son apparition chez les distributeurs grand public (Décathlon commercialise ses premiers skis de randonnée en 2015). Deux styles de pratique tendent à s'exprimer : les skieur·ses de randonnées favoriseraient l'ascension et l'immersion dans une nature sauvage tandis que les pratiquant·es de free rando valorisent la descente et les sensations de glisse¹¹.

Désormais, la nature sauvage peut être conçue comme un « support de projection émotionnelle » qui interroge l'écologisation¹² de nos rapports récréatifs à l'environnement montagnard et à sa faune. Dans ce sens, les randonnées alpines interrogent peut-être moins nos rapports à des milieux non pas naturels, mais attentionnels. Quels attentions et régimes affectifs favorisent les activités récréatives ? Qu'est-ce qu'elles accentuent, qu'est-ce qu'elles empêchent en termes d'économie de l'attention ?

2. Que disent les chercheur·ses sur les émotions que procurent les randonnées pédestres et à ski ?

Sans prétendre avoir réalisé un état de l'art systématique, cette partie s'appuie sur un inventaire bibliographique réalisé entre 2019 et 2023. Sur le plan technique, en plus des requêtes inhérentes aux

¹⁰ En France, la pratique sera proposée pour la première fois en station à Courchevel en 2012.

¹¹ Pour ce qui concerne une étude détaillée de la pratique du ski de randonnée, lire (Kreziak *et al.* 2022), un des rares ouvrages, sinon le seul ouvrage publié en sciences humaines et sociales.

¹² Au sens large de prise en compte réflexive de notre relation à l'environnement.

différents travaux scientifiques publiés et présentés sur la temporalité de la thèse, j'ai mis en place un système d'alertes hebdomadaires sur *Google Scholar*¹³. Après lecture, j'agrégais l'ensemble des résultats à ma base de données via l'usage du logiciel bibliographique Zotero©. Sur la base de ces données, il est déjà possible de faire plusieurs constats concernant les études scientifiques qui traitent la dimension émotionnelle des randonnées pédestres et du ski de randonnée.

Première remarque, la pratique du ski de randonnée émerge à peine au sein de la littérature en sciences humaines et sociales. À la jonction de la sociologie et de la géographie humaine, les travaux réalisés par Clémence Perrin-Malterre, Laine Chanteloup et Léna Gruas restent précurseurs de l'étude sociologique de la discipline et plus largement des pratiquant·es d'activités récréatives et sportives de montagne (voir entre autres Perrin-Malterre, Chanteloup et Gruas 2016; Perrin-Malterre et Chanteloup 2018; Perrin-Malterre et Gruas 2019; Gruas, Perrin-Malterre et Chanteloup 2016; Gruas et Perrin-Malterre 2019; Gruas, Perrin-Malterre et Loison 2020; Perrin-Malterre 2019)¹⁴. En dialogue avec la psychologie de la conservation et les professionnel·les de la montagne, ces études associent approches qualitative et quantitative pour aborder, entre autres sujets, les origines sociales et les catégories d'acteur·ices, les modalités de pratiques, les rapports à la nature, aux aménagements spatiaux et la perception¹⁵ de la faune sauvage. En 2022, un ouvrage qui réunit sociologues, géographes, juristes, psychologues de la conservation et professionnel·les de la montagne s'attèle à comprendre, l'évolution de la pratique du ski de randonnée, les pratiquant·es, leurs rapports à la nature et au risque (Kreziak *et al.* 2022).

Dans sa conception, cette thèse avait pour objectif d'interroger le rôle des dispositions dans la formation des émotions et des perceptions des pratiquant·es d'activités récréatives et sportives selon deux axes. Le premier consistait à interroger comment les expériences sensibles du territoire alpin étaient socialement orientées. Le second visait à questionner dans quelle mesure les rapports à la faune sauvage s'avéraient constitutifs de ces expériences et si oui comment. Avant de retracer comment cette double perspective a évolué, je propose de faire un état des lieux qui se décline en deux temps. D'abord, j'explore ce que disent les sciences de l'environnement et les sciences sociales sur les expériences sensibles relatives aux pratiques de randonnées. Je me concentre plus particulièrement sur les différentes théories des émotions qu'elles impliquent. Puis, dans un second temps, j'examine les différents sens que les chercheur·ses confèrent aux expériences émotionnelles induites par les rencontres animales. Il s'agit, d'une part, de prendre acte de la polysémie propre à l'usage de la notion d'émotion et, d'autre part, de s'entendre sur ce que signifie l'expression de rencontres animales.

¹³ Via les combinaisons de mots clés suivants : « sociology OR anthropology OR geography AND wildlife » ; « sociology OR anthropology OR geography AND emotion » ; « perception environnement » ; « emotion mountain environment » ; « ski touring AND sociology ». Chacune de ces combinaisons était également déclinée en requêtes traduites en français.

¹⁴ Je reviens plus en détail sur les apports fondamentaux de la thèse de Léna Gruas dans le chapitre suivant.

¹⁵ Le terme est ici employé dans son sens le plus usuel d'une connaissance sensible du réel.

2.1. Émotions et pratiques de randonnées en territoire alpin

2.1.1. Des émotions de nature à la nature des émotions en psychologie

À ce jour, les émotions des pratiquant-es d'ARS de montagne sont principalement observées et étudiées soit via des approches quantitatives et statistiques, soit via les méthodologies des sciences expérimentales¹⁶. Si la sociologie, l'anthropologie, la géographie, et l'histoire ont produit des études qui prennent en compte la dimension émotionnelle de ces pratiques, elle reste l'apanage de la psychologie de la conservation ou de la psychologie environnementale. On peut faire l'hypothèse que ce cadrage disciplinaire repose d'une part, sur l'accaparement historique des émotions par la psychologie et les sciences expérimentales (Despret 2001) et, d'autre part, sur le statut et la proximité de ces sciences avec les acteur-ices qui gèrent ou dirigent les espaces naturels de montagne dans lesquels se déploient ces pratiques (Ronsin 2018).

Au prisme d'une psychologie environnementale ou de la conservation, les chercheur-ses s'attèlent depuis le début des années 2000 à saisir sur le mode comportementaliste les expériences émotionnelles des pratiquant-es d'activités récréatives. Outre-Atlantique, vivier de la discipline, alors qu'on s'interroge sur les méthodologies à mettre en œuvre (détection photographique, capture vidéo) (Mausner 2005), en France on revisite et on historicise les recherches autour des effets psychophysologiques du « bol d'air » (Piccand 2005).

C'est à la fin de la première décennie des années 2000, que le sujet des émotions et des pratiques récréatives de montagne se fait plus explicite notamment à partir du travail de thèse du psychologue norvégien Audun Hetland (Hetland 2009) qui a d'abord étudié des pratiques de sports extrêmes, tels que le base jump ou le parachutisme pour ensuite interroger les expériences émotionnelles des touristes randonneur-ses (Vittersø *et al.* 2017), skieur-ses (Hetland *et al.* 2018) et VTTistes (Hetland *et al.* 2019). Dans un récent article où le chercheur s'interroge sur les méthodes propices à la capture des émotions fugaces dans l'exercice des sports extrêmes (Hetland 2022), il définit bien la conception des émotions qui est privilégiée dans ces études. Cette dernière est conçue comme une expérience subjective, assemblage d'un état émotionnel (« *feeling state* ») aux valeurs soit positives ou négatives, de processus physiologiques, d'expressions corporelles orientées vers l'action (*Ibidem*: 2). Elles ne sont pas complètement évidées de toutes dimensions sociologiques, mais celles-ci restent un élément de contexte et d'arrière-plan. Ces chercheur-ses reconnaissent ainsi que les expériences émotionnelles ne se déroulent pas « dans le néant » (« *in vacuum* ») et qu'elles sont « affectées par les identités personnelles et sociales » citant alors le psychologue du sport Mickaël Campo. Si je m'attarde sur cette conception des émotions,

¹⁶ Les modalités et les définitions des émotions que ces études engagent sont détaillées dans la partie suivante. Je laisse ici de côté les travaux antérieurs qui concernent les expériences émotionnelles relatives aux interactions avec la faune sauvage.

c'est parce qu'elle est symptomatique de ce corpus scientifique qui prédomine largement dans cette discipline. On la retrouve dans une large gamme dans l'étude : des passions récréatives (Junot, Paquet et Martin-Krumm 2017), des capacités transformatrices de ces activités (Clayton *et al.* 2017), d'une nature pourvoyeuse d'« émotions positives » (Ballew et Omoto 2018), de l'attraction et du sublime des milieux à risque (Heimisdóttir, Sæþórsdóttir et Gísladóttir 2019). Ces chercheur·ses se concentrent avant tout à traduire en données quantifiables, à rendre visible, à mesurer le « bien-être » (Próchniak 2022), les « gains » pour la santé (Zwart et Ewert 2022), la satisfaction (Amatulli *et al.* 2021) ou l'addiction (Habelt *et al.* 2022) engendrés par les activités récréatives de nature et de montagne. Ce registre lexical interroge sur ce que l'on fait dire et faire aux émotions une fois celle-ci dans l'escarcelle de la recherche. Bien souvent, on retrouve également une conception physiologique et mécaniste des émotions dans les travaux des Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives qui s'inscrivent dans les sciences du vivant (celles qui privilégient l'anatomie, la physiologie et la biomécanique) (Collins et Brymer 2018; Happ, Hofmann et Schnitzer 2021).

2.1.2. Entre écologie et sciences sociales, les émotions en équilibre précaire entre nature et culture

Certains sous-domaines de l'écologie, tel que celui de l'écologie des paysages de la peur (Laundré, Hernández et Altendorf 2001) amorcent un rapprochement timide avec les sciences sociales (Robert M. Anderson *et al.* 2022; Ballet, Bazin et Petit 2023)¹⁷. Également dans une démarche interdisciplinaire, les expériences émotionnelles relatives aux pratiques récréatives sont aussi abordées en sciences de l'éducation. Les pratiques récréatives sont alors considérées comme des instruments pédagogiques propices à l'apprentissage sensible de connaissances géographiques et naturalistes (Burlingame 2021). Elles seraient particulièrement efficaces pour apprendre à reconnaître les agentivités entre sujets et milieux dits naturels (Kangas, Vuojärvi et Siklander 2018).

Il n'empêche que c'est en science de l'environnement, entre écologie et géographie qu'a été soutenu le travail de thèse qui partage la plus grande proximité thématique avec la présente thèse. En effet, en 2005, Anne-Sophie Devanne dans sa thèse *marcheurs en montagne et expérience de l'espace* a largement contribué à éclairer les rapports sensibles à l'espace montagnard des marcheur·ses (Devanne 2005). D'abord, elle aborde la complémentarité entre les dimensions sociale, savante (l'acquisition et l'échange de savoirs naturalistes), esthétique, corporelle, ludique et « cueilleuse » (extraction, dénomination et collection liées aux entités végétales). Puis, elle montre comment la visite des monts pyrénéens est l'occasion d'un rite source de lien social. L'expérience sensible des randonneur·ses qui le supporte noue temporalités et spatialités, matérialités et imaginaires.

¹⁷ Pour plus de détails, je renvoie ici au chapitre 11, §3.

2.1.3. Une sociologie rétive à l'étude des émotions des expériences de nature ?

En sociologie paradoxalement, l'examen du rôle des émotions des scientifiques et des gestionnaires d'espace naturel précède celui des usagers (Brunet 2016; Brunet, Arpin et Peltola 2018; Brunet 2020; Milton 2002). Les émotions des pratiquant-es ne sont pas pour autant absentes dans les études sociologiques des pratiques récréatives et sportives de montagne. Dès les années 1990, alors que la fréquentation des espaces montagnards se massifie, John Urry, dans sa sociologie du tourisme et des mobilités, met déjà en évidence comment le romantisme a participé à la mise en paysage des Alpes renforçant ainsi un certain visualocentrisme (Urry 2007). Les Alpes apparaissent comme des paysages de l'attraction aux pouvoirs restaurateurs (Urry 2009 [1990] : 148). Dans ce sens, il explicite aussi comment l'imaginaire romantique se voit reconduit par les dispositifs touristiques et met « l'émphase sur l'intensité des émotions et des sensations, sur le mystère poétique¹⁸ » plutôt que sur l'exercice de la raison et l'expression d'une forme d'hédonisme vécu à l'échelle individuelle (Urry 2009 [1990]). En tenant compte du développement des sphères professionnelles du tourisme et de la tertiarisation de la société, il note déjà l'existence d'un « travail émotionnel » (Arlie R. Hochschild 2003) qui allait dans le sens d'une commercialisation des sentiments humains (Urry *Op. Cit.* : 62). Plus récemment, dans une révision de son ouvrage phare, il souligne que

« Les expériences émotionnelles et affectives du touriste avec un lieu donné dépendent autant de la qualité des relations sociales engagées que du lieu lui-même¹⁹ ». (Urry et Larsen 2011)

Aussi, au sein des études sociologiques des « passions ordinaires » (Bromberger 2002 [1998]), on trouve déjà quelques éléments de réflexions sociologiques, notamment sous la plume de l'anthropologue Sergio Dalla Bernardina. Il s'agit alors moins d'interroger les émotions à proprement dites que les dispositions générales de l'âme, des passions appréhendées comme des orientations affectives stables à l'égard d'un objet (ici les pratiques de randonnées), des persistances affectives qui se caractérisent par leur intensité et leur pérennité (*Ibid.* : 25).

L'essor des « *Outdoor Studies* » ente 1990 et 2010 a également constitué un creuset pour penser des théories et expérimenter des méthodes en mesure d'appréhender les dimensions sensible et sociale des pratiques récréatives du tourisme d'aventure (Humberstone, Prince et Henderson 2016). Puisant ces ressources dans les traditions phénoménologiques, usant de l'observation participante et de l'auto-ethnographie, ce sont des émotions et des sensations vécues à la première personne que ces chercheur-ses questionnent. Les émotions apparaissent alors comme la résultante d'une relation subversive entre des

¹⁸ En version originale: « Emphasis was placed on the intensity of emotion and sensation, on poetic mystery » (Urry, 2009 [1990] : 20).

¹⁹ En version originale: « The tourist's emotional and affective experiences with a given place depend as much upon the quality of their co-travelling social relations as upon the place itself ».

corps et des environnements qui nourrissent des spiritualités alternatives et de nouvelles formes d'empathie avec les éléments biotiques et abiotiques (Humberstone 2011).

On retrouve par la suite, les émotions au sein d'une sociologie des rapports urbains à la nature comme celle développée par Jean-Michel Le Bot (Le Bot 2013). Certes à l'écart des espaces montagnards, le sociologue propose une réflexion méthodologique qui prend pour support l'expérience subjective de la nature des citoyen·es contemporain·es. En interrogeant ce qu'activent les marches dans les parcs, forêts et autres espaces dits naturels et comment se couplent douleurs et plaisirs ; il en appelle à une sociologie de l'environnement ouverte à la pluridisciplinarité qui prendrait en compte cognition, perception et émotion. La question des rapports urbains à la nature et sentiments attachés au lieu a été source de nombreux travaux sociologiques. Il en est ainsi des travaux sur la marche développés à la croisée d'une sociologie de la perception et une sociologie de l'action des ambiances urbaines (Grosjean, Thibaud et Amphoux 2001; Thibaud 2002 ; Thibaud 2013) réactivant le *stimmung* de Simmel et les sensibilités des travaux de l'école de Chicago (Carnevali 2016).

Moins expérimental dans l'approche et plus sensible à une climatique qu'aux ambiances, à la jonction entre sociologie et anthropologie, il est difficile de ne pas mentionner le travail de Martin de la Soudière. On peut retenir dans l'œuvre foisonnante de l'ethnologue de formation féru de géographie, arpenteur et poète, ses travaux sur les effets de la météo et de la saisonnalité. Ainsi dans son ouvrage *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison* (2016) datant de 1987, il donne à voir comment la neige est agissante, comment elle affecte les gestes, la mobilité et les relations, mais aussi les sentiments de celles et ceux qui avec l'hiver se sentent saisi·es par une tristesse toute dépressive.

2.1.4. Anthropologie, émotions, nature, même embarras ?

Ce questionnement autour de la fabrique urbaine du sentiment de nature est au cœur de différents travaux en anthropologie sociale. Elle constitue même l'axe de travail principal de la thèse et des travaux de l'anthropologue Romain Bragard (2009). On peut situer celui-ci en héritier d'une anthropologie sociale soucieuse de rendre compte des jeux des corps, des rapports de pouvoir et des relations sensibles au monde (Laplantine 2005; 2009 ; 2018) et des travaux sur le tourisme et le désir de nature de Jean Didier Urbain (Urbain 2008). L'anthropologue analyse les randonnées qui lui sont contemporaines, d'abord, via une perspective comparative entre la France et le Brésil et, surtout, comme un rituel excursif. Selon lui, ce dernier vise la production d'un sentiment de nature qui agence désir d'ensauvagement, accentuation des sensorialités et sociabilités intimistes. L'étude de ce rite contemporain rend compte des transformations du lien social (Bragard 2016). Pour lui, les randonnées peuvent être perçues comme un « rituel de rupture » au cours duquel, par la marche et la rêverie, les pratiquant·es font « l'expérience du vide » pour mieux être affecté·es par des « pics émotionnels » lorsque le paysage fait irruption et donnent lieu au plaisir contemplatif (Bragard 2003). Autrement dit, l'expérience émotionnelle est ici logée au cœur de la

pratique, elle en constitue le processus central. C'est ce dont les pratiquant-es partent en quête et qu'ils et elles actualisent. Mais pas seulement. Pour comprendre les randonnées pédestres, il est nécessaire d'envisager leurs usages sociaux et le va-et-vient constitutif entre le domicile et l'espace montagnard, entre le temps du travail et le temps des loisirs : que fait-on de ces émotions une fois de retour au domicile ?

Avec une focale un peu plus large, il faut reconnaître à l'anthropologie sociale française une longue tradition d'études sur la marche et les émotions qui s'originent dans les travaux séminaux de Marcel Mauss (2008; 2021) et s'est développée à partir de l'anthropologie du corps et des émotions de David Le Breton (Le Breton 2005; 2021). Si je ne peux rendre justice à la finesse et l'ampleur des apports de l'auteur au sujet de la marche comme phénomène social et culturel, il me semble nécessaire de me situer par rapport à sa position et ses conceptions. Je ne souscris ni à l'idée qu'« il n'y a d'existence que de corps » ni à sa définition de l'émotion comme la seule « émanation sociale rattachée à des circonstances morales et à la sensibilité particulière de l'individu » (Le Breton 2021b). Je ne pense pas que le corps soit l'unique et nécessaire signe de notre condition de vivant. Je ne partage pas complètement la conception selon laquelle les émotions

« ne sont pas des états absolus, des substances transposables d'un individu et d'un groupe à l'autre, ce ne sont pas, ou pas seulement, des processus physiologiques dont le corps détiendrait le secret. Ce sont des relations. » (Le Breton 2021a : 7).

Ainsi, je ne pense pas que les émotions soient réductibles à un langage symbolique spécifique à telle ou telle culture donnée. Le risque serait grand sinon de seulement reconduire les dualismes que les sciences sociales se targuent de critiquer et de contourner. Puis, penser les émotions comme relationnelles ne présuppose pas la négation des déterminismes biologiques et psychologiques qui peuvent les soutenir. On peut, selon moi, tenir ensemble les théories relationnistes des émotions qu'elles soient issues des sciences expérimentales (Tcherkassof et Frijda 2014) comme des sciences humaines (Cercllet 2008) sans pour autant nier que leurs manifestations sont socialement et historiquement situées.

Partageant avec David Le Breton un même souci phénoménologique, Tim Ingold s'est lui aussi affairé à la question de la marche (Ingold et Vergunst 2008; Ingold 2010). Mais là où Le Breton se méfie des déterminismes biologiques en les éludant, l'anthropologue écossais cherche à réconcilier l'anthropologie sociale avec les sciences naturelles. Il défend dans cette optique une approche écologique fondée sur la théorie de la perception directe de Gibson (2014). Considérant avant tout la marche comme une activité, l'approche de Tim Ingold est particulièrement intéressante pour penser comment ce sont les relations aux entités biotiques et abiotiques de l'environnement qui en constituent l'expérience. Certes les outils théoriques de ce dernier, notamment les notions d'« enskilment » ou d'« atmosphère »²⁰, sont intéressants pour comprendre comment l'action est à la fois disposée et disposante. Cependant, selon moi, sa

²⁰ Je reviendrai sur ces notions ultérieurement.

conception écologique prend la forme d'une philosophie sensualiste plus qu'elle ne constitue une approche pragmatique des logiques affectives. Son œuvre aura pourtant inspiré au moins deux chercheur·ses qui s'appuient sur son travail et traitent directement des émotions. Ainsi, on peut citer, le chapitre écrit par Jo Lee Vergunst, dans l'ouvrage qu'il a codirigé avec Tim Ingold, *Way of walking : ethnography and practice on foot* (Ingold et Vergunst 2008). Dans celui-ci, l'anthropologue se base sur une comparaison entre marche urbaine et marche en pleine nature et soutient que

« Dans la marche, cette sensualité permet de connaître l'environnement à travers une relation texturale entre le marcheur et le sol. Les petits gestes de la marche, l'équilibre et le rétablissement de l'équilibre, la prudence et les itinéraires, contribuent autant à constituer l'expérience et le sens de la marche que les grands panoramas le long de la rue principale de la ville ou depuis le sommet de la montagne. Ils sont peut-être aussi plus proches du cœur du quotidien. » (Vergunst *in* Ingold et Vergunst 2008 : 120)

De cette manière l'anthropologue suggère que les aléas perceptifs composent la trame d'une émotionnalité, d'une sensualité inexplicable par la seule étude des états du corps. Il faut pour lui tenir compte de la relation qu'il entretient avec l'environnement.

Puis, se réclamant de l'anthropologie d'Ingold, Kay Milton a pris à bras le corps de bâtir une théorie écologique des émotions qui satisferait également les modèles des neurosciences qui lui sont contemporaines (Milton 2005). Elle mettra sa théorie à l'épreuve du terrain en montrant les motifs et les jeux émotionnels par lesquels certain·es s'engagent dans les luttes environnementales par amour pour la nature (Milton 2002). Néanmoins, les résultats de son enquête s'avèrent en décalage avec la visée revendiquée. En effet, l'anthropologue montre comment l'attachement opère via des procédures de personnification, d'identification et de qualification (*valuing*) de la nature et comment les individus se constituent des répertoires de connaissances naturalistes. Mais elle ne montre pas en quoi ces opérations cognitives découlent de l'agencéité des sujets avec leurs environnements.

Pour finir, il me faut signaler que l'anthropologie sociale n'est certainement pas la discipline dans laquelle la notion d'émotion est la plus travaillée. On peut facilement l'expliquer. En effet, comme les notions de nature ou de culture, l'émotion a fait l'objet d'un examen qui tend à démontrer qu'il s'agit d'une catégorie opérante dans notre société, mais loin d'être universelle. C'est, notamment, ce que met en évidence l'anthropologue Alexandre Surrealès par l'étude qu'il a menée durant sa thèse auprès du peuple Jivaro. Pour faire court, l'anthropologue argumente que les Candoshi n'opèrent pas à une distinction entre sensation et cognition. Ils et elles se réfèrent au « cœur », siège de l'intentionnalité dans la formation de la notion de personne. En se basant sur ces catégories émiques, l'anthropologue affirme que la notion d'émotion doit être écartée en tant que catégorie anthropologiquement descriptive et universelle. Face à ce constat, l'auteur suggère l'usage des notions d'affects ou d'affectivité qui ne préjugent pas des conceptions situées de l'émotion, de la perception et de l'action (Surrealès 2004 : 62).

2.1.5. Une géographie des émotions en tenaille entre perspective phénoménologique et innovation

Au sein de la géographie française, l'examen de la notion émerge depuis moins de trente ans (Guinard et Tratnjek 2016). Pourtant dès 1977, en géographie culturelle, Yi Fu Tuan, précurseur de l'étude de l'« *escapism* » (l'idée d'évasion d'un espace autre) prenait en compte émotions et perceptions dans sa théorie du « *sense of place* » (Yi-Fu Tuan 2006). Selon lui, l'expérience spatiale est une expérience des sens, des émotions et du corps (*Ibidem*). Si ses réflexions phénoménologiques ont trouvé un certain écho auprès des géographes, les émotions sont restées pourtant confidentielles dans son champ disciplinaire.

En effet, la pluralité de ses définitions, le défi méthodologique qu'elle représente, l'inquiétude épistémologique qu'elles font peser sur la légitimité épistémologique de la discipline sont autant d'éléments qui peuvent expliquer les réticences à traiter des émotions en géographie (Guinard et Tratnjek *Op. Cit.*). Néanmoins, au moins sur le plan théorique, une fois désincarcérées des subjectivités et conçues comme relation aux autres et à l'environnement, les émotions peuvent devenir un objet géographique.

En géographie, les dimensions sensibles des ARS de montagne sont souvent abordées par des études qui font la part belle aux ethnographies et aux méthodes de terrain. Les émotions qu'engagent les randonnées montagnardes apparaissent alors de trois manières :

- Comme une expression des rapports spatiaux induits par les pratiques. Tour à tour, elles sont le fruit de l'expérience de la marche (Stevenson et Farrell 2018; Girault et Laslaz 2018), une composante de l'esthétique du paysage montagnard (Beza 2010) ou le produit d'un aménagement spatial qui vise la satisfaction des pratiquant·es-consomateur·ices (Bonnefoy-Claudet et Ghantous 2013).
- Comme la qualité d'une forme d'attachement à l'espace naturel souvent ramené à la notion de wilderness (Williams *et al.* 1992).
- Comme relevant d'une « atmosphère affective » (Ben Anderson 2009) dans laquelle les pratiquant·es sont plongées (Barry, Borovnik et Edensor 2021). Dans cette perspective, ces « atmosphères affectives » sont avant tout perçues par les variations subtiles des sensorialités engagées dans l'exercice physique de la marche, c'est-à-dire une reconfiguration du rapport subjectif aux matérialités de l'environnement (Rabbiosi 2021).

2.2. Expérience émotionnelle et rencontres animales

Depuis les années 1970, certains travaux menés aux États-Unis s'inscrivant dans les Humans dimensions of Wildlife se sont intéressés aux émotions ressenties par les pratiquant·es d'activités récréatives à l'égard de la faune sauvage. Si ces recherches reconnaissent que les émotions ne peuvent être réduites à un pur phénomène sociologique ou biologique (Figure 1.2), les émotions sont décrites comme : 1) consécutives de logiques mécaniques et causales ; 2) des états corporels pleinement subjectifs

(quand bien même une composante relationnelle est reconnue) ; 3) associées à des valeurs positives ou négatives, au plaisir et au déplaisir, aspect crucial qui déterminerait l'orientation des actions de l'individu.

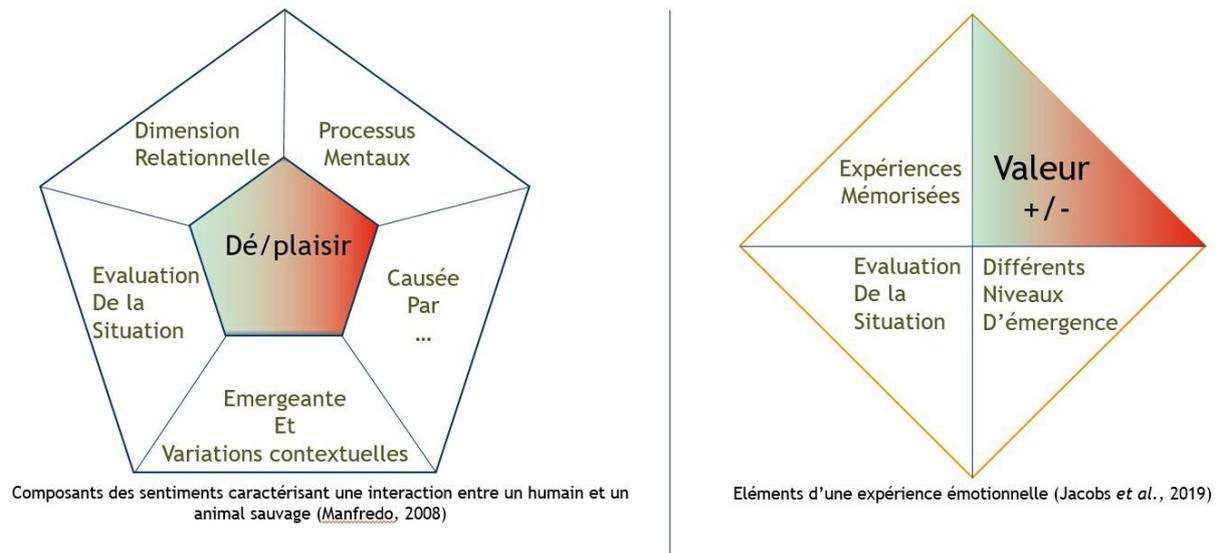


Figure 1.2 : Schémas synthétiques des caractéristiques inférées aux émotions et aux expériences émotionnelles dans les travaux des Human Dimensions of Wildlife

Ces options théoriques sont loin d'être sans conséquence et les typologies qu'elles emploient impliquent des analyses polarisées, voire des réductions binaires, au sujet des émotions, des valeurs et des attitudes qui leur sont associées (Figure 1.3).

| Naturaliste | Humaniste | Moraliste | Ecologique-scientifique | Aesthétique | Utilitaire | Dominant | Neutre | Négativiste |
|--|--|---|--|---|---|--|--|---|
| Intérêt principal et affection pour la faune et la flore dans le plein air | Intérêt et forte affection pour les animaux, principalement les animaux de compagnie | Préoccupation pour le traitement des animaux, opposition à l'exploitation et à la cruauté | Préoccupation principale pour les relations dans le domaine de la vie sauvage. | Intérêt principal pour les caractéristiques artistiques et symboliques des animaux. | Préoccupation principale pour la valeur pratique et matérielle des animaux. | Satisfaction primaire dérivée de la maîtrise et du contrôle des animaux, situations sportives. | Évitement passif des animaux par indifférence et manque d'intérêt. | Évitement actif des animaux en raison d'une aversion ou d'une peur. |

A Typologie des attitudes ou valeurs vis-à-vis de la faune sauvage selon Kellert (1985, 1996)

| Mutualisme | Domination |
|--|---|
| Estiment que les animaux sauvages sont capables de vivre dans des relations de confiance avec les humains, ils sont des formes de vie ayant des droits comme les humains, ils font partie d'une famille élargie et méritent soin et compassion. Plus susceptibles de s'engager dans des comportements visant à améliorer le bien-être des animaux sauvages et moins susceptibles de soutenir des actions entraînant la mort ou des dommages pour les animaux sauvages. | Vision idéologique de la maîtrise de la faune par l'humain. Donnent la priorité au bien-être de l'humain sur la faune, les actions entraînant la mort ou tout autre contrôle intrusif de la faune sont acceptables, estiment qu'il existe des justifications pour le traitement utilitaire de la faune. |

B Orientations de valeur prédominantes des Wildlife Value Orientations selon Manfredo et ses collègues (1996, 2008, 2009)

Figure 1.3 (issue de Gruas, 2021 : 53) : deux conceptualisations des attitudes et des valeurs vis-à-vis de la faune²¹

²¹ Le tableau A décrit les typologies de Kellert (1985) reprise par Jacob et son équipe (2018) et le tableau B une traduction directe (Manfredo et al., 2009, p. 197)

Des réserves ont toutefois été émises par les tenant-es mêmes de cette école qui ont souligné les limites conceptuelles et théoriques de ce cadre d'analyse (Jacobs et Vaske 2019). Premièrement, ces dernier-es mettent en garde contre l'appariement trop réducteur entre une unique émotion et une espèce. De plus, les recherches actuelles ne fournissent pas une base de connaissances suffisamment robuste pour soutenir ces déductions (*Ibidem*). Deuxièmement, ils attirent notre attention sur un biais négatif qui conduit les chercheur-ses à étudier seulement les émotions dites négatives et « les espèces qui posent problème » (*Ibid.*), sous-entendu celles qu'il faudrait protéger, préserver, réintroduire ou non et celles qui sont en prises avec des conflits territoriaux et/ou d'usage, *etc.* En opposition à ces conceptions issues de la psychologie moderne, l'état de l'art sociologique met à jour un point d'accord disciplinaire : le sujet des émotions ne relève pas uniquement du corps, mais bien de la relation que le sujet entretient avec son environnement (Bericat 2016). Effets plus que causes, c'est par le biais du travail *de* et *sur* l'émotion par le sujet (Bernard 2015, p. 10) qu'elles peuvent être comprises. Et plus récemment, Louis Quéré défend l'idée que les émotions sont négociées, situées et distribuées entre les différents les sujets, les objets et les conditions environnementales qui contribuent à leurs émergences (Quéré 2021).

Plus proches du quotidien des pratiquant-es, certain-es sociologues et anthropologues ont montré, observations ethnographiques à l'appui, que les rencontres avec les animaux représentent l'acmé des expériences de nature contemporaine (Chanvallon 2013). Dans cette perspective, les rencontres animales sont présentées comme l'instance privilégiée, le dispositif de prédilection, d'un renouvellement de soi, en quête d'un bien-être (Curtin *Op. Cit.*) par l'affectation et l'altérisation volontaire. Autrement dit, il s'agirait de se laisser toucher au plus profond de son intimité par les expériences interspécifiques. Par exemple, Stéphanie Chanvallon a montré les effets de rencontres entre des cétacés et des passionné-es qui se conjuguent pour former des territorialités partagées (Chanvallon 2016; Estebanez *et al.*, 2013). En marge de la sociologie contemporaine des émotions, ces études s'attellent à mettre en exergue les vertus bénéfiques des expériences émotionnelles procurées par des rencontres anthropozoologiques. Cependant, si l'emphase est mise sur les bénéfices apportés par ces rencontres, cela mérite d'être questionné, et ce d'autant que le public qu'elles interrogent recherche activement ces expériences. Aussi, ces études dépeignent bien ce que nous font les émotions, mais tendent à ignorer ce que nous faisons de ces émotions.

Selon moi, le recours à une socio-anthropologie des expériences émotionnelles interspécifiques prend en compte ces hors champ. L'étude sociale des émotions permet de contourner ces écueils, d'abord en saisissant leur évolution au cours de l'action et dans les temporalités biographiques des enquêté-es ; puis, en restant attentif à des versions des émotions (Despret 2001) différemment articulées en fonction des méthodologies, des relations d'enquêtes et des conditions environnementales.

Chapitre 2

VERS UNE SOCIOANTROPOLOGIE DES ÉMOTIONS ALPINES

Après ce nécessaire travail de contextualisation historique et disciplinaire, ce chapitre a pour objectif l'élaboration d'un cadre théorique en justifiant des domaines et des champs de recherches mobilisés. De la sorte, il se déploie en trois mouvements autour de chacun des concepts centraux de cette thèse à savoir les émotions, les dispositions et les perceptions.

D'abord, il s'agira de faire un bref détour historique pour mieux saisir le cheminement des émotions au sein de la sociologie, de l'anthropologie sociale et de la géographie humaine. Dans l'état de l'art, je m'intéressais spécifiquement aux études scientifiques des ARS et des émotions qu'elles recouvrent. Dans ce chapitre, je présente le cadre théorique en le situant au sein des champs disciplinaires dans lesquels il s'inscrit. Ensuite, j'argumenterai mon emprunt du modèle perceptif et relationnel des émotions à la psychologie, modèle que je complète par la théorie des émotions distribuées.

Puis, je m'attèlerai à expliciter ce que recouvre l'usage que je fais de la notion de disposition sociale en filiation avec les travaux de Bernard Lahire. Cela étant dit, je préciserai par quel biais j'entends me saisir et analyser ces dispositions. Je discuterai alors de la pertinence du recours à l'observation des incorporations, à l'étude par la carrière des trajectoires pratiques et comment les dispositions aux sensibilités alpines requièrent de penser les pratiques comme des dispositifs d'enchantement.

Enfin, j'expliquerai comment sociologie des émotions et sociologie des dispositions peuvent être sous-tendues par une socioanthropologie des perceptions qui puise ses ressources à la croisée d'une anthropologie écologique ingoldienne et d'une sociologie pragmatique et interactionniste des rapports aux existant-es.

1. Quelles émotions pour l'étude des pratiques récréatives et sportives de montagne ?

1.1. La part sociale des émotions

1.1.1. Une conception des émotions à l'épreuve des dualismes

Historiquement, l'émotion est appréhendée comme un indicateur de la vie sociale depuis les prémices de la discipline comme en attestent les travaux de Max Weber, Émile Durkheim ou encore Marcel Mauss (Bericat 2016; Bernard 2017; Cuin 2001). Cependant, il faudra attendre les années 1970 pour qu'elle devienne un objet d'étude sociologique à part entière et qu'elle soit théorisée outre-Atlantique, et cela notamment à partir des travaux fondateurs de Arlie R. Hochschild, Thomas J. Scheff et Theodore D. Kemper (Bericat, *Op. Cit.*). Jusqu'alors, la mise à l'écart des émotions dans le discours sociologique s'expliquait notamment par la quête de légitimité de la discipline et par les relations épistémologiques qu'elle entretenait avec la psychologie qui s'était déjà emparée de ces dernières. Dès les années 1989, Peggy Thoits faisait un état des lieux des différentes approches sociologiques des émotions et proposait une définition des émotions à partir des caractéristiques qui leur étaient reconnues :

« Les émotions impliquent : (a) l'évaluation d'un stimulus ou d'un contexte situationnel, (b) des changements dans les sensations physiologiques ou corporelles, (c) la manifestation libre ou inhibée de gestes expressifs, et (d) un label culturel appliqué à des ensembles spécifiques d'un ou de plusieurs des trois premiers éléments. Il n'est pas nécessaire que les quatre composantes soient présentes simultanément pour qu'une émotion soit ressentie ou reconnue par les autres²² » (Thoits 1989 : 318).

Le rôle de la labellisation dans le processus d'émergence des émotions est largement débattu par la communauté scientifique et donnera lieu à de multiples conceptions des émotions. Avant même les années 1990, les divergences d'approches sont déjà manifestes. Peggy Thoits discerne deux types d'approches :

- Celles macrosociologiques qui s'intéressent aux rôles structurant des émotions ou aux cadres de la vie émotionnelle,
- Celles microsociologiques qui interrogent le rôle des émotions dans les relations humaines.

Et, au sein des approches microsociologiques, elle observe un spectre de positionnement épistémologique polarisé par, d'une part, un constructionnisme fort qui part du principe qu'il ne peut exister d'émotions qui ne soient socio-culturellement encodées et, d'autre part, un positivisme naturaliste qui à l'inverse présuppose que la vie des émotions est essentiellement biologique et que l'environnement social ne constitue qu'une source de stimulus. Ainsi, les chercheurs se disputent quant aux parts respectives des déterminations sociales et biologiques qui pèsent sur l'émotion.

En France, on retrouve des problématiques similaires, mais les deux matrices qui président à la sociologie des émotions sont principalement 1) la définition et la prise en charge disciplinaire des émotions entre sociologie et psychologie que j'évoquai déjà plus haut et 2) la question du lien entre rationalité et émotion déjà au cœur des travaux de Weber et Durkheim.

Pour Max Weber, l'émotionnel est un caractère fondamental de l'action individuelle qui sera progressivement rationalisé par la société, « c'est l'irrationalité même de certaines conduites collectives qui constitue l'un des moteurs essentiels du changement social. » (Cuin 2001 : 88) Sans rentrer dans le détail, dans sa théorie de l'action sociale, il distingue les actions affectives qui découlent d'une réaction immédiate à une émotion des actions rationnelles qui répondent à des objectifs ou des ajustements entre action et valeurs de l'individu (Passeron 1994 : 10-12).

Pour Émile Durkheim, l'émotionnel est initialement une absence de social qui finalement lui apparaîtra plus tard, dans son analyse du fait religieux, comme un élément fondamental de la constitution du social. Selon lui, la détermination sociale des émotions renvoie à deux types d'explication : l'injonction sociale et la socialisation d'un côté ; l'interaction et la coopération sociale de l'autre. Il parle d'ailleurs d'émotions

²² En version originale : « *Emotions involve: (a) appraisals of a situational stimulus or context, (b) changes in physiological or bodily sensations, (c) the free or inhibited display of expressive gestures, and (d) a cultural label applied to specific constellations of one or more of the first three components. All four components need not be present simultaneously for an emotion to be experienced or to be recognized by others* ».

collectives, d'effervescence émotionnelle qui proviennent non pas de l'individu, mais du collectif et ses interactions (Bernard 2017).

En définitive, pour les deux sociologues, les émotions semblent nécessairement impliquées dans les dynamiques de changement social (Cuin 2001) et participent donc d'une fabrique du social. Par cette relecture des classiques, Charles-Henry Cuin établit que « l'émotion est une expérience psychophysiological que le sujet éprouve comme une altération plus ou moins importante de sa rationalité, voire de son intentionnalité » (*Ibid.*) et invitera les chercheurs en sociologie qui s'enferment dans le débat de l'acteur rationnel à observer que dès les conceptions classiques de l'action, la dimension émotionnelle en était constitutive.

Ce dualisme émotion/raison, on peut le voir aussi dans celui qui oppose corps et esprit, entre action et pensée, pratique et théorie. Plus récemment, Julien Bernard (2017) nous indique que si, désormais, les recherches en SHS et en psychologie tendent à montrer qu'il est difficile de dissocier émotion et cognition (tout en sachant que cette dernière n'est pas pensable en dehors de l'engagement dans l'action du corps pour les tenants de la cognition incarnée), les recherches en sciences cognitives actuelles vont également dans le sens d'une inscription contextuelle et socio-culturelle. La focale se centre alors sur le lien entre l'émotion et ce qui fait l'objet de l'émotion, ce lien étant conditionné par les normes, les désirs, les valeurs et les conceptions du monde de chacun.e (Bernard 2017). Malgré ces rapprochements disciplinaires, les dissensus scientifiques demeurent et portent à controverse (Deluermoz, Dodman et Mazurel 2018).

En effet, Julien Bernard distingue deux perspectives. D'abord, les théories psycho-cognitives périphéristes, à la suite de William James, considèrent que la réaction du corps est première (Bernard *Op. Cit.*). Ensuite, les cognitivistes estiment que les pensées interfèrent et altèrent l'état corporel. Il en découle des émotions réflexes et des émotions cognitives. Pour résoudre ce problème, l'auteur affirme que d'un point de vue méthodologique on peut considérer que

« les émotions sont ces phénomènes désignés comme tels, qui sont jugés - par soi, par l'autre, par un observateur extérieur - comme étant des émotions. Les émotions ne prennent sens que relationnellement. » (*Ibid.* : 41)

Il représente également une manière d'appréhender comment nous nous positionnons par rapport aux autres, dans notre environnement. Indirectement, celui-ci propose une autre solution, à savoir distinguer les émotions des sentiments :

« Les émotions et les sentiments entretiennent en effet une dialectique serrée, une récursivité. Ils sont en interaction permanente. En tant que disposition affective, le sentiment peut conditionner ou faciliter la survenue d'émotions correspondantes ; en ce sens les émotions apparaissent comme les cristallisations, à un moment donné, de sentiments plus généraux. » (*Ibid.* : 45)

Les émotions correspondent alors aux émotions réflexes qui se jouent sur des échelles temporelles très courtes, qui s'inscrivent corporellement dans un circuit cognitif spécifique et les sentiments

longuement digérés et socialement incorporés (qui font également l'objet d'un traitement cognitif, mais au process différent).

Cette manière d'articuler émotions et sentiments me semble cruciale dans le cadre de cette thèse, car elle permet de traduire dans un langage dispositionnel émotions et sentiments en les concevant comme partie prenante des processus de socialisation et ce tout en déjouant les dualismes explicatifs (nature/culture, rationalité/émotion, *etc.*). Si ces définitions sont celles que j'ai retenues lors de l'élaboration du sujet, il faudra bien les comprendre comme les éléments d'une théorie des émotions sociologiques, une théorie et ses catégories qui ne seront pas nécessairement exprimées ni partagées avec les participant·es de l'enquête. Dit autrement, il faut envisager cette thèse comme l'occasion d'un dialogue entre plusieurs versions des émotions : celles des chercheur·ses en sciences naturelles, celles des chercheur·ses en psychologie ou en sociologie puis, surtout celle des pratiquant·es d'activités récréatives et sportives de montagne. À l'image des constats sur les émotions et les rencontres animales dans le chapitre précédent, tout au long de cette thèse, je prendrai soin de bien situer, subjectivement et disciplinairement les émotions, leurs expressions et leurs labellisations (dénominations).

1.1.2. Repères terminologiques et concepts

Dans le cadre de cette thèse et en accord avec l'état de l'art préalable, je m'appuierai sur les définitions suivantes :

- 1) Affects : Ensemble des états affectifs regroupant émotions et sentiments. « *l'affect se définit ainsi comme le fait d'être mis en mouvement. C'est une intensité corporelle et vitale* » (Massumi dans Mariani, 2018).
- 2) Émotions : Consciences du corps qui signalent et indiquent ce qui importe en régulant dans ce sens les relations qu'un sujet spécifique entretient avec le monde. Au niveau le plus bas, « *elles impliquent 3 éléments : (a) l'évaluation ; (b) d'un évènement dans le monde ; et (c) émane d'un individu* ». Elles ne prennent donc sens que « relationnellement » (Bericat, 2016 ; Bernard, 2017).
- 3) Sentiments : Dispositions affectives dont l'incorporation et l'actualisation favorisent l'activation socialement convenable des émotions (Bernard, 2017 : 45).

Ensuite, au niveau conceptuel et à l'aune des différentes lectures que j'ai pu faire, c'est du côté d'une approche microsociologique à la croisée des approches structurales et interactionnistes que je pense avoir identifié des concepts heuristiques pour appréhender conjointement dispositions sociales et émotions. Dans cette perspective, les travaux d'Arlie R. Hochschild qui n'ont été que récemment traduits en français représentent un apport considérable. En effet, cette dernière analyse les effets de la socialisation genrée

sur le travail émotionnel des femmes en utilisant les concepts de règles de sentiments et de travail émotionnel.

Premièrement, les règles de sentiments sont des normes émotionnelles qui se réfèrent à des principes régissant les qualités socialement appropriées des sentiments privées en fonction des situations (Thoits 1989). Elles peuvent être définies comme des « lignes de conduite qui dirigent la façon dont nous voulons essayer de ressentir » (Hochschild 2003 : 34), en d'autres termes, elles s'inscrivent dans le décalage entre ce que l'on ressent et ce que l'on devrait ressentir. Elles sont le fruit de l'évaluation de l'adéquation ou de la non-adéquation entre sentiment et situation. Ainsi, ces règles établiraient :

« des droits et des devoirs qui définissent la convenance quant à l'étendue (on peut ressentir « trop » de colère ou « pas assez »), la direction (on peut ressentir de la tristesse lorsque l'on devrait ressentir de la joie) et la durée d'un sentiment, compte tenu de la situation dans laquelle il se présente. Ces droits et devoirs de sentiment sont des indicateurs de la profondeur des conventions sociales, jusqu'aux limites extrêmes du contrôle social » (*Ibid.* : 37).

En d'autres termes, les règles de sentiments peuvent être appréhendées comme le dispositif de régulation des émotions et des sentiments dont l'incorporation et l'actualisation favorisent l'activation socialement convenable des émotions.

Deuxièmement, le travail émotionnel se réfère à

« l'acte par lequel on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment. » (*Ibid.* : 32)

Cela revient à gérer une émotion. Ce n'est pas le résultat, mais l'effort qui est ici interrogé. La sociologue recommande d'ailleurs d'observer les « ratés » comme autant d'exemples pertinents pour comprendre ce travail émotionnel. Il y a deux grandes catégories de travail émotionnel : celle qui vise à évoquer/façonner l'émotion et celle qui vise sa suppression. Le premier travail, de surface revient à jouer la comédie, à instrumentaliser la dimension expressive des émotions. Le second, dit travail profond, correspond à la modification consciente de ses émotions (ou du moins à la volonté de le faire), de l'expression au ressenti, dans une quête d'authenticité. Dans les deux cas, il s'agit de faire face à une forme de dissonance, à un désajustement perçu. Enfin, le travail émotionnel dépend de 3 facteurs : des contraintes objectives de l'activité ; - des représentations collectives ; des propriétés sociales (origine, sexe, etc.) des acteurs sociaux (Bernard 2017 : 57-58). Le travail émotionnel se donne donc à voir et ressentir par l'observation directe et participante, mais exige la prise en considération des règles de sentiments pour être compris et expliqué²³.

²³ J'en reste là pour l'instant avec ces concepts, mais je suis bien conscient qu'il va falloir d'une part les mettre à l'épreuve du terrain et d'autre part travailler à les intégrer à ma démarche théorique.

1.2. Un modèle perceptif et relationnel des émotions

Théoriquement, cette thèse partage un même parti pris interactionniste que les travaux d'Arlie Hochschild. Les concepts qu'elle a forgés en interrogeant l'exercice de professions ont su s'imposer dans la discipline. La portée et l'efficacité des concepts qu'elle a développés excèdent largement son champ d'application initiale, à savoir les professions dites de services et la marchandisation des sentiments qu'elles mettent en œuvre. Cependant, pour doter ce travail d'une théorie des émotions qui tiennent compte également des dispositions et des perceptions, il faut se tourner vers des recherches plus récentes.

1.2.1. Une psychologie de l'expérience émotionnelle

Plus proches des sciences naturelles et dans une perspective interdisciplinaire, un certain nombre de recherches contemporaines en psychologie et en sciences cognitives proposent désormais des modèles des émotions qui s'émancipent des carcans disciplinaires cherchant à comprendre les émotions dans leurs dimensions biologiques, psychologique et sociale. Dans le cadre de cette thèse, deux modèles développés en psychologie apparaissent comme particulièrement compatibles avec l'étude du rôle des émotions, des dispositions et des perceptions dans le rapport au milieu montagnard. Il me semble ainsi nécessaire de les exposer afin de consolider la conception scientifique²⁴ des émotions que je défends dans cette thèse.

Depuis le milieu des années 80, le psychologue Suisse, Klaus Reiner Scherer, fondateur de la revue *Emotion* et co-directeur d'un manuel de référence sur la question (Davidson, Scherer et Goldsmith 2009) étudie les émotions dans l'optique de prendre en compte tant leurs dimensions psychologiques que sociales. Selon lui, l'émotion est un processus d'évaluation («*appraisal*») qui résulte – et contribue – à l'adaptation et aux interactions du sujet avec son environnement (Scherer 1982). Elle est constituée par :

- Une composante cognitive, c'est celle de l'évaluation de l'adéquation entre les besoins de l'individu et de la situation.
- Une composante neurophysiologique d'activation.
- Une composante expressive ou comportementale orientée vers les autres ou l'environnement.
- Une composante subjective qui correspond à l'émotion du sens commun réduit à un état interne à l'individu.
- Une composante motivationnelle : l'émotion est disposition à l'action.

Toutes ces composantes sont interdépendantes et participent à l'expérience émotionnelle. Plus récemment et plus proches de nous, Anna Tcherkassof et Nico H. Frijda vont encore plus loin dans

²⁴ Que je distingue de celle des chercheur-ses qui ont étudié le rôle des émotions dans le rapport à la montagne et à la faune sauvage et à celle des enquêté-es.

l'intégration de la perception et continuent à déloger l'émotion de l'individu en proposant une conception relationnelle des émotions (Tcherkassof et Frijda 2014).

Pour les deux psychologues qui reprennent à leur compte le modèle de Scherer, les émotions sont 1) en partie le produit d'une socialisation qui conditionne notamment l'expression des émotions et les intérêts qui les guident et 2) écologique car elles émergent des changements environnementaux. Dans cette perspective, les chercheur·ses considèrent l'émotion comme « un processus d'extraction par l'action » similaire à la perception (*Ibidem*). Et dans cette optique, les émotions comme les prises environnementales (*affordance*)²⁵ sont indexées au cours de l'action et ne font pas intervenir de représentations intermédiaires.

1.2.2. Des émotions individuelles aux émotions collectives : habitudes et distributions

Dans un élan semblable de désobjectivation des émotions et une volonté voisine de penser l'expérience émotionnelle, le sociologue Louis Quéré a proposé récemment une théorie des émotions distribuées dans laquelle la notion d'habitude est au cœur (2021). Contre Bourdieu, mais avec « l'expression obligatoires des sentiments » de Mauss (2021) et la théorie des émotions de Dewey, il conçoit les émotions comme autant de « modes de comportement » ou de « techniques du corps » observables (Quéré 2021). Avec le premier, brièvement, il s'accorde à dire que les émotions ne se réduisent pas à leur expression, elles sont mises en langage, apprises et partagées.

« Pour Mauss, en effet, le propre d'une telle émotion est d'être « moulée dans une forme collective » par des accomplissements concertés et rythmés dans le cadre de dispositifs institués. L'émotion collective y est une émotion symbolisée, dont la matrice est un ensemble de gestes, d'actes et de mouvements accomplis de conserve, bref un ensemble de pratiques réglées ou codifiées, qui élaborent un « objet expressif » incarnant l'émotion, par exemple la tristesse et le chagrin configurés par les lamentations, les chants et les gestes des pleureuses dans un rituel funéraire. C'est une émotion qui a la capacité de transformer, dans une même direction, les émotions diverses et variées de ceux qui participent au rituel, et pour une part de les unifier. » (Quéré 2022 : 10)

En complément, on pourrait dire que pour l'anthropologue Marcel Mauss, les émotions constituent un langage social à même d'atteindre « les rapports de force et les rapports de sens de la vie sociale » (Fernandez, Lézé et Marche 2014 : 2).

Du philosophe Jon Dewey, il reprend l'idée que les émotions sont des activités qui impliquent des ajustements constants entre le sujet et son environnement ; l'émotion naît des changements de l'environnement et les émotions nous informent sur la transformation des habitudes individuelles et collectives (*Ibidem*). Dans ce sens il affirme que

²⁵ Je reviens plus précisément sur ce point plus loin dans le chapitre en 3.1.1.

« les émotions sont des habitudes formées dans un milieu d'interaction social et culturel, lui-même constitué de régularités de comportement, c'est-à-dire d'habitudes collectives qui fournissent leurs standards aux comportements et activités individuels [et] *les habitudes émotionnelles sont des processus organiques modelés, grâce à leur plasticité, par des conditions environnantes, qu'elles soient naturelles, sociales ou culturelles.* » (Quéré 2022 : 7)

Formuler différemment et en tenant compte des limites soulevées autour de sa conception des émotions collectives²⁶, il faut retenir que sa théorie met l'accent sur le pouvoir transformateur des émotions et implique que :

- Les émotions sont des activités ou relèvent d'un travail d'ajustement continu entre le sujet et son environnement.
- Elles ont préséance lorsque les habitudes sont inadaptées à l'environnement : leur expression et leurs effets prennent le pas sur l'action en cours.
- Elles sont des institutions qui ont une dimension normative, mais aussi un caractère axiologique : elles sont productrices de valeurs.

Si quelques critiques ont été émises sur la portée heuristique de sa théorie, on peut concevoir cette conceptualisation du travail de l'émotion comme complémentaire de la sociologie des émotions d'Arlie R. Hochschild. Cette dernière met en avant le travail que l'on réalise pour cadrer socialement l'expression et le ressenti des émotions, un travail sur l'émotion. Louis Quéré quant à lui met en avant ce que nous fait l'émotion, son rôle dans la socialisation, c'est-à-dire le travail de l'émotion sur le sujet.

2. Sociologie dispositionnelle et socialisations des activités récréatives de montagne

Désormais outillé théoriquement pour me confronter aux émotions des pratiquant-es d'ARS de montagne, il me faut maintenant revenir sur ce que j'entends par dispositions sociales. Penser les émotions comme des activités dont le travail habitue les individus permet un point de contact entre la sociologie de Quéré et la théorie dispositionnaliste de Bernard Lahire pour qui :

« la cohérence des habitudes ou schèmes d'action (schèmes sensori-moteurs, schèmes de perception, d'appréciation, d'évaluation...) que peut avoir intériorisés chaque acteur dépend donc de la cohérence des principes de socialisation auxquels il a été soumis. [...] On pourrait résumer notre propos en disant que tout corps (individuel) plongé dans une pluralité de mondes sociaux est soumis à des principes de socialisation hétérogènes et parfois même contradictoires qu'il incorpore ». (Lahire 2011)

Cette approche du sociologue repose sur l'étude des effets d'habituation consécutive des socialisations multiples sur les individus. Elle est à l'interface entre une sociologie structuraliste et une microsociologie interactionniste dont elle a fait l'examen critique. Dans ce sens, Lahire propose de

²⁶ Pour plus de précisions, lire (Halloy 2022; Lézé 2022).

substituer aux notions d'habitus et de champs, celles de dispositions et de contextes (*Ibid.*). Selon le sociologue, il s'agit tout d'abord d'appréhender l'individu comme

« le produit de multiples opérations de plissements (ou d'intériorisation, d'incorporation), [il] se caractérise donc par la multiplicité et la complexité des processus sociaux, des dimensions sociales, des logiques sociales, *etc.*, qu'il a intériorisé. » (Lahire 2014 : 343-344)

Dans ce sens, chez l'individu lahirien, il ne faut pas envisager les stigmates du passé comme une marque indélébile toujours présente et expressive. Au contraire, le passé s'ouvre plus ou moins selon la nature et la configuration de la situation présente. Là où l'appareillage théorique et méthodologique de la sociologie bourdieusienne tend à privilégier l'étude des crises majeures, des grands bouleversements de l'existence d'un individu, Lahire quant à lui préconise la prise en compte de toutes les occasions de dés/ajustement. On peut considérer, selon lui,

« les situations sociales comme des "activateurs" des abrégés d'expériences incorporés que sont nos schèmes d'action (au sens large du terme) ou nos habitudes et que nous dépendons ainsi fortement de ces contextes sociaux (institutionnels ou non institutionnels) qui « tirent » de nous certaines expériences et en laissent d'autres à l'état de gestation ou de veille. Changer de contexte (professionnel, conjugal, familial, amical, religieux, politique...), c'est changer les forces qui sont en nous » (Lahire 2014 : 101).

C'est la raison pour laquelle une étude des dispositions est nécessairement une étude de processus sociaux en contexte et entre les contextes. Si l'auteur dénonce l'usage disparate de la notion de contexte en Sciences Humaines et Sociales (*Ibid.*), on peut lui reprocher une mise en contexte des individus très inégale selon ses travaux malgré le fait qu'il prenne acte de l'usage problématique de la notion en sociologie (Dassetto et Lahire 2013). Si les études de cas des *Portraits sociologiques* (Lahire 2005a) sont d'une richesse biographique rarement observable au sein de la littérature sociologique, celles de la *Culture des individus* (Lahire 2008) sont si parcimonieuses que l'on sent poindre les effets de réification des dispositions dont se défend pourtant l'auteur. Néanmoins, en porte-à-faux de la critique de Bernard Lahire à l'égard de la sociologie pragmatique (Lahire 2014), l'un des défis de cette thèse a consisté justement à prendre au sérieux la proposition de Lahire tout en la mettant à l'épreuve d'une socioanthropologie pragmatique et écologique. Il semble en effet, difficile de comprendre le rôle des dispositions dans la formation des émotions et des perceptions en faisant l'économie d'une approche qualitative et empirique par la participation aux pratiques étudiées.

2.1. Corps en action, socialisation et dispositions

2.1.1. Incorporations. Ce qui vient au corps par l'apprentissage et la pratique

Parce qu'une sociologie des émotions et des dispositions est aussi une sociologie du corps, je tends à me situer en faveur d'une « sociologie de chair et de sang » telle que la définit Loïc Wacquant qui conçoit l'acteur-ice dans ses composantes « sensible », « souffrant », « sachant-faire » ; « sédimenté », « situé », « structuré », autrement dit, « un être incarné qui engage un savoir-faire pratique en navigant des configurations actives et mobiles d'affects, d'actions et de pouvoirs » (Wacquant 2015). Si je rejoins Bernard Lahire pour dire que les processus d'incorporation ne sont pas une affaire de corps silencieux (*Op. Cit.* 2014), contrairement à lui, il me semble possible de concevoir une approche phénoménologique où le langage intervient dans l'apprentissage corporel et où l'individu possède des compétences sociologiques. Et cela n'implique pas pour autant que ne soit invalidé ni renvoyé à la vacuité l'interprétation du sociologue qui demeure un point de vue situé alternatif et légitime²⁷ pour rendre compte de phénomènes sociaux.

En outre, au-delà du corps, comme nous l'indique Cécile Créac'h et Arnaud Sébilleau dans leur étude sur la formation des habitus des navigateurs, ce sont aussi tout un ensemble de dispositions sportives qui sont apprises. Dans cas de figure, les sociologues nous expliquent qu'il faut prendre en considération

« une connaissance pratique du matériel qui est inséparablement une connaissance corporelle des actions de la nature sur le matériel et du matériel sur la nature. Par l'exemple de la planche à voile, il est donc possible de comprendre comment les éléments naturels participent du processus d'apprentissage d'une culture particulière. C'est ainsi la genèse d'une croyance en un discours libertaire sur l'individualisme et le retour à la nature où les dispositions sportives sont souvent occultées au profit du « sens de la vague » qui peuvent s'éclairer ». (Defrance 2004 : 105).

Dans ce sens, le corps ne se réduit pas à sa biologie. Il se comprend également par ses conduites et ses mobilités. Le corps interrogé par les sociologues est aussi le produit d'une interaction constante avec une culture matérielle (Warnier 2009), avec des éléments abiotiques en mouvement dans l'espace.

La notion d'incorporation représente certainement le pivot de ma démarche d'analyse. En 2020, le sociologue Tony Orival a proposé une synthèse qui me sert jusque-là de référence²⁸ (Orival 2020). Depuis les recherches inaugurales de Bourdieu, socialisation rime avec incorporation. Mais qu'incorpore-t-on justement ? Selon Tony Orival,

« la liste de ce qui s'incorpore paraît assez longue : conditions matérielles et immatérielles d'existence ; "habitudes corporelles, gestuelles, sensori-motrices", mais aussi

²⁷ Enfin, tout dépend des contextes dans lesquels se déploient ces discours et des rapports de pouvoir qui les sous-tendent. Mais, pour finir, contrairement à ce que suggèrent les deux chercheurs, je ne pense pas que les expertises du sociologue et celle de l'acteur soient nécessairement exclusives.

²⁸ C'est valable autant pour l'interprétation des situations d'apprentissage et de transmission des connaissances et des normes de conduites observées sur le terrain que pour l'identification des processus d'incorporation dans les récits de vie récoltés.

"délibératives, rationnelles ou calculatrices" (Lahire, 2018) ; rapports à l'espace, au corps, au sport, aux autres et au monde ; inscription dans le corps des inégalités économiques et sociales (Court, 2017 ; Lahire, 2019), etc. » (*Ibidem* : 1)

Par la mention par deux fois à Bernard Lahire, on comprend bien que le chercheur nous parle ici de dispositions sociales. Plus loin, la synthèse du chercheur se veut particulièrement heuristique en ce qu'elle décrit avec parcimonie l'ensemble des processus sous-jacents à l'incorporation, à savoir que :

- L'incorporation repose sur différents types d'actions orientées vers le corps (modification du schéma corporel), vers l'exploration de l'environnement ou dans la relation entre les deux.
- Elle fait l'objet de différentes formes d'apprentissage par corps : l'imitation et la contre-imitation.
- Elle se construit et se maintient dans le temps par la répétition et par la mémorisation. (Orival *Op. Cit.*)

Par ailleurs, l'auteur signale que l'apprentissage par imitation (ou du mimétisme, la reproduction de ce qui est observé peut-être ou non consciente) concerne de manière privilégiée les émotions, les gestes et les idées. Selon la psychologie du développement à laquelle il se réfère, dès les premiers jours de son existence un individu est apte à lier, discriminer et reproduire (*Ibidem*). Enfin et surtout, l'incorporation par imitation serait le vecteur principal d'un apprentissage social des émotions. De manière corollaire, la contre-imitation ou « imitation vicariante » possède souvent une fonction démarcative (comme pour le cas du transfuge de classe par rapport à son milieu d'origine sociale) et se résume à un apprentissage par l'observation des erreurs passées ou celle des autres dans une dynamique adaptative et transformatrice. Si le modèle est robuste pour identifier les processus à l'œuvre dans la socialisation par incorporation, il ne faudrait pas décontextualiser ce dernier en omettant de le situer dans l'espace.

2.1.2. Comment le territoire vient au corps ?

« Les expériences de l'environnement de l'enfance, de même que les expériences du monde social, sont encore en nous, quand bien même nous pensons les avoir oubliées. Chacun est ainsi susceptible de porter en lui des paysages, des ciels, des odeurs, une ambiance sonore, qui peuvent réapparaître sous forme de réminiscences », nous explique le sociologue Jean-Michel Le Bot. Il conclut son essai sur l'expérience subjective de la nature par une invitation à « accorder une attention plus fine à ce qui se dit, se fait, se vit et s'éprouve, même quand l'expérience, encore une fois, ne semble guère dicible. » (Le Bot 2013 : 50) . Dès lors, interroger comment les dispositions sociales affectent les façons de percevoir et de vivre l'environnement montagnard, c'est aussi poser la question de la socialisation à et par l'espace.

Cette dernière est loin d'être anodine, car si la socialisation peut être considérée comme un domaine majeur de la sociologie, sa dimension spatiale fait encore l'objet de trop rares enquêtes empiriques (Cayouette-Remblière *et al.* 2019). À ce constat, ces chercheur·ses ajoutent aussi que si Bernard Lahire soumet l'invitation à la démarche ethnographique, il n'accorde en définitive que peu d'importance à la matérialité des contextes sociaux (*Ibidem* : 12). À l'inverse, à la suite du sociologue Jean Yves Authier,

ces sociologues préconisent d'« analyser les espaces dans lesquels le processus de socialisation se déploie, mais aussi les espaces dans lesquels la socialisation prend corps » (*Ibidem* : 14). Et pour se faire, deux perspectives complémentaires doivent être prises en charge : 1) interroger comment on incorpore des dispositions à se représenter, à investir, à éviter, à se mouvoir dans certains lieux ; 2) Comment un lieu participe de la construction sociale de l'individu en lui fournissant des ressources incorporables sous forme de manière d'agir, de penser et de percevoir ? (*Ibid.*).

Au sein de la géographie des émotions, on peut distinguer une branche qui s'intéresse plus particulièrement aux procédures d'incorporation, aux relations ténues entre corps et environnement. Ces conceptions sont intéressantes dans le cadre de cette thèse, car elles permettent de comprendre comment les expériences émotionnelles peuvent être saisies par les jeux des corps dans l'espace. Ce corpus d'études se retrouve sous l'étiquette d'approche écologique. Pour partie, elles se réfèrent aux travaux de Nigel Thrift sur les émotions. Ce dernier fonde son approche sur les théories non représentationnelles, sur un constructivisme pluraliste (souscrivant au perspectivisme de Viveiro de Castro) et sur la philosophie critique et féministe posthumaniste (au sens de Donna Haraway). Le géographe britannique opte pour l'usage du terme « affect » en explicitant la teneur préconceptuelle de la notion d'émotion (qu'il s'agit de considérer notamment à l'aune de l'histoire des sciences et plus particulièrement du point de vue des sciences naturelles). Pour lui, les émotions sont tributaires d'un encodage culturel et s'expriment selon des termes spécifiques et situés (Thrift 2009 : 80). S'intéresser à une géographie des affects, ce n'est pas tant faire prévaloir l'individu humain qu'interroger des corps influents en prenant acte que « toutes les formes de corps sont possibles²⁹ » (*Ibidem* : 81). Il se réfère alors aux travaux de Theresa Brennan pour qui comprendre les affects revient à interroger des phénomènes biologiques engageant des processus d'incorporation, des phénomènes qui sont socialement produits et difficilement saisissables à partir des théories qui s'emploient à penser le social via une lecture représentationnelle (Brennan 2004). Pour lui, les affects invitent à penser les corps en termes de flux, de gestes, de rythmes partagés. Ils permettent de saisir comment se produit une rencontre entre les corps et les événements spatiaux. Les affects ne sont pas le propre d'une intériorité corporelle, mais plutôt des intensités ressenties au passage de flux qui traversent les corps et les êtres (on retrouve ici les traces des pensées spinoziste et deleuzienne). Saisir les mouvements et les modalités de la circulation de ces affects pourrait pour Thrift conduire à comprendre des processus de « contagion affective » (Brennan parle de transmission des affects) pour penser les relations entre affects individuels et le champ politique conçu comme un ensemble d'espaces affectifs de la performance politique (Thrift, *Op. Cit.*).

Au-delà des perspectives de recherche propres à Nigel Thrift, c'est avant tout le fait de concevoir les émotions comme relevant de forces qui se déploient dans l'espace qui s'avère pertinent dans le cadre de

²⁹ En version originale : « *all kinds of other bodies are possible* ».

cette thèse. Dans tous les cas, on retiendra de manière prioritaire des travaux de Nigel Thrift que comprendre comment les individus donnent sens, pratiquent le monde, invite à interroger

« ces spatialités émotionnelles du devenir [dans le sens d'une transformation de soi], les transactions des corps, des espaces, des esprits, des sentiments dans le déroulement de la vie dans le présent³⁰ » (2007 : 206).

Formulé autrement, il s'agit d'une manière de penser les émotions comme une entité distribuée entre les êtres comme le propose David Conradson en géographie humaine (2007 : 104-105).

Ces approches géographiques font la part belle à certains concepts qui seront ponctuellement mis à l'épreuve du terrain au cours de cette thèse. Il en est ainsi de la notion d'atmosphère dont l'usage excède largement ce carcan théorique. Reposant sur le matérialisme historique marxiste et la lecture deleuzienne des affects de Spinoza, le concept d'atmosphère affective d'Anderson invite à penser les affects collectifs comme un phénomène spatialement diffus. L'atmosphère engage des intensités éphémères et instables qui traversent humains et non-humains. La notion s'avère particulièrement stimulante sur le plan intellectuel et théorique. Et si elle fait l'objet de nombreuses réflexions en géographie, elle peine à trouver une concrétisation au niveau méthodologique (Kazig et Masson 2015 : 3).

À l'inverse, la notion concomitante d'ambiance procède de deux orientations théoriques : une esthétique et une autre pratique (interactionniste). D'un côté, on s'intéresse aux façons de faire et de l'autre on s'interroge aux « sentiments » au sein des situations sociales. Autrement dit, utiliser la notion d'ambiance c'est réintroduire la pratique dans le paysage et réintroduire le sensible dans l'étude des situations sociales. L'ambiance est appréhendée selon quatre dimensions : son indivisibilité, son immédiateté, son omniprésence et sa diffusion (Thibaud 2002). Ancré dans un contexte spécifique l'ambiance désigne « une matérialité tout autant qu'une expérience » comme l'affirment Kazig et Masson (*Op. Cit.* : 4) qui entrevoient en elles le spectre du dispositif foucauldien, intermédiaire constitutif entre l'expérience et la perception. Dans ce sens, on peut se demander si l'expérience esthétique du paysage montagnard, souvent évoqué en termes de reconnexion (à la nature) et de déconnexion (à un quotidien citadin urbain), peut être appréhendée comme le produit d'un dispositif qui forme, maintient ou renforce les dispositions d'un rapport dominant à la nature.

Plus récemment, le sociologue Jean Paul Thibaud a tenté de caractériser plus avant le mode d'existence des ambiances (Thibaud 2018). Il repère et définit six traits principaux qui caractérisent l'influence des ambiances (*Ibid.* : 75-76) :

- 1) Elle exerce une influence diffuse et sensorielle.
- 2) Elle est pérenne dans le temps.

³⁰ En version originale : « *these emotional spatialities of becoming, the transactions of body(ies) ; spaces(s) ; mind(s), feeling(s) in the unfolding of life-in-the-now* ».

- 3) Elle est active à l'échelle corporelle.
- 4) Elle se propage par contagion.
- 5) Les puissances qui l'animent demeurent anonymes et impersonnelles.
- 6) Elle participe de nos manières d'habiter.

L'approche par les ambiances ici proposées par Thibaud comporte des avantages indéniables dans le cadre de mes propres investigations. Elle permet d'articuler et penser conjointement les émotions et les perceptions dans le rapport à l'espace sans pour autant les dissoudre en un concept vague (certaines acceptions de la notion d'affect ou justement certains usages de la notion d'atmosphère). Ensuite, elle est compatible avec l'étude des processus d'incorporation et de socialisation³¹. Enfin, penser l'expérience émotionnelle et perceptive par l'ambiance c'est aussi concevoir comment cette dernière est tributaire de l'activation de dispositions par un dispositif.

2.2. Repérer les dispositions au sein des carrières de pratiquant·es d'activités récréatives

Tout au long de ce travail de thèse, si j'ai travaillé à préciser conceptuellement la notion d'émotion (par rapport à celles d'affect et de sentiment), si j'ai dû me confronter à la difficulté de faire dire sur les ressentis³² et sur le faire, il en était tout autrement au sujet des dispositions sociales. En effet, dans un premier temps, l'identification et la désignation des dispositions résistaient à mon regard sociologique. Comment repérer et identifier l'inobservable (Lahire 1994 : 92) ? La sociologue Muriel Darmon propose un ensemble de prescriptions méthodologiques qui préfigurent de multiples prises possibles pour « attraper les dispositions sociales » (Darmon 2019). Voici la méthode qu'elle préconise et que j'expérimente actuellement pour mettre au travail mes jeux de données.

Trois approches peuvent être mobilisées de manière complémentaire pour capturer lesdites dispositions. Tout d'abord, l'approche par la transformation repose sur l'hypothèse que lorsqu'une disposition subit une altération, cela facilite son identification. Dans ce cas de figure, la transformation n'est pas tant l'objet de l'approche que le moyen de saisir. Dans cette optique, il est possible de repérer les dispositions par l'activité et le bruit qu'elles génèrent soit parce qu'elle est mise au travail (ex. exposition répétée volontaire à des situations « risquées, invitations à la reconnaissance toponymique, etc.), soit par des luttes et/ou des conflits entre nouvelles dispositions et dispositions anciennement incorporées.

³¹ C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Rainer Kazig et Damien Masson souhaiteraient importer la notion dans le champ de la géographie culturelle (*Op. Cit.*).

³² Pour l'instant, je laisse de côté la question de la part affective soit qui échappe au dicible, soit qui se voit occulter qui mériterait un véritable développement ultérieur.

En premier lieu, la mise au travail peut être révélée par l'expression (dans l'hexis comme dans la parole) d'un « avant » et d'un « après ». Préférentiellement, il est nécessaire d'isoler dans les discours, et plus particulièrement dans les entretiens, les « récits de pratique », c'est-à-dire les narrations de soi *in situ*.

En second lieu, lorsqu'une disposition sociale bien ancrée résiste à une nouvelle, elle se révèle à l'enquêté.e et au sociologue par le discours (ex. « c'est plus fort que moi »). Aussi, lorsqu'il y a lutte pour se défaire d'une disposition (sortie de carrière, « abandon » d'une pratique, déshabitude progressive), la lenteur et la durée nécessaire pour que « le corps oublie » sont indiciaires de la profondeur de l'incorporation passée. Le recours à l'observation des causes de ces luttes peut s'avérer utile également. Par exemple, un changement de contexte peut provoquer des luttes dispositionnelles. Ainsi, après des aléas résidentiels qui les ont éloignés des massifs qu'ils ont fréquentés dans leur jeunesse, on me dit : « *Je ne m'en rendais pas compte, mais j'ai besoin de voir mes montagnes pour me sentir bien* ».

Ensuite, la deuxième approche repose sur la mise en œuvre de techniques de comparaison. D'une part, l'identification des variations intra-individuelles dans différents contextes socialisateurs peut être menée soit par a) la mise en relief des moments pivots ou de bascules qui font ruptures biographiques dans les récits de vie soit par b) la répétition d'entretiens et/ou l'observation participante ponctuelle dans le cas d'une enquête au long terme. D'autre part, il est possible de comparer les effets de schèmes socialisateurs sur différents pratiquant.es. Par exemple, qu'est-ce qui concourt à adhérer à ou à abandonner une communauté de pratique ? Qu'est-ce qui fait obstacle aux goûts, aux plaisirs, aux envies de reconduire l'expérience d'une randonnée à ski ? Dans cette seconde perspective, la disposition peut aussi apparaître en creux, lorsque l'on décèle son absence, parce que son intériorisation n'a pas eu lieu.

Enfin, la troisième approche lorsque les qualités intrinsèques du discours le permettent (cf. récits de pratique) consiste à saisir les incorporations par le langage. Dans ce sens, il peut être utile de garder à l'esprit que certaines dispositions passent de manière privilégiée par la parole plus que par les corps. C'est le cas des dispositions à parler de soi ou de capacités réflexives par exemple. Elles se manifestent lors de la prise de conscience d'un changement fondamental en soi. Cette disposition latente s'exprime particulièrement chez les pratiquant.es en fin de carrière. Ce sont celles et ceux qui ont dû adapter ou abandonner leurs pratiques par des changements drastiques de dispositions morales et politiques, comme dans le cas de conversion à un écologisme radical. Cela peut aussi être le cas lorsque, le corps vieillissant, certaines techniques du corps ne peuvent plus être effectuées. Pour finir, d'autres marqueurs langagiers sont prépondérants au dépistage des jeux dispositionnels. En effet, aux récits de pratiques se superposent des récits de sensations corporelles. Ces derniers sont d'autant plus saisissables qu'ils s'expriment en contexte. Par exemple, il est possible pour une même configuration environnementale d'observer les différents regards des pratiquant.es : ceux qui distinguent ou non un couloir, un décrochement rocheux, une plaque à vent, *etc.*

2.2.1. La carrière comme instrument d'objectivation dans l'étude des dispositions sociales

Afin de justifier l'usage et la pertinence de la carrière comme outil d'analyse du rôle des dispositions sociales, il me faut préciser les motifs qui ont présidé à son élaboration sur trois plans distincts.

Sur le plan académique et institutionnel, mon analyse, orientée par les objectifs du programme de l'ANR HUMANI, impliquait l'adoption d'une approche complémentaire des travaux réalisés antérieurement. Plus particulièrement, dès son amorce, mon sujet de recherche avait pour but de fournir un contrepoint à l'étude doctorale de Léna Gruas (2022) sur le rapport des pratiquant·es d'activités récréatives à la faune de sauvage³³. À partir d'une enquête quantitative (n=2559) et d'une série d'entretiens semi-directifs (n=33), ce travail a donné lieu à une analyse structurale qui, à plus d'un titre, a approfondi la saisie des profils sociaux des pratiquant·es de sports de nature dans ces massifs³⁴. Premièrement, en situant et en mettant à jour la caractérisation sociale des pratiquant·es, cette étude a permis de cartographier la position de ces derniers au sein de la structure pratique des activités récréatives de montagne. Deuxièmement, elle a mesuré et caractérisé l'influence de la structuration sociale de la pratique sur le rapport à l'environnement et à la faune sauvage.

Ce travail démontre, entre autres, que (*Ibidem*) :

- L'essor contemporain de la pratique n'a pas conduit à sa démocratisation. Les activités récréatives sont toujours aussi distinctives des classes aisées et le choix de pratique est largement tributaire des origines sociales et du genre des pratiquant·es.
- Les modalités de pratiques et d'engagement varient fortement d'une pratique à l'autre : la randonnée pédestre est ancrée dans une culture familiale tandis que le ski de randonnée est pratiqué entre paires et privilégie la difficulté technique. Pour autant, les profils types de pratiquant·es sont relativement homogènes d'une pratique à l'autre.
- La sensibilité environnementale est dépendante des caractéristiques sociodémographiques. On relèvera plus particulièrement un des résultats concomitants : les origines géographiques et la proximité résidentielle aux milieux montagnards prédisent mieux le niveau de connaissance élevé et l'attachement au massif qu'une certaine sensibilité écologique.
- Le rapport à la nature et à la faune sauvage est socialement situé avant d'être sportivement situé.

Ainsi, ces conclusions invitaient à l'élaboration d'une analyse qualitative pour appréhender ces activités *en pratique*. Cette dernière devait ainsi rendre compte :

³³ L'investigation s'est adressée aux randonneur·ses à pied, à ski et en raquette ainsi qu'aux amateur·ices de trail au sein des massifs des Bauges, de Belledonne, de Vanoise et Aiguilles Rouges.

³⁴ Je laisse cette dernière de côté volontairement à ce stade de l'écriture.

- Prioritairement, des points de vue des pratiquant·es en plaçant le dispositif méthodologique au plus proche de leur vécu sensible.
- Des opérations qui caractérisent la diversité des engagements pratiques d'amateur·ices et/ou professionnel·les de la montagne. Les randonnées se déroulant majoritairement en dehors de cadres normatifs, elles introduisent un rapport à la pratique loin d'être structuré et linéaire comme cela pourrait être éventuellement observable dans un carcan sportif et institutionnel. Les activités récréatives essentiellement pratiquées en amateur et librement choisies, donc non contraintes, présentent des temporalités, des bifurcations et des abandons qui nécessitent une compréhension diachronique des parcours pratiques.
- De la genèse et de l'évolution de l'engagement pratique tout au long de la trajectoire biographique d'un individu. Là où la précédente recherche interrogeait distributions et positions, il s'agit de renseigner comment ces pratiques mettent en mouvement des dispositions sociales, comment elles sont incorporées ou modifiées selon les contextes sociaux.
- Des apprentissages techniques, des émotions et des perceptions, des processus sociaux situés en somme, qui participent à la diversification des modalités de pratiques d'un individu à l'autre et au développement d'un rapport sensible à l'environnement montagnard et à sa faune.

À la lumière de ces conditions préalables, j'ai opté pour le développement d'une démarche inductive qui laisserait volontairement et momentanément hors champs les catégorisations sociologiques préexistantes des sociologues (celles mises à jour par les travaux de Léna Gruas comme celles qui ont précédé). Ce positionnement théorique se justifiait épistémologiquement selon moi pour prémunir l'analyse contre certaines formes de préconceptions et autres biais de confirmation potentiels. Aussi, il garantissait l'expression des variations comme des similitudes dans les discours et les actes subjectifs observés tout en rendant possible l'objectivation des résultats obtenus. Et la notion de carrière, en tant qu'« outil de rupture » avec la parole légitime des experts (Darmon 2008a), qu'ils soient sociologues ou professionnels de la montagne, m'est apparue particulièrement adéquate pour consolider cet effort d'objectivation et appareiller théoriquement mon investigation des logiques dispositionnelles des randonneur·ses alpin·es.

Sur le plan théorique, ces prérogatives impliquaient l'élaboration d'un cadre combinant deux perspectives sur les phénomènes sociaux qui me semblaient difficilement conciliables. Elles peuvent être synthétisées comme suit³⁵ :

³⁵ Pour quelques compléments sur la distinction et la complémentarité de ces approches, voir (Chamois 2022b).

Tableau 2.1 : Tableau synthétisant deux approches théoriques complémentaires pour comprendre le rôle des dispositions sociales dans l'apprentissage de la randonnée.

| Temporalités | Approche diachronique | Approche synchronique |
|--|---|--|
| Cadrages des perceptions/émotions | Approche dispositionnaliste : Perceptions et émotions inculquées | Approche contextualiste : Perceptions et émotions situées |
| Domaines disciplinaires | Sociologie de l'individu Anthropologie phénoménologique | Sociologie pragmatique Anthropologie écologique |
| Objets spécifiques | Dispositions à être sensible à l'environnement montagnard | Sensibilités à l'environnement montagnard |
| Auteur·ices de référence | Bourdieu, Ingold, Chateauraynaud | Becker, Goodwin, Quéré |

Ainsi, sur ce plan, l'analyse en termes de carrière des pratiques de randonnées sert de point de jonction, d'articulation, aux deux approches théoriques préconisées. Un autre intérêt de son usage réside dans le fait qu'« en se concentrant sur les activités plutôt que sur les gens, on se force à s'intéresser au changement plutôt qu'à la stabilité, à la notion de processus plutôt qu'à celle de structure » (Darmon 2003: 81). Par cette entremise, on focalise le questionnement sur la compréhension du devenir randonneur·ses tout en caractérisant la pratique plutôt que d'avoir recours à l'explication de facteurs sociaux qui caractérisent les individus. On limite donc les risques de certaines formes d'essentialisation. Enfin, parce que les randonnées apparaissent comme plurielles et multiples, « l'étude des carrières a pour objet la dialectique entre ce qui est régulier et récurrent d'un côté, et ce qui est unique de l'autre » (Hughes 1996: 176). Il s'agit de mettre alors l'accent sur l'engagement dans la pratique comme une progression singulière aux multiples évolutions potentielles (abandon, ruptures momentanées, bifurcations, transformations, etc.). Et l'étude de ces différentes temporalités est une condition *sine qua non* pour appréhender les forces socialisatrices et les jeux dispositionnels qui affectent les pratiquant·es.

Plus succinctement, sur le plan méthodologique, les données produites tout au long de l'enquête par le recours à l'ethnographie et aux entretiens biographiques se sont avérées particulièrement compatibles avec une sociologie des carrières qui n'était pourtant pas initialement envisagée. Ensuite, à l'instar des préconisations de Muriel Darmon, le pouvoir d'objectivation de cet outil tient également à l'étrangeté de la notion une fois appliquée à la pratique étudiée. Encore une fois, l'emploi de cet outil correspond avec justesse à notre objet d'étude. Parler de carrière au sujet de pratiques culturelles reconnues comme des loisirs, considérer que ces activités mettent au travail les subjectivités, interroger l'apprentissage du plaisir procuré par une expérience décrite comme une évasion voire une libération, sont autant de perspectives

qui décalent le regard sociologique vis-à-vis d'aspects considérés comme évidents par les randonneur·ses sur leurs propres pratiques.

Si dans l'optique de cette partie nous adoptons la carrière comme un instrument d'objectivation tel que conçu et employé par Muriel Darmon dans son analyse de l'anorexie (2003; 2008), ma démarche doit également beaucoup aux travaux séminaux des sociologues interactionnistes et pragmatistes américains qui en ont fondé son socle méthodologique et théorique (Hughes 1996; Goffman 2013; Becker 2011). On pourrait pourtant se demander ce que les randonneur·ses qui parcourent les cimes du massif des Bauges ont en commun avec les fumeur·ses états-uniens de marijuana des années 50 étudié·es par Howard Becker. Pourtant, au préalable, deux points communs sont aisément identifiables. D'abord, ces carrières ont pour processus central un apprentissage technique, perceptif et sensoriel qui vise l'arrimage du plaisir à l'effectuation de la pratique (Becker *op.Cit.*: 65). Néanmoins, comme nous le verrons, là où le plaisir se concentre sur l'acte de fumer pour l'un, le plaisir se décline et s'attache à de multiples prises des sensations intimes du corps à la perception de l'environnement montagnard. Puis, les carrières relatives à ces activités peuvent être divisées en différentes phases qui reflètent l'intensité de l'investissement, de la pratique débutante à la pratique régulière en passant par la pratique occasionnelle (*Ibidem*: 85) ; de l'expérience inédite tentée à la passion dévorante. Par ailleurs, les pratiquant·es les plus réguliers puisent largement dans le registre lexical de l'addiction et de la drogue afin de décrire la place qu'occupent les activités récréatives en montagne ainsi que les sensations qu'elles leur procurent.

2.2.2. Activation des dispositions et dispositifs d'enchantement

En faisant usage de la notion de dispositif d'enchantement, mon analyse s'inscrit dans la filiation de différentes disciplines et domaines d'étude qu'il me faut rappeler. Afin de situer mon propos, il me faut préciser le canevas intellectuel sur lequel il s'appuie. Pour commencer, la conception de l'enchantement, je l'emprunte à Yves Winkin qui l'a forgée au prisme d'une sociologie interactionniste et d'une anthropologie de la communication (Winkin 2020). Transversale à ses travaux durant au moins trois décennies, il propose aujourd'hui de le définir comme suit :

« L'enchantement est le processus (et le résultat de ce processus) par lequel des acteurs sociaux s'engouffrent, s'immergent, se suspendent – toutes les métaphores sont possibles, pourvu qu'elles traduisent un détachement momentané du monde ordinaire (time out) – en abandonnant leur incrédulité (disbelief, dans la formule initiale de Coleridge), c'est-à-dire, en s'abandonnant à la pensée magique, à la croyance en des mondes qui ne sont plus fondés sur les lois de la physique. » (Winkin 2023 : 27-28)

Mais, comme le chercheur le précisait déjà en 1998, le détachement ou les virtualités qui découlent de ces dispositifs ne constituent pas des sorties en dehors du monde réel et matériel : « Fictionnalisés, déréalisés, ces univers sont cependant bien réels dans leur gestion et leur apport économique. » (Winkin

Op. Cit. 2020). Selon lui, pour que l'enchantement opère, un certain nombre de composantes sont nécessaires :

- Des « lieux aux potentiels enchanteurs ». L'anthropologue en distingue cinq types qui varient selon une combinatoire entre la permanence ou non des infrastructures matérielles de l'enchantement, selon que leurs conceptions soient volontairement orientées à cet effet, selon l'engagement corporel induit (*Op. Cit.* 2023 : 27-28).
- Des « ingénieur·es de l'enchantement », soient des professionnels qui encadrent l'expérience des « acteurs qui adhèrent sans barguiner aux règles tacites de l'expérience » (Lallement et Winkin 2015 : 118). Ils et elles tirent les ficelles du « dispositif de capture » : pour que l'enchantement prenne, leurs agissements à cette fin voire leurs présences doivent se faire aussi invisibles que possible (*Ibidem* : 118).
- « L'abandon de l'incrédulité » des spectateur·ices ou acteur·ices ou l'activation de dispositions à l'enchantement par le dispositif. Et par dispositif, j'entends sa singularité et sa contingence. L'enchantement n'est pas attribuable causalement à tel lieu, telles relations ou telle médiation technique. À la manière de l'œuvre d'art et des émotions qu'elle peut susciter – certains considèrent alors cette dernière comme une « technologie de l'enchantement » (Braitto et Citton 2017) – l'abandon de soi ou l'emprise du dispositif est l'effet qui permet au processus d'enchantement de prendre.
- La dénégation (*Op. Cit.* 2023 : 29) ou le « lâcher-prise » (Baudoin 2023) qui résulte de la suspension de l'incrédulité, lorsque l'individu se coule dans l'expérience ; lorsque faire comme si de rien n'était devient authenticité.

Ensuite, les expériences de randonnées à pied ou à ski conçues comme produit de dispositifs d'enchantement se logent au cœur de la carrière des pratiquant·es. De l'engagement au renfort de cette dernière, les dispositifs d'enchantement servent de catalyseurs à l'actualisation des émotions et des perceptions alpines appréhendées comme habitudes (Quéré 2022; Halloy 2022) qui sans cela demeurent à l'état de dispositions ou de réactifs dormants. Employée comme telle, la notion de dispositif d'enchantement autorise une meilleure compréhension de l'articulation entre dispositions, émotions, perceptions et actions. En effet, son recours conduit à saisir en quoi les expériences émotionnelles tout comme la perception vécue en montagne sont historiquement et socialement situées. Enfin, elle permet d'appréhender ensemble les actions conjointes des socialisations et du travail sur les émotions et les perceptions.

3. Comprendre l'intrication entre émotions et perceptions

À l'intersection d'une sociologie des émotions et une sociologie dispositionnelle, l'appareillage théorique présenté ci-avant sera complété par une socioanthropologie que je pourrais qualifier d'écologique et pragmatique. Via une entrée pratique, son objectif sera de saisir et restituer les corporités et leurs objets qu'engage l'immersion en montagne et plus particulièrement les relations qui se nouent entre pratiquant·es, faune sauvage et éléments abiotiques. L'adoption de cet angle d'approche est prioritairement motivée par la volonté de comprendre phénoménologiquement comment les émotions sont tributaires de processus perceptifs.

3.1. Être aux mondes et anthropologie écologique

Reposant avant toute chose sur la sociologie des émotions et celle des dispositions, mon cadre théorique serait incomplet si je n'évoquais pas son autre pendant : l'anthropologie écologique ingoldienne. Tim Ingold, anthropologue britannique et fils de mycologue, fait cheminer son œuvre en poursuivant un horizon : réconcilier sciences naturelles et sciences humaines par l'élaboration d'une théorie anthropologique qui serait plus largement une théorie écologique du vivant. Cette dernière imposerait la nécessité de recomposer nos manières de concevoir le vivant en se défaussant des dualismes (nature/culture, corps/esprit, *etc.*), des modèles anthropocentristes et ethnocentristes dont les chercheur.se.s font communément l'usage. Dans ce sens, voici son propos :

« j'affirme pour commencer que les personnes sont engagées dans des relations continues avec leurs environnements. Ces relations sont au cœur du processus de vie. Une anthropologie écologique appropriée doit avant tout s'occuper de la constitution mutuelle des personnes et de leur environnement à l'intérieur de ce processus. » (Ingold 2013 : 132).

Une telle approche ne peut être entreprise qu'en considérant que la personne peut agir, percevoir directement l'environnement et non pas seulement par le filtre du social ou du culturel, c'est-à-dire par le prisme de représentations³⁶. Dès lors, Ingold substitue à cet appareillage conceptuel celui d'une théorie de la perception directe telle qu'elle est formulée par J.J. Gibson dans sa psychologie écologique (2014). Dans cette optique, n'importe quel animal, humain compris, est un être perceptif, ce qui l'engage dans une transformation constante de soi par ce qu'il perçoit. Aussi, percevoir est ici conçu comme indissociable de l'action, du mouvement, on ne peut percevoir le monde que parce que nous agissons avec celui-ci. De cette perception qui nous engage constamment dans l'environnement, nous puisons un savoir pratique sur ce que nous offrent les objets perçus. C'est ce que l'on appelle à la suite de Gibson des « *affordances* »³⁷, « des propriétés de l'environnement réel tel qu'il est directement perçu par un agent

³⁶ Les recherches de l'auteur ont influencé et résonne également avec les théories non-représentationnelles en géographie (NRT).

³⁷ Les « prises paysagères » de Niel et Sirost (2008) pourraient être considérées comme des *affordances* ou agences qui émergent de l'écologie des activités.

dans le contexte d'une action pratique » (Ingold *Op. Cit.* : 139). Enfin, pour Ingold d'un point de vue phénoménologique, nous sommes directement en contact avec les autres êtres vivants et nous agissons en fonction des possibilités d'interactions que chacun nous offre, et cela sans la médiation de règles et/ou de normes sociales et culturelles. Ces dernières relèvent seulement de la manière dont nous rendons compte de nos propres actions et de celles des autres dans un processus de distanciation, de désengagement de l'instant, une capacité qui distinguerait les humains des autres animaux.

Il faut tout de même noter que, si l'on suit les perspectives théoriques de Tim Ingold – à l'instar des tenants de la théorie non-représentationnelle (*NRT* en anglais) que l'on retrouve comme influence majeure de la géographie des émotions – on devrait se défaire des notions de représentations et d'émotions. On leur substituerait alors la notion d'« affect » qui invite alors à l'étude des engagements corporels (« *embodied engagements* ») au sens large qui se jouent au-delà du langage dans le temps et l'espace de la performance (Smith 2013).

Néanmoins, si on ne peut que reconnaître la puissance de la proposition forte de Tim Ingold en ce qu'elle prend en charge un pan considérable des critiques (internes et externes) aux cribles desquelles est soumise la production des savoirs en sciences humaines et sociales, on peut tout de même y déceler quelques fragilités. Comme nous le rappelle l'anthropologue Alexandre Surralés, si dans l'histoire de l'anthropologie, la perception a été envisagée comme un processus de décodage des affects, du social et de l'environnement, la discipline ne prend pas suffisamment en considération la dimension située des relations entre perceptions, affects et social. Et pour l'auteur, le principal défaut des récentes théories de la perception, comme l'approche écologique radicale de Tim Ingold, est qu'elles ne prennent pas suffisamment en charge la dimension incarnée et affective de l'expérience (Surralés *Op. Cit.*). D'une certaine manière donc, réintroduire la question des émotions et du corps du côté de la théorie écologique, c'est également élargir l'impact des forces sociales sur et par l'individu. Et surtout, selon Surralés, pour éviter la réduction du corps à celui d'une simple interface captant les stimuli environnementaux ou d'un substrat passif réceptacle des forces sociales, la notion d'incorporation semble intéressante. Il faut cependant bien prendre en considération ses limites dans la conception du corps qu'elle engage comme sa portée heuristique.

3.2. Approche pragmatique des relations aux existant·es et requalification

Tout au long de cette thèse, j'emploie le terme d'existant·e.s pour nommer les « autres qu'humains, [qui] rassemblent toutes les entités dont les humains instaurent l'existence » (Uhl et Khalsi 2021), soit toutes entités biotiques ou abiotiques auxquelles on reconnaît différentes formes de corporéités et/ou de spatialités, dimensions à partir desquelles j'appréhende leurs interactions. Dans ce cadre, corporéité et spatialité ne sont pas prédonnées, elles émergent de l'action et de l'interaction des sujets avec ce qui les entoure. De fait, les existant·es plus que d'être de simples supports ou objets des situations observées

apparaissent comme des entités capables d'agir (Gell 2017) et d'interagir avec les autres. Dans ce sens, ma démarche repose sur l'observation et les discours sur les corporéités et les spatialités qui participent à la composition des mondes humains et autres qu'humains (Kohn 2017; Tsing 2017). Pour autant, il convient ainsi de prendre certaines précautions et de préciser les appuis théoriques qui ont été les miens pour appréhender successivement les rapports des pratiquant·es aux éléments abiotiques et aux animaux dits sauvages.

3.2.1. Du rapport au paysage aux relations élémentaires

Avant de m'intéresser spécifiquement aux présences et aux procédures de requalifications que les pratiquant·es actualisent dans leurs relations avec bouquetins, chamois, vents et roches, j'ai tenté de répondre à trois questions. D'abord, je me suis demandé comment m'outiller théoriquement en adéquation avec un positionnement épistémologique ; à savoir, la reconnaissance du caractère située des savoirs scientifiques et la précaution anthropologique face aux catégorisations hâtives issues de nos préconceptions dualistes (nature/culture, sauvage/domestiqué, corps/esprit, émotions/raison, *etc.*). Dans ce sens, deux « faiseuses de parentés dépareillées » (Haraway 2020 : 5) ont d'abord stimulé mes cogitations. Les réflexions philosophiques de Donna Haraway sur l'ajustement mutuel des espèces compagnes (2019) et ses fictions qui tissent ensemble les devenirs des chercheur·ses, des écrivain·es, des formes d'existence biotique et abiotique (2020 *Op. Cit.*) ont accompagné mes premiers pas sur le chemin de la thèse. Elle était suivie de près par Vinciane Despret pour qui souci du bien-être animal, posture éthique et rigueur épistémologique doivent être tissés de concert à l'heure où les chercheur·ses se questionne sur la mise au travail des animaux dans la recherche (Despret 2009). Je la retrouvais aussi sur le terrain des émotions, là où elle m'enseigna à prendre garde à leurs différentes « versions » scientifiques : les émotions produites en situation expérimentale par les psychologues ne sont pas les mêmes que celles ressenties et questionnées par les ethnologues (Despret 2001).

Néanmoins, si ces lectures ont aiguisé mon regard et m'ont permis de me positionner théoriquement, je n'y trouvais pas d'outils d'analyse opérationnelle. Parce que la littérature scientifique sur le sujet abonde, j'ai plus facilement su me constituer un carcan d'analyse au sujet des rapports anthropozoologiques (Cf. 3.2.2.). Concernant les éléments abiotiques de montagne, j'ai d'abord envisagé les émotions et les perceptions qu'ils suscitent comme relevant du rapport paysager. Entre autres lectures, je retenais tout particulièrement les propos de John Urry qui s'est interrogé sur les conditions sociales de l'histoire émotionnelle de l'apparition des paysages (*landscapes*) (2007). Dans le chapitre qu'il a rédigé dans l'ouvrage *Emotional Geographies*, il rappelle que *Land* se réfère à une ressource tangible, physique, un lieu pour l'activité humaine (*work*) d'un point de vue fonctionnel alors qu'un *landscape* mobilise une ressource intangible qui semble correspondre à l'« apparence » d'un lieu (par extension pourrait-on parler d'ambiance ? D'atmosphère ?). Le *landscape* émerge du *land* et est historiquement tributaire de

l'importance accordée au sens de la vue, au romantisme et à l'ensemble des technologies qui ont vu le jour depuis le XVIIIe siècle (avec l'essor des recherches scientifiques comme voie d'accès privilégiée et hégémonique pour produire des connaissances légitimes sur le monde). À ce sujet, le sociologue prend pour exemple le cas des Alpes :

« avant la fin du XVIIIe siècle, les Alpes étaient considérées comme des montagnes immensément inhospitalières, laides et terrifiantes. Mais elles se sont aussi "civilisées". Ring (2000 :9) décrit comment les Alpes ne sont pas simplement les Alpes. Elles sont un phénomène visuel, culturel, géologique et naturel unique, indissolublement lié à l'histoire européenne [...] Comment des lieux de terre sont devenus des lieux de désir visuel, l'inhospitalier étant transformé en un lieu d'émotion, de paysages, en particulier pour les riches visiteurs européens (masculins). »³⁸ (Urry, *Op. Cit.* : 78).

Ainsi donc, le rapport au paysage en tant que lieu peut être appréhendé dans sa dimension sensorielle comme consécutive d'une « économie visuelle de la nature » et « l'idée que cette nature et ce lieu sont avant toute chose à voir plus qu'exploitable ou appropriable » et émotionnelle, car orienté vers la recherche d'un certain plaisir. Pour finir, John Urry n'engage pas frontalement la question des émotions, c'est plutôt le rôle des émotions dans la constitution des paysages qu'il met en évidence. On observera par contre que l'action des matières et des matérialités est écartée de l'analyse.

Peu consulté et pourtant indispensable, c'est avec Martin de la Soudière le premier que ces paysages montagnards ont commencé à se peupler de flocons de neige, de pierres et de nuages (La Soudière 1990; 2016; 2022). Plus proche des temporalités de la thèse, lors d'un séminaire animé par l'anthropologue Germain Meulemans, c'est la notion de « paysage élémentaire » qui était mise au travail. Ce dernier est conçu à l'intersection de trois niveaux de lecture anthropologique : celui de sa formation par les techniques humaines, en tant que paysage impliquant une multiplicité d'existant.e.s et un « monde élémentaire » pétri par les activités climatiques, atmosphériques et telluriques (Engelmann et McCormack, 2021). Des travaux qui questionnent avant tout les caractéristiques et les effets de ces éléments une fois que les vivants y sont soumis. Reconsidérant l'impact des forces élémentaires dans l'expérience paysagère, ce travail fut l'occasion de découvrir les travaux du géographe Nigel Clark. Ce dernier, dans l'ouvrage qu'il a co-écrit avec Bronislaw Szerynsky (2021), propose de « géologiser le social », c'est-à-dire de réinterroger l'agentivité que nous reconnaissons aux matérialités planétaires en 1) reconnaissant la dépendance des humains aux forces terrestres et 2) envisageant à nouveau frais l'agentivité que nous accordons aux éléments abiotiques. Les chercheurs proposent une perspective alternative pour questionner des rapports de pouvoir plus communément appréhendés via l'étude de l'action publique et des organisations

³⁸ En version originale: « *the Alps before the end of the eighteenth century had been regarded as mountains of immense inhospitality, ugliness and terror. But they too became 'civilized'. Ring (2000 :9) describes how the Alps are not simply the Alps. They are a unique visual, cultural, geological and natural phenomenon, indissolubly wed to European history's [...] How places of land became places of visual desire, as the inhospitable was turned into a place of emotion, of landscapes, especially for rich (male) European visitors* ».

(Bourdeau, Mao et Corneloup 2011; Laslaz *et al.* 2023). Avec Clark et Szerzynsky on déplace le questionnement : Qu'est-ce que les pratiquant-es, l'industrie touristique, la mise en espace naturel font aux matérialités de la montagne et que font-elles aux humain-es qui l'arpentent ?

En parallèle, une zone d'ombre persistait. Considérer les rôles des émotions et des perceptions dans le corps-à-corps avec les éléments implique aussi d'investiguer l'histoire de ces relations. Certes, l'anthropologue Martin de la Soudière offre de belles ethnographies sensibles qui montrent les variations saisonnières et météorologiques des paysages montagnards. Certes, le géographe Nigel Clark démontre³⁹ comment les pratiques sociales sont enchâssées dans les matérialités planétaires. Néanmoins, ils ne nous renseignent pas sur les apprentissages sociaux de notre rapport sensible aux mondes élémentaires.

Sous les influences notables de Gaston Bachelard et d'Alain Corbin, ce sont les travaux socioanthropologiques des corps et des techniques (Rosselin-Bareille 2017; Julien et Rosselin 2009; Moricot et Rosselin-Bareille 2021) qui m'ont certainement été du plus précieux recours dans l'édification d'un cadre théorique à même de saisir comment les éléments viennent aux corps et les façonnent. En plus, de me doter des instruments analytiques pour saisir les couplages entre les corps et leurs objets, je me suis appuyé sur la notion d'immersion telle que mise au travail par les chercheur-ses de l'équipe Matière à Penser (Julien, Rosselin et Warnier 2006; Julien et Rosselin 2005), par Anne-Sophie Sayeux et les chercheur-ses qui étudient une autre pratique immersive, à savoir l'apnée (Schirrer 2015), puis celles et ceux qui ont interrogé les expériences sensibles en milieu-limite (les profondeurs karstiques, les abysses, la très haute montagne ou le vide spatial) (Renneson et Vallard 2021a). Penser les expériences de randonnées sous l'angle de l'immersion revient à dépister comment les forces élémentaires dans leurs diversités, par répétition, forment les corps des pratiquant-es. Mais pas seulement, il faut envisager à l'inverse comment ces expériences informent et modifient leur attention (Ingold 2018; Arpin, Mounet et Geoffroy 2015; Churchill 2022). Pour ce faire, la sociologie de la perception de Christian Bessy et de Francis Chateauraynaud (1995) et leur analyse des épreuves d'authentification s'avèrent très opérantes pour saisir les procédures relatives aux corps-à-corps élémentaires et *in fine* des randonnées où le besoin de nature joue un rôle prépondérant.

3.2.2. Comment poser les bonnes questions sociologiques aux animaux ?

Interroger la perception et les émotions à l'égard des animaux, ce n'est pas constituer l'animal comme objet d'étude ni une invitation à l'inclure dans une forme de participation au travail d'enquête ethnographique. Cela revient à s'intéresser aux discours sur l'animal et aux expériences d'interactions directes ou indirectes avec ce dernier dans le passé et/ou au cours de la socialisation de l'individu. Ainsi,

³⁹ Par l'exemple édifiant de l'histoire industrielle du repassage qui lie cette activité à l'extractivisme d'énergie fossile sous-terrain et à l'exploitation des plantations entre autres.

mes options théoriques ont d'abord été orientées dans l'optique d'éviter autant que possible une objectivation préalable des animaux (Estebanez, Gouabault et Michalon 2013; Servais 2023). Afin de mettre à distance ma façon de cadrer ma relation aux animaux, j'ai essayé de m'interroger sur les procédures de cadrages des rapports anthropozoologiques mis en œuvre par les pratiquant·es d'activités récréatives. En cela ma posture s'est largement inspirée des travaux des sociologues Catherine Rémy et Isabelle Arpin. Toutes les deux à leurs manières montrent qu'il convient d'abord d'interroger le point de vue humain sur l'animal plutôt que de s'en remettre à une symétrisation des relations anthropozoologiques *a priori*. Elles interrogent ce que nos pratiques font aux animaux tout en reconnaissant leur capacité à résister ou à s'échapper. La première a instruit mon regard de sorte à prendre garde à la pluralité des assignations et des attentes (ou non) quant aux (dé)placements des animaux,

« les enclos matériels et idéels peuvent être franchis, et les animaux, assez souvent, ne s'en privent pas » (Mauz 2002 : 144).

La seconde m'a appris à tenir compte de la « labilité » des formes de cadrages (de l'objectivation à la subjectivation) que les humains opèrent selon les circonstances, selon le travail qui leur incombe (Rémy 2016).

La pluralité des opérations de cadrage peut être décelée en acte et découle également d'une socialisation avec les animaux. En effet, qu'il y ait des interactions informées par des savoir-faire naturalistes, un bref contact stupéfait ou, peut-être, une authentique rencontre avec l'animal sauvage, un apprentissage tacite émerge de ces expériences⁴⁰. Il en découle que c'est dans l'action, par imitation et par répétition que, progressivement, les pratiquant·es incorporent des façons de faire avec les animaux. En ce sens, ces expériences offrent des opportunités d'habituations et de transformation, des « *techniques du corps* » (Mauss 2008 [1934]) et de soi qui concourent à une « *socialisation avec les animaux* » (Michalon, Doré et Mondémé 2016). La réciproque est tout aussi vraie ; certains chamois calquent leurs cycles circadiens sur celui de la fréquentation des randonneur·ses, comme en attestent les recherches post-doctorales de Nicolas Courbin⁴¹ « *Impact of human activities on ungulate movements* ». Pour ces animaux, la succession des rencontres interspécifiques, expériences répétées avec des altérités, entraîne la modification de pratiques spatiales visant à préserver une distance proxémique.

Du point de vue humain, ces processus d'incorporation des relations révèlent des socialisations *à et par* l'autre (biotique ou abiotique). Pour les comprendre, il convient d'appréhender l'ensemble des processus relationnels et non plus seulement les interactions en jeu dans l'expérience que nous faisons du ciel, de la terre, des eaux (Ingold 2007). En effet, il s'agit là de rendre compte de l'imbrication des

⁴⁰ Je reprends ici les propos que je développe avec mes collègues dans notre article publié dans les Cahiers de Recherche Sociologiques (Defraiteur, Marpot et Raymond 2021).

⁴¹ Laboratoire d'écologie alpine (LECA) - ANR « Mov-it » <https://leca.osug.fr/ANR-2017-2010-Mov-it>

existant.e.s qui, bien qu'ayant des *mondes* et des rythmes distincts, tissent des liens et contribuent ainsi à écrire des histoires enchâssées.

Enfin, les travaux des sociologues et anthropologues Jérôme Michalon et Marion Vicart ont également constitué le point de départ d'une réflexion autour des présences animales à laquelle doit beaucoup une partie de cette thèse (Cf. Chapitre 11). En effet, leurs recherches autour des rapports entre espèces compagnes et humains (Michalon, 2016 ; Vicart, 2014) enjoignent les chercheur·ses à "prendre au sérieux" les actions et la singularité des "situations de coprésence" entre humains et animaux. D'un côté, Marion Vicart montre que « c'est la perception vague du chien et de l'homme qui permet la paix de la coprésence » (Gallino Visman 2016), tandis que Jérôme Michalon analyse comment les pratiques thérapeutiques participent d'une revalorisation de la présence animale auprès des humains (Michalon 2014). À l'instar de ces recherches qui s'inspire de l'anthropologie existentielle d'Albert Piette, je pense que les notions de « présence » ou de « coprésence », sont plus appropriées pour rendre compte de « la vie ensemble » avec les animaux dits sauvages, de « la continuité entre les êtres » sans astreindre humains, animaux et objets à des intentions ou à des interactions (Piette 2008: 8-9).

4. Problématisation. De l'angoisse à la méthode

Pour le philosophe Gaston Bachelard, le désir de connaître et de faire science peut devenir un « obstacle épistémologique » (Bachelard 1993). Pour le contourner, on serait tenté de souscrire au principe weberien de neutralité axiologique. Pour beaucoup de chercheur·ses, cela consisterait entre autres, à neutraliser les affects de la recherche, par un travail d'écriture, d'occultation ou de suppression. À l'inverse, mon parti pris est ici de révéler « les conditions d'usage » et la part sensible de la recherche en train de se faire pour mieux l'objectiver (Héas et Zanna 2021).

La référence dans le titre à l'ouvrage de Georges Devereux est un écho de mon passé, plus particulièrement de ma formation en anthropologie sociale matinée d'ethnopsychiatrie psychanalytique (Devereux 2012). La formule employée par l'ethnopsychiatre me revient en tête à cet instant pour deux raisons. Premièrement, car elle prend à contrepied l'idée d'une science comme pur produit de la pensée rationnelle en logeant un sentiment au cœur de son entreprise. L'angoisse est ici à comprendre comme le sentiment qui est produit dans notre rapport aux données qui, de prime abord, sont toujours suspectes d'être contaminées par notre propre regard. De la sorte, les scientifiques mettent en œuvre une multitude de techniques, de méthodes et d'artifices en pensant éliminer ainsi la subjectivité de l'observateur·ice. Pour Devereux, ces procédures n'annulent pas les distorsions propres à la subjectivité des chercheur·ses, elles en ajoutent seulement de nouvelles (*Ibidem*). Dans ce sens, dans cet ouvrage, il démontre brillamment que l'objectivité n'est jamais garantie par les seuls dispositifs scientifiques. Elle ne peut être approchée qu'au prix de l'analyse de ce qui se trame dans la subjectivité (le point de vue de l'observateur·ices) et l'intersubjectivité (le rapport qu'entretient l'observateur·ice à son sujet d'étude). À

l'évidence le constat semble adéquat lorsqu'il s'agit de procéder à une sociologie qui prend les émotions comme moyen et sujet. Sans certitude, j'espère par les quelques détails énoncés ici ainsi que les éléments de socioanalyse apportés dans le chapitre 3 participent à cette démarche d'objectivation.

L'élaboration d'une problématique représente un cheminement à la fois personnel et collectif. Loin d'être le seul fruit d'un processus rationnel, d'un calcul froid et solitaire, la problématisation est surtout conditionnée par une triple relation : entre investigation bibliographique et enquête de terrain, entre le scientifique et son sujet, entre le.la doctorante et sa direction de thèse.

4.1. Première formulation. Le problème et ses préconceptions

Dans sa première version, la problématique de ce travail était formulée de la manière suivante :

Comment se forment les émotions et les perceptions des pratiquant.e.s d'activités récréatives à l'égard de l'environnement montagnard et de la faune sauvage ? Comment concourent-elles à des expériences singulières de ce milieu montagnard ?

Cette problématique se construit autour de trois axes de recherches spécifiques :

1) L'identification des émotions et des perceptions dans les relations à l'espace et aux animaux qui peuplent le milieu montagnard. Quel est le vécu émotionnel des pratiquant.e.s d'activités récréatives lorsqu'ils et elles partent en montagne ? Qu'est-ce que les pratiques font aux émotions (ressentis, expression, mise en discours) ? Comment distinguer les émotions qui relèvent seulement du rapport à l'espace de celles qui concerneraient spécifiquement les animaux sauvages ?

2) La recherche des dispositions qui déterminent l'inhibition ou l'activation d'émotions et de perceptions durant l'expérience montagnarde : Dans quelle mesure ces émotions relèvent de dispositions sociales résultant d'une socialisation à et par l'espace ?

3) Les processus par lesquels les dispositions sont acquises et transmises : Comment le milieu montagnard et les entités qui le peuplent affectent le processus d'incorporation des manières d'agir, de penser et de ressentir des pratiquant.e.s ?

Sous cette forme, la problématique porte les traces des hésitations et des difficultés que je rencontre alors vis-à-vis de la définition des contours de mon sujet et des moyens à mettre en œuvre pour m'en saisir. Lors de sa rédaction en janvier 2021, mon enquête de terrain a été fortement bousculée par les confinements. Néanmoins, j'imagine encore devoir étudier quatre pratiques différentes (randonnée pédestre, ski de randonnée, trail et VTT) et interroger seulement les enquêtés qui ont participé à la recherche de Léna Gruas. Une contrainte que je comprenais d'un point de vue méthodologique et scientifique : elle était la gageure d'un croisement de perspectives et d'une complémentarité des données produites. Indirectement, cette contrainte a pu être source de frustrations et un frein à l'investigation de

terrain dans un premier temps. Ces sentiments ont sûrement participé au surinvestissement théorique dont cette thèse porte les stigmates.

À cette étape de l'élaboration de mon sujet d'étude, je m'appuie essentiellement sur mes recherches bibliographiques et le concept de disposition sociale obscurcit plus qu'il ne m'aide à interpréter les premières données produites. D'ailleurs, on peut observer l'absence du terme au sein de la problématique. En effet, par mesure de précaution, je préférais réduire la portée analytique de la thèse – et donc de laisser en retrait la question des dispositions – plutôt que de faire une référence assumée à la notion. Bien qu'elle me semblât séduisante dans la conception des individus qu'elle véhiculait, je n'avais pas encore repéré de travail sociologique qui puisse me guider pour les détecter et les analyser. De plus, en mobilisant les dispositions lahiriennes, je savais m'imposer un travail de conceptualisation supplémentaire. J'étais alors hanté par une énigme épistémologique : comment concilier sociologie dispositionnaliste et anthropologie écologique. *A posteriori*, les préoccupations et les différentes places que la notion a occupées au sein de ce travail recherche relèvent autant des enjeux intellectuels que des rapports et relations qui l'ont conditionné.

On remarquera également que cette problématique opère une distinction entre la faune sauvage et les milieux alpins dans lesquels ils vivent. Cette distinction *a priori* repose avant tout sur la formulation initiale du projet de thèse en deux axes, l'un portant sur les rapports aux territoires et l'autre sur la faune. Encore peu avancé dans la thèse, je ne me sentais pas légitime à remettre en question cette définition. Et malgré la relative discrétion des animaux dans les récits collectés et leur invisibilité lors des premières randonnées ethnographiées, je ne voulais pas éluder trop vite l'hypothèse selon laquelle les pratiquant·es faisaient l'expérience de rencontres animales transformatrices. Il faut certainement ajouter une certaine récalcitrance à me défaire de la question pour une tout autre raison. En effet, au-delà du sujet de recherche, les rapports anthropozoologiques faisaient ainsi l'objet de nombreuses discussions et débats avec mes collègues doctorant·es ; ils participaient à notre socialisation dans le milieu scientifique. Pour ces motifs à la fois personnels et professionnels, il fallait que les animaux soient présents à mon sujet.

4.2. Reformulation. Entre critique du problème et problème critique

Un an plus tard, la problématique avait muté et je l'exprimais comme suit en deux temps :

Comment se forment les émotions et les perceptions des pratiquant·es d'activités récréatives à l'égard de l'environnement montagnard ?

Dans quelle mesure procèdent-elles de l'incorporation de dispositions sociales qui nous informent sur les relations et les rapports de pouvoir ?

Deux changements majeurs sont observables. Dans un premier temps, les animaux sont réintroduits dans leurs milieux et n'apparaissent plus explicitement. Par dépit d'abord, les rapports

anthropozoologiques furent remisés au second plan sans pour autant être totalement écartés de mon travail. Puis, par rigueur scientifique, je justifiais cette modification en soulignant, qu'il ne peut y avoir d'expériences de randonnées sans immersion dans un milieu où vivants et non vivants s'affectent mutuellement. Pour le dire différemment, on ne peut isoler même le plus bref contact avec la faune de son contexte environnemental.

Dans un second temps, la découverte de l'appareil théorique et méthodologique développé par la sociologue Muriel Darmon (2019)⁴² a en grande partie débloqué le dilemme que représentait pour moi la question des dispositions sociales et cela pour trois raisons.

D'abord en rapatriant la saisie des dispositions dans le giron interactionniste, puis en donnant les moyens de les « attraper » en pratique et par les discours via l'étude des incorporations (*Ibidem*). Enfin, je souhaitais mieux mettre en avant la dimension sociale et collective des pratiques récréatives. Je me rendais compte par ma propre expérience, comme celles relatées par les plus solitaires de mes enquêté-es, que les émotions des randonneur-ses n'importaient pas seulement par leur extraordinarité et leur intensité, elles importaient surtout, car elles étaient porteuses de récits partageables.

Puis, la singularité des trajectoires individuelles, la diversité des jeux dispositionnels que j'identifiais dans les parcours de chacun-es orientaient mon regard et mes questionnements sur la question des rapports de pouvoir. Les corporéités et les récits de chacune en montagne comme ailleurs me racontaient quelque chose des hiérarchies et des rapports sociaux qui se rejouaient en randonnée. Pour le dire de manière caricaturale, je ne pouvais ignorer que femmes et hommes, riches et pauvres, personnes racisées, habitant-es dans le voisinage des montagnes ou non, étaient autrement disposées à prendre plaisir et évoluer dans ces milieux alpins. Néanmoins, et ce point reste confus de mon point de vue, je n'ai pas su trouver les mots et déployer une analyse assez solide pour mettre en avant cette dimension dans le présent travail. En d'autres termes, je n'ai pas encore trouvé les moyens de rendre compte de la portée critique de la socioanthropologie des émotions alpines élaborée durant ce travail de thèse. Ce que je dépose ici c'est un aveu de faiblesse ou une mise à défaut relative à mon investissement affectif dans ce travail même si,

« c'est alors, dans cette chute inévitable en soi-même, cette plongée abyssale dans le sentiment, qui, ne nous leurrera pas, ne manquera pas de survenir, que les directeurs et collègues doctorants seront autant de balises et de phares dans le brouillard, des « *gatekeepers* » essentiels permettant, justement, d'exprimer ses sentiments. » (Bresson 2021 : 198-199)

⁴² J'explique plus avant de quoi il retourne dans les deux chapitres suivants.

4.3. Problématique définitive

Désormais tributaire des méthodes et théories décrites dans ce chapitre qui suivent, la problématique de ce travail de thèse peut être formulée de la manière suivante.

La question générale reste inchangée :

Comment se forment les émotions et les perceptions des pratiquant.es d'activités récréatives à l'égard de l'environnement montagnard ?

Elle se décline en trois questions subsidiaires :

Quelles sont les logiques dispositives à l'œuvre dans les carrières de pratiquant.es de randonnée pédestre et de ski de randonnée ?

Dans quelle mesure ces pratiques peuvent être appréhendées comme des dispositifs d'enchantement ?

Comment les relations aux éléments abiotiques et à la faune sauvage contribuent aux expériences de randonnées ?

Chapitre 3

SUR LA PISTE DES ÉMOTIONS ET DES DISPOSITIONS
SOCIALES DES PRATIQUANT·ES D'ACTIVITÉS
RÉCRÉATIVES EN MILIEU ALPIN

Dans l'état de l'art, je m'intéressais spécifiquement aux études scientifiques des ARS et des émotions qu'elles recouvrent. Dans ce chapitre, je présente le cadre méthodologique élaboré en réaction à la problématisation. Au préalable, un premier effort d'objectivation doit être fourni en mettant à jour les éléments relatifs au positionnement et aux dimensions subjectives de l'entreprise de recherche. Cela étant fait, il s'agit d'apporter les éléments de contexte qui permettent de resituer le cadre social des interactions et des relations propres à l'enquête sociologique. Puis, ce sont les modalités d'usage des différents outils méthodologiques, principalement les entretiens biographiques et l'observation participante, qui sont explicitées. Et, pour finir, j'évoquerais rapidement de quelles manières les données ont été mises au travail en vue de leur analyse.

1. Positionnalité et relations d'enquête

Assumer le rapport de construction mutuelle entre l'objet pris pour étude et soi-même, en tant que chercheur·se et individu, représente le geste préalable pour garantir l'objectivation des données produites au cours de toute recherche scientifique. C'est aussi souligner les conditions éthiques et politiques inhérentes à la construction de tout projet scientifique (Laplantine 2005). C'est la raison pour laquelle dans les lignes qui suivent, j'estime nécessaire d'indiquer les termes de mon positionnement et la trame des relations d'enquête nouées durant la recherche doctorale.

1.1. Objectiver le regard sociologique

Échafauder une méthodologie à même de répondre avec rigueur aux exigences pratiques d'une sociologie des émotions implique quelques précautions d'ordre épistémologique. Ces précautions ce sont aussi celles qui se sont nourries de multiples rencontres lors de mes enquêtes précédentes menées au préalable de ce doctorat. J'ai par exemple observé le sentiment d'injustice et l'élan passionnel des parapsychologues parisiens pour obtenir un tant soit peu de reconnaissance académique. J'ai partagé avec empathie la colère de techniciennes de laboratoire obligées de bâcler les mises en culture de bactéries au motif de logiques rentables. J'ai vécu l'inquiétante étrangeté d'une interaction expérimentale avec un androïde à l'existence confondante. Tantôt machine onéreuse qui suscite l'effroi lorsqu'il échappe au contrôle des expérimentateur·ices et risque l'endommagement, tantôt progéniture fictionnelle des scientifiques qui lisaient de la joie ou de la contrariété dans l'inclinaison des LED qui dessinent un sourire et des sourcils sur le visage de plastique blanc immaculé.

Contre Bachelard, Michel Serres (Serres 1974: 259) affirmait : « il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe ». Celui du scientifique rationnel qui n'étudie que des émotions « authentiques », provoquées, déterminées et incarcérées dans un sujet passif (Despret 2001) ne résiste pas à l'enquête de

terrain. Par ailleurs, le regain d'intérêt scientifique pour la compréhension des émotions continue de mettre à mal le modèle classique qui séparait émotion et raison (*Ibidem*).

Partant de ce constat, dans le cadre de ce travail, je conçois la neutralité axiologique « comme un *horizon régulateur* invitant à une réflexivité sociologique sur les composantes éthiques de [mon] travail plutôt que comme la quête illusoire de « la purification » de cette dimension » (Corcuff 2011 : 4). Le parti pris épistémologique est donc celui d'une « exigence d'objectivation » (Bernard 2021). Celle-ci impose l'examen de la part sensible de la recherche en train de se faire (Héas et Zanna 2021). Dès lors, il s'agit de prendre à bras le corps les transactions affectives qui participent activement d'une certaine « économie morale » des sciences (Daston 2014), enquêteur inclus.

Dans ce sens, cette étude souscrit aux théories du point de vue et à l'« objectivité forte » telle que conçue par la philosophe américaine Sandra Harding (1995). Résultant d'une relecture féministe et critique de l'histoire des sciences, la chercheuse préconise de rompre avec les conceptions modernes de l'objectivité. Ainsi, la rigueur épistémologique qu'elle défend consiste en la mise à jour des rapports intersubjectifs et des contextes de production des savoirs en lieu et place d'une neutralisation des subjectivités. Autrement dit, il ne s'agit pas de renoncer à l'objectivité, mais à la séparation moderne entre objectivité et subjectivité. Comme l'indique Bernard Lahire,

« il n'y a pas de réalités objectives distinctes de réalités subjectives, mais des réalités objectivées dans des objets, des espaces, des machines, des mots, des manières de faire et de dire. » (Lahire 2011 : 339-340).

Par extension, aux antipodes d'une sociologie qui réduirait les acteurs sociaux à des « idiots culturels » (Garfinkel 2009), j'estime que l'ensemble des acteur·ices de la recherche exprime en gestes et en paroles des « savoirs situés » (Haraway 2009). Cela n'équivaut pas à nier l'existence d'une expertise sociologique. Seulement, celle-ci réside dans la maîtrise de compétences qui permettent d'identifier et de formaliser lesdits savoirs. En cela, il paraîtra moins étonnant aux lecteur·ices que je reconnaisse dans les discours des pratiquant·es des capacités à la réflexivité et leurs théorisations propres de ce que les émotions font.

Dans cette optique, notre approche cherche à faire dialoguer les savoirs vernaculaires, scientifiques et/ou institutionnels afin de pouvoir saisir les phénomènes sociaux à la lumière de la complexité des relations d'enquête. Enfin, plus spécifiquement à notre sujet, je prends en considération les multiples « versions » des émotions (Despret *Op. Cit.*), par définition polysémiques, qui émaillent les discours et les pratiques des chercheur·ses comme des pratiquant·es de randonnée. Qu'elles soient en concurrence, incompatibles ou confondues, il s'agit de comprendre comment les versions vernaculaires et scientifiques coexistent et s'articulent plutôt que de préjuger de la validité ou de l'authenticité de l'une d'entre elles.

1.2. Le regard disposé de l'enquêteur

En supplément de ce positionnement épistémologique, quelques éléments biographiques sont nécessaires afin de comprendre les rapports que j'entretenais avec le milieu montagnard et les activités récréatives et sportives étudiées. Originaire de la banlieue lyonnaise, j'ai grandi dans un va-et-vient constant entre un quotidien citadin et des vacances dans un village de moins de 500 habitants à la frontière entre l'Ardèche et le Gard.

Dans l'ancienne résidence secondaire héritée de mes arrière-grands-parents devenus domicile parental, au détour d'un couloir, un ethnographe pourrait observer, accroché au mur, un grand cadre parsemé de clichés photographiques en mosaïque. L'observateur méticuleux pourrait alors noter que sur une large majorité de ces images figurent deux personnes dont les traits trompent difficilement les liens filiaux. Harnachés de baudriers, skis ou snowboard aux pieds, posant sur un sommet alpin ou himalayen. Parfois les deux frères sont accompagnés de leurs parents : le père est plus souvent plongé dans un monde minéral et vertical, la mère se fait plus présente à moindre altitude.

Pour le père, soudeur et féru d'escalade depuis sa tendre jeunesse, la montagne est synonyme de libération et d'émancipation, d'exaltation des sens et du plaisir des corps en mouvement. Elle apparaît comme l'antithèse du monde du travail. Les doigts perdent en sensibilité à force de subir abrasions, brûlures, compressions. Vertèbres et articulations souffrent à force de lourdes charges. Ce monde social, c'est celui de l'usure et de la pesanteur. L'escalade est une pratique qui le distingue au sein de la famille, mais aussi dans le cadre de ses amitiés. Valorisée par ses proches qui lui reconnaissent un talent dans la pratique, elle lui procure un sentiment d'élévation au sens propre. Ce monde c'est celui de la légèreté et d'une forme de libération. D'un point de vue dispositionnel, son investissement dans l'escalade exprime par le corps des souffrances intimes qui répond assurément aux carences affectives d'antan et à quelques blessures de l'estime de soi (Le Scanff 2002).

Pour la mère, la montagne est un espace vierge et lointain. C'est un lieu où elle peut profiter de la présence et de l'affection de ses proches, où elle peut s'éloigner et se décharger, en partie, du travail de mère au foyer. En d'autres termes, la montagne qu'elle adore, elle lui appartient en propre et un en dehors des sphères domestiques. Mais avant tout, c'est vivre quelque chose de l'imaginaire et des géographies alpines des tribulations tyroliennes de la jeune Heidi, c'est faire l'expérience d'un environnement montagnard pourvoyeur de bonheur et dissipateur de souci, un environnement qui s'oppose en tout point à un quotidien urbain (Bagnoli 2023).

Enfant de classe moyenne ayant grandi dans les années 90, les montagnes nous inscrivaient dans la mythologie des vacances du « Français moyen ». Une partie de la famille et les ami·es proches faisaient ainsi des économies toute l'année pour passer une semaine à skier et festoyer tout en rejouant les scènes

cultes des *Bronzés font du ski*. Plus ponctuellement, habitués à aller « *prendre l'air* » lors de marches dominicales, il arrivait que nous allions randonner dans les massifs des Aravis ou des Écrins.

Puis, ma fréquentation des massifs alpins s'est amenuisée pour être complètement éclipsée par d'autres pratiques culturelles du Lycée aux études secondaires. La trentaine approchant, c'est en nouant des liens d'amitiés avec des Grenoblois qu'une nouvelle occasion d'arpenter les massifs alpins se présentera à moi. Jusqu'à récemment, une à deux fois dans l'été, nous nous retrouvions pour effectuer des treks de plusieurs jours dans les massifs des Écrins, du Queyras ou du Mercantour toujours guidés par un ami expérimenté. De mon point de vue, il s'agissait d'une redécouverte de la montagne via l'itinérance et le bivouac. Ce cadre, c'est celui d'un « ailleurs familier, requalifiant les relations entre ville et nature, entre travail et loisirs, entre temps contraint et temps libre, entre participation et retrait social » (Raveneau 2011: 319).

Par la suite, cette thèse fut l'occasion d'un rapprochement géographique, un discret dépaysement. En déménagement à Chambéry, je venais vivre au pied des montagnes. Ce renouvellement de ma situation résidentielle et professionnelle a affecté mon vécu corporel et social.

D'abord, avec la vie de laboratoire, les pratiques du vélo, de l'escalade, de la randonnée et du ski sont devenues les principales instances de ma socialisation chambérienne. Puis, dans un contexte professionnel renouvelé, j'ai adopté de nouveaux codes sociaux. La déférence du vouvoiement avec mes supérieurs hiérarchiques a cédé la place au respect, plus horizontal, du tutoiement. Différemment hédoniste, la sociabilité tabagique s'est vue substituée par une sociabilité sportive via des activités récréatives de pleine nature particulièrement valorisée dans tous les segments de la vie sociale chambérienne⁴³.

Enfin, en tant que chercheur, après des recherches anthropologiques interrogeant les relations que les humains entretiennent avec des androïdes ou des bactéries, j'étais amené à étudier le vécu émotionnel à l'égard du milieu montagnard des randonneur·ses selon une approche écologique. Ce déplacement provoquait à la fois une rupture et un élargissement disciplinaires : en plus de l'état de l'art propre au sujet, il m'a fallu me familiariser à des corpus sociologiques et géographiques. Puis, pour répondre aux nécessités de l'enquête sociologique, d'une part, déjà aguerri dans la pratique, j'ai volontairement bousculé mes habitudes en ce qui concerne les randonnées alpines en assumant le rôle de meneur, en marchant en solitaire, en explorant des massifs non familiers ; d'autre part, j'ai dû apprendre et découvrir un monde social et des activités récréatives qui m'étaient parfaitement inconnus (ski de randonnée, parapente et alpinisme). Évolution au sein des mondes sociaux de la recherche, trajectoires résidentielles et engagement corporel dans des activités récréatives techniques et risquées renvoient certainement à

⁴³ Il est d'ailleurs intéressant de noter que, malgré l'absence d'explication sociologique, on observe statistiquement que « les activités de pleine nature ont une grande supériorité de sociabilité par rapport aux pratiques dites standardisées » (Laporte 2005: 93).

des enjeux distinctifs. En somme, si je gomme certaines dissonances, mon rapport à la montagne comme l'écriture de cette thèse raconte quelque chose de cet héritage familial, mais aussi de l'ascension sociale d'un transfuge de classe.

1.3. Anticiper l'accès aux terrains et les relations d'enquête

De plus en plus communément, les sociologues s'adonnent à l'exercice d'une socioanalyse afin d'objectiver les rapports qu'ils et elles entretiennent à leurs sujets d'étude. L'analyse des relations sociales d'enquête, quant à elles, ainsi que les modalités de la passation de l'enquête demeurent encore trop souvent neutralisées (Papinot 2013). Les procédures d'invisibilisation des conditions sociales de l'enquête « ont surtout pour point commun d'éluder la question centrale de l'analyse des conditions réelles de l'enquête et de la dynamique relationnelle qui la sous-tend » (*Ibidem* : 5). Et parce que, dès le départ de cette enquête, l'accès aux terrains et la ligne de conduite à tenir pour approcher les pratiquant·es ont subi différentes inflexions, ce souci méthodologique doit faire l'objet d'une explicitation.

Initialement, avant même de débiter cette enquête, je me suis demandé comment j'allais pouvoir rencontrer en nombre des randonneur·ses qu'il me serait ensuite possible de côtoyer de manière répétée. De plus, l'accent étant mis sur les relations à la faune sauvage dans la formulation préalable du projet de thèse, il me fallait aussi contraindre la conception de mon terrain pour prendre en charge la possibilité de les saisir *in situ*. J'envisageais alors deux options.

Dans le cadre de ma réponse au projet de recherche, encore trop ignorant de ces antécédents scientifiques et naïvement, la première réponse me paraissait évidente : prendre pour point de départ un Club Alpin Français et participer aux réunions et sorties organisées. Par ce biais institutionnel, j'imaginai pouvoir me garantir une facilité de participation aux pratiques, l'adhésion à une communauté d'individus fédérés autour de goûts, de pratiques et de valeurs, l'instauration de relations de confiance afin de favoriser la confiance. Parce que je transposais sur le terrain ma propre expérience de la montagne en compagnie de ma famille ou d'ami·es, cela semblait le moyen évident de réduire les effets de mon intrusion. Parce que, limité par la durée de la thèse et ses financements, je présupposais que l'accès au terrain n'en serait que plus rapide. Je justifiais cela d'une part, par la richesse et la proximité des liens sociaux à tisser pour saisir finement les émotions et les dispositions sociales à l'expérience de la nature. Et, d'autre part, je pensais possible de réduire le champ d'investigation géographique en fonction des secteurs couverts par le club.

La seconde option envisagée consistait à partir de ce dernier point : restreindre l'enquête à une ou plusieurs zones géographiquement délimitées au sein d'un ou plusieurs massifs. Ce cadrage spatial permettait des observations focalisées sur une diversité faunistique restreinte et il avait pour but

d'approfondir la compréhension des rapports anthropozoologiques alpins sur le plan qualitatif. Autrement dit, plus que la recherche d'une unité de lieux ou de groupe d'acteurs sociaux, ce sont les animaux alpins présents qui étaient considérés comme les actants récurrents et assuraient l'ancrage ethnographique de l'enquête.

Néanmoins, ces deux options n'étaient ni convaincantes ni adéquates pour au moins deux motifs. D'abord, l'entrée par le club induisait une homogénéisation *a priori* de l'ensemble des pratiquant·es interrogé·es que j'avais sous-estimé. Or, l'objectif était avant toute chose de comprendre des pratiquant·es dans leur diversité sociologique. Ensuite, mes suggestions ne prenaient pas en compte l'inscription institutionnelle et scientifique de l'investigation dans le champ de recherche plus large que représente l'ANR. Formulé autrement, ce travail doctoral était considéré comme un maillon avec sa cohérence propre, mais qui devait être aussi conçu dans son articulation complémentaire avec d'autres recherches comme je vais le montrer.

2. Des relations d'enquête sous conditions : de l'inscription dans un projet scientifique pluridisciplinaire aux mesures sanitaires

Dans la sous-section qui suit, je retrace l'évolution du dispositif méthodologique, du projet initial aux différentes formes de participations des pratiquant·es. En parallèle, il s'agit également de restituer comment ce dispositif répond à un contexte social, largement affecté par la crise sanitaire liée à la COVID-19, et aux impératifs scientifiques inhérents à son inscription dans le projet ANR HUMANI. La mise à jour de ce cheminement constitue également un moyen de compréhension des spécificités propres à la population de pratiquant·es impliquée dans la présente recherche.

2.1. Contexte du projet de thèse

2.1.1. Inscription institutionnelle

Financée dans le cadre du projet ANR HUMANI débuté en 2019, cette thèse a été menée au sein du laboratoire EDYTEM (Environnements, DYnamiques, TErritoires, Montagnes – UMR 5204) et s'inscrit dans le cadre de l'ED SISEO (Ecole Doctorale Sciences et Ingénierie des Systèmes, de l'Environnement et des Organisations – ED489).

L'ANR HUMANI regroupe six organismes scientifiques (GEOLAB, LLSETI, LECA, LBBE, ONCFS et EDYTEM) avec pour objectif de mener une recherche pluridisciplinaire sur le partage, la cohabitation et les mobilités des usagers de la montagne et de la faune sauvage. Les études en cours s'ancrent dans cinq sites d'études avec cinq statuts de protections distincts représentés et ce dans différents massifs nord alpins (PNR des Bauges, RNCFS de Belledune, PN de la Vanoise, PN des Écrins

et RN des Aiguilles Rouges). Si la recherche globale de l'ANR vise à mieux connaître et caractériser les interactions des êtres humains et des animaux non humains, ma thèse contribue plus précisément à identifier pour mieux les appréhender les émotions et les perceptions des pratiquant·es de sport de nature à l'égard de l'environnement montagnard (WP1 du projet ANR).

2.1.2. Filiation avec les travaux antérieurs

Le projet de thèse dans sa formulation initiale est tributaire et complémentaire d'autres travaux passés qu'il est nécessaire ici de mentionner pour pouvoir mieux en situer les intentions. En effet, dans sa définition, cette thèse poursuit les recherches conjointes de Clémence Perrin-Malterre, en sociologie du sport et de Laine Chanteloup, géographe des relations humains-animaux ainsi que celles de Léna Gruas entre sociologie quantitative et écologie humaine sur le dérangement animal.

Ce travail fait donc suite à l'élaboration d'une première catégorisation des pratiquant·es de sports de nature qui témoignent d'une certaine pluralité dans les pratiques qu'ils et elles affectionnent et des perceptions diverses de l'environnement (Perrin-Malterre, Chanteloup et Gruas 2017). Dans une perspective de recherche-action, ces enquêtes soulignaient d'emblée la nécessité d'intervenir avec des questionnaires d'espaces protégés pour mieux informer ces publics pour le sensibiliser quant à leurs impacts sur ces territoires, tout particulièrement sur les comportements des animaux sauvages (*Ibidem*).

Deux pistes ont alors été approfondies. D'une part, les chercheuses ont montré que « différents modes de pratiques de la montagne révèlent un usage et une appropriation de l'espace montagnard spécifiques » (Perrin-Malterre et Chanteloup 2018 : 10). Les skieur·ses (ski alpin) tendent à chercher la performance, concentrés à optimiser leurs compétences corporelles alors que les randonneur·ses à ski exprimaient plus volontiers un « désir romantique de « polysensorialité » à la recherche d'une connexion, d'un faire corps avec la montagne (*Ibidem*). Plus récemment, une nouvelle piste a émergé : celle de l'étude des dispositions sociales qui orientent les manières de penser, d'agir et de ressentir des pratiquant·e·s (Perrin-Malterre 2019a).

D'autre part, ce travail de thèse vient compléter l'étude sociologique quantitative conduite dans le cadre de la thèse de Léna Gruas qui en plus d'offrir une typologie rigoureuse des pratiquant·es, a également mis en évidence certaines corrélations⁴⁴ à prendre en considération dans la présente recherche (Perrin-Malterre, Chanteloup et Gruas 2019). Ainsi, sa recherche doctorale démontre désormais que le rapport à l'environnement est corrélatif aux activités récréatives des pratiquant·es plutôt qu'aux profils-types auxquels ils correspondent. Ensuite, bien qu'une de ses hypothèses d'un lien significatif entre le rapport à l'environnement et les modalités d'implications dans l'activité soit invalidée statistiquement ; son travail montre la corrélation entre la proximité de résidence avec le milieu de pratique est plus

⁴⁴ Si j'ai évoqué les apports sur lesquels je m'appuie dans le chapitre précédent, j'aurai l'occasion de faire mention à ces travaux tout au long de la thèse.

significative pour expliquer le degré de connaissances de la faune et des statuts de protections que l'opposition citadin/rural (Gruas 2022).

Par voie de conséquence, à la suite de ces recherches, mais dans une perspective complémentaire, j'appréhende à partir d'une approche qualitative les émotions en parallèle de la perception pour comprendre le rapport des pratiquant·es d'ARS à l'espace montagnard. Dès lors, il s'agit de s'interroger sur les méthodes pour saisir les manifestations émotionnelles en situation tout en se dotant des outils nécessaires pour rendre compte des dispositions sociales qui les orientent. Ensuite, alors que l'approche quantitative met en évidence des régularités statistiques et des corrélations à l'échelle de communautés de pratiques, l'approche qualitative que j'ai ici proposée se concentre plutôt à saisir les rôles des émotions et des perceptions dans le rapport à l'environnement montagnard et, plus spécifiquement, à saisir comment se nouent les relations avec les animaux sauvages et les éléments abiotiques.

2.2. Une approche microsociologique en quête de diversité sociodémographique et de trajectoires plurielles de pratiquant·es.

Au cours de la première année d'enquête, la participation des pratiquant·es obéissait principalement à deux logiques. L'une relève d'une stratégie de valorisation et de consolidation institutionnelles de la recherche ; l'autre, d'ajustements méthodologiques en réaction au retour des enquêté·es. Dans un premier temps, l'ensemble des personnes contactées avaient d'ores et déjà participé à l'enquête par questionnaires qui s'inscrit dans le travail de thèse de Léna Gruas. Parmi plus de 2000 participant·es, un peu moins de la moitié lui ont fourni leurs contacts (mails et/ou numéro de téléphone personnel) se portant ainsi volontaires pour contribuer plus largement à sa recherche par le biais d'entretiens et/ou de focus group. Ce sont donc prioritairement ces personnes qui furent les destinataires de ma première campagne de sollicitation par mail (voir Annexe 1).

Dans un second temps, c'est sur la base d'une série d'expérimentations, seul ou accompagné, en situation de randonnée pédestre qui ont permis de reformuler les diverses propositions faites aux participant·es. Ainsi, dans cet appel à participation, après une présentation sommaire de ma personne, j'ai spécifié interroger « la perception et les émotions à l'égard de l'environnement montagnard (faune comprise) des pratiquant·es d'activités récréatives (trail, ski de randonnée, raquettes, randonnées pédestres) ». La formule n'est pas neutre et n'est pas sans conséquence en termes de posture méthodologique. Il m'a semblé nécessaire d'opter pour le dévoilement de mon sujet d'étude et donc de mentionner les termes de perception et d'émotions, même si l'usage du second peut représenter une prise de risque. En effet, renvoyant au *self* et à l'intime, certain·es chercheur·ses préconisent une révélation de la thématique *a posteriori* (Brunet 2018) afin de ne pas provoquer certaines résistances ou mises à distance des potentiel·les enquêté·es (tout cela étant également relatif aux rapports que chacun·e entretient avec la dimension affective de leur existence). Le second risque consiste également à nourrir

l'imaginaire du chercheur.ses en sciences sociales comme observateur.ice expert.e des mécaniques comportementales, voire comme profanateur.ices des pensées du sujet (Beaud et Weber 2017). Aussi, soucieux de l'élaboration d'une relation de confiance avec les participant.es, j'ai donc évité d'utiliser les termes d'« enquête », d'« enquêteur » ou « enquêté.e » pour éviter d'induire les craintes suscitées par certains imaginaires (l'enquête journalistique, l'interrogatoire policier) (*Ibidem*).

Pour résumer, il s'agissait de saisir trois types de situations où les interactions et les jeux d'influences entre observateur.rices et observé.es se voient combinés différemment et de manière complémentaire (Devereux 2012) pour obtenir :

- Des descriptions ethnographiques sur la base d'une observation participante sur le terrain au plus proche des ressentis et de la subjectivité du chercheur sur la situation et les relations aux existant.es humains et non humains.
- Des discours autobiographiques, ou reconstructions narratives, des expériences socialisatrices vécues par les pratiquant.es et guidées par les pistes de réflexion du sociologue.
- Des récits documentés et réalisés par les pratiquant.e.s d'une sortie en montagne en l'absence du sociologue (en suivant une consigne simple en amont).

Dans les trois cas de figure présentés, l'angle d'approche privilégie tantôt le point de vue de l'ethnographe tantôt celui des randonneur.ses pour ensuite se voir modifiés dans la procédure de production de données qualitatives. Prendre en compte la part active des chercheur.ses comme des participant.es impliquent la considération des différentes formes de configurations sociales induites (Papinot 2013). L'ensemble des paramètres de la relation entre l'ethnographe et les acteur.ices représentent une source d'information qu'il convient d'exploiter en revenant sur l'observateur et ses effets (Laplantine 1998).

Les semaines se sont écoulées et les premières réponses aux mails envoyés me sont parvenues. Comme en témoigne la figure ci-dessous (Figure 3.1), après nos premiers échanges, les profils sociologiques des primo-répondants présentaient tous un certain nombre de points communs.

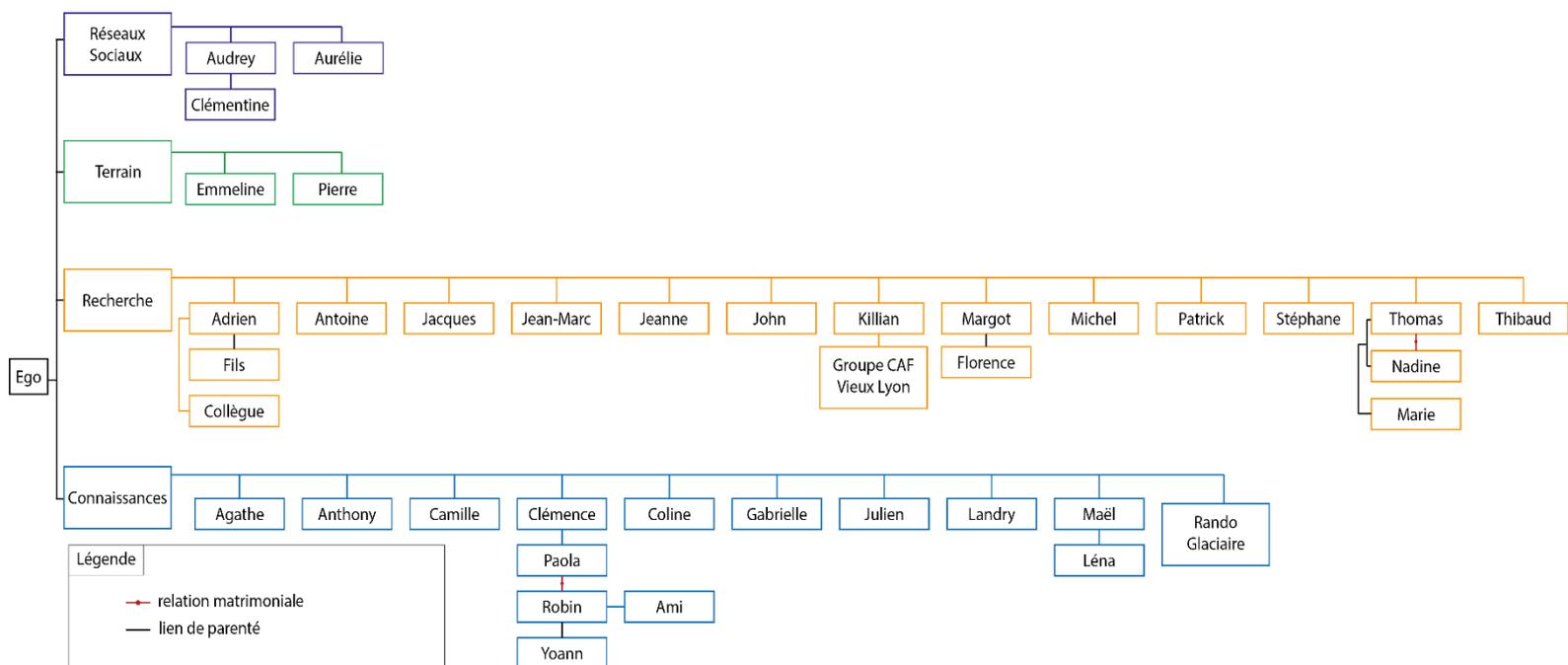


Figure 3.1 : Synthèse des modes de sollicitations et des relations d'enquête

Tous étaient des hommes, d'un âge supérieur à 40 ans, de classe moyenne supérieure ou plus, qui possèdent un haut degré de maîtrise dans divers sports de pleine nature et vivant à proximité des sites de pratique. À l'inverse, d'autres ne pensaient pas correspondre à ma demande comme Florence qui m'a répondu :

« J'ai toujours aimé la montagne et j'adore les randonnées et malgré tout je reste prudente en montagne je n'y vais jamais seule. De ce fait, je ne suis pas une experte et sûrement pas la bonne personne pour votre analyse. »

À mesure que je réunissais toutes ces paroles d'hommes, tous des plus disponibles et enthousiastes à ajouter leur pierre à l'édifice de cette investigation, l'homogénéité apparente du groupe m'interrogeait. Certes, elle correspondait au portrait socio-démo-géographique confirmé par l'étude de Léna Gruas. Aussi, elle témoignait de positions sociales où la montagne se fait « allégorie des logiques de domination » et « espace pratiqué par les classes les plus privilégiées » (Gruas : 227)⁴⁵. Mais, devais-je

la considérer comme un biais à contourner méthodologiquement ou un cadrage à renseigner ? Comment prendre acte de ma position privilégiée en vertu de ma proximité sociale avec les enquêté-es ? En

⁴⁵ Toutefois comme la chercheuse l'indique, ces régularités statistiques ne doivent pas pour autant occulter les différences distinctives entre les pratiques et la pluralité de styles de pratique actualisés par les pratiquant-es (*Ibidem*).

parallèle, les quelques retours de personnes qui disqualifiaient *a priori* en la dévalorisant leur contribution potentielle interrogent tout autant la portée de cette enquête et sa position vis-à-vis d'un discours dominant et légitime. De mon point de vue, ce ne sont pas seulement des options méthodologiques qui soulèvent ces questionnements. Se situer par rapport aux discours dominants et légitimes, c'est reconnaître des enjeux épistémologiques et éthiques, c'est également s'interroger sur la pertinence d'une sociologie pragmatique des randonnées alpines. Sur ce point – et ce n'est pas le seul – mon investigation s'aligne sur la posture défendue par Muriel Darmon dans son étude sociologique de l'anorexie (2003). Ainsi, selon moi, jeter un regard résolument sociologique, c'est tendre vers la mise à distance des discours dominants (c'est-à-dire ayant acquis le monopole de la parole légitime sur cet objet) sur une réalité qu'ils ne décrivent que partiellement.

Ainsi, la robustesse épistémologique de cette enquête repose moins sur la représentativité d'une population étudiée que sur la restitution d'une diversité sociodémographique et d'une pluralité de trajectoires et de points de vue, qu'ils soient dominants ou minorisés. Par conséquent, après concertation, il a été décidé d'étendre les appels à participation par le biais de connaissances interpersonnelles, des rencontres faites sur le terrain et des réseaux sociaux⁴⁶. Par ce biais, je me suis concentré à trouver des enquêtés aux profils hétéroclites et hétéronomes par rapport aux précédents. Néanmoins, *a posteriori*, il faut prendre en considération que l'échantillon constitué demeure très homogène en termes de classes d'âges et que la parité de genre n'a pas été atteinte. L'ensemble des enquêtés interrogés ont en commun de pratiquer et/ou d'avoir pratiqué une pluralité d'activités. Tout au long de leur parcours de vie, l'investissement dans chacune d'entre elles a pu évoluer. Pour finir, c'est l'application du principe de saturation qui vient circonscrire le volume de l'échantillon. L'inventaire des jeux émotionnels et le repérage des processus dispositionnels servent ici d'indicateurs et de seuil aux effets de saturation d'informations. Ceci est valable sur le plan ethnographique comme en ce qui concerne la réalisation d'entretiens (Olivier de Sardan 1995).

2.3. Sollicitation par les réseaux sociaux et sanction sociale

Dans l'optique de privilégier le recueil de points de vue minorisés et plus particulièrement féminins sur les activités récréatives de montagne, j'ai dans un second temps procédé à des prises de contact par les médias sociaux, à savoir CamptoCamp et Facebook. Le premier est un forum communautaire sur lequel les membres peuvent diffuser et partager des topos, des récits de sorties, des conseils pratiques, *etc.* Le second, célèbre réseau social, propose l'intégration dans des groupes communautaires dédiés à différentes activités culturelles notamment. Par ce biais, il est possible de chercher des compagnons de

⁴⁶ Ce procédé ne s'est pas montré des plus opérants, cependant ce mode de passation a suscité quelques échanges qui me semblent significatifs quant aux rapports de domination, et plus particulièrement de genre, structurant de l'espace social des activités récréatives de plein air. Cf. sous-section suivante.

randonnées, mais aussi d'envoyer des comptes-rendus photographiques d'excursions. Les sollicitations sur ce dernier ont été peu concluantes : moins d'une dizaine de réponses de randonneuses qui voulaient bien participer à l'enquête, mais aucune n'a abouti au bout du compte.

Il en a été tout autrement sur CamptoCamp. Première réaction : un mail privé à tonalité humoristique. L'auteur me signifie, d'une part, sa culture des sciences sociales en me comparant à Martin de la Soudière. Et, d'autre part, c'est plus fort que lui m'explique-t-il, ma demande s'adressant prioritairement à des randonneuses, il ne peut s'empêcher de lire entre les lignes une invitation camouflée à quelques ébats à caractères sexuels. Très rapidement, d'autres réactions apparaissent publiquement sur le forum. Dans les échanges publics, l'usage du terme « *consentement* » provoque des exclamations, l'écriture inclusive et les points sécants suscitent des angoisses de castration auprès de « *mec* » et autre « *mâle hétéro de naissance* » interloqué par une recherche qui serait « *réservée aux filles* ». Sur le fond et dans la forme, mon propos dérangeait. Avais-je transgressé quelques conventions d'usage dans cette communauté de pratiquant·es ? Loin de moi la prétention à une quelconque essentialisation, ces échanges fournissent tout de même l'occasion d'expression d'une masculinité troublée par l'invite. Formulée autrement, l'expression de cette masculinité viriliste apparaît dans le rapport qu'instaurent les éléments de langage et l'inclusivité de mon mail avec les normes dominantes du groupe.

Loin d'être anecdotiques, deux autres thématiques sont mises en relief au sein des discussions sur le forum. Premièrement, il y a la question du risque et de la responsabilité. Pour l'un des répondants, l'observation participante sur la base d'une sortie en montagne pose un problème : elle engage différents régimes de responsabilité (civile, pénale, administrative) et s'articulent entre mondes professionnels (celui de la recherche) et activités de loisirs (celui des randonneur·ses). En soulevant la question du traitement judiciaire des problèmes de sécurité des sports de montagne et d'éventuels conflits d'intérêts, il révèle les limites et les débords normatifs des pratiques de la recherche et des loisirs de montagne. Deuxièmement, une autre personne, non sans second degré, demande quelques précisions sur la prise en charge de la collation. En plus de mettre le curseur sur la fonction sociale de cette instantane commensale que représente la collation en randonnée, c'est aussi un rappel à l'ordre. J'avais ajourné l'explicitation des termes relatifs aux rétributions éventuelles et à la restitution.

Au final, seule une pratiquante me contactera par ce biais et contribuera à l'enquête. Si, comme moyen de rencontre, l'usage des réseaux sociaux ne se s'est pas avéré des plus féconds, il a permis de mettre en avant quelques aspects normatifs structurants des relations sociales propres à la communauté de pratiques.

2.4. Les activités récréatives de plein air face au confinement de la population française

Du 12 au 15 mars 2020, en guise d'introduction sur le terrain et afin de me confronter à la pratique qui m'était la plus étrangère, je me suis préparé pour un séjour de cinq jours au refuge du col de la Vanoise. Les financements propres à ma thèse me permettaient d'être correctement équipé, pour skier et pour enquêter. Motivé par le caractère immersif et opportun de ce terrain de quatre jours, j'ai pu concilier un travail d'enquête ethnographique en tandem avec Camille Savre⁴⁷ (désormais doctorante du laboratoire) et une session d'apprentissage informelle au ski de randonnée guidée par cette dernière. Suite aux premières observations, se greffaient à mon enthousiasme déjà de nombreux questionnements partagés avec ma collègue⁴⁸. Hélas, à peine rentré de Vanoise, je recevais un appel de ma colocataire m'alertant du caractère imminent d'une mise en confinement de la population pour endiguer la prolifération de la COVID-19. Loin d'être anecdotique, la pandémie fit événement et impacta autant les conditions de réalisation de mon enquête que les vécues des pratiquant·es interrogé·es tout au long des trois années d'investigation.

Le premier effet du déploiement du dispositif sanitaire fut l'interruption précoce de ma première campagne de terrain. De plus, nos enquêtes, à Camille et moi-même, étant tributaires du caractère saisonnier – au sens d'une périodicité et d'une dépendance à des configurations environnementales spécifiques – de pratiques d'activités récréatives, nous avions j'avais déjà mis à l'agenda de futures excursions et pris des rendez-vous avec des guides de haute montagne recommandé·es par Léna Gruas. En plus de l'avortement prématuré de la campagne de terrain, le confinement a entraîné une rupture de communication. À l'exception de l'un d'entre eux, nous n'aurons pas eu l'occasion de nous retrouver avec les enquêté·es. Dans un troisième moment, et non des moindres, alors que nous étions tou·tes enfermé·es, c'est l'ensemble de mon projet de thèse qui se retrouvait en sursis. Dans un premier temps, l'inertie qui affecta la vie de laboratoire et la suspension des temporalités allouées et habituelles aux recherches produisit une désorientation. Comment négocier le virage qu'imprimait la crise sanitaire à un parcours doctoral ayant déjà des allures de course contre la montre ?

L'ironie et la déception qui ont accompagné ce retour forcé dans mon appartement villeurbannais devinrent la tonalité affective première de la mise en récit de mes études doctorales. En tant que doctorant dont la vie de laboratoire a été en partie mise en parenthèse, j'étais face à un dilemme : que faire pour mettre à profit la situation ? Avec ma direction, nous avons un temps émis l'idée de réorienter le sujet de thèse. Sur le plan méthodologique, nous avons évoqué la possibilité de débiter les entretiens en ayant recours aux outils numériques de visioconférences. Une éventualité qui constituait selon moi un obstacle plutôt qu'un gain quelconque dans l'élaboration d'un dispositif favorable aux discours sur

⁴⁷ Celle-ci réalisait alors un stage en vue de l'obtention d'un Master Sociétés et biodiversité du Museum National d'Histoire Naturelle de Paris.

⁴⁸ Pour plus de précision, ce premier terrain ethnographié fait l'objet d'un traitement particulier et conséquent dans le chapitre 8.

et à l'expression des émotions. Sur le plan de la construction de l'objet d'étude, nous nous sommes posé la question d'une réorientation thématique autour de l'exploitation de corpus littéraire tel que celui des récits d'aventures. En dernier lieu, c'est une option plus pragmatique qui a occupé la temporalité singulière de ce premier confinement. Avec Camille, nous avons décidé de mutualiser nos observations et nos efforts afin de faire un premier état des lieux autour du ski de randonnée, une activité récréative encore trop peu ethnographiée et questionnée en sciences sociales. La mise à distance de nos enquêtés est devenue l'occasion de cultiver des liens de solidarité entre chercheur·ses et d'expérimentations méthodologiques (Marpot et Savre 2022). À notre manière, nous faisons peut-être l'expérience d'une forme de sérendipité en nous saisissant de ce contexte imprévu afin de développer une réflexion originale (Merton 2016).

2.5. Persistances des effets de la pandémie. Des temporalités saccadées, des corporéités astreintes et des disponibilités troublées

L'ensemble des éléments rapportés précédemment constituent des repères prépondérants pour comprendre comment le dispositif d'enquête a été élaboré pour obtenir la participation de pratiquant·es aux trajectoires singulières, aux habitudes aussi disparates allant de la balade dominicale aux raids en ski de randonnée, trek et autres randonnées glaciaires.

Pour autant, à mesure que l'enquête suivait son cours, il a fallu reconnaître qu'en plus du retard et du détour impliqué par le début de la crise sanitaire (le premier confinement), son évolution épidémiologique allait affecter l'ensemble des temporalités dans lesquelles s'inscrit cette étude. Du point de vue de la temporalité propre au travail de thèse, les confinements, les règles d'isolements en cas de contraction du virus et les restrictions de déplacement sur des périmètres réduits à quelques kilomètres ont introduit un rythme à deux vitesses. D'abord, un arrêt impromptu, enfermé en banlieue lyonnaise, suivi d'une reprise et d'un déménagement à Chambéry, rapprochement avec le laboratoire, facilitation des allers et retours dans les massifs des Bauges, de Belledonne et de Vanoise. Un freinage forcé marqué par une certaine perte de repères puis une accélération brusque suscitant un sentiment d'urgence quant à la tenue de l'enquête.

Puis, quand nous n'étions pas confinés, entre octobre 2020 à juin 2021, nos déplacements furent variablement limités. Si d'un strict point de vue légal, j'étais, au même titre que les guides de montagne, autorisé·es à randonner en montagne dans le cadre de mon travail, les principaux concerné·es par l'enquête, elles et eux se voyaient contraint·es de respecter un périmètre de déplacement n'excédant pas les 10 km. Or sans enquêtés ni randonnées, c'est l'ensemble du programme et de la méthode inductive établie au préalable qui se voyait ajourné.

Ensuite, il a fallu s'adapter aux effets de la crise sur les temporalités propres au quotidien des enquêté·es. Après de multiples échanges et un entretien exploratoire, un « refus de terrain » (Darmon 2005) mettait déjà en relief les termes d'une indisponibilité diffuse de la part d'éventuel·les enquêté·es. Surplus de travail, mise à distance des proches, recherche de bien être suite à l'isolement et l'enfermement sont trois motifs qui ont pu m'être adressés par l'enquêtée pour justifier son désistement. Dans cette perspective, la COVID et ses réseaux a eu pour effet la rétention des besoins, des désirs et des projets des enquêté·es. Par ailleurs, il n'est pas anodin de constater que dans l'ensemble des entretiens menés, la crise sanitaire liée à la COVID 19 est décrite comme une période temporelle perturbée et perturbante (il y a un avant, un pendant et un après), bénéfique pour la nature, mais pénible, voire douloureuse pour les humains. Autrement dit, le confinement a représenté l'occasion douce-amère de reconsidérer, les attaches affectives, sociales et spatiales de chacun. Alors que « la multiplicité des temps sociaux a été ramenée à la seule sphère domestique », les « récits confinés » (Burguet et Didier 2021) soulignent l'émergence d'un questionnement chez les enquêté·es qui se montrent tour à tour nouvellement acteur·ices de leurs temps (le confinement vécu comme parenthèse) et dépossédé·es de ce dernier (le confinement comme temps perdu).

Les invitations à contribuer à cette étude, l'écoute que j'ai essayé d'offrir durant les entretiens et les sorties ont été guidées autant que possible par une éthique du *care* respectueuse de l'autre. Cette posture était doublement justifiée par un contexte où certain·es pouvaient exprimer des sociabilités fragilisées et par la volonté d'accéder aux dimensions affectives de la vie sociale. À l'inverse, le contexte post-COVID s'est aussi montré favorable à l'enquête dans la mesure où la crise sanitaire a fait naître chez certain·es un manque voire un besoin de montagne, de sociabilités et d'activités récréatives renouvelé.

2.6. Inventaire des participant·es selon les dispositifs méthodologiques

La figure qui suit liste l'ensemble des pratiquant·es qui ont participé à au moins l'une de mes sollicitations (Tableau 3.1 : Synthèse des données sociodémographiques des principales participations à l'enquête). L'ensemble des prénoms utilisés pour désigner ces personnes a fait l'objet d'une anonymisation via l'usage de pseudonymes. Pour faciliter leur identification et l'écriture, ces derniers sont le fruit d'une opération de substitution qui renvoie soit à leurs réseaux d'interconnaissances, soit aux miens. En procédant de la sorte, je suis bien conscient d'altérer des marqueurs d'identification portant l'empreinte de contextes sociaux spécifiques. Néanmoins, en les appelant par ces prénoms, j'ai voulu restituer la qualité affective des relations d'enquête.

Tableau 3.1 : Synthèse des données sociodémographiques des principales participations à l'enquête

| Pseudonymes | Sexe | Âge | Lieu de résidence | Origine | Profession | Exploratoire | Sorties | Récits de vie | Photo Élicitation |
|---------------------------|------|-----|-------------------|----------------------|---|--------------|----------------|---------------|-------------------|
| Adrien | H | NC | Alleverd | Alleverd | Agent OFB | | x2 (randos) | | |
| Agathe | F | 25 | Chambéry | Roanne | Paysagisme | | | | |
| Anthony | H | 36 | Phnom Pen | Chenove | Chef d'équipe - Développement Internationale | | x4 trek | | |
| Antoine | H | 68 | Villon | Basse Normandie | Retraité (prof d'EPS) | | | Visio | |
| Audrey | F | 25 | Grenoble | Isère | AMM, Assoc Science et Montagne, stage survie | | | | |
| Aurélie | F | 35 | Aix | Paris | Professeur de philosophie | | | | |
| Camille | F | 22 | Hautes-Alpes | Gap | Doctorante en sociologie | | x2 | | |
| Clémence | F | 34 | Crest | Normandie | Éducatrice spécialisée | | x4 ski, trek | | |
| Clémentine | F | 28 | Aix | CF Rdv | AMM, kinésithérapeute | | | | |
| Coline | F | 25 | Pilat | Bourg Saint-Maurice | Sage-femme en reconversion (élevage caprin) | | raquettes | | |
| Emeline | F | 27 | Annecy | Annecy | Management et énergie (suisse) | | x2 rando | Visio | Visio |
| Florence (sœur de Margot) | F | 23 | Lyon | Saint Martin-En-Haut | Étudiante (dernière année Orthophoniste) | | rando | | |
| Gabrielle | F | 28 | La Motte | Chambéry | Gestion d'une association culturelle (reconversion) | | | | |
| Jacques | H | 65 | Saint-Sulpice | NC | Guide à la retraite | | | | |
| Jean-Marc | H | 63 | Grenoble | Albertville | Retraité - cadre supérieur | | rando | | |
| Jeanne | F | 36 | Annecy | NC | Fonctionnaire | | | | |
| John | H | 65 | Annecy | Normandie | Retraité - fonction publique | | rando | | |
| Julien | H | 25 | Chambéry | Montpellier | Étudiant | | | | |
| Killian | H | 36 | Sonnaz | Lyon | Paysagiste | | x2 rando,ski | | |
| Landry | H | 28 | Lyon | Marseille | Restauration | | x2 rando, trek | | |

| | | | | | | | | | |
|---------------------------------------|---|----|---------------------|-------------------------|---|--|----------------|-------|--|
| Léna | F | 26 | Lyon | Rhône-Alpes | Étudiante (orthophonie) | | | | |
| Maël | H | 26 | Lyon | Rwanda | Étudiant bio/anthropo | | trek | Visio | |
| Margot | F | 26 | Lyon | Saint Martin-En-Haut | Art du spectacle/ Référente écologie tournage | | rando | Visio | |
| Marie (fille de Nadine/Thomas) | F | | Lyon | Lyon | Étudiante | | | | |
| Michel | H | 59 | Doussy | Orgelet | Retraité - sapeur-pompier | | ski | | |
| Nadine (femme Thomas) | F | NC | Charly | Lyon | NC | | | | |
| Paola (compagne de Robin) | F | 27 | Crest | Berry | Salariée dans une association en ESS | | x2 ski/trek | | |
| Patrick | H | 57 | Saint-Ours | Rouen | Professeur EPS - Guide Haute Montagne | | rando | | |
| Pierre | H | 45 | Sollières-Sardières | Saint-Jean-de-Maurienne | Traducteur dans l'édition, AMM | | | | |
| Robin (compagnon de Paola) | H | 27 | Grenoble | Vallée de l'Arve | Directeur de cabinet - Syndicat Mixte mobilités | | x2 ski/trek | Visio | |
| Stéphane | H | 40 | Allevard | Sallanches | Agent municipal/pilote drone | | rando | Visio | |
| Thibaud | H | NC | Ancy | CF Rdv | Retraité Grand Chantier | | | Visio | |
| Thomas | H | 56 | Charly | Lyon | Kinésithérapeute | | rando | | |
| Yoann (père de Robin) | H | NC | Vizille | Vallée de l'Arve | Retraite - Moniteur ski | | Ski | | |

En définitive, il faut bien souligner que les relations d'enquête relèvent de différentes formes de socialités. Si tout au long de cette recherche, dans les récits de vie et les descriptions ethnographiques, les usages du tutoiement et des prénoms tendent à estomper les différences de distance sociales et aplatir les rapports sociaux, il faut bien garder en tête qu'ils peuvent revêtir des enjeux de classe, l'expression d'un certain paternalisme, d'une proximité d'âge (Joffre 2020) ou d'un certain rapport affectif. Dans ce sens, plutôt que d'invisibiliser la diversité des régimes relationnels avec les enquêté·es, il nous semble que l'objectivation de notre étude tient à leur dévoilement et à leur saisie comme des opérateurs sociologiques. Dans ce sens, si l'on peut distinguer des enquêté·es avec lesquels je considère partager des liens de familiarités et d'autres qui m'étaient parfaitement inconnus, j'en fais mention dans le texte.

3. Retracer les trajectoires individuelles de randonneur·ses. Des entretiens exploratoires aux récits de vie

La réalisation d'entretiens sociologiques s'est imposée dès les prémices de la construction de notre objet d'étude. Deux types d'entretiens aux méthodologies spécifiques ont été employés, les premiers à vocation exploratoire, les seconds visant la production de récits de vie. Dans les lignes qui suivent, nous expliciterons leurs modalités d'usage, leurs fonctions et leurs effets sur le dispositif d'enquête.

3.1. Des entretiens exploratoires au service de la méthode et des relations d'enquête

Minimaliste dans sa conception, sans consigne précise, l'entretien exploratoire a fait office de premier contact avec la première vague d'enquêté·es⁴⁹. Mené avec 25 personnes dont deux qui n'ont pas souhaité participer plus avant, ces entretiens faisaient office de première explicitation des termes de la relation d'enquête avec l'ensemble des participant·es. Celles et ceux qui nous accompagnaient (toujours des proches, ami·es ou famille des enquêté·es) se voyaient introduits à l'enquête par l'intermédiaire des participant·es volontaires. Ces entretiens débutaient par l'exposé du sujet de thèse et il se poursuivait par un échange d'apparence moins formel où l'interlocuteur·ice était libre d'aborder les sujets souhaités. Dans le même temps, comme dans tout entretien libre, je restais attentif à la formulation de pistes à investiguer à l'avenir. Ces entretiens duraient approximativement une heure et faisaient l'objet d'une retranscription écrite systématique dans mon carnet de terrain immédiatement après leur tenue.

Ces entretiens furent réalisés en tête à tête dans des lieux, par téléphone ou par mails. Ce premier contact fournissait l'occasion d'une négociation des termes de l'éventuelle participation des pratiquant·es à l'enquête. D'abord, je précisais sommairement mon objet d'étude sans trop m'appesantir lorsque

⁴⁹ Dans un second temps, les enquêté·es étant soit des personnes que je connaissais personnellement, soit des connaissances de connaissances, s'avéraient volontaires spontanément soit à la suite de mes explications, soit par l'intermédiaire de proches.

j'évoquais l'étude des émotions. J'employais alors autant que possible l'expression « expérience sensible en montagne ». Et lorsque des précisions ou l'intitulé de ma thèse m'étaient demandés, je répondais avec parcimonie et circonspection.

Ces entretiens suivaient un canevas et des méthodes similaires. À la présentation du projet de recherche, succédaient deux temps d'échanges distincts. Dans un premier temps, il s'agissait d'explicitier les conditions de réalisation de l'enquête et des diverses productions scientifiques qu'elle sous-tendait. Dans un second temps, ce sont différents critères concourant à la participation de l'enquêté·e qui étaient discutés.

Premièrement, je me tenais à disposition pour compléter les informations dont ils et elles disposaient quant à la définition du sujet d'étude et aux modalités pratiques de l'investigation sociologique. Ce moment fournissait aussi une première occasion de dissiper quelques confusions quant à l'exercice du métier de chercheur en sociologie. À de multiples reprises, il m'a donc fallu préciser comment mon travail se distinguait du journalisme et des sciences expérimentales. Si ces craintes étaient diffuses, au moins deux enquêté·es ont fait état d'expériences malheureuses avec des journalistes. Considérant que leur parole avait été instrumentalisée, l'explicitation de la méthode de production des données et l'exigence de restitution a pu dissiper les peurs d'une divulgation publique d'informations privées, d'une déformation voire d'une manipulation de leurs paroles à mauvais escient. J'appuyais également mon argumentaire et je soulignais une démarcation avec les journalistes par la visée applicative de mon projet de recherche. Produire ensemble des données sur leurs pratiques, c'était permettre aux gestionnaires d'espaces naturels une compréhension plus profonde de leurs usages et *in fine*, leur donner les moyens d'améliorer les conditions de vie des existant·es des montagnes.

Dans d'autres cas de figure, les enquêté·es, souvent avec humour, faisaient part d'un intérêt doublé de suspicion quant aux facultés d'analyse des sociologues. Selon elles et eux, nous aurions accès aux recoins les plus profonds de leurs esprits, nous pourrions dévoiler les ficelles sociales qui orienteraient leurs faits et gestes. L'évocation des émotions pouvait de plus amplifier ces inquiétudes plus ou moins conscientisées. En réponse, je prenais soin de préciser ma posture scientifique en mettant l'accent sur les dimensions pragmatique et épistémologique. J'expliquais alors que je m'attachais à décrire principalement ce qu'ils ou elles font et non ce qu'ils ou elles sont. De la même manière, je ne travaillais pas « sur » elles et eux, mais, « avec » elles et eux, « à leurs côtés ». La plupart du temps, je me retrouvais face à des hommes plus âgés qui m'invitaient à user du tutoiement, « c'est comme ça en montagne ». Et si, j'observais aisément des différences dans leurs aptitudes à user de la parole en public face à un inconnu, invariablement je ressentais que les choses l'emportaient sur les mots, le faire sur le dire.

Ces premières rencontres duraient environ une heure et fournissaient déjà l'opportunité de quelques observations, du partage de quelques récits d'excursions montagnardes. En ce qui concerne ces derniers, deux raisons principales les motivaient. Tout d'abord, parce qu'elles étaient marquées par un événement

qui semblaient profondément résonner avec l'idée que mon interlocuteur·ice se faisait de mon sujet, parce que ma sollicitation coïncidait avec une expérience récente, j'étais l'auditeur parfait pour écouter et faire perdurer ces récits. Indirectement, ces récits concouraient à une évaluation tacite, une mise en rapport de nos styles de pratique. Par ce geste, un itinéraire de randonnée pouvait émerger qui disait quelque chose de ce que nous pouvions et voulions partager en montagne. Car si j'avais pour souci de m'accommoder aux habitudes des pratiquant·es rencontré·es, il fallait aussi s'adapter aux circonstances environnementales, aux aléas météorologiques et surtout reconnaître nos différences. Celles-ci s'exprimaient en termes de capacités physiques (endurance et vitesse nécessaires pour parcourir un dénivelé donné, compétences techniques), de possessions matérielles (équipement, moyen de transport), de besoins (par rapport à l'enquête) et d'envies. Des différences que nous incarnions donc.

3.2. Le récit de vie comme moyen d'acquisition des trajectoires de pratique et des dispositions sociales

À la suite des entretiens exploratoires et aux autres échanges préliminaires avec l'ensemble des pratiquant·es, 25 entretiens par récits de vie ont pu être réalisés, le plus souvent au domicile de la personne et, dans le cas contraire, en visioconférence.

Ils consistent en des entretiens semi-directifs d'une durée moyenne de trois heures, orientés vers la production de narrations à caractères biographiques. Dans ce sens, l'enquêteur assume un rôle de témoin ou d'accompagnateur tandis que l'interviewé·e est le guide qui déroule le récit subjectif de son parcours de pratiquant·e, ses évolutions et ses rapports au milieu montagnard. Lors de cette reconstitution narrative, l'interviewé·e « lisse » ou reconstruit une cohérence biographique *a posteriori*, à partir de souvenirs et d'une remémoration nécessairement lacunaire, chaotique et fragmentaire (Bertaux 2010). En prenant garde à ne pas substituer l'histoire de vie au vécu réel, c'est-à-dire en analysant ces récits comme des constructions soumises à une « idéologie biographique » (Bertaux 1980) ou « illusion biographique » (Bourdieu 1986) qui rendent compte à la fois de la trajectoire de vie de la personne et de la manière dont elle donne du sens à sa propre histoire. En d'autres termes, le récit de vie est un processus qui rend compréhensible d'un point de vue diachronique les expériences personnelles en les articulant à l'histoire personnelle et l'histoire collective (le rapport entre l'individu et la société). En outre, j'ai également gardé à l'esprit qu'à cette illusion subjectiviste répond une autre illusion, celle « objectiviste » (Clot 1989), c'est-à-dire celle qui consiste à figer dans le temps les personnalités ou à réduire le devenir de l'individu à un comportement ou des catégories. Par ailleurs, en mettant autant que possible ces discours biographiques en perspective de l'étude ethnographique de leurs randonnées et de leurs pratiques, il s'agissait aussi de me prémunir de certaines préconceptions. En effet, pour une part, en suivant les paroles des randonneur·ses aux pieds de la lettre, il serait tentant de réifier l'idée selon laquelle les ARS de montagne constituent un en dehors des contraintes sociales dans la mesure où nombre d'entre elles et eux

revendiquent la quête d'un répit social voire d'un « sentiment de solitude » pour paraphraser le naturaliste John Muir (2020).

C'est l'un des motifs qui a participé au déploiement de ces dispositifs méthodologiques. L'ethnographie informant les entretiens (et *vice versa*), l'objectif était de restituer les subjectivités des pratiquant·es sans pour autant les ériger en acteur·ices rationnel·les affranchis de tout contexte social, sans pour autant les réduire en agents qui ne répondraient qu'à des facteurs sociaux extérieurs. Des facteurs que seul·e un·e sociologue pourrait déceler.

Le choix des entretiens par récits de vie nous est apparu comme un moyen adéquat pour interroger les temporalités et les effets, l'articulation en somme, de différents « domaines d'existence » ou « sphères de socialisations » dans lesquels se forment les trajectoires individuelles des pratiquant·es (Bertaux *Op. Cit.*). Dans tous les cas de figure, j'avais pour principe de me couler dans le flot discursif de l'interviewé·e en utilisant autant que possible des formules de relances (en invitant à expliciter les détails, en répétant la dernière phrase énoncée pour demander de plus amples précisions). Lors de l'entretien, j'annotais mon carnet en consignant principalement les gestes, les expressions faciales, jeux de regard et tous les évènements qui pouvaient affecter la situation d'interaction. Ce carnet me servait également pour recueillir des questions que je posais après coup pour ne pas créer de rupture dans le rythme et la dynamique du récit. Quand l'interviewé·e s'arrêtait satisfait de son récit ou m'invitait à poser des questions, je me référais à un inventaire sommaire des contextes de socialisations (famille, école, travail, relations affectives, corps, espaces, animaux, pratiques culturelles) afin d'explorer ceux qui n'avaient pas été abordés. En amont et en aval, je notais également mes ressentis et mes impressions.

J'ai opté pour la réalisation des entretiens en coprésence physique et si possible au domicile de l'enquêté·e pour deux raisons. Premièrement, je souhaitais contourner les biais et la perte d'informations induits par les relations d'enquête à distance et les médiations techniques qui s'immiscent dans l'interaction sociale d'entretien. Deuxièmement, j'estimais que l'accès au domicile de l'enquêté·e servait une certaine exigence ethnographique. En effet, il permet de faire l'expérience d'un lieu de vie ordinaire, d'observer les objets du quotidien, de partager une ambiance, des sensibilités propres à l'enquêté·e. Plus prosaïquement, il permet de répertorier une multiplicité d'indices visuels et matériels qui enrichissent la compréhension de la vie sociale de l'enquêté·e (Lahire 2005a). Plus spécifiquement par rapport à notre sujet d'étude, la présence d'ouvrages d'alpinisme, de photographies de bouquetins et autres marmottes, les cartes IGN encadrées (*etc.*) sont autant de marqueurs spatiaux significatifs de rapports au milieu montagnard et sa culture. Ainsi, la visite du domicile permet de saisir divers indices qui renseignent le sociologue sur les usages sociaux et la place qu'occupent les activités récréatives de montagne dans l'univers social de l'enquêté·e.

Avant même la tenue du premier entretien, l'option des technologies de visioconférences me semblait inenvisageable. La dépendance à la qualité du réseau internet, les restrictions de cadrage et de résolution

de l'image via les webcams et les écrans m'inspiraient une certaine défiance. Bien que ces outils ont cela de commode qu'ils autorisent de s'affranchir de quelques contraintes spatiale et temporelle ; paradoxalement, ils induisent à la fois un alourdissement du dispositif matériel de l'entretien et une perte des données qualitatives produites (par des effets de cadrage, de distanciation sensorielle, par la résolution de l'image, *etc.*). Initialement, selon moi, tous ces éléments introduisaient des modifications de qualités de nos présences respectives avec lesquels, peut-être par un certain traditionalisme, je ne voulais pas transiger. De mon point de vue, il s'agissait de facteurs limitants qui produisaient des effets de distanciation et des distorsions de situations contre-productives. Pourtant, par la force des évènements, un certain nombre d'entretiens ont été réalisés via l'usage des logiciels de visioconférences Zoom et Skype. Nous nous y sommes résolus d'un commun accord avec les enquêté·es lorsque les restrictions de déplacement causées par la crise sanitaire et lorsque l'éloignement géographique le justifiait. Contrairement aux préconceptions et aux craintes exprimées ci-dessus, ces expériences d'entretiens biographiques à distance ont montré qu'il pouvait y avoir un effet libérateur sur la parole et diminuer « l'asymétrie des rapports de pouvoir au sein de la relation d'enquête en permettant aux personnes qui se dévoilent de mieux maîtriser le cadre de l'interaction » (Lévy-Guillain, Sponton et Wicky 2023: 315). Bien que je n'ai pas questionné les interviewé·es à proprement dit à ce sujet ; j'ai pu constater que chacun·e assis dans le confort d'espaces familiers, protégé·es par les écrans, les regards qui jamais ne se croisent ont permis aux langues de se délier et parfois même les paroles se sont laissées aller à l'intime. D'un côté, Maël, une connaissance personnelle qui a participé à l'enquête, m'a confié pour la première fois quelques éléments relatifs à sa vie familiale. D'un autre côté, Stéphane en situation de reconversion professionnelle (d'agent municipal à pilote de drone) a témoigné une affinité toute particulière avec les images vidéo. Ce sont des images qu'il mentionne à trente reprises lors de l'entretien, des images qu'il a réalisées avec son drone et sa caméra gyroscopique lors de notre sortie au sommet du Brame-Farine (massif ?). Tout au long de notre échange, la vidéo est apparue comme une passion d'abord délaissée puis réactivée par son nouveau projet professionnel.

« [...] j'en parle à toutes les personnes autour de moi ; les mecs ils me disent « putain, mais c'est génial ! ». Et je suis content parce qu'en fait, ça me permet un peu d'exister, parce que tu aimes bien qu'on te dise « c'est génial ce que tu fais ! » ; parce que ça redore un peu ton ego, et puis voilà, c'est humain ! Et puis, quand tu regardes, quand tu déroules tout ce qu'on a déroulé depuis presque deux heures, ben en fait, c'est un point qui est finalement juste logique ! Et merci pour ça ! De m'emmener là en fait ! » [Stéphane]

La lecture de cet extrait interroge. S'agit-il d'un biais de confirmation relatif au cadre de l'entretien ? Est-ce le résultat d'une illusion biographique nourrie par la volonté de retrouver un sens à sa vie professionnelle ou encore d'une découverte qui émane de la situation d'entretien ? Le dispositif devient pour lui le contexte d'un retour sur lui-même qui lui procure un enthousiasmant sentiment de reconnaissance qui imprègne nos remerciements mutuels à la fin de l'exercice.

Propice aux confidences intimistes et à la prise de confiance des interviewé·es, à la relecture de ces entretiens, j'observe que les interviewé·es sont aussi plus confiants et curieux à mon sujet lorsque. De mon côté, je manifeste une plus grande propension à parler de mon expérience personnelle de la montagne que dans les situations de tête-à-tête. On peut l'interpréter comme l'expression d'une déférence relativement moins cadrée par les conventions professionnelles de l'entretien sociologique classique.

Cela étant dit, il est nécessaire d'apporter quelques précisions pour décrire dans le détail en quoi les entretiens par récits de vie constituent un outil méthodologique de prédilection pour l'étude conjointe de dispositions sociales et des émotions.

3.2.1. Comment attraper des dispositions sociales ? Identifier les incorporations en paroles

Comme évoqué brièvement plus haut, l'exercice de ce type d'entretiens s'avère pertinent, car il permet de faire émerger des récits de pratiques. Ces narrations se caractérisent par l'expression de sensations corporelles couplée à l'identification de transformations subjectives qui s'inscrivent jusque dans la chair de l'individu. En repérant ces récits réflexifs dans la trame narrative des pratiquant·es, il est possible de se mettre en piste d'un travail dispositionnel (Darmon *Op. Cit.* 2019). En effet, les dispositions ne sont pas observables, ce sont des « abstractions utiles » qui doivent être « reconstruites », nous rappelle Muriel Darmon en citant Lahire (*Ibidem* : 109). Se mettre en piste des dispositions seulement, car pour les repérer, il est nécessaire d'une part de ne pas inférer leur existence sur la base de l'observation d'une seule itération pratique de cette dernière et, d'autre part, d'éviter de la déduire et de la généraliser sur la base du seul discours (*Ibid.*). Pour ces deux raisons, la production d'observations participantes est indissociable de la réalisation des entretiens biographiques. C'est aussi pour ces raisons que l'application de notre dispositif méthodologique comporte des limites significatives. Afin d'en parfaire la portée, premièrement, il aurait été nécessaire de multiplier les observations participantes dans différents contextes auprès des pratiquant·es et, deuxièmement, à l'instar des préconisations de Bernard Lahire (2005), les entretiens auraient gagné à être réitérés (et décliner pour chaque domaine de l'existence social) auprès de chaque enquêté·e.

Selon Murielle Darmon (2019), il existe trois approches possibles pour dépister les dispositions sociales. Chacune d'entre elles a été mobilisée et explorée en mettant la focale sur les dispositions affectives (à être sensible à l'environnement montagnard) et en adaptant la méthode aux conditions matérielles de l'enquête, à savoir :

- Les itérations restreintes des observations participantes auprès de chaque enquêté·e.
- La courte durée de l'enquête sociologique.

Dans un premier temps, une disposition peut être perçue au moment où elle subit une transformation. Dans le discours, ce travail et l'altération dont elle va faire l'objet peuvent être repérés et attestés par la production d'un « récit de pratique » lors duquel l'enquêté·e :

- 1) Évoque un effort ou un travail d'habitation (« je m'oblige », « je m'efforce », « je travaille » à apprécier quelque chose),
- 2) distingue un avant et un après (« maintenant, c'est différent »),
- 3) fait état d'une résistance à ce changement (« c'est plus fort que moi »).

Un autre indice est prépondérant : l'inscription de ce changement dans le registre lexical de l'incarnation, de la dynamique corporelle. Enfin, si le travail d'habitation demeure discret, c'est parfois le changement de contexte qui peut le révéler. Parfois, les dispositions se révèlent (tant pour le sociologue que l'enquêté) lorsqu'elles ne font pas évidences, lorsqu'elles ne font pas continuité dans la trajectoire biographique.

Dans un deuxième temps, c'est par la comparaison entre

- Différents individus dans un contexte de socialisation similaire (garantie par la multiplication des observations participantes),
- Les effets d'un même processus de socialisation sur les différents individus.
- Les agissements et les discours d'un individu dans différents contextes sociaux tout au long de sa trajectoire biographique (opérée par les différentes participations au dispositif d'enquête constituant de fait autant de variations contextuelles, par la complémentarité entre les approches diachroniques de l'entretien et synchronique des observations participantes)

Selon cette perspective, les « tournants de carrières » (Hughes 1996), les moments pivots au cours desquels les individus réorientent leurs activités (Loloum 2018) voire les bifurcations - compris au sens de « changement[s] à l'issue partiellement imprévisible entraînant des effets à des échelles plus larges de temps, de masse ou de contexte » (Grossetti 2003) – sont autant d'occasions où l'enquêteur et l'enquêté·e peuvent attraper des dispositions jusque-là indécélables.

Dans un troisième temps, l'approche par le discours favorise la mise à jour de dispositions qui se manifestent davantage par la parole (par exemple, la disposition à parler de soi qui peut être décelée à différents moments dans le parcours d'un·e enquêté·e, par comparaison entre « nouveaux » et « anciens »). Le recours à des éléments de langage qui s'inscrivent dans des champs lexicaux spécifiques (ex. le fait d'observer des contributions ou des services de la part de rivières, d'un animal ou d'un végétal) peut alors être indiciaire de l'intériorisation de certains goûts (de l'écologie scientifique et du naturalisme scientifique).

En revanche, il ne faut pas omettre qu'en cours d'élaboration ces récits peuvent faire l'objet de « rationalisations protectrices » qui peuvent gommer les choix individuels, les ruptures biographiques et dans le même temps les jeux dispositionnels (Lahire 2005a).

3.2.2. S'émouvoir pour saisir les mouvements des émotions. Entretiens sociologiques et travail émotionnel

Dans leur élaboration, les entretiens sociologiques qui ont été mis en œuvre répondaient à une double exigence vis-à-vis de la construction du sujet d'étude : saisir les dispositions sociales et les émotions des pratiquant·es d'activités récréatives. Maintenant que nous avons défini les procédés sous-jacents à l'identification des premières, il faut s'atteler aux secondes. Par contre, là où pour être analysées, les dispositions faisaient l'objet d'un repérage, d'une identification puis d'une description, une tout autre démarche est appliquée pour les émotions. Pour l'heure, comme l'affirme Dominique Memmi (2022), les sociologues doivent prendre garde à contourner trois écueils au sujet des émotions :

- Le vertige des définitions pléthoriques,
- Faire dire ce que l'on veut aux émotions du fait de leur omnipotence
- L'enfermement du raisonnement dans une lecture dichotomique et réificatrice entre raison et émotion.

En aucun cas l'interviewer n'est aux commandes d'un entretien au cours duquel il pourrait extraire les émotions par les gestes et le discours de l'interviewé·e. L'échange qui s'opère dans le contexte de l'entretien inscrit les sociologues et leurs interlocuteur·ices dans un rapport au monde singulier, impliquant leurs subjectivités et une économie affective tributaires du prétexte et du cadrage sociologique de la rencontre. Or, pour qu'il y ait rencontre, encore faut-il prendre soin à susciter une relation de confiance réciproque.

Comme le sociologue Lucas Brunet (2018) le préconise, j'ai appréhendé la situation d'entretien comme un espace discursif invitant au retour sur soi et à la divulgation de l'intimité. D'un point de vue interactionnel, cela s'est traduit par l'accentuation de mon engagement émotionnel (empathie, expression de la surprise, de l'intérêt) pour favoriser le confort et l'expressivité des interviewé·e·s. Par contre, contrairement au sociologue, je n'ai pas occulté complètement mon intérêt pour les émotions, j'en ai seulement modéré autant que possible l'énonciation dans nos échanges tout en insistant sur le fait que l'objet de l'entretien était la production d'un récit biographique. J'employais toujours la même phrase d'accroche bien qu'elle subissait parfois de légères inflexions. Je faisais alors explicitement référence à des termes employés par l'interviewé·e·s l'invitant à partager son expérience par ses moyens propres. Par exemple, parce que John utilise systématiquement le verbe naviguer pour désigner ses déplacements en

montagne, j'ai employé ce terme en lieu et place de « pratiquer » dans ma formule d'accroche lui demandant alors : « Qu'est-ce qui t'a amené à naviguer en montagne ? Qu'est-ce qui t'a amené à cultiver un certain goût pour la montagne ? »⁵⁰. Ces quelques précautions prises, la difficulté réside dans l'équilibre qu'il faut trouver pour vivre pleinement l'expérience émotionnelle de l'entretien et anticiper une nécessaire objectivation sociologique des émotions en jeu. Il faut alors bien distinguer les émotions exprimées, les émotions éprouvées des émotions visibles (Memmi, *Op. Cit.*). Surtout, l'entretien biographique doit être interrogé comme un dispositif qui implique un travail émotionnel qui s'inscrit dans un rapport asymétrique entre l'interviewer et l'interviewé·e (Melchior 2021).

Ce travail émotionnel invite l'investigateur·ice à une démarche réflexive qui fait office d'apprentissage du métier de sociologue et d'adaptation circonstancielle à l'exercice de l'entretien. Je suis revenu sur les modalités de son amorce ; maintenant je souhaite revenir sur les jeux émotionnels qui ont lieu pendant son déroulement. Un premier effort réalisé est l'adoption d'une attitude qui vise un déconstruit contrôlé des émotions que j'éprouvais. Pendant l'entretien, il m'arrivait de devoir contenir des haussements de sourcils, des sourires lorsque les propos de l'interviewé·e allaient dans mon sens d'un point de vue intellectuel. J'éprouvais plus particulièrement cette joie relative du désir de connaître dans deux situations spécifiques : l'anticipation de mes questions et la confirmation de mes hypothèses de travail. Ce « travail de surface », cette instrumentalisation de l'expression de mes émotions (Arlie R. Hochschild 2003) pouvaient également être dirigés dans le sens inverse : celui de l'amplification de mon expressivité afin d'encourager le partage d'empathie avec l'interviewé, afin de l'inviter à en dire plus. Je gardais alors en tête la crainte de nourrir des biais de confirmation (faire dire à l'interviewé·e ce que j'avais envie d'entendre).

Au-delà du régime émotionnel propre à la situation d'entretien, il m'est arrivé de me saisir des sentiments et des émotions que j'éprouvais dans mon quotidien pour ajuster ma distance affective et/ou mon engagement attentionnel dans l'interaction. S'ils peuvent parasiter l'écoute, ils sont toujours une donnée à prendre en compte, voire ils peuvent s'avérer utiles à l'enquête. Ainsi, j'ai pu m'appuyer sur des déceptions et des tristesses pour neutraliser mes ressentis et motiver ma quête et mon écoute des affects partagés lors de l'interview.

De son côté, l'interviewé·e peut émouvoir l'interviewer par la charge affective de son récit. Si certain·es chercheur·ses mettent en œuvre des tactiques de contournement (Melchior *Op. Cit.*), je me suis autant que possible glissé dans une posture réactive et mimétique, répliquant en miroir l'hexis de l'enquêté·e. Dans le cadre de cette recherche, je n'ai pas été confronté à des situations où la souffrance psychique des interlocuteur·ices pouvaient s'avérer d'une intensité qu'elle aurait excédé mon domaine d'action. Cependant, à plusieurs reprises, je me suis vu confier des témoignages concernant le décès en montagne d'un·e proche, une situation récurrente qui, bien que saturée d'affects, avait toujours fait l'objet

⁵⁰ L'élaboration de la phrase d'accroche repose sur les préconisations méthodologiques de David Bertaux (2018).

d'un deuil par l'enquêté·e. Dans ce cas de figure, j'assumais une posture à la fois compréhensive (en acquiesçant avec gravité par exemple) et passive (je faisais l'économie de relances).

On l'aura compris, les techniques d'entretien présupposent un travail émotionnel nécessaire quand bien même il ne fait pas l'objet d'une explicitation formelle dans le cadre de la formation au métier de sociologue. Pour certains, il consiste en la mise à distance de l'empathie émotionnelle (Melchior *Op. Cit.*), pour d'autres l'empathie et son expression sont les conditions fondamentales de l'enquête et de l'opération d'objectivation de ces dernières (Bernard *Op. Cit.* 2021). Et l'attention à ces imprégnations affectives recouvre une importance redoublée pour le sociologue en ce qu'elles découlent fatalement de l'exercice ethnographique.

4. Ethnographie sensible des pratiques de sport de nature en montagne

Complémentaire de la perspective diachronique qu'offrent les entretiens biographiques pour appréhender les rôles des dispositions, des émotions et des perceptions dans les trajectoires de vie des pratiquant·es, l'approche ethnographique a été envisagée dès les prémices du projet de recherche. Dans cette perspective, j'ai effectué un total de 27 sorties (de la demi-journée au séjour de cinq jours) accompagné d'un·e ou plusieurs enquêté·es⁵¹. Le terrain ethnographique est avant tout une expérience particulière du monde. Il repose sur l'engagement de l'ethnographe dans un ensemble de relations sociales. Il suppose donc un engagement corporel et affectif, des perceptions, des interprétations partagées et/ou conflictuelles entre une multiplicité de personnes dont l'ethnographe. Pour résumer, il s'agit d'un engagement sensible qui s'inscrit dans un projet intellectuel particulier (Ghasarian *et al.* 2002 : 92) Que ce soit dans le cadre de la géographie et de la sociologie des émotions comme de l'approche dispositionnelle, toutes s'accordent sur la nécessité d'un travail ethnographique afin de saisir par l'immersion les jeux affectifs et perceptifs tant dans leurs manifestations que dans leurs incorporations. Oscillant entre une observation participante et une participation observante, la posture de l'enquêteur est ici celle du novice, et par voie de conséquence un apprenant, en ce qui concerne les pratiques récréatives en montagne.

L'approche dans laquelle je me situe revient donc à considérer que le regard seul ne suffit pas à l'investigateur·ice des mondes sociaux ; c'est la part active prise par son existence toute entière en tant que sujet, et en tant que sujet incarné, qui lui permet d'escompter produire des connaissances. L'ethnographe transforme ensuite son expérience en écrit. Il doit transmettre aux lecteur·ices ses réflexions en inscrivant son regard à l'aide de ses mains, prolongés du stylo, du crayon (ou soyons francs

⁵¹ En réalité, ce travail est également informé par un plus grand nombre d'excursions hors enquête, seul ou accompagné de proches voire même de collègues.

et plus contemporains : de son clavier) sur un plan matérialisé par le papier (ou l'écran), comment les autres « pensent avec leurs doigts » (*Ibid.* ; Warnier 2005).

Dans la section qui suit, il s'agira de revenir sur les accommodations méthodologiques qui concernent les contextes de l'exercice ethnographique et les focales adoptées pour observer puis décrire les expériences sensibles des pratiquant·es d'activités récréatives en milieu alpin.

4.1. Configuration de l'inscription spatiale de l'enquête. De la fréquentation des massifs aux itinéraires empruntés

Fruits de l'alliance et des intérêts partagés entre chercheur·ses et gestionnaires d'espaces naturels (voire les deux), le périmètre des territoires dans lesquelles s'inscrivait le projet de thèse initial était circonscrit aux massifs des Bauges, de Belledonne et de Vanoise (Figure 3.).

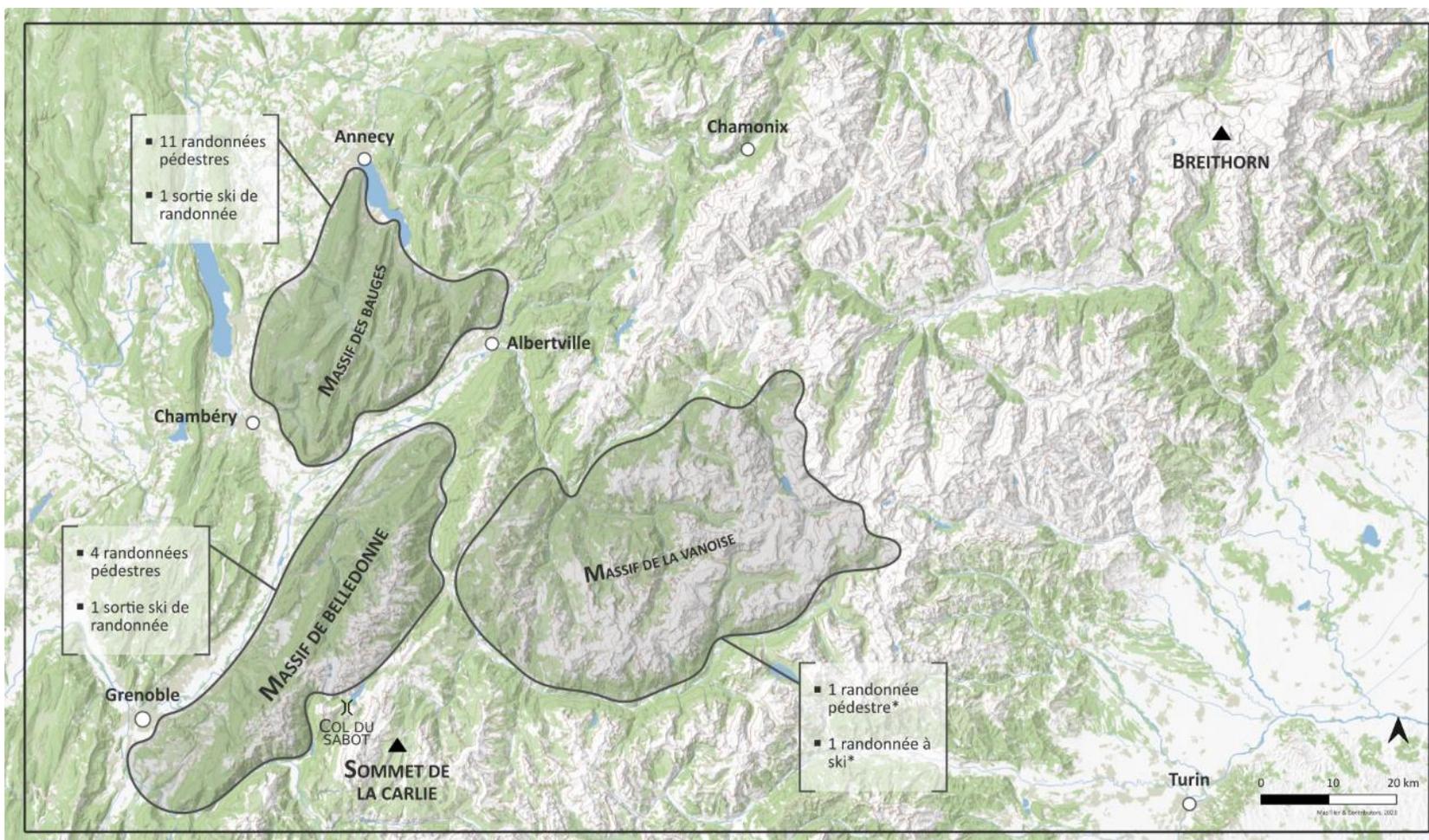


Figure 3.2 : Carte de l'ensemble des terrains ethnographiés avec des enquêtés pendant la durée de la thèse. À l'ensemble des randonnées énumérées, il faut ajouter une sortie en raquette dans les Bauges, cinq excursions pédestres en dehors de ces massifs et deux sorties en ski de randonnée (* : L'enquête en Vanoise s'est déroulée dans le cadre de deux séjours avec trois nuits en refuge, l'un où j'ai résidé au Refuge du Col de la Vanoise en vue de l'apprentissage du ski de randonnée et le second en trek pour faire le Tour des Glaciers de la Vanoise). Réalisation : Lise Marchal.

Ces territoires de montagne ont été choisis au préalable parce qu'ils présentent des statuts de protection et des modalités de gestion différents. Cette diversité de contextes devait servir une analyse comparative des effets sur les usagers de la montagne de ces différents dispositifs et des mesures de protection des espaces naturels en vigueur. Cette direction était notamment supportée par l'hypothèse que les expériences sportives de montagne peuvent occasionner des rencontres animales qui bouleversent les sensorialités, les émotions et la perception de l'environnement (Chanvallon 2013).

Entre les deux confinements, j'ai pu me rendre au sein de ces trois massifs, tantôt seul, tantôt en compagnie des premiers enquêté·s volontaires. Et les premiers retours de ces expériences ethnographiques soulignaient d'ores et déjà des décalages entre les visées du projet de recherche et les expériences empiriques des randonneur·ses.

D'abord, le constat était sans appel : l'animal sauvage m'échappait. Il était aussi furtif sur le terrain qu'il était discret dans les discours recueillis lors des entretiens biographiques. Si la faune peuplait bien les environnements alpins traversés par les enquêté·es, il restait discret pour les randonneur·es. Malgré leurs curiosités naturalistes, l'excitation et le plaisir de l'apparition fugace, la fascination fixée dans l'acte photographique, ces dernier·es témoignaient plutôt de l'irruption spontanée et fortuite de l'animal que d'une authentique rencontre. Et si le discours du dérangement animal promu par les gestionnaires était plus souvent relayé par les skieur·ses soucieu·x·ses de perturber la nidification des gypaètes que par les randonneur·ses occasionnel·les moins informé·es⁵², les expériences anthropozoologiques m'étaient décrites comme la cerise sur le gâteau. En conséquence, ce sont plutôt les modalités de ces présences discrètes de la faune sauvage que nous avons choisi de renseigner en amont de l'influence des dispositifs gestionnaires (discours, panneaux signalétiques, brochures, *etc.*). Nous ne prétendons pas que les rencontres animales aux vertus transformatives puissent être vécues en milieu alpin, seulement, ces expériences restent exceptionnelles et difficilement appréhendables via les outils méthodologiques classiques de l'ethnologue.

Assurément, l'enquête aurait pu bifurquer. Nous aurions pu, par exemple, avec l'aide d'agents des parcs naturels, localiser les lieux de conflictualités entre pratiquant·es et animaux. Néanmoins, restreindre ainsi les lieux de l'enquête, tenter de se rapprocher de la faune sauvage présupposait de mettre à distance le suivi individuel des randonneur·es et de leurs itinérances. Depuis les angles de vue permis par notre dispositif méthodologique, le dépistage des dispositions et des émotions des expériences de randonnées paraissait incompatible avec celui exclusif des rencontres animales.

De plus, les trois premières randonnées en compagnie d'enquêté·es sont venues interrogées mon périmètre d'investigation en milieu alpin. Moins d'une semaine après la relance de mes prises de contact, nous partions avec Patrick, professeur d'EPS et anciennement guide de haute montagne, en direction du

⁵² Nous reviendrons sur les motifs sociaux et environnementaux qui marquent cette distinction ultérieurement.

Mont de la Coche (2070m) depuis le village de Jarsy dans les Bauges. À cette occasion, je note dans mon journal de terrain :

Première sortie de terrain en compagnie de Patrick, le 08.09.21, Massif des Bauges, Boucle de Jarsy au Mont de la Coche (2070m)

En ce début d'après-midi, Patrick, professeur de sport et guide de haute montagne et moi-même quittons le sommet du Mont de la Coche pour improviser un itinéraire en dehors de tout sentier. Le cheminement que nous allons suivre, Patrick l'a déjà tenté il y a 34 ans avec son ex-compagne. D'abord, il nous faut rejoindre l'arrête qui nous mènera sur le versant ouest du Tré le Molard. Pour ce faire, il nous faut traverser un pierrier en pente raide. Patrick me met en garde et m'invite à monter tout proche pour éviter toute projection de cailloux de sa part dans ma direction. Nous entamons notre ascension. Mi-marche, mi-escalade, les mains sont de rigueurs. Une fois sur l'arrête, nous pouvons découvrir et contempler l'étendue du versant que nous devons descendre. Rocailles, herbes hautes et jaunies par les effets du soleil estival se disputent un terrain parcouru par de nombreux talwegs. Néanmoins, avant de pouvoir traverser, il nous faut désescalader l'escarpement rocheux sur une vingtaine de mètres de hauteur. Patrick devant, légèrement en contrebas, plaque bien son buste à la pente, il agrippe et tire sur les mottes de terre herbeuse et sur les blocs de calcaire pour vérifier leur ancrage, leur solidité et m'invite à le suivre. À quelques reprises, il me recommande de ne pas me saisir de telle ou telle aspérité rocheuse en me montrant qu'elle se désolidarise de la paroi, qu'il y a du jeu. Alors que Patrick me félicite, certainement pour m'encourager à poursuivre, nous faisons une pause. Patrick s'interroge et évalue le chaos, la verticalité et l'effritement des roches calcaires des quinze derniers mètres à franchir. Et puis il y a cet arbre isolé devant nous qui semble défier la gravité. Patrick estime que le plus simple est d'installer une corde pour un rappel improvisé. Deux tours de corde autour de la base du tronc de l'arbre, un nœud et un baudrier de fortune plus tard, Patrick m'assure et je descends sans encombre. Nous poursuivons alors notre route. Un peu plus loin, un talweg ravine le sol au point de former le lit caillouteux d'un ruisseau canalisant l'eau d'une source plus basse. Nous nous engageant dans son cours pour descendre tantôt marchant avec précaution de pierre en pierre, tantôt désescaladant lorsque la roche se fait dalle, paroi dont la stratification facilite notre progression. Alors que nous discutons tout en regardant bien où nous mettons les pieds, Patrick m'exhorte au silence et à l'arrêt l'index droit barrant sa bouche, le plat de sa paume gauche avançant dans ma direction. À voix basse, il guide mes yeux en contrebas, à quelques mètres devant nous. Un faon. Simultanément, pendant cet instant qui ne dure que quelques secondes, il me chuchote « Regarde, tu vois une rencontre imprévue avec l'animal ! » Dès que Patrick s'est arrêté, à la manière d'une apparition soudaine le faon s'est figé et j'ai fait de même. Ne plus bouger, ne pas faire de bruit. Puis, aussi vite que nous l'avons aperçu, il traverse le ruisseau et fonce pour disparaître dans la forêt.

(Extrait du journal de terrain, rédigé le 15.09.20 à partir des notes du carnet)

Cette expérience ethnographique aurait pu être l'augure d'une étude des rencontres anthropozoologiques alpines, à contrepied de ce que j'affirme plus haut. Hélas, elle fut l'une des rares occasions où l'animal sauvage a fait irruption en contexte d'enquête. Une situation d'autant plus regrettable que visiblement nous avons vécu une « rencontre » aux dires de l'enquête. Pourtant, à regarder de plus près, ce n'est pas l'animal qui s'est retrouvé sur notre chemin, mais bien nous qui l'avions surpris en nous frayant un chemin jusqu'à lui. En nous écartant des chemins balisés, après un rappel improvisé et une désescalade d'un cours d'eau abrupt et rocailleux, il serait plus exact d'affirmer que nous faisons intrusion dans un recoin de montagne où il avait pour habitude de gambader en toute quiétude.

Ce que cette situation comporte d'interpellant vis-à-vis de la reformulation topologique de l'enquête tient en deux points.

Dans un premier temps, ce jour-là et tout au long de l'entretien que nous réaliserons, Patrick me répétera maintes fois que, pour lui, la montagne, que ce soit à skis, en escalade, en alpinisme et en randonnée pédestre (auquel il s'adonne de plus en plus à l'inverse des courses d'alpinisme en tant que guide) est un espace d'aventure. Cet esprit de l'aventure, il a voulu m'y faire goûter en m'invitant à sortir des sentiers battus suivis lors de l'ascension pour redescendre en nous frayant une piste tout en improvisation et en adaptation avec l'environnement et les moyens du bord. En perturbant mes habitudes de randonnées, il me donnait à penser non pas les effets des dispositifs touristiques de randonnée (les injonctions tacites à marcher sur le tracé des sentiers et leurs signalétiques), mais un rapport à ces derniers (introduire du jeu, explorer, grimper en réalisant sa capacité à se frayer un chemin propre). Comprendre ce que les excursions alpines font des/aux émotions et aux dispositions nécessitent de procéder à une sociologie des mobilités montagnardes plutôt qu'à une sociologie de/par l'espace montagnard. Cette intuition était largement confortée par le fait que, le plus souvent pour mes enquêtés, il était bien plus aisé de distinguer ce qui caractérisait différentes sorties, différents styles de pratiques plutôt que des massifs ou des montagnes⁵³. C'est donc à l'échelle de l'itinéraire que je décidais d'inscrire mes observations participantes.

Quelque temps plus tard, les deux enquêtés suivants m'ont immédiatement proposé deux randonnées à proximité de leurs lieux de résidences. Avec John, un retraité passionné de montagne installé depuis l'âge de 40 ans à Annecy, nous sommes allés gravir la montagne du Parmelan jusqu'à son refuge (1825m), à quelques minutes à peine de chez lui. Jean-Marc également retraité vivant à Albertville, a hésité à prendre son véhicule tellement nous étions proche du départ de la randonnée que nous avons effectué jusqu'au Col des Cyclotouristes (1305m) sur le flanc de la Roche Pourrie. Le premier itinéraire découlait d'une prise de précaution, selon les sources météorologiques de John, un orage était annoncé au cours de l'après-midi. Le second choix était motivé par un souci d'efficacité : nous pourrions faire une randonnée le matin puis l'entretien au domicile. Mis en rapport des entretiens biographiques, ces choix de sortie n'apparaissent plus comme la seule expression d'une recherche de commodité ou une invitation à partager une sortie représentative de leurs habitudes. Randonnant à pied, à skis surtout et, plus étonnamment en VTT pour Jean-Marc, les deux hommes aux trajectoires biographiques et aux positions sociales très différentes m'expliquent presque avec des termes semblables que connaître la montagne c'est en faire l'expérience en toutes saisons, sous toutes les conditions météorologiques. Sur le terrain, si l'un projette des formes humaines sur la géomorphologie des paysages que nous contemplons, l'autre se plaît à me faire l'inventaire toponymique de chaque sommet visible devant nous. Il affirme que s'il se souvient de l'intégralité de ces toponymes, c'est parce qu'il y est allé. À leur suite, être « en montagne » apparaît moins

⁵³ La remarque mérite tout de même d'être nuancée, car elle n'est pas systématique, dans les récits de vie, certains singularisent telle montagne ou tel massif.

comme la visite d'un lieu que l'expérience sensible et authentique d'un milieu labile et multiple. Nos échanges ont aussi participé au cadrage méthodologique de cette recherche. Ils m'invitaient à réaliser que pour comprendre le milieu alpin, il me fallait aussi en comprendre le rythme et les temporalités, autrement dit la saisonnalité. Entre les mots, je percevais aussi une limite : le peu de temps qui m'était imparti pour la recherche et les rythmes propres de la fréquentation récréative des montagnes rendrait difficile un véritable travail ethnographique reposant sur une immersion prolongée sur le terrain. Ils me conduisaient donc à délaissier une éventuelle ethnographie multi-sites et sa portée comparative pour lui préférer celle de l'observation participante des parcours de randonnée, de la diversité de leurs contextes et des situations d'apprentissage qui les caractérisent.

4.2. Déplacements de l'engagement ethnographique et traversées montagnardes

Lors des premières observations participantes, la focale ethnographique adoptée correspondait à une exploration libre sans canevas pour cadrer mes observations. Par la même, l'objectif était également d'éviter un tant soit peu les biais de confirmation potentiels en laissant le temps à la problématisation d'émerger. Ensuite, si dans un premier temps le terrain restait le lieu d'un travail inductif et non l'arène d'une mise à l'épreuve des hypothèses précédemment formulées, mes recherches bibliographiques comme mes observations participantes m'ont conduit à orienter et moduler mon engagement lors des sorties ethnographiques tout au long de la thèse.

Pour appréhender ce qu'éprouve les randonneur·ses, comment ils et elles incorporent et activent des dispositions sociales en pratique, il a fallu investiguer au plus près des situations vécues localement. Si comme nous venons de l'affirmer il est discutable de parler d'une véritable immersion ethnographique, de multiples observations participantes ont été conduites auprès d'enquêté·es, qu'ils et elles soient de parfait inconnu ou des connaissances de connaissances. Dans les lignes qui suivent, j'exposerai les partis pris ethnographiques qui ont déterminé les opérations de cadrage des activités observées. Si auparavant nous avons montré comment des effets de contextes pouvaient façonner le dispositif méthodologique, ici ce sont plutôt les qualités inhérentes aux objets de notre enquête qui ont défini ces angles d'approches.

4.2.1. Ethnographier les émotions. Se laisser affecter et saisir les émotions *in situ*

Comme mentionné plus haut, polysémiques dans leurs définitions et usages, les émotions s'avèrent récalcitrantes sur les plans théorique et épistémologique. Selon le point de vue que l'on privilégie, une émotion peut être reconnue comme relevant de l'intériorité d'un individu, elle peut émaner d'un mouvement collectif, résulter d'un stimulus environnemental ou même une qualité ambiante. Elle peut être invasive ou à peine perceptible, personnelle ou partagée, logée dans une partie du corps, voire diffuse

dans l'espace. Il y a des émotions qui sont gérées, d'autres que l'on subit, certaines sont transmises verbalement et d'autres pour lesquelles les mots ne suffisent pas (Bernard 2017).

D'un point de vue ethnographique, il s'agissait de ne pas préjuger de leurs qualités ni de leurs propriétés biologiques, psychologiques ou sociales. D'après l'état de l'art, je postule *a minima* que les émotions sont relationnelles (Bericat 2016). Ensuite, en reconnaissant les limites propres à la méthode ethnographique, il m'a fallu prendre garde à bien me situer dans mon domaine d'étude. Dans cette optique, parler de socio-anthropologie des émotions serait un abus de langage. L'entreprise de cette thèse relève de l'étude du monde social *par* les émotions et *sur* ce qu'elles nous font et ce que nous en faisons. Ainsi, ce n'est pas la construction d'une théorie sociale des émotions qui guident cette recherche doctorale. Partant d'une perspective empirique, selon les logiques de l'enquête, je convoque des émotions éprouvées par l'enquêteur, celles exprimées et verbalisées par les enquêtés·es, celles mises au travail dans l'apprentissage technique des activités récréatives, la force ou la résistance qu'elles peuvent insuffler à l'action. Qu'elles soient d'une intensité telle que les corps en frémissent ou d'une tonalité quasi-imperceptible, c'est avant tout la focale du dispositif d'enquête et la disponibilité sensible de l'enquêteur qui détermine l'amplitude du spectre affectif mis à jour. Il en découle donc un parti pris matérialiste qui limite l'étude des émotions à ces dimensions perceptibles et locales. De ce point de vue, notre travail s'appuie et s'inspire plus particulièrement de l'approche ethnographique du sociologue Julien Bernard (Bernard 2009; 2015; 2017; 2021) et des méthodologies de captation des relations sensibles au milieu développées par Jean-Paul Thibaud (Grosjean, Thibaud et Amphoux 2001; Thibaud 2002; 2013; 2018).

En suivant les prescriptions de Julien Bernard, les émotions sont appréhendées par un déplacement de l'attention oscillant entre l'enquêteur·ice et les enquêtés·es. En partant du principe qu'« est alors émotion ce qui est labellisé comme tel » (Bernard 2015: 9), Julien Bernard identifie trois formats d'analyse complémentaires pour objectiver les émotions (*Ibidem*: 9) :

- Une analyse en « première personne » qui vise à rendre visible les émotions des chercheur·ses pour minimiser les risques de projection.
- Une analyse en « deuxième personne », posture plus commune en sciences sociales qui recouvre les discours sur les émotions et l'expression corporelle de ces dernières par les enquêtés·es.
- Une analyse « en troisième personne » qui interroge les procédés de reconnaissances et d'attribution des émotions à autrui.

En donnant les moyens de rendre compte de la dimension sensible du social (Laplantine 1998), la description ethnographique répond alors aux exigences des trois angles de vue ci-dessus. Dans cette perspective, j'ai alterné entre deux types de focales ethnographiques. Premièrement, lors des situations d'apprentissages pratiques (en tant que skieur de randonnée novice et en tant que guide et organisateur de certaines randonnées pédestres), la perspective autoethnographique m'a permis de :

- Restituer les incorporations progressives des manières d’agir, de percevoir et de penser qui prévalent lors de l’apprentissage des techniques de randonnée à ski comme des séjours de trek en montagne (Sparkes 2000),
- exercer un regard réflexif sur mes propres affects (Julien Bernard *Op. Cit.* 2017),
- produire des traces qui renseignent sur mon rapport sensible à l’environnement (Humberstone et Prince 2020).

Deuxièmement, soit conjointement, soit que les situations me permettent plus de liberté de perception, ce sont les corporéités et les expériences émotionnelles des enquêté-es qui accaparaient mon attention ethnographique.

Néanmoins, adossée à un travail réflexif et complété par l’entretien biographique, ce sont surtout les analyses en première et deuxième personne qui sont alors explorées. En ce qui concerne l’analyse des modalités de l’attribution d’émotions à autrui, l’usage de la vidéo d’auto-confrontation⁵⁴ (Rix, Récopé et Lièvre 2005; Rix-Lièvre 2010) et l’entretien par photo-élicitation ont été envisagés comme des réponses méthodologiques possibles dès le début de la thèse⁵⁵. Cependant, l’usage de la vidéo a été écarté. D’abord, parce que la présence, voire l’intrusion, de caméras, d’appareils photographiques, de micros, risquait d’entraver et de modifier les expériences de marche ou de ski. Dit autrement, si ces appareillages peuvent s’avérer particulièrement intéressant pour l’analyse microsociologique des interactions en situation (de la marche ou du ski comme activités), ils comportent aussi le risque d’écarter l’enquêteur-ice de l’expérience de randonnées à proprement dite (de la marche ou du ski comme expérience montagnarde). Et ensuite, je manquais du temps nécessaire pour réunir ce matériel et acquérir les qualifications et les compétences pour mettre en œuvre et analyser les données produites par un tel dispositif. En revanche, quelques essais d’entretien par photo-élicitation ont pu être réalisés. Loin d’avoir été pleinement exploitée sur le temps de cette thèse, cette proposition méthodologique mérite tout de même d’être mentionnée, car elle complète nos jeux de données.

Lors des quatre entretiens par photo-élicitation qui ont été conduits, les enquêté-es ont été invités à raconter leurs randonnées respectives alors que nous visionnions ensemble leurs photographies en plein écran sur leurs ordinateurs personnels. Pendant environ une heure, je les questionnais alors en leur demandant a) des précisions relatives au cadrage, b) les motifs qui ont présidés à la prise de vue, c) des détails quant à ce que vivait le ou les compagnons mis en image. De prime abord, il en découle que le

⁵⁴ Car je reconnais aux pratiquant.e.s une capacité réflexive à produire du discours sur leurs activités, la confrontation de ces derniers aux situations qu’ils ont expérimentées par le biais d’enregistrements vidéo et photographiques est une piste qui a été envisagée. Confronté à ces traces de leurs activités lors d’entretiens, l’acquisition de commentaires de ces derniers pourrait constituer l’occasion pour les pratiquant.e.s de formuler et de prendre conscience des ressorts cognitifs et affectifs de leurs actions (Mollo et Falzon 2004).

⁵⁵ Un séjour scientifique organisée par une association avec une vingtaine de randonneur·ses devait permettre d’en réunir les conditions d’effectuation. Hélas, ce dernier a fait l’objet d’une annulation.

procédé 1) favorise l'émergence de récits de pratique et des sensations associées, 2) Donne l'occasion à l'enquêteur de mettre à jour certains biais et procédure relative à l'attribution d'émotions 3) offre la possibilité au pratiquant de se positionner et/ou situer en fonction de leurs choix de prises de vue (par rapport au touriste, au profane, au photographe professionnel, *etc.*) 4) Permet l'enregistrement des termes habituellement utilisés « en situation » pour qualifier l'expérience montagnarde et son environnement

Ensuite, certaines de nos observations participantes se sont vues recalibrées en prenant pour appui la méthode des « parcours commentés » telle que développée par Jean-Paul Thibaud (Grosjean, Thibaud et Amphoux *Op. Cit.*). S'inscrivant dans le sillage du « mobility turn » aux débuts des années 2000, cette méthode se donne pour objectif l'étude des perceptions en mouvement en contexte urbain. Elle repose sur une série d'hypothèses méthodologiques que j'ai adoptées dans le cadre des randonnées ethnographiées :

- La perception se déploie *en fonction du milieu*,
- Les individus possèdent les capacités à verbaliser leurs perceptions,
- La perception est toujours mouvement. Elle est indissociable de l'action.

En termes de production de données, cette méthode a pour but la collecte de récits dans l'action en amenant des marcheur·ses à commenter et expliciter leurs expériences sensorielles. Dans cette optique, chaque marcheur·se est muni·e d'un enregistreur et d'un micro sur un itinéraire urbain prédéterminé. Au rythme de leur progression, l'enquêteur interroge le sujet en marche pour qu'ils décrivent ce qu'il perçoit. La répétition de l'expérience sur le même parcours permet alors la production d'hypothèses sur les phénomènes sensibles mises ensuite à l'épreuve du terrain jusqu'à la modélisation des configurations sensibles, des ambiances affectives et sensorielles spécifiques aux lieux traversés. En lisant ces lignes, on comprend que la diversité des styles de randonnée en montagne ne peut que difficilement être encapsulée par ce type de protocole expérimental dont la rigueur repose sur sa reproductibilité. Marcher dans une prairie entourée de vaches tarines, faire une ascension dans un pierrier instable, jouer des pieds et des mains sur une course d'arrête sont autant de rapports à l'environnement montagnard auxquels correspondent des goûts et des cultures motrices que j'ai tenté d'identifier.

Il arrivait pourtant que sur certains terrains dégagés et propices aux flâneries, lorsque dans un mouvement de déprise attentionnelle nous pouvions bavarder tout en admirant les paysages environnants, émerge les conditions favorables au parcours commenté. C'est par ailleurs la propension des premiers enquêtés à attirer mon attention et à attiser ma curiosité qui m'a permis par la suite de me saisir de ces occasions pour susciter la mise en récit des enquêté·es. Par exemple, le premier enquêté attirait mon attention sur le terrassement des contreforts des Bauges, en réalité le vestige d'une exploitation agricole passée ; un second enquêté me signalait la présence d'un chocard à bec jaune au seul son de son cri, tandis qu'un troisième m'expliquait lors de notre cheminement paisible dans le sous-bois qui flanque la montagne Brame-Farine, que c'était pour lui le type de situation propice à de précieuses discussions

intimistes en famille. Par leur entremise, j'ai appris à repérer puis à être sensible à ces situations de disponibilités à l'environnement, conditions *sine qua non* de l'émergence de ces récits descriptifs ou réflexifs en mouvement.

4.2.2. Ethnographier les dispositions sociales. Enquêter par et sur des apprentissages formels et tacites

Il reste un dernier point à aborder pour finaliser l'explicitation de la méthodologie de cette recherche : comment saisir des dispositions sociales par l'observation participante ? Si tout comme pour l'investigation des émotions, l'enquêteur·ice de terrain pourrait se voir de prime abord désarmé face au manque de consistance des dispositions ; il est possible d'en déceler la manifestation par des choix de cadrages et à les reconnaître lorsque l'on en connaît mieux les expressions perceptibles.

D'une pierre deux coups dans le cadre de mon investigation, il est possible de repérer des dispositions sociales par l'expression des émotions si on les considère comme « des produits du décalage entre les dispositions activables du sujet et sa position dans la situation » (Bernard 2015 : 10). Comme nous l'indique le sociologue

« L'émotion se présente ici comme une faille, une ouverture par laquelle s'incorporent les structures sociales. Cette faille est celle du décalage entre les dispositions affectives (corrélées à la position sociale) et la situation (son appréciation « objective » couplée à l'appréciation subjective de la place qu'on y occupe). » (*Ibidem* : 6)

Je nuancerais pour ma part. Si l'*habitus* n'est pas l'outil le plus adéquat avec ma méthode et mon sujet d'étude, je lui préfère une approche par les incorporations, la matérialité et les sensibilités corporelles mettant à l'épreuve une sociologie d'un acteur pluriel toujours disposé et en contexte. Ainsi, ce ne sont pas des structures sociales qui sont incorporées, mais des schèmes d'action que l'on pourrait désigner comme des « habitudes », des ensembles de schèmes sensori-moteurs, de schèmes de perception, d'évaluation, d'appréciation qui font l'objet d'apprentissages dans différents contextes de socialisation.

Donc, via leurs diverses formes d'expression, les émotions ethnographiées constituent autant d'indices qui m'ont permis d'appréhender des processus dispositionnels, qu'il s'agisse des efforts fournis pour l'incorporation de ces dernières ou de leurs activations. Par exemple, la grimace silencieuse de l'apprenti·e skieur·se de randonnée au corps arc-bouté en avant lors d'une première ascension montre autant un travail d'incorporation du bon geste technique que son attitude nous dit quelque chose du rapport à l'effort de l'individu. Si l'on poursuit cet exemple, l'apprenant·e pourrait alors invectiver son équipement, les conditions d'enneigement ou se plaindre de la difficulté de la tâche : il ou elle exprimerait un désaccord entre ses dispositions et la situation. Par l'activation de disposition sportive et/ou parce qu'il

ou elle valoriserait l'effort et l'autonomie (en adéquation avec un certain esprit d'excellence), il ou elle pourrait aussi demeurer silencieux·se. À l'écoute de ses sensations, en évaluant sa dépense énergétique, en observant le guide, par mimétisme, il ou elle opérerait à une série d'ajustements corporels (redressement du torse, bascule des épaules vers l'arrière, le pied restant au plus proche de la pente pour faire glisser le ski, ce mouvement soulageant alors les genoux qui jusqu'alors retenait tout le poids du corps). Dans un cas comme dans l'autre pourtant, les efforts individuels ne suffisent pas pour que l'exaspération et la fatigue prennent le pas. Une seconde personne plus expérimentée, un·e accompagnateur·ice-moniteur·ice s'arrêterait alors pour dispenser quelques conseils quant aux mouvements à exécuter, pour examiner le bon fonctionnement du matériel. Il ou elle pourrait rassurer l'apprenant·e, saluer ses progrès, dédramatiser la situation par une blague, l'interpeller sur la beauté des paysages qu'il ou elle ne pourrait autrement savourer. Puis l'apprenant·e à force de répétition, trouvera comment se mouvoir, apprendra à « aimer en baver », pour *in fine* ressentir le plaisir esthétique sans égal de faire sa trace dans la neige immaculée.

Mais, pour l'enquêteur·ice, à l'instar de l'énigme qui se posait à Howard Becker lorsqu'il a retracé les carrières de fumeur·ses de marijuana, toute une trajectoire doit être cartographiée pour dépister les processus sociaux qui ont concouru à rendre le sujet apte à pratiquer le ski de randonnée, capable de prendre du plaisir à travers l'effort (Becker 2011). Et comme cette illustration le suggère, les situations d'apprentissage sont celles qui permettent de mettre l'accent sur les processus d'incorporation, de maintien et de renfort des dispositions. Ces situations mettent en évidence des « apprentissages par corps » (Wacquant 2002) où l'apprenant·e apparaît comme « un être incarné qui engage un savoir-faire pratique en navigant des configurations actives et mobiles d'affects, d'actions et de pouvoirs » (Wacquant 2015: 244). Dans cette perspective, elles sont l'occasion de prédilection pour l'ethnographe de se faire « participant·e observateur·ice » ; il ou elle donne alors la priorité à sa participation sur l'observation, sa propre expérience corporelle prime sur celle des autres lorsque le terrain l'affecte pleinement (Bastien 2007). Il ne faut pas omettre une autre spécificité de ces situations qui en font un laboratoire de prédilection pour l'ethnographe. Ainsi, lorsque j'ai pris part à des initiations pratiques au sein du CAF ou plus officieusement dans des cercles d'ami·es, en tant que novices, mes gestes et mes attitudes suscitaient nombre de commentaires et de remarques de la part des pratiquant·es plus expérimenté·es qui m'enseignaient simultanément la culture motrice et les conduites qui prévalaient. Tout comme Bernard Lahire l'indique, l'incorporation de dispositions n'est pas une affaire de corps silencieux,

« rendre au langage (à ses différentes formes et à ses différentes fonctions sociales et mentales) sa juste place dans l'analyse des phénomènes d'incorporation des habitudes, des schèmes d'action, suppose donc de se définir à la fois contre les démarches qui l'ignorent ou le négligent, et contre les démarches qui le prennent en compte en faisant abstraction de son rôle et de ses fonctions dans l'action et dans les processus d'incorporation. » (Lahire 2011: 280)

On comprend donc bien l'intérêt que revêt la participation à des sorties d'initiation ou tout autre contexte mettant en jeu la formation des pratiquant·es aux activités récréatives. Cependant, il ne faut pas oublier que dans le contexte des activités récréatives étudiées, seule une part infime des pratiquant·es fréquentent un Club Alpin Français ou une association qui vise à former et promouvoir ces pratiques. C'est la raison pour laquelle, j'ai opté pour deux démarches complémentaires de l'étude ethnographique des apprentissages.

D'abord, pour la pratique du ski de randonnée, j'ai opéré à une comparaison entre des initiations en clubs, des initiations informelles et des sorties en tant que débutant, mais sans pour autant qu'il y ait d'enjeu d'apprentissage. Ensuite, que ce soit à pieds ou à ski, j'ai employé la technique employée en ethnométhodologie du *breaching* (Garfinkel 2009) qui, au principe que l'action de l'ethnographe modifie nécessairement la situation sociale observée, consiste à essayer de déstabiliser le cours de l'action pour provoquer des réactions et forcer l'expression de normes tacites par les interactants en présence. Dans ce sens, à la manière d'Éric Perera dans son travail sur le handisport, j'ai moi-même voulu opérer à des chutes volontaires et simulées pour mettre à jour les « limites de l'acceptable », afin d'observer les agissements et les propos que cela pouvait soulever que ce soit dans un cadre pratique institutionnel ou avec des connaissances personnelles (Perera et Beldame 2021).

Puis, en randonnée pédestre, lors de sorties avec des néophytes, en assumant le rôle de guide, c'est une opération différente que j'entreprenais en mettant à défaut mes propres habitudes, en me mettant à la place de celles et ceux qui jusque-là faisaient office de guides à suivre lors de mes excursions alpines. L'idée était d'expérimenter un décentrement vis-à-vis de ma pratique, de créer un désajustement et introduire de l'imprévu et de l'incertitude afin de prendre conscience d'apprentissages qui échappaient à mon regard déjà coutumier à une forme subjective de randonnées montagnardes.

5. Traitement des données produites lors de l'enquête

5.1. Une théorisation en va-et-vient. Une approche itérative entre recherches bibliographiques et terrains ethnographiques

On aura beau catégoriser par des thématiques les ouvrages que l'on mobilise dans nos productions, il n'en reste pas moins qu'ils sont tous potentiellement porteurs de renouveaux sur divers plans : théorique, méthodologique, thématique. Dans mon cas, ils ont pu borner une grande partie de mes réflexions théoriques jusqu'à ce que je puisse les mettre à l'épreuve du terrain. D'ailleurs, ce dernier n'est pas sans influence sur le choix des ouvrages auxquels j'ai pu avoir recours. Ainsi, dans un certain sens, ma recherche bibliographique s'est construite dans une interaction progressive avec les questionnements qui ont émergé au cours de mon enquête de terrain. Si dans un premier temps, les recherches bibliographiques peuvent enfermer la pensée du chercheur dans une certaine circularité détachée de toute situation,

l'analyse critique et la mise à l'épreuve de l'empirique génère un mouvement heuristique. Comme l'expliquent Stéphane Beaud et Florence Weber, elles permettent de préparer le terrain en familiarisant l'enquêteur·ice avec les processus qui se déploieront, probablement, dans son sujet d'étude. Par contre, elles peuvent prendre une ampleur telle qu'elles peuvent également se révéler être néfastes, car le chercheur peut facilement sombrer dans la « surthéorisation » (Beaud, Weber, 2003 : 60-70). Ainsi, le tout est d'exposer avec autant de rigueur et d'honnêteté possible le regard, ses biais et ses évolutions. Il faut donc savoir jongler entre ses manières de faire, et les données théoriques.

Dans le cas de la présente enquête, les premiers mois, j'ai mené des recherches bibliographiques qui visaient 1) à parfaire mes connaissances des théories sociologiques et géographiques qui interrogent émotions, perceptions et dispositions sociales et (renvoyant au cadrage théorique) et 2) à débiter un état de l'art afin de cartographier les quelques études qui traitaient des dimensions affectives et dispositionnelles des loisirs et sports de nature en montagne. Puis, j'ai décidé de créer volontairement une rupture avec cette seconde démarche. En mettant entre parenthèses les travaux qui traitaient spécifiquement des randonnées alpines contemporaines et notamment toutes formes de typologie objectivante – et tout particulièrement, le travail doctoral que Léna Gruas finalisait à ce moment donné – j'assumais une posture de « non savoir théorique » afin d'ancrer la démarche théorique dans la recherche empirique (Schwartz *et al.* 1999 ; Coenen-Huther 2006). Mes observations participantes et les entretiens biographiques réalisés supportaient donc le travail de théorisation selon la « méthode des tas » (Demazière 2013) qui renforce la part inductive de l'investigation. En lieu et place de types idéaux au sens weberien, je laissais alors émerger des individus, des discours ou des situations typiques, pouvant avoir un effet structurant ultérieur. Et c'est en réponse que se poursuivaient mes recherches bibliographiques.

5.2. Usages des logiciels informatiques dans la production des données

Dans le cadre de cette thèse, les descriptions ethnographiques, les retranscriptions d'entretiens et autres matériaux narratifs font l'objet d'une agrégation et d'une compilation dans un logiciel CAQDAS (Computer Assisted Qualitative Data Analysis Software). Je me dois ici d'en préciser l'usage, car contrairement à ce que pourrait laisser croire son nom, il ne se substitue aucunement au travail d'interprétation et d'analyse sociologique.

Tout au long de la thèse, j'ai utilisé ponctuellement le logiciel *Nvivo*© pour différentes tâches. Initialement, il permet de réunir l'ensemble des documents scripturaux ou figuratifs produits et numérisés dans une même base de données. Sans trop de compétences techniques, l'inventaire de documents (sous différents formats) créé peut être consulté et chaque élément manipulé via une seule interface, en lieu et place de multiples logiciels. Durant mon enquête, son usage intervenait pour la rédaction de mon journal de terrain à partir des notes manuscrites consignées dans mes carnets. Il assure deux fonctions : l'une organisationnelle et l'autre exploratoire.

Le premier avantage que fournit l'agrégation de l'ensemble de la documentation produite réside dans la possibilité d'encodage de tout ou partie de ces documents. En fonction de mes recherches en cours, je pouvais créer une arborescence de labels ou balises (mots-clés ou expressions hiérarchisés et définis librement) sur laquelle j'indexais mes données lors de leurs consultations. Ces derniers constituent autant de repères ou de raccourcis qui rendent accessible l'ensemble des extraits encodés et référencés sur un même document. Imaginons que je souhaite consulter l'ensemble des extraits qui ont attiré à la « faune sauvage », que j'ai besoin de comparer les passages concernant la « socialisation familiale » ou d'étudier l'ensemble des « récits de pratique » émis par un·e enquêté·e, le logiciel accélérerait cette procédure. Les documents ainsi générés peuvent être diversement exploités. Dans le cadre de cette recherche, *Nvivo* ne constitue en aucune manière un dispositif analytique.

Au-delà de la structuration du corpus de données, le second avantage du logiciel est son potentiel objectivant et sa capacité à mettre à jour des angles morts de la recherche. Deux fonctions du logiciel ont été employées afin d'explorer les données dans ce sens. La première fonction permet d'interroger statistiquement les occurrences des encodages dans l'ensemble ou une sélection des documents. Par exemple, de manière préliminaire, contrairement à mes préconceptions, lorsque j'ai consulté l'ensemble des codes renvoyant aux catégories des émotions (22 items créés à partir des études d'Arlie Hochschild (2017)), j'ai été surpris de constater que la peur était la catégorie qui prévalait statistiquement sur les autres. La seconde fonction consiste en l'usage de requêtes lexicales. Avec ou sans le recours au codage, le logiciel propose un outil puissant qui repère l'ensemble des occurrences de termes ou expressions dans le contenu des documents agglomérés. Pour illustrer cela, en soumettant au logiciel les termes « COVID » et/ou « confinement », sans nécessairement avoir questionné au préalable mon corpus de données, sans que la thématique de la crise sanitaire soit intentionnellement abordée en entretien, j'observais qu'elle transparaissait par de multiples mentions (1 à 7 occurrences des termes « COVID », « confinement », « crise sanitaire ») dans 70% des entretiens biographiques réalisés.

Enfin, comme tout outil, je suis conscient que celui-ci m'habilite et me contraint tout à la fois à manipuler les données selon ses possibilités techniques et ses limites. Il convient donc d'en présenter également les écueils : sa médiation peut éloigner l'enquêteur·ice des mondes sociaux des participant·es à l'enquête (le fragment prenant le pas sur la trajectoire biographique par exemple) ; le logiciel n'est pas méthodologiquement neutre (son design implique des restrictions méthodologiques) ; il peut parfois s'avérer capricieux techniquement et n'offre donc pas le gain de temps recherché. Ainsi, le logiciel ne se subordonne aucunement aux chercheur·ses, ses compétences et ses qualités (Garreau et Bandeira-De-Mello 2008). Pour toutes ces raisons, j'ai décidé de restreindre son usage aux fonctions mentionnées ci-dessus uniquement. Ayant suivi une formation avancée pour en maîtriser l'utilisation, c'est à escient que je n'ai fait qu'effleurer ses potentiels usages dans le cours d'une recherche qualitative.

PARTIE 2

DISPOSITIONS ET CARRIÈRE

Dans les trois chapitres qui suivent, je propose de saisir *via* une approche diachronique les éléments prépondérants aux socialisations et aux aspérités dispositionnelles des expériences montagnardes. Pour ce faire, j'emploierai la carrière comme un instrument d'objectivation des dispositions sociales tandis que les émotions seront avant tout appréhendées comme des indices de l'activité des incorporations.

J'entends ainsi reconstituer la trame chronologique d'une carrière de pratiquant·es d'activités récréatives de montagne⁵⁶ en considérant d'un seul tenant randonnée pédestre et ski de randonnée. Deux raisons ont orienté ce choix d'écriture. La première provient du corpus de récits de vie. À sa lecture, les enquêté·es interrogé·es font toutes intervenir de multiples pratiques lorsqu'ils et elles déploient l'histoire qui les lie à l'environnement montagnard. Puis, comme souligné dans le chapitre précédent, l'usage de la carrière me permet d'introduire une rupture avec les catégories des porte-parole légitimes, qu'ils et elles soient des expert·es dans ces pratiques ou en sciences sociales.

Je l'emploie comme un instrument d'objectivation tel que conçu par Muriel Darmon dans son analyse de l'anorexie (2003; 2008). Comme vu dans le chapitre concernant le cadre théorique, ma démarche doit beaucoup aux travaux séminaux des sociologues interactionnistes et pragmatistes américains qui en ont fondé son socle méthodologique et théorique (Hughes 1996; Goffman 2013; Becker 2011). On pourrait pourtant se demander ce que les randonneur·ses qui parcourent les cimes du massif des Bauges ont en commun avec les fumeur·ses états-uniens de marijuana des années 1950 étudié·es par Howard Becker. Deux points communs sont aisément identifiables. D'abord, ces carrières ont pour processus central un apprentissage technique, perceptif et sensoriel qui vise l'arrimage du plaisir à l'effectuation de la pratique (Becker *Op.Cit.*: 65). Néanmoins, comme nous le verrons, là où le plaisir se concentre sur l'acte de fumer pour l'un, le plaisir se décline et s'attache à de multiples prises, des sensations intimes du corps à la perception de l'environnement montagnard. Puis, les carrières relatives à ces activités peuvent être divisées en différentes phases qui reflètent l'intensité de l'investissement, de la pratique débutante à la pratique régulière en passant par la pratique occasionnelle (*Ibidem*: 85), de l'expérience inédite à la passion dévorante.

Ensuite, les émotions sont abordées prioritairement comme des révélateurs dispositionnels du fait de leurs propriétés sociales et cognitives. Premièrement, elles sont considérées comme émergentes de la

⁵⁶ Que je nommerai désormais ARS de montagne pour faciliter et alléger l'écriture et de lecture.

situation. En cela, elles représentent autant d'indices sociaux, des réactions corporelles qui jaillissent d'un décalage entre une disposition et un contexte spécifique. Deuxièmement, elles apparaissent comme un rappel incorporé à des jugements antérieurs et participent à l'évaluation d'une situation par un sujet disposé. Autrement dit, l'expression et/ou le ressenti d'une émotion est l'activation ou non d'une disposition à l'action qui trouve ou non une voie pour se manifester selon les contextes et les habitudes de l'individu.

Chapitre 4

ÊTRE EMMENÉ·E, ÊTRE INITIÉ·E. L'APPRENTISSAGE
DES PLAISIRS ALPINS COMME ENGAGEMENT
PRATIQUE

Tout au long de ce chapitre, il s'agira d'interroger comment la montagne est apparue dans la vie des individus interrogés. À cette fin, le premier pan d'analyse de cette thèse concerne les conditions matérielles et sociales de l'engagement dans la carrière de pratiquant·es d'ARS de montagne. Ainsi, les lignes qui suivent portent sur le premier maillon d'un devenir randonneur·ses ou skieur·ses. En revisitant et en reconstruisant leurs premiers souvenirs de montagne, les enquêté·es se décrivent comme sujets plus qu'acteur·ices alors qu'ils et elles s'imprègnent pour les premières fois de l'atmosphère, toujours singulière et marquante, de l'environnement alpin. Premièrement, c'est le temps des « *premiers contacts* » avec une montagne qu'ils et elles découvrent lors de sorties et de vacances familiales, un temps de loisirs qui peut également recouper celui d'une éducation à la nature par le biais de l'école et des colonies. Deuxièmement, en introduisant du jeu avec le quotidien et dans le rapport à l'environnement, dès les « *premiers pas* » dans ce contexte dépaysant, les initié·es décrivent comment les parents, les moniteur·ices et les ancien·nes mettent en œuvre de multiples stratagèmes pour rendre plaisante une expérience vécue sous le signe de la désorientation et de l'effort physique. Par extension, troisièmement, il s'est agi de montrer comment la montagne vient aux corps encore peu coutumiers du relief alpin. Les enquêté·es multiplient ainsi les récits qui révèlent comment chacun·e ont pris le pli, nourris un « *goût pour l'effort* » ou « *trouver leur souffle* » par le biais de l'expérience directe de l'environnement, mais aussi par l'encadrement de pratiquant·es plus aguerris·es. Quatrièmement, on verra qu'avoir la montagne dans la peau ne se limite pas aux socialités et aux rapports écologiques avec l'environnement. En effet, de multiples objets, telles que les cartes ou toute la panoplie de l'équipement de randonnées forment autant d'attaches matérielles et symboliques au monde de l'excursion alpine.

1. Premiers contacts avec la montagne

1.1. Dans le dos de son père. L'enracinement domestique et familial des pratiques de montagne

Lorsqu'on demande aux randonneur·ses « qu'est-ce qui t'a amené à pratiquer en montagne ? Quel en est ton premier souvenir ? », les regards se perdent en l'air ou au sol, les sourcils se froncent alors qu'une main songeuse s'appose devant le menton. Puis, mon regard rencontre à nouveau les leurs, encadrés d'un sourire, les souvenirs au bout des lèvres, prêts à jaillir. Si l'exercice de remémoration est empreint d'incertitudes et d'approximations, l'intensité des souvenirs parcourt les gestes, du regard au bout des doigts.

« Dans mes souvenirs, marcher, il y a des photos où nous, dès qu'on est petit, on est dans les sacs à dos. Après, ils n'étaient pas non plus hyper présents. Mon père, parisien, ce n'était pas un grand sportif et ma mère, ce n'était pas dans la culture à cette époque-là. C'est venu plus tard avec l'exploration... et même l'exploration des montagnes est venue plus tard. »
[Clémentine]

Qu'on l'habite ou la visite, le *premier contact*⁵⁷ avec la montagne lorsqu'il intervient durant les premières années de l'enfance, laissent des impressions et des sentiments vagues chez mes interlocuteur·ices. À les écouter, la mémoire fait toujours quelque peu défaut. Pourtant ces premiers contacts sont suffisamment marquants pour être mis en images photographiques, mis en objets. Ces clichés décorent les murs et le mobilier de nombreux domiciles visités au cours de mon enquête, d'autres finissent dans les albums de famille comme l'évoque cette enquêtée. L'usage de la photographie fait office de preuve d'existence en même temps qu'il présuppose un désir de revenir sur ces images, sur les traces de « ce qui a été », le tout en s'adressant à l'affectivité de ceux et celles qui les regardent (Barthes 1980). Rite d'un culte domestique (Bourdieu 2003), la photo de famille est une trace sélectionnée et archivée qui s'adresse à l'affectivité collective (Jonas 2007). Aux yeux de tou·tes des concerné·es, elle sert de repère et concrétise un point de départ. Dans notre cas de figure :

« - *En fait mon premier souvenir de montagne, ce n'est pas un souvenir direct de montagne, c'est le souvenir d'une photographie qui évoque quelque chose de l'enfance. C'est une photo où on est en vacances avec ma famille donc mes deux parents et mon frère aîné. Moi je crois que je sais à peine marcher, je suis dans le porte-bébé, dans le dos de mon père. C'est les vieux porte-bébés avec une armature métallique, le truc pèse genre 10 kilos, et avec un truc pour couvrir la tête comme ça, avec des couleurs fluo bien années 90. Et je me rappelle de cette photo où je suis dans le dos de mon père, mon petit-frère n'est pas né, j'ai moins de 4 ans. Je pense que je sais marcher, mais je suis trop fatiguée en vrai, et on est dans je ne sais pas quelle montagne, dans les Alpes.*

- *Tu l'as vue où cette photo ?*

- *Dans les vieux albums de famille que tu ressorts tous les 5 ans à un repas de famille. »*

[Clémence]

La composition photographique que décrit l'enquêtée met en relief les motifs récurrents d'un *premier contact* où *faire de* et *être à* la montagne se confondent déjà. Ici fixée aux temporalités des vacances familiales, la mise en scène du père et du porte-bébé forme une image du *premier contact* que j'ai rencontré à de multiples reprises dans les récits réalisés en entretien. Premièrement, le porte-bébé matérialise une première étape : l'enfant est *emmené* et porté avant même d'avoir appris à marcher en milieu montagnard. Peu importe leurs origines sociales et géographiques, être porté avant de porter à son tour son sac à dos ou son porte-bébé renvoie à un passage, au processus d'autonomisation qui traverse la carrière des randonneur·ses. L'évocation de la scène photographiée fait émerger aussi la mémoire de sensations corporelles, la fatigue ici. Deuxièmement, comme démontré dans les études des dispositions sportives (Defrance 2004; Galy et Mennesson 2022), le père joue un rôle crucial dans l'introduction aux pratiques d'activités récréatives de montagne.

Avant d'être activement randonneur·ses, tou·tes (à une exception près pour être plus précis), ont été introduit·es à la pratique en dehors de l'exercice de leur propre volonté. Cependant, des nuances sont à

⁵⁷ Les termes en italiques correspondent aux expressions employées par les enquêté·es.

apporter. Lorsque ce ne sont pas les parents qui *emmènent* en montagne, les enfants sont *envoyés* en colonie ou camp de vacances. Déjà et tout au long de leurs carrières, aller en montagne semble tenir d'une recherche de dépaysement. Les espaces montagnards apparaissent alors tantôt comme des espaces pratiqués et consommés comme des lointains exotisés à l'exception des *habitant-es* des régions avoisinantes des cimes. Pour elles et eux, *leurs montagnes* sont caractérisées moins spatialement que par les pratiques qu'elles autorisent et permettent.

1.2. Être *envoyé-e en montagne*. Socialisation et colonies de vacances

Parmi les enquêté·es interrogé·es, seules deux personnes estiment avoir découvert ses pratiques en dehors de toute influence familiale. Ainsi, Michel, originaire du Jura, avant de pratiquer régulièrement l'escalade, le trail et le ski de randonnée se remémore :

« Je dirais que c'était en étant ado. On avait l'abbé du village dans le Jura qui organisait chaque été des camps en montagne dans le Val d'Aoste en Italie. Donc c'est ces périodes-là où ... D'abord on allait camper. On n'était pas dans un camping aménagé, on était en autonomie, donc il y avait toute une organisation de groupe à mettre en place sur la durée quand même parce qu'on partait pour plusieurs semaines. Puis à partir de ce camp, on faisait des balades, des excursions en montagne, etc. Et notamment on avait fait, le nom du sommet je ne m'en souviens pas, mais à l'époque pour moi c'était quelque chose parce qu'on avait fait un sommet de 3000 mètres. En randonnée pédestre ! Il n'y avait rien de technique dans tout ça, mais c'était la première fois que je montais aussi haut en altitude et dans le cadre du Val d'Aoste et donc on avait tous les grands sommets du massif du Mont Blanc en toile de fond, etc. Donc c'était quelque chose de bien et le tout dans une dynamique de groupe d'ado. » [Michel]

Pour lui, l'expérience, voire l'exploit sportif, prévaut sur la toponymie ; le geste prévaut sur le sens. Si ce dernier est le seul à souligner qu'une telle excursion inaugurale n'est aucunement reliée à une influence familiale, plusieurs enquêté·es, ont été, comme lui, *envoyés* à des camps de montagne. Les pratiquant·es qui ne résident pas à proximité des milieux montagnards et qui ont désormais entre 40 et 70 ans racontent pour la majorité avoir été envoyés par leurs parents en colonie de vacances. Le passage par ces camps en montagne représentera soit l'imprégnation inaugurale aux activités récréatives de montagne, soit une occasion supplémentaire de faire ses premiers pas en montagnes.

« C'était... il y a 45 ans, première colonie de vacances qui a eu lieu en Savoie dans un petit village qui s'appelle Boège. Le principe de cette colonie, c'était de faire et du vélo et de la montagne. Donc il y avait des groupes qui ne faisaient que du vélo toute la semaine et le groupe montagne qui accédait à la montagne en vélo et ensuite faisait les sommets et redescendait en vélo. C'est ce qui m'a amené... le premier contact que j'ai eu avec la montagne, c'était ça. Donc j'avais 13, 14 ans. » [Thomas]

Pour Thomas, la colonie associe ainsi diverses pratiques sportives à un environnement et un groupe social donné. Il m'expliquera lors de notre randonnée que c'est aussi à cette occasion qu'il a rencontré sa femme, Nadine. Durant de nombreuses années, ils ont vécu ces temps de loisirs en colonie ensemble pour

devenir des partenaires privilégiés d'activités récréatives, des activités qu'ils partagent désormais avec leur fille. Outil de socialisation sur le déclin, les objectifs d'éducation populaire ont lentement dérivé vers une marchandisation des offres quand bien même les « colos » dont me parlent les enquêtés découlaient encore des comités d'entreprises et des municipalités (Bacou et Raibaud 2016; Fuchs 2020).

« Au plus loin ! Alors, si je vais au plus loin, ça a commencé vers treize ans et demi, je t'en avais peut-être parlé, je faisais – alors j'habitais au bord de mer, à Cherbourg – et les enfants d'EDF, en colonie de vacances, ils nous envoyaient en montagne. Et vice versa, les enfants de la montagne étaient envoyés en bord de mer. Et du coup, j'ai découvert la montagne à cet âge-là. Alors, ça me plaisait... il y avait tout un tas d'aspects qui me plaisaient : l'arrivée en train à Bourg-Saint-Maurice, c'était ma première découverte de la montagne, je m'en souviens encore, c'était un matin, après une nuit plus ou moins agitée dans le train, et puis, ça a été surtout ces sommets, qu'on voyait et qui étaient tout noir, et qui, pour un ado, ou un pré-ado, faisaient référence à tout un tas de récits – parce que j'adore lire et je lis depuis l'âge de neuf-dix ans – et donc il y avait tout un tas de récits, comme ça, qui revenaient, qui resurgissaient, et j'étais émerveillé par ces ombres ; alors, évidemment, après, l'imaginaire qui travaille ! L'imagination, avec les monstres, les bidules... Et ça, à soixante-cinq ans, ça continue ! » [John]

Institution « enveloppante » qui vise à la fois à « créer un collectif et à agir sur chaque jeune individuellement », la colonie de vacances fournit l'occasion d'un travail dispositionnel et d'une transformation de soi inédite (Clec'h 2020). De plus, dans ce passage, la colonie apparaît comme le moyen d'accès à un ailleurs, un ailleurs sur lequel l'enquête précédent a projeté et projette encore un imaginaire monstrueux, à la fois fascinant et inquiétant.

1.3. Aller en montagne. Dépaysement et expérience du lointain

Avant même que l'espace montagnard ne s'impose aux corps, *aller à la montagne* est le premier mouvement, le geste inaugural qu'il faut interroger. Chez celles et ceux qui ont découvert les milieux alpins avant l'adolescence dans les contextes scolaires et ludo-sportifs (via les colonies de vacances et les clubs scolaires pour les pratiquant·es de ski⁵⁸), le trajet en transport en commun pour se rendre en station ou au camp de vacances est une étape qui reste gravée dans la mémoire. Elle est alors décrite comme un espace-temps flottant où de nouveaux liens sont signifiés, en rupture avec la famille, au sein d'un collectif de pairs où l'ambiance festive et ludique opère une rupture entre deux espaces. Dans ces souvenirs, *la montagne* se décline en une multitude de massifs en France ou ailleurs. Cependant, l'expérience du changement d'altitude, de la verticalité et des chaos du relief génèrent toujours une rupture avec la vie ordinaire. Comme dans l'entretien de John ci-dessus, que l'on se considère montagnard ou que l'on vive à proximité de la mer, que l'on vive en ville ou en campagne, un sentiment de dépaysement opère. Le premier contact avec la montagne n'est pas ce qui déclenche la carrière de randonneur·se. S'engager sur

⁵⁸ Qu'il s'agisse de ski de fond, de ski alpin ou de ski de randonnée.

cette voie implique avant cela que l'expérience émotionnelle vécue devienne une envie ou un besoin⁵⁹. Le deuxième élément, peu explicité dans l'extrait précédent, mais développé par la suite durant l'entretien, c'est la recherche d'une expérience élémentaire ; dans ce cas de figure, à la fois différent et similaire au milieu marin⁶⁰. Et c'est, notamment, par la pratique de la randonnée pédestre et du bivouac avec sa compagne que s'amorce son *histoire en montagne*.

Il y a toujours un ici et un là-bas. Toutes trajectoires résidentielles confondues, même lorsque depuis plusieurs générations les cimes rocheuses et enneigées des Alpes découpent l'horizon du quotidien, les randonnées s'ancrent dans l'expérience d'un lointain dépayasant par son altérité paysagère.

« Ce qui m'a amenée à la montagne c'est mes parents clairement qui sont originaires d'ici [Chambéry], qui ne sont pas de grands montagnards, mais la randonnée et bouger ça a toujours été dans les mœurs. Un gros souvenir qui est le plus lointain et qui m'a beaucoup marquée. J'ai dit que j'étais allée à Mayotte et en fait Mayotte c'est une île qui est proche de l'île de La Réunion. On avait fait un voyage, je devais avoir 6 ou 7 ans, j'étais allée à La Réunion, et en fait il y a trois Cirques dont un qui n'est accessible qu'à pied. Alors que j'étais toute petite, mes parents ont décidé de nous emmener dormir en bas du Cirque. On allait en voiture jusqu'à une grande descente, on dormait et le lendemain c'était une grande remontée. Dans mes souvenirs, cette randonnée a été la première randonnée parce que c'était hyper long, et c'était dans une espèce d'atmosphère tropicale, version enfant, avec des arbres, de l'humidité. Notamment on descend beaucoup de marches dans cette randonnée, donc ça j'ai vraiment des souvenirs de ces rondins, c'était assez long, pour au final arriver dans cette cuvette où il y avait de la brume toute la soirée, donc une ambiance un peu brume, humide, etc. Et souvenir d'être fière d'avoir fait toute cette distance, mais c'était quand même vraiment dur. Paradoxalement la montée est plus difficile et dans mes souvenirs, j'ai vraiment plus de souvenirs de la descente, c'est plus marquant. Mes images remontent peut-être à la descente parce qu'il y avait un côté... c'était finalement plus sympa donc plus amusant de descendre les marches, de découvrir, du coup c'est resté plus dans mes souvenirs, mais je ne me rappelle pas de la montée, et pourtant au total, à mon avis, elle devait être longue pour un enfant. Donc voilà, avec mes parents, dans les îles, c'est mon souvenir le plus lointain. » [Clémentine]

En plus de rompre avec un quotidien urbain et avec des environnements familiaux, pour plusieurs enquêtées les randonnées pédestres trouvent leur origine dans l'expérience de voyages. Elles sont alors décrites comme une immersion singulière dans une nature exotique qui renvoie à un désir de dépaysement (Lepillé *et al.* 2017; Perrin-Malterre 2019b).

« Ma première vision de la montagne, c'était le Vercors. [...] Après, c'était le Mont-Blanc, les massifs cristallins en Belledonne [rire], la vraie montagne ! Parce qu'avant la montagne, c'était juste des pistes avec de la neige, je ne sais pas où dans les Alpes ! Et là il y avait d'énormes escarpements, il n'y avait pas ça chez moi en Côte d'Or et là, tu dis WOAW un affleurement WOAW, ouais les falaises en fait, des cols, voir que la forêt elle s'arrête à un moment. Avant je ne savais pas mettre les mots là-dessus, je n'avais pas étudié l'environnement. C'était des milieux hostiles. » [Aurélie]

⁵⁹ Cf. chapitre 5

⁶⁰ Cf. chapitre 7

Dans ce cas de figure, la jeune professeure de philosophie poursuit en m'expliquant comment son rapport aux randonnées s'est vu récemment renouvelé. Ayant quitté la commune de Saint-Gervais-les-Bains pour emménager à Aix-les-Bains, suite à une mutation, elle a abandonné l'usage de son scooter pour se déplacer et adopté le vélo comme moyen de transport pour se rendre au départ des randonnées des massifs à proximité. Cette modification de sa mobilité pour *aller en montagne* « a ouvert en fait mon horizon parce qu'en n'ayant plus de voiture, je ne découvrais pas trop les environs [...] Et puis c'est le plaisir d'aller découvrir des trucs un peu loin ».

Enfin, les frontières entre les espaces reconnus comme montagnards des autres diffèrent en fonction des expériences socialisatrices à et par l'espace, puis à et par les mobilités spatiales (Authier, Belton-Chevallier et Cacciari 2022; Cayouette-Remblière, Lion et Rivière 2019). Si l'on poursuit cette réflexion toujours en suivant le parcours d'Aurélie, voici comment cette dernière me décrit sa randonnée préférée au nombre des « *trois mêmes chemins* » qu'elle faisait « *toujours* » lorsqu'elle résidait à Saint-Gervais-les-Bains.

« [M]on préféré c'était le désert du Platé, toute cette zone parce que quand tu es en haut, tu ne vois plus la ville en bas. [...] Et pour le Mont Joly, qui était celle que j'aimais le moins même si elle avait ses qualités, il y avait les téléphériques. C'était aménagé pour qu'il y ait du ski en haut. Et quand tu étais en haut, la vue sur le Mont-Blanc super c'est chouette, mais c'est aménagé, l'humain y est trop présent. Tu as des espèces d'énormes restaurants, des trucs massifs, ambiance URSS, des blockhaus qui ne sont pas très jolis, alors que le désert du Platé, [...] ça fait une sorte de cirque, c'est un endroit clos, où là, à l'intérieur, il n'y a même pas un chalet, il n'y a rien. Et si en plus si tu es en période un peu fraîche, il y a de la neige, il n'y a plus de végétation, il n'y a plus rien, c'est juste du minéral. Alors là, tu as presque l'impression d'être sur une autre planète. Le seul élément humain qui apparaît parfois c'est les avions qui passent, c'est vraiment dommage parce que sinon c'est le silence le plus total. Et là, j'ai fait l'expérience d'un truc [...] un truc un peu hégélien, le fait que tu n'as aucun élément humain, tu ne te sens vraiment pas chez toi et tu te dis « mais qu'est-ce que je fous là ? ». C'est marrant parce qu'à la fois c'est assez plaisant et en même temps c'est assez inquiétant donc même si tu n'es pas pressé par le temps, tu sens une espèce de... c'est un truc assez particulier, une espèce de... quelque chose d'existentiel, il n'y a pas de traces humaines. Je parle de Hegel parce que Hegel, il parle de ce truc de l'humain qui est toujours chez soi, la liberté c'est être chez soi et là, tu n'es pas chez toi. Tu n'es pas chez toi, il n'y a plus rien d'humain, tu n'as pas peur, c'est plus que tu n'es pas à l'aise. Et je pense qu'ici, je ne la fais plus cette expérience parce qu'en fait, dans Les Bauges, je distingue deux environnements. Tu as l'environnement qui est sympathique avec les prairies alpines où là tu as envie de faire des galipettes et puis l'été tu as toutes les petites fleurs donc c'est très joli. Et après, tu as plus haut, et là ça devient inquiétant, est-ce que je ne vais pas me casser la gueule ? Tu veilles à ton chemin, à mettre tes pieds au bon endroit, et le fait justement de te soucier de ta conservation fait que tu ne peux plus faire ton expérience hégélienne du « ah, mais qu'est-ce que je fous là, il n'y a rien d'humain ici, je suis sur la planète Mars ou quoi ? ». [Aurélie]

Dans le prolongement des éléments apportés plus haut, on notera ici que l'appréciation des randonnées inclut le moyen de transport mobilisé pour se rendre en montagne. Surtout, on observe que partir et arpenter les cimes constitue une expérience doublement située. D'abord, sur le plan pratique, elle est indexée à la diversité des randonnées qu'elle a effectuée. C'est par la comparaison entre différentes

randonnées entreprises qu'elle qualifie sa préférence pour la traversée du désert de Platé. Ensuite, sur le plan social, au-delà du recours aux distinctions instituées entre moyenne et haute montagne⁶¹, l'enquêtrice qualifie et oppose deux environnements sur la base d'expériences sensibles et émotionnelles. Pour les décrire et les expliquer, l'enseignante a recours à des référents qui relèvent de dispositions esthétiques héritées de son parcours professionnel et culturel, la philosophie en premier lieu. Aussi, les expériences montagnardes et leurs mises en récit lui fournissent l'occasion d'actualiser ces connaissances et sa réflexivité.

Premièrement, elle dépeint une moyenne montagne accueillante où la végétation luxuriante invite au déploiement de corporités innocentes ; une montagne qui se vit dans une relation empirique et immanente à l'environnement. L'environnement montagnard renvoie alors à une nature vierge pourtant menacée par des humains et des aménagements qui lui apparaissent sous les traits brutalistes de l'esthétique architecturale soviétique.

Deuxièmement, la haute montagne, où le minéral et le silence priment, elle l'interprète comme un ailleurs martien qui suscite un malaise existentiel. L'inquiétude qui en émane résiste d'abord aux mots (on peut lire quelques hésitations dans son propos). Peut-être influencée par la situation d'interaction (elle fait l'économie d'explicitations de ses références à la philosophie, ce qui laisse sous-entendre qu'elle pense que nous partageons des références communes), pour restituer l'ambivalence des émotions (plaisir et inquiétude) et son tiraillement existentiel (libération et finitude), elle s'autorise et fait usage de références à Hegel.

Enfin, au fil de ce discours, on peut déceler des traces qui tendent à confirmer le caractère historiquement situé de l'expérience et de la perception des lointains montagnards. À mesure que la description progresse, on rencontre le lointain de la tradition prémoderne qui « incarne ainsi, quoi qu'il en soit, l'inconfort, l'inconnu, l'inhospitalité, associant alarme et anxiété » (Vigarelo 2022: 204). Chemin faisant, apparaît un lointain moderne marqué par la banalité « de l'ascendance conquérante de l'homme » (*Ibidem*). Enfin, les lointains montagnards se font « ailleurs diversifiés », tantôt « non-lieux » saturés d'humains, tantôt « ultra-lieux » où l'on part « en quête d'aventures ultimes associant l'ailleurs à l'extrême » (*Ibid.*).

⁶¹ Dans les discours recueillis, et plus particulièrement auprès des personnes qui pratiquent en club, le découpage entre moyenne montagne et haute montagne repose avant tout sur des différences d'accessibilité, de maîtrise technique et de risques encourus.

1.4. Habiter en montagne. En quête de liberté et d'autonomie

Certain·es pratiquant·es se démarquent des autres par leur ancrage territorial⁶² d'origine ou de résidence, c'est le cas de ce pratiquant qui se définit comme montagnard par essence.

« *En fait, je suis né en montagne. J'ai toujours habité en montagne, que ce soit à Grenoble, à Chambéry, toute mon enfance, donc et je suis fils de chasseur alpin, donc, je suis tombé dedans quand j'étais petit. Et j'ai toujours aimé la liberté de la montagne. En fait, c'est la liberté [souligné et succédé par une respiration], c'est l'espace [souligné et succédé par une respiration], c'est, pas de contrainte c'est d'avoir envie de partir, partir, moi je... [raclement de gorge], la première balade, seul, dont je me souviens vraiment... C'est... J'étais en seconde, je ne sais pas quel âge on doit avoir en seconde, on doit avoir 14 ans ? Ouais. Et, on avait un chien à l'époque et je suis parti à Grenoble, je suis allé m'faire un tour de 9 heures de marche. 9, 10 heures de marche. À 14, 15 ans je partais 9,10 heures tout seul, sans forcément que mes parents s'inquiètent voilà.* » [Jean-Marc]

Le récit de cet « *habitant* » de la montagne qui a « *toujours* » parcouru les cimes voisines à pied, à vélo et à ski nous renseigne sur un dernier aspect crucial de la pratique, car il met en évidence une étape prépondérante de la carrière d'un·e randonneur·ses. En effet, si pour ce dernier, aucun souvenir d'apprentissages techniques du ski ou de la marche en montagne n'émerge lorsque je le questionne, pour lui, la randonnée inaugurale, c'est celle qu'il a pu entreprendre seul, en autonomie. Pour lui, c'est la capacité de prendre en charge la randonnée de la planification de l'itinéraire à son exécution qui détermine l'expérience qui a fait de lui un randonneur. Formulé autrement, c'est à partir du moment où il a pu activer toutes les dispositions sociales nécessaires (Lahire 2011), déployer les conduites motrices et la culture matérielle (Moricot et Rosselin-Bareille 2021) adéquates à son itinérance qu'il est devenu randonneur.

Ces récits des *premiers contacts* avec l'environnement montagnard donnent à voir comment pour certain·es pratiquant·es l'espace montagnard s'articule aux pratiques d'activités récréatives. Il y a celles et ceux pour qui ils sont indissociables, la montagne venant à elles et eux par les activités récréatives. La montagne apparaît dès lors comme un lointain dépaysant. Il y a celles et ceux qui distinguent vivre en montagne et faire de la montagne. Qu'ielles habitent en son sein ou à proximité, lorsqu'ils et elles vont faire de la montagne, ielles franchissent une frontière perceptible par l'ensemble des spatialités et/ou des corporéités qu'ielles déploient. Dans toutes les descriptions produites lors de l'enquête, les *premiers contacts* sont remémorés comme des expériences subies. Durant leurs premières années, tou·tes ont été *emmené·es* ou *envoyé·es* en montagne. Néanmoins, dans ce cas de figure on note une exception. Pour Jean-Marc, fils de chasseur alpin, *pratiquer la montagne* ce n'est pas seulement s'y rendre et suivre l'élan parental, ce serait plutôt l'acte d'émancipation de cette tutelle qui signerait le point de départ d'une carrière où *pratiquer* ou *faire* de la montagne devient synonyme d'une activité solitaire en autonomie.

⁶² J'emploie ce terme de son sens usuel, la notion est aujourd'hui particulièrement investie au sein du monde social des espaces protégés tandis que certains géographes s'interrogent sur son usage scientifique. Pour plus de détails, lire (Debarbieux 2014).

Dès leur plus jeune âge, les enquêté·es repèrent différentes montagnes : celles tantôt verdoyantes tantôt embrasées par les feuilles automnales des randonnées pédestres, celles immaculées et enneigées des vacances au ski ; celles que l'on fréquente avec une régularité rituelle, celles arpentées une unique fois qui laissent un souvenir confus ; celles où l'on flâne au son des sonnailles⁶³ des vaches, celles où l'on se rend afin de pouvoir randonner jusqu'aux cascades dont le magnétisme traverse les souvenirs d'enfance. Surtout, parfois par omission, parfois par l'intensité des sensations occasionnées, ces *premiers contacts* avec les montagnes révèlent le rôle central des plaisirs procurés par les activités récréatives de pleine nature. Ces plaisirs n'ont pour autant rien d'inné, la mémoire de muscles endoloris et des réticences infantiles ne s'y trompe pas. Il faut d'abord faire de multiples apprentissages afin de prendre plaisir aux randonnées montagnardes. Quels sont les relations et les contextes par lesquels ces apprentissages opèrent ? Comment viennent-ils au corps ?

2. Les premiers pas. Un accès aux pratiques régulé par différents entrepreneur·ses de morales

Malgré, un premier contact synonyme d'inconfort et de déplaisir, une conversion semble avoir opérée. Ce sont les termes de cette transformation qu'il s'agit d'explorer en reconstituant la carrière des randonneur·ses et en interrogeant les différents contextes socialisateurs.

2.1. L'école, socialisations, éducations et inégalité d'accès aux apprentissages pratiques

Pour chacun des enquêté·es, invariablement, les *premiers contacts* avec la montagne s'inscrivent dans le cadre des usages familiaux du temps libre. En revanche, plus disparates dans sa distribution au sein des pratiquant·es interrogées, l'accès aux activités récréatives de montagne peut également avoir lieu de manière complémentaire ou exclusive via les institutions scolaires. Les entretiens réalisés, sans exception, montrent une inégale distribution géographique de l'accès aux activités récréatives. Pour les enquêté·es scolarisé·es dans des établissements géographiquement éloignés de tous massifs montagneux (à plus de deux heures de trajet), les sorties scolaires en montagne sont soit inexistantes, soit exceptionnelles et relatives à des séjours en classe verte ou classe de neige. En cela, ces activités s'inscrivent dans une temporalité qui se démarque de celle ordinaire du quotidien. Elles relèvent alors de « situations éducatives [...] à la frontière entre forme scolaire, autres formes éducatives, issues entre autres de l'éducation sportive et de l'animation, et apprentissages informels » (Fuchs et Brougère 2021: 14). Et dans la majorité des cas, ce sont les activités hivernales, ski alpin en tête, qui sont mises à l'honneur et marque plus fortement les interviewé·es. Ainsi Julien, président du club de ski alpin de l'Université Savoie Mont-Blanc qui vient de terminer son cursus en école d'ingénieur m'explique :

⁶³ Le terme désigne les cloches qu'elles portent autour du cou.

« Je suis du Sud, vers Montpellier, donc je n'étais jamais allé en montagne avant. Non, ce n'est pas vrai, j'étais allé en montagne en ski de fond, jamais en ski alpin. La première fois que j'y suis allé, ça remonte à plus longtemps que ça. La première fois que je suis monté sur des skis, je crois que j'étais en CE1 ou CMI, je ne sais plus, j'étais en école primaire, c'était à Puy-Saint-Vincent. » [Julien]

Si les activités hivernales abondent dans les témoignages recueillis, pour celles et ceux qui habitent dans un département incluant un massif montagneux, les sorties en montagne excèdent largement la seule classe verte annuelle. Les occasions scolaires d'explorer les espaces montagnards s'avèrent bien plus nombreuses pour ces dernières. D'abord, la randonnée pédestre devient le prétexte de sorties à portées éducatives. Les espaces naturels montagnards servent alors de contextes à l'inculcation de connaissances inhérentes aux patrimoines naturels et historiques. Ces sorties donnent lieu à des marches organisées où l'itinéraire est conçu en fonction de ses objectifs éducatifs. Puis, les pratiques de sport de nature (ski de fond, ski alpin, escalades et alpinisme sont les plus mentionnés) sont intégrées sinon plus présentes au sein du programme d'Education Physique et Sportive. Dans ce sens, le professeur d'EPS est une personne ressource qui contribue largement à la diffusion et à la promotion de ces activités et ce jusque les plus techniquement exigeantes.

Ainsi, Patrick, originaire de Rouen, « *le pays de Christophe Profit*⁶⁴ », se rappelle que durant sa scolarité, il « *n'était pas un très bon élève* ». À partir de la quatrième, il s'est raccroché à l'idée de devenir professeur d'EPS, « *une motivation, une petite lumière, au bout du tunnel, pour suivre le chemin scolaire* ». Quand il me raconte cette « *époque où on se fait un peu, où on essaie de relier nos rêves à la réalité* », l'image de son entraîneur de natation faisant l'éloge du métier de professeur d'EPS lui revient instantanément. Cet entraîneur qu'il côtoyait trois fois par semaine, il le percevait comme un homme « *très sportif* », « *dynamique* » qui renvoyait à l'image d'une personne « *pas en marge de la société, qui était bien dedans* », en bref, il lui « *plaisait* » au point de le prendre pour « *modèle* ». Pour Patrick, la pratique de la natation était préférable au temps passé à l'école à jouer au foot et à « *courir en rond autour du stade* ». Une activité comme la natation lui apportait un sentiment d'immersion, lui apprenait à être à l'écoute de lui-même (par le travail d'apnée et de respiration) et la responsabilité (via les exercices de sauvetage). Inscrit au Club Alpin Français vers ces 16 ans, devenu professeur d'EPS à Rumilly après avoir multiplié les remplacements à la trentaine, Patrick, initialement guide de haute montagne en retire même une certaine gratification :

« [A]vec mes élèves je pense que j'ai fait plusieurs émules ouais. Parce que j'ai [...] pu emmener des élèves en ski de rando, en montagne, voilà, j'ai fait des petits projets comme ça. J'avais monté un projet avec un groupe d'élève. Alors ça c'était un gros projet dans le cadre scolaire, on allait faire l'ascension de l'Island pic au Népal, un sommet qui est à 6000 m. Et, en fait, ça voulait dire avec une rando sur trois semaines avec l'ascension d'un sommet

⁶⁴ « *Un des premiers guides rouennais* », alpiniste reconnu pour ses exploits et son engagement militant. Il a fait l'objet d'une médiatisation accrue en 2023 pour sa condamnation conséquente aux deux plaintes successives du maire de Saint Gervais au sujet de la dépose de deux pieux à neige sur la voie normale du Mont Blanc.

où on est ... il y a une nuit de bivouac, une à deux nuits de bivouac, voilà en altitude. Donc voilà on avait réussi à monter tout le projet, on avait sélectionné des élèves qui étaient en troisième, en seconde et en première, de manière à ce que lorsque le projet aboutirait, ils soient au lycée. Donc même quatrième, troisième, seconde, ils avaient mis deux années à se préparer. Donc : une première randonnée, puis après on avait fait un p'tit camp l'été sur quatre jours, là on était monté en altitude vers Val d'Isère. Donc on avait passé une nuit au froid sur le plateau des Glières pour leur faire vivre un peu toutes ces situations. » [Patrick]

Ce projet scolaire d'alpinisme fait événement, il le consacre à la fois comme guide et professeur. Il ajoute qu'il regrette beaucoup cette époque révolue où le corps enseignant avait encore « *pas mal de libertés* ». Il précise que l'organisation de ce type de projet « *particulièrement possible parce qu'on était dans le privée* », mais qu'aujourd'hui, ce n'est « *carrément plus envisageable* » faute à la paperasse et une évaluation du risque beaucoup plus stricte par la hiérarchie. Sa voix s'éteint et son regard se baisse.

Plus loin, il m'exprime sa culpabilité d'avoir été le « *papa des mauvais jours* » pour sa fille qui est restée à l'écart de ses pratiques, car il se trouvait en montagne les jours de beaux temps. Béatrice, sa compagne actuelle et ses enfants nés d'une union précédente, présentent tous de fortes dispositions sportives et pratiquent différentes activités en montagne, du ski de fond au trail. Il pense avoir contribué à ce goût même s'il considère que c'est principalement à leurs pères « *qu'ils le doivent* ». L'un de ses beaux-fils est aujourd'hui devenu un collègue de travail. Béatrice et Patrick ont eu un enfant ensemble, Arthur. En ce qui le concerne, Patrick se dit « *assez déçu parce que lui il a mis un veto à tout ça, il veut pas du tout entendre parler de sport de pleine nature* ». Lorsque je lui demande ce qui explique cet état de fait, il suppose d'abord qu'il est peut-être à l'origine d'une injonction inconsciente qui lui « *met la pression* », qu'il n'est pas « *prêt à fournir de grands efforts comme ça. C'est pas son truc. Il aime le confort, il a un problème de vision [...] il n'est pas à l'aise avec le vide* ». Pourtant, il lui reconnaît des qualités que l'on retrouve en montagne : il est « *assez prudent, il garde une marge de sécurité, il observe beaucoup et puis il va observer pour reproduire un geste, il va observer pour savoir où il est passé, pour prendre un chemin* ».

Le parcours de Patrick est significatif du rôle que peuvent jouer l'école et les pratiques sportives tout au long de la socialisation des individus. En effet, tout d'abord, de la natation aux activités récréatives de montagne, les unes comme les autres apparaissent comme autant de moyens « *parmi d'autres possibles pour l'acteur de consolider son ascension sociale, de cultiver sa différence, d'appartenir à sa nouvelle classe et de se constituer un capital social.* » (Bodin, Héas et Robène 2004). Dans le récit de Patrick, les activités récréatives de montagne semblent avoir parfaitement épousé sa mobilité sociale, sa volonté de démarcation et d'intégration à un milieu social donné. Cependant, désormais père et professeur, il déplore son incapacité à transmettre le goût pour ces activités, pour une montagne vécue dans son ensemble, auprès des élèves et de l'un de son beau-fils. L'école, qui pouvait servir de tremplin pour l'élection de ces pratiques sportives dans le parcours scolaire, comporte bien trop d'obstacles administratifs désormais. S'il est le sujet impuissant de ces contraintes, il se considère à l'inverse comme acteur principal des échecs de transmission. En tant qu'enseignant, guide et père, la volonté de transmettre traverse l'ensemble des

univers sociaux qui font le quotidien de Patrick, quand bien même il estime y être parvenu avec plus ou moins de succès selon les situations. Malgré une forte imprégnation culturelle du milieu familial aux activités récréatives de montagne, l'entreprise d'éducation prise en charge par Patrick échoue auprès de son beau-fils.

D'un point de vue de lycéenne, Agathe se remémore les apprentissages scolaires à diverses pratiques sportives de montagne et sa participation à un séjour Népal :

« Après, tu avais les classes vertes, les classes de neige, les trucs comme ça, mais au collège, non. Par contre, c'est au lycée que j'ai commencé à faire de la montagne avec d'autres personnes. [...] Je suis allée au lycée Pierre Beghin à Moirans qui avait encore à l'époque l'association Pierre Beghin, on avait un prof de sport qui était guide de haute montagne, un prof accompagnateur et plusieurs profs motivés à emmener des jeunes. Ils avaient monté une asso et tous les trois ans, ils emmenaient un groupe de jeunes faire un 6 000 mètres.

C'était un projet qu'on montait sur deux ans, il fallait tomber la bonne année. Ce n'était accessible qu'aux secondes. On commençait le projet en seconde, on s'entraînait, on cherchait des sous et en première on partait faire un sommet incroyable à travers le monde, donc il fallait réunir beaucoup de sous. Et la troisième année, les profs se reposaient quand même parce que ce n'est pas du petit truc. Moi, je suis arrivée la bonne année, j'ai eu l'occasion de m'y inscrire et toujours dans cette démarche d'avoir envie d'accompagner mon père en montagne, et de découvrir d'autres choses, faire de l'alpinisme avec des gens de mon âge aussi, quand même. Là, on était un groupe de 36, 30 jeunes + 6 profs, et minimum un week-end par mois, on partait en rando d'abord, on a fait un peu de course d'orientation, on n'a pas fait de ski, on a fait des raquettes. À la fin de cette première année, on est parti une semaine à la Bérarde pour apprendre tout ce qui était technique de cramponnage, utilisation des piolets, encordement, marche sur glacier, toute une prévention sur les chutes parce que ça arrive, et comment tu fais quand tu te casses la figure sur un glacier pour t'arrêter, pour sécuriser. On a vu les mouflages, des choses comme ça. Je n'en ai pas de souvenirs, je n'en ai pas refait depuis, mais tu avais tout ça. » [Agathe]

Cette expédition au Népal a fait événement dans la vie d'Agathe qui a alors noué « *des amitiés très fortes* » avec des camarades avec lesquels elle a perdu contact durant son cursus universitaire malgré le fait qu'ils et elles ont randonnées ensemble jusqu'au passage du baccalauréat. Depuis, elle n'a plus pratiqué d'alpinisme gardant pour elle le souvenir d'une expérience exceptionnelle, un exploit. Hormis l'équitation, elle décrit ces années de formations universitaires comme une césure sportive où elle ne « *faisait pas de montagne* » parce qu'elle avait « *d'autres préoccupations, tu découvres un peu la vie en dehors de chez les parents, tu découvres d'autres rythmes, tu découvres d'autres activités, tu découvres les bars et les soirées* (rires) ». Elle y reviendra progressivement, mais cette fois en préférant une approche plus hédoniste et plus personnelle (elle fait ce qu'elle « *sent* » avec les personnes « *avec qui elle le sent* ») à l'esprit de corps tel qu'elle a pu l'expérimenter en alpinisme (Moraldo 2021). Plus loin dans l'entretien elle explique qu'elle cultive désormais une approche plus en adéquation avec ses convictions écologiques via la randonnée pédestre en solitaire et le ski de randonnée accompagnée de celles et ceux sur qui elle sait pouvoir compter. Des styles de vie et des styles de pratiques pluriels qui varient donc au rythme des

mondes sociaux fréquentés. Des dispositions qui se maintiennent et se renforcent, d'autres qui ne prennent pas au cours de la carrière de pratiquante et de l'autonomisation de l'adulte.

Enfin, plus qu'un lieu de socialisation spécifique, l'école apparaît comme une interface de rencontres entre les institutions et les différents cadres socialisateurs (Darmon 2016: 64) qui interviennent dans la carrière des pratiquant·es interrogé·es. Coline dont la mère était professeure de sport et dont le père était saisonnier, moniteur de voile et de kayak l'été, et vendeur en magasin de locations de skis l'hiver, me raconte :

« Après ce qu'ils m'ont dit c'est que j'ai toujours vu des gens faire du ski et que j'avais l'air d'avoir envie d'en faire dès que j'ai su marcher et du coup ils m'ont mis dedans et puis je pense que ça me plaisait, enfin oui, ça me plaisait, et du coup j'y retournais tous les hivers parce qu'ils avaient les moyens de me payer le cours de ski l'hiver et puis en fait, t'avais tous les gamins du village, de l'école qui étaient tous ensemble au cours de ski aussi quoi. C'était vraiment tout petit comme microcosme. [...] Mais après, les premiers souvenirs de ski de fond que j'ai, c'est quand on était en Savoie, on en faisait avec l'école, du coup ça doit être CE1, CE2.

Au début, on faisait de l'alternatif dans les rails et puis je me souviens, mon père, comme il avait le temps des fois il encadrait – tu sais, t'avais toujours des parents qui accompagnaient les sorties – puis, comme il avait le temps et qu'il savait skier, il venait encadrer les sorties de ski de fond. Ma mère aussi des fois elle le faisait avec l'école.

[I]l y a toujours eu les copains de l'école ou du collège ou du lycée et les copains du club de sport. C'était un peu deux groupes différents tu vois, où avec ceux du club de sport, tu pratiquais plus le sport de montagne et avec les copines du lycée - oui ça arrivait une fois ou deux l'été où on se fasse une rando ensemble – mais c'était plutôt très ponctuel et ça n'était pas autour de ça qu'on s'était connues et qu'on partageait des trucs. » [Coline]

Baignant dans un « microcosme » entre Bourg-Saint-Maurice et le Jura, les pratiques récréatives et éducatives traversent l'ensemble des contextes sociaux qui composent son quotidien entre famille, école et club de sport. Dans son quotidien, au domicile familial comme à l'école, elle n'échappe ni à l'omniprésence des sports de montagne ni à celle de ses parents ni aux discours et aux valeurs du monde éducatif. Si les frontières sociales entre l'univers domestique et scolaire se confondent ; à l'inverse, Coline distingue ses ami·es en deux groupes : « ceux du club de sport » et les « copines du lycée ». Au regard de la porosité des contextes sociaux mis à jour, les marqueurs spatiaux ne paraissent pas significatifs de la distinction opérée par l'enquêtée. En revanche, les engagements pratiques partagés et la division genrée qui leur correspondent le sont. En effet, comme le souligne Léna Gruas dans son état des lieux du poids des facteurs sociodémographiques sur les styles de pratique :

« Une différence ressort notamment en fonction du genre. Les hommes seraient davantage motivés par la prise de risque, la compétition et l'affiliation à un groupe de pairs (Ko, Park et Claussen, 2008). Les différences d'engagement liées au genre s'expliquent ainsi par la prédominance des stéréotypes, notamment le fait que le courage et le goût du risque sont encore considérés comme une caractéristique masculine, expliquant les dispositions des hommes à prendre plus de risques que les femmes (Laurendeau et Sharara, 2008 ; Penin, 2007). » (Gruas, 2021 : 46)

Par la suite, son déménagement à Lyon afin de poursuivre ses études supérieures, l'éloigne des montagnes et des torrents qu'elle retrouve tout de même ponctuellement au gré de ses visites à sa famille et ses camarades du club de Kayak avec lesquels elle est toujours en contact.

Il est impossible de statuer ici sur ce que fait *in situ* l'école à la socialisation aux pratiques de montagne, le sujet mériterait une étude interactionniste approfondie des pratiques corporelles et des processus d'incorporation (Mennesson 2004) des activités récréatives en contexte scolaire. Pour autant, par les discours, les enquêtés témoignent ici que :

- L'école n'est jamais le lieu de l'engagement dans la carrière. Elle s'adjoit aux premières expériences familiales et elle intervient prioritairement dans la trajectoire de celles et ceux qui vivent à proximité des massifs alpins.
- Les offres scolaires et l'inscription territoriale participent dès lors à une forme d'inégalité aux accès et aux apprentissages des activités récréatives de montagne.
- L'école contribue alors à une inégale distribution des dispositions et des compétences relatives aux activités récréatives. Hypothétiquement, elle fournit un contexte qui contribue plus efficacement au maintien et au renfort de dispositions sportives (rapport au corps) que des dispositions sociales (esprit de corps, compétition).
- Comme les colonies, les sorties scolaires sont décrites comme des situations où sont accentuées les dimensions collectives et sécuritaires des pratiques récréatives. Situations d'apprentissages où les normes de conduites sont plus souvent verbalisées, elles servent de références lorsqu'adulte les enquêtés se positionnent et décrivent leurs styles de pratiques et habitudes.

2.2. Les anciens, dépositaires légitimes des savoir-faire montagnards

À la famille et à l'école, une autre catégorie d'entrepreneur·ses de morale peut être identifiée sur le terrain et dans les récits des enquêtés. Leurs présences, bien que relatées sur un mode mineur, demeurent prépondérantes pour plusieurs enquêtés qu'ils et elles soient originaires de départements alpins ou non. Dépositaires de savoirs traditionnels qui échappent à la standardisation et la formalisation des topoguides et autres manuels, ils et elles sont identifiés sous l'appellation d'« anciens ».

« [Q]uand je suis arrivé ici, j'ai dit « non, je ne sais pas skier ! Donc il va falloir apprendre » ; et puis dans ce club de la SPTT, le club des postiers et tout et des télé-communicants, il y avait beaucoup de monde à cette époque-là, tous d'anciens briscards, des gens qui étaient des initiateurs et tout. [...]

Dans le massif de la Vanoise, je connais moins bien, je vois des anciens ... Pour moi, anciens, ça peut être 50 balais par exemple, expérience, vieux briscards ; et puis tu discutes un petit peu, puis tu lui dis « tiens, il n'y aurait pas une belle boucle là ? », « Si ! Il y a celle-là ! ». En général, ils aiment bien partager. Si tu ne les emmerdes pas trop, si tu ne les prends pas trop de haut, si tu ne joues pas le parisien, ça va. Ils vont partager des trucs. Il y a

beaucoup de trucs qu'on a découverts grâce à ça. Après nous on transmet. J'aime bien. Je n'ai pas parlé de cet aspect-là : transmission, transmettre aux autres aussi. C'est ce que font les profs. » [John]

Après son installation vers la quarantaine à Annecy, John, pratiquant hétérodoxe mordu de ski de randonnée, passe plus de temps en montagne qu'en ville. À son arrivée dans la région, il pratique seulement la randonnée pédestre et possède quelques rudiments d'escalade. Issu des classes populaires et ayant des revenus modestes, il me décrit son accès aux activités récréatives comme un ensemble de tactiques et de bricolages qu'il met en œuvre sur le terrain pour apprendre les ficelles du métier. À titre d'exemple, il me raconte à quelques reprises comment, lors de ces premières sorties à skis, il laisse traîner son oreille non loin des guides et des moniteur-ices afin de saisir quelques conseils et remarques à la volée. En dehors et en dedans des institutions, il me décrit les *anciens*⁶⁵ comme les acteur-ices d'une transmission de savoir-faire d'autant plus légitime que leur ancrage territorial en atteste, par contraste avec lui. « *Ils se nourrissent avec les plantes de la montagne, qu'il y a tout autour du chalet* » et sont les témoins d'un environnement montagnard qui « *a disparu* ». Ces *anciens*, appelés aussi *briscards* sont reconnus pour leur expérience, leur rectitude et leur rigueur. Ici, la frugalité de leurs modes de consommation renvoie à une forme de détachement conçue comme hédoniste et modérée.

Gabrielle, fille d'artisans de Haute-Savoie et de Maurienne, native de Chambéry poursuit le portrait des *anciens*, ou plutôt de « *ses anciens* » comme elle me le répète à quelques reprises durant l'entretien. Elle considère qu'elle n'a « *pas vraiment eu le choix* » que de randonner et skier. Elle partait alors avec un père qui « *connaissait tous les anciens* » et pour qui « *il fallait perpétuer la tradition* », ainsi qu'avec un grand oncle (le frère de sa grand-mère pour être plus exact) moniteur dans un ski club. « *Ses anciens* » apparaissent de deux manières dans son récit : premièrement, incarnée en la figure du grand-père, puis deuxièmement, dans celle de ses aînés locaux qui lui ont permis de renouer et d'approfondir ces connaissances pratiques de la montagne. Avec son grand-père chaudronnier,

« L'été, c'étaient les champignons, les myrtilles et c'étaient les balades, on allait dormir en refuge. [...] On partait tôt, je me souviens les pantalons gris, les vestes en jean des années 80, le bâton en bois avec le panier. On part et moi je prends n'importe quel champignon que je rapporte. J'ai une image de mon grand-père couché par terre sur un spot de trompette de mort ! Il y en avait tellement qu'il s'était couché par terre pour les ramasser » [il y avait aussi la mère, le frère parfois les cousins ; ils perpétuent ces randonnées champêtres encore de nos jours]. » [Gabrielle]

Ces *anciens*, souvent des « *accompagnateurs* », elle les distingue des « *moniteurs* », car *in fine*, elle estime que ce sont eux qui lui ont inculqué le bon comportement à avoir en montagne, qui l'ont sensibilisé à cet environnement. D'ailleurs, ce sont vers eux qu'elle se tourne pour raviver ses désirs montagnards,

⁶⁵ Je n'emploie pas l'écriture inclusive ici, car je ne souhaite pas déformer l'usage des termes employés par les enquêté-es. De plus, l'appellation semble résister à toute forme de féminisation dans les discours recueillis.

lorsqu'elle revient dans la région après des études en Espagne et une expatriation en Bolivie. Sa voix s'adoucit et change d'intonation, son regard s'écarquille quand elle me communique la joie que créent ses «*p'tites balades avec les anciens* » qu'elle effectue dans le cadre des excursions organisées sur le site *On Va Sortir*!⁶⁶, car, ce sont «*eux qui m'ont vraiment initié, quoi mettre dans mon sac, comment et où aller, je ne savais même pas où aller. Je connaissais pas les noms des massifs...*». Ici, la figure de l'ancien est présentée comme la plus valorisée et la plus légitime à transmettre les normes de conduites relatives à l'espace montagnard. On le préfère aux entrepreneur·ses de morale institutionnel·les, mais il ne s'y substitue pas.

Les connaissances dites traditionnelles des terroirs montagnards ne sont pas conçues comme les seuls véridiques et légitimes. Gabrielle qui «*mêle la montagne à l'aventure* » peut tout autant partager les joies entomologiques de son frère lors d'une randonnée, s'exalter face à la puissance et la beauté de la «*pachamama* », que se sentir politiquement indigné face à des projets de retenue collinaire sur lesquels elle s'informe. John peut assouvir sa curiosité au sujet de la communication animale auprès d'une doctorante étudiant les chocards, transmettre son imaginaire face aux fascinantes et inquiétantes ombres que le relief cisaille dans le ciel à l'aube, pour lire un roman de Jack London ou un manuel d'écologie alpine une fois de retour chez lui.

Dans cette perspective, il faut bien comprendre que si les entrepreneur·ses de moral font l'objet de recours hiérarchisés et différenciés, la diversité de leurs appréhensions et de leurs expériences des espaces montagnards se répercute et se traduit par la pluralité des dispositions sociales acquises, renforcées, transformées ou abandonnées.

2.3. Les Clubs Alpains Français comme révélateur de l'équilibre précaire entre prise de risques et plaisirs

Dans les témoignages collectés, l'entreprise morale du Club Alpains Français (CAF) sur les pratiques intervient bien plus tardivement à l'échelle de la carrière. Moins évoqué au sujet des pratiques estivales, le CAF représente une étape prépondérante pour qui veut accéder aux activités hivernales en toute sécurité et/ou pour parfaire leurs compétences techniques. L'inscription dans ces clubs, concerne le plus souvent le ski de randonnée et les raquettes.

« Donc il y a deux ans, j'avais commencé à travailler et j'avais un peu d'argent de côté, et je me suis dit « tiens, pourquoi pas commencer le ski de rando ? ». Ce que j'avais fait c'est que je m'étais d'abord inscrite au CAF d'Annemasse parce que c'est le CAF le plus proche de chez moi et parce qu'il proposait un cycle d'initiation au ski de rando. [...] »

Et l'année dernière, je me suis dit que j'aimerais bien être plus autonome dans la pratique du ski de rando, mais pas sur le plan technique. [...] ». [Emmeline]

⁶⁶ « On Va Sortir ! » est un réseau social en ligne qui permet l'organisation de sortie et de rencontre en fonction de la localité de résidence des usager·es (URL : <https://www.onvasortir.com/>).

À moins que l'initiation soit prise en charge par un proche, le CAF constitue un point de passage obligatoire pour celles et ceux qui souhaitent débiter en ski de randonnée. L'exigence technique et la dangerosité que l'on reconnaît à la pratique conduisent à s'en remettre au CAF, entrepreneur·ses de moral (Becker *Op. Cit.*) historiquement et socialement légitime de l'espace montagnard (Baecque 2019: 168). Participant à l'essor et à la démocratisation des pratiques de ski, les Clubs Alpains Français voient le jour en 1874. Il s'insère dans une histoire originellement marquée par l'hygiénisme aériste (Hoibian 2016) et le patriotisme (à sa création sa devise est « *Ma patrie, ma montagne* ») (Drouet et Luciani 2006). Témoignant d'une volonté pédagogique à travers le temps, le discours du CAF se teintera entre deux guerres d'un « naturalisme de plein air » (Hoiban *Op. Cit.*). Instrument de recrutement militaire, l'association fait alors la promotion d'un exercice physique doublement valorisé sur les plans biologique et social (Drouet et Luciani *Op. Cit.*). Après une époque où la marche en montagne demeurait l'apanage d'une élite sociale et intellectuelle, progressivement,

« Une division s'instaure-telle entre ascensionnistes et excursionnistes, ceux qui grimpent face à ceux qui marchent, fracture qui, par scissions de plus en plus radicales, donne naissance la randonnée alpine, se distinguant éthiquement, socialement, techniquement, physiquement, de l'escalade et de l'ascension » (Baecque, Op. Cit. : 169).

Promouvant « l'esprit de l'alpinisme » et une certaine excellence corporelle, le CAF contribuera à marquer des distinctions matérielles et symboliques entre marcheur·ses et grimpeur·ses, entre amateur·ices et professionnel·les, entre hommes et femmes (Moraldo 2021). De nos jours, si les pratiquant·es s'accordent quant aux usages sociaux de ces clubs, c'est un autre clivage que soulignent les points de vue tranchés des pratiquant·es interrogé·es à son encontre. En effet, pour ou contre, le choix de s'inscrire et de fréquenter ces clubs divise en raison des approches pédagogiques et des valeurs normatives des Clubs Alpains Français et de ce qu'elles font aux pratiques récréatives en montagne.

D'abord, pour nombre d'enquêté·es, avant même de former aux activités de plein air, les Clubs Alpains sont conçus comme un moyen de 1) découvrir de nouvelles pratiques et d'acquérir de nouvelles compétences techniques et 2) faire de nouvelles rencontres et de cultiver des relations sociales au sein du cercle de sociabilité des pratiquant·es.

« Là récemment, sur Chambéry, j'avais envie de changer d'activité, je n'avais pas forcément des amis dans ces activités, et je me suis tournée un peu vers les nouvelles technologies, des forums via le CAF ou des trucs comme ça, ou via Facebook, où je vais aller pratiquer avec des gens que je connais pas du tout, qui vont me permettre d'accéder à des trucs qu'on ne fait pas dans mon entourage.

Sinon, avec le CAF aussi, notamment cet hiver pour le ski, j'ai intégré un groupe de ski avec des gens que je ne connaissais pas du tout, et au fur et à mesure, à force de faire des choses ensemble, ça devient des copains et c'est maintenant le groupe de copains. Ils sont passés des inconnus à des copains. Généralement, si ça colle bien, ça bascule en pote. »
[Clémentine]

Au même titre que certains réseaux sociaux en ligne (OVS, Facebook, CamptoCamp.org, etc.), le CAF répond à un double usage social. Il est l'occasion de progresser dans les pratiques sportives qui procurent à cette pratiquante une « *aventure émotionnelle* ». Puis, elle sert de prétexte et de contexte pour rencontrer des personnes avec lesquelles partager ces sorties.

Du côté des encadrant·es du CAF, Kilian, moniteur au Club Alpin Français Les Amis du Vieux Lyon explique :

« Avant d'avoir eu des enfants, j'ai passé mon brevet d'encadrant fédéral à la fédération française des clubs alpins parce que j'avais envie de partager et de faire connaître la montagne aux copains, donc j'ai commencé par emmener des copains en montagne sur des randos de 2-3 jours en bivouac, à des copains qui n'avaient jamais fait ça. Et c'est tellement chouette de voir le sourire sur le visage des autres parce qu'ils ont fait quelque chose qu'ils n'ont jamais fait, et qu'ils n'auraient jamais fait tout seul, j'adore. C'est ça qui m'a motivé pour ensuite devenir encadrant de ski de rando. » [Killian]

Rétrospectivement, il considère que son investissement en tant qu'encadrant s'est construit autour de l'expérience d'un plaisir authentique. En effet, à titre personnel comme dans les initiations qu'il organise, ce qui le motive et l'anime ce sont le caractère singulier de sa pratique et le fait d'être l'entremetteur d'expériences inédites pour les initié·es. Selon ses dires, le plaisir se prend et s'apprend à mesure que la pratique devient l'expression d'une certaine authenticité. S'il considère alors les pratiques de montagne au prisme du rapport aux autres, il souligne un second aspect qui relève quant à lui d'un rapport à soi. Dans cette perspective, Killian explicite ce que ses sorties avec le Club Alpin Français font à sa pratique :

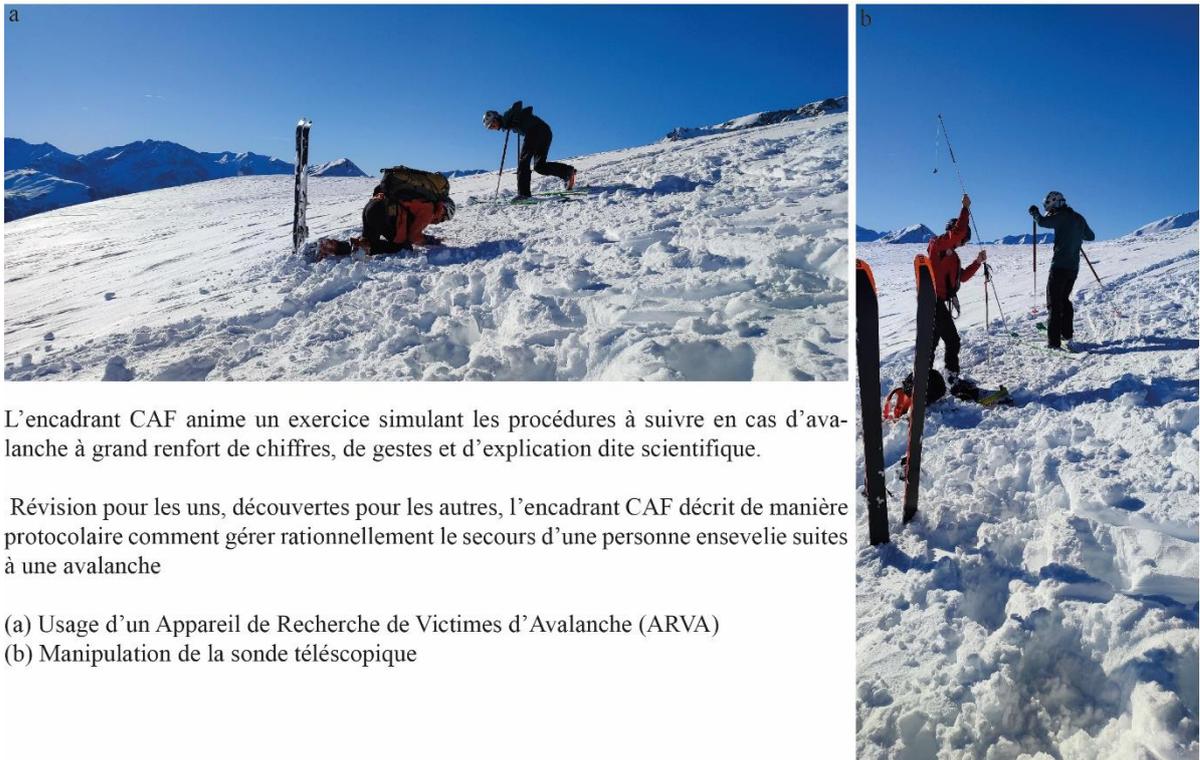
« On sort à la fois dans le cadre du club avec des contraintes, avec la contrainte d'accueillir ceux qui veulent sortir. Il y a des gens qui se présentent, qui veulent sortir et on est obligé de les accepter si ça correspond au niveau qu'on a fixé. Mais la politique du club, c'est plutôt de fixer la sortie par rapport au niveau des participants. Du coup, ça contraint un peu le niveau de la sortie et à une époque il me fallait les deux, et encore aujourd'hui d'ailleurs. Il me faut des sorties dans le cadre du club où je prends du plaisir à emmener des gens, à leur faire découvrir de nouveaux endroits, et à les pousser parfois au-delà de leurs limites, à les emmener sur des itinéraires sur lesquels ils ne se seraient pas engagés tout seul. J'ai besoin de cet aspect-là d'échange, de partage, de transmission, et puis le côté plaisir où j'ai envie de sortir sur des itinéraires un peu plus engagés ou d'un meilleur niveau, avec des gens que je connais, avec qui j'ai l'habitude de faire des sorties et qui ont un bon niveau, un niveau comme moi ou supérieur. » [Killian]

Killian distingue ici la pratique en club de celle en dehors de ce contexte. Dans ce premier cas de figure, les responsabilités qui incombent à l'accompagnement des novices lui imposent une « contrainte » quant aux choix et aux conditions des sorties envisagées. Et ces ajustements qu'il opère aux pratiquant·es amateur·ices ont un coût ou, du moins, ils impliquent une transaction. Il semble ainsi qu'en situation d'apprentissage, il sacrifie la satisfaction de son propre désir (de dépassement de soi) pour se concentrer à l'émergence du plaisir chez les novices.

Sur le plan de l'apprentissage technique, le CAF est avant tout un moyen d'acquérir plus d'autonomie avec pour horizon la volonté d'explorer plus avant l'espace montagnard, de la marche à la grimpe. Cela semble d'autant plus manifeste que l'enquêté·e est éloigné·e géographiquement et étranger aux activités récréatives de montagne. Nullement une finalité, il est décrit comme le moyen d'acquérir des connaissances sur soi et surtout sur un environnement par l'expérience de toutes les saisons, toutes les conditions météorologiques, tous les éléments.

« On avait une mini-formation obligatoire sur comment manier un DVA et ce qu'il faut faire, s'il faut appeler les secours, c'était obligatoire pour la saison d'hiver, pour tous les membres du CAF, qu'ils fassent du ski de rando, de l'alpinisme, des raquettes. [...] »

Autrement, le projet, fin-novembre, avec le CAF d'Annemasse on s'est inscrit à une session d'un week-end de cartographie. Le but c'est de réussir à mieux se repérer si les conditions sont mauvaises, du brouillard qui monte ou un truc comme ça, c'est quelque chose que je n'ai jamais connu d'être paumée en montagne et de ne plus savoir où je suis. En étant membre du CAF, il y a des formations assez intéressantes qui sont proposées et ça permet d'ajouter une petite corde à son arc, et on ne sait jamais, ça peut servir un jour. »
[Emmeline]



L'encadrant CAF anime un exercice simulant les procédures à suivre en cas d'avalanche à grand renfort de chiffres, de gestes et d'explication dite scientifique.

Révision pour les uns, découvertes pour les autres, l'encadrant CAF décrit de manière protocolaire comment gérer rationnellement le secours d'une personne ensevelie suites à une avalanche

(a) Usage d'un Appareil de Recherche de Victimes d'Avalanche (ARVA)

(b) Manipulation de la sonde télescopique

Figure 4.1 : Leçons de secourisme en Club Alpin, risques et bonnes conduites, 15.01.23, en dessous du sommet de la Quarlie (2322 m)

En parallèle et *a contrario*, et pour les plus précoces et aguerries des pratiquant·es questionné·es, le cadrage des interactions et des pratiques du CAF est un premier obstacle à la jouissance de l'expérience montagnarde recherchée. Dans cette optique, la pratique en club impliquerait une dépendance au groupe ou demande un esprit de corps indésiré.

« *Après, c'est vrai que j'aurais pu m'inscrire au CAF, dans une structure collective, une association, mais non, j'aime bien être seule.* » [Agathe]

Ensuite, plus radicalement, les normes sociales et morales du club peuvent être perçues comme un second obstacle qui part à la possibilité même de pouvoir vivre le « *frisson du risque* » et « *jouer avec* ».

« [...] *je ne suis pas dans la mentalité du vrai cafiste, mes copains qui le sont devenus maintenant, CAF, normes, tout ça m'intéresse plus. Je m'aperçois que j'ai plus de plaisir avec eux, parce qu'ils ont perdu ce petit grain de folie qui fait que j'aimais bien la montagne. Parce que justement, ce que j'aime aussi, c'est quand tu sens que t'es bien préparé, que t'es bien en harmonie avec ton coéquipier, ton compagnon de cordée, avec ton matos, que t'as pas de problème, tu te dis d'accord, ça, je vais y aller.* [...] »

Mais mes vieux potes, ils en font plus, enfin ils en font plus, non, ils sont, ils sont allés au CAF, alors là ils sont, il faut qu'il y ait l'ARVA, il faut qu'il ait ci, il faut qu'il y ait ça, il faut... Ils sont, ils sont formatés pour encadrer des groupes en sécurité. Donc, c'est ce qu'ils font. Mais quand tu emmènes un groupe quand t'es formé pour entraîner un groupe de 8, 9 personnes. C'est plus ma mentalité ... Non, moi ce que j'aime beaucoup c'est 2, 3 personnes. » [Jean-Marc]

Dans cette perspective, le CAF imprimerait des impératifs sécuritaires qui dérogent à son style de pratique. Pour lui, les clubs « *formatent* » des sujets cafistes dont les dispositions sociales et sécuritaires – il évoque une mentalité, un appareillage, une organisation sociale qui le dérangent – sont incompatibles avec « *l'harmonie* » dont il est en quête et qui se tisse entre lui et son compagnon (ses deux compagnons tout au plus), son équipement et l'environnement. Nous verrons ailleurs ce que recouvrent phénoménologiquement ce sentiment d'harmonisation. Ici ce que Jean-Marc exprime c'est sa récalcitrance sinon son dégoût, un rejet non pas du tout sécuritaire, mais du tout organisé et prévisible qui est transversal à l'ensemble des domaines de son existence.

« *Je n'ai pas envie de subir. J'ai subi toute ma carrière, des chefs, des règles, des si, des ça. Et depuis que j'ai arrêté la vie professionnelle, je veux plus avoir de contraintes, comme ça, mais je ne veux plus faire subir ça à d'autres, c'est-à-dire quand je pars, il faut que les gens et les mêmes contraintes que moi, c'est-à-dire pas de contraintes.* » [Jean-Marc]

En évitant de prendre part au déploiement logistique d'une sortie en club, il se garantit la possibilité de vivre une expérience de libération au fondement de sa jouissance des pratiques montagnardes tout en préservant la naturalité d'une montagne conçue comme incertaine et dangereuse. À sa façon Jean-Marc oppose deux contextes de pratiques et le rapport aux normes qui les caractérisent. D'un côté, l'un tient à un certain « *esprit du sport* » qui reposerait sur l'assujettissement de l'individu au groupe, aux règles et à l'institutionnalisation, en bref à une certaine sportivisation (Suchet 2011: 4). D'un autre côté, pour lui les pratiques de montagne sont des « *jeux sérieux* » qui relèvent d'un « *esprit du jeu* » (Moraldo 2017: 489) : « *l'accident, ça fait partie du jeu* », si « *ça commence à merder [pour des raisons matérielles, physiques ou météorologiques], c'est fini, c'est game over !* ».

Contrairement à ce « *montagnard par essence* », Jean- Pierre, à la retraite depuis sept ans, est venu au ski de randonnée par l'entremise d'un Club Alpin Français.

« Et puis je m'intéresse d'assez près aux problèmes de sécurité, de par mon métier avant, sur les chantiers on parle beaucoup de sécurité à juste titre parce que c'est dangereux. La montagne c'est aussi dangereux, j'ai cette culture-là de la sécurité, de bien faire les choses en sécurité.

Je me suis formé avec le CAF tout ça, au début avec les raquettes et après un peu moins avec le CAF pour le ski de rando parce que le groupe dans lequel j'étais, je n'appréciais pas trop leur philosophie de sécurité en ski de rando. Je les considérais comme des mecs dangereux. Dès qu'il y avait de la neige, il fallait passer le week-end là-bas en montagne, mais ça voulait dire qu'ils partaient le vendredi soir, qu'ils skiaient le samedi et le dimanche et le dimanche soir ils revenaient en voiture. Donc ce comportement-là en lui-même, pour des gens qui travaillent, vous voyez un peu la folie que c'est. [...] Donc ça, ceux-là, ils sont déjà à moitié fous, ce n'est pas possible. Et puis dans le groupe, il y avait vraiment des gens qui pouvaient paraître raisonnables, des gens comme moi, mais il y avait les meneurs en gros, c'étaient des jusqu'au-boutistes, il faut aller faire la face là, il faut aller faire le couloir là, c'était tout de suite aller faire les choses difficiles et compliquées, exposées. [...] » [Jean-Pierre]

Que Jean-Pierre ait appris à pratiquer au sein du CAF tandis que Jean-Marc garde ses distances avec l'association, leur désaccord met en évidence le cadrage du club et ces incidences sur les pratiques. Comme énoncé plus haut, le club tend à être perçu comme une institution qui définit les contours d'un rapport à soi et aux autres. Or, en s'érigeant comme expert des risques en montagne, le club apposerait les marges de manœuvre autorisées dans l'exercice des activités récréatives dans le rapport à l'environnement. Et dans l'opposition de point de vue entre les deux pratiquant·es ce n'est pas tant la présence des risques dans le milieu montagnard que la reconnaissance de l'expertise et ses effets sur les pratiques qui sont remis en question. En effet, dans les deux cas, l'expérience du risque fait l'objet d'une requalification sécuritaire : le risque qu'ils disent être prêts à prendre c'est « *un risque en toute sécurité* » (Gilles Raveneau 2006a). Le CAF devient le théâtre de « deux représentations morales du risque [qui] s'opposent avec pour enjeu la responsabilité individuelle et la place des institutions et de l'État dans la protection des individus » (Raveneau 2006: 581). D'un côté, Jean-Pierre juge l'attitude de cafistes « fous » qui privilégient la prise de risque. De l'autre, Jean-Marc préfère se détourner des cadrages pratiques du CAF qui visent à rationaliser les risques inévitables de chutes, d'accident voire d'avalanche qui sont, selon lui, inhérents à l'environnement montagnard. Selon lui, la gestion de ces aléas incombe à la responsabilité individuelle.

Aussi, le CAF peut être envisagé comme un dispositif qui produit une certaine subjectivité montagnarde. Dans ce sens, il permet le renfort de certaines dispositions sportives et sociales, l'acquisition de savoir-faire, de techniques du corps et de compétences spécialisées. Simultanément, il joue également

un rôle de reproduction sociale. Il opère à une sélection et une diffusion des formes de sociabilités et des conduites normatives désirables dans l'espace des activités récréatives de montagne.

Enfin, les résistances au cadrage normatif et aux attitudes observées au CAF décrits plus hauts nous renseignent sur le rôle central et structurant de l'« économie des plaisirs » (Bragard 2012) dans l'engagement et le maintien dans la carrière de pratiquant·es d'activités récréatives. Et paradoxalement, pour qu'il y ait du plaisir, il faut qu'il y ait du déplaisir ou risque. Et pour qu'il y ait du plaisir, il faut qu'il y ait apprentissage, « il faut en apprendre un minimum sur le monde extérieur, sur la montagne, sur l'équipement sportif et sur son propre corps, pour que l'envie de randonnée soit réalisable et que l'expérience puisse avoir lieu » (*Ibidem* : 38). C'est donc sur la fabrique sociale des plaisirs de randonnées que se concentre la partie qui suit pour saisir les multiples points d'arrimages de l'engagement dans la carrière.

3. Sur les pas des autres. L'émergence des plaisirs en randonnée

3.1. Un plaisir forcé

Durant l'enfance, la randonnée familiale en montagne est dépeinte comme une initiation, une itinérance facilitée, elle est *petite*, c'est une *balade* ; l'enfant alterne entre être porté et marche. Si le registre mélioratif et les superlatifs qualifient ces expériences premières des randonnées, les enquêté·es apportent aussi quelques nuances aux portraits de ces randonnées familiales. Et quand bien même les les habitant·es de proximité s'expriment moins sur cette thématique, nombres d'enquêté·es se remémorent des randonnées qui exigent des efforts, qui provoquent des douleurs voire du déplaisir.

«- Première balade ? Qui était forcée, je me suis fait chier je pense, je ne sais pas, je devais avoir une dizaine d'années, 8 ans. Après, c'est difficile de voir...

- C'était avec qui ? Où ?

- Je crois que c'était avec ma mère et mon beau-père, à la Sainte-Victoire dans le Sud de la France. C'est une montagne bien aride, bien du Sud, vers Aix-en-Provence, dans ce coin-là. C'était un truc d'une petite heure avec un refuge en haut, une petite cheminée, un petit truc et tout. Après, je pense que j'en ai fait d'autres avant, mais je n'avais pas encore ce truc... Je me rappelle de celle-là, de cette balade, en me disant que c'était cool. Alors l'effort physique me saoulait, mais en me disant que le décor était sympa, et je suis sûr d'avoir un souvenir où je me dis « mais à quoi ça sert de s'emmerder à marcher ? ». C'est un âge où faire du vélo sur des chemins c'est cool, mais marcher, ça ne sert à rien. » [Landry]

De prime abord, cet enquêté exprime une certaine ambivalence, à la fois cool et sympa, la balade de son enfance lui évoque aussi l'ennui et l'effort. Il met en évidence une mise en rapport des goûts et des engagements dans les activités récréatives. Et, par extension, que ce soit à l'échelle de l'individu ou d'un groupe social, l'ensemble des pratiques culturelles peuvent faire l'objet d'investissements, d'intéressements et de préférences variées. Pratiquant aujourd'hui la descente en VTT et le bivouac, la comparaison qu'il fait entre vélo et marche peut-être lut comme une mise en concurrence des deux

activités récréatives et des usages du corps qu'elles impliquent. Ils les comparent en considérant leurs bénéfices respectifs (reconnaissance et utilité) dans un contexte social donné. Il reconnaît par ailleurs que ses goûts et préférences ont évolué au cours de sa vie. Exprimant une volonté de rupture avec un mode de vie citadin, Landry, jeune père de famille, aspire aujourd'hui à se rapprocher d'un monde rural, qui le renvoie à sa jeunesse. L'Isère et ses montagnes retiennent particulièrement son attention dans ce désir d'un retour en campagne. Robin, originaire de la vallée de l'Arve ayant vécue la majeure partie de sa vie entre Haute-Savoie et Isère connote aussi avec ambivalence ces sorties familiales.

« J'ai donc fait beaucoup de montagne en famille, de l'école maternelle au lycée, des fois avec plaisir, des fois contraint et forcé avec une famille qui était très montagne, montagne, montagne. » [Robin]

Ainsi, que l'on fréquente occasionnellement ou que l'on soit exposé régulièrement aux milieux montagnards et ses pratiques, ces randonnées familiales se rappellent à l'enquête autant par le plaisir que la contrainte qu'elle représentait. Dans les discours, cette contrainte renvoie tantôt au caractère obligatoire de ces instants partagés en famille, tantôt à la difficulté de l'épreuve endurée par les enfants randonneur·ses.

« Ma mère a une certaine fierté de me dire qu'elle m'a donné le goût, qui fait qu'aujourd'hui j'en refais. Évidemment, on ne peut pas savoir si c'est le cas. Et puis non, les souvenirs que j'ai surtout c'est la difficulté et aujourd'hui je n'ai pas de difficultés à en faire, bien sûr parfois je suis fatiguée, mais quand j'étais enfant, vraiment c'était dur physiquement, juste parce qu'on a un petit corps voilà, on est nul pour tout ce qui est cardiaque. J'ai des souvenirs de pentes trop dures qui me semblaient au-dessus de mes forces, et puis le soleil qui me ratatinait contre le sol donc pas un souvenir hyper joyeux sur le plan physique, je ne le voyais pas du tout comme quelque chose d'épanouissant, comme un moment sportif épanouissant, j'étais plus traînée là. » [Aurélie]

Ces excursions, dans leurs premières itérations, ont pu être décrites comme subies : l'enfant a été emmené en montagne. Si l'adulte se sent maintenant différemment disposé, il a fallu entraîner le corps et développer un goût pour la randonnée. Ce dernier est décrit par la mère comme un don transmis à sa fille, un don qui l'emplit de fierté. Si l'enquêtée ne statue pas complètement sur l'efficacité de cette transmission ni ne valide les propos tenus par sa mère, son discours souligne l'existence d'un avant et d'un après. Avant qu'elle prenne goût à ces pratiques et qu'elle s'épanouisse dans leur effectuation, elle se souvient la fatigue, les efforts, une chaleur que son *petit corps* endurait face aux forces écrasantes des éléments.

3.2. Des dispositifs de sensibilisation à l'environnement montagnard

Lorsqu'il reconstitue la carrière des fumeurs de marijuana, Howard Becker analyse comment le plaisir ressenti en fumant résulte d'un apprentissage. Ce dernier s'inscrit dans une temporalité diffuse tout au long d'une initiation qui se déroule par socialisation au sein d'un groupe de pratiquant·es (Becker, *Op. Cit.* : 65). Ainsi à l'apprentissage des techniques adéquates succède un second qui consiste à faire fonctionner l'expérience pour percevoir les effets de la pratique sur soi. Puis un troisième apprentissage consiste en la requalification d'un potentiel dégoût en une expérience où « planer » devient agréable et plaisant (*Ibidem*). Pour ce qui concerne les randonnées à pied ou à ski, l'étude de tels processus d'apprentissage s'est avérée moins aisée pour trois raisons préalables. Premièrement, il serait réducteur de parler d'un plaisir de la randonnée au singulier. Celui-ci s'accorde et se diversifie pour s'arrimer à différents aspects et activités relatifs aux randonnées. Randonner ne relève pas d'une activité technique à proprement dite, il s'agit plutôt d'une combinatoire entre diverses cultures motrices (Schirrer 2015) où interviennent diverses techniques du corps (marcher, glisser, grimper), des cultures matérielles de la plus légère et sobre (une bonne paire de chaussures et un sac à dos) à la plus sophistiquée (vêtements « ultra-respirants », tente, sacs à dos, popotes, bâtons et skis « ultra-légers », baudriers en textiles « ultra-résistants », matériels de sécurité, *etc.*). Deuxièmement, lorsque je demandais aux interviewé·es s'ils et elles pouvaient me décrire les apprentissages proprement techniques relatifs à la marche et au ski, deux formes de réactions étaient observables. D'une part, les pratiquant·es ne pouvaient répondre à ma requête : aucun souvenir assez solide ne pouvait leur permettre d'en rendre compte. D'autre part, plus souvent en ce qui concerne le ski, lorsque l'apprentissage était moins précoce, ce sont plutôt les conditions matérielles d'apprentissages et les désagréments (en termes de sensations corporelles voire de sanction sociale) occasionnés que les interviewé·es mettaient alors en discours plutôt qu'une description de l'apprentissage technique à proprement dit. Et troisièmement, les apprentissages ne font que rarement l'objet de gestes et de discours normatifs perceptibles par les enquêté·es, hormis lorsque ces formations s'inscrivent au sein de clubs ou sous la surveillance des professionnel·les de la montagne. Une préconception répandue auprès des pratiquant·es d'activités récréatives consiste alors à penser que les plaisirs montagnards seraient naturels. Seule la part technique de ces loisirs fait l'objet d'un apprentissage variable en fonction de la technicité de l'équipement, des gestes, des prises de risques et donc des conditions environnementales. Ainsi, en situation d'entretien, il était bien plus aisé d'obtenir des enquêté·es des « récits de pratique » (Darmon 2019) au sujet du ski de randonnée que pour la randonnée pédestre. De la même manière, l'enquête sociologique permet plus aisément la saisie de la transmission des compétences et des techniques du corps que des dispositions.

Si la capacité à exprimer avec concision et précision la teneur émotionnelle de leurs expériences est inégalement distribuée au sein du groupe d'enquêté·es, la volonté de transmettre et de partager le plaisir que procurent les excursions montagnardes est décelable. Dans ce sens, alors que le sociologue peut se

sentir démunie à étudier les émotions en tant que telles, il peut saisir l'apprentissage des plaisirs par le biais de l'observation des relations et des interactions sociales.

À rebours de la démarche entreprise par Becker qui opère un mouvement qui va des pratiques d'apprentissages aux plaisirs, ce sont les différentes expressions des plaisirs montagnards qui m'ont conduit aux gestes qui disposent les randonneur·ses. Et parce qu'il est bien difficile « d'attraper les dispositions sociales » (*Ibid.*), je me limiterai ici à présenter les incorporations que je pouvais saisir par l'entremise de deux prises empiriques: via les « récits de pratique » qui émaillaient les entretiens biographiques (*Ibidem*) et via les dispositifs matériels observables en situation de transmission et/ou d'apprentissages. En d'autres termes, ici la question des dispositions sociales et des émotions peut se traduire en l'étude de « dispositifs de sensibilisations »⁶⁷, soit « l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène » déployés par les pratiquant·es afin de « susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager. » (Sommier 2015 : 3).

Dans la partie qui suit, j'ai identifié un certain nombre d'apprentissages qui visent à susciter l'engagement dans la pratique en arrimant le sentiment de plaisir à diverses dimensions de l'expérience de randonnée. Loin d'épuiser l'ensemble des dispositifs imaginables, ils sont autant de tactiques mobilisées dans les interactions sociales afin de favoriser et de consolider des goûts et des dégoûts chez les individus. Selon les formules consacrées par les randonneur·ses, « motiver les troupes » ou « transmettre le virus », soit apprendre à prendre du plaisir à arpenter les montagnes, cela consiste au préalable de matérialiser et de valoriser l'aboutissement de l'itinérance, soit un sentiment d'accomplissement. Durant cette étape de la carrière, l'engagement passe par l'accentuation des bénéfices personnels, par la valorisation des fins aux moyens.

Ainsi comme l'évoque Coline, originaire de Bourg-Saint-Maurice :

« Enfin, il arrivait qu'on sorte, mais peut-être moins souvent que quand j'étais plus petite. Là oui, même pour nous sortir, à un moment, c'était : « on va jusque ce refuge-là, il y a une tarte à la myrtille », surtout pour Hugo je crois qui avait besoin qu'il y ait l'objectif : « si on va faire la rando au refuge du Prariond, c'est sûr on verra plein de marmottes et des bouquetins », quand tu es tout petit, il faut un peu une motivation au bout de la rando, on te disait que tu allais voir un truc. » [Coline]

Fille d'une institutrice et d'un moniteur de kayak et gérant d'une auberge de jeunesse, Coline entrevoit désormais les astuces pédagogiques mises en œuvre par ses parents lorsqu'il s'agissait de « motiver » leurs enfants. Qu'il s'agisse de provoquer leur gourmandise ou de suggérer l'émerveillement animalier, c'est l'assouvissement à ces plaisirs présumés de l'enfance qui précède celui de la marche. Une autre

⁶⁷ Comme les définit la sociologue Isabelle Sommier dans son analyse microsociologique de l'articulation entre états affectifs et engagement militant.

enquêtee, Emmeline souligne le caractère initiatique des randonnées familiales ou scolaires en relevant les aménagements afin de faciliter la progression et d'habituer en douceur les enfants.

« Je devais avoir genre 6-7 ans, gamine, avec mes parents on allait parfois juste avant Thônes, il y avait une petite rando hyper facile à faire en famille, avec des cascades, etc. Il y a ça comme souvenir, on y allait quelquefois, peut-être une ou deux fois par an. [...] À l'époque j'avais deux petits-frères et après j'ai eu une petite sœur, mais plus tard. On était trois, ils nous amenaient, ça faisait une sortie pas très loin parce que ça doit être à 20 minutes en voiture de chez nous, un truc comme ça. Pour nous motiver c'était « allez, on va voir les cascades ». ». Je crois qu'il y avait aussi un site archéologique à côté, on ne voyait pas grand-chose, mais... Et voilà, c'était super sympa. Moi, ce qui m'intéressait aussi, ce n'était pas seulement d'aller marcher, mais c'était surtout d'aller voir le ruisseau, la cascade, c'était assez sympa, ça se faisait de manière décontractée, sans forcément trop prévoir, on faisait souvent un petit goûter ou quelque chose comme ça pour donner de l'énergie et repartir. J'en ai de super bons souvenirs. Je ne pourrais pas te dire combien de fois on y allait, mais c'était un truc récurrent quand même. » [Emmeline]

S'inscrivant également dans un registre sensoriel, Emmeline repère quant à elle le souci de proposer une randonnée à la mesure des enjambées d'un enfant. Comme nombres d'autres enquêtées, dont Agathe que j'ai mentionnée plus haut, elle évoque une randonnée familiale dont on peut faire l'hypothèse qu'elle possède une fonction symbolique. L'exceptionnalité et la récurrence annuelle rappellent la dimension rituelle de l'anniversaire et racontent quelque chose de l'inscription de l'individu dans le tissu social (Sirota 2004). Le souvenir de cette « *randonnée des cascades* » nous invite également à interroger les attachements aux éléments abiotiques, à des composantes paysagères et donc à une socialisation par l'espace. Enfin, elle repère différents groupes socialisateurs qui mettent en œuvre ces tactiques de motivation en mettant la randonnée familiale en vis-à-vis des randonnées scolaires. Ce sont ces moyens mobilisés pour motiver les jeunes randonneur·ses qui vont retenir plus particulièrement mon attention dans la partie suivante afin de saisir « la dynamique propre de la carrière et l'histoire "en train de se faire" d'un comportement qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer par le passé de l'individu pour en rendre compte sociologiquement. » (Darmon 2008, p. 156). À l'instar des travaux de Becker, les apprentissages techniques observés sont indissociables d'apprentissages de la perception et des goûts pour les effets induits par la pratique (Becker 2011, *Op. Cit.*). Dans les lignes qui suivent, et ce jusque-là fin du chapitre, il s'agit de répertorier les points d'arrimage des plaisirs aux expériences de randonnées alpines.

3.3. Prendre le pli. L'écoute de soi, l'effort et le souffle

3.3.1. Le goût de l'effort

De manière précoce, les activités récréatives de montagne et, en premier lieu, la randonnée pédestre impliquent une éducation au goût de l'effort. Ce dernier, comme en atteste les récits ci-dessus, est pourtant décrit initialement comme désagréable, source de douleurs et impliquent un conditionnement physique. Alors comment les pratiquant-es en viennent à « aimer en baver » ?

« Ça a commencé à cet âge-là, vers 13 ans et demi et je me souviens des premières balades en montagne avec les sacs à dos assez chargés et on avait donc un directeur de colonie de vacances qui... Il aimait bien en faire baver aux ados et il voulait se prouver quelque chose. Il était toujours dans le, « je suis plus fort, etc., etc. ». Et puis [...] les ados, les préados, on faisait des conneries et pour nous punir, il leur chargeait le sac à dos, des fois assez lourdement quoi ! Et je me souviendrai toujours de cette anecdote : il y avait un enfant, enfin un jeune adolescent, mais parisien qui ne faisait pas beaucoup de sports qui n'était pas très costaud qui en a bavé, qui pleurait, etc., et donc qui était derrière évidemment et nous, nous les... les enfants normands, on s'est arrêté, on lui a déchargé le sac à dos et on a continué de grimper comme ça. [...] Juste avant d'arriver, on lui a remis ses trucs [...]

Et donc il y avait cet effort sans arrêt, sans arrêt à faire. Les gens croyaient qu'ils étaient arrivés et en fait non ! ça allait continuer et je sais qu'il y en avait beaucoup qui n'aimaient pas ça. Moi je, bon je ne sais pas si j'étais maso ou quoi, mais j'aimais bien ça, j'aimais bien, et je me mettais derrière le moniteur et puis j'accompagnais [sa marche].

Ce n'est pas ça qui m'a fait venir, je n'ai pas de gènes montagnards ! Il n'y a pas d'hérédité, je pense, de ce côté-là. Non, c'est petit à petit, comme ça. Je pense que ce qui a été marquant, c'est bizarre ce sont des détails à la con, quand je dis ça aux jeunes d'OVS⁶⁸ ça les fait bien marrer, ce qui m'a marqué, notamment, le goût de l'effort, etc., et puis un détail : c'était le moniteur qui nous encadrait, je ne sais plus dans quelle colonie de vacances, ce moniteur il arpentait ces sentiers sans effort, tu avais l'impression qu'il faisait ça comme ça, en marchant naturellement. » [John]

Lorsqu'il me raconte cela, John s'exprime avec enthousiasme en ponctuant son récit de grands rires sonores. Il en fera de même lorsqu'il évoque avoir été pris par deux fois dans des avalanches. Heureusement, ses origines normandes l'ont prédisposé aux immersions aquatiques et à l'apnée. De manière diffuse tout au long de sa narration, non sans cynisme et humour, il se raconte en trompe-la-mort. S'il ne sait pas si le terme convient, la référence au masochisme dans son récit suggère la jouissance dans la douleur. Dans l'extrait ci-dessus, il décrit sous la forme d'une appétence naturelle sa capacité à suivre le guide qui « aime en faire baver » se distinguant ainsi des autres qui « n'aimaient pas ça ». Reconnaissant donc à demi-mot que l'ascension en montagne lui vient au corps via une certaine souffrance physique, il se vit plus facilement comme le sujet du plaisir, le déplaisir étant plutôt l'apanage des autres. Néanmoins, son anecdote donne à voir un conditionnement des corps par le biais de la sanction subie par son camarade. Et la solidarité exprimée par le groupe qui aide le jeune garçon en peine avec son

⁶⁸ Acronyme pour « On Va Sortir ! », Cf. plus haut.

chargement supplémentaire semble découler mécaniquement de cette situation qui donne à voir une initiation à l'effort.

Plus généralement dans le cadre de cette étude, j'observe que, premièrement, les randonneuses se montrent plus promptes à communiquer comment elles ont dû se conformer corporellement et moralement aux mondes sociaux des pratiques récréatives de montagne. Par exemple, que ce soit les douleurs du « *petit corps* » enfantin d'Aurélié ou le manque de confiance de Clémentine, apprentie AMM, chacune à sa manière admet se sentir et se confronter à leurs vulnérabilités. Deuxièmement, la mention à cette éducation par la douleur est également plus récurrente lorsque la découverte des pratiques est tardive dans le temps biographique de chacun·es. Troisièmement, elles sont plus souvent éludées par les personnes qui sont nées et/ou qui résident à proximité des milieux montagnards. Enfin, quatrièmement, elles sont bien plus fréquentes lorsqu'il s'agit de décrire l'apprentissage des techniques qui exigent un fort capital-corps (Wacquant 2002) et dont l'accès est également régulé par la possession de capitaux économiques et culturels. Il en est ainsi de l'alpinisme et du ski de randonnée. De la même manière, Adrien, fils de chasseur alpin ayant toujours vécu à Alleverd et actuellement agent à l'OFB, m'explique :

« J'ai passé le brevet d'alpinisme militaire et tout ça et je me suis aperçu que je me débrouillais pas trop mal parce qu'à chaque fois qu'on faisait une expédition, je me retrouvais devant. Alors je me suis dit « c'est que ça doit... » et puis non, bin ça me convenait. C'est un effort qui me convenait particulièrement. Et c'est là que je me suis équipé en matériel, j'ai vraiment commencé à l'âge de 20 ans le ski de rando. Avant j'avais à la limite... Non c'est vraiment l'armée qui m'a fait connaître le ski de rando. Voilà. » [Adrien]

Sans jamais parler de performance ou de dépassement de soi, on retrouve le même schéma narratif chez les deux hommes qui tendent à naturaliser leur appétence pour cet effort qui leur « *convient* ». De son côté, lorsque j'interroge Agathe quant à son apprentissage du ski de randonnée, elle me répond :

« Oui, du coup mon père en faisait beaucoup et sur un week-end j'avais envie d'essayer. J'ai toujours été assez sportive donc ça me disait bien de tenter le truc, il m'a emmenée dans le Vercors, au mont Saint-Michel et j'en ai bavé. Mais un truc de dingue, j'en ai vraiment bavé, mais c'était juste trop bien, tu es contente d'arriver en haut, c'est toujours ce truc. C'est sûr que tu en baves à la montée, mais tu arrives en haut, c'est juste fou, c'est juste incroyable. Mais voilà, tu es bien, tu profites, il fait beau, tu es contente d'être là. » [Agathe]

Agathe « *aime en baver* ». La montagne, elle en a « *toujours fait avec ses parents* » originaires de Roanne. Avant sa naissance me dit-elle, « *ils ont déménagé parce que mon père voulait faire de la montagne* ». Vivant d'abord à Lyon puis à Grenoble, tous les étés, avec ses parents et sa sœur, elles partent camper à Ailefroide dans les Écrins. Son père travaillait alors dans une boutique de ski l'hiver, tandis qu'il guidait des randonneur·ses l'été. Quand elle se remémore la randonnée familiale d'antan, ce n'est pas tant l'effort que le goûter au sommet qui jaillit du passé :

« On est plutôt des lève-tôt, je n'ai pas le souvenir qu'on ait fait des randonnées à la demi-journée ou de petites randos, c'était plus des trucs à la journée où on allait marcher 2-3 heures pour atteindre le sommet, manger là-haut et redescendre. [...] on marche, on fait une petite pause au bout d'une heure de marche, petite pause de 5 minutes, on grignote un

truc, on repart, on arrive au sommet, on prend le casse-croûte, on se pose, on fait la sieste, on redescend. Voilà, et on se fait le goûter en rentrant. Il y a eu une période où c'était assez rigolo...autant petite, c'était le casse-croûte familial, la baguette, la tranche de jambon, le fromage, et en grandissant c'était la Pom'Potes, la barre de céréales et on mangera quand on sera redescendu. Et ça, c'était assez rigolo. C'était vraiment comme ça pendant très longtemps. » [Agathe]

Chez Agathe, on constate une forte collusion entre les expériences gustatives qui découlent des pratiques commensales montagnardes et son goût pour l'effort. Le sensoriel, le sensible et l'expérientiel se confondent alors. Et si, au sein de nos préconceptions des phénomènes perceptifs propres aux activités de plein air, le regard, l'audition et le toucher prédominant, le récit d'Agathe montre que l'habitué·es se joue également au niveau gustatif par le régime alimentaire : du pique-nique gourmand au sommet à la pause frugale. Plus loin dans son récit, elle constate qu'à mesure qu'elle grandissait, les temporalités de la randonnée ont évolué, moins ponctuées par les pauses et les collations.

Du point de vue d'une anthropologie des sens, la tactique de motivation peut être envisagée comme une « technique de perception » (Howes 2003). L'éducation alimentaire décrite dans cette situation s'inscrit dans les gestes et participe des formes de partage d'un groupe socioculturel (Candau 2016). Ainsi la pause gourmande qui vient récompenser l'ascension cède peu à peu la place à une collation aux apports nutritifs suffisants pour l'effort effectué en attendant de manger une fois de retour en bas. Sur le terrain, lorsque nous partageons un temps de pique-nique, plusieurs randonneur·ses soulignent l'envie et même le caractère obligatoire des mets qu'ils apprécient ou se doivent de consommer au sommet. Sandwich jambon beurre, saucisson et fromage, parfois même acheté à la fruitière la plus proche ; graines et fruits secs de l'autre. Sans oublier la petite note chocolatée du dessert, la tablette étant l'objet alimentaire qui est le plus souvent proposé au partage dans les groupes de randonneur·ses.

Les pratiques commensales alpines peuvent être appréhendées selon une triple perspective. Du point de vue d'une sociologie des carrières, elles contribuent aux apprentissages, techniques et perceptifs des goûts pour les effets de la randonnée (Becker 2011: 68-81). Comme Solenn Thircuir l'analyse dans les carrières crudivores, « le travail sur les goûts et les dégoûts est une étape essentielle dans l'apprentissage. Il renvoie à la dimension symbolique et incorporée de l'acte alimentaire : il s'agit d'un travail sur le corps et à partir des capacités d'adaptation de celui-ci. » (Thircuir 2020: 160).

Du point de vue d'une sociologie de l'alimentation, d'après nos observations participantes, ces pratiques d'alimentation exceptionnelle, publique et ostentatoire (Grignon et Grignon 1980) marquent des distinctions sociales : les randonneur·ses d'origines sociales les plus populaires sont plus enclin·es au pique-nique hédoniste et abondant tandis que les pratiquant·es issues des classes plus aisé·es privilégient un usage plus rationné de leur consommation. Elles expriment donc quelques distinctions qui s'opèrent entre le rapport à l'effort et les différents usages sociaux de la randonnée. D'un point de vue anthropologique, ces pratiques alimentaires découlent d'un apprentissage situé aux sensorialités et aux

goûts, dans les deux sens du terme, d'un groupe social donné. Il peut ainsi être appréhendé comme un dispositif qui perpétue le lien social et renforce la cohésion du groupe (Thircuir 2021: 197).

Pour finir, la ritualisation du réconfort après l'effort peut prendre différentes formes et peut être entretenu tout au long de la carrière des randonneur·ses. Ainsi, Pascal, professeur d'EPS à la retraite vivant à Villon me raconte comment il a initié sa fille lors de leurs premières randonnées ensemble sur le tour du mont Thabor :

« Ça va vous faire sourire, elle devait avoir même pas une dizaine d'années et le truc magique c'était le Chupa Chup's. Quand ça allait moins bien, c'était la petite sucette. Après, on allait à son rythme aussi. Nous, on avait déjà une certaine expérience, sa grande joie c'était de m'aider à monter la tente. » [Pascal]

L'importation de sucreries et le jeu qui s'opère par le montage de tente continuent d'enfoncer le clou : randonner en montagne ce n'est pas tant faire l'expérience d'un en dehors du monde social que l'occasion d'en célébrer les versions valorisées par le groupe de pratiquant·es. Aussi, Stéphane, père de famille ayant grandi à proximité de Combloux en Haute-Savoie, me raconte sa satisfaction lors de la découverte d'itinéraires de randonnées à deux pas de chez lui maintenant qu'il pratique le bivouac avec sa femme et ses enfants, moment qui se conclut par la dégustation d'une bière au refuge :

« Tu remontes et alors là, t'arrives sur un endroit où tu vois des gens qui commencent à bivouaquer, à installer un bivouac. Tu te dis : ah ouais, là, le bivouac, c'est top ! Et puis t'arrives au refuge. Et puis là, beh forcément... t'arrives au refuge, tu bois une bière. Ouais, c'est ces moments de [...] je sais pas, encore une fois, c'est le contexte. » [Stéphane]

Si elle revêt des formes singulières, la disposition au goût de l'effort mêle

« [L]es sens, le sens, l'essence ; le sensoriel, le sensible, l'expérientiel, d'étroites relations se nouent et se conjuguent, en prenant des formes à la fois matérielles (lieux, dispositifs, productions) et immatérielles (sensations, impressions, représentations, comportements). Dans sa profondeur, l'expérience se projette sur l'existence et donne à une activité une épaisseur signifiante et sensible qui marque le sujet à tout jamais. » (Boutaud 2016).

Que l'on encaisse difficilement les douleurs qu'ils provoquent ou qu'ils fassent l'objet d'une véritable passion, les efforts auxquels consentent les randonneur·ses alpins lors de leurs ascensions se distinguent, parfois de ceux de la performance sportive, toujours de celui du travail laborieux et du « corps à l'ouvrage » (Pillon 2012). Historiquement, le corps à l'effort dans ces randonnées, c'est celui qui émerge avec l'essor des loisirs depuis les années 1970 : il ne s'agit ici pas tant de renforcer un corps musculaire que d'orienter l'attention et les gestes de l'enfant dans un « travail des sens » voire un « contrôle sensoriel » (Corbin, Courtine et Vigarello 2005: 190).

Les divers dispositifs susmentionnés procèdent tous d'une même volonté de prendre en charge l'effort. Tous visent à faire oublier ou du moins leurrer l'attention trop focalisée de l'enfant sur les

sensations désagréables. En revanche, les situations qui impliquent une éducation à l'alimentation redoublent la mise au travail des sens. En faisant évoluer les temporalités, les lieux et les régimes alimentaires, c'est l'attention aux dynamiques énergétiques de son corps propre qui se voit entraînée en vue de l'acquisition d'une certaine autonomie⁶⁹. Dans ce sens, « Il n'est dès lors pas possible de concevoir les compétences perceptives autrement que sous la forme de dispositions s'exerçant à tout instant » (Wathelet dans Colon 2013: 155).

3.3.2. Trouver son souffle

Au cours des premières marches alpines, les efforts physiques sont progressivement apprivoisés. À mesure que le corps s'habitue à enchaîner ascensions et descentes sur d'étroits sentiers, des chemins boueux et d'instables pierriers, les sensations désagréables de l'effort disparaissent du champ attentionnel de l'individu. Dans le même temps, le « dépaysement des routines sensorielles » (Le Breton 2012: 49) occasionnées conduit les randonneur·ses à prendre conscience de leur souffle et de leur respiration. Cet aspect, pourtant central dans l'apprentissage de certaines disciplines physiques et sportives tel que le yoga (Nizard 2020) demeure encore trop souvent relégué à la marge de la pensée anthropologique occidentale (Laplantine 2018: 31). Et par un effet de glissement, il reste encore discret en tant que sujet d'étude en sciences humaines et sociales :

« Le fait que le souffle et le corps aient connu un sort si différent en tant que sujets d'étude en dit long sur les effets persistants de vieilles habitudes de pensée qui, continuant à élever l'esprit au-dessus du corps, nous conduisent également à placer les mots au sommet de la conscience de soi tout en laissant la pratique corporelle s'enfoncer dans les profondeurs silencieuses de l'automatisme inconscient. Si nous avons du mal à parler du souffle, c'est parce qu'il remet en question cette rupture entre la verbalisation et l'incarnation. »⁷⁰(Ingold 2020)

Les enquêté·es parlent de « *trouver son souffle* », contempler des paysages « *à couper le souffle* », aller « *respirer l'air de la nature* » pour se restaurer. La respiration et le souffle constituent pourtant une entrée métonymique et transversale aux expériences corporelles induites par les pratiques de randonnée. Aux franges des recherches en sciences sociales, la respiration, appréhendée dans sa diversité historique et culturelle a été plus particulièrement interrogée aux prismes de différents domaines (magico-religieux, sanitaire et professionnelle) et renvoie aux thèmes de l'origine et de la vitalité (le souffle de la vie) comme

⁶⁹ Pour plus de détails, lire la partie du 2 du chapitre 5.

⁷⁰ En version originale : “*That breath and body have fared so differently as topics of scholarship tells us much about the lingering effects of old habits of thought which, still elevating the mind over its body, lead us also to raise words to the pinnacle of self-consciousness while allowing bodily practice to sink to the silent depths of unconscious automatism. If we find it hard to speak of breath, it is because it challenges this rupture between verbalisation and embodiment.*” (Ingold 2020).

au passage et à la mort (rendre son dernier soupir) (Oxley et Russell 2020). Intimement liés à l'effort et l'endurance, ils participent à la prise de conscience d'un changement de corporéité pour les pratiquant·es.

Cependant, là où le plaisir à l'effort fait l'objet d'un apprentissage précoce qui tend à disparaître, il en est différemment avec la respiration. Le relief montagneux, en bousculant la marche ordinaire, révèle le souffle comme activité vitale de l'organisme. Tour à tour expérience recherchée aux vertus curatives et techniques du corps à acquérir pour s'accorder avec un environnement physiquement exigeant, évoqué littéralement ou métaphoriquement dans les récits de pratique, il semble que l'examen de sa venue au corps éclaire sur la formation et l'encapacitation des corps aux activités récréatives toujours en étroite relation avec les plaisirs procurés par le milieu montagnard.

Durant l'exercice de remémoration, quelques enquêté·es de plus de 50 ans se rappellent un milieu montagnard comme lieu de cure. Ainsi, Patrick m'explique :

« [...]il y avait aussi la montagne comme territoire de danger, voilà, il y avait aussi ces différents aspects. Il y avait aussi mon père qui a connu, qui est allé en Suisse, suite à une maladie, une maladie qui se soignait pas trop à l'époque donc. Et en fait, c'était le début des sanatoriums et il a entendu parler de cette technique de guérison où on montait en altitude pour chercher un air sec. » [Patrick]

Vestige d'une époque où le climat montagnard est instrumentalisé par les tenants de l'altitudothérapie (Vaj 2005), imaginaire encore véhiculé par l'industrie touristique alpine (Matos-Wasem 2005), ce sont les qualités bénéfiques du « bon air » des montagnes, l'oxygène et le pur, plutôt qu'à l'exercice physique qui aurait une action bénéfique pour les corps voire même un effet curateur. Néanmoins avec le recul historique sur ces productions scientifiques, l'efficacité de l'air montagnard s'expliquerait plus par des raisons sociologiques qu'à ses propriétés matérielles. D'une part, ce ne sont pas tant les processus biochimiques de la qualité de l'air qui influence le vécu corporel et sensible en montagne : l'altitude affecte les corps en tant qu'expérience paysagère (Piccand 2005). D'autre part, c'est davantage des dispositions esthétisantes et affectives que des effets physiologiques qui seraient en jeu (*Ibidem*). « L'air pur » dont les randonneur·ses partent en quête présente un air de famille avec le bol d'air rural promu par le tourisme vert (Béteille 1996). Ainsi, Landry, jeune père qui aspire à quitter l'ambiance citadine de la ville de Lyon en faveur d'un « retour à la terre »⁷¹ (Deléage 2018) m'explique :

« Oui, tu te dis que tu vas sortir de la ville, respirer un peu l'air de la campagne parce qu'en fait je m'étais un peu encroûté de mes 16-17 ans à... je m'étais un peu pris dans ce rythme de ville. »

« [L]'odeur des bois, j'adore aussi, je trouve ça super cool. On est un peu dans un état de méditation, que ce soit de respirer l'air de la nature qui ne te fait pas de mal je pense, de parler avec des potes de la nature ou des problèmes que tu as, ça t'aide à t'ouvrir, tu sors... tu ne vas pas boire des coups dans un bar, tu sors un peu de tous les codes. » [Landry]

⁷¹ Le retour à la terre ici conçu comme un projet de vie qui s'inscrit dans la volonté individuelle d'une réappropriation de l'espace rural motivé par la vitalité du milieu.

Autrement dit, contrairement aux idées reçues, les bienfaits de l'air d'altitude ou de « l'air de la nature » ne tiendraient pas tant aux effets physiques de/sur la respiration, mais proviendrait du lien sensible entretenu avec un paysage donné. En cela, c'est plutôt d'atmosphère montagnarde au sens d'ambiance dont il s'agit. Un air qui émane peut-être plus de la mise en tourisme de ces espaces plutôt que de ces propriétés empiriques (Béteille, *Op. Cit.*). Défini ici comme le négatif de l'espace urbain et ces modes de sociabilités, cet « air de la nature » participe d'un goût de la marche où celle-ci apparaît comme « une ouverture au monde qui invite à l'humilité et à la saisie de l'instant. Son éthique de la flânerie et de la curiosité en fait un outil idéal de formation personnelle, d'apprentissage par corps et tous les sens de l'existence » (Le Breton 2000 : 62).

4. Les technologies indispensables aux plaisirs alpins

Malgré l'image d'Épinal du marcheur dont les seuls pieds chaussés suffiraient à arpenter les reliefs alpins, l'ensemble des pratiques considérées s'inscrivent et alimentent un imaginaire techniciste, une « mythologie du corps équipé » (Bragard 2016 : 2) et cela avant, pendant et après l'expérience de randonnée. On cherchera à mieux comprendre les valeurs et les logiques sous-jacentes au matériel technique et son usage dans le chapitre suivant. Pour l'instant, il me faut souligner que l'équipement matériel et les répertoires de connaissances dans lesquels puisent les pratiquant·es n'ont de cesse d'évoluer et de s'étoffer tout au long de la carrière. Cependant, au-delà de leurs fonctions d'usage, les cultures matérielles et les connaissances naturalistes jouent également un rôle d'attracteur (ou l'inverse) dans l'engagement dans la carrière. Dans cette perspective, les sections qui suivent interrogent les effets et les affects induits par les technologies alpines au cours des premiers pas dans la carrière. Par technologie, j'entends à la fois les cultures matérielles, mais aussi les savoir-faire et les connaissances sur les techniques mobilisées par les pratiquant·es (Warnier 2009). Loin d'être seulement des objets, des gestes et des connaissances orientées vers la seule action, ils jouent selon moi un rôle dans l'attachement précoce aux pratiques.

Si les premiers pas en montagne marquent la mémoire et les corps des enquêté·es, la possession, l'usage et la référence à différentes cultures matérielles, techniques et scientifiques jalonnent la carrière des pratiquant·es d'activités récréatives.

À peine ai-je fini de le remercier pour le temps qu'il m'a accordé après plus de trois heures d'entretien, John se lève et m'entraîne à sa suite. Nous quittons la cuisine, puis traversons successivement le vestibule et le salon. En l'espace de quelques secondes, mon regard accroche paysages alpins, gros plan d'escarpement escaladé, portraits de bouquetins et sourires de montagnards tout de fluos vêtus tous encadrés de-ci de-là. Aucune surface murale ne semble pouvoir leur échapper. Sur les pas de mon hôte, nous montons à l'étage par un escalier étroit qui aboutit sur un meuble jonché de paires de chaussures aux gabarits et aux couleurs vives détonantes. John ouvre la porte sur notre gauche et me fait signe de le suivre dans une pièce sombre qui fut la chambre de ses deux filles. Il est ravi de me faire

découvrir cet espace maintenant dédié à sa dévorante passion pour la montagne. Frénétiquement, il me tend un ouvrage de vulgarisation qui fait partie des fondamentaux selon lui⁷² et une anthologie de Jack London qu'il me faut absolument lire. Pris dans l'action et quelque peu confus dans la profusion d'objets techniques en tout genre, je me souviens plus particulièrement de sacs à dos de montagne suspendus dont un qu'il me décrit comme étant très vieux, mais toujours efficace malgré les multiples rafistolages. Il en a découpé les lanières pour gagner quelques grammes.

[Extrait de carnet ethnographique, le 25.11.20, Annecy, au domicile de John]

Avant même de s'équiper pour leurs excursions, les pratiquant·es ont se sont déjà imprégnés :

- Des œuvres cinématographiques : des fictions (« Malabar Princess », « Le Sommet des Dieux ») comme des documentaires (« L'odyssée blanche », « La Vallée des loups »),
- Des œuvres littéraires : littératures de voyage et d'aventure (des écrits de Jack London à ceux de Frison-Roche en passant par Sylvain Tesson), la fameuse collection Guérin qui relate les exploits historiques de célèbres alpinistes (immédiatement reconnaissable à son écrin rouge vif au sein d'une bibliothèque),
- Les ouvrages naturalistes, les guides de la faune et de la flore alpine, les guides du relief, les topoguides d'itinéraires de randonnées et les cartes IGN. Un ouvrage sort quelque peu du lot par son omniprésence. La vie de la montagne (2018) de l'ancien ingénieur agronome et forestier Bernard Fischesser. Il a fait irruption à diverses reprises tout au long de l'enquête : sous différentes éditions, prêté par John pour qui il est un indispensable, aperçu dans diverses éditions dans les bibliothèques au domicile d'enquêté·es, de collègues de laboratoire, sur les étals de toutes les librairies de Chambéry, pour finir sur le chevet de l'enquêteur.

À partir des données produites durant mon enquête, il serait bien aventureux d'évaluer le rôle et l'impact de ces pratiques culturelles sur les carrières de pratiquant·es et leurs dispositions. À l'inverse, l'étude des incorporations pratiques et des usages de certains objets techniques se révèle particulièrement féconde pour appréhender les apprentissages aux plaisirs montagnards.

4.1. Trouver chaussure à son pied. Accessibilité et préconceptions en milieux alpins

Des abords du Capu Tafunatu (GR20, Corse) au Pico do Barbado (Chapada Diamanta, Bahia), l'anthropologue Romain Bragard relevait dans son anthropologie des randonnées pédestres, que la « nécessité d'apprendre pour que la randonnée soit possible, mais surtout bonne, plaisante, jouissive, se donne à voir dans l'attention permanente que les randonneurs portent à tout ce qui rate, à tout ce qui ne fonctionne pas, à ce qui manque, à ce qu'il aurait fallu faire. » (Bragard, 2012 : 38). Et c'est effectivement par l'expérimentation des perturbations du cadre ordinaire de ma pratique, lors d'une sortie avec un

⁷² (Fischesser 2018)

néophyte, en assumant pour la première fois le rôle de guide que j'ai pu opérer un décentrement nécessaire à la compréhension d'apprentissages qui échappaient jusque-là à mon regard déjà trop habitué aux randonnées montagnardes. Voici une description ethnographique qui rend compte des efforts et ajustements pragmatiques dont nous avons fait l'expérience l'enquêté·e et moi-même.

En septembre 2020, fait inédit, trois personnes avec lesquelles je dois randonner m'ont sollicité pour organiser un trek de deux jours. Un peu plus d'une semaine auparavant, j'interroge mes futurs compagnons de randonnée. Quand et combien de temps sont-ils disponibles ? Quel est le matériel à leur disposition ? Quelles sont leurs envies en termes de distance et dénivelé à parcourir ? Pratiquent-ils l'escalade ? Ont-ils le vertige ? Par le passé, j'ai déjà bivouaqué avec Clémence à de multiples reprises, je sais pouvoir anticiper ses goûts et ses besoins ; Maël et Léna, je les ai rencontrés lorsque j'enseignais l'anthropologie sociale à Lyon aux alentours de 2012. Le premier pratique l'escalade depuis deux ans et découvre les randonnées pédestres ; la seconde est rompue à la pratique et ne voit aucun inconvénient à s'engager sur des sentiers aériens. D'abord, je mise sur une météo favorable annoncée par deux sites web spécialisés⁷³ et je consulte quelques propositions de randonnées sur des sites communautaires de randonneurs⁷⁴. Puis, les rapportant à l'étude de ma carte IGN du massif des Bauges⁷⁵, je délibère. Nous partirons pendant deux jours arpenter la montagne du Charbon. Plus qu'un itinéraire, ce sont les contingences climatiques et matérielles qui m'aiguillent : il y a deux refuges non gardés atteignables en une demi-journée de marche non loin l'un de l'autre ; il y a une source d'eau à moins de deux kilomètres de ces derniers, il est possible de passer par un chemin un peu aérien avec vue panoramique ou de s'enfoncer dans le confort d'un sentier forestier ; si le temps et l'énergie nous y invitent, nous pouvons faire l'ascension d'un des quatorze sommets du massif, le mont Trélod.

⁷³ Là aussi, j'applique les conseils glanés auprès de randonneurs plus expérimentés en croisant les prévisions des sites de « meteoblue » (URL : <https://www.meteoblue.com>) et la « météo agricole » (URL : <https://www.lameteoagricole.net>).

⁷⁴ URL : <https://www.altituderando.com/>

⁷⁵ Référence 3432OT

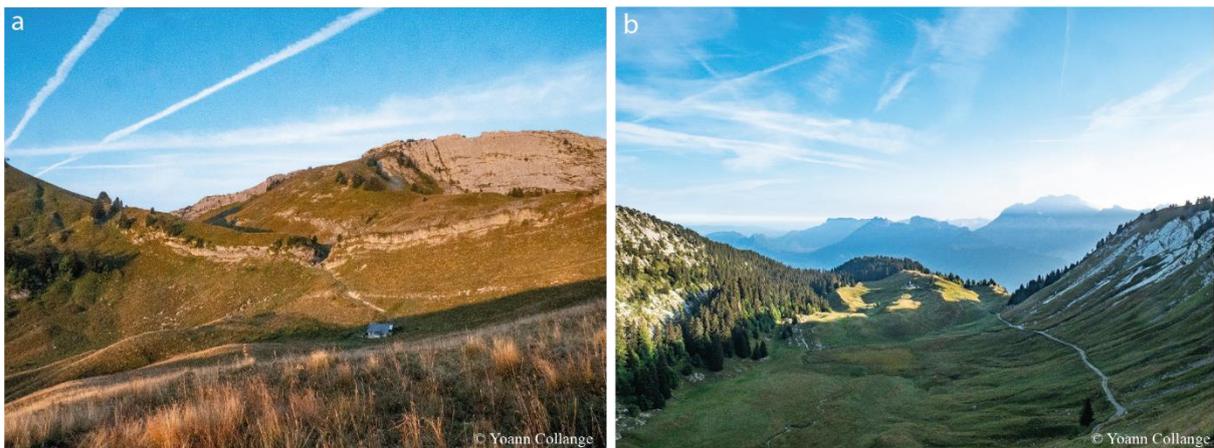


Figure 4.2 : (a) Prise de vue sur le Refuge du Charbon avec la montagne éponyme en arrière-plan ; (b) Plan large sur la Combe du Charbon et le chemin menant au Refuge, le 11.09.21, Massif des Bauges

Maël, 26 ans, est originaire du Tchad. Jusqu'à récemment, la montagne lui apparaissait comme un « environnement hostile ». L'existence de la neige suscitait en lui « scepticisme » et « appréhension ». Le quotidien en station de ski, c'est pour lui l'endroit de contraintes normatives plus vives que d'ordinaire alors qu'il est adolescent. Il s'en souvient comme un contexte singulier de réunions avec les membres de sa famille, mais aussi comme le lieu de déambulations solitaires troublées où il s'interroge sur son orientation sexuelle. Également, il se souvient le « stéréotype du moniteur de ski » et la déception de se voir être le seul à repartir sans médaille.

Il côtoiera à nouveau les massifs alpins pendant ses études supérieures. Ce retour à la montagne s'articule autour de deux temporalités, une première qui résonne avec les désagréments du passé, une seconde qui amorce une réconciliation jusqu'à un basculement libérateur, sa « grosse expérience de montagne ». À *posteriori*, il me raconte comment lors de sa première randonnée avec son amie Léna, il fournit des « efforts disproportionnés » par rapport aux autres, pour être accepté par ces derniers. « Hyperdocumenté », il se renseigne sur internet et il tente de s'équiper pour être prêt à toutes formes d'intempéries et d'aléas. Lorsqu'il va acheter son équipement et demander des conseils en boutique, le vendeur « se foutait presque de [lui] ». Lorsqu'il rejoint ses camarades, son sac est « trop lourd » et comporte « trop de matériel » : popotes, réchaud, bouteilles de gaz, bâtons (qu'il ne sait toujours pas utiliser de son aveu), barres de céréales, boissons énergisantes, veste de pluie, *etc.* Il a aussi investi dans une paire de chaussures de montagne « un peu plus que la moyenne gamme », mais, hélas, il n'avait pas mis de chaussettes « en pensant que c'était assez confortable à l'intérieur » ce qui lui a valu des remarques taquines sur le fait qu'il allait « douiller ». Malgré ces efforts, il demeurait ainsi « une sorte d'intrus de ce milieu de la montagne ou du sport » alors qu'il faisait « une expérience de socialisation dans un milieu qu'[il] ne connaissait pas ».

Puis, les excursions en montagne se sont multipliées en compagnie de Léna « qui a un lien très fort avec la montagne ». L'été 2020, alors que le confinement bat son plein, l'occasion de rejoindre un ami aide-berger dans les Écrins survient. Le premier jour, il raconte qu'« au bout d'une demi-heure, c'est devenu extrêmement difficile, je n'arrivais plus, je transpirais, je suais, mes vêtements étaient complètement mouillés ». Le lendemain, il tombe sur un lac « par hasard » et se baigne. Il raconte alors :

« J'avais la certitude qu'il y avait moi et le monde, j'étais persuadé que personne n'allait me voir, je ne me posais pas la question de m'habiller ou pas, j'étais juste à poil, j'avais l'impression d'être complètement seul au monde avec la montagne et, à ce moment précis, il y a eu un truc... La montagne m'a paru être quelque chose, être une entité, pas une personne, mais un truc qui faisait que ça me touchait, j'étais en confiance. [...] Et je pouvais faire absolument tout ce que je voulais, crier, sauter, être à poil, faire absolument tout ce que je veux, j'étais seul au monde avec cette montagne et là il s'est passé un truc. Voilà, c'était ma grosse expérience de montagne. » [Maël]

Bien loin de l'image d'Épinal du marcheur libre et de ses rêveries, les difficultés décrites par le jeune homme mettent en exergue des éléments prépondérants aux conditions matérielles nécessaires à la pratique de la randonnée alpine :

- Des résistances à l'incorporation d'une culture matérielle par le biais de ses tentatives pour s'équiper. Son corps est d'abord « très contraint » alors qu'il s'apprête à traverser un « milieu hostile » (Moricot et Rosselin-Bareille, 2021 : 141) : son sac à dos lui pèse, ses chaussures lui provoqueront des ampoules.
- Un apprentissage pratique où se manifeste au préalable une disposition à l'hypercorrection (Lahire 2005a) qui se traduit par un investissement économique et matériel négativement sanctionné.
- Des inégalités sociales quant à l'accès à l'environnement montagnard et les savoirs afférents à ce dernier. Ainsi, Maël ne rentre pas dans le moule d'« une majorité d'hommes [blancs et hétéronormés] issus des couches aisées de la population et vivant à proximité de sites de pratique » (Gruas 2021: 221).

Aussi, l'éloignement tant social que géographique de Maël vis-à-vis des espaces montagnards concernés s'avère instructif d'un point de vue plus phénoménologique. Il contribue à fissurer les préconceptions qui tendent à concevoir la marche comme une activité purement hédoniste et libératrice, pour montrer les efforts physiques et relationnels nécessaires à l'acquisition de dispositions sensorielles (Paterson 2009). Dès lors, nous pouvons comprendre et rendre compte du caractère biographique et social de la perception des milieux alpins. Ainsi, les randonnées alpines doivent être étudiées comme des pratiques culturelles indissociables des trajectoires biographiques, qui affectent et sont affectés par le quotidien ordinaire des individus (Groth et Krahn 2017). C'est en dernier lieu via la description d'une

expérience d'immersion que Maël communique « son rapport sensuel avec l'élément aquatique » où « le plaisir d'être à l'eau est une occasion de voir les « beautés de la nature » (Sayeux 2010).

Rapportés à l'ensemble des données produites, rares sont celles et ceux qui associent l'acquisition (le plaisir de consommer), l'appropriation (l'incorporation technique) ou les usages des équipements qui composent les cultures matérielles de la randonnée aux plaisirs montagnards. Néanmoins, les propos des randonneur·ses se montrent plus bavard·es quand il s'agit d'explicitier les principes qui président à leurs choix de consommation de tel ou tel produit technique⁷⁶.

4.2. Les cartes. Une culture matérielle évocatrice de l'aventure

À l'équipement qui dispose techniquement les randonneur·ses à vivre et jouir des environnements montagnards s'ajoute d'autres objets qui agissent comme de dispositifs de sensibilisations aux randonnées. D'un point de vue sociologique, les rapports entre corps et culture matérielle peuvent être appréhendés selon trois perspectives complémentaires :

- Dans l'action et par leurs usages, les objets agissent sur la subjectivité des individus (Julien et Rosselin 2009).
- Les corps sont façonnés par l'interaction avec l'environnement et les objets techniques (Julien, Rosselin et Warnier 2006). Les procédures d'incorporations et leurs complications décrites ci-dessous relèvent essentiellement de cette perspective.
- Les objets sont les contenants matériels de contenu socioculturel (Latour et Lemonier 1994). Plus particulièrement, ils composent un monde matériel que l'on peut considérer comme « un réservoir de réponses prédéterminées par les habitudes (individuelles) ou l'habitus (social) dans de nombreuses situations, réponses inscrites dans les objets et rappelées par leurs formes » (Blandin 2010: 22).

Dans cette dernière perspective, les cartes de l'Institut Géographique Nationale (IGN) jouent un rôle prépondérant et singulier dans la formation de la carrière de randonneur·ses. Au-delà de leurs usages récurrents, indissociables des activités récréatives étudiées, elle faisait preuve d'une remarquable ubiquité tout au long de l'enquête : posées négligemment sur la table d'un·e interviewé·e, empilées le long de la rampe d'escalier, prêtes à l'usage, rangées et triées avec soin dans les bibliothèques des enquêté·es et des collègues du laboratoire, vendues dans les boutiques spécialisées dans la vente de produits outdoor, inévitables dans les librairies de Chambéry. D'après les randonneur·ses amateur·ices de voyages et de

⁷⁶ Pour plus d'informations, voir chapitre 6, §3.1.

tourisme culturel, l'ampleur et la précision de la couverture du territoire français serait exceptionnels par comparaison aux cartes produites dans d'autres pays visités.

Plus que d'autres éléments de la culture matérielle montagnarde, la carte IGN mérite qu'on s'y attarde. D'abord, en tant que carte géographique dont la conception garde les stigmates d'une histoire civile, mais surtout militaire, ensuite comme objet porteur d'un imaginaire aventurier, objet de passion et de plaisir.

Historiquement, si l'on se réfère au récit public de l'IGN⁷⁷ (Bursaux 2019), les cartes actuelles puisent leur origine dès 1688 dans le projet d'élaboration de la carte Cassini. Celles-ci ont été conçues pour répondre à une commande de Louis XIV. Associant géodésie, topographie, astronomie à la cartographie, quatre générations de Cassini se succèdent et conçoivent donc ces cartes qui devinrent la propriété du Dépôt de la Guerre (instance qui centralise les archives militaires). Divers ajustements d'échelles (du 1/10000 aux 1/80000 en passant par le 1/80000) et de discrètes transformations dans les procédés techniques de la conception des supports (on reste sur de la gravure sur bronze), donneront naissance aux cartes d'état-major réalisées à partir de 1817 à l'initiative de Pierre-Simon de Laplace, homme de science et politicien, sous Napoléon Ier. Puis, alors que le Dépôt de la guerre sera remplacé par le Service Géographique de l'Armée, l'industrialisation du pays s'accompagne de transformations conséquentes des moyens de production, de l'opération à l'ensemble du système technique. Une troisième génération de cartes, dites de type 1900 (à l'échelle 1/50000), apparaît, d'abord reproduite via lithographie puis via l'impression offset (la plus utilisée depuis). Dernière mutation et non des moindres, en 1940, la SGA devient un organisme civil, l'Institut Géographique National (IGN) afin de se prémunir d'une éventuelle saisie comme prise de guerre de l'ensemble du système technique. Dès lors, l'essor de l'aviation concomitant de l'effort guerrier généralise l'usage de la photographie aérienne⁷⁸. Eu égard cette perspective historique de sa conception, la carte IGN est appréhendable comme l'instrument d'une technologie du pouvoir au sens foucauldien, un instrument qui concourt à l'administration et au gouvernement d'un espace conçu comme territoire. Autrement dit, lors de sa conception, la carte concrétise de multiples savoir-faire ainsi que des rapports à l'espace qui structurent ce que l'on peut faire et percevoir par son usage. Mais pas seulement.

Certes, aujourd'hui, la carte géographique suscite la méfiance de certains courants des sciences sociales. Suspecte dans le rôle qu'on lui assigne d'un point de vue rhétorique, elle tend à être considérée comme un instrument de pouvoir imposant un régime de vérité trop hégémonique (Besse 2008). Cependant, si l'on envisage la carte en tant qu'objet cognitif, autrement dit, impliquée dans la production de connaissances, elle se montre difficilement réductible de la sorte. Ainsi d'un point de vue épistémologique, la carte géographique présente deux caractéristiques : elle est « un point de vue », une

⁷⁷ Pour plus de précision : URL : <https://ign.fr/institut/notre-histoire>

⁷⁸ À partir de 1945, les anciens bombardiers seront même reconvertis afin d'accélérer la couverture photographique du territoire.

« image du territoire qui n'est pas une reproduction » et elle est une « version du territoire », soit une interprétation « rectifiable » de ce dernier (*Ibidem* :18).

À l'instar d'autres innovations et du développement technologique du ski de montagne (Gruas 2021: 65), les cartes contemporaines et leurs usages invitent à interroger l'intrication entre des histoires et des cultures militaires et alpines. Au même titre, il n'est pas fortuit de retrouver quelques motifs propres aux carrières de combattants (Dubey et Moricot 2016) dans celles de certain·es pratiquant·es d'activités récréatives de montagne :

- Dans les temporalités (la routinisation de l'entraînement et l'exceptionnalité de la course),
- Dans les corporéités (dans les rapports aux efforts, à la respiration, à la prise de risque, aux émotions désirables ou indésirées par exemple),
- Dans les spatialités (instauration de distances entre les mondes sociaux, entre soi et les autres pratiquant·es et existant·es).

Plusieurs enquêt·es chez qui la culture militaire est présente par le biais d'un membre de la famille, d'un·e proche ou d'une aspiration professionnelle, manifeste une affinité toute particulière avec les cartes. Dans cette perspective, le récit de vie d'Audrey, grenobloise de 26 ans s'avère assez significatif, ainsi débute-t-elle l'entretien en m'affirmant de but en blanc :

« Nature, montagne, animaux, j'ai toujours baigné dans ça ! [...] Ce qui me pousse à aller en montagne... l'objectif, ce n'est pas d'atteindre le sommet, c'est plutôt de mettre un paysage, sur une carte ! » [Audrey]

Après des études en géographie entre Grenoble et Chambéry, le quotidien actuel d'Audrey est partagé entre l'accompagnement en moyenne montagne, puis l'animation auprès de jeunes via des excursions à visée scientifique et d'autres où elle forme aux techniques relatives au survivalisme. À côté, elle pratique la randonnée pédestre, le ski de randonnée, mais préfère plus que tout la course d'orientation. Avant ces cinq ans, son père emmenait la famille en randonnée. Sportif, il participait à des compétitions de cyclisme comme la grande course d'Alpes d'Huez. Sa mère, au sujet duquel l'enquêtée se montrera bien plus réservée, était également sportive jeune jusqu'à ce que sa santé se détériore. Désormais, Audrey investit énormément de temps pour prendre soin d'elle. Les parents d'Audrey se sont séparés lorsqu'elle avait 10 ans. En plus d'être sportive, elle me raconte que son père fut officier jusqu'à ses 24 ans et avait à cœur de devenir gendarme. Or, ce dernier étant daltonien, il a dû renoncer à sa vocation qu'il désirait. Après des études en paléoenvironnement, il a fini par travailler sur des plates-formes pétrolières jusqu'à la naissance de Raphaël, son petit frère, qu'elle considère comme « une princesse » qui « vit dans le confort » qu'elle juge trop « matérialiste » et « capitaliste », quelqu'un qui « prend les choses » alors qu'elle, elle les « déclenche ».

Pendant son parcours scolaire, Audrey, qui a « appris à marcher dans la neige », aspirait au grand air. « Je voulais faire un truc dehors, j'ai toujours aimé les chasses au trésor, depuis les plus vieux souvenirs que j'ai ! [...] Je voulais faire cartographe ! » m'explique-t-elle tout en précisant plusieurs options qu'elle a envisagées dès la fin du collège. Aussi, « J'ai toujours voulu faire professeur d'EPS » précise-t-elle. Elle visait un lycée militaire ou avec option sport, notamment pour pouvoir poursuivre son engagement sportif dans les domaines du VTT et de la course d'orientation (et même les deux à la fois : elle pratique le VTT d'orientation, discipline sportive assez confidentielle). Son cursus l'a conduit donc à opter pour une licence STAPS, puis un Master Environnement. Depuis toute petite, ses parents l'envoyaient en colonie, d'abord encadrée, elle finira encadrante sur la période entre le lycée et les études supérieures.

[Synthèse d'éléments réflexifs issus du récit biographique d'Audrey]

Aujourd'hui, elle affirme :

« je suis une grande fan de carte! J'adore les cartes, j'en suis fana, j'en ai des classeurs triés! [...] une carte c'est un support de liberté, tu peux marcher sans, mais je crois que j'arrive mieux à imprimer quand j'ai un support visuel qui est simplifié. Si je passe quelque part, je saurai où c'est, même 10 ans après ! La liberté c'est de savoir où l'on est et où l'on va. Mais... ce n'est pas comme ça dans la vie... Ce serait énorme ! »

« J'adore tous les p'tits noms, la toponymie ! Puis aussi l'histoire, pourquoi ça s'appelle comme ça ! [...] Parce que c'est hyper concret et il y a toujours une histoire derrière. »
[Audrey]

Les cartes lui rappellent aussi les jeux de son enfance, lorsque toute petite, elle adorait les « *chasses au trésor dans le jardin* ». Dans son travail, dans ses loisirs, peu importe les cercles sociaux, les cartes sont omniprésentes dans son existence. Paradoxalement, elles représentent le moyen d'une liberté émancipatrice en ce qu'elle confère connaissances et contrôle sur l'espace. Objet d'une passion, elles portent une promesse d'aventure ; outil rationnel, elles sont le moyen technique d'un rapport logistique à l'environnement. Cette dualité qu'incarne la carte se cristallise dans la masse dans une thématique que l'enquêtrice identifie comme fondamentale dans son récit de vie : celle de la survie. Enfant, elle se souvient avoir demandé comme cadeau d'anniversaire « *le livre routier de toutes les cartes de France* », elle ajoute :

« J'avais surligné tous les endroits où j'étais allé » J'avais même pas 12 ans. Je me demande si ce n'est pas lié à la base à une sensation, une envie de survivre. [...] C'est dans le matériel du super explorateur. » [Audrey]

Au regard des plaisirs que la carte provoque chez les pratiquant-es, le reste de l'équipement des randonneur-ses ne tient pas la comparaison. Seuls le refuge et le chalet rivalisent dans les discours dans leurs capacités à réveiller toute une gamme d'émotions des plus affectives et viscérales (plus proche des sensations, de l'excitation et de l'exaltation) aux plus fortement socialisées (de la nostalgie au sentiment de confort et de sécurité).

« [...] Je cherchais sûrement un refuge [...] et je savais pas qu'il existait en montagne des cabanes où l'on pouvait dormir dedans. Les gens n'ont pas conscience de ça quand on n'habite pas à la montagne. Et je trouvais ça génial ! Parce que j'ai toujours voulu avoir une cabane au milieu de nulle part, inaccessible... Et c'est un paysage que j'ai rarement revu ! C'est lunaire ! De p'tits saules, mais c'est que de la caillasse ! C'était ouf ! C'était magnifique ! Et puis c'était certainement la personne la plus importante pour moi à ce moment-là donc de partager ça c'était trop bien ! Le feu dans le poêle, ça embaume tout, mais c'est pas grave ! [...] Et puis c'était un pêle-mêle de trucs géniaux donc j'ai commencé la randonnée raid à ce moment-là ! » [Audrey, 26 ans]

Il est parfois difficile de déceler à quoi s'arriment spécifiquement nos goûts et nos sentiments. Dans cet extrait, Audrey évoque comment son attrait tout particulier pour les refuges lui est apparu. Il lui est difficile de localiser et de définir avec précision ce qui, dans l'instant, a concouru à la joie qui l'a submergée. Face à la tentation de « l'illusion biographique » (Bourdieu 1986), Audrey exprime plusieurs vocations qu'elle estime avoir « toujours voulu être », autant de manières de signifier tout à la fois le caractère pluriel et réversible de son cheminement et la profondeur de l'ancrage de certaines aspirations. « Pêle-mêle », ce sont de multiples relations aux êtres et aux choses qui se conjuguent dans l'expérience du refuge.

5. Aimer (connaître) la nature

Très tôt dans leur carrière de pratiquant-es, les enquêté-es trouvent du plaisir dans les liens affinitaires qu'ils et elles entretiennent avec certains animaux, certains végétaux voire, comme c'est le cas dans l'extrait qui va suivre, avec certains éléments paysagers ou abiotiques. La place octroyée à « la caillasse » par Audrey, objet récurrent dans son récit biographique, est à ce titre éclairante. Avant même d'être capable ou d'avoir la possibilité de traverser, voire de séjourner, en montagne, la jeune femme se souvient les cristaux que son père lui ramenait de ces excursions. À la parole se joignent les gestes : elle mime la manipulation de ces précieuses pierres. Durant son récit biographique, elle nous transporte des collines bourguignonnes de son enfance, là où elle se rappelait nourrir des animaux, jusqu'aux montagnes de la région grenobloise. Pendant ses études supérieures, lorsqu'il a fallu choisir entre biologie et géologie, nulle hésitation : « moi, c'est les cailloux clairement ! » me dit-elle. Si les montagnes d'Audrey sont décrites comme un écosystème où interagissent éléments abiotiques, faune sauvage et humains, à de multiples reprises, elle opère à une séparation entre le vivant et le minéral. Plus précisément, pour elle, en gravissant les montagnes, c'est un monde minéral qui s'offre aux corps.

*« Traverser les différents étages végétaux puis arriver là où il n'y a plus qu'un monde minéral, c'est dingue ! Puis, j'adore crapahuter dans les cailloux.
-qu'est-ce que t'aime bien... ? [elle enchaîne]
- J'sais pas, c'est le fait de monter avec les mains et les pieds comme un animal. C'est... abrupt... et stable ! Ouais stable ! C'était trop bien ! » [Audrey]*

Et quand bien même, elle dit avoir le vertige, elle adore « *crapahuter* ». « *Je suis une chèvre. Je me confirme dans ma chévritude !* » ajoute-t-elle en riant. Selon elle, « *appréhender la montagne avec ses cinq sens* » c'est faire l'expérience d'un milieu « *ça libère la parole, mais pas que ! ça libère tous les sens* » ; c'est, paradoxalement en arpentant le monde minéral qu'elle dit faire l'expérience d'une forme d'« *ensauvagement* » (Stépanoff 2021a), un devenir animal qui la rend disponible à son vécu sensoriel et à l'instant.

« Et j'adore toucher les trucs ! Tu me dis de pas toucher, c'est dur quoi ! Et je sais que quand je marche, genre je vais toucher les herbes, des fois je vais mettre mes mains sur les arbres. S'il y a des cailloux je vais mettre mes mains dessus. J'aime toucher les textures, les structures... d'où le fait que j'aime les sciences macroscopiques. » [Audrey]

Cadeaux d'un père à sa fille, un plaisir qui la touche du regard et du bout des doigts, ces « *cailloux* » font lien entre son père, ses pratiques montagnardes, son éducation et ses désirs professionnels. A *posteriori*, elle leur reconnaît un rôle dans son goût actuel pour les géosciences et plus particulièrement les sciences qu'elle qualifie de « *macroscopiques* », autrement dit, les sciences qui reposent sur une approche empirique du réel. Ainsi, l'inventaire des apprentissages des plaisirs alpins par la culture matérielle des pratiques récréatives serait incomplet sans la prise en compte de certains éléments de l'environnement montagnard.

« J'adore observer la nature, la montagne même s'il n'y a rien à voir, même si ce n'est que du caillou, je vais vraiment y prendre du plaisir. » [Agathe]

Si dans les récits l'expérience et les sensations sont décrites comme fondatrices de ces affinités, elles reposent également sur une éducation naturaliste. D'après les données produites au cours de l'enquête, cette dernière s'inscrit de manière privilégiée dans les cadres des socialisations familiales et scolaires. Dans les deux cas, passions et plaisirs sont traduits dans les termes du naturalisme scientifique.

« C'est arrivé étrangement, on habitait à Cluses, il y avait un trou d'eau à côté, il y avait un safari pêche un dimanche. J'ai dit à mon père « j'irai bien au safari pêche » et le lendemain j'ai dit « je voudrais une canne à pêche ». Voilà, mais personne ne pêche dans ma famille et tout le monde déteste.

Aussi te préciser que quand j'étais plus jeune je voulais être erpétologue donc c'est l'étude de reptiles et des amphibiens. Et je voulais être ichtyologue aussi, c'est l'étude des poissons.

Ce que je ne t'ai pas dit c'est que j'ai eu une éducation par ma grand-mère [maternelle] qui était très passionnée par toute sorte de bestioles là-dedans. Quand j'étais petit, on allait

observer les animaux effectivement, on allait voir les chenilles de papillon, identifier les feuilles d'arbres et ainsi de suite. » [Robin]

D'une espèce à l'autre, pour certain·es, nommer, classer et comprendre les vies animales apparaît comme le plus intense des plaisirs qui les poussent à aller en montagne. Dans le parcours de vie de cet enquêté, la pêche fait irruption assez brusquement comme une pratique qui lui appartient en propre. Elle lui offre l'opportunité de nouer une relation intime et privilégiée avec la vie animale en montagne. Chez celles et ceux qui ont « *toujours aimé les animaux* » comme Killian, l'animal dispose à la pleine nature et à la montagne. D'ailleurs, ce dernier le sait bien et en fait usage pour motiver ses jeunes filles :

« L'été dernier, on était parti avec un âne en famille, pendant quatre jours et trois nuits dans les Hautes-Alpes. Et le fait d'avoir un âne, forcément ça va mieux avec les enfants. Ça nous a permis de passer quatre jours en montagne en famille sans devoir tout porter, avec les filles qui ne rechignaient pas trop pour marcher. On s'est fait de bonnes journées de 10 kilomètres de marche, 800-900 mètres de dénivelé. Pour leur âge c'était bien. On a passé un super moment. » [Killian]

Dans mon carnet de terrain, je relève qu'en voiture pour la course d'arrête Nord de l'Arcalod que nous avons partagé dans les Bauges, Killian appelle l'âne par son prénom et m'explique qu'il a fallu « *apprendre à le connaître* », « *s'accommoder* » de ses réticences, de son rythme et de l'itinéraire qu'il imposait parfois à la randonnée. Il se souvient aussi l'attachement à l'animal qui se concrétisait par l'impatience de ses filles à aller le retrouver dès le levé, au petit matin. À leur approche, l'animal répondait à chaque fois par de grands hennissements.

Tout comme les goûters, les sucettes et autres cristaux que les parents offrent à leurs enfants en guise de récompenses ou de trésors qui ont valeur d'événements exceptionnels, Killian fait d'une pierre deux coups. D'une part, il partage avec sa famille son affection et son attrait pour les animaux. D'autre part, la compagnie de l'âne fait office de prétexte et de facilitateur de l'expérience pour un séjour de trois jours consécutifs de randonnées. Selon l'enquêté, l'âne épargne les dos en prenant en charge le port d'une partie de l'équipement de bivouac, il se montre mutin et impose son rythme à la marche, il introduit du jeu avec les enfants qui apprennent à le nourrir et prendre soin de lui. Dans ses récits, l'âne apparaît comme un « *vivant-personne* », c'est-à-dire « *un animal individualisé, singularisé, irremplaçable, entouré de soins et d'affection. Une personne ou presque.* » (Michalon 2019: 61). Ce dernier est appréhendé comme un « *compagnon* » (Donna Haraway 2019) pour son inclusion éphémère dans la sphère familiale et pour son utilité sociale (il motive les enfants et porte une partie de l'équipement. Mais surtout, sa présence et ses effets sur et avec la famille en randonnée interrogent sur la production et la place du bien-être.

Avec plus de discrétion et moins d'interactions, la flore représente également une source de plaisir qui comme les minéraux, les sommets et les espèces endémiques de la montagne repose sur le mode du jeu de l'identification.

« Après, j'adore tout ce qui est nature, faune, flore, si je peux voir un petit oiseau que je sais reconnaître, qui est là, ou un champignon, une plante que je n'ai jamais vue dans ce coin-là. Je prends beaucoup de plaisir à repérer des petites choses, des petits détails, l'observation de la nature, le laisser-aller mental et la dépense physique, c'est un peu la combinaison des trois. [...] Après, j'ai toujours aimé les animaux. Quand j'étais petit, j'habitais en ville et à chaque fois que j'avais un vœu à faire, je faisais toujours le même vœu, c'était d'habiter à la campagne et d'avoir des animaux. J'ai toujours aimé les animaux. Quand j'étais petit à La Réunion, j'allais chercher les poissons dans les rochers, après je me suis mis à pêcher, je connaissais le nom de tous les poissons. Après, avec un copain, à la maison de campagne de mon grand-père, on allait chasser les papillons et on reconnaissait tous les papillons. J'ai toujours eu plaisir à apprendre les noms de la botanique, les insectes, les poissons, tout ce qui m'entoure, je n'aime pas rester dans l'inconnu à ne pas savoir identifier ou nommer quelque chose. Quand je vois un champignon que je ne connais pas, j'ai envie de savoir ce que c'est. Quand je vois une plante que je n'ai jamais vue, j'ai envie de savoir ce que c'est. » [Killian]

La passion botanique procède d'un « goût pour ces exercices intellectuels gratuits qui semble constituer le moteur le plus puissant de cet engagement » (Magnanon 2015: 83) dans la carrière des botanistes. Au même titre que l'exercice de reconnaissance toponymique, ce goût pour l'identification et les classifications taxinomiques est variablement présent chez les randonneur·ses interrogé·es. Néanmoins, cette démarche de repérage et de reconnaissance fournit l'occasion d'attester et de tresser une histoire commune qui agence les temporalités du milieu alpin à celles des usages humains de la flore (consommation, soin, récits folkloriques, *etc.*).



Figure 4.3 : Prises de vue photographiques de différentes espèces végétales commentées en randonnées, 28.06.22, Villar d'Arène, Massif des Écrins, Hautes-Alpes. (a) *Arnica chamissonis*, (b) *Dryas octopetala*, (c) *Alchemilla alpina*, (d) *Myrrhis Odorata*

Alors que nous montons en direction du refuge de Villar-d'Arène avec l'ensemble du groupe de randonneur-ses, en bordure du sentier que nous empruntons pour atteindre l'alpage, une flore parsème le tapis végétal de plus en plus luxuriant. À mesure que nous progressons, l'un de mes compagnons de marche m'arrête ponctuellement. Il s'accroupit et caresse avec délicatesse feuilles et pétales du bout des doigts avant de les porter sous ses narines pour les humer. À notre adresse, il nous indique le spécimen en le nommant par son nom commun et il ajoute systématiquement une anecdote qui s'appuie sur l'étymologie, une qualité ou un usage qui lui est associé. Ainsi, l'arnica (a) reste la plus connue par l'assemblée pour ses bienfaits anti-inflammatoires (Figure 4.3). Les dryades à huit feuilles (b), nymphes des chênes de la mythologie grecque peuvent être consommées en tisane. L'alchémille des Alpes (c), dont le nom suggère un lien historique avec les pratiques alchimiques, posséderait quant à elle quelques vertus médicinales. Le lendemain, en tête de file, j'interroge mon compagnon pour savoir d'où lui viennent toutes ces connaissances sur la faune et la flore alpine. Il me répond qu'il a appris à repérer et nommer ces différentes espèces à force de randonnées en montagne avec son père. Plus loin, rejoint par le groupe le long de la rivière Guisane, notre guide nous arrête, il nous propose de mastiquer une graine d'une plante et de lui dire à quoi le goût nous fait penser. Contrairement aux espèces croisées en altitude la veille, nous pouvons donc cueillir celle-ci. Immédiatement, une saveur sucrée et anisée envahit mon palais. Nous sommes plusieurs à partager ce constat. Le guide acquiesce et nous précise qu'il s'agit de cerfeuil anisé ou musqué (d), dont les graines comme les feuilles sont utilisées en cuisine pour parfumer certains plats.

[Extrait de carnet de terrain, 29.06.22, aux abords du hameau Le Freyssinet]

Sur le vif, parfois munie d'un guide de la flore alpine ou via l'usage d'applications pour smartphone tel que Plantnet©, l'identification amateur de la flore puise autant dans la culture populaire que dans le patrimoine naturel mis en données sur des générations d'inventaires naturalistes profanes comme scientifiques⁷⁹. Dans l'extrait ci-dessus, le randonneur interrogé et le guide nous invitent à transformer notre « régime de perception » : à leurs manières, ils mettent en visibilité la diversité floristique par un processus d'exploration active qui repose sur l'exercice de nos sens (Arpin, Mounet et Geoffroy 2015). Ces activités véhiculent un « rapport intime » à la nature où les objets de l'environnement montagnard se voit personnaliser, au moins partiellement (Raineau 2021) alors que les observateur·ices se reconnaissent une histoire commune avec ses plantes. Par personnalisation partielle, je me réfère à la singularisation des plantes observées en vue d'une forme d'appropriation. Autrement dit, c'est un moyen de rendre personnel et distinct (avec des histoires, des relations écologiques et des qualités propres) des objets naturels qui tendent à être confondus (perçus comme des plantes de manière générique) voire ignorés. Mes observations et les récits produits rejoignent le constat de l'anthropologue de Vanessa Manceron dans son enquête auprès des naturalistes anglais, « conçue comme une manière de satisfaire un goût prononcé et très personnel pour la nature, l'activité est cultivée avec passion. Elle permet une forme de réalisation de soi associée au plaisir de s'y adonner librement, à l'opposé de l'activité professionnelle plutôt régie par un faisceau de contraintes et d'obligations sociales. » (2015: 35).

⁷⁹ Pour une perspective sociologique de l'histoire et des enjeux scientifiques et politiques (Mauz 2011; Arpin, Charvolin et Fortier 2015).

Conclusion

Des artefacts humains décrits dans la sous-partie précédente aux existant·es pourvoyeur·ses de plaisirs alpins, les ressorts de la carrière des pratiquant·es d'activités sont plurielles et se combinent pour former autant d'épreuves pragmatiques (Christian Bessy et Chateauraynaud 1995) qui vont venir favoriser et cadrer l'engagement pratique. Ces dispositifs de sensibilisation par les activités physiques, perceptives et intellectuelles forment autant de pierre à l'édifice d'une socialisation primaire aux randonnées montagnardes.

Plus particulièrement, les données produites mettent en évidence la pluralité des prises par lesquels l'individu apprend à prendre plaisir lorsqu'il fait l'expérience des randonnées en environnement montagnard. Dans les corps, envers l'environnement, entre les deux, les incorporations (Orival 2020) par les pratiques apparaissent d'autant plus efficaces et pérennes qu'elles opèrent par les affects et les plaisirs. En effet, comme le montre l'enquête, lors des premiers contacts avec la montagne, différents dispositifs sont déployés pour sensibiliser les jeunes initié·es à travers l'apprentissage de plaisirs qui se déclinent et se combinent : du goût de l'effort au sentiment de libération, des ajustements des conduites motrices à l'appropriation des cultures matérielles montagnardes, de l'appel de l'aventure au désir de connaissances naturalistes. La centralité du plaisir et des émotions dans le temps de cette socialisation primaire corrobore l'idée que,

« les émotions ne constituent pas seulement l'une des facettes de ce que les individus intériorisent durant la socialisation. [...] L'enfant n'obéit pas à ses parents par pragmatisme, par adhésion réfléchie à leurs valeurs morales, mais pour éprouver des émotions positives comme la fierté, la susciter chez les adultes de l'entourage, ainsi que pour éviter les punitions engendrant des émotions négatives, la honte par exemple. Socialisation à l'émotion, socialisation par l'émotion. » (Brossard 2014)

Chapitre 5

TROUVER LE TEMPS DE PARTIR EN MONTAGNE. DE
L'EXPRESSION DES DÉSIRS ALPINS AUX BESOINS
DE MONTAGNE

Au préalable, lors des *premiers contacts*, comme les récits de vie réalisés l'ont indiqué, les pratiquant·es ne sont pas disposées aux pratiques de randonnées : ils et elles sont emmené·es, envoyé·es en montagne. Les futur·es randonneur·ses se vivent comme les agents réceptifs d'instantants plaisants aménagés à leur égard. Ce n'est que plus tard lorsque l'engagement dans la carrière est affirmé que les pratiquant·es se décrivent comme les acteur·ices désirant·es des excursions alpines auxquelles ils et elles participent. En amont des apprentissages tacites et explicites décrits précédemment, les récits collectés montrent que l'expérience sensible première constitue le contexte socialisateur prédominant alors que les individus apprennent à se mouvoir en montagne. Et progressivement, par expérimentations successives, les pratiquant·es témoignent de l'incorporation par imitations et répétitions de techniques et de savoir-faire qui vont constituer autant d'habitudes sur lesquels ils et elles se reposeront lors des sorties montagnardes qui suivront.

Une première phase de maintien de la carrière des pratiquant·es d'activités récréatives en montagne se caractérise par l'approfondissement des apprentissages et l'acquisition de nouvelles connaissances orientées vers une rationalisation accrue de l'ensemble des aspects pratiques, par une gestion du temps, par le calcul économique des moyens, par l'optimisation de soi. Que l'engagement fasse l'objet de différentes formes de maintiens, de renforcements, de ruptures voire d'abandons définitifs, ses temporalités sont plurielles et son rythme reste tributaire de ce que les individus font de leur temps libre. Un temps qui évolue tout au long de la trajectoire de vie de chacun·e. Un temps qui s'élabore toujours en lien étroit avec les autres domaines de la vie affective, familiale et professionnelle. Un temps, enfin, qui peut être en concurrence avec d'autres pratiques⁸⁰. Le maintien de l'engagement se décline en deux versions principales qui peuvent être complémentaires ou exclusives, suivant que les pratiquant·es manifestent la volonté de prendre en charge l'organisation et la responsabilité du groupe et des modalités des sorties montagnardes ou non. D'un côté, certain·es privilégieront un engagement conditionné par celles et ceux reconnu·es comme étant des instigateur·ices de confiance. Dans ce cas de figure, les pratiquant·es suivent l'élan et les propositions d'itinéraires impulsés par d'autres. Différemment, certain·es envisagent l'organisation de « *sorties* », de « *raids* », de « *projets* » comme prépondérants au plaisir qu'ils ou elles prennent à pratiquer ces activités. Et même, en dernier lieu, ces pratiquant·es peuvent devenir les prescripteur·ices de ces activités via leur engagement dans diverses structures associatives voire en faisant des activités récréatives en montagne leur métier. Dans cette perspective, les activités récréatives deviennent « régime de vie », c'est-à-dire que leur inscription dans la durée et leur caractère systématique les érigent en « mode de vie » (Thircuir 2021: 9). Enfin, selon les circonstances et les temps biographiques, les pratiquant·es peuvent alterner entre les rôles, tantôt *suiveur·se* tantôt *meneur·se*⁸¹. Ce

⁸⁰ Cette dimension n'a pas été investiguée durant l'enquête quand bien même elle serait pertinente pour compléter l'analyse.

⁸¹ Les termes de *leader* et de *premier de cordée* sont également employés par celles et ceux à l'engagement le plus exacerbé.

sont ici les principes d'autonomie et de partage qui tendent à structurer les investissements pratiques et les rapports entre pratiquant·es.

1. Du désir aux besoins de montagne. L'engagement et ses temporalités

1.1. Une discontinuité incontournable. Prise de distance avec les pratiques récréatives, passage à l'âge adulte et études supérieures

« *Emmener* » ou « *envoyer* » en montagne, l'étape des « *premiers pas* » en montagne reste une séquence qui favorise l'engagement dans la carrière des pratiquant·es plus sujets qu'acteur·ices de leurs expériences de randonnées alpines. Par la suite, les pratiquant·es interrogées mentionnent systématiquement une période de césure qui marque une rupture avec cette première étape. Cette discontinuité dans la carrière des pratiquant·es présente quelques constantes et dissemblances qui se combinent différemment selon les individus et leurs trajectoires biographiques.

Cette discontinuité se manifeste de quatre manières : soit par une transformation radicale des activités pratiqué·es, soit par une diminution drastique, soit par un arrêt total des pratiques récréatives de montagne en famille, soit par la disparition de toutes formes d'activités récréatives dans le quotidien des enquêté·es. Ensuite, cette étape présente une durée qui varie dans le temps : elle est désignée comme recoupant « *la période de l'adolescence* » et peut s'étendre sur une durée qui s'étale du lycée jusqu'à la fin des études supérieures. Différents motifs sont avancés par les enquêté·es pour expliquer cette prise de distance avec les activités récréatives.

Le vieillissement des parents est invoqué et ce plus particulièrement lorsque la famille partage la pratique d'activités récréatives exigeantes en termes de capital corporel et économique (ski de randonnée et alpinisme en tête). Plus précisément, le vieillissement des parents génère, selon elles et eux, un écart avec les envies et les capacités physiques entre parents et enfants. Ainsi, alors que Kilian et son frère étaient « *en demande de faire plus, de faire de l'escalade, de l'alpinisme* », il se souvient la « *petite frustration de ne pas pouvoir faire plus en étant adolescent* ». Aurélie se rappelle un séjour d'une semaine avec sa mère accompagné d'un guide dans le sud des Alpes auquel succède « *une grande période d'interruption* » suite à laquelle elle me dit qu'« *adulte, vers 29 ans, j'ai commencé à faire seule de la marche en individuel, alors que j'étais en Haute-Savoie* » tandis que « *ses parents sont devenus un peu vieux* ».

C'est aussi la période où l'investissement dans ces pratiques au sein des fratries est plus facilement reconnu comme distinctif. Ainsi, entre 11 ans et 14 ans, filles d'un père « *grand sportif* », Clémentine s'accorde avec sa sœur d'un an plus jeune : « *à un moment on s'est dit la randonnée, on ne veut plus, comme beaucoup d'adolescents* ». Elles prennent ainsi leurs distances avec les randonnées proposées par leurs parents. En même temps, leurs rapports aux pratiques récréatives se singularisent. Clémentine

observe des différences dans leurs engagements sportifs : elle s'investit « à fond » tandis que sa sœur se montre plus « tranquille, pas de pression ». Cela ne les empêche pas de partir escalader ensemble alors que Clémentine confesse en riant que, pour elle, le ski de fond : « plus jamais ! Parce que ma sœur était meilleure que moi ! ». Son esprit de compétition et le peu de plaisir qu'elle en retire l'a conduit à délaisser cette pratique. Quand leurs frères et leurs sœurs ne pratiquent pas d'ARS de montagne, les enquêtées l'expliquent par l'absence des goûts, des qualités et/ou des capacités requises.

L'entrée dans les études supérieures est pour certain·es synonyme de sortie du giron familial et d'indépendance économique, une situation qui sert *a posteriori* d'argument pour expliquer la défection des espaces montagnards et de leurs pratiques. Il en a été ainsi pour Agathe qui voulait « bosser en montagne » lorsqu'elle a commencé ses études en géographie à Chambéry. En effet, selon elle :

« Pendant les années fac, pas de randos. Ou quelques-unes, par-ci, par-là pendant les vacances. C'était aussi une époque où mes parents ne pouvaient pas m'aider pour mes études donc je bossais tous les étés, toutes les vacances scolaires, je bossais. » [Agathe]

D'après les recherches sur la culture individuelle de Lahire, les pratiques culturelles adolescentes sont moins motivées par des goûts ou des passions que par une multitude de contraintes sociales extérieures d'accompagnement plus ou moins subi, d'obligations scolaires, des pratiques propres à des temporalités retreintes telles que les vacances. D'une part, cela conduit à « révoquer en doute le modèle d'une définition culturelle fondée sur le goût personnel revendiqué par les acteurs » (Lahire, 2005, p. 132). D'autre part, cela corrobore l'argument bourdieusien que l'adolescence « n'est pas qu'un mot (Bourdieu, 1980), mais "une condition d'existence et de co-existence sous triple contrainte, un régime de vie sous contraintes multiples" qui peut s'objectiver comme n'importe quel autre régime de vie » (Lahire 2005: 133). En cela, la prise de distance avec les pratiques récréatives de montagne ne tient pas tant de la revendication d'un goût personnel que l'expression d'une recherche de place dans un régime de vie contraint par les relations scolaires, aux parents, à la fratrie et aux pairs (*Ibidem* : 134).

Si cette discontinuité perturbe l'ensemble des activités récréatives pratiquées, il faut en revanche noter qu'en ce qui concerne le ski de randonnée, l'accès et l'investissement dans cette pratique apparaissent plus tardivement dans le temps biographique des pratiquant·es : avec l'entrée dans la vie active et lorsque les situations domestique et professionnelle tendent à être plus stables. Font exception les personnes qui ont été initiées plus jeunes par un membre de leurs familles, ceux et celles-là étant invariablement habitant·e de localités proches des massifs alpins.

1.2. Les termes de l'engagement. Continuités, déclics et besoins

Tout au long des pages qui précèdent, les récits de vie réalisés ont souligné à quel point la fréquence des excursions dans les massifs alpins ainsi que la place qu'occupe les activités récréatives de montagne – de la plus accessible randonnée au raid à ski le plus technique – font preuve d'une variabilité significative. Cette dernière est manifeste que ce soit entre les individus ou au sein d'une unique trajectoire biographique (variabilité interindividuelle et intraindividuelle).

Pour certain-es résident-es des localités avoisinantes des massifs alpins (principalement Chambéry, Albertville, Grenoble dans le cadre de mon enquête), le temps et l'espace de la montagne se confond à la trame de leur biographie. Ainsi comme nous l'avons déjà évoqué pour Jean-Marc, qui a grandi à Grenoble et habite maintenant à Albertville, la montagne fait partie de son « essence », de son identité :

« Donc, ça a toujours fait partie de mon univers, je dirais que je me sens bien dedans, je heu... [Il cherche ses mots] Quand je suis en montagne, j'ai l'instinct de, du chemin, par exemple, je sens où est-ce que je peux passer, ne pas passer, je ne me suis jamais perdu stricto-sensu, je me suis égaré, mais jamais perdu [raclement de gorge]. Donc c'est ça, c'est pour ça, la montagne c'est dans mes gènes quoi, je suis montagnard, par essence. Et après, je suis devenu un peu marin et j'aime beaucoup le milieu marin, parce que c'est la même philosophie. Un, un marin et un montagnard, on se comprend, et j'ai fait un an de marine et j'ai beaucoup côtoyé des marins bretons, c'est comme les montagnards. En fait, on se mesure à la nature et donc la nature elle ne juge pas et ce qu'il faut c'est simplement jouer avec elle parce que, sinon, elle se joue de nous. C'est tout, donc il faut rester prudent, il faut rester humble, il faut... C'est, c'est ce que j'aime quoi. » [Jean-Marc]

Omniprésente et « inscrite dans les gènes », le territoire de la montagne est un support identitaire personnel qui affecte le corps et l'esprit dès lors qu'on s'y engage activement. D'abord, la description innéiste du rapport à l'environnement renvoie à une familiarisation tellement précoce que le « rapport de croyance, d'illusio, d'investissement est d'autant plus total, inconditionnel qu'il s'ignore comme tel » (Bourdieu, *Le sens pratique*, 1980 : 112). La prégnance de cette « seconde nature » dans le discours de ce fils de chasseur alpin rappelle la force avec laquelle certaines habitudes lui sont chevillées au corps (Lahire 2003: 132).

Ensuite, la continuité que Jean-Marc perçoit entre les valeurs, les logiques motrices et les rapports esthétiques entre le ski de randonnée et le cyclisme en montagne, la planche à voile et le catamaran en mer peut être envisagée comme l'expression d'une adéquation entre des dispositions, positions et contextes sociaux. Autrement dit, d'un point de vue bourdieusien, il pourrait être qualifié d'héritier « pour qui le processus est précoce et se cristallise dans le domaine affectif, ceux pour qui "connaître, c'est naître avec" » (Créac'h et Sébilleau 2004: 100).

Autant que possible, il est demeuré auprès de son « biotope ». Ses choix dans sa carrière professionnelle ont toujours « privilégié la région ». Ses stages de spécialisation en début de carrière, il les a effectués à Tarbes non loin des Pyrénées, « la seule chose que j'aurais acceptée, c'est la mer » termine-t-il. Il consentira une seule fois seulement à s'éloigner du milieu montagnard et du foyer familial

en fin de carrière professionnelle. Dans une certaine mesure, on peut donc considérer que la trajectoire résidentielle et sociale de Jean-Marc demeure relativement stable et homogène si l'on considère les contextes sportifs, environnementaux et sociaux qu'il fréquente.

À l'inverse, Gabrielle, chambérienne de 28 ans, que l'on pourrait dire tout aussi disposée au regard de ses origines sociales ne tient pas un tel discours innéiste. Issue d'« *une famille de montagnards* », « *des montagnes iséroises, de Savoie et Haute Savoie* », elle conçoit son récit biographique en nouant des temps et des mobilités biographiques sur un mode plus fragmentaire et épisodique. Elle donne vite le ton en début d'entretien : elle a « *grandi dans les montagnes* » et comme son frère jumeau, « *la montagne c'est aussi son truc* ». Durant son enfance, elle a passé « *tous les dimanches au ski du matin au soir, sans arrêt, avec le p'tit chocolat chaud à la voiture* ». Mais, elle insiste : ce n'est que bien plus tard que les montagnes se révèlent à elle, qu'elle a eu le « *déclit* ».

Pendant la durée de ses études supérieures, sa trajectoire résidentielle l'a conduite à découvrir et investir de multiples cercles sociaux entre la France, l'Espagne et la Bolivie. Autant de déménagements et d'expatriations qui contribueront à une socialisation cosmopolite et confirmeront chez elles un « goût des autres » (Cicchelli 2016). Ainsi, le soin et la justice sociale apparaissent au fondement de ses choix d'études (droit des mineurs et criminologie en vue de devenir psychologue pour détenus) et de sa carrière professionnelle (curatrice dans la protection juridique des majeurs puis animatrice et cofondatrice d'un café associatif).

Après une année d'expatriation en Espagne pour finaliser une licence de droit, elle m'explique que :

« La première fois que je suis revenu en France et que j'ai vu chez moi où je vivais, ce côté verdoyant qu'il n'y avait pas en Espagne, j'ai fait « Ah ouais quand même, il y a un truc ! » et j'ai été appelée par mes montagnes. [...]

Le vert de la nature qu'il n'y avait pas en Espagne. Et puis la vue, la vue des montagnes, j'ai fait « Woaww ! » et là, j'ai vu la première fois les montagnes ! [...] Et tu sais quand tu arrives ici par le lac en train, tu vois le lac, les montagnes, la dent du chat, ça, c'est juste incroyable, pour tout le monde, je pense ! » [Gabrielle]

Ce n'est que de retour d'un long séjour loin des massifs alpins qui l'ont vu grandir que Gabrielle a pris conscience de la puissance du lien qui l'unit à « *ses* » montagnes, celles précisément qui bornaient l'horizon de son regard chaque jour. Cette expérience qu'elle décrit comme un « *déclit* » nourrira l'envie d'explorer les montagnes à mesure qu'elle ressent une irrésistible attirance pour celles-ci. De plus, forte d'une expérience d'expatriation en Bolivie où elle découvre ce que vivre en haute altitude signifie, c'est dans les termes d'un renouveau spirituel qu'elle retourne en montagne où elle peut désormais sentir la « *pachamama* » explique-t-elle en faisant référence à la Terre mère de la cosmogonie andine, entité dont la rencontre m'est racontée comme une révélation durant son expatriation bolivienne.

Dans le cadre de l'étude des carrières, le « *déclit* » fait partie de ces catégories employées par les enquêtés qui donnent à voir simultanément leurs propres perceptions et les mouvements relatifs à leur

engagement dans la carrière interrogée. Ici, il est un « point charnière » qui signe « une rupture de régularité », c'est-à-dire, le « déclencheur qui permet de bifurquer » (*Ibidem* : 98). Comme elle, plusieurs enquêté·es me parleront du manque qui les habitent lorsqu'ils et elles se retrouvent longtemps éloigné·es de leurs montagnes et ce même lorsque cet éloignement était consécutif à un voyage dans les régions non moins montagneuses des Andes ou des Pyrénées. Pour autant, ce sentiment est l'amorce non pas d'un commencement de la carrière, mais d'un engagement, conçu comme appropriation personnelle, en dehors des carcans sociaux qui la définissaient au préalable (en ce qui la concerne la famille et les clubs de ski). Dans ces récits intervient un évènement à partir duquel il y a un « avant » et un « après », à l'image de l'immersion transformatrice dans un lac de montagne racontée par Maël (Cf. Chapitre 4, §4.1.1.). Le déclic renvoie alors plutôt à un « moment de rupture initiant le travail de conversion de soi, ou le « commencement », c'est-à-dire l'engagement dans la pratique » s'active (Thircuir 2020: 59).

Lorsque les pratiquant·es évoquent avoir eu un *déclic*, c'est toujours sous la forme d'un débordement affectif causé par la présence des montagnes. Pour les plus sensibles, l'intensité du phénomène peut donner lieu à des effusions de larmes et les premières pensées qui émergent se font évidences : « *mes montagnes m'ont tellement manqué !* ». Ces retrouvailles font apparaître un manque, un vide à nouveau comblé. Pour ces personnes, l'attachement aux montagnes transcenderait les seules pratiques. Dès lors, la relation et l'attachement au milieu priment. Plus qu'un désir, le *déclic* devient alors le signe précurseur d'un « *besoin de montagne* » qui s'avérera plus ou moins pérenne et prendra divers atours tout au long de la vie.

La thématique du « besoin de nature » est loin d'être récente dans son traitement sociologique (Chamboredon *et al.* 1980). Il a été importé dans les espaces naturels durant plus d'un demi-siècle d'excursionisme et de reconfigurations spatiales d'une nature mise à disposition des loisirs de masse (Massena-Gourc 1994). Dans les années 1990, avec l'essor des réserves naturelles et de leurs politiques (ouverture au public, mesure de protection et de conservation), ce besoin de nature introduit « un rapport à la nature de type ludique et compensatoire, antidote de la vie en ville » (*Ibidem* : 290). Les enquêté·es interrogé·es déclinent ce besoin en le rapportant au milieu montagnard. Pour certain·es, ce besoin a « *toujours* » été présent tout au long de leur existence, tandis que pour d'autres il a évolué à mesure que leurs goûts et leurs habitudes se sont adaptés au cours de leurs trajectoires de vie. Ainsi, Julien, président de l'association de ski de l'Université Savoie Mont Blanc, féru de freeride me raconte :

« *Quand j'étais petit aussi, je me souviens que je me baladais sur Google Street dans les massifs suisses, j'avais mis plein de repères de routes trop belles de montagne. Moi je crevais de chaud dans ma baraque et je regardais des photos de glaciers, c'était drôle.* » [Julien]

Aujourd'hui, il affirme qu'il a « *besoin de ça* [de freerider] *pour vivre* » et qu'il en aura « *besoin toute sa vie* ». À l'inverse, Agathe observe rétrospectivement que ces besoins ont changé, elle n'a « *pas eu besoin de réitérer* » son exploit d'alpinisme, en revanche, elle part en montagne, car elle ressent de plus

en plus le « *besoin de souffler* », « *de se vider la tête* », « *de se reposer* » lorsqu'une trop grande charge émotionnelle pèse sur elle. Si ces besoins de montagne sont plus ou moins sujets au changement, ils s'attachent à une recherche de bien-être qui passe par un réajustement de la relation entre le corps et l'environnement. Certains disent avoir besoin de « *changer d'air* », de « *voir d'autres horizons* » comme Pascal, marin et voyageur précoce. De son côté, Robin a « *besoin de se ressourcer* » et de « *revenir dans ses montagnes* » qui seules semblent lui octroyer un tel bénéfice sur son être, les autres lieux et temps de liberté ne tenant pas la comparaison. Patrick, guide pour qui la montagne est une terre d'aventure, mais aussi le lieu où l'homme et la nature peuvent s'épouser « *avec douceur* », a parfois seulement « *besoin d'être dehors* ».

Si le terme *besoin* renvoie de prime abord à une lecture fonctionnaliste de leurs expériences de montagne, ses usages expriment quelque chose des désirs d'ailleurs (Michel 2004) et plus largement des rapports sociaux à l'environnement dit naturel :

« Traduire besoin en besoin de... c'est spécifier un désir, une revendication ou une volonté impliquant un conflit, visant à modifier le milieu extérieur ou à défaut à intérioriser les contraintes s'opposant à ce projet. Le besoin donc, accepté et reconnu de tous, perçu et vécu comme évident, est plein d'ambiguïté. Son contenu métaphorique renvoie à deux aspects, dont l'un est relatif aux régulations biologiques et l'autre se rapporte aux rapports sociaux. Ces deux sens s'insinuent dans toute argumentation cherchant à valider des pétitions de principe et à user d'arguments fonctionnels pour faire valoir des objectifs sociaux non avoués. Or, un besoin satisfait n'est plus un besoin. Un besoin est un manque et donc suppose une tension, une volonté, un désir, un projet vers quelque chose qui n'est pas une chose, qui résiste, par son absence, à assouvir. Telle est donc la nature contradictoire, éphémère, pulsative du besoin. » (Megdiche 2002)

Ces éléments de définition éclairent de deux manières les usages que les enquêtés font de la notion. Dans un premier temps, en inscrivant dans notre biologie l'origine du mouvement qui mène aux environnements montagnards, les recours au *besoin* soulignent une volonté de naturaliser l'élan ou plutôt l'émotion qui impulse cette envie de montagne. Dans un second temps, ils mettent le curseur sur un rapport ambivalent à un vide existentiel : manque à assouvir et l'objet recherché dans le lointain des sommets. Formulée différemment, la satisfaction de ce besoin exprime en négatif des insatisfactions relatives aux conditions matérielles du quotidien. Le désir d'ailleurs dit quelque chose des lacunes de l'ici. Le besoin de souffler présuppose les contraintes et la charge émotionnelle du contexte ordinaire. Partir en dehors dit quelque chose d'un sentiment d'enfermement. En définitive, ces besoins de montagne nous en disent peut-être moins sur le rapport à la montagne qu'à la société : « personne n'a besoin de loisir, mais tous sont sommés de faire la preuve de leur disponibilité vis-à-vis du travail productif » relevait déjà Baudrillard (1969) il y a plus de cinquante ans.

D'autres usages méritent qu'on revienne dessus. Après de nombreuses expéditions d'alpinisme et déçu par ce que sont devenues les relations entre guides et clients, Patrick apprécie de plus en plus la randonnée pédestre sans ressentir le « *besoin d'aller faire des choses extrêmes* ». Il en est tout autrement

pour Jean-Marc pour qui son besoin de montagne satisfait à ses sensations (« *besoin de sentir* ») et à ses compétences cognitives (besoin d'un « *jeu* » au sens de « *défi intellectuel* »). Son besoin est tel qu'il use du champ lexical de la drogue et de l'« *addiction* » lorsqu'il juge sa « *dépendance à l'adrénaline* » qu'il métabolise lorsqu'il esquisse de belles traces dans la neige immaculée qui recouvre des pentes dont la raideur n'a d'égale que l'effort pour y parvenir. Ce n'est pas John qui le contredirait lui qui me signifie son « *besoin vital* », tout en me montrant son journal de course qui lui permet d'évaluer le temps qu'il passe en montagne (si j'ai oublié le volume annuel qu'il me déclare, je me souviens ma sidération à la découverte de son ampleur).

2. L'inscription des pratiques récréatives de montagne dans la concurrence des temps sociaux

Au travail du temps qui concourt à transformer durablement les habitudes, à l'incorporation de dispositions, à la fixation éphémère ou pérenne, s'ajoute un travail sur le temps (Darmon 2003). Ce dernier doit également être envisagé au prisme des rapports entre temps sociaux. Dans le cadre de cette étude, il faut néanmoins bien prendre en compte un effet de cadrage conséquent du dispositif méthodologique. Tributaire de l'élaboration de récits de vie, les différentes sphères de l'existence sociale n'ont pas été interrogées de manière systématique (Bertaux 2010), mais leurs relations sont apparues tout au long de la reconstitution chronologique propre à la biographie des individus. Cela étant précisé, les données produites tendent à mettre en évidence un travail sur le temps qui s'opère plus particulièrement dans les rapports entre les temps des activités récréatives en montagne et ceux du travail, de la famille et à d'autres loisirs.

2.1. La pluralité des temporalités des pratiques récréatives comme produit des relations à soi, aux autres et à l'environnement.

Dans le cadre de cette étude, j'ai mis l'accent sur les carrières de pratiquant·es d'ARS de montagne en faisant le pari qu'il est possible de les saisir d'un seul tenant malgré leurs singularités et les interférences qu'elles peuvent générer les unes sur les autres. Elles peuvent être mises en concurrence et coexister comme se substituer l'une à l'autre au gré des trajectoires biographiques. En partant de l'idée que les contributeur·rices à l'enquête sont des acteur·ices pluriel·les (Lahire 2011) qui ne se définissent pas exclusivement comme randonneur·ses ou skieur·ses, il est *de facto* difficilement tenable de les distinguer *a priori* – à l'instar des fumeur·ses de cannabis étudié·es par Becker – comme des pratiquant·es débutant·es, occasionnel·les ou régulier·es (Becker 2011). En effet, premièrement, les enquêté·es pouvaient se considérer comme débutant·es en ski de randonnée, mais marcheur·se régulier·e et/ou inversement. De plus, ces considérations pouvaient être relativisées par comparaison entre pratiquant·es. Deuxièmement, l'engagement dans la carrière de pratiques récréatives implique un travail qui s'inscrit dans la durée, sur et dans les corps. En fonction des activités dans lesquelles s'investissent les

pratiquant·es, les corps peuvent être entraînés et aguerris comme celui du militaire (Dubey et Moricot 2016). Ils peuvent être rigoureusement gérés à la manière d'un champion sportif et de son « capital-corps » (Wacquant 2002). Mais encore, ils peuvent être ceux du citoyen pour qui marcher relève de la « méthode tranquille de réenchantement de la durée et de l'espace de l'existence [...], acte de résistance privilégiant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile autant de valeurs résolument opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies » (Le Breton 2012: 17). Troisièmement, au gré des trajectoires biographiques, les corps des pratiquant·es peuvent, de manière réversible ou pérenne, être blessés, vieillir, fatiguer, se ramollir, grossir, s'amincir, s'endurcir, *etc.* En bref, leurs plasticités affectent aussi les pratiques effectuées et effectuables, désirées et désirables.

Au préalable pour bien distinguer les temporalités inhérentes aux ARS de montagne, il faut bien distinguer l'articulation entre différentes échelles temporelles :

- La fréquence des excursions vis-à-vis de l'ensemble des temporalités de la vie quotidienne est fonction du temps libre et du temps des loisirs. Elle peut faire l'objet de négociations voire de mise en concurrence et conflictualités avec d'autres temps sociaux. Elle peut être annuelle, mensuelle, voire hebdomadaire.
- La durée des excursions en montagne se compte en heures ou en jours. L'excursion peut prendre la forme d'une balade dominicale improvisée à la dernière minute ou d'un raid dont chaque étape est programmée à l'avance,
- Les temporalités des pratiques de montagne excèdent la durée des excursions et englobent variablement : les temps de préparation et d'organisation, la synchronisation des disponibilités des pratiquant·es, les récits partagés, les achats d'équipements, les lectures d'ouvrages et de site internet pour s'informer,
- Le temps météorologique qui fluctue avec la saisonnalité et conditionne l'intégralité des temps précédents.

Tout d'abord, le temps alloué aux pratiques s'inscrit dans le temps libre des week-ends et des vacances. Ainsi, on observe, « *la rando familiale* » ou le séjour en station de ski annuel qui se caractérisent par leur dimension rituelle :

« Même si on était sur Grenoble, pas forcément Belledonne, Vercors, Chartreuse mais énormément les Écrins, et tous les ans, quand j'étais gamine, on passait trois semaines au camping d'Ailefroide qui est un grand lieu de l'escalade et de l'alpinisme. Moi, c'est ça mon premier grand souvenir de montagne. » [Agathe]

« Avec cet appartement, j'ai pu profiter avec ma famille, ma femme et mes enfants, j'ai deux enfants, deux garçons, donc on est allé skier deux semaines par an, tous les ans, ça ne me coûtait pas un rond parce que j'avais l'appartement et quand on avait acheté

l'appartement, j'avais les forfaits gratuits pour le nombre d'occupants qui pouvaient être dans l'appartement, ça a duré pendant 18 ans comme ça. » [Jean-Pierre]

Comme je l'ai signalé dans le chapitre précédent, certain·es pratiquant·es partent « *tous les ans* » et tous les hivers dans telle station de ski pour passer un nouveau grade à skis, tous les étés dans tel camping faire et refaire « la » randonnée célébrant ces temps partagés par et pour la famille. Ces séjours sont justifiés par l'envie de « passer du temps ensemble » et donc de renouer et consolider les solidarités familiales. Cela peut aussi seulement être une balade dominicale décidée à la dernière minute pour « *prendre l'air* », « *profiter du soleil* ». Pour celles et ceux qui envisagent leurs pratiques sous un angle plus sportif, il y a les sorties qu'ils et elles souhaitent régulières, des « *entraînements* » afin de « *garder la caisse* », c'est-à-dire maintenir tout au long de l'année leur condition physique afin de pouvoir pratiquer des activités récréatives plus exigeantes comme le ski de randonnée ou l'alpinisme. Ils et elles répètent les entraînements pour affronter le temps de la performance voire de l'exploit (Dubey et Moricot 2016). Il y a aussi celles et ceux pour qui l'appel de la montagne est total, une passion qui dévore l'intégralité de leurs temps libres, sinon plus, et qui les conduit à partir arpenter les cimes dès que l'occasion se présente, et cela dans « *n'importe quelle condition* ».

En second lieu, il faut considérer la durée de chaque excursion à proprement dite. On peut aisément distinguer :

- 1) La balade d'une ou quelques heures, souvent de proximité qui s'insère facilement dans une courte période de temps libre « après le travail », sur un temps de « pause » ou un jour du week-end. Il peut en être de même pour la course d'entraînement.
- 2) La randonnée à la journée qui exige quelques préparatifs matériels en amont. Selon l'itinéraire choisi et son tracé, un aller-retour ou une boucle, il peut exiger un calcul afin de prévoir le départ et le retour tout en prenant en considération l'allure des marcheur·ses ou skieu·ses.
- 3) Lorsque l'itinérance dure plusieurs jours, les pratiquant·es parlent de « projet », de « raids » ou « séjours ». « *Le deuxième jour tu as des courbatures, le troisième jour tu dérouilles toujours autant et le quatrième tu te sens enfin coupé de ta vie quotidienne* » tel pourrait être l'adage qui définit ces randonnées avec bivouac ou nuit en refuge. Elle introduit alors un rythme supplémentaire celui de l'alternance jour/nuit. D'ailleurs, la première nuit en bivouac fait office de « rupture biographique » ou d'« épreuve » au sens pragmatique (Christian Bessy et Chateauraynaud 1995) et introduit en cas de réussite des transformations dans la pratique en élargissant le champ d'action et les itinéraires envisageables. Les temps en refuge représentent quant à eux des moments de répit, de restauration et de rencontres aux normes sociales spécifiques (Granet-Abisset in Attali, Dalmaso et Granet-Abisset 2014). Ces lieux sont d'ailleurs aménagés de sorte à favoriser le partage et l'échange entre pratiquant·es ou groupe de pratiquant·es partageant des repas sur de grandes tablées communes,

passant la nuit dans des dortoirs collectifs. Pour emprunter au vocabulaire de l'ethnologue, les gardien·nes de refuges assument le rôle d' « informateur·ices privilégiées », pour les pratiquant·es comme l'éventuel·le enquêteur·ice (Olivier de Sardan 1995). En plus du travail d'accueil et de soin qu'ils et elles fournissent, ils et elles sont les portes paroles d'un environnement sans cesse changeant et informent les usagers de la montagne en actualisant leurs informations au sujet des conditions du terrain, de l'enneigement, de la météo.

En troisième lieu, il ne faut pas omettre qu'une excursion en montagne et ce peu importe sa durée, implique une temporalité qui excède son effectuation. En amont, il y a le temps des préparations qui comprennent les achats d'équipements et matériels, la confection des sacs à dos, la définition de l'itinéraire, le trajet jusqu'au point de départ (à pied, en transport en commun, en voiture). En aval, les pratiquant·es empruntent le chemin inverse pour retourner chez eux, un moment de retour chez soi, mais aussi de retours réflexifs sur la pratique et sur ses effets (sensations, émotions, efficaces). Il peut être agrémenté d'une collation ou d'une boisson partagée marquant l'achèvement de la randonnée. Ces retours ou « debriefs » qui succèdent à l'itinérance représentent l'opportunité d'évaluer le déroulement de la randonnée et donc de procéder à des ajustements pratiques, et bien souvent la gestion temporelle de la pratique, en vue des futures excursions montagnardes.

Enfin, les pratiques récréatives de montagne sont tributaires du temps planétaire et météorologique. La saisonnalité affecte les biomes montagnards de manière cyclique tout en partageant l'année en quatre périodes lors desquelles l'espace montagnard n'autorisera pas les mêmes pratiques. Réciproquement, aller en montagne c'est pouvoir faire l'expérience d'une immersion élémentaire qui déroge aux habitudes citadines alors que nos corps « d'aujourd'hui sont confrontés aux flux d'informations bien plus qu'aux flux d'énergies » (Vigarello 2022 : 193). Dans ce sens, l'espace montagnard est décrit comme un lieu privilégié pour sentir les changements saisonniers :

« À Lyon, on ne voit rien, c'est une saison, la chaleur l'été. Et c'est hyper important pour moi d'aller à la montagne pour me rendre compte que l'hiver est passé, l'été, etc. Surtout l'hiver d'ailleurs parce qu'il y a la neige. C'est les vacances aussi, ça symbolise les vacances. Pour moi, il y a des odeurs différentes, des couleurs, l'automne j'adore ça aussi, le printemps pareil. C'est vraiment l'image quand on est enfant des quatre saisons, qui sont représentées là. L'hiver, pour moi, c'est vraiment l'ambiance chaleureuse à l'intérieur et la neige, le fromage et tout ça. Le printemps, c'est surtout les odeurs que je retiens, la fraîcheur aussi. L'été, c'est l'effort physique, la chaleur, et les nuits d'été aussi étoilées. Et l'automne, c'est les couleurs, il y a aussi des odeurs incroyables en automne. » [Margot]

Il en est de même avec les aléas météorologiques, averses, chutes de neige et vents comptent parmi les événements qui peuvent constituer des obstacles, sans pour autant être indépassables, pour la réalisation des randonnées⁸². Ces changements ont des effets matériels certes, mais aussi modaux dans le sens où il y a altération des « ambiances montagnardes » (Thibaud 2018a), des ambiances pour lesquels les

⁸² Cf. Chapitre 10.

pratiquant·ses disent ressentir différents liens affinitaires. On préférera l'automne pour ses couleurs et ses « incroyables odeurs de champignons », l'hiver pour ses balades « absolument magiques », le printemps ses fleurs et ses vaches de retour dans les pâturages et l'été « plus sains » et « plus simples » à pratiquer. Néanmoins, l'automne peut aussi être « trop pluvieux et boueux », l'hiver peut être « pourri, la gueule dans l'eau », le printemps une « saison de transition » où randonnées pédestres et ski de rando se disputent le terrain et l'été « trop de soleil » provoque de « grosses chaleurs assez fatigantes ».

2.2. Une frontière floue entre les temps du travail et des loisirs

Si les temps du travail et des loisirs pouvaient être conçus comme exclusifs et imperméables, certains récits de vie réalisés tendent à montrer l'inverse. Tout d'abord, les enquêtés soulignent différents transferts dispositionnels.

« Quand tu fais ça avec beaucoup de gens, et il ne faut pas avoir peur aussi d'éliminer ceux qui ne conviennent pas. J'ai compris cela en montagne et dans l'industrie. Quand tu fais un projet quelconque hein, et que tu ne t'entends pas avec la personne ; après dans l'industrie quand tu es obligé de le faire, t'es obligé de le faire, hein ! Mais quand tu fais une activité de plein air, quelle qu'elle soit, qu'il y a du danger, parce que sinon... l'activité... L'activité de plein air, il y a toujours du danger, hé ben, si tu ne te sens pas en harmonie, il faut vite que tu arrêtes ; tout de suite, tu changes d'équipiers, tu changes de balade et puis, il y a un autre truc que tu apprends en montagne c'est : "ne te surestime jamais... Jamais !" »
[Jean-Marc]

Pour Jean-Marc, il y a des passerelles évidentes entre la montagne et le monde de l'industrie. Pour lui, des dispositions cognitives qui président à la prise de décision (à la perception et l'action) s'opèrent entre les deux via un apprentissage croisé. Être accro à l'adrénaline l'a conduit à aimer prendre des risques et des décisions. Pour mener à bien « ses projets », ce qu'il cherche avant tout c'est constituer une « équipe fiable et solide », avec des personnes qui « savent lire la montagne », qui « lisent bien leur copie ». Si les recherches montrent bien l'homologie entre position sociale et espace social des sports (Pociello 1999), le discours de Jean-Marc pour qui skier c'est « utiliser la nature pour pouvoir [se] satelliser sur de belles aventures » illustre bien comment l'acquisition et la capitalisation de dispositions sociales s'inscrivent dans les sphères culturelles dominantes participant de la différenciation sociale. Ainsi Christian Pociello explique que :

« Il ne s'agit pas d'être le plus fort ou le plus agressif » ni « d'avoir la machine la plus grosse et la plus puissante » (mais) « d'être le plus habile à tirer le maximum d'une grosse machine légère et simple » grâce à un « informationnel » développé (c'est-à-dire en définitive, grâce à un capital culturel fort). En tous cas ce qui est pertinent dans ces sports c'est un investissement informationnel dominant du corps, médié par des machines idoines, sur des « éléments » naturels ». (Pociello 1981 : 193)

Ensuite, les enquêtées mettent en évidence des situations lors desquelles les activités récréatives de montagne s'immiscent dans le temps du travail. Dans cette perspective, les randonnées pédestres ou à skis

font office de moments de sociabilités d'autant plus prégnants qu'ils permettent d'actualiser des pratiques culturelles valorisées, parfois très discrètement comme pour Emmeline qui me dit :

« J'ai quelques collègues qui font parfois du ski de rando, du ski de piste, quelques sports de nature, mais on n'a jamais trouvé l'occasion de s'organiser une sortie tous ensemble [...] et après on s'échange de bons plans, des trucs comme ça. » [Emmeline]

Kilian, également moniteur-accompagnateur au CAF me décrit l'initiative qu'il a prise conséquemment à la crise sanitaire :

« Par contre, l'année dernière, dans le contexte sanitaire, avec le confinement, les stations fermées, j'ai eu beaucoup de collègues qui ont eu envie de s'y mettre. L'hiver dernier, j'ai organisé deux sessions de formation théorique en visio avec les collègues et on a réussi à faire une sortie en commun, en dehors du cadre associatif, mais j'ai utilisé mes compétences d'accompagnateur. On était 8, lors d'un week-end où ça craignait pas mal donc j'ai choisi une sortie la plus sûre possible, pas de pentes au-dessus de 30°. » [Killian]

En plus d'être l'instigateur d'une sortie en ski de randonnée qui lui permet d'assouvir son besoin de « transmettre » et, éventuellement de rencontrer et pratiquer avec des personnes qui « ont un bon niveau, un niveau comme [lui] ou supérieur » alors que nous abordons ses usages technologiques et son rapport à la performance, il ajoute que :

« je me suis abonné à Strava⁸³ il y a 6 mois parce que j'ai commencé à faire du vélo, je me suis mis au vélo de route, je me suis mis aussi à courir avec des collègues. Pour le vélo, c'est bien pratique parce qu'on voit ce que font les collègues et ça nous donne des idées d'itinéraires.

- C'est un usage communautaire ?

- Oui, on voit ce que font les autres, ça donne des idées d'itinéraires pour les sorties qu'on fait ensuite tout seul ou avec d'autres. Après, il y a un petit jeu de comparaison des performances forcément.» [Killian]

Strava est un dispositif associant un site internet, une application mobile et des outils de productions de traces GPS. Il permet l'enregistrement et le stockage de données résultants d'un ensemble de mesures biométriques. Il est conçu comme un réseau social où l'intégration à la communauté sportive fait office de stimulant, où partage rime avec compétition et preuve de performance (Soulé 2022). Dans ce contexte d'usage, il fournit l'occasion aux membres de l'agence d'architecture « augmentée » dans laquelle travaille Kilian de se mesurer les un-es aux autres. Surtout, cette situation interroge un travail sur le temps – où le loisir vient se loger et servir le temps du travail – qui est aussi un travail sur soi, sur les rapports entre individus et sur les corps. L'esprit sportif et l'esprit d'entreprise se confondent au moins un temps et questionnent le rôle identitaire (Burlot 2005) et l'usage managérial des pratiques sportives de montagne

(Hidri Neys et Bohuon 2008). Lors de l'entretien, à la mention de cette collusion entre monde du travail et monde des activités récréatives de montagne⁸⁴, je ne peux m'empêcher, de manière réflexive, de penser aux habitudes de mes collègues sur mon lieu de travail, celui-ci étant voisin de celui de l'enquêté. Lieu de travail où il est de coutume d'aller randonner, courir, escalader, skier pendant les pauses, durant les assemblées générales ou les fins de journée.

Enfin, ce sont les pratiques montagnardes qui sont appréhendées comme les motifs qui ont orienté les choix de carrières professionnelles, deux carrières se fondant l'une dans l'autre donc.

Adrien, aujourd'hui agent de l'OFB explique que :

« Puisque je me souviens très bien quand j'étais en CMI ou CM2 quand on nous a demandé ton orientation, tu sais il y avait des fameux conseillers d'orientation à l'époque, j'ai dit « bah de toute façon moi ce que je veux faire c'est un métier dans la nature donc soit en lien avec la chasse, soit en lien avec la forêt ». ON m'a regardé avec des yeux comme ça, il est bizarre lui. [rire]. Ah oui ça a été, ah bon ? ah bon ? Bah t'es sûr de toi ? bah j'ai dit « oui ». Donc c'est quelque chose donc dès l'âge de 10, 11 ans ça me mettait déjà... fallait que je sois... je ne concevais pas un métier autre que dehors dans la nature et notamment en montagne, voilà. » [Adrien]

En plus de cette étroite affinité à la faune et à la flore forestière, Adrien se reconnaît des appétences particulières pour les sports d'endurance lors de sa scolarité. Ces qualités l'aident dans un parcours raconté sans anicroche comme la concrétisation des espérances de son enfance. Pour ses collègues, Adrien « *fait partie des pierres* », il est de ceux qu'il faut consulter pour tout ce qui concerne le massif de Belledonne et les milieux environnants. Habitant Alleverd depuis toujours, aucun aspect de la vie d'Adrien n'échappe aux temporalités de la montagne. Le travail sur le temps ne relève pas seulement de l'engagement, mais de la mise en place d'un « régime de vie » (Darmon, 2008 : 214), d'un investissement dans le futur.

Cependant, ce « régime de vie » présuppose des efforts et des ajustements. Originaire de Normandie, Patrick qui se pensait *a priori* disqualifié dans l'accès au métier de guide me raconte que :

« [A]u départ j'envisageais pas du tout être guide parce que, a priori dans mon image, c'est réservé aux gens qui habitaient sur place et qui étaient vraiment dans le milieu. Par contre je voulais être prof d'EPS, ça je l'ai su très vite dès l'adolescence. [...] À cette époque-là, je faisais beaucoup d'escalade aussi. Et puis, j'ai eu un remplacement au collège de Chamonix, ça m'a permis d'être un peu sur les lieux. J'ai eu l'occasion de rencontrer des gens aussi avec qui j'ai pu faire pas mal de courses. Ça je mets un peu un point là-dessus parce faire de l'alpinisme, c'est une chose d'avoir envie d'en faire, mais c'est aussi le concours de circonstances de trois choses, c'est donc les conditions météo et les conditions de la montagne et puis avoir un compagnon qui soit disponible avec les mêmes motivations et être disponible en même temps. Et ça c'est une vraie contrainte. » [Patrick]

⁸⁴ On observera, par ailleurs, que le recours à STRAVA procède induit une sportivisation de pratiques individuelles par la mise en compétition et que ce sont les activités de type course qui sont sollicitées.

Féru d'escalade depuis sa tendre jeunesse, Patrick s'inscrit dans une génération de guide qui succèdent à celles et ceux qui distinguent la pratique par « nécessité » de la pratique par « passion », celles et ceux pour qui être guide était une « vocation » (Moraldo : 274). Le récit de son parcours confirme les propos de la sociologue Delphine Moraldo qui affirmait que « pour les générations suivantes, il semble que le métier de guide perde de son prestige et de sa dimension vocationnelle. Pour les plus jeunes, il s'agit davantage d'une opportunité saisie, arrivée « comme ça ». [L]a plupart envisage une reconversion » (Ibidem : 275). Pour lui qui cumule deux métiers, plutôt qu'une vocation ou la concrétisation d'un désir de montagne, être guide et vivre de et par la montagne relève d'un « *concours de circonstances* ».

Différemment, c'est le plaisir que lui procurent les activités récréatives qui poussent Clémentine à amorcer une réorientation professionnelle vers le métier d'Accompagnatrice en Moyenne Montagne :

« Je voulais arrêter d'être kiné parce que je me sentais trop responsable, ce côté où c'est ta faute si ça ne marche pas et de devoir choisir tous les jours pour des gens... Et être la seule référente, c'est quelque chose que je ne supportais plus. [...] À côté, je faisais plus de montagne, c'était tous les week-ends, on était en bivouac ou en train de randonner, en train de courir en trek, il y avait une grosse culture montagne et c'est là où je me suis dit : « être en extérieur, avoir ce plaisir, et ce côté de montrer tous ces trucs que tu adores, tous ces beaux paysages, peut-être que ça te plairait ». Là, j'avais rencontré des gens qui étaient accompagnateurs, j'ai découvert le métier et du coup je me suis dit « on essaie, on voit ce que ça donne » donc je suis rentrée pour me mettre à fond dans ce truc-là. » [Clémentine]

Pour cette enquêtée, travailler en montagne n'est pas une vocation, mais une issue potentielle à la charge émotionnelle que représente la responsabilité qui lui incombe dans le travail de soin. Elle décrit sa réorientation comme un mouvement de bascule progressif. Pendant un temps, elle a exercé les deux métiers. Puis, à mesure du temps, la part d'investissement dans chacun des deux métiers s'est inversée alors que le contraste grandissait entre les désagréments occasionnés par l'un et les bénéfices ressentis par l'autre.

2.3. La place des activités récréatives dans les relations amicales et amoureuses

Dans les cas de prise de distance comme de maintien des randonnées familiales dans leurs trajectoires biographiques, les pratiquant-es vont voir leur rapport pratique à l'environnement montagnard modulé. On observe différentes logiques à l'œuvre : adjonction, substitution et confrontation entre différentes sphères relationnelles (familles, fréquentations amicales, travail, etc.). Dans cette perspective, nombre de récits que j'ai réunis témoignent des conflictualités et des concessions nécessaires pour ajuster vie de famille, carrière professionnelle et passions montagnardes. Et si concurrence il y a entre les sphères de socialisations et le vécu montagnard, on pourrait se demander si parfois elle n'est pas déloyale au regard des intensités affectives que la passion des sommets déchaîne chez certain-es.

Ainsi, s'émancipant du carcan familial, les randonneurs et les randonneuses interrogées empruntent de multiples chemins où la diversification et les modulations des investissements pratiques s'articulent

aux relations qu'ils affectionnent au sein des espaces pratiques. Ils et elles expérimentent différentes pratiques, nourrissent des passions monomaniaques dévorantes ou souhaitent seulement prendre le large le temps d'une escapade alpine. Au gré de leurs cheminements personnels, des relations s'étiolent, d'autres se tissent. Les cercles de socialisations se multiplient, se rencontrent et se réarrangent sans cesse. Surtout, d'après les enquêtées, les différentes formes d'engagement dans la carrière apparaissent indissociables des forces affectives qui jalonnent leurs quotidiens.

Au travail sur les goûts et à l'expérience précoce des plaisirs alpins s'articule un travail sur les dispositions. Dans leurs discours, les enquêtées mettent particulièrement en avant le rôle et l'influence qu'exercent le rapport aux autres, et plus particulièrement les relations affectives, dans la formation de leurs dispositions individuelles (Darmon 2003) à être sensible et à fréquenter les milieux montagnards. Aux formes plus ou moins routinières des expériences familiales s'ajoute la découverte des temporalités, des activités et des habitudes de nouveaux compagnons de randonnées. J'observe plus fréquemment au sujet des randonneuses débutantes que l'accès à certaines pratiques et la fréquentation de la montagne peuvent être conditionnés par la disponibilité et l'invitation dudit nouveau compagnon.

Dans l'enfance de Margot, 26 ans, la pratique du ski alpin a suivi de près la maîtrise de la marche. Pour elle, se rendre en montagne, c'est d'abord aller « dans un point fixe » dans le temps et l'espace : la famille possède un chalet à Vallorcine non loin de Chamonix. Dès que possible elle et ses cousins se retrouvent là-bas pour continuer à bricoler l'ancienne « *bergerie en ruine* », dont son grand-père s'était fait un « *projet de vie que de la retaper* ». À l'occasion, elle part randonner et skier avec les membres de sa famille et quelques ami·es. Par contre, lorsqu'elle revient sur ses expériences de treks, d'escalade et d'alpinisme, elle précise et repère à chaque fois que son accès et son engagement pratique fut conditionné par ses « *ex-copains* ». Le ski de randonnée fait exception, sa tentative s'étant soldée par une succession de mésaventures qu'elle me raconte le sourire aux lèvres. « *Interminable et chiant* » malgré « *la belle vue sur l'Aiguille Verte* », elle se rappelle les douleurs aux pieds, la lourdeur des skis, la neige verglacée, des locations de matériel onéreuses et un retour inquiet à la nuit tombée. Même si *a posteriori*, elle trouve ses souvenirs « *marrants* », elle en conclut qu'il « *vaut mieux prendre carrément un guide* ». Le temps et la diversité des pratiques auxquelles s'adonne cette enquêtée demeurent donc variablement dépendants de ces relations affectives. Le fait que son compagnon devienne de manière récurrente l'entremetteur qui rend possible l'exercice des pratiques où le risque et la technicité prévalent interrogent quant aux rôles de dispositions de genre dans les activités de montagne :

« Une différence ressort notamment en fonction du genre. Les hommes seraient davantage motivés par la prise de risque, la compétition et l'affiliation à un groupe de pairs (Ko, Park et Claussen, 2008). Les différences d'engagement liées au genre s'expliquent ainsi par la prédominance des stéréotypes, notamment le fait que le courage et le goût du risque sont encore considérés comme une caractéristique masculine, expliquant les dispositions des hommes à prendre plus de risques que les femmes (Laurendeau et Sharara, 2008 ; Penin, 2007). » (Gruas, 2021 : 46)

En couple, les pratiques récréatives peuvent être vécues comme l'aboutissement d'un projet construit de bout en bout à deux, l'occasion de partager de « vrais » moments comme le soulignent les quatre-vingt-deux répétitions de l'adjectif par Antoine. Ce dernier programme les sorties en bivouac et les séjours en vacances exclusivement avec sa compagne (dans un premier temps seulement, les enfants les suivront par la suite).

« Dans notre famille, on nous appelle les siamois parce qu'on a les mêmes passions. On a la carte sur la table, on regarde, on fait ça, on va s'arrêter là. On prend autant de plaisir à faire qu'à préparer. » [Antoine]

Complémentaires dans les compétences qu'ils se reconnaissent mutuellement, lui en météorologie de par son passif de marin, elle en technique de corde en tant que grimpeuse, les treks qu'ils accomplissent ensemble viennent exprimer et celer quelque chose de leurs relations amoureuses.

Au contraire, pour d'autres, les pratiques récréatives représentent le moyen de faire des rencontres.

« Généralement la plupart de mes copains, on partage quand même beaucoup ce sport et souvent les gens que je vais rencontrer, on va trouver des points communs dans la montagne ou dans le sport, et ça va devenir des ami-es. Généralement, si ça colle bien, ça bascule en pote. » [Gabrielle]

Dans cette perspective, les pratiquant·es s'inscrivent sur différents réseaux sociaux tels que OVS, *CampToCamp.org* ou *Facebook* afin de trouver les personnes qui pourraient correspondre à leurs usages de la montagne et, plus si affinités. Pour Gabrielle, les excursions montagnardes possèdent de multiples usages sociaux. Il y a la « vraie montagne » dans laquelle elle se recueille auprès de « la pachamama ». Mais il y a aussi celle des sorties en clubs ou en associations. Par le biais du site de rencontre « On Va Sortir », elle participe à « ses p'tites balades avec les anciens » tout en faisant de nouvelles rencontres. Dans cette perspective, la sortie en montagne n'est plus une fin en soi. Elle devient le moyen de ces rencontres. Sans avoir investigué plus avant sur ce terrain, la présence de tels dispositifs technologiques et leurs usages sociaux interrogent. Dans quelle mesure réaménagent-ils les ARS de montagne, les relations et les émotions (Arts *et al.* 2021, Illouz 2019) ?

2.4. Conflictualité et ajustement entre temps des pratiques récréatives et temps domestique

Partir en montagne « ça prend du temps », c'est un « investissement » en temps, en argent et en matériel. Pour finir de caractériser les temporalités propres à ces pratiques, il serait difficile de ne pas évoquer les situations lors desquelles les sorties en montagne font l'objet de négociations ou occasionnent des disputes. Ces situations sont particulièrement intéressantes à analyser, car elles impliquent des désajustements ou des réajustements lors desquels les émotions révèlent les dispositions en jeu.

« J'ai pas toujours tout raconté à mes proches. Une de mes filles n'en dormait pas de la nuit parfois [...] Avec un ami, il faisait pas tout le temps gaffe pendant les repas de famille et parfois il balançait des trucs devant les enfants et leur refilaient des angoisses. Nous ça nous fait rire, mais eux ça ne les fait pas rire du tout. Après ça dépend aussi comment tu le racontes "ha ba la je me suis engagé dans c'te paroi, j'étais sans corde, sans rien, parce que j'aimais bien faire du solo intégral, c'était un peu délicat, à un moment donné j'ai choppé une prise, elle est partie sous la main..." Tu racontes ça comme ça parce que ça te fait marrer, mais eux ça les fait pas rire du tout. » [John]

Dans ce court témoignage, John apprend à ses dépens que l'appréciation des mots et des émotions est à la fois socialement située et variablement disposée. S'il se défausse en partie de la responsabilité de son écart de conduite en ajoutant que son ami n'a « *pas fait gaffe* », il reconnaît tout de même que ce n'est pas la première fois qu'il tend le bâton pour se faire battre. Il confessera, à plusieurs reprises lors de l'enquête, les désaccords et les confrontations qui ont éclaté dans la difficile jonction qu'il a toujours entretenue, bon gré mal gré, entre temps familial et temps du loisir montagnard. Une manière de signifier que ses prises de risque sont perçues comme une mauvaise habitude par les membres de sa famille.

Du point de vue de la seule situation décrite, son attitude de déni et même l'amusement qu'il exprime face aux vies « *qu'ils grillent* » en montagne se voit sanctionnée par la réprobation de ses filles et de sa femme. Le contraste entre la satisfaction et l'excitation de John ravi d'avoir été au cœur de l'aventure et de l'action et la sidération et les « *angoisses* » de sa femme et de ses enfants entraînera par la suite un recadrage. La culpabilité dont il fait l'aveu dans le temps de l'enquête et la réflexivité qu'il manifeste en atteste. D'un point de vue goffmanien, on pourrait dire que John provoque une confusion de cadrage (Goffman 2009).

Du point de vue dispositionnel, on pourrait dire que l'hédonisme, et par extension le registre humoristique, dispose favorablement le partage de ces récits d'aventures entre *montagnards* ou *vieux briscards*. Cependant, il contrevient avec la réserve qu'il aurait dû observer en accord avec les dispositions sécuritaires qui incombent au travail domestique du père de famille. À d'autres moments, les pratiquant·es font état d'ajustements pratiques causés par des changements des conditions de vie. Un déménagement pour motif professionnel ou l'arrivée d'un enfant, par exemple, impliquent de remettre en question l'engagement dans certaines pratiques voire d'en adapter les usages et les temporalités.

« On a fait ça pendant une petite dizaine d'années... euh non, pas tant... ah si, huit, neuf ans. Et en fait, après, on a arrêté la rando [à skis] quand on a eu des gamins. On s'est dit : ça reste malgré tout une activité à risque, donc si on fait ça à deux, ben on laisse les gamins à la maison puis, il y a une... les deux partent, c'est un peu ballot. Après, on a dit : ben on fait ça chacun notre tour un week-end sur deux. Mais c'était pas drôle, donc on a dit stop, on arrête la rando. Et puis après, on s'est remis un peu à la piste, et voilà, quoi. » [Thomas]

Dans le récit biographique de Thomas, kinésithérapeute de 56 ans vivant en périphérie de Lyon, la découverte des colonies de vacances, le « *premier contact* » avec la randonnée en montagne et la rencontre avec sa compagne coïncident, « *et après ça a été une addiction* », un rendez-vous que le couple « *attendait toute l'année* ». Ils passèrent leur BAFA pour devenir animateur·ice à leur tour, continuèrent à randonner

ensemble les week-ends et s'initiaient au ski de randonnée à l'invitation d'amies, membre d'un CAF de la région lyonnaise. Puis, vint la naissance de leurs filles qui est venue bousculer leurs habitudes. Affectant le temps libre dont le couple disposait, ils ont tâtonné un temps en acceptant de prendre la charge des enfants successivement d'un week-end à l'autre. La question de la prise de risque apparaît également.

2.5. Rationalisation des temporalités de la pratique

Quand ils ou elles ne se reconnaissent pas dans le portrait qui va suivre, un bon nombre des enquêtés affirment avoir dans leur entourage un·e fervent·e adepte tellement passionnée de montagne qu'elle est décrite comme « *passant tout son temps* » en montagne. Cette personne s'évertuerait à maximiser le temps qu'elle investit dans ces activités et priorise au-delà de toute autre chose le renfort de son capital corporel pour aller encore plus loin, plus vite, plus fort. C'est ça aussi que recouvre l'expression *emic*, « *avoir la caisse* ». Sous prétexte de partager un temps de connivence privilégiée avec leurs collègues ou seulement au motif que c'est le seul créneau disponible, cette personne exploite le moindre interstice de temps libre dans son quotidien, n'hésitant pas à partir faire du ski de randonnée ou des tours de ski de fond avant et après être allé travailler. Remplissant sa voiture de tout le matériel nécessaire à ses pratiques de prédilection, elle se tient prête à profiter de la moindre opportunité pour faire un détour sportif entre son lieu de travail et son domicile. À l'image du héros qui se défait de ses habits civils pour revêtir le costume qui le verra accomplir ses exploits, cet aficionado est prêt à dégainer ses skis ou ses chaussures de trail passe-partout dès que possible. Bien évidemment, le déploiement d'un tel aménagement stratégique du temps libre exige efforts et calcul, des ressources que tous n'ont pas le privilège de pouvoir déployer.

Tout se passe comme si la peur de « perdre du temps » guidait alors une rationalisation du temps dirigée vers une recherche d'efficacité, de rentabilité et de performance (Lahire 2006). Plus communément, celles et ceux qui, contrairement à John, ne passent pas « *tout leur temps en montagne* » investissent tout de même du temps à lire des guides, à consulter des sites internet ou à interroger des proches afin de trouver l'itinéraire adéquat et faisable en fonction des envies, des conduites motrices, du temps disponible et des conditions météorologiques. De plus, la rationalisation du temps est aussi fonction des moyens matériels et économiques mobilisables par les individus.

2.6. Face aux autres loisirs

De nos jours, chez les personnes actives, on constate que si le temps des loisirs tend à décliner en France comme au Canada et aux États-Unis, le temps sportif présente une relative stabilité dont on émet l'hypothèse qu'elle s'explique par l'importance conférée au corps et à la santé (Pronovost 2014). Le dispositif méthodologique déployé lors de l'enquête sociologique ne permet pas d'évaluer avec précision quelle est la part relative du temps libre par rapport aux autres temps sociaux et quelle portion de ce temps

libre tous les pratiquant·es interrogé·es allouent aux différentes pratiques culturelles ou sportives. Néanmoins, les entretiens par récits de vie permettent de tracer les contours de quelques limites du périmètre étudié :

- Les premiers enquêtés qui ont répondu positivement à mon invite de participation à l'enquête⁸⁵ considèrent que les activités récréatives de montagne sont les pratiques culturelles dans lesquelles ils et elles investissent le plus de temps.
- Il est difficile d'appréhender les hiérarchies que les enquêté·es opèrent entre les pratiques culturelles qui font leurs goûts et leurs dégoûts : il aurait fallu étendre l'enquête aux différents contextes sociaux qui forment le quotidien des pratiquant·es.
- Lors des entretiens, les références à la lecture excèdent qualitativement et quantitativement celles télévisuelles ou cinématographiques. Sur les 2000 termes les plus fréquents de l'ensemble du corpus, on peut lister : 51 occurrences au terme « lire », 38 pour « bouquins », 29 occurrences au terme « film », aucune occurrence des termes « télé » ou « télévision ». On peut également observer 31 occurrences pour le terme de « smartphone », l'objet étant mentionné d'une part pour deux fonctions principales, la photographie et la navigation GPS.

Hormis ces limites, les enquêté·es ont pour point commun de tou·tes pratiquer différentes activités récréatives en montagnes (Tableau 5.1).

Tableau 5.1 : Tableau de synthèse concernant les différentes activités récréatives et sportives de montagne pratiqués par les enquêté·es.

| Enquêté·es | Rando P. | Ski de Rando | ARS de montagne | Autres sports |
|------------|----------|--------------|------------------------------------|--|
| Adrien | +++ | +++ | Chasse | NC |
| Agathe | +++ | ++ | Ski alpin Alpinisme Escalade | Equitation Course à pied |
| Antoine | +++ | RAS | Trail Escalade | Course à pied |
| Anthony | ++ | RAS | Ski alpin | Football Cyclotourisme |
| Pascal | +++ | RAS | Trail Cyclisme | Cyclisme Cyclotourisme Squash Voile |
| Aurélie | +++ | RAS | Cyclisme | Cyclisme |
| Camille | + | ++ | Trail Escalade | Course à pied |
| Clémence | +++ | + | Trail Ski alpin | Course à pied Danse |

⁸⁵ L'usage du masculin est volontaire et signifiant.

| | | | | |
|--------------------------------|-----|-----|--|---|
| Clémentine | +++ | ++ | Ski alpin Ski de fond Alpinisme Escalade Cyclisme | Course à pied Cyclisme |
| Coline | ++ | + | Ski alpin Raquettes | Kayak |
| Emmeline | ++ | ++ | Ski alpin Skating Raquettes | Course d'orientation |
| Florence (sœur de Margot) | ++ | + | Ski alpin | NC |
| Gabrielle | +++ | ++ | Ski Alpin Cyclisme Escalade | Cyclisme |
| Jacques | +++ | +++ | Alpinisme Parapente | NC Parapente |
| Jean-Marc | +++ | +++ | Cyclisme VTT | Natation Cyclisme |
| John | +++ | ++ | Escalade Alpinisme | RAS |
| Julien | ++ | + | Ski alpin Freeride Trail Parapente | NC Parapente |
| Killian | +++ | +++ | Escalade Snowboard Splitboard Trail Parapente Raquettes | NC Parapente |
| Landry | ++ | RAS | VTT de descente | NC |
| Léna | ++ | RAS | Ski alpin | NC |
| Audrey | +++ | ++ | Ski alpin Course d'orientation | Course d'orientation VTT d'orientation |
| Maël | ++ | RAS | Ski alpin | Escalade |
| Margot | ++ | + | Ski alpin Escalade Alpinisme | NC |
| Marie (fille de Nadine/Thomas) | ++ | RAS | Ski alpin | NC |
| Michel | +++ | +++ | Ski alpin Cyclisme | Cyclisme |
| Nadine (femme Thomas) | ++ | + | Ski alpin | Badminton |
| Paola (compagne de Robin) | +++ | + | Ski alpin | Équitation |
| Patrick | +++ | +++ | Alpinisme Escalade | EPS (prof.) |
| Pierre | +++ | ++ | Escalade | RAS |

| | | | | |
|----------------------------|-----|-----|------------------------------------|---------------|
| Robin (compagnon de Paola) | +++ | +++ | Freeride Ski alpin Pêche | RAS |
| Stéphane | ++ | ++ | Ski alpin snowboard | Course à pied |
| Jean-Pierre | ++ | ++ | Ski alpin VTT Alpinisme | VTT |
| Thomas | ++ | + | Ski alpin | NC |
| Claude (père de Robin) | +++ | +++ | Ski alpin Alpinisme Escalade | NC |

Ensuite, les données produites lors de cette enquête ne me permettent pas de statuer sur les rapports que le temps des ARS de montagne entretient avec l'ensemble des temps alloués aux pratiques culturelles auxquelles s'adonnent les enquêtées. Néanmoins, dans les « récits de pratiques » (Darmon 2019), quand les pratiquant-es explicitent les tactiques qu'ils mettent en œuvre pour arpenter les montagnes, ils font référence de manière prééminente à des apprentissages propres à d'autres pratiques sportives (sport individuel en grande majorité) et d'autres pratiques touristiques, les voyages largement en tête.

Conclusion

Malgré l'apparente liberté recherchée et/ou procurée, ces activités ne découlent pas moins en partie d'une gestion capitaliste du temps, du productivisme et des logiques économiques qui les sous-tendent, d'une standardisation de l'expérience sociale en somme qui, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, touchent à l'ensemble des dimensions d'un travail sur soi (son corps et ses objets, ses émotions et sa perception de l'environnement). Néanmoins, les pratiquant-es ne sont pas dupes et une lecture en termes d'économie marchande serait loin de suffire à restituer la complexité des formes d'engagements que suscitent ces activités.

Comme le défend Christian Bromberger, la notion de « *passion* » semble particulièrement convenir pour qualifier sociologiquement les activités étudiées dans le sens où « l'amplitude de la notion de loisir », « la stigmatisation réductrice de la notion de mode », « l'absence de dimensions affective et temporelle de celle de pratiques culturelles » conduit à s'en remettre à la catégorie *emic* de passion (*Ibid.* : 23). Ainsi, on peut parler de passions ordinaires dès lors que ces dernières, même si elles se rapprochent de la manie, constituent autant d'expériences et d'intérêts « domestiqués et socialement autorisés » (*Ibid.* : 26). Et pourtant,

« ces engouements se distribuent, par ailleurs, sur une échelle morale où les pratiques se déclinent du haut vers le bas selon qu'elles font appel au mérite (l'effort, le savoir, le dépassement de soi...) et à la gratuité ou au hasard et à l'argent (dans certains jeux, par exemple). Le statut même d'ordinarité est précaire et incertain : les passionnées, si

domestiqués soient-ils, peuvent basculer dans la démesure, la sauvagerie, l'obsession, la folie...et ce spectre menaçant et attirant, rôde en permanence aux frontières de ces engouements. » (Ibid.)

Quand certains décrivent leurs proches comme des obstacles ou des freins à leur passion, ils se reprennent rapidement. Ces débordements mettent en évidence des injonctions normatives. Les enquêtés estimant leurs comportements moralement répréhensibles réviseront leurs attitudes en signifiant prendre acte de leurs devoirs familiaux et conjugaux. Leurs temps libérés des contraintes du travail ne sont pas nécessairement un temps libre.

Et si les différents temps sociaux sont poreux et s'interpénètrent, l'expression des envies de montagne en besoins rappelle leurs profonds enracinements dans le vécu ordinaire. D'ores et déjà conçus comme produit par une société de consommation et une certaine urbanité (Bragard 2009; Bernardina 2002), ces loisirs ou passions ordinaires constituent une forme de réponse aux expériences émotionnelles des temps contraints. Passion ou obsession, l'expression de besoins révèlent en négatif : l'ennui et le désœuvrement, la fatigue et l'usure, le sentiment d'enfermement ou d'aliénation, la saturation des relations sociales et la charge émotionnelle, l'inertie ou à l'inverse l'accélération des rythmes de vie.

Qu'il y ait eu déclic, que l'on exprime un besoin ou assouvit une envie passagère, *partir en montagne* reste décrit comme un acte réactionnel aux vécus émotionnels des temps sociaux plus contraints de la vie domestique et professionnelle. Pour comprendre et saisir ce que les émotions font à la pratique, et réciproquement, et donc ce qui se joue au cœur de la carrière et au corps des pratiquant·es, il faut reporter l'attention sociologique au travail sur soi que prennent en charge les pratiquant·es engagé·es. C'est plus précisément sous l'éclairage des émotions exprimées et/ou éprouvées qu'il est plus aisé de saisir comment les dispositions viennent au corps (Bernard 2015; Darmon 2019).

Et c'est justement dans ce sens que s'oriente la suite de cette enquête : montrer comment arpenter ces lointains montagnards sources de dépaysements, c'est aussi partir vivre un enchantement naturel pourtant disposé, explorer un espace aménagé comme s'il était avant tout naturel, vivre des expériences socialement situées comme si elles étaient authentiques. Pour ce faire, il faut, premièrement, comprendre comment les pratiquant·es opèrent un travail sur elleux-mêmes pour renforcer les dispositions.

Chapitre 6

AVOIR LA CAISSE. SE FAIRE UN CORPS ALPIN

Au travail sur le temps que requiert le maintien de l'engagement dans la carrière s'ajoute un travail sur soi. Ce dernier se décline dans un premier temps en un travail sur les corps et les matières avec lesquels ils interagissent qui se traduit par :

1) l'agrégation d'une multiplicité de savoir-faire qui découlent de la diversification des activités récréatives pratiquées (marche, escalade, ski, trail, alpinisme, *etc.*),

2) l'objectivation des conduites motrices et de la culture matérielle sous la forme de la recherche d'un optimum qui touche à l'équipement, à l'alimentation, à la condition physique, à l'élaboration de l'itinéraire, aux conditions météorologiques, *etc.*,

3) l'incorporation des dispositifs techniques et l'appropriation des aménagements montagnards qui rendent possible l'effectuation des randonnées à pied comme à ski à mesure qu'ils disparaissent du champ attentionnel.

À mesure des apprentissages et en fonction des pratiques adoptées, les enquêtés incorporent diverses dispositions et cultivent différentes sensibilités au milieu alpin déplaçant alors leurs attentions de leurs sensations corporelles aux affordances de l'environnement (Gruas, Perrin-Malterre et Chanteloup 2016). Parler d'incorporation de dispositions ou de sensibilités – on pourrait aisément ajouter de normes ou valeurs sociales en se référant à l'usage bourdieusien du terme – relève quelque peu du raccourci. En effet, progressivement, ce sont surtout des corporéités, des techniques du corps et des usages technologiques qui se voient incorporés par le pratiquant-es. Derrière l'ascension d'un sommet à pieds ou en ski, de multiples cultures motrices font ainsi l'objet d'apprentissages successifs (Rosselin-Bareille 2017). Mais pas seulement. Même si j'ai émis des réserves quant à la portée heuristique des concepts de champs et d'habitus, en adoptant une focale bourdieusienne, l'actualisation de structures et de normes sociales qu'incarnent ces cultures motrices définirait les contours de l'acquisition d'un habitus. Il en découlerait le constat d'une certaine forme d'homologie entre les pratiques, leurs styles et les positions sociales des pratiquants. En filant ce point de vue analytique on pourrait reprendre à notre compte les propos du célèbre sociologue lorsqu'il déclarait que :

« Nous nous identifions plus profondément à nos goûts qu'à nos opinions, et nos goûts nous trahissent beaucoup plus profondément que nos opinions. Je me suis amusé un peu à décrire les goûts de ce que j'appelle la petite bourgeoisie nouvelle : culture libérée, libre, avant-garde, etc. Je suis tombé sur un magazine qui s'appelle Catalogue des ressources. C'est un truc en trois volumes, fort cher destiné aux jeunes gens qui veulent faire du ski de randonnée, de la roulotte, du ski hors-piste, enfin tout ce qui est en marge, tout ce qui est nouveau, le style vert, la randonnée verte, etc. Toutes les choses qui sont mentionnées là-dedans vont très très bien ensemble... »⁸⁶

⁸⁶ Bourdieu P., 1979, : "Nos goûts sont des dégoûts", France culture, consulté le 29/11/2023 [en ligne].
URL : <https://www.youtube.com/watch?v=um7yAToVwcY>

Dans cet extrait, le ski de randonnée et la randonnée verte sont rattachés aux goûts de la petite bourgeoisie nouvelle. D'après les recherches actuelles, les sports de montagne sont toujours aussi distinctifs des milieux aisés et demeurent largement un espace social investi par les classes les plus privilégiées, un espace social reproduisant des inégalités ethno-raciales, un espace majoritairement masculin (Gruas 2021).

Sans invalider cette perspective, mais plutôt pour l'approfondir, l'étude par les carrières et les dispositions, à des niveaux microsocial et phénoménal, met à jour une pluralité d'attitudes et de situations où les pratiquant·es ne peuvent être réduits à de simples agents. La diversification des styles performés et, surtout, les revendications de méfiance voire une certaine défiance relative aux normes et à l'ordre social a été entendue et observée à de multiples reprises. Pour une part, les données produites résistent donc aux pouvoirs homogénéisants et unifiant d'une lecture en termes d'habitus. Néanmoins, l'accès aux ressources matérielles (équipements, transports, temps libre), la disponibilité et le capital corps (Wacquant 2002) qui permettent de *partir en montagne* enjoignent les pratiquant·es à se conformer ou du moins à se confronter à l'optimisation de leurs corps, de leur alimentation, de leur vie biologique (Dalgalarondo et Fournier 2019). Dans les lignes qui suivent, l'approche par la pratique ne rend pas justice à la diversité des réponses et des jeux dispositionnels que les pratiquant·es actualisent. Je me suis plutôt concentré à définir les processus de transformation du rapport à soi, à son corps et à l'environnement qui perpétuent l'engagement dans la carrière.

1. Comment les cultures motrices des activités récréatives de montagne viennent au corps ?

Avant d'aborder les différentes logiques sociales qui orientent le travail sur les corps et les techniques, il semble utile d'explicitier comment, pragmatiquement, les corps et les objets s'assemblent et s'accordent pour agir dans l'environnement matériel. Au préalable, il faut préciser que le corps est ici considéré dans sa matérialité et sa plasticité. Des frontières floues du « corps propre » de Merleau-Ponty (2009) au « schéma corporel » de Schilder (2017), on sait que le corps se définit avant tout par sa labilité, c'est-à-dire dans sa capacité à incorporer et à se dilater par l'usage habitué des objets (Nourrit et Rosselin-Bareille 2017). Par exemple, la conduite de l'automobiliste sur l'autoroute n'est compréhensible qu'à l'aune des perceptions qui sont les siennes une fois modulées par le couplage qui opère entre le conducteur et la voiture. De la même manière, avaler du dénivelé muni de chaussures de trails ou de grosses chaussures montantes, glisser avec des skis alpins sur de la neige damée ou faire sa trace dans la poudreuse avec des skis de randonnée, grimper en solo sans corde un escarpement rocheux le dos encombré d'un sac volumineux et escalader un bloc artificiel sont autant d'expériences qui diffèrent dans leurs effectuations, les sensations qu'elles procurent et les choix techniques qui ont été opérés en amont.

Communément, on peut distinguer plusieurs formes d'actions qui conduisent à l'incorporation de dispositions et de compétences techniques (Orival 2020) que l'on peut regrouper de la manière suivante :

- Les incorporations orientées vers l'exploration et l'usage de son corps (Figure 6.1). On dénombre parmi celles-ci l'apprentissage des différents schèmes moteurs qui disposent à se mouvoir avec de multiples instruments techniques mobilisés en fonction des circonstances météorologiques, saisonnières, topologiques, *etc.* Ces « techniques du corps » (Maus 2008) font l'objet de deux formes d'apprentissages dominantes⁸⁷ qui diffèrent selon les pratiques étudiées. Concernant la randonnée pédestre, les incorporations sont pour la plupart acquises de manière discrétionnaire et informelle. Les enquêté·es rencontrent alors certaines difficultés à restituer les conditions de leurs incorporations faites le plus souvent par imitations et contre-imitations silencieuses (Orival, *Op. Cit.*). Seuls l'usage des bâtons et ses effets sur la marche font l'objet de commentaires réflexifs, parce qu'il s'est développé récemment, dans les années 2000 (Hallé, Vignal et Soulé 2016) et parce que son adoption intervient plus tardivement dans la carrière des pratiquant·es interrogé·es. À l'inverse, l'acquisition des différentes techniques de glisses, celle des conversions dans les virages en ascension, la pose des peaux font l'objet d'un apprentissage systématiquement verbalisé (en dedans et en dehors des cadres institutionnels) ce qui favorise la capacité des enquêté·es à mettre en mot leur incorporation. Si dans les deux cas, l'incorporation se fait par l'expérience et reste tributaire de la fréquence des répétitions des gestes dans les périodes d'activités, la construction et la maintenance des secondes sont perçues comme bien plus exigeantes que les premières.

⁸⁷ Pour plus de détails et des analyses plus fines des conditions d'apprentissages de ces techniques du corps, consulter les chapitres 5 à 7 qui s'attardent plus avant sur l'analyse de certaines d'entre elles.



Figure 6.1 : Techniques du corps, imitations et ajustements. Ascension jusqu'au col du Sabot (2100m) depuis Vaujany, le 20.03.21.

En contrebas j'observe l'apprentie skieuse derrière notre guide. Je me souviens les mots employés lors de ma première initiation : il faut « faire traîner ses pieds comme si l'on portait des charentaises ».

Quelques instants après la prise de vue, le guide qui se retourne remarque immédiatement à la cambrure de sa posture que ses mouvements sont entravés. Selon lui, dans cette position et à ce rythme, elle risque de se fatiguer rapidement. La seconde qui suit, son regard parcourant les jambes de l'initiée, il identifie la source du problème. Sur ses chaussures, elle n'a pas libéré les crochets qui maintiennent bloqué le mouvement des chevilles.

Cela étant fait, l'apprentie skieuse ajuste rapidement sa posture, modifie son centre de gravité, redresse le dos pour soulager ses articulations et le poids qui repose sur ses jambes. Ayant étudié et pratiquant assidûment différentes danses depuis son adolescence, il ne lui faudra que quelques secondes pour déshabituer son corps et « sentir » le changement.

- Les incorporations orientées vers l'exploration de l'environnement ou par la mise en relation entre corps et environnement. Il en est ainsi des capacités à percevoir, penser et se rapporter à l'environnement. Ces incorporations s'incarnent en différentes sensorialités au monde matériel, en capacités à percevoir, à distinguer, observer, pister, détecter, évaluer (*etc.*), les « *affordances* » environnementales. (Figure 6.2). Par comparaison, avec les techniques du corps, le constat relatif aux conditions d'apprentissage est similaire. Néanmoins, il est moins motivé par une exigence technique que par les prises de risque reconnues par les pratiquant-es. On peut également prendre en considération les différentes dispositions cognitives qui sont autant de manières de se dépendre de l'action pour mobiliser des connaissances et répondre à un environnement matériel sans cesse incertain et mouvant par le recours à des savoirs nivologiques, naturalistes, etc.



Figure 6.2 : Doutes, attention et affordances. Ascension de la pointe de la Galoppaz, massif des Bauges, le 24.01.21.

C'est la troisième fois que j'entreprends cette ascension, mais la première fois en raquettes. Quelques jours auparavant, des randonneur-ses se sont fait prendre dans une avalanche plus haut lorsque la pente se raidit. La veille, j'ai pris soin d'interroger deux collègues à la fois chercheurs et accompagnateurs en montagne. En confrontant leurs connaissances via des informations de première main au Bulletin d'Estimation de Risques d'Avalanches, il me donne les feux verts en m'invitant tout de même à la prudence.

Une fois sur place, le manteau nival, qui masque les sentiers et dissimule la végétation, perturbe les repères paysagers de mes précédentes excursions. En lieu et place, mes compagnons et moi-même nous fions aux traces fraîches qui sillonnent la neige tout en jouant avec le relief pour aborder la montée avec douceur. Avec Yoann, un collègue et Coline, une enquêtrice native de Bourg-Saint-Maurice, kayakiste de compétition et pratiquante d'activités nous demeurons vigilant à ne pas trop nous exposer sous des pentes trop raides.

[Extrait de carnet de terrain, le 24.01.21]

Si les incorporations nous conduisent à saisir un « apprentissage par corps » (Faure et Gosselin 2008) indissociable de l'action et d'un contexte, il ne faut pas omettre l'importance des objets appartenant aux cultures matérielles mobilisées. Depuis plus de trente ans, la sociologie des techniques et des usages a bien montré « les tenants et aboutissants d'une activité technique dépassent toujours sa seule efficacité matérielle » (Latour et Lemonnier 1994 : 11), et comment

« Nous déléguons aux objets, aux automatismes – visibles surtout dans les sociétés contemporaines – beaucoup plus que notre force. Nous leur déléguons l'habileté, le savoir-faire, d'innombrables formes de contrôle social, et plus récemment des propriétés de l'intelligence, ou du moins du calcul » (*Ibidem* : 18)

Depuis leurs conceptions comme par leurs usages, les objets techniques orientent nos manières d'interagir et de concevoir notre environnement, ainsi ils « ne doivent pas être étudiés comme des «

objets » à analyser à part en tant que témoins sociaux ou psychologiques de la société ou de l'individu, mais comme des facteurs intrinsèques des processus techno-sociaux » (Cresswell 2003 : 4). Par conséquent, on pourrait considérer comment la conception technique des objets, la sélection des produits par les enseignes marchandes spécialisées et leurs usages pratiques orientent 1) les styles de pratique et 2) la manière dont les usagers performant leurs *besoins de montagne*.

Dans le cadre de l'analyse des carrières et dans les lignes qui suivent, j'ai pris l'initiative de me concentrer sur les modalités d'appropriations et de personnalisation des cultures motrices. Selon moi, trois processus sociaux œuvrent de concert dans la formation des cultures motrices alpines : la diversification, l'autonomisation et la rationalisation. Chacun à sa manière agit sur les cultures matérielles et les conduites motrices de sorte qu'ils affectent la promesse d'« optimisation de soi » (Dalgarrondo et Fournier 2019) dont est porteuse l'expérience de pleine nature.

2. Ni trop plein, ni trop vide, les prix de l'autonomie

D'un point de vue matérialiste, le maintien de l'engagement dans la carrière ne peut se faire qu'à la condition que persistent les incorporations. De la sorte, il faut premièrement que les randonneur·ses s'approprient les gestes et les équipements idoines. Ainsi, « c'est dans le cadre de la répétition et donc de l'apprentissage que s'envisage un passage du différencié (un sujet et un objet) au système (sujet-objet) » (Nourrit et Rosselin-Bareille, 2017 : 97). Puis, dans un second temps, l'efficacité du système ou la persistance de l'incorporation tient à sa capacité à libérer l'individu, à le rendre disponible à ce qui l'entoure alors que les instruments qu'il emploie deviennent « transparents », leurs usages automatiques (*Ibidem*).

2.1. « Se prendre en main » et « Prendre en charge »

En premier lieu, la réussite des incorporations contribue au maintien de l'engagement dans la carrière : il participe à l'autonomisation du pratiquant, et dans l'exercice pratique, et dans la capacité à satisfaire ses plaisirs et/ou besoins de montagne. Puis, elle représente une condition nécessaire à l'assouvissement des *besoins de nature*⁸⁸. Le ou la pratiquant·e autonome est compris·e ici comme celui ou celle qui est à la fois en mesure de se « *prendre en main* » et de « *prendre en charge* » (Darmon, *Op. Cit.* 2003) l'organisation et l'accomplissement en solitaire comme en groupe d'une sortie en montagne. L'autonomisation se décline au gré des envies et des objectifs qui dessinent l'horizon pratique des randonneur·ses. Pourtant, elle marque toujours les carrières. Ainsi, les entretiens biographiques sont

⁸⁸ Comme je le développerai plus loin, la dissolution de la composante technique des expériences de nature est fondamentale et participe à l'authentification de l'enchantement (Bessy et Chateauraynaud 1995; Winkin dans Brahy *et al.* 2023).

parsemés de récits de « *premières fois* » qui sont décrits comme « *des étapes* » à franchir ou des « *épreuves* ». Parmi les plus marquantes et les plus citées, les premières nuits en refuge ou sous tente, les premières randonnées en solitaire, les excursions où l'on dépasse les dénivelés, les distances, les durées qui faisaient antérieurement référence et les premières tentatives dans des pratiques inédites. À mesure qu'ils et elles « *franchissent ces paliers* » comme le souligne John à de multiples reprises, il gagne en autonomie et se réalise comme pratiquant.

Dans les entretiens biographiques, les enquêtés·es disent « *partir* », « *fonctionner* » ou « *être en autonomie* ». Et pouvoir « être en autonomie », c'est avant tout avoir les moyens économiques de s'équiper dans ce sens.

« Et le ski de rando, c'est super récent, sur mes bases de ski alpin en descente, toute neige, et en montée avec le reste des sports, la course à pied, la rando, je n'avais pas de problèmes physiquement pour monter. J'avais juste conscience qu'il fallait mon matériel pour pouvoir partir directement avec ceux qui en faisaient déjà. » [Clémentine]

Ainsi, ne serait-ce que pour avoir la possibilité de s'entraîner et poursuivre sa carrière en ski de randonnée, la nécessité d'investir dans l'équipement adéquat peut être perçue comme une première injonction à l'autonomie. La question de l'autonomie ne concerne pas seulement l'équipement. Elle renvoie à l'obtention d'une liberté nouvelle et à la capacité des pratiquant·es à demeurer en montagne, c'est-à-dire à leur capacité d'adaptation et leur résilience dans ces lointains soumis aux aléas des éléments, milieu éventuellement hostile.

« Mais notre philosophie, c'est qu'on veut être autonome. Même si on a une idée de comment on va organiser notre parcours, on peut faire plus loin ou plus court. Quand on randonne à vélo ou en montagne, on se dit que c'est beau et on s'assoit. On regarde. Et puis je fais beaucoup de photos. Nous, ce qui nous importe, c'est qu'on est maître de nous, on n'est pas dépendant. C'est l'autonomie. Mais l'autonomie, elle a un prix. Des fois, c'est la tente, c'est la nourriture. On a toujours de la nourriture, si jamais on trouve un coin sympa on s'arrête. C'est ça notre philosophie. On ne veut pas être lié et dire « il faut arriver à cet endroit-là ». » [Michel]

Plus spécifiquement, l'autonomie se mesure à l'aune des capacités énergétiques de l'individu qui se matérialisent dans l'ensemble des pratiques d'alimentation.

« Et un des trucs que j'adore beaucoup, c'est ce que j'appelle un peu « vivre sur la bête », c'est-à-dire qu'il m'arrive de faire des balades très longues et par exemple à l'automne de me nourrir de quelques myrtilles, de quelques framboises, de quelques petits trucs qui font que, tu augmentes ton autonomie d'une heure, deux heures, mais en vivant sur le terrain. Et t'as pas besoin de grand-chose et puis tu es capable d'aller moins vite. Parce que tu sens que tu risques d'avoir le coup de pompe, donc tu vas moins vite, tu bois et il faut savoir que quand tu bois, tu permets à ton corps d'aller récupérer tes réserves. Si tu ne bois pas assez tu ne brûles pas tes réserves. Ça veut dire que quand tu sens que tu es fatigué, la première chose, c'est de bien boire, moi c'est un copain qui m'avait donné un bouquin qui expliquait ça : tu ne peux réussir à récupérer l'énergie de ta graisse que parce que tu as assez d'eau dans ton sang. Si tu n'es pas assez hydraté, ton corps n'est pas capable d'aller naturellement chercher... » [Jean-Marc]

Le gain d'autonomie a en effet un prix à savoir un investissement économique et une charge supplémentaire à porter sur le dos. Pour percevoir l'ampleur de ce prix, il faut resituer l'individu, la carrière et les activités récréatives dans le contexte de la société capitaliste contemporaine.

2.2. Suivre ou guider. Une tension constitutive entre responsabilités et plaisirs

Dans les lignes qui suivent, deux situations d'apprentissages ethnographiées, l'une en ski de randonnée et l'autre en randonnée pédestre, permettront de mieux saisir comment se traduisent ces obligations et le poids qu'elles pèsent sur les interactions sociales et la qualité de l'expérience partagée.

Dans un premier temps, voici un extrait qui restitue des commentaires de deux ethnographes : Camille qui, du point de vue de l'enquête, assume le rôle de « passeuse » (Chabrol *et al.* 2016 cités dans Yeghicheyan et Jaspard 2018) m'initie lors de mes *premiers pas* en ski de randonnée.

[Notes de terrain croisées entre deux ethnographes, le 14.03.2020 dans la matinée, descente de la Réchasse massif de la Vanoise]

« On fait la descente sur les traces de la montée et des descentes de la veille. J'ose peu aller en dehors. Je réalise vraiment que ce n'est jamais moi qui prends les décisions de direction en rando d'habitude et que j'ai pas du tout le même sentiment de confiance, mais aussi de plaisir quand je dois me concentrer sur ça... »

[Camille]

« Je ne suis pas complètement serein : d'autant que les ascensions effectuées ces derniers jours ont éloigné mes réflexes de descente (encore peu consistants). Globalement, je suis moins à l'aise qu'à la montée, mais la recherche de vitesse et de sensations de glisse prend le pas. Si lorsque je ne vais pas suffisamment vite, j'appréhende plus à m'engager, ce qui a pour conséquence un report de mon poids en arrière (qui se traduit par des fautes de carres) lorsque je trouve mon allure de croisière, je parviens à enchaîner rapidement les virages, en faisant de petits sauts, en ajustant avec plus de finesse la pression et le poids que j'exerce sur mes jambes de manière successive. Bien évidemment tout cela est également (ou avant tout ?) tributaire de la qualité du manteau neigeux.

Cela ne m'empêchera pas de me vautrer deux fois. Même si je me sens limité par mon manque de technique, je m'amuse bien jusqu'au dernier moment où alors que je perds de l'élan, je suis surpris par la solidité de la neige dans les ornières que forment les traces que l'on doit nécessairement suivre. »

[Stéphane]

Pour moi, lors de ces premières excursions en ski de randonnée, encore trop peu assuré dans mes capacités à me mouvoir dans ces neiges aux propriétés différentes et nouvelles, la précaution prend le pas sur les grisantes descentes que me procure le ski alpin. Camille, affairée quant à elle à ce que je skie en toute sécurité et devant prendre les décisions pour guider le binôme verra également son « plaisir de

glisse » réduit. Chacun·e à notre manière nous sommes bousculé·es dans nos habitudes et inégalement pris dans l'étau entre responsabilité (quant aux risques et aux décisions que nous prenons) et plaisir (dans la glisse)⁸⁹. Là où l'apprentissage technique du ski de randonnée remet en question mon sentiment d'autonomie, c'est le fait de se retrouver pour la première fois dans la posture de guide qui dérange Camille. Néanmoins, au sein de notre binôme d'apprenant·es, il semble qu'en définitive le plaisir ressenti dépend plus du sentiment d'autonomie que la compétence à proprement dite. Ce constat conforte les recherches qui démontrent le rôle central de la perception du contrôle dans l'engagement sportif (Biddle et Goudas 1994).

Plusieurs mois et une longue période de confinement plus tard, il s'avère que je me retrouve dans le rôle de Camille lors de la première randonnée en groupe dont je suis le premier instigateur.

[Description ethnographique de la traversée aérienne de la crête qui relie la pointe de Banc Plat à la Dent des Portes, massif des Bauges., le 18.09.2020 dans la matinée en compagnie de Léna, Clémence et Maël.]

Le lendemain matin, nous nous remettons en marche sous la lumière rasante, notre procession progresse en accordéon dans le sentier en lacets, à mesure que nous nous éveillons. Nos mollets nous rappellent les efforts de la veille. À la pointe, nous nous attendons pour une réunion au sommet. D'abord, profiter du panorama à 360 degrés, reprendre son souffle, s'habituer au vide. Souvent, l'étroitesse de l'arête exige plus de concentration que la marche de la veille. Il faut « mettre les mains », s'agripper à la roche, chercher des prises. J'invite Maël à prendre des précautions lorsque la marche se fait escalade sans assurance. Il a beau me répondre être serein et à son aise, j'en doute. Son vieux sac à dos ballottant et son pull m'apparaissent comme des entraves potentielles à ses gestes. Les pas qui se chassent, les bras qui se croisent et se décroisent, les doigts à la recherche des bonnes aspérités rocheuses portent à la conscience le serrage des sangles de notre sac à notre dos, l'amplitude de mouvements que nous autorisent nos vêtements, l'accroche de nos semelles.

Désormais, entre ciel et terre, l'escarpement et l'exiguïté accentuent la perception de nos propres sensations » internes alors que la roche, entre sol et paroi, se fait appui et prise, alors que les vents et le vide semblent rendre tangibles les forces physiques gravitaire et aérienne. Aussi, nos sacs à dos – lests plus ou moins ressentis au niveau du dos et des articulations – amplifient et entravent nos gestes des épaules aux mains. De la glissade bénigne à la chute mortelle, le risque nous apparaît différemment, mais assurément. Le seul recours à nos ressources matérielles ne semble pas suffisant pour répondre aux contingences environnementales. Comme pour fluidifier nos relations aux aspérités rocheuses, aux herbes glissantes, les multiples sollicitations que nous échangeons (sous forme de contemplations, de félicitations, de soins, de recommandations) témoignent d'un « travail émotionnel » (Hochschild, 2003) qui vise à mettre au premier plan les bienfaits de l'expérience tout en tenant à l'écart l'expression de potentielles inquiétudes.

D'un point de vue réflexif, l'expérience de cette *première fois* a marqué ma carrière de randonneur. L'entremêlement de l'inquiétude pour les autres lors de la traversée à la satisfaction de m'être montré capable d'organiser et d'encadrer cette randonnée et la gratification sociale qu'elle m'a procurées

⁸⁹ Pour plus de détail à ce sujet, consulter (Marpot et Savre 2022).

m'ont permis de toucher du doigt ce plaisir de faire plaisir qu'évoquait Killian (Cf. Chapitre 4, §2.3.), le moniteur du CAF. Aussi, économie des responsabilités et des plaisirs dessinent deux formes de maintiens dans les carrières. D'abord, il y a celle de l'animateur, du guide parfois également désigné comme « *leader* » si je m'en réfère à Clémentine lorsqu'elle me parle de sa formation pour devenir AMM ou encore de « *premier de cordée* » invoqué avec tout l'aura héroïque que Jean-Marc reconnaît aux alpinistes qui ont marqué l'histoire, lui qui est « *grand copain avec le petit-fils de Frison-Roche* ». Dans cette forme, les randonneur·ses sont en quelque sorte à la fois client·es et « entrepreneur·ses de morale » comme le dirait Becker (Cf. Chapitre 4, §2.3.). Puis, il y a celles des randonneur·ses qui s'en remettent aux compétences du premier tout en se conformant et en ajustant leur rythme de marche, tout en se reposant sur ses recommandations et son expertise. Il ou elle étant alors reconnu·e comme dépositaire des savoir-faire légitimes de l'espace montagnard. D'un côté celui ou celle qui organise, qui assume les responsabilités et qui ouvre la voie, parfois aussi le « *fusible* » qui évalue les risques comme le dit Patrick. D'un autre, celui ou celle, qui « préfère suivre » et être dans les pas de l'autre, condition nécessaire à une forme d'abandon dans de plaisantes flâneries. Tout au long de leurs carrières, les pratiquant·es peuvent voir leurs préférences pour l'un ou l'autre de ces rôles évoluer, les configurations spatiales comme les solidarités du groupe qui se font et se défont en montagne peuvent autant renforcer qu'inverser les rôles. Même à l'échelle d'une sortie, une personne peut faire preuve d'une certaine mobilité dans ces rôles. Et, *in fine*, ici l'idée n'est pas tant de définir et catégoriser des rôles sociaux statiques, il s'agit avant tout de considérer que, lorsque guide il y a, il se fait intermédiaire entre les randonneur·ses et leurs perceptions (Winkin 2020). Et malgré le fait que méthodologiquement, ma démarche visait à contourner l'étude de ces pratiques par la seule entrée institutionnelle (clubs et associations), force est de constater que le couplage guide/excursionniste se rejoue dans l'ordre interactionnel des situations observées.

2.3. Rendre autonome, émancipation et éthique de la liberté

Un dernier témoignage mérite qu'on s'y attarde. Audrey dont nous avons déjà évoqué l'amour pour les cartes et les courses d'orientation place l'autonomie au cœur de sa pratique et l'érige même en valeur cardinale de son existence. Pour elle, l'autonomisation n'est pas un fil rouge tendu vers la réalisation de soi, l'assouvissement de plaisirs ou l'accession au bonheur. C'est un devoir. Il faut dire qu'en plus des ARS de montagne, elle est animatrice de stage de survie. Durant ces stages aux durées variables, elle définit avec des groupes de clients les paramètres de leurs séjours en pleine nature. Alimentation, source d'eau, outils, couchage, saisonnalité, toutes les conditions matérielles se voient modifiées et contraintes afin de mettre à l'épreuve l'endurance, la résistance et la résilience des volontaires. Ces formations lui donnent l'occasion de fournir « *la meilleure aide* », celle de « *devenir autonome* ». Et puis c'est aussi quelque chose qui vient « *renforcer son estime d'elle-même* ». Dans les relations qu'elle entretient par ce biais, elle réalise « *un cercle vertueux* » qui lui donne « *bonne conscience* ».

Pour résumer, l'autonomie renvoie aux usages de corps perfectibles, à un état d'esprit (optimisme, contrôle et estime de soi) qui semble impacter les manières de faire, de penser et de percevoir, les dispositions individuelles en somme, des pratiquant-es d'ARS de montagne. Elle s'acquiert par de multiples apprentissages techniques et ne se réduit pas à un principe ou un concept abstrait. Elle est une promesse inscrite dans les dispositifs matériels des ARS de montagne, depuis leurs conceptions jusqu'à leurs usages. Associé à la recherche d'une plus grande authenticité et de convivialité et adossé à un sentiment de liberté revendiqué par les pratiquant-es (Dienot et Theiller 2019), l'autonomie est l'un des piliers du processus d'optimisation de soi (Dalgarrondo et Fournier 2019). En voici une définition :

*« La quête d'optimisation fonctionne comme une morale, comme une injonction normative à maximiser l'usage de soi afin d'obtenir plus de performance, de santé ou de bien-être. En cela, elle confronte les individus à leurs inégalités de connaissances et de compétences. Mais par ses effets réflexifs, l'injonction à l'optimalité ouvre aussi l'espace d'un jeu possible, de lignes de fuites, d'explorations dérivées et potentiellement critiques. »
(Fournier et Dalgarrondo 2022)*

Selon cette perspective, on l'aura compris, au sein des carrières de pratiquant-es, l'autonomie apparaît paradoxalement 1) comme une éthique de la liberté on ne peut plus valorisée dans notre société capitaliste néolibérale et 2) comme l'outil d'une libération et d'une critique émancipatrice. L'espace montagnard et ses pratiques deviennent alors le théâtre de ces inclinaisons morales où l'autonomie peut être celle de l'individu dominant et accompli en toute conformité sociale et/ou celle de l'individu pour qui vivre un renouveau de soi est une première étape vers une transformation sociale.

Enfin, pour revenir à la notion d'optimisation, on peut repérer qu'originellement elle dérive du calcul économique (Dalgarrondo et Fournier, *Op. Cit.*, 2019), filiation qu'elle partage avec les procédures de rationalisation que nous allons aborder dans les lignes qui suivent.

3. S'évaluer et s'élever. La rationalisation des moyens, mesure de soi et sobriété matérielle

Si l'autonomisation s'accomplit par « étapes » ou « paliers » successifs, la rationalisation s'« évalue » en « niveaux ». À la relecture, je décèle dans mes descriptions ethnographiques de nombreuses mentions à ces termes. Je compare mon « niveau technique » aux autres, je déplore « mon mauvais niveau en ski alpin », je me déclare au « top niveau » ou je me montre admiratif de « l'excellent niveau d'un skieur ». Ces évaluations qui portent sur soi et les autres, qui touchent à la maîtrise technique et aux conditions corporelles, je les entends à de multiples reprises en randonnée comme en entretien. De leur côté, certain-es jugent du caractère changeant de ce niveau : Pascal m'explique le travail qu'il effectue pour que son « niveau s'améliore », Jean-Marc considère sérieusement ne plus « faire le niveau qu'il faisait » et précise à ma demande qu'il parle de « performance physique ». « Sans avoir un niveau exceptionnel » quant à son endurance en marche, Landry, le jeune père de famille désireux de se mettre au vert, juge que les pratiques en pleine nature auxquelles il s'adonne contribuent à « son niveau de vie ».

John, le retraité de la Poste quant à lui me parle de sa position sociale et considère ne pas avoir « *un niveau de vie extraordinaire* » par comparaison du « *très bon niveau de vie [de ceux] qui sont très riches* ». Étymologiquement, niveau dérive de *nivel* qui désigne un instrument de géométrie et dont le nom est issu de l'altération de *livel* (terme employé au XIII^e siècle, voisin du *level* anglais) hérité du *libella* en latin (instrument permettant d'observer l'horizontalité). En d'autres termes, la notion de niveau articule horizontalité et verticalité, il est ce par quoi la mesure de l'élévation est possible. Dans les exemples cités ci-dessus, il s'applique indifféremment au corps, à la technique, à la qualité de vie, aux ressources économiques. Sans prétendre généraliser son usage, il reste l'indice d'une lecture fonctionnaliste du travail sur soi opéré pour maintenir et renforcer la carrière de pratiquant·es qui cherchent à combler des *besoins de montagne*. Loin d'être réductible à des acteur·ices rationnel·les, les randonneur·es nourrissent un certain pendant pour la rationalisation des temporalités, des moyens techniques et des gestes qui composent leurs expériences montagnardes. Encore une fois, cette opération de rationalisation ne détermine pas les usages et les styles de pratique, elle en restreint seulement les possibles. Ainsi, dans les lignes qui suivent nous verrons comment les enquêté·es se situent socialement et pragmatiquement à ce processus social via la gestion du temps de pratique, les choix de consommation, la recherche de légèreté matérielle et l'usage des technologies de mesure de soi.

3.1. Rationalisation des cultures matérielles

3.1.1. Des plaisirs de la consommation rationnelle à la montagne comme terrain de jeu

Avant de marcher des heures durant, de crapahuter tel un chamois dans un pierrier, de redescendre en faisant une belle trace dans la neige d'un blanc immaculé, la montagne et ses promesses d'aventure sont déjà-là lorsque l'on déambule entre les rayons d'une boutique, lorsque l'on *scroll* sur les sites web qui comparent et testent skis profilés, chaussures tout-terrains, sac à dos ergonomiques, popotes en titane, vêtements techniques, sachets lyophilisés, tentes ultra-compactes, *etc.*

« Je suis assez tournée vers le matériel, j'aime bien le côté savoir technique, et en même temps ça me pose soucis que l'être humain soit toujours obligé de compenser ou de trouver plein d'astuces, que ce soit matériel ou organisationnel pour compenser. Voilà, on a froid donc on va inventer les supers doudounes. On ne tient pas sur les prises, on va mettre de la magnésie, des choses comme ça. De ce côté-là, ça me dérange et à la fois, comme j'aime bien le côté technique, je vais finalement être assez tournée vers le matériel. » [Clémentine]

Tous comme l'apprentissage des plaisirs s'appuie sur des ressorts ludiques, les choix de consommation que l'on opère pour s'équiper peuvent être vécus comme un jeu ou un défi. Comme le suggère cette enquêtée : à chaque problème sa solution. Elle démontre une attitude réflexive en s'interrogeant sur le caractère moral de cette propension humaine à vouloir produire des prothèses techniques plutôt que d'accepter sa condition et de s'en remettre à ses limites. Prônant l'autosuffisance et critique de la tendance à l'équipement à outrance, les propos d'Audrey sont dithyrambiques :

« Faut savoir faire le bon choix au bon moment faut pas s'entêter ! On est faible par rapport à la montagne. Faut jouer avec elle. » [Audrey]

Alors que Clémentine se montre plus dubitative, Audrey, quant à elle tranche : c'est la montagne qui domine, elle impose les règles d'un jeu auxquelles les randonneur·ses sont obligé·es de jouer. Elle rejoint donc la philosophie de Jean-Marc lorsqu'il explique que :

« En algèbre, on va jouer avec les règles des mathématiques, en géométrie. En montagne, il y a des règles non dites et on va essayer de, de les combiner au mieux pour avoir le maximum de plaisir. » [Jean-Marc]

Suivant ce précepte, Jean-Marc défend l'humilité comme disposition nécessaire en montagne, comme Robin. Néanmoins, ce dernier, qui a un temps envisagé de faire carrière au sein du PGHM (Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne) en tant que pilote d'hélicoptère, préfère s'aligner sur le point de vue des secouristes. Le Grenoblois substitue à la métaphore du jeu celui de la sécurité et de la précaution :

« C'est être attentif à l'environnement, c'est resté très humble, c'est savoir poser une limite aussi en disant « là c'est possible de faire le secours, là ça ne va pas être possible », c'est de connaître les limites de la machine qui nous accompagne, c'est un bateau, c'est un hélicoptère, je pense que c'est des métiers que tu ne peux pas faire si tu n'es pas passionné dans le milieu dans lequel tu évolues. » [Robin]

Comme nous allons le voir, des positions divergentes sont également exprimées, polarisées par une attitude technophobe – qui fait de la condition corporelle le signe univoque d'un rapport authentique à la nature à l'image des conceptions de l'anthropologie du corps soutenu par David Le Breton (2005) – et une seconde, technophile dans laquelle tous les moyens sont bons pour explorer plus avant les massifs alpins.

3.1.2. Sobriété matérielle : Fonctionnalisme et/ou écologisation des pratiques

Le point de vue dominant au sujet du rapport aux objets techniques reste celui que m'exprime Jean-Marc : *« ce que je recherche c'est le fonctionnel. Les choses simples »*. Je me souviens mon retour de randonnée avec ce dernier. Alors qu'il disserte autour des alternatives énergétiques et du rôle indispensable du nucléaire, il m'invite à traverser son garage dans lequel je découvre un défilé bien aligné de vélos en tout genre, du biclou de récup bricolé aux VTT et vélos de route des plus sophistiqués⁹⁰. L'ascension sociale de Jean-Marc est ponctuée d'ascensions plus risquées encore en ski de randonnée, dont les traces à ski sont « le reflet de la personnalité », une « calligraphie ». Dire qu'il roulait encore il y a peu avec un Renault Espace pour aller au travail. Aujourd'hui situé dans la fraction dominée des dominants, Jean-Marc revendique une éthique ascétique et une forme de sobriété matérielle dans ses pratiques de montagne.

⁹⁰ Une image qui se téléscopie avec celle, à Chamonix, d'une dizaine de vélos aux couleurs pétantes, tous suspendus contre le mur du domicile d'un guide de haute montagne avec lequel, en compagnie de trois enquêté·es, j'ai fait une randonnée glaciaire jusqu'au sommet du Breithorn (4165 m) entre Suisse et Italie.

Si la sobriété est un privilège que les plus pauvres ne peuvent se permettre, c'est un tout autre calcul qui oriente les manières de s'équiper des plus démunis d'un point de vue économique et culturel. Quelques minutes avant l'entretien avec Landry, jeune homme issu d'une famille modeste du sud de la France. Lorsque j'arrive chez lui au dernier étage d'un immeuble du 7^e arrondissement de Lyon, je découvre de nouveaux tatouages sur ses avant-bras massifs. L'encombrement du hall d'entrée me fait sourire, je lis les signes d'une parentalité toute récente. L'appartement a été réorganisé depuis ma dernière venue, je ne vois ni console de jeux vidéo, ni meule d'affûtage, ni *sampler* ou *controller* électronique dans le salon. Pendant notre échange il m'explique :

« Le matos, je suis un peu un débile sur ça, je préfère viser haut et mettre beaucoup d'argent si ça me plaît. Par exemple, je suis passé à un sac de ville que j'avais à un Deuter. Je ne suis pas passé par le sac Décathlon à 30 balles, je considère que démarrer avec du très bon matos, ça t'aide à accrocher au truc... je pense qu'aller faire une rando vélo avec un vélo de route, la montagne ce n'est pas du kiff. Après, quand tu es un expert dans le domaine, tu peux tester, ça peut être rigolo, mais je préfère démarrer haut. C'est comme quand tu commences la musique. Si tu commences avec une super bonne guitare, ça t'aide. Et là, c'est peu ça. Donc le budget, selon ce que je fais, est plus ou moins illimité. Je ne mettrai pas 500 € dans un sac, mais quand j'ai mis 200 € dans mon sac, ça ne m'a pas trop choqué, c'est un truc que tu gardes longtemps. Si je pars en voiture, pas pour faire des randos, c'est quand même bien d'avoir un bon sac à dos qui ne te nique pas le dos. C'est un truc que tu gardes. Les chaussures de rando c'est pareil, une fois que tu es adulte, si tu n'en fais pas pendant 10 ans, tes chaussures te vont toujours. Je pense qu'il faut partir avec du lourd matos même quand tu es débutant. Et puis ça se revend aussi le bon matos. Je pense qu'il y a plein de trucs dont je ne me suis pas servi parce que je me suis rendu compte que c'était nul. Genre les gourdes, j'ai 15 000 gourdes en inox et en alu et en fait que je suis vite passé aux Camelbak en plastique, qui a un goût dégueulasse, mais c'est un rapport poids qui est une grosse tendance aussi d'ailleurs, parce que toutes les vidéos que tu regardes sur YouTube... ça aussi, ça m'est arrivé de regarder des vidéos de mecs qui marchaient beaucoup. » [Landry]

Dans l'extrait ci-dessus, tout en percevant dans la valeur économique une gageure de qualité, il pense que l'investissement dans un matériel onéreux et performant rejaillit sur son expérience pratique. Et si parfois, il tend à surconsommer sous prétexte de trouver un instrument adapté à son usage personnel, il y consent, car, bénéfice secondaire, son investissement économique « l'aide à accrocher au truc ». Autrement dit, consommer de l'équipement participe du plaisir et du maintien dans la carrière. Enfin, il fait montre d'une posture plus hédoniste et technophile que celle de Jean-Marc. Et si la qualité (économique) prévaut sur la fonctionnalité, il évalue ces choix en fonction de l'utilité et de l'avis de personnes qu'il reconnaît comme expertes (les « mecs qui marchaient beaucoup » sur YouTube).

Agathe, tout comme lui, a grandi dans une famille modeste, mais à la différence de celui-ci, elle a baigné dans la culture montagnarde depuis son plus jeune âge. Elle adopte d'autres stratégies de consommation :

« Je ne suis pas une grande connaisseuse, il y a beaucoup de choses que je découvre. Euh... typiquement le ski de rando, je m'y suis mis l'an dernier, je m'appuie beaucoup sur mon père et les copains pour me conseiller parce que moi-même je n'ai pas forcément la

connaissance, je n'ai pas forcément les termes techniques non plus. Donc je m'appuie pas mal sur les copains quand même de façon générale. Et à partir de là, j'écume les petites annonces, Skitour, le Bon Coin et compagnie, les bourses aux skis, et je les utilise jusqu'à la fin. Ça fait longtemps que je ne me suis pas racheté de matériel, je me suis juste racheté une poche à eau cette année et je l'ai prise chez Décathlon, ça m'a un peu fait chier dans le sens où je n'ai pas l'impression que ce soit très résistant, je sais que c'est quelque chose que j'utilise souvent, du coup ça m'embête un peu et si j'avais la possibilité d'utiliser des produits un peu plus éthiques dans leur processus de fabrication, dans le contenu des matériaux ou même juste dans le mode de production, ça implique un budget que je n'ai pas donc je fais sans. Mais si un jour j'ai les moyens, oui sans hésiter, sans hésiter, c'est quand même des pratiques où tu as vite – même si ça se démocratise de plus en plus, ça se popularise – des gens qui ont un certain niveau de vie et je trouve ça cool de pouvoir associer tes envies, tes pratiques, tes loisirs avec une certaine éthique. » [Agathe]

La jeune femme qui se souvenait bien comment la frugalité s'était installée dans les régimes alimentaires de ses randonnées d'enfance (Cf. chapitre 4), élève au rang d'éthique la sobriété matérielle, mais elle fait un pas de côté vis-à-vis de l'éthique utilitariste pour la formuler dans les termes d'une éthique écocentrique (Krieger et Ginelli 2015). Cette éthique demeure un idéal à atteindre qu'elle ne peut actualiser, car elle a un coût économique dont elle ne peut s'acquitter. Elle s'y accorde, autant que faire se peut, en priorisant les achats de seconde main, en utilisant son matériel jusqu'à l'usure. Elle aspire ainsi à faire mieux en consommant seulement des produits dont les matériaux et la conception seraient en adéquation avec une consommation plus responsable et écologique. Si sa prise de distance vis-à-vis de la société de consommation peut être interprétée comme les effets d'une « écologisation de ses pratiques » (Ginelli *et al.* 2020), elle apparaît comme une version ou déclinaison d'une approche consumériste plus prégnante dans les mondes des ARS de montagne : le minimalisme.

3.1.3. Minimalisme : dénuement ascétique ou performance high-tech

Déjà étudiée et renseignée dans le cadre de la marche ultra-légère (Boutroy 2020), la tendance à l'allègement matériel affecte l'ensemble des activités récréatives de montagne, randonnée pédestre et ski de randonnée inclus. Dès les préparatifs à son domicile, les choix d'équipements opérés par les pratiquant-es sont orientés par une recherche de minimalisme : ils et elles doivent se munir du strict nécessaire en réponse au « projet » à réaliser et pour faire face aux aléas montagnards. En randonnée ultra-légère, on va jusqu'à employer les termes de « système » et de « poste » en lieu et place de sac à dos et kit de soin.

Aussi, si quelques indices ont pu transparaître dans les extraits mobilisés précédemment, tout au long de la chaîne opératoire qui mène de la conception à la vente, les skis, les chaussures, les bâtons, jusqu'à la sonde et la pelle de sécurité, l'idée que le poids représente un paramètre fondamental est omniprésente. Parfois même, les consommateur-ices procèdent à un calcul où la légèreté entre en concurrence avec

d'autres propriétés comme la solidité, la durabilité, la flexibilité, *etc.* qui toutes impacteront l'expérience de randonnée (Figure 6.3).



Figure 6.3 : « Fiche technique » descriptive des propriétés d'un vêtement technique vendu par l'enseigne Décathlon©

Des études sociologiques récentes qui s'intéressent à l'allègement comme un processus d'innovation qui s'est accentué depuis les années 2010 monte bien que :

« Cette démarche d'allègement est plus complexe qu'il n'y paraît, car elle implique l'obligation de défaire des associations, avant de rendre aussi visibles et convaincantes que possible les nouvelles propriétés de l'agencement alternatif proposé. Ce processus de transformation intègre non seulement des matériaux et des procédés, mais aussi des parties prenantes (fournisseurs, distributeurs, etc.), des fonctionnalités techniques, une gestuelle ainsi que des usages évolutifs. » (Soulé et Vignal 2021)

Sur le terrain, les corps instrumentés des randonneur·ses comme des skieur·ses signeraient selon eux une distinction pratique et symbolique entre deux manières de répondre à l'exigence de minimalisme et d'allègement des explorations alpines. Dans le cas du ski de randonnée, les enquêtés témoignent d'une certaine résistance, ou ambivalence, quant aux effets de cette course à la légèreté matérielle. Deux logiques s'opposent et s'illustrent dans le portrait qu'ils me font du pratiquant qualifié, souvent péjorativement, de « *collants pipettes* » (Figure 6.4).



Collant-pipettes au Mont Orford. Photo Olivier Mura

Quand on entre dans le merveilleux monde du ski alpinisme compétitif, on réalise assez vite la grande importance qu'on accorde au poids de l'équipement. Les skieurs alpinistes seraient encore plus obsédés par le poids de leur équipement que les cyclistes, ça vous donne une idée. Ils sont peut-être aussi obsédés par leur poids corporel, mais ça c'est pas drôle, donc j'évite le sujet pour ce billet. Comme en vélo, un

Figure 6.4 : David Becker, "membre de la tribu" des collants pipettes, pratiquant de ski alpinisme et ultra-trail

URL: <https://www.quantumendurance.com/blog/collant-pipette>

Historiquement réservé pour désigner les compétiteurs de ski-alpinisme, il est employé aujourd'hui pour désigner trailer·ses, alpinistes comme skieur·ses. Rattaché aux versions les plus sportivisées de ces pratiques, le collant pipette porte un casque et des lunettes aérodynamiques, des vêtements épousant les courbes du corps aux textiles hypertechniques, prêts à se propulser sur ses bâtons de titanes, une paire de chaussures criardes à moins de 300 g, des skis en dessous de la barre des 3 kilos la paire⁹¹. Il porte sur son dos, un sac conçu essentiellement pour s'hydrater sans s'arrêter. Le collant pipette incarnerait une façon de pratiquer, une philosophie et des valeurs morales qui interrogent les finalités du fonctionnalisme et du minimalisme.

D'un côté, le collant pipette serait suspecté de rechercher à tout prix à s'alléger afin de prioriser la vitesse, la performance et la compétition. De l'autre côté, les pratiquant·es qui se distinguent des collants pipettes revendiquent un comportement consommatoire sur le mode du couteau suisse. Ces derniers vont favoriser les objets « multi-usages »⁹². Ces pratiquant·es se montrent dubitatif·ves et se demandent à quel point ces technologies, montres connectées, GPS et smartphone y compris ne comportent pas le risque de dénaturer l'authenticité de l'expérience montagnarde en imposant des médiations techniques superficielles. Dans les formes, le matériel peut être perçu comme désuet et austère, mais à la durabilité remarquable s'opposerait à l'investissement économique et à l'apparence ostentatoire de l'équipement ultraléger dont on craint l'obsolescence et la fragilité. Et, pour finir, au-delà de l'aspect matériel, ce serait

⁹¹ À titre de comparaison, une paire de chaussures de randonnée semi-montante pèse plus d'un kilogramme. Le poids moyen d'un ski de randonnée avec une peau est compris entre 2 et 2.5 kg.

⁹² Propriété qui est également un argument marketing mobilisé par les distributeurs. On pourrait citer pêle-mêle : casques conformes aux normes de sécurité pour le ski et l'escalade, bâtons de marche et de ski, des vestes respirantes et imperméables dont l'usage convient à l'ensemble des ARS de montagne, chaussures de trail pour la course et à la randonnée, etc.

en termes d'engagement avec l'environnement, dans les qualités de la relation au milieu montagnard que se distingueraient les styles de pratique favorisés par l'usage de ces objets techniques ; la vitesse et la performance s'opposant alors à l'ascétisme et la contemplation, les barres hyperprotéinées à la chaleur d'un café, au goût d'une tablette de chocolat partagée lors d'une pause au sommet ou à l'abri d'un refuge.

Ainsi, un même souci de l'allègement matériel suscite des comportements contrastés.

« Avant, j'étais tout pour le « light », le matériel le plus léger et le plus petit en termes de volume et de poids, enfin de taille. Ça c'était quand j'étais en mode rando-trail. Et maintenant, je prends un gros sac, le but c'est pas de le remplir, mais au moins je prends des trucs au cas où. Je prends des livres ou des fiches pour réviser ou apprendre de nouveaux trucs sur le terrain parce que c'est quand même vachement plus pratique. Souvent je ne m'en sers pas, mais c'est pas grave. Après je suis toujours minimaliste dans le sens où je prends le minimum du maximum. Je vais prendre du « au cas où », mais je ne vais pas prendre toute la montagne quoi. Y en a qui prenne un parapluie, genre 36 trucs en 30000 exemplaires. J'essaie vraiment de responsabiliser les gens que j'encadre à... Tu vois genre les ados, premier jour, on fait un exercice : dans un sac à dos, on prend quoi ? Et après ils ont leurs fiches, voilà ils font comme ça. Comme ça j'ai pas besoin de prendre des trucs pour eux en plus. Et ça c'est hyper important, car chaque gramme compte ! Sinon j'essaie d'aller sur des équipements plus « responsables », genre du recyclé et de l'occasion à titre personnel. [Audrey]

D'un côté, on observe des randonnées où l'on prône un dénuement ascétique anticonsumériste (Boutroy *Op. Cit.*). De l'autre, il y a des courses où la performance et la compétition prévalent, où ultraléger rime avec high-tech onéreux. Il faut bien préciser que ces différences si elles tendent à être personnifiées dans les discours sur la pratique (avec la figure du collant pipette en premier lieu), elles s'observent empiriquement moins au niveau individuel qu'au niveau de l'évènement (de l'excursion contemplative au projet ou raid).

Sur le terrain, les pratiquant·es font feu de tout bois, on peut ainsi observer des pratiquant·es qui portent un sac à dos respirant et ergonomique pour transporter poêles et pièces de viandes bovines, d'autres, vêtus d'une combinaison fluo datant des années 90 avec au poignet une montre Garmin© qui peut les guider dans un blizzard, être grimé d'habits estampillés Quechua©, mais avoir aux pieds des chaussures techniques italiennes achetées au Vieux Campeur, partir une semaine avec un cubi de vin dans le sac à dos ou faire une excursion de deux jours avec uniquement des produits lyophilisés. Ce sont des écarts entre des discours normatifs et des pratiques réelles, des dissonances dans les habitudes de consommation et des formes divergentes d'actualisation de l'approche minimaliste qui sont observées d'un point de vue empirique. Une distinction pourtant apparaît. Que ce soit au sujet de leur équipement et de leur alimentation, celles et ceux pour qui le maintien dans la carrière devient « régime de vie » tendent toutes à valoriser une éthique ascétique, l'ascétisme étant alors « défini pour l'instant par le contrôle de soi et la substitution du devoir au plaisir, ou à l'envie, comme guides explicites ou implicites des pratiques » (Darmon 2010 ; Fournier et Dalgalarroondo 2022). Il n'en demeure pas moins que d'un point de vue d'une sociologie des techniques et des industries du loisir,

« Le retrait n'est pas un simple renoncement, assimilable à un retour en arrière ; c'est bel et bien un réagencement qu'il s'agit d'opérer, tout en faisant la démonstration de sa pertinence. En cela, on est loin du schéma en vogue de l'innovation dite frugale. [L'] allègement [...] procède souvent, pour les acteurs industriels, d'une sophistication contradictoire vis-à-vis du low cost : performance technique accrue, hausse des coûts, recours à des matériaux high-tech, baisse éventuelle de la durée de vie des produits, etc. » (Soulé et Vignal Op. Cit. 2021)

Les randonneur·ses ou consommateur·ices de leur côté inscrivent le minimalisme dans une forme d'ascétisme et l'argumentent pêle-mêle en évoquant recherche de confort et de bien-être, amélioration des performances ou écoresponsabilités. De plus, ils et elles s'organisent collectivement en échangeant leurs avis et leurs astuces via les réseaux sociaux afin de parfaire leurs modes de consommation et la composition de leur équipement à l'aune de considérations morales :

« Cette culture matérielle du détachement s'appuie également sur un travail individuel et collectif de remise en cause systématique des attachements antérieurs. Nous avons vu que cet " allègement collaboratif " alimente un type de subjectivation ascétique et, par conséquent, une sorte de " minimisation " de la culture de consommation de manière plus responsable. Si le mouvement MUL ne constitue pas une rupture radicale avec les principes de propriété ou de commercialisation, il renouvelle néanmoins le questionnement sur la " société de consommation " en favorisant un désengagement relatif de l'accumulation et de ses répercussions sous-jacentes bien au-delà de la sphère des loisirs. » (Boutroy 2020: 14)

3.2. Mesure de soi. L'essor des technologies de monitoring et leurs résistances

Moins attitude de consommation que choix technique, une nouvelle forme de médiation technologique s'amplifie et s'immisce dans les rapports à soi et aux autres cultivés au sein des carrières : les technologies de monitoring et la mesure de soi (Figure 6.5). Par technologies de monitoring, j'entends l'agencement d'un dispositif de captation porté sur ou près du corps qui permet de surveiller, d'analyser, de transmettre et de recevoir en temps réel des données stockées, formalisées et partagées sur des réseaux sociaux ou service de *cloud*. Historiquement, les cultures matérielles du monitoring sont concomitantes de l'émergence de l'individu contemporain qui valorise la connaissance de soi (« *self-knowledge* »), la conscience de soi (« *self-awareness* ») et devient entrepreneur de soi (« *self-entrepreneurial* ») (Lupton 2014). Particulièrement employés chez les coureurs de fond pour le développement de l'endurance cardiovasculaire et musculaire, ces dispositifs visent la production de connaissances « sur mesures » et soi-disant objectives. Les mesures que ces dispositifs produisent permettraient d'éliminer le besoin de délibérations individuelles fastidieuses basées, par exemple, sur les sensations sensorielles de l'individu (Toner *et al.* 2023). Toutefois, les usagers ne deviennent pas les agents soumis à une vision algorithmique d'eux-mêmes. Au contraire, ils elles agencent les mesures obtenues à leurs « connaissances somatiques » pour les interpréter (*Ibidem*).



Figure 6.5 : Capture d'écran d'une image au format story sur Instagram, source anonyme

Tout au long, de mon enquête sociologique, cette culture matérielle de l'autosurveillance ne laisse personne indifférent. Trois attitudes ont pu être observées :

- L'attitude technophile considérant que toutes les évolutions techniques peuvent être vertueuses. Il n'y a pas de technologies intrinsèquement mauvaises, ce sont les usages et les éthiques personnels qui importent avant tout. Dans cette perspective, les enquêté·es tendent à s'en remettre plus aux cultures matérielles qu'aux corporéités.
- Moins progressiste et plus sceptique, une attitude médiane consiste à mettre sur un même plan les ressources techniques et les capacités physiques de l'individu. Celles et ceux qui défendent ce point de vue, mettent un point d'honneur à signifier que les nouvelles technologies ne remplaceront jamais les précédentes. Ces enquêté·es prônent la vigilance et restent dans l'expectative.
- L'attitude technophobe considère comme des béquilles synonymes de dépendances matérielles plutôt que d'un accroissement de leur potentiel d'action. Cette posture se focalise plus particulièrement autour des mesures biométriques ; les réseaux sociaux et la localisation par GPS sont relativement épargnés de cet opprobre. Ces enquêté·es tendent à s'en remettre aux corporéités au détriment des cultures matérielles.

L'ensemble de ces attitudes ne sont pas incompatibles avec l'éthique ascétique précédemment décrite. De plus, du point de vue de la sociologie des carrières et sur la base des données produites, les changements d'attitudes à mesure des apprentissages et des tâtonnements des pratiquant·es constituent la règle plutôt que l'exception.

Depuis quelques années, au sein des communautés de sports d'endurance, un appel à l'abandon des technologies d'autosurveillance numérique se fait entendre. Dans ce contexte, une étude sociologique canadienne montre que malgré un attrait certain pour ses dispositifs de la part des sportifs, ils ne représentent ni l'origine ni un substitut aux moyens plus subjectifs de se comprendre soi-même. Ils sont perçus comme un outil d'objectivation complémentaire à l'écoute de ses sensations, à l'observation de l'évolution de ses capacités propres. Dernier constat, ces technologies tendraient par contre à s'imposer comme une condition préalable à l'exercice des activités physiques (Mopas et Huybregts 2020).

« Garmin forever! Depuis que j'ai une montre au lycée, j'enregistre absolument tout. [...] Si je vais faire un tour de 3 km, j'enregistre. [ç]a s'actualise sur mon Garmin Connect. Avant j'étais sur Strava, mais ça me saoulait. En fait, ça sert à rien. Enfin, je trouve que, ça me sert à rien à moi. Parfois je vais dessus et je vois que cette année, j'ai fait X km à pieds, à vélo. C'est juste pour avoir des comparaisons avec des années plus ou moins sportives, et ma psychologie de l'année. Comprendre comment je m'adapte par rapport à ma propre pratique et comment j'évolue par rapport à elle. [...] Je trouve aussi super intéressant de revoir par où tu es passé après, [...] pour apprendre de ses erreurs. Et puis c'est joli les profils ! Les profils altimétriques c'est joli ! [...] J'ai toujours voulu faire une carte de la France avec toutes les traces que j'ai faites ! Je l'ai pas encore fait... Mais ! Tout est emmagasiné sur Garmin Connect et ça c'est beau ! » [Audrey]

Dans ce cas de figure, l'usage du dispositif intervient assez tôt dans la carrière de la pratiquante. Elle prend donc vite le pli. L'usage de la montre et la consultation des données en ligne sur son application deviendront vite un réflexe : elle « enregistre absolument tout ». Pourtant avec le temps, ses usages du dispositif vont se transformer selon ses appétences, se personnaliser en dehors des standards (Flichy 2008). Audrey qui évoquait plus tôt son amour pour les cartes et son goût pour les sciences empiriques préfère en effet les traces et les diagrammes aux mesures chiffrées. Pourtant très sportive (elle participe à de nombreuses compétitions en VTT et course d'orientation dans toute la France), elle déclare s'intéresser plutôt à ce que les données révèlent de son rythme de vie. Enfin, lors de l'entretien, malgré son rhume, le débit de ses paroles s'accélère et son corps s'agite à l'idée de voir ses traces se joindre aux courbes de niveau d'une carte de France.

Comme Agathe, d'autres ont expérimenté ce type de dispositif et tenté de l'adopter dans l'écosystème technique qui accompagne leurs pratiques récréatives :

« Je ne suis pas une grande technophile donc sortie du bulletin météo et j'ai un amour absolu pour Altitude Rando, j'aime bien ce site, je ne sais pas pourquoi, j'aime son fonctionnement, je sais comment rentrer ce que je cherche et je ne suis jamais déçue, je trouve les topos plutôt bons. Sortie de ça, je n'utilise pas grand-chose. J'ai un GPS dans un

coin, un Garmin fait pour aller en rando, j'ai rentré une fois une carte dedans. Sinon, je me sers beaucoup de Géo Portail⁹³ et j'ai de vieilles cartes à l'ancienne, je trouve que le papier c'est tellement pratique, tu ne risques pas de tomber en panne de batterie et des fois je trouve ça plus simple pour te repérer. Donc ce n'est pas des choses que j'utilise beaucoup. Et encore une fois, je vais en montagne pour me vider la tête, je ne suis pas là pour avoir une montre qui me dit que mon cœur bat à tant, que j'ai fait tant de dénivelés. Il y a un côté très satisfaisant à savoir tout ça, mais déjà il y a eu une époque où j'utilisais une appli comme ça, et je suis devenue complètement zinzin avec. » [Agathe]

Ici la jeune femme qui, depuis le début, montre de solides capacités réflexives, explicite bien les tâtonnements quant aux choix qu'elle opère entre les différents outils qui s'offrent à elle. Son approche n'est pas strictement utilitariste ou minimaliste : la légèreté qu'elle recherche ce n'est pas celle des matériaux, mais celle de sa conscience. Si elle évalue la fonctionnalité des objets techniques, elle investit affectivement son rapport à ces derniers. Elle perçoit les instruments techniques comme ambivalents : ils contraignent et habilitent variablement son action. Puis, quand elle évoque la satisfaction l'usage de dispositif de monitoring, il ne suffit pas à contrebalancer les effets délétères sur sa psychologie.

« [...] J'étais en mode « il faut que je gagne absolument une minute sur mon dernier chrono », il fallait à tout prix que j'aie courir tant de trucs, j'étais devenue complètement zinzin. Donc non, on arrête, stop, ce n'est pas le but, ça engendre plus de stress qu'autre chose donc on arrête tout. [...] quand je faisais de la course et le confinement n'a aidé personne, j'étais enfermée, j'habitais toute seule dans mon appart (elle souffle) c'était n'importe quoi. Et je trouve que ça me gâchait le plaisir, tu es tout le temps en train de vérifier quelle vitesse tu as faite. C'est hyper satisfaisant de voir que tu as progressé et que tu es capable d'avaler tant de kilomètres en tant de temps, ça fait plaisir, évidemment, c'est un bonus, mais ce n'est pas le but. Il y a plein de choses que je n'achèterai jamais. Typiquement une montre qui fait baromètre, altimètre, etc. c'est de l'achat qui ne me sert à rien. Je n'en ai pas besoin. Donc pas trop gadgets technologiques de façon générale. Les trucs de sécurité, de base, l'Arva quand tu pars en ski de rando, mais sinon... Et c'est toujours pareil, tout ce qui est nouvelles technologies, c'est un certain budget donc là encore tu arrives sur une question... le budget, je ne l'ai pas. La question ne se pose pas. » [Agathe]

Chiffres et courbes induisent une confrontation à ses performances qu'elle vit comme une injonction à l'amélioration et au dépassement de soi. Et si elle reconnaît que cela peut être source de gratification, elle peut conduire à une forme d'obsession, à générer un stress envahissant alors qu'en montagne, elle cherche avant tout le vide. Motif récurrent des carrières, encore une fois, c'est parce que l'usage du dispositif contrevient à des plaisirs – que l'on peut qualifier de personnalisés – qu'elle décide de s'en protéger en l'écartant de sa pratique. Le dégoût de l'objet découlant du dégoût de ce qu'il lui faisait ressentir, de ce qu'il faisait à sa pratique, de ce qu'elle devenait alors. Ce comportement, elle l'inscrit dans une recherche de minimalisme et d'une rationalisation des moyens qu'elle s'autorise pour optimiser excursions et raids en montagne où elle cherche l'équilibre entre défi sportif (« aimer en baver et avaler du dénivelé ») et lâcher-prise (« trouver son souffle », « se vider la tête »).

⁹³ Le site internet et portail en ligne de l'IGN. URL : <https://www.geoportail.gouv.fr/>

Les attitudes observées quant à la quête de légèreté ou le développement d'une connaissance de soi montrent bien le caractère négocié et situé du travail sur soi des pratiquant·es. Les maintiens dans la carrière, que l'on aspire à guider ou suivre, que l'on recherche la performance à tout prix ou l'immersion et la quiétude, impliquent toutes une forme de rationalisation des moyens et des conditions matérielles des activités récréatives. Pour s'élever jusqu'aux sommets désirés, tous les moyens ne sont pourtant pas bons pour tou·tes. Et le renforcement de l'engagement se joue à travers de multiples ajustements entre les corps, les techniques et les environnements montagnards. Diverses procédures d'incorporations, mais aussi des résistances sont observables à mesure que les pratiquants gagnent en autonomie et les pratiques sont rationalisées. Néanmoins, en adoptant une approche plus diachronique et en élargissant notre compréhension de la carrière à partir du rapport entre les différentes ARS de montagne, une dernière dimension constitutive de l'optimisation de soi doit être abordée.

4. Diversification et continuités entre activités récréatives et sportives

4.1. Se faire un corps alpin ultime

[Extrait de description ethnographique réalisée le 25.08.22. Entre Chamonix et Breuil-Cervinia (Vallée d'Aoste), dans la voiture avec trois enquêt·es et un guide de haute montagne en vue d'une randonnée glaciaire (ascension du Breithorn, 4165m), le 22.08.22.]

La nuit fut courte et il fait encore nuit lorsque nous partons en direction de Chamonix pour retrouver notre guide pour l'initiation d'alpinisme. Quelques blagues viennent rompre le silence alors que trop d'excitations et un zeste d'anxiété agitent les jambes et quelques regards échangés avec la passagère à côté de moi. La fatigue est bien là aussi et engourdit mon attention. Devant, le conducteur et sa comparse suivent l'itinéraire indiqué sur le smartphone grâce aux coordonnées GPS fourni par le guide. Alors que nous empruntons une route en périphérie de la ville, nous scrutons les rues à la lueur des lampadaires. Nous nous garons à proximité d'une maison en bois sombre au toit pentu. Une silhouette en émane les bras chargés d'énormes sac à dos. Paul, nous salut vivement alors qu'il prend place à côté du conducteur. Ni une ni deux, nous repartons. Ce dernier profite du trajet pour s'informer plus avant à notre sujet. Pour lui, d'un point de vue professionnel et personnel, il est fondamental que nous fassions connaissance. D'une part, pour qu'il évalue nos capacités propres. D'autre part, pour qu'émerge un certain esprit de corps, condition nécessaire pour former une cordée solidaire et sécurisée. Des précautions indispensables selon lui pour entreprendre la traversée d'un glacier d'autant plus instable à cette période de l'année où la neige se transforme très rapidement. S'il s'en est déjà assuré en amont de l'organisation avec la sortie auprès de l'enquêtée qui s'est occupée de la réservation, les un·es après les autres, nous faisons l'inventaire de nos expériences sportives de montagne alors qu'il s'enquiert de notre aisance en randonnées, skis, escalades et alpinismes. Il nous expose des situations dans lesquelles ses clients ont eu des comportements problématiques comme pour nous inviter à ne pas les imiter. Ces récits sont autant de moyens pour tester et s'assurer de nos réactions potentielles face aux aléas montagnards, au vide et aux efforts en haute altitude. Puis, les discussions dérivent sur des thématiques telles que la politique, la société de consommation et l'écologie. Alors que le soleil se lève et que l'ombre des massives montagnes cisaille le ciel à peine orangé, j'évoque ma découverte somme toute assez récente du ski de randonnée. Pour une raison que j'ignore sur le moment sa réponse m'a particulièrement marquée. Pour lui, ce qui est « fantastique », c'est que : la randonnée,

l'escalade, l'alpinisme, le ski alpin et même le parapente sont différents domaines techniques qui lorsqu'ils sont tous maîtrisés ouvrent la porte à « tous les possibles » et permettent d'« explorer les montagnes en toute liberté ». À cette évocation me vient l'image d'un corps alpin modelé par chacune de ces activités pour répondre aux aléas montagnards ou plus, raisonnablement, à une montagne conçue comme « terrain de jeu » et « défi » pour paraphraser les plus sportifs de mes enquêtés.

Son propos dit quelque chose d'un idéal corporel alpin à même de pouvoir se jouer de la verticalité, de la gravité et des éléments, un corps technologiquement augmenté, amélioré et contrôlé, un corps programmé en vue d'une libération totale. Il exprime l'aboutissement d'une carrière conçue comme un « travail de modification de soi » où les pratiquant·es « se font un corps », un corps comme « capital distinctif total » et une « culture » en vue d'une exceptionnalité sociale (Darmon 2003). Aux capitaux culturels et économiques investis plus consciemment dans les ARS de montagne, à l'incorporation par la répétition de plusieurs cultures motrices, il faut ajouter la « gestion d'un capital-corps » (Wacquant 2002 : 62). Chaque segment du corps est ainsi renforcé par l'accumulation des pratiques physiques et sportives. Cette capitalisation ou agrégation des cultures motrices disparates permet l'entretien et le renfort musculaire et cardiovasculaire du corps dans son intégralité tout en favorisant la transférabilité des dispositions sportives.

Comme je l'ai montré dans le chapitre précédent, l'investissement dans de multiples activités physiques et sportives demeure une constante chez l'ensemble des pratiquant·es interrogé·es dans le cadre de cette enquête (voir Tableau 5.1).

D'après les informations collectées auprès des pratiquant·es interrogé·es, quand bien même quelques omissions ont pu se glisser dans le cours des entretiens, on peut tout de même constater que malgré de grandes disparités dans leurs engagements sportifs, il ressort que même les moins impliqués mentionnent exercer au moins deux activités sportives sur la période de l'enquête.

Toutes pratiques confondues, on observe une large prévalence des sports individuels même si certain·es enquêtés ont également mentionné pratiquer des sports collectifs le plus souvent sur le temps de leurs scolarités. En ce qui concerne les ARS de montagne, les randonnées pédestres et le ski alpin prédominent largement tandis que les pratiques qui impliquent la capacité de maîtriser de multiples informations environnementales, où le risque et les émotions fortes priment et où il s'agit de composer avec les forces de la nature (en les surpassant ou en les épousant) sont le plus souvent associées (ski de randonnée, escalade, alpinisme, parapente). Hormis la course à pied, on peut aussi remarquer que la plupart des ARS dans lesquelles les pratiquant·es s'investissent, tous milieux confondus, sont des sports qui nécessitent le maniement d'instruments ou d'engins et qui ne se laissent pas enfermer sur des terrains clairement délimités. Toutes pratiques confondues, les pratiques les plus souvent observées valorisent l'endurance, l'adresse, la grâce et le contact avec l'environnement. Ainsi la stylisation, la persévérance et

la résistance priment sur l'exercice de la force brute (Pociello 1981). Enfin, il faut ajouter que lors des entretiens, les plus sportifs des interviewé·es font preuve d'une grande réflexivité quant à l'agencement qu'ils opèrent entre les différentes pratiques qu'ils affectionnent.

À la manière de la description du guide, l'exercice d'une multiplicité de pratiques peut répondre premièrement à une mise au travail complémentaire du corps, de ses muscles, de son agilité, de sa souplesse ou de sa résistance. Deuxièmement, dans le cadre d'une rationalisation des pratiques, elle peut correspondre à une stratégie d'entraînement pour compenser l'accès saisonnier aux pratiques et aux autres restrictions spatio-temporelles qui affectent l'engagement pratique. Dans cette perspective, beaucoup courent et roulent à vélo pour « *avoir la caisse* » quand la neige viendra et les appellera à sortir les skis de randonnée. À défaut de pouvoir organiser une randonnée à ski, on va durcir les cuisses en faisant des tours de piste en ski de fond. Les salles d'escalade et les piscines municipales peuvent aussi être visitées régulièrement en attendant les beaux jours, *etc.* De plus, la mise en œuvre de pratiques compensatoires s'est vue largement renforcée et explicitée des suites des confinements et autres limitations imposés aux Français lors de la crise sanitaire liée à la COVID 19.

4.2. Se défaire d'un corps fragile

Le fait de chercher une forme de continuité et de cohérence entre les différentes activités sportives pratiquées est aussi une affaire de rapports au corps : un corps que l'on souhaite durcir, mais aussi un corps dont on peut craindre le déclin des capacités. Si on l'a évoqué via la quête du corps optimal, on ne peut ignorer que cette mise au travail soutenu des corps peut aussi recouvrir un aspect plus conjuratoire. Plus furtif en tête à tête lors de l'entretien, ce dernier est plus aisément perceptible dans la raideur des jambes lors d'une marche soutenue, dans les arrêts à répétition pour uriner, dans la grimace tirée en se relevant de la pause déjeuner, dans le grognement suscité par les contorsions et les étirements d'un dos endolori. Ainsi le maintien du corps dans les activités peut aussi consister en une réponse à un état corporel perçu comme déficient ou régressif. Cette déficience perçue ou crainte est relative aux corps vieillissants et à l'inertie de la retraite, aux dégoûts du gras et à l'angoisse d'un corps moche et stigmatisant, aux corps abîmés par le travail, l'alcool ou autre.

Conclusion

Cette dimension du travail sur soi qui touche aux corps, aux techniques et, par extension, aux rapports à l'environnement montagnard relève autant de l'injonction sociale que du bricolage situationnel. Principalement, le processus d'optimisation de soi est actualisé par les pratiquant·es sur un mode tactique de résistance et d'adaptation aux aménagements montagnards⁹⁴ – des « arts de faire » ou « ruses » dirait Michel de Certeau (1990), aux offres de formation, aux produits de consommation avec lesquels il s'agit de composer pour accéder aux montagnes mises en tourisme et leurs débords. Dans cette perspective,

« En ces termes, l'optimalité ne serait pas tant à chercher dans l'adoption plus ou moins réussie de l'injonction à maximiser l'usage de soi que dans la capacité des individus à se l'approprier, à trouver un compromis satisfaisant, fruit de bricolages opérés au quotidien. » (Dalgalarondo et Fournier 2019: 643)

L'étude des maintiens dans la carrière de pratiquant·es d'ARS met en lumière trois processus qui s'articulent à l'optimisation de soi :

- L'autonomisation ou l'ensemble des techniques d'auto-suffisance, d'indépendance et de persistance des pratiquant·es en milieu montagnard. Tout en interrogeant la reproduction d'une idéologie individualiste, elle se joue dans l'économie des plaisirs et des responsabilités entre suiveurs·es et meneur·ses.
- La rationalisation qui imprime différents formatages pratiques et moraux aux attitudes de consommation (alimentaire et culturelle), aux cultures motrices admises et autorisées en montagne. Complémentaire, voire conséquente de l'autonomisation⁹⁵, elle interroge les différentes expressions d'un ascétisme valorisé dans ce milieu.
- La diversification et la capitalisation des pratiques physiques sportives. L'accumulation et la complémentarité des ARS pratiqué·es par les enquêté·es tracent les contours d'un corps alpin idéalisé. Celui du corps alpin total qui traduit un renfort de l'engagement dans la carrière synonyme de maximisation des investissements passionnels. Celui d'un corps vulnérable pour lequel les ARS de montagne sont le moyen de contrer les affres du temps ou autres fragilités héritées du quotidien ordinaire.

Cependant, pour comprendre ce que cette optimisation actualise, il faut en appeler à une sociologie matérialiste du « corps-en-action-avec-les-objets » (Warnier 1999; Julien, Rosselin et Warnier 2006). En effet, l'expérience de l'abandon ou d'une libération est d'autant plus saisissante, que les apprentissages corporels, les aménagements spatiaux, les instruments techniques et les normes de conduites sont

⁹⁴ Je reviens plus précisément sur cet aspect ultérieurement.

⁹⁵ La course à l'allègement apparaît aussi comme le moyen de renforcer l'endurance, de repousser plus loin les limites de l'exploration et d'étendre les itinéraires montagnards envisageables.

incorporés. Autrement dit, pour assouvir les besoins de montagne, il faut que l'engagement dans la carrière et ses pratiques apparaisse naturel. Il faut qu'ils activent une rupture avec l'ordre quotidien et ses tracasseries. Et, dans ce sens, le corps est le premier lieu mis au travail pour oublier l'ensemble des contraintes, des gestes, des sacrifices consentis pour *partir en montagne*. Le travail technique du corps est l'acquisition progressive d'une expertise qui se fait oublier des moyens techniques, « l'enjeu étant d'avoir confiance dans la technique pour pouvoir l'incorporer et l'oublier, tout en maintenant une vigilance dans le rapport à l'environnement » (Moricot et Rosselin-Bareille 2021). À cette disparition des artifices techniques se joint un travail du désir lors duquel :

« L'apprentissage mène au répit et au repos, qui mènent à la rêverie, qui mène soit au vide intérieur soit à une visite de soi, de sa propre vie, de ce que l'on aime ou n'aime pas, des plaisirs et des souffrances quotidiens. L'apprentissage de la randonnée déboucherait ainsi sur un travail du désir débordant le cadre de la pratique. » (Bragard, 2012 : 41)

La question du corps instrumenté et du rapport à l'environnement qui en découle seront examinés à second frais (Cf. Chapitre 10). Pour le moment, il reste à explorer plus avant ce travail sur soi et comment il se traduit sur les plans émotionnel et perceptif.

Conclusion de partie

Comme nous avons pu le voir dans cette partie les dispositions au prisme des carrières de pratiquant·es, le plaisir agit comme une courroie de transmission qui met en mouvement la construction de dispositions affectives et sociales tout en les entretenant et les renforçant tout au long de la carrière de l'apprenant·e. Néanmoins, il serait réducteur d'envisager la genèse des goûts et des dispositions sociales aux activités récréatives dans le seul giron familial. À l'inverse, l'enquête sociologique met en évidence l'importance d'une pluralité de groupes sociaux et des discontinuités dans la trame temporelle des carrières et des forces socialisatrices qui participent à l'engagement. Du goût de l'effort au sentiment d'aventure, c'est par le biais de multiples dispositifs de sensibilisation déployés par les entrepreneur·ses de moral que les futur·es pratiquant·es apprennent à prendre plaisir à ces activités. Cette éducation aux plaisirs montagnards se traduit par un travail sur le temps et un travail sur soi.

En tant que travail sur le temps, de plaisirs en besoins ou nécessités, le devenir individuel des activités récréatives semble correspondre avec la définition et les usages sociaux des « passions ordinaires » telles que développées par Christian Bromberger (2002). En effet, le travail sur le temps observé rend compte de

« pratiques valorisées [qui] peuvent être adossées à celles du travail [...] ou s'en écarter résolument [...] ; elles peuvent associer le plaisir et la nécessité [...] ; mais dans tous les cas,

elles sont perçues comme des actes volontaires, distraits à la contrainte, non subis » (*Ibidem* : 10).

Partir en montagne reste décrit comme un acte réactionnel aux vécus émotionnels des temps sociaux plus contraints de la vie domestique et professionnelle. Pour comprendre et saisir ce que les émotions font à la pratique, et réciproquement, et donc ce qui se joue au cœur de la carrière et au corps des pratiquant·es, il faut reporter l'attention sociologique au travail sur soi que prennent en charge les pratiquant·es engagé·es. C'est plus précisément sous l'éclairage des émotions exprimées et/ou éprouvées qu'il est plus aisé de saisir comment les dispositions viennent au corps (Bernard 2015; Darmon 2019).

En tant que travail sur soi, il donne lieu à un travail sur les corps et sur les techniques. Ceux-ci se rapportent au principe d'optimisation de soi, soit un souci de soi aux moyens rationalisés dans l'optique d'un gain affectif. Ainsi, à ce stade, l'espace montagnard qui apparaissait déjà comme un lointain porteur d'altérité parachève de se muer en « hétérotopie » (Foucault 2004). Concept développé par Michel Foucault en 1967, il désigne d'un point de vue spatial un lieu réel qui se différencie de ceux qui l'entourent par une discontinuité ou un enclavement⁹⁶. Les hétérotopies mettent en relief « les liens existentiels entretenus avec les espaces » tout en rendant possible « un retour réflexif sur soi, par la médiation d'un espace réel » (*Ibidem*). Dans ce sens, l'anthropologue Thomas Fouquet qui étudie les hétérotopies montagnardes rappelle que :

« Aujourd'hui, les facteurs concourant à faire de l'espace montagnard un « Ailleurs » se sont transformés bien sûr, mais ils continuent d'être opérants d'une certaine façon, c'est-à-dire que la montagne conserve son caractère d'hétérotopie, quoique sur un mode désormais largement positif voire enchanteur. » (Fouquet 2022 : 6)

Néanmoins, l'étude du travail sur soi reste à compléter. Et c'est en tant que dispositif d'enchantement que je propose d'aborder le travail des émotions et des perceptions induit par les randonnées alpines dans la prochaine chapitre. En détournant et en paraphrasant Max Weber, ne peut-on envisager le travail sur soi entrepris par les randonneur·ses comme un processus de rationalisation des moyens – et plus largement d'optimisation de soi – pour, non pas un « désenchantement du monde », mais un enchantement du réel ? En proposant de concevoir l'espace montagnard comme hétérotopie, je souhaite amorcer un renversement de perspective : penser les randonnées et autres sorties en montagne comme des dispositifs. Ce

⁹⁶ Selon le philosophe, l'hétérotopie repose sur six principes (*Ibidem*) : à sa connaissance, il est un invariant culturel observable dans toutes les sociétés. Sa fonction est historiquement et socialement située. Elle peut donc différer selon les périodes temporelles et les enjeux sociopolitiques contingents. Comme le jardin, le cinéma ou le théâtre, les hétérotopies juxtaposent une pluralité d'espaces, pas nécessairement compatibles de prime abord, en un seul lieu. Elle présuppose un découpage temporel (une hétérochronie), une rupture avec le temps traditionnel. Son accès est contrôlé par un système d'ouverture et de fermeture. Formulé autrement, son accès est soit contraint, soit régulé par des rites. Elle possède une fonction relative aux autres espaces. Le philosophe en distingue deux types. La première fonction est de créer un espace d'illusion qui tend à rendre les autres encore plus illusoire. Et une seconde fonction, celle de compensation qui consiste à effacer ou neutraliser au moins un temps les autres espaces. L'hétérotopie se grime alors en contre-espace (Nal 2015).

mouvement est nécessaire à la fois d'un point de vue méthodologique et analytique. Méthodologiquement, la nature relationnelle et contextuelle du travail sur les émotions et les perceptions exigent de restituer l'« épaisseur » des situations, au sens de Geertz, via l'approche ethnographique. Et, analytiquement, les émotions et les perceptions toutes deux ne peuvent être comprises que remises dans le cours de l'action qui les voient émerger.

PARTIE 3

LA FABRIQUE ÉMOTIONNELLE DE L'AUTHENTICITÉ ET QUÊTE D'ENCHANTEMENTS

L'objectif de cette partie est de démontrer que, propulsés par différentes formes de besoins de montagne, le travail sur les corporéités et les objets (chapitre 6) peut aussi être envisagé comme un travail sur les émotions (chapitre 7) et sur la perception (chapitre 8). Ce travail sur soi s'actualise en réponse à un espace montagnard qui peut être analysé comme un « dispositif d'enchantement » (chapitre 9) (Chamois 2022a; Brahy *et al.* 2023; Servais 2023). Les résultats analysés dans la partie précédente ont montré que les randonneur·ses s'avèrent diversement disposées à se mouvoir, s'émouvoir et à exprimer de manière réflexive leurs expériences – bien qu'ils soient des individus pluriels (Lahire 2011). Désormais, il s'agit de concevoir ce qui active les dispositions et comment l'expérience sensible des ARS se concrétise. Dans cette partie, je souhaite démontrer que les pratiquant·es ont cela de commun qu'ils et elles partent toutes en montagne en quête d'enchantelements. Le pluriel a ici son importance, car, en définitive, chaque visite des espaces montagnards agence singulièrement trois sensibilités (Krieger et Ginelli 2015). Il y a la *rando* conviviale ou promenade où l'enchantement se fait complicité et célébration de la famille et/ou du temps passé ensemble. Puis, il y a la *course* ou le *projet*⁹⁷ où l'extase frôle l'exploit dans le dépassement de soi⁹⁸. Enfin, plus transversale à l'ensemble des pratiques observées, l'*immersion* dans l'espace montagnard attise le sentiment océanique de la fusion élémentaire ou le sublime des contemplations paysagères.

Cette partie se décompose ainsi en trois parties distinctes et se déploie via une approche inductive, du terrain à l'analyse. Dans un premier temps, sur la base d'une description ethnographique de randonnée

⁹⁷ Le terme de *raid* est également employé dans le cadre de l'exercice du ski de randonnée.

⁹⁸ On reviendra également sur le sentiment de *awe*, qui si elle n'a pas d'équivalent dans la langue française, correspond peut-être mieux aux expériences montagnardes étudiées.

pédestre, je mettrai en évidence comment les émotions font l'objet de socialisation, de transmission et d'un travail et ce, avant, pendant et après l'expérience du milieu montagnard. Dans un second temps, je m'appuierai sur différents récits biographiques et mon apprentissage du ski de randonnée afin de mettre à jour les mécanismes perceptifs en jeu dans l'expérience paysagère des skieur·ses alors qu'ils « font leurs traces » dans la neige. Puis, dans un troisième chapitre, je montrerai en quoi la pratique d'ARS de montagne peut être analysée au prisme de la notion de dispositif d'enchantement. Je proposerai alors un approfondissement du modèle existant et conclurai en montrant comment de la rencontre entre des pratiquant·es spécifiquement disposées et des dispositifs produits pour partie par l'industrie du tourisme découlent trois « cadres de l'expérience » montagnarde (Goffman 2009).

Chapitre 7

EXPÉRIENCES ÉMOTIONNELLES ET PRATIQUE DE LA RANDONNÉE

Dans ce chapitre, après avoir exposé quelques repères sociohistoriques, je précise les raisons méthodologiques qui m'ont poussé à privilégier la restitution d'une seule description ethnographique⁹⁹ et une démarche inductive pour rendre compte des expériences émotionnelles induites par les randonnées pédestres. Ensuite, j'expose les différentes séquences émotionnelles (Quéré 2022) par lesquelles les émotions se manifestent, ce qu'elles font aux pratiquant-es et ce qu'on leur fait. En effet, si les apprentissages des plaisirs amorcent une mise au travail des émotions, celle-ci se poursuit via une procédure d'articulation de deux régimes émotionnels. Plus aisément observables, car plus sujets à verbalisation, il y a des réactions affectives qui font l'objet d'un apprivoisement sur le mode de la rationalisation. Ainsi en est-il, par exemple, de la gestion de la peur, émotion à la fois inévitable, nécessaire, mais à contrôler et ce peu importe l'activité récréative. Puis, plus difficilement perceptible et discret, il y a l'appropriation progressive d'un lâcher-prise qui peut mener à une relation sensuelle, esthétique à l'espace montagnard ainsi qu'à un sentiment de libération qui peut revêtir différentes formes. Ces deux régimes émotionnels, s'ils peuvent paraître antagonistes, ils apparaissent pourtant complémentaires et indispensables aux expériences de randonnées alpines. Enfin, je tiens à montrer que ces expériences émotionnelles ne sont compréhensibles qu'en rapport au cadre d'expérience de la vie ordinaire. En cela, l'enquête débute en amont de la randonnée et se conclut quelque temps après le retour chez soi.

1. Les focales de l'enquête

1.1. Les conditions historiques des expériences touristiques

En guise d'introduction et afin de mieux situer les expériences émotionnelles propres aux activités récréatives contemporaines, il semble nécessaire d'apporter quelques éclaircissements concernant les antécédents historiques qui ont concouru à leur émergence. Comme le démontre le sociologue des émotions Julien Bernard, « les émotions sont soumises à l'historicité et leurs formes, l'intensité de leurs manifestations, ou les objets sur lesquelles elles portent, peuvent changer. » (Bernard 2017 : 181) Or, les émotions n'ont pas toujours été au cœur des expériences touristiques et/ou de loisir. Au sujet de cette dernière, comme le montre Alaluf (2019), les études de l'industrie touristique et ses produits (Bell et Lyall 2002 ; Coleman et Crang 2002 ; Friedberg 1993 ; Watson et Kopachevsky 1994) mettent en lumière un point d'accord : le tourisme repose sur une expérience. Néanmoins, d'un point de vue historique, la mise en avant des émotions au sein de cette expérience s'avère plutôt récente. Un bref détour historique met en évidence que depuis la seconde moitié du XXe siècle, trois processus sociaux ont logé les émotions au cœur de l'expérience touristique (Alaluf *Op. Cit.* : 41-42). Héritage romantique, le premier correspond à « l'émotionalisation de la nature » ; il adjoint à la nature les notions d'authenticité, d'harmonie et de

⁹⁹ En réalité, je me suis autorisé quelques écarts nécessaires pour mieux dissenter certains points d'analyse.

sensibilité et accentue « l'expérience individuelle, le plaisir, les sentiments et l'émotion » (*Ibidem*). Le second consiste en l'introduction d'une alternance émotionnelle qui émane de la restructuration des temporalités du quotidien entre un temps de travail qui se réduit et la démocratisation des vacances. Enfin le troisième, c'est celui de la « standardisation du tourisme comme loisir » qui résulte de la rationalisation du temps du tourisme et du caractère « prévisible » que revêtent alors les vacances (*Ibid.*). Dès lors, les touristes et les pratiquant-es de loisirs doivent être envisagé-es comme les consommateur-ices de produits qui :

- Favorisent un rapport singulier aux expériences. Les pratiquant-es consomment en vue de paramétrer leur expérience selon ce qu'ils et elles estiment être leurs envies.
- Se défont d'une part des obligations et contraintes organisationnelles. Par exemple, le recours à un guide permet de se décharger du choix des modes de locomotion, de l'itinéraire, de la logistique, *etc.* De la sorte, ils et elles aménagent un espace-temps plus vaste pour les expériences émotionnelles individuelles.

Il y a une décennie, sur la base d'un état de l'art, la géographe Hécate Vergopoulos définissait l'expérience touristique comme (2016) :

- Ce qui se joue lors des situations vécues, tout ce qui advient aux touristes dans le cadre de sa pratique,
- Un processus d'apprentissage d'un monde autre,
- Une programmation de la consommation pour l'action touristique.

De manière analogue, en passant en crible analytique l'approche marketing de l'expérience touristique, la géographe met en évidence que :

« [P]eu importe l'(in)authenticité de l'offre, l'expérience que l'on en fait, elle, est toujours authentique : on peut ainsi être authentiquement déçu devant un simulacre que l'on reconnaît comme tel. Ce dont on fait alors (authentiquement) l'expérience, c'est le cadre de l'expérience touristique, ou encore le cadre communicationnel et marchand par lequel l'expérience touristique nous est proposée. (Ibidem : 2)

Autrement dit, les touristes font moins l'expérience d'un voyage et d'un rapport authentique aux lieux visités que l'expérience d'un programme de consommation. L'affirmation est doublement modérée pour les pratiquant-es d'ARS de montagne. Dans un premier temps, plusieurs enquêté-es infirmeraient ce constat tout en soulignant la proximité entre ces deux activités. Ainsi, *Partir en montagne* peut être décrit comme un voyage de proximité motivé par la recherche de dépaysement (cf. Chapitre 4). Aussi, le voyage touristique peut-être un prétexte à faire des randonnées. Et même, pour certaines les expériences de voyages disposent aux séjours en montagne, plus particulièrement au trek (apprentissage des usages spatiaux par les locaux, vivre dans un environnement dépayasant). Dans un second temps, du point de vue

des modalités pratiques, il faut reconnaître aux ARS de montagne plus de latitudes dans leurs exercices que celles des voyageurs à l'étranger. Par exemple, il est plus aisé et fréquent de faire l'expérience d'une randonnée sans le recours à des services ou des tierces personnes (guides, *tour operator*, office de tourisme, agence de transport, *etc.*).

1.2. L'étude de cas ethnographique comme moyen de compréhension des expériences émotionnelles

Quelques éléments doivent être soulignés quant à la conception de la description ethnographique de la sortie et de son interprétation qui figure dans les pages qui suivent. Cette randonnée a été sélectionnée parmi d'autres pour trois raisons préalables.

Premièrement, cette excursion s'est déroulée en compagnie d'un enquêté qui, en plus de correspondre au profil l'idéal-typique du pratiquant d'ARS de montagne¹⁰⁰, exerce la profession de guide de haute montagne. Dans ce sens, je le percevais comme un entrepreneur de morale qui de plus avait déjà collaboré dans le cadre d'autres recherches en sociologie. D'un point de vue subjectif, le caractère exceptionnel de cette randonnée tenait à ce qu'il s'agissait de la première excursion accompagnée avec un enquêté, un professionnel de la montagne qui plus est, après le confinement.

Deuxièmement, je me suis rendu compte que cette sortie plus que d'autres m'avait profondément marqué. Déjà parce que comme je le montrerai, elle a bousculé mes habitudes de randonneur, mais aussi, et surtout, car je me suis vu la raconter à de multiples reprises à mes proches comme à mes collègues. Et d'une manière que je m'expliquais mal, elle me semble toujours à la fois singulière et contenir toutes les expériences émotionnelles que je reconnais aux randonnées. Encore à ce jour, je me souviens le plaisir et le ravissement qu'elle m'a apporté à la fois en tant que randonneur et en tant qu'ethnographe : c'était comme si tout s'était passé à la perfection, cela faisait évidence. Cela activa alors un vieux réflexe d'anthropologue : là où il y a évidence, il y a matière à s'interroger.

J'en viens donc à la troisième raison qui m'a conduit à cette étude de cas ethnographique. Pour l'explicitier, je vais m'appuyer sur les propos de l'anthropologue de la communication Yves Winkin. Ethnographe féru d'interactionnisme, nombre de ses travaux, notamment ceux autour des marches urbaines et du tourisme, sont traversés par la notion d'enchantement (Winkin 2020; Lallement et Winkin 2015). Si je devais lui confier un récit de ma randonnée baugienne avec Patrick, il me répondrait certainement, en invoquant les propos d'Erving Goffman, que l'absence de fausse note apparente de la situation m'a rendu « euphorique » (Winkin 2020). Pour m'inviter à y réfléchir plus avant, il ajouterait alors que « si l'euphorie est relative à l'interaction, et limitée comme celle-ci dans le temps et dans l'espace, l'enchantement se rapporterait à des lieux et paysages créés dans l'intention d'induire chez ceux qui les fréquentent un état de permanence euphorique » (*Ibidem*). Pour le dire différemment, ce n'est pas

¹⁰⁰ Il est même le premier enquêté à avoir signifié sa disponibilité pour participer à l'enquête.

pour son caractère idéal-typique que j'ai choisi l'ethnographie de cette randonnée, mais parce qu'elle s'est avérée efficace quant à ce qu'elle m'a fait ressentir, quant à ce que nous avons partagé avec Patrick.

Une efficacité dont j'ai pu me saisir d'un point de vue analytique qu'en la comparant à l'ensemble des autres observations participantes menées lors de l'enquête et surtout à toutes les fois où « *ça ne marchait pas* ». Dans ce sens, l'ethnographie qui suit est aussi le fruit de réécritures successives. Parce que j'ai parcouru, au moins en partie, certains tronçons de cette randonnée par quatre fois. Et surtout parce qu'en multipliant les expériences où « *ça ne marchait pas* »¹⁰¹, les expériences dont les « opérations de cadrages » étaient perturbées, j'ai pu objectiver les « cadres de l'expérience » qui rendait efficace cette randonnée où tout a « fonctionné » (Perera et Beldame 2021; Goffman 2009). Les descriptions ethnographiques et leurs interprétations suivent ainsi la trame chronologique d'une excursion en montagne qui s'est déroulée du matin à la fin de l'après-midi. En me référant au jargon de la sociologie pragmatique, je dirai que j'ai procédé à un découpage qui met en évidence les « épreuves » successives qui visent à rendre authentique l'expérience de randonnée (Bessy et Chateauraynaud 1995; Michalon 2023) du point de vue des jeux émotionnels.

2. La conjuration des émotions authentiques de la montagne

2.1. Attention éduquée pour émotions en attente.

Avant d'initier l'interprétation de cette description à proprement dite, il faut nécessairement s'intéresser à un hors champ constitutif du travail ethnographique, et des sorties montagnardes. En effet, ethnographes comme randonneur·ses ont cela en commun qu'avant même leur arrivée en montagne, leurs regards sont déjà informés et disposés par de multiples expériences sociales. Pour ces deux voyageur·ses qui s'aventurent dans de singuliers lointains humains,

« *Le langage observationnel de l'ethnologue, tout autant, mais autrement que celui du voyageur, ne dit pas le monde ; il en parle [...] Rien ne tombe sous les sens, fussent-ils ceux d'un naturaliste. L'observation requiert l'attention, donc l'éveil de l'intérêt ; et l'attention ne naît pas au seul contact du spectacle du monde.* » (Lenclud 1995)

L'anthropologue Gérard Lenclud poursuit et nous interpelle quant à l'origine et à l'orientation de ces attentions. Les expériences avec des entités et des milieux autres, fussent-elles aussi encadrées, voire standardisées, que celles relatives aux espaces montagnards, attirent notre attention en ce qu'elles suscitent de l'étonnement et que l'on y « reconnaît » autre chose (*Ibidem*). Cette attention « éduquée »

¹⁰¹ Pêle-mêle, je pourrais écrire longuement sur la colère et les disputes générées par l'inconfort des uns, sur la déception du retour anticipé et de l'abandon d'une ascension, sur l'incapacité de lâcher prise avec les soucis du quotidien, de la frustration des chutes à skis ou des blessures inconfortantes, *etc.*

(Ingold 2018) ou l'apprentissage des plaisirs¹⁰² des randonneur·ses, s'appuient prioritairement sur les imprégnations répétées au milieu, aux relations sociales et aux cultures motrices actualisées.

À cela s'ajoute que, du point de vue de la sociologie des carrières, les ARS de montagne apparaissent comme des pratiques individualistes, au sens que les apprentissages et les incorporations qu'elles mettent en mouvement s'acquièrent et se définissent avec l'action et non avant (Thircuir 2020).

Dans son récit de vie, Patrick, sans les héroïser pour autant, fait de multiples références aux figures qui ont marqué le monde de l'alpinisme et de l'escalade, les pratiques par lesquelles son engagement personnel et professionnel s'est réalisé.

« Faire des courses, grimper des voies, tu sais à l'époque il y avait Edlinger, c'était l'époque d'Edlinger alors le niveau d'escalade progressait rapidement, on osait aller dans le 7 [Patrick sourit, je perçois un certain engouement dans sa voix ; l'évocation d'Edlinger, grimpeur de renom qui a toujours fasciné mon père n'est pas sans m'affecter également] alors qu'il y avait une certaine barrière psychologique avec ça. Et puis, c'était un groupe d'ami avec qui on sentait que finalement c'était assez accessible et puis, heuu... la montagne s'ouvrait à nous quoi ! [rire bref de Patrick]

- *Et qu'est-ce qui as été le déclic pour t'engager là-dedans ?*
- *Alors, ça ce n'était pas vraiment un déclic. Ça faisait déjà longtemps que je voulais me rapprocher de ces pays-là et puis partir de Rouen où il y avait une météo exécrable tout le temps, moi je vivais beaucoup... j'avais besoin d'être dehors, tu vois. » [Patrick]*

Même s'ils servent de repères et de références socialement partagées, ce ne sont pas des imaginaires ou des représentations sociales qui définissent les possibles orientations pratiques. Ce n'est pas tant le fait de vivre « à l'époque » des fascinant·es ouvreu·ses de voies en montagne que l'impulsion d'un « *besoin d'être dehors* » et ses relations sociales qui importe dans son parcours. Par ailleurs, dans ce cas de figure, ce sont aussi des relations sociales antérieures qui l'ont prédisposé à participer à cette enquête.

Penser les expériences émotionnelles nécessite un second pas de côté. Pour revenir aux premiers gestes d'une randonnée, on le voit, avant même de se trouver au cœur des massifs alpins, les pratiquant·es amorcent déjà une forme de rupture avec le cours ordinaire de leur existence : ils et elles sont déjà dans l'attente. Or, comme l'explique Pierre Livet, selon son approche différentielle, les émotions émergent d'un décalage entre la perception d'une situation et les attentes de l'individu (Livet 2009); soit ses désirs, ses envies ou ses besoins. Cet écart qui se joue entre situation présente et projection future produit un mouvement de « révision » où « il s'agit de mettre sa perception du monde en accord avec ce que nous dit le monde "objectivement" » (Bernard, 2015 : 8). En somme, l'émotion est conçue comme disposition à l'action. Pour comprendre les enjeux émotionnels qui se manifeste dès les préparatifs d'une randonnée, il me faut détailler ce que ces attentes traduisent et comment.

¹⁰² Cf. Chapitre 4.

Premièrement, ces attentes constituent des indices dispositionnels quant aux sentiments moraux auxquels les situations se réfèrent. Comme l'enquêté le signifie dans la partie qui suit, l'expression d'un dégoût lorsqu'il évoque le comportement ostentatoire des étudiant·es, l'élitisme des guides chamoniards ou la condescendance de ses clients disent quelque chose des émotions liées au « sens de sa place » (Bernard 2015 : 15). De la sorte, on pourrait dire que Patrick se sent dans sa montagne à partir du moment où il peut prendre ses distances avec la société de consommation et se soustraire de rapports de concurrence ou d'obligations.

Deuxièmement, elles expriment des dispositions affectives face à un évènement ambivalent : *partir en montagne*, c'est s'organiser pour faire une expérience singulière et en partie imprévisible. Pour Patrick, s'aventurer en montagne suppose de trouver le juste équilibre entre le contrôle et le détachement. Dans son entretien comme lors de notre randonnée, la montagne qu'il affectionne, il l'a décrit comme le lieu de « l'aventure », mais aussi du « calme » et de la « déconnexion » d'avec certains aspects de la vie ordinaire.

Cette expérience de la montagne ne lui préexiste pas. Comme toutes les enquêté·es interrogé·es, il doit se donner les moyens de créer les conditions propices à cette expérience. Ici, il est impossible de présupposer de ce que Patrick a ressenti, mais je peux me faire l'écho de mes expériences et des récits d'autres pratiquant·es. En effet, dès le moment où les pratiquant·es préparent leurs sacs à dos, ils et elles manifestent un changement d'état affectif. Ce dernier oscille entre diverses manifestations assez clivées entre appréhensions et excitations.

Certain·es se montrent anxieuses voire angoissé·es. Dans les cas les plus extrêmes, quelques un·es confessent même des nuits agitées voire des insomnies. Peurs et inquiétudes se cristallisent autour de deux thématiques. Dans un premier temps, il y a la peur de l'oubli matériel (les crampons ou les peaux des skis, la lampe frontale ou surtout les différentes couches de textiles) ou celle du manque de vivre (nourriture ou eau). Souvent ces peurs se matérialisent par une compensation matérielle, l'anxieux·se emporte « trop » de ci ou de ça. Un choix qui se paie par le poids du sac à dos et qui occasionne jugements et railleries entre les randonneur·ses. Après coup, ils et elles en tirent ou non une leçon pour la sortie suivante. Dans un second temps, un défaut de connaissances et/ou de confiance peut s'insinuer chez celles et ceux qui doutent des conditions de réalisation de la sortie et/ou de leur capacité à « affronter » le « challenge » technique ou physique qu'elle représente. Or, c'est le prix à payer pour vivre cette « aventure émotionnelle » comme l'exprime Clémentine : c'est justement ce « gros côté émotion » qu'elle cherche en montagne. Or celui-ci ne débute ni ne finit durant la sortie manifestement.

D'autres, à l'inverse, ne tiennent pas en place, impatient·es qu'ils et elles sont à l'idée de partir. Dans le cas, de raid ou de trek, les heures qui précèdent l'expérience montagnarde donne lieu à des retrouvailles avec soi-même, avec des ami·es ou des membres de la famille. Elles peuvent déjà marquer une forme de rupture avec l'ordre social du quotidien en célébrant la réunion des membres de la future randonnée par

un apéro, un repas ou d'autres « rites de convivialité » qui visent à favoriser un esprit de cohésion en vue de l'excursion ou du séjour montagnard à venir (Bryon-Portet 2013).

Toujours désirant même lorsque le doute s'en mêle, les enquêté·es peuvent comme dans ces cas de figure, décrire un débordement émotionnel (Bernard 2009: 170). La perspective de partir en montagne, catalyse des émotions qui traversent et circulent dans les corps. Du point de vue de la sociologie des émotions, on constate alors qu'elles activent « une ou des dispositions sensibles de la part de ceux qui assistent à leurs manifestations » (*Ibidem*). Il existe alors différentes procédures afin d'opérer à une « moyennisation de la tension émotionnelle » (*Ibid.*). L'anxieux·se peut se voir rassurer par un proche, compulser toutes les sources d'informations quant aux conditions météorologiques, réviser ses cartes IGN pour ne pas se perdre, *etc.* L'impatient·e peut canaliser son énergie dans les multiples « tâches » à accomplir durant les préparatifs : emballer des aliments rationnés, remplir les gourdes, faire l'inventaire et ajuster les couches de vêtements nécessaires, réunir et évaluer l'état de l'ensemble de l'équipement, vérifier le trajet pour se rendre sur place et l'itinéraire à suivre ; prévoir, anticiper et rationaliser en somme les moyens de l'expérience à venir. Si l'expression de ces émotions est largement jugée comme normale, il en est tout autrement avec la tristesse, le désespoir ou la colère qui signent plutôt une forme de désintérêt sinon d'hostilité au projet de randonnée. Ainsi, lors de ces préliminaires, « [l']émotion est comme travaillée à distance, façonnée dans l'expectative, avec l'intention affichée que "tout se passe pour le mieux". » (Bragard, 2003 : 2).

2.2. S'accorder et s'imprégner. Les prémices de l'expérience émotionnelle de la randonnée

Alors que je viens à peine de réactiver les contacts avec les premiers répondants à ma recherche d'enquêté·es, je reçois un message de la part de Patrick qui me propose un rendez-vous avec parcimonie « Bonjour, la météo est belle pour mardi. Partant pour une sortie ? » Quelques échanges plus tard, je lui confirme ma disponibilité. Il a déjà instauré le tutoiement entre nous et m'indique qu'il peut venir me récupérer au parking du Décathlon de Grésy-sur-Aix le lendemain à 8h32 précisément. Le 8 septembre 2020 au matin, après une nuit un peu agitée où l'excitation se mêlait une pointe d'anxiété, j'arrive sur place avec un peu d'avance. La vue de l'enseigne me tire un sourire cynique ; c'est donc ici que tout commence. Patrick accuse un léger retard, j'appréhende un peu : c'est à la fois ma première sortie de terrain de la saison et la première fois que nous nous rencontrons avec Patrick qui s'avère être un guide qui plus est. Je ne peux m'empêcher de vouloir me montrer à la fois à la hauteur en tant qu'enquêteur, mais aussi en tant que compagnon de randonnée. Cette légère anxiété s'estompe bien vite, Patrick sort de sa voiture, m'accueille avec un grand sourire et m'invite à le rejoindre d'une voix douce et calme. Je me rapproche, nous nous saluons de loin, mesure de distanciation sociale oblige. Patrick fait ma taille tout en présentant une carrure plus musculeuse et trapue. Son visage, la peau tannée par le soleil, est encadré d'une chevelure et d'une barbe, courtes et grisonnantes. Il porte de légers vêtements adaptés à la chaleur

estivale et à l'effort, un t-shirt vert fluo respirant, un short et des chaussures de randonnées semi-montantes en cuir.

En route, nous faisons connaissance. Pour commencer, il m'interroge sur mon sujet de thèse. J'essaie de me montrer aussi clair que possible et transparent afin d'anticiper toutes formes d'inquiétudes et de contrecarrer certaines préconceptions. Je décris mon parcours académique en expliquant que ma démarche est tributaire de ma formation en anthropologie sociale. J'explicite bien ce qui la distingue du travail d'un journaliste ou d'un psychologue pour éviter les confusions que peuvent introduire, d'une part l'évocation de l'enquête et, d'autre part l'étude des émotions. À ce sujet, si j'assume travailler sur cette question, je tends tout de même à en édulcorer la charge, à me justifier. Je précise m'intéresser aux dimensions sensibles des randonnées tout en explicitant que mon rôle n'est ni de déterminer la nature des émotions ni d'évaluer le comportement émotionnel des individus. Je n'insiste pas, Patrick me fait vite comprendre qu'il n'est pas étranger aux mondes des sciences sociales. Il a déjà participé à différents dispositifs d'enquêtes et m'explique qu'il connaît personnellement le sociologue des pratiques récréatives de montagne, Jean Corneloup. Il m'explique plus tard qu'ils se sont connus alors qu'ils étaient tous les deux étudiants en STAPS. Ils se sont revus, mais désormais, il est moins aisé d'échanger, alors qu'il assume un point de vue plus pratique, le sociologue lui adopte maintenant un angle d'approche théorique. Je note mentalement la distinction que Patrick opère et m'impose une certaine vigilance quant aux mots et aux tournures de phrases que j'emploie. Énumérant ses collaborations avec des chercheur-ses, il tient visiblement à me préciser que toutes ces expériences n'ont pas été heureuses. Il se souvient avoir été démarché en montagne par un groupe d'étudiant-es qui lui ont laissé une certaine amertume. Leurs voitures, leurs musiques et leurs accoutrements l'ont perturbé ; ils importaient avec eux un mode de vie et des valeurs qui contrevenaient à sa recherche de « *calme* » et de « *déconnexion* ».

Je l'interroge, ensuite sur ses antécédents personnels : il me répond en retraçant brièvement son parcours professionnel, sa trajectoire résidentielle et les recompositions de sa vie de famille¹⁰³. Quant aux pratiques auxquels il s'adonne, il précise qu'il « *s'est mis récemment à la randonnée pédestre* ». Jusqu'alors, il privilégiait plutôt le ski de randonnée et l'alpinisme. Durant l'entretien, il ajoute que, privilégiant « *l'aspect technique* » et une partie de son temps réservé à ses clients, il « *n'avait juste pas le temps* » pour « *la randonnée douce, du week-end familial* ».

Après plusieurs virages en épingle, nous passons derrière un col. Nous nous enfonçons plus avant dans le massif des Bauges qui nous apparaît sous la lumière rasante du matin alors que s'étendent sous nos yeux des prairies verdoyantes baignant dans la brume. Dans la voiture, nous poursuivons notre discussion, mon regard se balade entre mon interlocuteur et le paysage. Puis, un détail attire mon attention : il manque une phalange au bout de son annulaire. Je ne peux m'empêcher de penser aux blessures et

¹⁰³ J'élude volontairement les détails, j'ai déjà donné de plus amples détails à son sujet dans les deux chapitres précédents.

amputations que l'on peut voir dans les documentaires et autres portraits de grands alpinistes et grimpeur·ses.

Que dit son corps de son rapport à la montagne ? Je n'ose pas lui poser la question sur le coup. Il m'apprendra un autre jour l'histoire derrière cette blessure d'alpinisme et commentera avec détachement qu'à présent, la guitare et les voies d'escalade « *très dures* » (au-delà du niveau 6C), c'est fini. Il n'affiche aucune déception et ajoute de lui-même qu'étant « très ouvert » culturellement, il a toujours sur trouver « *d'autres espaces où se faire plaisir* ».

Tout en nous rapprochant de notre destination, Patrick m'explique être arrivé dans la région à l'âge de 24 ans. Sur environ trente ans, il a vu évoluer le paysage et les environs. À plusieurs reprises, lorsque nous croisons des bâtisses en travaux, il répète que quelques années auparavant il n'y avait que des ruines. Au cours du temps, les fermes en piteux états ont été rachetées par des citoyen·es puis rénovées. Alors que l'on traverse un paisible vallon ponctué ici et là par d'anciennes granges en bois sombre, il m'invite à apprécier et contempler le couplage entre la « *douceur du paysage et le travail de l'homme*¹⁰⁴ ». Arrivés au parking du Coudray, nous sortons promptement de la voiture. Avec étonnement, je le vois ranger une corde d'escalade (d'une trentaine de mètres) dans son petit sac à dos noir qui contient également, peu ou prou le même équipement que le mien, à savoir : une bouteille, un casse-croûte, un t-shirt de rechange et une petite polaire microfibre.

Lorsque nous entamons la montée, Patrick fait assez rapidement une pause pour enlever son sweat, je l'imite. L'effort a suffisamment réchauffé nos corps pour que nous oublions la fraîcheur matinale. Jetant un coup d'œil à son téléphone, comme un dernier geste envers ses obligations sociales, il interrompt sa marche en s'excusant : il doit passer un coup de fil. Je m'éloigne pendant ce temps pour préserver son intimité. De retour, Patrick en profite pour me montrer qu'il utilise l'application Iphigénie© sur son smartphone. Il m'explique qu'il la trouve « *bien pratique* », « *ça évite de trimballer de multiples cartes en papier* ». Pour ma part, je lui rétorque qu'au besoin j'ai une carte IGN des Bauges dans mon sac à dos.

En arpentant la large piste gravillonnée (*Figure 7.1*), Patrick m'explique que celle-ci est souvent empruntée en ski de rando. Il faut dire que sa largeur et sa faible pente en font une piste très agréable pour monter l'hiver.

¹⁰⁴ À un autre moment, il utilisera également cette notion de douceur en commentant un panorama et en soulignant comment il est curieux d'observer en hiver les mêmes reliefs alors « adoucissent » par la neige.

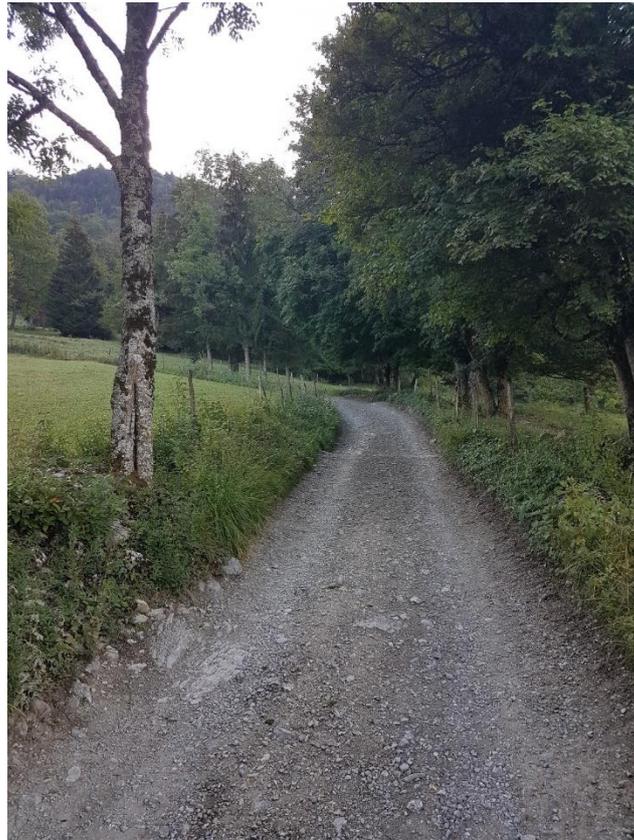


Figure 7.1 : Douce ascension jusqu'au plan des limaces

La pente est douce et notre allure s'accommode au débit de notre discussion sans peine. De mon côté pourtant, je rencontre quelques difficultés. Quand bien même ma posture est celle de l'observation flottante, deux régimes attentionnels entrent en conflit : celui de l'enquête et celui de la randonnée. À certains moments, je dois me concentrer pour parer à la volonté de tout garder en mémoire, à vouloir contrôler la situation de sorte à pouvoir au mieux en restituer l'épaisseur. Puis, pris dans notre discussion, attentif à la marche je me laisse porter par notre rythme. À de nombreuses reprises, nous faisons de courtes pauses. À l'invite de Patrick, je me retourne et celui-ci guide mon regard et pointe sommets, vallées et autres cols. Il ne se contente pas de faire un inventaire toponymique, chacun des espaces se voit animer d'une histoire propre. Tantôt il invoque des « *aventures* » qu'il y a vécues, tantôt il nous transporte en d'autres époques qui expliquent la présence de telle formation géologique ou de tel aménagement.

Alors que la pente se raidit et que nous progressons côte à côte, il revient plus longuement sur son expérience de guide. Dès son initiation, son désir d'exercer ce métier s'est confronté à l'âpre réalité d'un monde social cloisonné qui l'assigne au statut d'étranger. À cette époque, seuls les Chamoniards pouvaient prétendre à la profession au sein de la compagnie des guides de Chamonix. « *ça s'est ouvert progressivement* » ajoute-t-il. Patience et persévérance ont été de rigueur pour que le jeune normand voit

ses efforts récompensés, « *il fallait faire ses preuves, pouvoir dire j'ai fait si, j'ai fait ça, c'était de cette manière que l'on pouvait affirmer son appartenance au groupe* ». Comme le souvenir des étudiant·es évoqué dans la voiture, il juge que ce n'est pas ce qu'il était venu chercher en montagne.

Une fois guide, il a travaillé en libéral profitant alors de la montée du tourisme en espace naturel et de l'apparition des *tour operator*. Il a ensuite encadré et pris part à de nombreuses sorties en France et ailleurs. Il tient à me faire part de sa vision de l'évolution du métier. Durant ces dernières décennies, les comportements des clients ont changé m'explique-t-il. De plus en plus « *consument·istes* », ces derniers n'ont eu de cesse de chercher à « *faire* » telle montagne, tel raid sans trop se soucier de leurs capacités propres à arpenter ces milieux montagnards. En conséquence de cela, ce sont les modalités du métier qui se sont vues altérées ainsi que les qualités des relations entre le guide et ses clients qui se sont vues transformées. Patrick a le sentiment de se voir instrumentalisé en pourvoyeur de services qui doit endosser jusqu'au manque de préparations, physique et mentale, des pratiquant·es d'ARS de montagne avec lequel·les il part. Lui, il me le répète, c'est l'attrait de l'aventure qui l'a conduit à l'univers montagnard. Bien sûr, tou·tes ces client·es ne sont pas à mettre dans le même panier et il apporte quelques nuances. Il y a celles et ceux qui ont du recul sur leurs pratiques et qui se montrent soucieux de l'environnement tandis que d'autres veulent simplement ajouter un exploit à leur liste sans se soucier de la nature ou des autres. Cette absence de capacité réflexive et ce rapport néfaste à la nature, à demi-mot, je crois comprendre qu'elle recoupe aussi d'autres rapports de domination dans ses propos. À cette distinction s'adjoint aussi la critique d'une classe sociale aisée dont les membres exigent tous du guide à partir du moment où ils ont pu s'offrir ses services.

Ponctuellement, à deux ou trois reprises, comme lorsque nous arrivons à la hauteur de la croix d'Allant, nous faisons de brèves pauses. Elles aèrent et créent des espaces de silence dans nos échanges et font évoluer notre discussion à l'aune de ce qui se profile dans le paysage. C'est aussi un moment intéroceptif : on se tourne vers ce que nos corps ressentent. Nous en profitons pour aller uriner chacun dans notre coin, à chacun son panorama pour se soulager. Puis, on se retrouve pour boire un coup.

Depuis notre point de vue qui nous permet d'observer le cœur du synclinal de l'Arclusaz (tout en haut à gauche de la photographie, Figure X), Patrick me montre le mur de pierre qui scinde en deux les alpages de l'Arclusaz. Érigé avec de grosses pierres, ce mur est la trace d'un conflit de propriété ou d'usages entre deux congrégations religieuses.



Figure 7. 2 : Pause contemplative avant l'arrivée au sommet

Rapidement, nous reprenons notre marche et nous revenons à nos histoires personnelles. Nous nous découvrons une expérience passée commune : nous avons tous les deux voyagé à vélo en Géorgie. Nous partageons alors quelques-unes des mésaventures qui ont émaillé nos périples ; les courses poursuivies apeurées avec les meutes de chiens, de drôles de négociations avec des interlocuteur-ices russophones pour trouver un abri pour dormir, les déboires aux frontières militarisées, *etc.*

Alors que nous suivons un chemin pour atteindre la cime du Mont de la Coche (2070 m), Patrick sur le ton de la confiance m'avoue qu'il lui est arrivé d'aller faire du ski (de randonnée) dans ce qui s'est avéré *a posteriori* être une « zone protégée ». S'il est intimement convaincu qu'il faut « protéger et préserver la montagne », certaines réglementations lui semblent par contre « arbitraires », car insuffisamment expliquées. Aussi, il lui semble paradoxal que sous prétexte de réglementation, certaines zones des Bauges ne soient plus accessibles aux humains alors que dans d'autres, à des fins économiques,

on aménage à outrance pour attirer et accueillir des touristes. De mon côté, je campe la position du sociologue qui voit dans la situation des controverses et des conflits difficiles à saisir, car, comme lui-même le souligne également, les intérêts personnels et collectifs sont parfois inextricablement mêlés. En prenant de l'altitude, les arbres disparaissent. Ayant eu récemment un débat avec d'autres randonneur·ses sur l'altitude à partir de laquelle débute l'étage alpin, je m'en remets à l'expertise de Patrick et l'interroge. Pédagogue, il me répond tout en nuance : autour des 1880 m, mais il faut également tenir compte du contexte local d'ensoleillement, si l'on se situe en ubac ou en adret et assurément d'autres paramètres qu'il ignore. À ce stade de l'ascension, il me faut faire une pause dans le récit pour mettre en relief différents points d'interprétation.

D'un point de vue réflexif, il est important de signifier l'interférence entre les régimes affectifs de l'enquête et de la randonnée. Dans cette perspective, l'anxiété et le trouble que j'exprime depuis la veille au soir jusqu'aux premiers pas en montagne, c'est-à-dire sur le terrain, interfèrent au préalable avec ma perception de l'expérience émotionnelle propre à la randonnée à proprement dite. Pour autant, cette interférence constitue moins un bruit qui parasite l'ethnographie que l'indice des mécanismes émotionnels à l'œuvre. Dans ce sens, « les émotions s'apparentent à des sentinelles. Elles signalent, de manière imminente, que quelque chose de significatif est en jeu sur le terrain. » (Héas et Zanna 2021 : 279). Dans ce cas de figure, c'est l'engagement affectif avec mon compagnon de marche et l'environnement que nous arpentons qui me conduit à « prendre mes distances » avec les émotions qui accompagnent ma volonté de faire enquête et à relâcher le contrôle que j'exerce sur l'attention et les affects de l'ethnographe. Autrement dit, tout se passe comme si je devais me rendre affectivement disponible à cette expérience-là tout en laissant derrière moi mes prétentions d'enquêteur.

Deux formes d'ajustements sensibles opèrent : une première, tacite, qui se joue entre nous dès le trajet en voiture et une seconde qui conditionne notre rapport à l'environnement montagnard. Premièrement, je l'ai mentionné plus haut, en me confiant son dégoût pour certaines attitudes qu'ils réproouvent en montagne, Patrick exprime une position dans le monde social. Mais pas seulement. Son discours a également un rôle dans et pour nos interactions sociales, c'est-à-dire que « parler du sentir, c'est aussi se donner les moyens d'actualiser et de faire circuler les émotions entre les individus, une manière de "s'accorder" » (Bonnet et Rochedy 2021 : 185). Aux mots s'allient les gestes. Une fois sortis de l'automobile, nous resserrons les lacets, nous ajustons les sangles des sacs à dos, nous finalisons de nous apprêter en randonneur·ses. Puis, le rythme cardiaque et la pente, les efforts et la chaleur estivale s'intensifient. Les premières gouttes de sueur perlent et glissent sous les t-shirts. Par mimétisme, presque synchrone, nous enlevons nos légères vestes. Il guide, je suis de près. Il m'invite à une pause et oriente mon regard ; je réponds, un peu comme si nous exécutions une chorégraphie ensemble. Forcer, boire, pisser, souffler, tout se passe comme si les matérialités corporelles se rappelaient simultanément à nous. Chacun de ses moments est à la fois écoute de soi et attention à l'autre. La randonnée en binôme se fait à la fois expérience personnelle, voire individuelle, et coopération : « Les action co-opérative constituent

une forme puissante, voire presque intime, de sociabilité. En façonnant nos propres actions avec des ressources similaires à celles que l'autre emploie, *nous habitons chacune des actions de l'autre*.¹⁰⁵ » (Goodwin 2017 : 11). Cheminer ensemble, s'accorder à l'autre, guider par l'autre – et parfois même s'encorder littéralement : le guide ayant le rôle de, « *leader* » ou « *premier de cordée* ») – requiert une double régulation des distances, ce que l'on nomme en sociologie des émotions, « l'eumétrie ».

L'observateur participant, comme le nouveau venu dans un groupe ou comme les professionnels dont le travail quotidien nécessite d'être en contact direct avec des situations émotionnelles, doit apprendre à se comporter face aux émotions, manifester l'attitude morale qui convient, bref, montrer qu'il maîtrise correctement les règles de sentiment propres au milieu. C'est pourquoi l'analyse du travail émotionnel et la description de l'eumétrie (conçue lato sensu comme double distance, de soi à soi et de soi à autrui) et de ses variations en cours d'enquête [...] de problématiser et théoriser la notion d'empathie comme un processus, un travail cognitif, plus qu'un état. (Bernard 2008 : 128)

Si dans la description ethnographique on peut déceler les prémices d'un travail émotionnel, je reviendrai plus spécifiquement sur le sujet plus loin. Ici, ce qui est intéressant de relever c'est la mise en place progressive d'une relation et de rapports propices à l'empathie. Et force est de constater que le guide de montagne comme l'ethnographe en situation d'observation participante ont cela de commun qu'ils ont cultivé des méthodes et des dispositions professionnelles (par le dévoilement, la remise de soi, le mimétisme, la co-écoute) qui participent activement à créer l'espace et les sentiments favorables à l'expérience émotionnelle. Ainsi si s'accorder c'est faire preuve d'empathie et amorcer un mouvement de rapprochement, il s'agit aussi de faire preuve d'un certain tact pour ne pas inhiber les réactions affectives de l'autre. En tant qu'ethnographe, je ne cherche ni à expliquer ni à savoir, mais plutôt à comprendre en me donnant les moyens de ressentir et de m'émouvoir des situations d'enquête, de sorte à laisser « jaillir de l'inattendu » (Laplantine 2009: 55-56). En tant que guide, Patrick, discrètement, prend soin à favoriser des liens de solidarité, une certaine empathie entre nous afin d'une part, de déterminer les latitudes de ce que nous pouvons expérimenter ensemble en montagne et d'autre part, d'insuffler une tonalité émotionnelle et de créer l'ouverture sensorielle à partir desquels l'environnement montagnard nous imprègne.

Enfin, ce rapprochement intime entre dans ce que Romain Bragard appelle le « rituel excursif » où « ce qui se joue dans la randonnée concerne probablement une intimité qui commence là où celle qu'expose la télévision s'arrête » (2016). Le rapprochement proxémique, l'absence de honte à se dévêtir ou à uriner à quelques mètres d'écart marquent une « désinhibition ritualisée permettant d'éprouver une sauvagerie interdite dans le quotidien de la civilisation des mœurs (Elias 1973) » (*Ibidem*).

¹⁰⁵ En version originale: “ *Co-operative action constitutes a powerful, indeed almost intimate, form of sociality. By building our own actions with the very same resources used by others we inhabit each other's actions.*”

3. Célébration, convivialité et contemplation au sommet

Alors que nous gravissons les derniers mètres, nous faisons la rencontre de deux marcheurs, l'un des deux semble être un guide ou un agent du parc (il porte un talkie-walkie accroché sur une poche de sa veste). Les deux hommes se poussent sur le côté de la sente pour nous laisser la priorité pour monter. Ils ont le sens des conventions me dis-je. Le guide nous salue et demande à Patrick d'où nous venons et ce que nous prévoyons pour la suite tout en saluant le beau temps. Patrick lui répond en expliquant qu'il envisage de faire une boucle autour de l'Arcalod (2217 m, le point culminant du massif, à gauche sur la Figure 7.3 (a)). Le guide paraît surpris, cet itinéraire lui semble bien long à parcourir quand bien même il n'est que midi. Nous nous souhaitons une bonne marche alors qu'ils se poussent. Nous poursuivons notre ascension en parlant moins, je suis plus concentré sur ma respiration en pente raide.

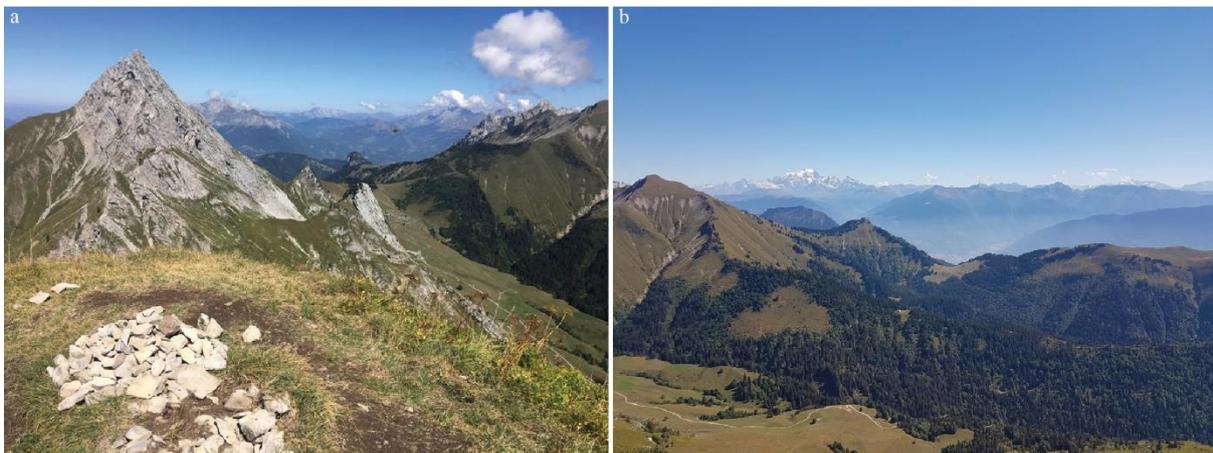


Figure 7.3 : (a) Prise de vue par Patrick depuis le Mont de la Coche. À gauche, L'Arcalod (2070 m) ; (b) Prise de vue de Stéphane sur le Mont Blanc en arrière-plan (4805 m)

Arrivés en haut, la vue est splendide. Nous prenons quelques photographies chacun de notre côté. Patrick, comme d'accoutumé lors de nos pauses en profite pour me présenter les montagnes qui nous entourent, entre autres, le point culminant des Bauges, l'Arcalod, sur sa droite plus, verdoyante et basse, la pointe de la Chaurionde toise la combe d'Orgeval et bien plus loin, les cimes enneigées du Mont Blanc. Je n'ose pas le prendre sur mes photos ni lui demander. De son côté, c'est l'inverse, il me demande même de poser. Je crois qu'il envoie ensuite certains clichés à sa femme ou des ami-es, question de partager un aperçu de notre virée. Pour ne pas prendre froid et habitué à gérer notre sueur, avant de nous installer pour casser la croûte, Patrick et moi changeons de t-shirts puis nous enfilons une couche supplémentaire pour être au sec et maintenir nos corps au chaud. Nous laissons sécher au soleil nos t-shirts du matin encore imbibés par l'effort de l'ascension.

À un peu plus de 2000 mètres d'altitude, en ce jour d'été où le vent se montre paisible, le sommet du Mont de la Coche devient le balcon d'un monde alpin qui s'offre à nos regards, un lieu qui se prête bien

aussi à notre repas de midi. Un contexte favorable pour deux formes de « régime ordinaire de l'enchantement », c'est-à-dire :

« [U]n comportement observable disposant de significations associées et d'une culture propre, pouvant la plupart du temps s'inscrire dans des structures sociales qui les portent, les créent ou les facilitent, et qui en outre font l'objet d'un investissement conséquent de la part de la personne, qui y consacre temps et ressource. » (Baudoin 2023 : 46)

Loin d'être étrangers au « *tourist gaze* » de John Urry (Urry et Larsen 2011), le plaisir et la joie qui m'inonde à la contemplation du panorama alpin présentent une très forte « institutionnalisation culturelle » (*Ibidem*: 47). Indexé sur mes capitaux culturels et accessibles grâce à mes compétences sportives, l'usage des toponymes qui « absorbent une part de l'enchantement » et d'un jargon spécifique par Patrick signe notre appartenance à un groupe de connaisseur·ses et d'habitué·s¹⁰⁶ tout en agissant sur le regard que je porte sur l'étendue parsemée de cimes (*Ibid.* : 49). Et en sens inverse, l'expérience viscérale du vide et l'éclatement des limitations horizontales de ma perception visuelle m'accordent une compréhension tout autre du sublime¹⁰⁷ romantique si souvent illustré par *Le voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich (1818).

Profitant du point de vue, nous commençons le repas par des amandes salées que Patrick me propose généreusement. Son frugal encas se réduit à une pomme, quelques graines et fruits secs. Plus copieux et riche, pour ma part, je dévore un sandwich avec du saucisson et de la tome des Bauges. Je lui propose une barre de céréales, il refuse gentiment. Pendant le repas, Patrick me fait remarquer que cela ne doit pas s'avérer une mince affaire que d'enquêter sur les émotions. Je lui rappelle alors que je ne travaille pas sur les émotions à proprement dit, mais avec des randonneur·ses. Je lui expose différentes définitions des émotions, notamment en distinguant les approches des psychologues et des anthropologues. Et puis, je lui explique ma posture de recherche. Je ne suis pas là pour dire ce qu'est une émotion durant l'enquête, ce sont les randonneur·ses qui me l'apprendront. Il me dit apprécier ce point de vue, cela confirme sa volonté de participer à cette recherche. Il me fait alors part d'une lecture intéressante autour du rôle du stratium¹⁰⁸ dans la motivation et l'assouvissement des désirs. Surtout, il tient à me faire part d'une situation qui l'a particulièrement marquée et qui interroge pour lui, la définition de ce qu'est une émotion.

Lors d'une excursion en ski de randonnée, Patrick et son client font une pause pour se restaurer quand soudain non loin d'eux, ils sont surpris par deux jeunes chamois aux comportements intrigant. À répétition, les deux animaux prennent de la hauteur en grim pant, puis, ensuite, ils « *prenaient plaisir* » à

¹⁰⁶ De manière réflexive, j'ai pu observer chez moi et certain·es enquêté·es la tendance à répéter et partager les toponymes, les expressions vernaculaires et les éléments de langage technique propre à l'univers des pratiques de montagne.

¹⁰⁷ Je passe rapidement sur le sentiment de sublime, car son étude sera approfondie ultérieurement dans ce chapitre.

¹⁰⁸ Une structure nerveuse subcorticale également appelée le corps strié. D'un point de vue neurologique, il serait lié à l'expression des désirs et aux phénomènes d'addiction (Dematteis et Pennel 2016).

dévaler la pente à vive allure en glissant sur leur arrière-train. Une scène qui l'interroge quant à la naturalité de la recherche du plaisir et de l'amusement à travers le jeu.

Si nous mettons une certaine distance avec les lieux de nos quotidiens respectifs, c'est pour mieux les ruminer ou les discuter ensemble. Aussi, nous agissons en nous dépouillant de certaines médiations et conventions ordinaires, comme si un accord tacite nous conduisait à signifier notre détachement ou notre libération vis-à-vis de l'ordre normatif des interactions ordinaires. Dans nos gestes comme nos discours, nous agissons comme si nous outrepassions certaines habitudes et contraintes de nos quotidiens : les parfaits inconnus d'antan deviennent des confidents, on ne prête guère attention à s'exhiber devant l'un ou l'autre pour uriner où se changer, on prend pour acquis le partage des denrées alimentaires. Pourtant, ce nouvel ordre interactionnel qui feint une simplification des sociabilités, des rapports au corps et au monde, ne constitue pas une brèche, un en dehors du social et de sa normativité. En effet, vraisemblance et naturalité font ici l'objet d'une performance consentie qui prend pour scène les panoramas alpins. Cependant, un simple écart à la norme suffit pour que l'authenticité de ce rapport à la nature défaille. C'est la raison pour laquelle, je tenais aussi à ce que celles et ceux qui expriment des points de vue minorisés ou ignorés participent à cette enquête. Sans elles et eux, il aurait été plus difficile de saisir la normativité des pratiques montagnardes et l'efficacité du dispositif à produire de l'enchantement. Demandez ainsi à celui qui n'a jamais mis les pieds en montagne le goût que peut avoir une telle ascension alors que ses chaussures montantes provoquent ampoules et irritations, alors qu'il a encore en tête le mépris du vendeur de la boutique outdoor¹⁰⁹, alors qu'il culpabilise de se savoir attendu par celles et ceux qui montent plus vite. Demandez aux randonneuses si elles se sentent aussi libres que les hommes d'uriner ou déféquer en plein air. L'inventaire de ces situations révélatrices des normes et du statut dominant que nous partageons avec mon enquêté pourrait être largement agrémenté, mais ce n'est pas le lieu ici. Il semblerait donc que les vertus bénéfiques de la montagne, le bien être ou le bonheur que l'on vient chercher à plus haute altitude ne sont ni le produit d'un effort physique, ni des propriétés atmosphériques. Autrement dit, elles adviennent de la capacité des randonneur·ses à les activer ou susciter dans le cours de l'action et en fonction des configurations spatiales.

Le temps du repas, nous convertissons le sommet du Mont de la Coche en l'une de ces

« zones intermédiaires réservées aux touristes excursionnistes offrent à ce public plus nombreux les plaisirs esthétiques de la contemplation. Elles donnent surtout la possibilité de participer à une convivialité permettant de signer son appartenance et de s'identifier socialement dans des paysages, véritables supports des valeurs de cette communauté. » (Granet-Abisset, 2019 : 6).

¹⁰⁹ Cf. témoignage de Maël au Chapitre 4.

Le temps du casse-croûte fournit l'opportunité d'un partage d'émotions et de valeurs. Dans les parties précédentes, j'ai disserté plus sur l'apprentissage à la frugalité et goût de l'effort (Cf. Chapitre 4). Cette description met l'accent sur un second aspect de la commensalité alpine : le partage d'aliment. En effet,

Par la convivialité qu'elle instaure, la commensalité est un facteur de cohésion (les mots convivialité et convives possèdent d'ailleurs une racine commune). Le mot « compagnon », évoquant une relation d'amitié, ne signifie-t-il pas, originellement, « partager son pain » avec l'autre ? (Bryon-Portet 2013 : 151)

Cela peut être comme dans le cas ci-dessus un simple carré de chocolat, dans d'autres circonstances, cafés, thés ou eau de vie peuvent faire également l'objet d'un partage auprès de chacun des membres du groupe. En refuge, le partage s'étend à l'ensemble des tâches domestiques. Enfin, sur le terrain, je l'ai plus souvent observé avec des pratiquant-es régulières ou des résident-es de proximité. S'il y aurait matière à interroger ce que disent les régimes alimentaires et la composition des casses croûtes des randonneur-ses, dans le cadre d'une sociologie des émotions, c'est surtout ces usages sociaux et la commensalité du randonneur-ses qui retiendront mon attention. L'anthropologue Céline Bryon-Portet que j'ai déjà mentionné à ce sujet explique en citant Florence Osty que

« renforçant la solidarité et la force morale d'un groupe, ces rites visent à faire "partager collectivement l'exposition au risque", et "la convivialité agit alors comme une réponse efficace pour gérer collectivement la charge émotionnelle d'un aléa" » (Ibid.).

Et c'est justement sous les signes de l'aléa et de l'exposition au risque que se poursuivra notre itinéraire largement réorienté suite aux conseils du guide plus tôt dans la montée. Ainsi, dès notre repas terminé, Patrick m'apprend qu'il a changé d'avis quant à l'itinéraire à emprunter par la suite. Les remarques du guide que nous avons croisé plus tôt l'ont conduit à reconsidérer son plan initial. De plus, il sent une légère fatigue. Il me demande si ça me convient de faire au plus court. Cela me va. On remballé donc nos affaires et après plus d'une heure à discuter nous voilà repartis.

4. La gestion des émotions autorisées en montagne

4.1. Hors-piste et amplification des émotions valorisées. Quand le travail émotionnel fonctionne

Après être redescendu du Mont de la Coche, plutôt que de revenir sur nos pas nous prenons un chemin plus à l'Est qui traverse un pierrier. Derrière Patrick, je vois qu'il observe en amont en hauteur. D'abord, il nous faut rejoindre l'arrête qui nous mènera sur le versant ouest du Tré le Molard. Pour ce faire, il nous faut traverser un pierrier en pente raide. Distinguant vaguement une sente au-dessus de nous, Patrick m'explique que pour la rejoindre, il faut nous frayer avec précaution un chemin dans les caillasses. Il ouvre la voie et me propose deux options, soit je monte cramponné à ses chevilles, soit je prends mes distances et monte en prenant garde à ne pas rester juste en dessous de lui. Dans les deux cas, il s'agit

d'éviter les projections de cailloux de l'un sur l'autre. J'opte pour le premier conseil. Mi-marche, mi-escalade, les mains sont de rigueur. Juste derrière lui, nous coupons droit dans la pente, entre marche et escalade.



Figure 7. 4 : Photo de Patrick : Point de vue sur le Mont de la Coche après avoir traversé le pierrier. Ce dernier est strié de la sente que nous peignons à apercevoir en contrebas.

Quelques minutes plus tard, nous récupérons la sente qui nous mène sur la crête. D'ici, nous avons une vue d'ensemble sur l'étendue qu'il nous reste à arpenter pour rentrer à la voiture. En poursuivant notre cheminement, le léger sillon que nous suivons se perd dans le bosquet en contrebas. On marque un temps de pause. Le cheminement que nous allons suivre, Patrick l'a déjà tenté il y a 34 ans avec son ex-compagne. Il entreprend de m'en faire le récit pour que je sache à quoi m'attendre. Il sait que ça passe, mais le terrain est difficilement praticable. Il se souvient notamment que sa compagne d'alors avait rencontré quelques difficultés à progresser en descente dans un lit de rivière caillouteux. Le couple a débouché sur une forêt labyrinthique. Une fois en bas, surpris par la nuit, les randonneur·ses avaient dû trouver refuge dans une cabane dans laquelle, heureusement, ils trouvèrent des couvertures. Emmitouflé·es les deux randonneur·ses attendirent le lendemain matin pour repartir. Si le souvenir lui tire un large sourire, il en est tout autrement pour son ex-compagne conclut-il. Il m'interroge aussi sur mes compétences en escalade anticipant alors ce qui nous attendait.

Alors que nous basculons sur le versant ouest, le chemin disparaît. Nous avançons à tâtons. Je suis Patrick. Il prend son temps et effectue de fréquentes pauses pour observer autour de lui, pour inspecter le dévers sur notre gauche à la recherche d'un passage, d'un affaiblissement du dénivelé ou autres caractéristiques du terrain qui pourrait nous permettre de descendre dans l'escarpement rocheux. Néanmoins, avant de pouvoir traverser, il nous faut désescalader l'escarpement rocheux sur un peu moins d'une quinzaine de mètres de hauteur.

Patrick devant, légèrement en contrebas, plaque bien son buste à la pente, il agrippe et tire sur les mottes de terre herbeuse et sur les blocs de calcaire pour vérifier leur ancrage et m'invite à le suivre. À quelques reprises, il me déconseille de me saisir de telle ou telle aspérité rocheuse en me montrant, en tirant dessus, qu'elle se désolidarise de la paroi, qu'il y a du jeu. Alors que Patrick me félicite, pour m'encourager à poursuivre, nous faisons une pause. Patrick s'interroge et évalue le chaos, la verticalité et l'effritement des roches calcaires des quinze derniers mètres à franchir. Et puis il y a cet arbre isolé devant nous qui semble défier la gravité. Après un bref arrêt, Patrick le jauge de haut en bas, le secoue, et déclare que le plus simple c'est de descendre en rappel avec la corde autour de l'arbre. Je plaisante en demandant si l'arbre va bien tenir alors que Patrick est déjà en train de passer la corde autour du tronc. Il double la corde autour, prend une sangle, fait un nœud aux deux tiers du mou pour en faire un baudrier de fortune. Celui-ci s'enfile une boucle à la jambe et une boucle en bandoulière. Il me demande ensuite de faire un nœud de huit et il raccorde le nœud et le baudrier à un mousqueton. Le tour est joué. Je lui demande si je dois descendre comme en escalade le dos bien droit en appui sur mes pieds et par petits bonds successifs, il me répond par l'affirmative, mais qu'on va y aller doucement. Patrick m'assure et guide mes déplacements. D'abord, bien aligné en dessous de l'arbre ; puis, déporté sur la droite en direction du ravin. Quelques mètres plus bas, j'atteins un replat, il m'est possible de me désencorder. Patrick remonte la corde et le baudrier pour pouvoir descendre en rappel sur deux brins. Je bois un coup et je me prépare à photographier son rappel. Suivant son conseil, je me suis écarté de l'escarpement ; un bon conseil, car je l'entends annoncer une chute de pierre quelques instants après qu'il ait débuté sa descente. Il me rejoint ensuite sans encombre.

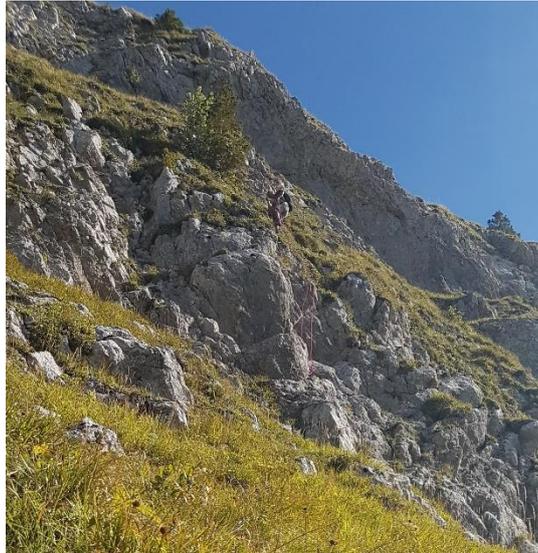


Figure 7. 5 : Prise de vue centrée sur Patrick qui effectue un rappel improvisé

La seule socialisation antérieure des émotions ne suffit pas toujours au bon déroulement de l'expérience alpine. Dans certaines situations, ce sont les émotions qui sont directement mises au travail entre les différents membres du groupe en randonnées. Le travail émotionnel est défini par la sociologue des émotions, Arlie Hochschild, comme « l'acte par lequel on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment. » (2003 : 32), soit une gestion des émotions conçue comme un « effort » plus aisément perceptible pour l'enquêteur·ice via l'observation des « ratés ». La sociologue distingue deux catégories de travail émotionnel : celui dit « de surface » (évocation et instrumentalisation de l'expression des émotions) et celui dit « profond » (modification consciente de l'émotion de son expression à son ressenti). Dans les deux cas, il s'agit de faire face à une forme de dissonance, à un désajustement perçu. Pour la sociologue qui s'appuie sur les travaux de Randall Collins, les émotions peuvent ici être appréhendées comme des capacités ou des prédispositions mises au travail dans les interactions sociales et encadrées par des « règles de sentiments » (qui détermine l'adéquation entre les sentiments et les situations) au niveau des structurations du social (*Ibidem*).

Dans ce sens, on peut déceler comment Patrick agit subtilement afin de s'assurer de ce que je ressens tout en me renvoyant à une maîtrise paisible de soi. Toute l'efficacité émotionnelle réside dans une gestion contingente de la randonnée plutôt que sur un contrôle de l'ensemble de ses paramètres. Il anticipe et se renseigne sur mes antécédents en escalade, sans préjuger de ce qui pourrait advenir en situation. Il réajuste notre itinéraire en s'en remettant à l'expérience de son collègue et il improvise un nouvel itinéraire. Il procède à un travail émotionnel, certainement en grande partie inconscient, qui repose 1) sur l'image qu'il me renvoie, 2) sur son souci de me faire exprimer ce que je ressens et 3) sur sa capacité à maintenir mon attention concentrée sur et dans l'action.

Alors que je suis bien conscient qu'une chute à cette hauteur pourrait s'avérer mortelle, mon rythme cardiaque et mon souffle s'accroissent légèrement. Je sais être en mesure de progresser jusqu'au replat sur lequel est juché l'arbre et aussi je m'en remets à Patrick, qui me rassure régulièrement, qui « *joue les fusibles* » pour reprendre son expression. De la sorte, après coup, je relis cette situation comme l'incarnation de la montagne que chérit Patrick, refuge empli de quiétude et terrain d'aventure. Elle est une réponse à ce qu'il sait de mes récits de pratique et ce qu'il suppose de mes désirs de montagne ; surtout elle est sa réponse à mon enquête sociologique. Paradoxalement, je reconnaîtrai les talents de Patrick à orchestrer une sortie qui a su me plaire dans l'équilibre qu'il a su tenir entre surprise et habitude. De moi-même, je n'aurais assurément jamais pris l'initiative de couper court dans la pente en desescaladant et encore moins à exécuter un rappel à l'endroit de l'arbre, quand bien même je me sais techniquement apte à le faire. Cette sortie des sentiers battus a trompé mes habitudes. Elle a introduit du jeu, dans tous les sens du terme, dans ma pratique de la montagne tout en répondant à des attentes à demi-formulées. Littéralement suspendu à cette corde dans cette situation que je perçois comme insolite,

« tout le monde " joue le jeu ", suspend volontairement la réalité et entre dans un univers parallèle., c'est ici le premier élément constitutif du processus d'enchantement : il faut [...] des acteurs qui adhèrent sans barguiner aux règles tacites de la situation. Il faut se laisser entraîner [par] cette capacité à changer de manière quasi instantanée les "cadres d'expérience" (Goffman, 1974) » (Lallement et Winkin 2015 : 118).

Dans ce sens, je suis à la fois acteur et sujet de l'enchantement que me procure cet événement extraordinaire :

« Proche en cela de l'art de la discrétion tel qu'en parle si bien Pierre Zaoui, ce dispositif conduit à un devenir imperceptible consistant à "glisser subrepticement des êtres et des choses vers les relations qu'ils produisent". De la perception d'un sujet attentif au départ, on passe peu à peu à un sentir anonyme et impersonnel. Au fil du temps, l'individu tend à s'alléger de ses intentions, de ses routines et de ses attentes. En quelque sorte, le sujet se décentre, part en vacances, s'éclipse. » (Thibaud 2023 : 157)

4.2. Hors cadre et confusion émotionnelle. Quand le travail émotionnel échoue

Dans la situation décrite dans les lignes précédentes, il peut être difficile de saisir le travail émotionnel. Un double détour est ainsi nécessaire par des situations désajustées et par l'auto-ethnographie réflexive de cette observation participante. On l'a vu, malgré les bienfaits qu'on lui reconnaît, de la balade familiale jusqu'à la descente à ski dans le plus raide des couloirs, l'espace montagnard demeure synonyme d'un milieu de pratique sans cesse changeant qui apparaît alternativement comme un refuge ressourçant, un terrain de jeu ou un espace du risque.

« En tant que milieu de pratique, mais aussi surtout en tant que milieu de référence et d'évaluation, la verticalité sous toutes ses formes occupe une place fondamentale dans cette mise en jeu réelle ou symbolique de l'existence face à l'incertain, au risque et au destin. » (Bourdeau 1998 : 253)

Dans cette perspective, tou·tes les pratiquant·es sont concerné·es de près ou de loin aux perturbations affectives induites par l'éventualité où la réalité des risques perçus. Paradoxalement, deux attitudes antagonistes, mais nullement exclusives peuvent être observées en milieu alpin. En se référant à la terminologie des enquêté·es, il est possible de distinguer l'attitude « *sécuritaire* » qui s'incarne dans les multiples tactiques que les pratiquant·es mettent en œuvre pour réduire ou éviter autant que possible toute prise de risque, puis l'attitude « *aventurière* » qui vise la poursuite du frisson du risque. Sur le plan affectif, qu'ils et elles « *adorent* » le danger ou soient « *accroc* » à l'adrénaline, qu'ils et elles se montrent réfractaires aux moindres aspects non planifiés de leurs sorties, la peur et ses multiples expressions demeure prépondérante dans les récits de vie des enquêté·es. Constitutive des excursions et autres courses en montagne, elle apparaît peut-être plus que d'autres comme une émotion avec laquelle il faut apprendre à composer.

Ainsi les pratiquant·es font « *remonter des peurs ancestrales* », « *s'amuse à se faire peur* » et dans tous les cas il serait « *même fondamental d'avoir peur et d'agir en conséquence* ». Que ce soit la peur « *du vide* », de ou pour « *l'autre* », « *de l'inconnu* », « *de l'incertain* », « *des animaux sauvages* », « *d'une forêt calme* » ou « *des orages de montagne* », il faudrait « *faire avec* » ou la « *vaincre* ». Certes, les cultures motrices comportent de multiples outils et techniques pour faire face aux aléas montagnards (la rationalisation des moyens techniques, les savoirs environnementaux, les dispositifs de sécurité et/ou contrôle des conditions de pratiques)¹¹⁰. Néanmoins, les pratiquant·es bricolent également de mille et une manières selon les circonstances. J'ai pu observer comment se cramponner aux lanières du sac à dos de son compagnon peut suffire à contrer l'acrophobie, comment la seule présence d'une corde renforce la confiance en soi lors d'une course de crête, comment un surplus en denrée alimentaire ou en eau estompe l'anxiété du manque, *etc.* Cependant, ces tactiques ne suffisent pas toujours à parer à la force inhibitrice que la peur active lorsque son intensité déborde l'individu. Dans ce cas de figure, les pratiquant·es se disent « *trop stressé·e* », « *bloqué·es* » parce qu'il ou elle « *gère mal ça* ». D'un point de vue sociologique, on pourrait dire que la peur fait l'objet d'un travail afin d'être « *métabolisée* » ou « *articulée* » (Kurashima 2021). Trois situations extérieures à la description ethnographique que je développe ici s'avèrent particulièrement éclairantes pour comprendre les tenants et aboutissants de ce travail émotionnel.

Premièrement, voici le récit d'un travail émotionnel de surface qui de l'aveu même de l'enquêté s'avère raté :

« *Deux paniques ! Bon ça va, je les avais encordés, tout ça ; je descends, j'arrive, puis, ça c'est de ma faute, mauvaise réaction, [...] je dis « Jacques, tu rigoles, il n'y a pas de danger là ! » et c'est con, je n'aurais pas dû dire ça ; après je lui ai dit « tu te vaches, vache-toi !¹¹¹ », bon donc il s'est vaché, il s'est calmé un peu ; panique de chez panique ! Puis la copine pareille ! [...] Donc ils ont eu la trouille, et quand je suis arrivé je n'aurais pas dû*

¹¹⁰ Voir chapitre 5 et 6 notamment.

¹¹¹ Se vacher est une expression qui désigne l'acte par lequel un·e grimpeur·se sécurise sa position sur un escarpement rocheux en s'attachant à un point d'ancrage.

rigoler, j'aurais dû dire « oui, tu as raison, c'est dangereux », enfin bref, mais je n'aime pas trop rajouter une couche dans le danger, en général je préfère rassurer. » (John)

Dans cette situation, John qui guide le groupe estime avoir eu une « *mauvaise réaction* ». Alors que l'un des membres du groupe panique, son premier réflexe consiste à essayer de diminuer le ressenti du risque de la personne qui panique en contestant sa perception du risque sur le mode du sarcasme. Or, en dévalorisant le ressenti et la perception de son compagnon, il a obtenu l'inverse du résultat escompté. La peur s'est propagée et a contaminé la troisième randonneuse. En manifestant de l'humour face à son comparse qui panique, il rompt quelque chose de l'empathie et de la confiance qui nouent ensemble les émotions collectives. Autrement dit, en exprimant une sensibilité dissonante à l'autre, il tend à subjectiver et dévaluer sa réaction de panique l'amplifiant par la même occasion. Cette situation où il n'a pas su endiguer la peur constitue une leçon pour John qui, sans peur, aime à « *tromper la mort* ». Il a lui-même représenté un danger supplémentaire pour le groupe, car il n'a pas su trouver la réponse émotionnelle à apporter pour rassurer ses compagnons. Dans cette configuration ce n'est pas tant l'évaluation du risque (qu'elle soit considérée comme objective ou subjective) que la capacité à prendre en charge les émotions exprimées et éprouvées individuellement et collectivement qui pose un problème.

Deuxièmement, lors d'une initiation au ski de randonnée, les précautions particulières dont témoignent Robin et Julien, respectivement le compagnon et le beau-père de Paola, soulignent un second aspect prépondérant au travail émotionnel mis en œuvre pour prendre en charge les inquiétudes de l'intéressée.



Figure 7.6 : Trouver ski à son pied. Avant même note départ, Paola (seconde personne en partant de la droite) rencontre quelques difficultés avec les fixations de ses skis. Robin et Julien à sa gauche se succèdent pour procéder à des réglages de dernières minutes

Pour la jeune femme qui n'a qu'une seule sortie de ski alpin à son actif, la sortie est source de stress depuis la veille malgré une soirée aux tonalités festives autour d'un apéro et d'un repas bien arrosé. Tout au long de notre course, les deux hommes n'auront de cesse de s'enquérir de ce que ressent Paola qui, quant à elle, partage et verbalise ponctuellement ses inquiétudes. Durant la sortie, de son côté, Robin essaiera d'atténuer l'anxiété naissante de sa compagne en faisant preuve d'une vigilance de tous les instants et en puisant dans les ressources que constituent leurs expériences partagées avec plus ou moins d'efficacité : il en fait trop m'avouera-t-elle en entretien, sourire aux lèvres. De l'autre côté, Julien emploiera une autre pédagogie. Il s'adressera à elle tantôt de manière familière comme son beau-père tantôt plus distant comme un moniteur alternant entre invitations et recommandations, entre injonctions et explications. De mon point de vue, à la fois observateur et sujet de ces situations d'apprentissage, il met en œuvre une forme de soin qui puise autant dans leur proximité affective que son expérience professionnelle. De la sorte, l'efficacité du soin qu'il apporte à sa belle-fille repose 1) sur un régime de subjectivation positive qui permet à Paola de se sentir considérer comme une apprenante avec ses singularités et 2) sur un régime d'objectivation qui vise à tenir à distance tout en les banalisant les difficultés physiques, techniques et environnementales que Paola rencontre (Bessy et Chateauraynaud 1995; Rémy 2016). En termes de travail des émotions, il lui permet à la fois d'exprimer ses inquiétudes tout en compensant en lui opposant des émotions plus positives : il la félicite très souvent, il souligne à

quel point elle fait preuve de très bonne faculté d'adaptation pour une première sortie, *etc.* De son côté, contrairement à son fils, il ne laisse rien transparaître qu'une écoute patiente que rien ne semble pouvoir ébranlé. Dans une certaine mesure, il témoigne d'un long travail émotionnel, fruit de nombreuses années d'expérience en tant que moniteur de ski qui se traduit en compétence : celle de « maîtriser la balance des énergies émotionnelles » (Bernard 2009 : 167).

Arlie Hochschild parle de « *réussir la transmutation* », lorsque la gestion des émotions s'avère opératoire (Arlie Russell Hochschild 2017 : 138). Selon elle, la réussite tient à la transformation de trois composantes :

- Le travail émotionnel devient un acte public supervisé par un « metteur en scène » dont on reconnaît l'expertise et la légitimité (notre guide pour la journée s'avère être moniteur de ski qui plus est).
- Les règles de sentiments sont rendues visibles ou énoncées explicitement. À l'instar des GHM et AMM interrogées pendant l'enquête, Julien a suivi des formations, lu des ouvrages afin de garantir le sentiment de confiance et de sécurité, afin de gérer les craintes et les paniques, *etc.* Durant la sortie, Julien n'aura de cesse de se soucier de notre bien-être tout en nous conseillant sur ce qu'il faut ou ne pas faire pour rendre l'expérience agréable (comment réguler son rythme, comment économiser son énergie, comment se sustenter, comment se maintenir au chaud sans trop suer, *etc.*). Une fois au col du Sabot (2100 m), il nous entraîne plus loin pour que notre horizon s'ouvre sur un vaste panorama en précisant que « *c'est pour vivre ça* » que nous avons entrepris cette randonnée à ski (Figure 7.7).



Figure 7.7 : Joie contemplative et expression des émotions. Photographie prise par Robin au col du Sabot (2100 m), massif des Grandes Rousses.

- Les échanges sociaux font l'objet d'un cadrage plus restrictif que dans les situations de la vie ordinaire.

Toutefois, il est des situations où ces trois éléments sont réunis et où la transmutation échoue tout de même. Lors d'une randonnée glaciaire avec trois enquêté-es, nous avons fait appel à un guide de Chamonix pour faire l'ascension du Breighthorn (4164 m) en guise d'initiation à l'alpinisme. Jusqu'au sommet, nous nous en remettons au guide et nous suivons ses directives. Nous ne rencontrons aucune difficulté et nous parvenons à maintenir le rythme qu'il souhaite imprimer au groupe. Nous sommes fin août, les journées sont chaudes sans nous exhorter à presser le pas, il exprime à de multiples reprises son souci de respecter des horaires stricts. Visiblement, cela ne pose aucun problème pour le groupe. Arrivés sur la crête sommitale pour midi, la vue est telle que l'une d'entre nous fond en larmes sous l'effet conjugué du sublime et du vertige. Le temps du casse-croûte, nous nous accoutumons à notre balcon sur le monde alors que notre guide déclare ressentir un léger mal de crâne dû à la rapide variation de l'altitude. Lorsque nous amorçons notre descente, l'une d'entre nous demande si nous pouvons progresser plus lentement, car elle n'est pas à l'aise. En lieu et place, le guide ordonne de nous hâter. Notre camarade sent l'anxiété monter, elle a peur, elle nous le signale, mais le guide lui rétorque sèchement que ce n'est ni le lieu ni le moment et pousse la première de cordée à accélérer l'allure. Nous essayons de rassurer notre camarade puis la pente s'adoucit.

A posteriori, alors que nous rentrons tous les quatre en voiture après avoir déposé le guide chez lui, nous faisons un point ensemble avec mes trois compagnons de randonnées. Il s'avère que les deux femmes n'ont pas du tout apprécié les manières de travailler du guide. Celle qui s'est vue brusquée et forcée de progresser malgré ses peurs nous fait part de ses hésitations à reproduire l'essai. L'autre qui a déjà fait plusieurs sorties d'alpinisme compatit et lui explique que, pour elle, le problème provient de l'attitude du guide qu'elle désapprouve absolument. À mesure que nous en discutons, d'autres détails de la sortie nous reviennent et sont mis en relief. Nous nous souvenons alors comment notre guide se montrait toujours pressé. Nous nous rappelons comment, encordé-es et engagé-es sur les derniers mètres de la montée, un guide l'a interpellé pour lui faire remarquer que les longueurs de corde entre nous dérogeaient aux recommandations canoniques. Notre guide s'est justifié et a alors abrégé la discussion. Pendant notre encas au sommet, le guide nous confia également être contrarié : « ça ne se fait pas » de signifier qu'il fait mal son travail en face de ces clients.

En fin de compte la déception et l'amertume prédominent pour certain-es d'entre nous. On peut émettre différentes hypothèses quant à l'échec du travail émotionnel au niveau individuel et collectif. Dans un premier temps, comme le suggèrent les remarques évoquées après coup, une dissonance émotionnelle semble avoir été constatée. D'un côté, les enquêté-es notent l'impatience et la colère perçues chez le guide. De l'autre côté, il contrevient à la disponibilité que l'on attendait de lui et le rôle qu'on lui

assignait, à savoir prendre en charge l'expérience de celles et ceux qui n'ont jamais été exposés à ces altitudes. Ce serait donc le travail émotionnel qu'il met en œuvre qui fait défaut. Dans un second temps, les enquêtées accusent d'éventuels effets de rapport de genre : il lui est ainsi reproché l'adoption d'une posture de surplomb, une absence d'empathie et même une certaine exaspération qui traduisent un défaut quant aux soins apportés à sa cliente. Plutôt que d'être à l'écoute de sa vulnérabilité, il a exprimé le caractère déplacé de son attitude alors que la progression de la randonneuse était comme entravée par la peur qui l'assailait. Ce sont alors plutôt des interférences entre règles de sentiments (inhérente aux rapports de genre et aux conduites normatives propres à la pratique) qui semblent alors incriminés. Dans un troisième temps, et par conséquent de la précédente hypothèse, on peut s'interroger sur la diversité des socialisations à la peur. Pour l'enquêtée, déjà sujette au vertige, cette randonnée glaciaire constituait une « *première fois* ». Décontenancée par l'intensité de la peur qui émerge de la situation, elle agit telle une décharge affective qui l'inhibe et fait obstacle à ses déplacements. Elle la contraint en somme. En d'autres termes, la manifestation de sa peur s'oppose à celle observée chez d'autres enquêtés tels que John ou Jean-Marc qui partent en quête de l'excitation et du frisson d'une peur conçue comme le signe d'un défi personnel, un signe annonciateur de plaisir.

Il semble ainsi qu'une même émotion recouvre des effets opposés : il peut pousser à l'action comme l'immobiliser. Deux mouvements antagonistes sont donc observés entre affects et règles de sentiments, selon 1) l'habitation et 2) la recherche volontaire de l'exposition aux risques. D'un côté, à défaut d'une habitation voire d'une socialisation adéquate, certain-es enquêtés présentent des lacunes dispositionnelles. En l'absence d'une régulation adéquate, la peur est identifiée comme un affect déplaisant qui se loge dans l'individu et l'envahit. D'un autre côté, à l'inverse, certain-es jouent avec les limites du cadrage opérés par les règles de sentiments, ici le sentiment de sécurité, afin de pouvoir être sujet à la décharge affective convoitée et ressentir du plaisir.

À l'élévation des corps et des forces affectives au grès des verticalités du relief succède toujours la redescente et le relâchement. La compréhension des expériences émotionnelles de randonnées serait incomplète sans la prise en compte du retour à l'horizontalité et à l'ordinarité du vécu émotionnel et social.

5. Achèvement du rituel excursif

5.1. Quand les mots manquent et que les humains en font trop. De la surprenante irruption d'un animal sauvage au gigantisme navrant d'un tracteur.



Figure 7.8 : (a) Prise de vue sur les talwegs orientée vers le Sud ; (b) Photographie prise par Patrick sur le lit du ruisseau des Farnets

Après le pic émotionnel de l'escalade et une traversée rendue difficile par la pente et les rides qui déforment le versant, nous parvenons à un talweg qui ravine le sol jusqu'à la roche au point de former un ruisseau à sec. Nous nous engageons dans son lit pour le descendre tantôt en marchant avec précaution de pierre en pierre, tantôt en désescaladant les décrochements. Alors que nous discutons tout en regardant bien où nous mettons les pieds, Patrick m'exhorte au silence et à l'arrêt l'index droit barrant sa bouche, le plat de sa paume gauche avançant dans ma direction. À voix basse, il guide mes yeux en contrebas, à quelques mètres devant nous. Un faon. Simultanément, pendant cet instant qui ne dure que quelques secondes, en référence à nos échanges plus tôt, il me chuchote « *Regardes, tu vois une rencontre imprévue avec l'animal !* » Dès que Patrick s'est arrêté, à la manière d'une apparition soudaine le faon s'est figé et j'ai fait de même. Ne plus bouger, ne pas faire de bruit. Puis, aussi vite que nous l'avons aperçu, il traverse le ruisseau et fonce pour disparaître dans la forêt. Nous reprenons notre chemin, ravis. C'est un peu la cerise sur le gâteau qui allège nos efforts. Le temps semble se dilater une ultime fois. Quelques mètres plus bas, une source débouche dans ce bras du ruisseau des Farnets. Nous en profitons alors pour remplir nos bouteilles vides, lentement, très lentement, et nous nous désaltérons. Finalement, Patrick repère une sente sur notre droite dans la végétation en bordure. Il est persuadé qu'il s'agit de l'aboutissement du chemin que nous avions vu depuis la crête.



Figure 7.9 : Retour au plancher des vaches. Ce cliché photographique est pris par Patrick qui explique vouloir garder une trace des sentes qui traversent le ruisseau de part en part, formées par les passages répétés du bétail.

En effet, nous le suivons et celui-ci passe proche d'un autre bras du ruisseau où l'eau coule suffisamment pour créer des petits bassins. Patrick pense que nous suivons un sentier creusé par le passage des vaches qui viennent s'abreuver (Figure 7.9). Nous nous engouffrons dans un sous-bois qui débouche sur un petit chalet. Nous nous asseyons ici quelques minutes (il me semble qu'il est environ 16h). J'en profite pour sortir ma carte et essayer de localiser notre position.



Figure 7.10 : L'enquêteur enquêté. Absorbé dans sa tentative de localiser leur point de chute, plus par jeu que par nécessité, Patrick, l'enquêté en profite pour prendre en photographie l'ethnographe avec son téléphone mobile.

Patrick, quant à lui, sait exactement où nous sommes. Il n'y a plus qu'à suivre le chemin. En repartant, il repère des sacs plastiques aux abords du sentier, par réflexe, il va immédiatement les ramasser. Alors que nous prenons de la vitesse en descente, je manque de justesse de me faire une entorse, comme me le rappellera ma cheville douloureuse les jours qui suivent. Je me sermonne intérieurement, je ne sais que trop bien pour l'avoir vécu à de trop nombreuses reprises que c'est toujours dans les derniers temps de la descente que je sous-estime la fragilité de mon articulation et que je finis par me blesser.

De son côté, Patrick pousse un soupir de soulagement. Il souligne à quel point ce moment de relâchement est appréciable. Notre attention se détache de nos gestes et comme par réaction, nos langues se délient. Alors que la pente s'amenuise, nous traversons le pont de Leyrat. Nous débattons écologie politique. À son initiative, nous abordons tour à tour les origines préhistoriques du capitalisme, l'essor du survivalisme, la prolifération des ZAD sur le territoire.

Parvenus à l'orée de la forêt, nous apprécions l'ensoleillement de fin de journée et nous nous engageons à nouveau sur une route goudronnée. Nous passons à proximité du parking de Précherel quelques minutes plus tard. Un couple de randonneur-ses se déchaussent assis sur les sièges de leur voiture. Nous croisons un tracteur dont l'immensité fera l'objet de remarques cyniques de Patrick qui s'interroge : « à quoi bon un si gros et grand véhicule ? ». Arrivé à la voiture, Patrick sort une tablette de chocolat noir de son sac à dos, il en casse deux carreaux, il m'en tend un que j'accepte volontiers et enfourne l'autre dans sa bouche. Après l'effort, le réconfort.

À l'inverse de la première séquence de la randonnée, en amorçant la descente, ce qui fait événement à l'égard de l'expérience émotionnelle semble suivre un *decrecendo* d'autant plus marqué que le relâchement qui mène au retour à la réalité est plus abrupt que le détachement qui s'opère tout en douceur à l'aller. Dans cette ethnographie, le contraste est d'autant plus saisissant qu'il est marqué par deux événements antagonistes.

D'abord, bien loin des espaces aménagés spécifiquement à la marche humaine, un jeune cervidé croise notre chemin dans les chaos rocheux du lit de la rivière. L'atmosphère d'étrangeté qui émane de l'altercation alors que nous grimpons plus que nous ne marchons vient satisfaire un « désir d'ensauvagement » autant qu'une « rupture avec les normes sociales urbaines quotidiennes » (Bragard *Op. Cit.* 2016). Ni en sympathie ni en empathie avec l'animal sauvage (Stépanoff 2021), l'irruption de l'animal altère et immobilise l'espace de quelques secondes nos manières de percevoir, d'agir et de penser. Est-ce un aperçu de ce que le sociologue Jérôme Michalon appelle une « épiphanie anthropozoologique », c'est-à-dire « du moment où la différence entre humains et animaux est révélée ou réévaluée, où elle est précisée, accentuée ou atténuée » (Michalon 2023 : 22) ?

Puis, le monde animal nous apparaît seulement par traces interposées alors que nous cheminons sur le sillon laissé par les vaches venues s'abreuver au ruisseau. Nous perdons de l'altitude et les traces d'activités anthropiques prolifèrent : une petite cabane de-ci, un pont de-là. Même nos discussions semblent à nouveau se resserrer sur les affaires de la vie sociale ordinaire. Puis, alors que le sol se fait asphalté sous nos pieds et que nous croisons l'immense tracteur, nous jouons « à porter un regard critique sur la société marchande et sur ses produits » (Bragard 2016 : 7). Néanmoins, je nuancerais la conclusion de l'anthropologue qui tend à concevoir les randonneur·ses comme :

« Une classe sociale, assez fortement interpellée par problèmes écologiques que soulève son mode de vie, trouve ici un système de valeurs et d'actes qui l'innocentent en rapatriant la gouvernance au soi. [...] Dans ce cadre ludique, ils vivent un « amour de la nature » que la mythologie excursive tend à dépolitiser (Bragard 2016 : 8-9) »

Si le constat prévalait peut-être une décennie auparavant, l'enquête sociologique que j'ai menée tend à montrer l'existence de formes de subversions et de repolitisation du rapport à la nature des randonneur·ses. Comme nous l'avons entraperçu tout au long des chapitres, le plus souvent chez les plus jeunes, certain·es évitent de multiplier les excursions et les trajets en transports polluants, d'autres s'équipent seulement des produits nécessaires, *etc.*

5.2. Le retour. La randonnée comme exhausteur émotionnel

Enfin, lors du trajet en voiture, nous doublons un cycliste, je m'interroge à voix haute sur l'omniprésence du vélo en milieu montagnard. Patrick souligne que « *tout le monde est sportif dans les environs* ». En passant à la Compote, je lui fais part des recommandations de Léna, une camarade

doctorante qui m'a recommandé les fromages de la fromagerie locale. Patrick me propose un arrêt. Je refuse poliment, mais nous en salivons. Patrick m'explique que sa femme est naturopathe. Gourmand, il a eu envie de perdre du poids et a fait un jeûne de 5 jours. Ce jeûne était aussi motivé en réaction au problème de santé de son frère. Je lui apprends que j'ai moi aussi fait un jeûne pendant le confinement. À ce moment-là je me dis qu'il est important que je sois dans le dévoilement. Toujours cette histoire de don/contre-don. Pendant le retour, il me propose de me ramener jusqu'à la gare, car il doit faire une course en ville. Cela me convient et je l'en remercie. Nous traversons son village dont il me décrit la vie quotidienne et ses animations. Je verrais quand j'irai chez lui ajoute-t-il. Je suis donc d'ores et déjà invité. Je l'attends dans la voiture lorsqu'il va chercher le portable. J'ai l'impression de faire une incursion dans le domaine de sa vie privée. Il revient et il me conduit jusqu'à la gare. Nous nous remercions mutuellement, il me sert la main chaleureusement et je le quitte.

On pourrait croire que la randonnée que nous avons partagée avec Patrick est désormais révolue. Or, il n'en est rien, à l'expérience immédiate de cette randonnée succède les multiples mises en récit que nous en ferons Patrick et moi dont cette description ethnographique. À celle-ci, il faut ajouter toutes les fois où nous avons narré cette sortie chacun de notre côté ou, par exemple, lorsque nous en évoquons les souvenirs lors de nos retrouvailles pour la réalisation de l'entretien sociologique. Du bol d'air dominical à l'aventure héroïque, ces récits publics d'expériences toujours intimes – du moins pour l'ensemble de ceux qui ont été recueillis durant mon enquête – comportent deux particularités. Premièrement, lorsque les sorties alpines sont racontées, même pour celles et ceux qui passent la majeure partie de leur temps libre en montagne, elles ne laissent aucune place pour l'insensibilité et l'indifférence. Deuxièmement, ces narrations adoptent toujours un mode emphatique. Un orage peut être perçu comme « *terrifiant* » ou « *fantastique* », un animal sauvage est tour à tour « *extraordinaire* », le vide « *enivrant* » ou « *vraiment flippant* ». Dans cette perspective, cette étape de *storytelling* de l'expérience est essentielle pour comprendre le rôle et la place des émotions. Elle parachève l'enchantement (Winkin 2020) en faisant des randonnées, et par extension de l'ensemble des pratiques d'ARS de montagne, des exhausteurs d'émotions.

Romain Bragard en rapportant la pratique à son usage social et à son historicité, appréhende ces récits comme des indices qui montrent un·e randonneur·se qui « décrit souvent l'aventure comme une évolution, un apprentissage, ou un "dépassement de soi", il vit aussi une héroïsation » (Bragard, 2016 : 6). Cette héroïsation de l'individu que dénonce également l'anthropologue Bruno Latour, s'ancre historiquement dans le sacré moderne du consommateur en « héros civilisateur qui arrache à la nature ses secrets » (Latour in Bromberger 2002: 401). Néanmoins, l'héroïsation n'est pas le seul registre auquel est indexée l'expérience de randonnée. Aujourd'hui, elle est plus souvent vécue comme réalisation de soi ou « la transformation du moi privé en moi public [...] marque une phase nouvelle de l'histoire de l'individualisme » (Illouz 2015 : 116).

Et, dans ce sens, la multiplication des traces photographiques, l'usage des randonnées comme support de *dating*, la mise en ligne des traces GPS, sont autant de pratiques émergentes qui attestent de l'importance de l'évaluation sociale et de ses reconfigurations contemporaines. En considérant que « le changement social concerne en effet à la fois le changement *des* émotions et le changement *par* les émotions » (Bernard 2017 : 209), ces pratiques forment autant de terrains que la sociologie commence à peine à investiguer (Humberstone *et al.* 2016).

Conclusion

Dans ce chapitre, l'étude de la description ethnographique d'une randonnée a permis de saisir dans toute leur épaisseur (Geertz 1998), les jeux émotionnels et leurs ritualités. Appréhendées par le biais des interactions et des cadres de l'expérience (Goffman 2009) qui les voient se former, les émotions apparaissent comme la résultante de « négociations affectives » (Halloy 2023 : 5). L'anthropologue décrit celles-ci comme

« la manière dont la manifestation d'une émotion affecte et, potentiellement, transforme la situation émotionnelle. Ces négociations portent autant sur les vécus émotionnels individuels que sur les conséquences ou effets engendrés par leur expression, et prennent (toujours) place en référence à un collectif » (*Ibidem*)

Ce travail émotionnel entrepris avec soi-même et avec les autres relève de la « coopération heureuse d'une multitude de dispositions » comme disait le philosophe Jon Dewey doublement cité par Halloy (*Ibidem*) et Quéré (2022). Cette coopération est générée par la mise en tension des attentes et des contraintes du réel. Ainsi, dans un premier temps, en considérant l'expectative des préparatifs à la randonnée, on a montré que déjà l'émotionnalité des pratiquant·es est bousculée : ils et elles mettent alors en œuvre une série d'actes propitiatoires en faveur de la réussite du rite excursif (Bragard 2016). Jusqu'aux prémices de l'ascension, les randonneur·ses se détachent de la charge émotionnelle du quotidien tout en modifiant leurs conduites motrices. Ils et elles prennent part à la conjuration des émotions authentiques de la montagne. Ainsi, ils et elles procèdent à différents ajustements sensori-moteurs et émotionnels, soit autant de manœuvres discrètes pour faire advenir l'expérience authentique. Paradoxalement, et dans un second temps, pour atteindre les plaisirs qu'ils et elles convoitent, l'expérience émotionnelle avant d'être celle d'une amplification sensorielle et affective est avant tout un effort, un travail de gestion des émotions. Ce travail peut échouer et auquel cas, il peut conduire à l'inaction. Enfin, lors du retour se joue une troisième forme de négociations affectives. Cette ultime mise à l'épreuve de l'expérience émotionnelle est celle de sa mise en récit et de son partage dans différentes sphères sociales qui conduira ou non à valider moralement et collectivement l'expérience. Les pratiques apparaissent alors comme exhausteurs des sensibilités (émotions et sensations induites par l'expérience). Aventures comme mésaventures peuvent être socialement valorisées et valorisantes. Néanmoins, le risque existe, dans le cas

où le travail émotionnel a été défaillant ou que le jugement de l'expérience conduit au dégoût voire à l'abandon de carrière.

Dans le chapitre suivant, on changera d'angle de vue pour interroger le rapport au paysage qu'induit la pratique du ski de randonnée à l'aune de son apprentissage et du travail perceptif qu'il requiert. Cela étant fait, mon propos s'éloignera du terrain ethnographique pour établir un modèle explicatif qui permettra de saisir d'un seul tenant comment s'articulent émotions, perceptions et dispositions dans le cadre des pratiques d'ARS de montagne.

Chapitre 8

EXPÉRIENCES PAYSAGÈRES ET PRATIQUE DU SKI DE RANDONNÉE¹¹²

¹¹² Ce chapitre est la reprise modifiée d'un article publié dans la revue *Projet de Paysage* (Marpot, Chanteloup et Perrin-Malterre 2021).

L'expérience des paysages alpins a longtemps été associée à des espaces conçus comme des « lieux de désir visuel où l'inhospitalier s'est mêlé en lieu d'émotions, de paysages, plus particulièrement pour les riches visiteurs européens » (Urry 2007 : 78). L'« économie visuelle de la nature », « l'idée que cette nature et ce lieu sont avant toute chose à voir plus qu'exploitables ou appropriables » (*Ibidem*) sont toujours prépondérantes dans les discours de pratiquant-es de sports de nature à l'occasion de pauses contemplatives. De plus, ces pratiques engageraient la capacité des pratiquant-es à identifier des « prises paysagères » (Berque 2015) afin « d'explorer les possibilités d'esthétisation de l'espace » (Niel et Sirost 2008), où « le corps [devient] une centrale d'écoute des sensations » (Corbin 2001 : 28).

Ainsi, en m'appuyant sur les travaux effectués en sociologie du sport par Aurélien Niel et Olivier Sirost (2008), la mise en paysage par le sportif est définie comme ce qui « reflète la manière dont les sens éprouvent une portion de l'espace » en prenant en charge les dimensions sensorielles, vécues et donc subjectives. Les « prises paysagères », quant à elles, désignent non pas des « caractéristiques intrinsèques de l'environnement », mais reposent plutôt sur « l'aptitude de chacun à éprouver un paysage par le biais d'une activité particulière » (*Ibidem* : 184).

Les pratiquant-es, quant à eux, se réfèrent fréquemment au paysage lorsque le temps d'une pause, ils admirent et contemplent un « *espace qui s'ouvre* », un panorama de « *grande nature*¹¹³ » qui s'étend en face d'eux. Ils adoptent alors « une attitude "spectatoriale" et distanciée » (Corbin 2001 : 49), en vue notamment de se dépayser, profitant du paysage montagnard pour marquer la rupture avec leur quotidien souvent lié au mode de vie urbanisé. Cependant, cette approche par le regard se révèle insuffisante pour rendre compte de la multidimensionnalité du paysage pour les pratiquants où sports, nature et paysages apparaissent comme imbriqués, conduisant ainsi à interroger l'expérience sensible de création paysagère.

Dans un premier temps, il s'agira de montrer comment la pratique du ski de randonnée articule différents « paradigmes paysagers » afin de caractériser une « expérience sensible » du paysage (Besse, 2013). Cette dernière requiert l'investissement de ressources matérielles et intellectuelles spécifiques par les pratiquants qui s'engagent, avant même leurs premiers pas en montagne, dans une dynamique de « projet de paysage » au sens où l'« on intervient sur une situation, qui est une situation à la fois humaine et naturelle [...], en modifiant [certains] paramètres, [puis] on mesure comment ça bouge. » (*Ibid.* 2013 : 12).

Dans un second temps, faire paysage sera interrogé sous l'angle de la lecture : les skieur-ses effectuent en effet une interprétation paysagère mobilisant différents registres de connaissances, des expériences pratiques passées aux savoirs nivologiques, topographiques et météorologiques. C'est alors un art de faire émerger des prévisions à partir d'indices qu'il est possible de déceler dans l'environnement que nous décrivons ou, autrement dit, d'actes de perception dans et pour l'action.

¹¹³ Les termes en italique et entre guillemets renvoient aux propos recueillis auprès des pratiquants.

Puis, dans un troisième temps, la focale se resserre sur les corps, les gestes et les objets des skieur·ses afin de saisir comment cette lecture paysagère est indissociable d'une pratique d'inscription paysagère comme expression de soi par la trace. J'interrogerai alors dans quelle mesure faire paysage par le tracé procède d'un art de l'inscription qui exprimerait une recherche d'« *harmonie avec la montagne* ».

Enfin, si l'intérêt pour les relations aux entités abiotiques dans la constitution des mondes humains demeure en toile de fond, on peut se demander si l'expérience paysagère de la montagne par les skieur·ses, « ce n'est pas rechercher les choses que l'on pourrait y trouver, ni discerner leurs formes solidifiées, mais se joindre à elles dans les flux et les mouvements matériels qui contribuent à leur – et à notre – formation » (Ingold 2013 : 199). Penser cette expérience des neiges, des vents, de la lumière, etc., engage alors à interroger un paysage que l'on peut qualifier d'élémentaire.

1. Le ski de randonnée : expériences et projets de paysages

Le philosophe et historien Jean-Marc Besse dans son exposé de 2013 intitulé « Paysage et projet » explicite que tout paysage relève de prime abord d'une combinatoire entre cinq paradigmes : le paysage comme représentation, comme territoire fabriqué et habité, comme réalité matérielle, comme expérience sensible et, enfin, comme dispositif de projet (Besse 2013). Les deux dernières semblent particulièrement convenir à la saisie de la mise en paysage des skieur·ses de randonnée. Le paradigme de l'expérience sensible, d'orientation phénoménologique, appréhende le paysage comme un événement subjectif. Il est une forme de contact avec le monde, soit de l'ordre de l'affectif plus que de la représentation (*ibidem* : 9). Le paradigme du paysage comme dispositif de projet, c'est celui de l'architecte qui va faire appel à différents savoirs et à un imaginaire stylistique en réponse à une situation donnée (*Ibid.* : 12-13). Le projet de paysage est alors conçu avant tout comme l'expression d'une créativité humaine en relation avec le monde qui l'entoure. Lors des préparatifs qui précèdent toute excursion, le ou la skieur·se projette des paysages en vue d'une expérience paysagère. Et cette projection repose sur l'acquisition et la mobilisation d'une capacité à lire le paysage afin d'évoluer à ski dans le milieu alpin.

Bien souvent dans les récits de vie rassemblés, à l'exception de ceux qui se considèrent montagnard·es « *par essence* » et « *de naissance* », les pratiquants de ski de randonnée évoquent la montagne comme un paysage à la fois « *lointain* » et « *magique* », une invitation à l'exploration qui préexiste pourtant sous forme de figurations picturales, filmiques et littéraires. Elle est *une terra incognita* dont l'écrasante et massive présence est décrite tantôt comme fascinante tantôt comme inquiétante, inspirant le sublime.». Depuis un point de vue distant et selon une extériorité présumée, le paysage montagnard renvoie au paradigme de la « représentation », ici orné des atours relatifs à un imaginaire romantique. Par contraste, les personnes s'autodésignant comme *des « locales »* ou *des « natives »* décrivent les montagnes – parfois même en soulignant leur attachement par l'usage de pronoms possessifs – comme des « *décors* ». Ces montagnes deviennent alors des habitats « nécessaires à leur bien-être », une totalité organique, vivante et changeante

dont elles connaissent l'histoire naturelle, un écosystème dont elles sont parties prenantes. Dès lors, on retrouve les paradigmes du paysage comme « territoire habité » et « réalité matérielle » (*ibidem*).

Cependant, quand il s'agit de l'appréhender à l'aune de la pratique du ski de randonnée, il se perçoit comme si nous étions dans « les plis du paysage », en « implication dans le monde » comme l'affirme Besse (2013 : 11). Plus spécifiquement, les randonneur·ses à ski nous invitent et nous enseignent plutôt à ressentir et à percevoir le paysage comme un « projet¹¹⁴ » et comme une « expérience sensible » (*ibidem*). Tout d'abord, le paysage est conçu comme projet, car, avant même de chauffer les skis, s'aventurer en montagne présuppose la mobilisation de savoirs et de techniques spécifiques pour trouver la plus efficace solution au problème que pose la singularité d'une traversée à ski toujours circonstancielle et située. À l'instar du rapprochement qu'opère l'architecte Marcellin Barthassat entre alpinisme et architecture (2012), le skieur de randonnée est un « projeteur ». Il témoigne de « facultés de choix de parcours, d'attention, d'engagement et une prise de risque » (*Ibidem* : 32).

Aussi, comme évoqué précédemment, lors de ses préparatifs, les pratiquant·es doivent se renseigner sur les conditions météorologiques et nivologiques. Pour celles et ceux qui pratiquent dans le cadre de clubs (Club alpin français ou autres), il est même possible de suivre des formations afin d'acquérir des connaissances théoriques et pratiques en nivologie. Il existe également un certain nombre de règles et de méthodes afin d'estimer les risques d'avalanches et même, le cas échéant, certain·es pratiquant·es affirment puiser dans les récits de rescapé·es les ressources cognitives et les dispositions à réagir en cas de danger.

Se projeter, c'est en outre anticiper l'itinéraire possible « *en prévoyant toujours un plan B* », toujours prêt à faire face à un terrain montagnard labile. Du point de vue cartographique, il s'agit de « *tracer des lignes* » d'un point à un autre pour traverser le « *territoire montagnard* ». C'est prévoir un trajet tout en jouant avec les caractéristiques topologiques et nivologiques présumées. Pour ce faire, la consultation des toponeiges, « *véritable bible* » des randonneurs à ski, est une des ressources mobilisées. Ces guides décrivent des sorties typiques et fragmentent la montagne en secteurs. Ceux-ci sont distingués en fonction des difficultés qu'ils peuvent présenter, objectivées par une cotation. En plus de photographies augmentées de lignes en pointillé suggérant l'itinéraire à suivre, un certain nombre d'informations (orientation, pente, durée de l'itinéraire, marche, dénivelé, exposition du versant, présence de refuge, extrait de cartes IGN) permettent aux pratiquant·es d'« *évaluer* » la faisabilité de la sortie en dehors des facteurs circonstanciels avec lesquels ils et elles devront composer sur place.

À la question du repérage spatial s'adjoint celle de la temporalité. En effet, à la recherche de la réduction des risques et de conditions agréables de glisse, les pratiquant·es estiment par avance la qualité du manteau neigeux et prévoient ces possibles altérations dans le temps (en fonction des horaires, températures, saisons) afin d'opter pour l'itinéraire qui serait le plus en adéquation avec l'allure du groupe. En définitive, lors de

¹¹⁴ Il est intéressant de mentionner ici que certains guides emploient le terme pour désigner plus largement les raids et autres sorties en montagne que ce soit pour pratiquer l'alpinisme ou le ski de randonnée.

ces préparatifs et comme nous le verrons dans la partie suivante au sujet de l'interprétation du terrain *in situ*, c'est la logique de la « projection » où l'existence, ou le devenir, du paysage est tributaire de l'imagination de celui qui le projette dans l'espace (Besse 2013 : 13). Avant de le confronter empiriquement, le paysage montagnard s'incarne en tant qu'horizon spéculatif. Il est un devenir dont la potentialité résulte de la capacité des pratiquants à répondre au problème qu'il représente. Afin de pouvoir s'assurer de l'accessibilité et de la possibilité de traverser le relief alpin, les pratiquant·es mobilisent un ensemble de savoirs techniques et scientifiques. Elles et ils embarquent un imaginaire et cultivent un style qui s'exprimera dans la création de traces.

Ainsi donc, le premier mouvement des randonneur·ses à ski est celui qui mène de la carte aux pieds des pentes à gravir. D'abord, un geste inaugural, une ligne invisible du bout du doigt sur une carte topographique, la colonne vertébrale d'un cheminement possible. Un mouvement qui s'oppose à la « ligne cartographique », car « l'œil qui la déchiffre ne suit pas la ligne comme il suivrait un geste. Ces lignes ne sont pas des traces, mais des connecteurs » (Ingold 2011a : 114), où les points reliés prévalent sur l'itinéraire. Entre la ligne de la traversée et ces connecteurs, la trace GPS – réduction de l'empreinte de l'activité humaine à une succession de points resserrés – est quelquefois consultée quand bien même elle suscite une certaine défiance technologique. Et quoiqu'il advienne, elle n'est pas destinée à être suivie ou reproduite à l'identique. Cependant, en vue de dessiner corporellement ces lignes, les randonneur·ses se doivent de faire preuve d'une lecture minutieuse de leur environnement.

Le ou la randonneur·se à ski apparaît à cet égard comparable à l'alpiniste et à l'architecte tels que décrits par Barthassat (2012). Tous les trois montrent une attitude qui vise à « projeter pour comprendre » (*Ibid.* : 30-31) le paysage selon trois dimensions :

- Celle de l'arpenteur·se où la montagne parcourue et cartographiée est d'abord représentation ;
- Celle du visiteur·se, d'un art de l'itinéraire nourri par la multiplicité des situations expérimentées corporellement ;
- Celle du projeteur·se et d'une compréhension des formations et des évolutions territoriales où la contrainte du lieu est un outil de projet pour le sportif.

2. Apprentissage pratique de la lecture paysagère dans un monde peuplé de traces

Pour Jean-Marc, les sorties comme les raids à ski représentent autant d'épreuves qui débent sur une carte pour être confrontées au territoire, une « science » du « faire avec » la montagne. Cependant pour que ce va-et-vient entre l'espace géographique et l'espace subjectif puisse avoir lieu, encore faut-il apprendre à se mouvoir et à repérer les prises paysagères qui permettent de trouver l'équilibre alchimique entre prévision, anticipation, adaptation et improvisation. En effet, dans mes notes ethnographiques je mentionne que débiter à ski entraîne une sensation d'être coupé du paysage, trop concentré que j'étais sur le « balancement des jambes ». J'expérimentai alors cette technique selon laquelle il faut « faire traîner ses

pieds comme si l'on portait des charentaises » comme me l'a enseigné ma collègue Camille. Une apprentie skieuse, Clémence, exprime la même chose lorsqu'elle revient sur ses débuts dans la pratique du ski. Selon elle, son regard était alors détaché de l'environnement qui l'entourait, contrairement à aujourd'hui où elle peut pleinement « *en profiter* ». Le regard flottant ou braqué d'abord au sol, les pratiquant-es, grâce à l'incorporation par la répétition des schèmes moteurs adéquats, va élargir et éloigner son attention au loin pour s'ouvrir à l'espace, déceler d'éventuelles prises paysagères et apprécier la composition de ce paysage montagnard en mouvement. Cette prise de conscience de son corps et de celui des autres dans l'espace, nous la vivons depuis notre enfance, c'est celle d'un « habitant [qui] constitue le monde à travers l'incorporation qu'il met en place de sa réalité » (Hoyaux 2016 : 7).

Au départ, tout se passe comme si l'espace perceptible était contenu au plus près de la peau et des articulations du corps. Il coïncide avec l'espace de l'interaction directe avec l'environnement matériel. Avoir des skis fixés à la pointe des pieds qu'il faut faire glisser et non pas porter au risque de se fatiguer ; compenser la réduction de mobilité des chevilles et le soulèvement amoindri des genoux ; stabiliser un centre de gravité déplacé ; chercher l'équilibre dans le mouvement ; planter le bâton du côté opposé au pied que l'on va avancer, *etc.* L'effectuation de ces gestes accapare déjà une partie non négligeable de l'attention. Au départ donc, un microcosme d'ajustements corporels enveloppe le skieur par des sensations (frottements, sudation, crispations musculaires), par des sons (le froufrou de la glisse des skis ponctué de l'impact des bâtons, les craquements et les crissements du manteau neigeux), par une accoutumance progressive de la vision à la monochromie du sol neigeux. L'attention qu'engage cette expérience du paysage montagnard est ici vécue comme un « processus de concentration et de clôture de l'engagement » (Chateauraynaud 1997 : 119) où les pratiquant-es amateur-ices sont absorbé-es par leur corporéité.

Lors de mes toutes premières sorties, Camille se soucie d'orienter mes gestes par de bienveillantes recommandations. Elle attire surtout mon regard sur différents éléments paysagers qui lui inspirent sourires et souvenirs. Elle s'arrête pour montrer un insecte, elle indique une barre rocheuse sous laquelle la neige a purgé¹¹⁵ dans la pente comme en témoignent des amas de boules de neige qui ont laissé des traînées derrière elles. Elle raconte que la cascade qui ruisselle faiblement au loin n'était que glace et stalactites la veille. Indirectement, ces indications constituent autant d'invites à décrocher le regard du bout des spatules pour sentir la montagne dans ces mouvements, dans sa vitalité.

Lors d'une autre sortie d'initiation en groupe au col du Sabot, le guide¹¹⁶ n'aura de cesse d'indiquer comment déceler des zones potentiellement dangereuses en prenant en compte des combinaisons d'éléments paysagers. Ainsi en va-t-il lorsqu'il recommande de bien examiner l'épaisseur du manteau neigeux lorsqu'il faut traverser un pont de neige naturel au-dessus d'un ruisseau, de bien envisager ce manteau comme un agencement instable de plaques dont les fractures peuvent être visibles par endroit

¹¹⁵ Terme nivologique utilisé pour décrire des départs spontanés de neige.

¹¹⁶ En l'occurrence, le père de Robin, ancien moniteur de ski vivant en région grenobloise, encadrant ici une sortie d'initiation informelle avec son fils et sa compagne, Marie, ainsi que Clémence et l'enquêteur.

formant ainsi des crevasses. En sus de ces rudiments de savoirs naturalistes qui se réfèrent à la nivologie, à la géologie et à la météorologie, il invite à se « *mettre à la place de* » en montrant un groupe de skieurs traversant une ligne de crête où le vol des particules de neige et des volutes brumeuses matérialise la direction, la force et les fluctuations des courants du vent. Pour lui, compte tenu des températures et des qualités de la neige à ce moment précis et à cette altitude, l'ascension de ces skieurs relève d'une prise de risque qu'il ne s'autoriserait pas, et ce encore moins avec des novices.

Une troisième catégorie d'indices qui concourent à la composition du paysage peut être appréhendée comme autant de « prises paysagères » : les traces animales. Tantôt ignorées, tantôt indices de leur vie qui stimulent l'imagination, attisent la curiosité et l'envie de dépistage, il n'est pas rare de déceler dans la neige poudreuse des empreintes de chamois, de bouquetins, de marmottes, de renards, de fouines, de lièvres et autres animaux. Recherchant à s'éloigner des espaces anthropisés, souvent par opposition aux aménagements touristiques et aversion pour leurs effets sur l'environnement socioécologique, les randonneur·ses, bien que disposant d'informations disparates sur le dérangement animal, se montrent souvent attentifs à ces traces et à la présence potentielle des animaux. Ainsi, certain·es avouent honteusement avoir traversé des zones de quiétude¹¹⁷, tandis que d'autres mettent un point d'honneur à expliquer comment ils ont pu se disputer avec des camarades de sortie, car ces derniers s'engageaient dans des forêts de pins potentiellement habitées par des tétras lyres¹¹⁸. Et bien évidemment, à ces empreintes d'animaux, il faut ajouter celles des bottes et des raquettes des randonneurs qui forment des amas là où les groupes se retrouvent et se restaurent le temps d'une pause. Pour finir, et ces traces retiendront plus particulièrement notre attention dans la partie suivante, il y a celles produites par les pratiquant·es de ski de randonnée. Ces dernières représentent une source d'information que le pratiquant aguerri mobilise pour s'orienter. En somme, ce sont des traces à creuser, dessiner, suivre ou esquiver.

Ainsi, la situation d'apprentissage de la pratique met en évidence une éducation du regard où le « paysage [...] n'est pas simplement ce que l'on voit, mais une manière de regarder » (Taylor 2019 : 1). Les initiateurs se font ici les agents privilégiés d'une sensibilisation au paysage montagnard où « certaines connaissances sur la géologie, la végétation, les artefacts historico-culturels, etc., sont transmises » (Kühne, 2019 : 62). La transmission de ces savoirs concerne un paysage traversé et s'effectue par la médiation de la parole, des corps en interaction, en somme. Il est donc déjà indéniable qu'il est nécessaire de déconstruire la conception visiocentrée qui pose l'humain en position d'extériorité et réduit le paysage à une figuration. La neige par sa mollesse absorbe les ondes sonores et rend l'environnement particulièrement silencieux. La plage sonore qu'occupent les moindres bruits produits par les animaux, les éboulis, les corps mouvants, et peut-être plus encore la parole instructive de la personne expérimentée, paraît comme amplifiée. Dans ce

¹¹⁷ Les zones de quiétude sont des zones désignées par les gestionnaires d'espaces protégés en vue de limiter l'accès humain en fonction des saisons et des espèces afin d'assurer la tranquillité de la faune sauvage.

¹¹⁸ Les tétras lyres sont une espèce d'oiseaux nicheurs classés sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) particulièrement sensible au dérangement hivernal.

dernier cas de figure, c'est par l'écoute de soi et de son environnement, que les regards s'ajustent, lorsque « vision paysagère et audition paysagère [entrent] en correspondance, du moins en équivalence fonctionnelle » afin de « redécouvrir la pluralité des sens¹¹⁹, rentrer dans le décor, réinventer le trop connu » (Augoyard 1991 : 8-9).

Poursuivant la réflexion de Jean-François Augoyard, Jean-Marc Besse interroge également la création du paysage comme une invention. Pour lui, le paysage pourrait être appréhendé selon une « démarche projective » s'appuyant sur des « logiques abductives » (Besse 2013 : 13), c'est-à-dire la faculté de générer des manières d'agir à partir d'hypothèses formulées par l'individu (ici le ou la skieur-se) répondant à l'observation d'un phénomène imprévu et/ou imprévisible (Figure 8.1). Plus qu'une logique de production de connaissances, on pourrait parler de « pratique abductive », où l'individu fait autant appel à une évaluation rationnelle qu'à des « ressources incertaines, que d'aucuns nomment “intuition” (inspiration issue de l'expérience), “bricolage” (inventivité face à une réalité où la contingence domine), ou encore “sérendipité” (faculté de saisir et d'interpréter ce qui se présente à nous de manière inattendue) » (Catellin, 2004 : 179).

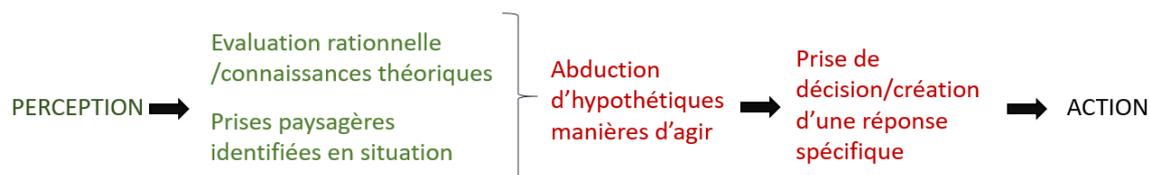


Figure 8.1 : Le rôle de l'abduction entre perception et action

Cette logique abductive, c'est celle où « dans sa réflexion de transformation ou de modification, le projet s'enrichit d'une confrontation directe avec le milieu qu'il investit » (Barthassat 2012 : 26). C'est à la fois être et s'extraire du paysage en recourant à des savoirs où le ou la skieur-se comme « l'architecte, le paysagiste et l'alpiniste côtoient des domaines communs : géologie, topographie, hydrographie ou biogéographie » (*Ibid.*).

L'environnement montagnard – « où le risque zéro n'existe pas », parce que le traverser implique de rester « alerte », « constamment vigilant », « toujours à l'écoute de sa peur¹²⁰ », attentif aux signes avant-coureurs d'avalanches ou aux autres crevasses camouflées – apparaît donc comme un paysage du risque. Conjointement, pour les écologues qui traduisent le point de vue des animaux, cet environnement est décrit comme un « paysage de la peur », un « paysage énergétique » ou encore un « paysage nourricier » (Chanteloup *et al.* 2015). Autrement dit, les animaux l'habitent tout en essayant de réduire leurs

¹¹⁹ À ce sujet, les effets sur la perception du contraste olfactif entre l'absence d'odeur de la neige et la force des exhalaisons corporelles de la vie en refuge mériteraient une investigation.

¹²⁰ Éléments issus de l'entretien avec Jean-Marc.

vulnérabilités, leurs dépenses énergétiques face à la présence souvent dérangeante des humains. Aussi, pour reprendre l'expression inaugurée par le séminaire de recherche organisé par le laboratoire Ambiances Architectures Urbanités (AAU), je parlerai de paysages élémentaires en questionnant les processus actifs afférents aux éléments abiotiques (air, eau, terre) avec lesquels les pratiquants doivent composer.

3. « Faire sa trace », dessiner avec un paysage élémentaire en mouvement

Comme explicité par l'anthropologue Germain Meulemans¹²¹, qualifier les paysages d'élémentaires, c'est reconnaître qu'ils émergent – dans le déploiement du social et par l'activité des existants en relation. En d'autres termes, je soutiens que la recherche en sciences sociales comme la compréhension de l'expérience paysagère ne peuvent plus s'exonérer de la prise en compte des existants autres qu'humains¹²² : objets techniques, animaux, végétaux, éléments abiotiques, *etc.* (Houdart et Thierry 2011 ; Lestel 2019).

Si chemins, pierriers, talwegs, prairies et champs sont invisibilisés et ne peuvent qu'être devinés sous le drapé nival qui les enveloppe, toutes les irrégularités de texture, les anfractuosités, les ruptures à la surface du manteau formé par la neige apparaissent comme autant de pièges desquels émergent des ombres. Loin d'être blanche et immaculée, « du fait de son fonctionnement à la manière d'un miroir, la neige est très difficile à rendre [dans le sens de peindre] ; comme les couleurs sur le corps d'un caméléon, le blanc s'en échappe sans cesse. » (La Soudière 1990 : 429). Ainsi, les traces qui nous intéressent ici sont de neige, de lumière et donc nécessairement d'air, autant d'éléments environnementaux constitutifs du paysage élémentaire qui échappent aux mots et au seul regard. Et comme nous l'indique Besse :

« Il y a de l'irreprésentable en montagne, chacun le sait. [...] Comment alors retenir dans les images et dans les mots ce qui court et fuit ainsi constamment devant les yeux ? Comment prolonger la puissance polysensorielle de l'expérience corporelle de la montagne ? » (2012 : 6)

En pratique, il faut distinguer « *faire la trace* » de « *faire sa trace* ». La première expression signifie « *ouvrir* » une voie ascensionnelle, un chemin en tête du groupe. Comme l'explique Patrick, guide de haute montagne et professeur d'EPS :

« *Une belle trace, en ski de rando où t'épouses le relief en trouvant une pente bien régulière où tu penses aux autres derrière pour que ce soit facile à monter. Des fois tu as des traces très très mal faites : ça monte, ça descend, ça monte, ça descend.* » [Patrick]

Celui-ci ajoute également qu'être le premier guide à faire une trace sur un secteur prestigieux représente un enjeu de pouvoir et de reconnaissance qui attise la convoitise et l'esprit de compétition entre pairs, période qu'il ne regrette pas d'avoir laissée derrière lui alors qu'il préfère désormais contempler « la

¹²¹ Dans le cadre de la séance d'ouverture du séminaire évoqué ci-dessus.

¹²² Nous utilisons le terme d'« existants » plutôt qu'« êtres » afin d'éviter les essentialismes et de contourner les débats relatifs à leurs qualités ontologiques. Ce sont leur présence et leur participation au milieu qui nous importent.

douceur des paysages ». La seconde expression, « faire sa trace », peut certes recouper la première, mais elle est plus usitée pour désigner la trace laissée par les pratiquants en descente.



Figure 8.2 : Une trace ascendante de ski de randonnée (Source : Camille Savre)

L'ascension en ski de randonnée peut être abordée « *en mode balade* », « *comme une rando* » ou de manière « *sportive comme le font les collants pipettes* », « *pour se faire la caisse* », « *le physique* » comme l'explique John. Les traces qui en découlent forment un agencement angulaire de segments parallèles tels des rails ; soit des marques faiblement soustractives, essentiellement produites par compression. De loin, l'observateur-ice, dont le regard n'est pas gêné par le relief, percevra une ligne brisée, dont chaque segment est incliné de sorte qu'il s'ajuste à la pente, afin qu'en principe les skieurs économisent autant que possible leur énergie physique. La qualité d'une trace est fonction de l'effort à fournir pour gravir la pente. D'un côté, l'excédent de force déployé par les auteurs des premières traces est reconnu et systématiquement remercié. De l'autre, comme l'explique Jean-Marc (cf. *supra*), si elle est « *mal tracée* », elle va « *tourner n'importe où* », elle ne « *contourne pas les obstacles* », parce que la personne qui ouvre « *n'avait pas regardé sa copie* » et, donc, ne respecte pas le principe d'économie énergétique évoqué ci-dessus. D'un point de vue pragmatique, cette glisse antigravitaire implique des outils et des techniques spécifiques. Pour que le ski puisse être propulsé en avant tout en retenant le poids du corps soumis à la pente, les pratiquant-es équipent leurs skis de « *peaux de phoque* », des bandes de tissu crochetées aux extrémités des spatules et collées par une couche adhésive à la semelle des skis dont le revêtement est composé de fibres synthétiques.

Aussi, lorsque la pente est suffisamment inclinée et qu'un pas tourné ne permet pas d'effectuer le virage (parce que « non rentable physiquement »), les pratiquant·es opèrent une « conversion », soit un demi-tour, à l'arrêt, face à la montagne, où les spatules des skis sont pivotées l'une après l'autre de presque 180°. Cette technique qui présuppose apprentissage et entraînement est d'autant plus aisée à réaliser qu'elle est effectuée sur une pente peu raide et, surtout, sur une neige dense et poudreuse, non exposée aux vents, ayant rafraîchi une nuit claire et se trouvant mollie sous l'effet de la chaleur d'un bel ensoleillement matinal. Neige poudreuse et neige transformée¹²³ sont les qualités nivales idéales pour tout·es skieur·ses de randonnée débutant·es. Leur existence est dépendante des conditions saisonnières, atmosphériques et climatiques tout autant que de la présence et de la place d'un sous-bois arboré qui peut, par exemple, protéger le manteau neigeux des vents comme maintenir une basse température.

Une fois arrivés au col, sur l'arrête ou autre sommet, les skieurs « dépeautent », fixent les talons de leurs chaussures aux skis, à l'instar du ski alpin et se préparent à esquisser un autre type de trace. Le paysage qui s'offre au regard est alors vécu comme une première gratification qui vient récompenser le fait d'avoir gravi la montagne avec ses propres jambes. Il procure des affects dont l'intensité n'égale que les écarts de ressentis comme en atteste ce panel contrasté de commentaires ethnographiques :

« L'excitation et la pression mêlées, souffrance dans l'effort et l'exaltation des sens, la douleur des blessures corporelles et une mobilité libératrice, l'admiration de l'éclatement des repères topographiques en verticalité comme en horizontalité, la fierté de défier la pesanteur et la jouissance de se jouer de la gravité à la limite du vertige¹²⁴. ».

C'est tout son corps que l'on dispose ensuite différemment : si ce n'était pas déjà le cas, on enfle parfois un casque, on rajoute une couche de vêtement pour contrer la morsure du froid qu'amplifie la vitesse¹²⁵, on change de gants et de lunettes (le masque en descente est souvent de rigueur et, avec lui, une polarisation spécifique de la lumière). Les talons à nouveau arrimés à ses skis, c'est un tout autre espace que le skieur perçoit avant de s'élancer. Puis, comme l'explique Michel, pompier depuis peu à la retraite :

« Là tu peux vraiment te lâcher et puis faire corps quoi. Être dedans. Oui, c'est des sensations d'harmonie, de ce que tu veux. Il n'y a plus que le moment présent. [...] T'es dedans à faire voler la neige là, à faire tes virages puis tout s'enchaîne bien. [...] Après ça devient de l'ordre de n'importe quelle activité artistique. T'es en train de faire ton chef-d'œuvre. Et quand tu te retournes et après tu vois cette trace que t'as faite dans une face vierge là. [...] Il y a un moment d'évasion total, complet. Voilà. [...] Tu te sens léger, parfait. Parfait. »
[Michel]

Se dissolvant dans l'immanence paysagère, c'est une expérience de la glisse où l'on se « *fond dans* », « *se coule le long* » de la couche nivale supérieure en répondant à celle-ci.

¹²³ Neige ayant subi plusieurs cycles de dégel et de regel et dont les flocons prennent alors la forme de grains ronds.

¹²⁴ J'ai rédigé ces notes à l'occasion d'une de mes premières sorties d'initiations dans son carnet de terrain.

¹²⁵ Ou le cas échéant pour protéger le corps et éviter les infiltrations de neige en cas de chute.

« Humide, sèche, glacée, tôle, légère ou lourde, molle ou au contraire croustillante, *etc.* : tout skieur sait bien les états de la neige qui contrarient ou au contraire facilitent la glisse. » (La Soudière & Tabeaud 2009 : 626).



Figure 8.3 : À l'arrière-plan, l'entrelacs de traces de ski de randonnée à la descente (Source : Camille Savre)

Les traces sont dessinées par compression de la neige et suppression de cette dernière par projection. On peut y lire l'empreinte de différentes techniques de descente (virage sauté, dérapage, stem amont, godille) et extrapoler sur la qualité de la neige comme sur le niveau de maîtrise des pratiquants. Ces traces comme des sillons creusés évoquent de fines tranchées dont l'harmonieuse délicatesse semble tenir à ce qu'elle ne crée ni fissures, ni fractures, ni ruptures. Comme l'évoque Patrick, c'est encore d'équilibre dont il s'agit lorsqu'il faut faire attention à bien « *calculer ce rapport plaisir de la trace vierge et risque* » alors que le premier skieur à descendre fait le « *fusible* » et s'élanche dans une pente dont l'analyse préalable laisse penser qu'elle est exposée et dangereuse, car la plaque semble instable. « *Une trace, c'est le reflet de ta personnalité* », affirme Jean-Marc. « *C'est une calligraphie [qui exprime un] style d'écriture* ». Il arrive alors que l'on puisse admirer une trace « *absolument parfaite* » [...] *idéale* [où le pratiquant] *maîtrise parfaitement sa montagne, il est en parfaite harmonie. [...] C'est une copie qui est parfaite* ».

C'est une trace « *régulière* », qui « *joue avec le relief* », « *toujours adaptée à l'optimum* ». Plus que l'empreinte d'une technique du corps, c'est un art du geste et de la composition paysagère dont témoignent ces lignes qui ondulent sur une neige que l'on désire autant que possible vierge de toute autre trace. L'esthétique de ce filage à ski juxtapose expérience paysagère et projet de paysage comme le souligne le

récit de Michel. Lors d'une sortie dans les Bauges à proximité du sommet de la Dent de Portes, ce dernier explique à l'enquêteur comment il a planifié un itinéraire dont la seule finalité était une singulière composition photographique où les traces de son ascension et de sa progression étaient dissimulées par un jeu de perspectives. Jouant avec les formes du relief, parvenu à une énorme croix en ligne de crête, il est redescendu en dessinant tout en virages courbés une trace pour, ensuite, se retourner et prendre une photographie d'en bas. Sur cette dernière, la ligne ainsi tracée devient alors le seul chemin qui conduit à la croix et la seule piste qui en émane¹²⁶.

Le paysage élémentaire qu'engage le ski de randonnée correspond ainsi à l'articulation de sa formation par les techniques et les gestes humains, avec l'implication et les actions d'une multiplicité d'existants, auxquelles participe un « monde élémentaire » pétri par les activités climatiques, atmosphériques et telluriques (Engelmann et McCormack 2021).

Conclusion

De la trace « lue » à la trace dessinée, de l'envie de tracer à une recherche de fusion avec les éléments, tel est le mouvement qu'inaugurent les randonneur·ses à ski. En amont, on débute avec la carte topographique où l'on projette le transport rationnel de sa personne d'un point à un autre. Puis, vient l'ascension, on ouvre la voie ou l'on suit la trace rectiligne et segmentée du meneur, responsable, soucieux des risques dont la trace vise une destination. Et dans la descente, c'est une fois la destination atteinte que les skieurs peuvent randonner au sens de se promener. Du projet à l'expérience, « pour qu'il y ait avènement du paysage à partir de l'environnement objectif, il faut que celui-ci soit assumé en tant que paysage par nos sens, notre action, notre pensée et notre parole » (Berque 2015 : 4).

Entre évaluation et esquisse des traces, dans les oscillations entre les moments de l'attente et de l'anticipation et ceux de l'exposition et du risque, les randonneurs à ski alternent entre une posture passive et une posture active, entre engagement et désengagement, entre « perception » et « ressenti ». Autrement dit, en évaluant, ils produisent un espace géographique et objectif qu'ils mettent à l'épreuve de l'espace subjectif et vécu (Colon 2013 : 90) en plongeant dans l'action, en se laissant happer par les éléments. Cette alternance rythmique, c'est celle du processus abductif : un premier mouvement de regroupement (lire les traces) suivi d'un second de propulsion (dessiner sa trace) (Ingold 2013 : 235). Comme l'a déjà montré à juste titre Augustin Berque, entre expérience et projet de paysage, les « prises » entre skieurs et existants des montagnes rendent bien compte de ce que le paysage est à la fois « empreinte » et « matrice », soit un milieu. Autrement dit, il s'agit d'envisager la mise en paysage qui émane de la rencontre entre les possibilités d'actions offertes par ce milieu et les capacités du skieur à les reconnaître et à leur répondre.

¹²⁶ Michel n'est plus en possibilité de fournir la photographie en question.

Chapitre 9

LA PLACE DES ÉMOTIONS ET DES PERCEPTIONS AU SEIN DE LA CARRIÈRE

La compréhension des maintiens de l'engagement dans la carrière de pratiquant·es d'activités récréatives en montagne serait restée incomplète sans l'analyse des expériences émotionnelles, de leur évaluation et de leurs usages sociaux¹²⁷. Quels processus dynamisent la carrière ? Que cherche-t-on et que ramène-t-on de ces excursions ? Sur quels modes les partage-t-on de retour chez soi ? Ce sont autant de questions auxquelles j'ai essayé de répondre sur la base des données que nous avons produites avec les enquêté·es.

Résultat tardif dans l'élaboration de la thèse, ce chapitre procède d'une réflexion qui s'est déroulée en trois mouvements. Tout d'abord, elle est l'aboutissement d'un usage sociologique de la carrière comme mode d'objectivation (Darmon 2008a). Dans cette perspective, elle repose sur un travail de comparaison de l'ensemble des données produites, toutes pratiques confondues. Il s'agit par ce geste de rompre avec le discours des enquêté·es et de répondre « à l'injonction beckerienne de ne pas faire porter l'analyse sur des caractéristiques personnelles et sociales considérées comme causes de l'engagement » (*Ibidem*). Là où Becker met à jour les principes structurants qui régissent la transformation du rapport qu'entretiennent les individus avec les instances de contrôle social¹²⁸ (Becker 2011), mon objectif est plutôt de tenir ensemble les procédures émotionnelles et perceptives qui concourent à la transformation des sensibilités des pratiquant·es.

Ensuite, du point de vue d'une socioanthropologie pragmatique, cette partie vise à penser conjointement le travail des émotions et des perceptions tels qu'ils sont mis en œuvre dans les différentes formes de pratiques d'ARS de montagne observées. Elle représente ainsi un effort de synthèse afin de produire un modèle explicatif applicable aux deux précédents chapitres. Dans cette optique, il faut l'envisager comme une tentative de formuler une réponse au premier pan de la problématique, au croisement d'une socioanthropologie des expériences pratiques (Bernard 2009; Arlie Russell Hochschild 2017), d'une sociologie de la socialisation des émotions (Quéré 2021) et des perceptions (Chamois 2020; Chamois 2022b).

Enfin, elle constitue la pierre angulaire de ce travail de thèse, car dans ses formes contemporaines, l'enchantement – ses dispositions et ses dispositifs – en plus de se loger au cœur de la carrière des pratiquant·es, permet aussi de comprendre, en partie les dimensions sensibles des rapports anthropozoologiques et des relations élémentaires. Soit les deux aspects que couvrent les deux chapitres suivants.

Dans cette perspective, ce chapitre est construit en trois temps. Premièrement, il s'agira de proposer une relecture du concept de dispositif d'enchantement et d'en argumenter la pertinence explicative et la portée heuristique à l'aune de mon sujet d'étude. Deuxièmement, je montrerai comment le processus

¹²⁷ Sur certains points, l'analyse reste parcellaire et à approfondir, notamment par la tenue d'observations ethnographiques à moyen terme du quotidien lorsque les enquêté·es ne sont plus pratiquant·es.

¹²⁸ Respectivement, l'approvisionnement, le secret et la moralité.

d'enchantement se réalise en randonnée pédestre et en ski de randonnée. Troisièmement j'exposerai trois cadres de l'expérience qui, selon moi, résultent de l'efficacité de la « rencontre » entre les dispositions, notamment affectives et perceptives, des pratiquant-es et les dispositifs d'enchantement alpins (Brahay *et al.* 2023 : 6).

1. Les pratiques d'activités récréatives et sportives de montagne comme dispositif d'enchantement

En faisant usage de la notion de dispositif d'enchantement, mon analyse s'inscrit dans la filiation de différentes disciplines et domaines d'étude qu'il me faut rappeler. Afin de situer mon propos, il me faut préciser le canevas intellectuel sur lequel il s'appuie. Pour commencer, la conception de l'enchantement à laquelle j'ai déjà fait allusion précédemment, je l'emprunte à Yves Winkin qui l'a forgée au prisme d'une sociologie interactionniste et d'une anthropologie de la communication (Winkin 2020). Transversale à ses travaux durant au moins trois décennies, il propose aujourd'hui de le définir comme suit :

« L'enchantement est le processus (et le résultat de ce processus) par lequel des acteurs sociaux s'engouffrent, s'immergent, se suspendent – toutes les métaphores sont possibles, pourvu qu'elles traduisent un détachement momentané du monde ordinaire (time out) – en abandonnant leur incrédulité (disbelief, dans la formule initiale de Coleridge), c'est-à-dire, en s'abandonnant à la pensée magique, à la croyance en des mondes qui ne sont plus fondés sur les lois de la physique. » (Winkin 2023 : 27-28)

Mais, comme le chercheur le précisait déjà en 1998, le détachement ou les virtualités qui découlent de ces dispositifs ne constituent pas des sorties en dehors du monde réel et matériel : « Fictionnalisés, déréalisés, ces univers sont cependant bien réels dans leur gestion et leur apport économique. » (Winkin *Op. Cit.* 2020). Selon lui, pour que l'enchantement opère, un certain nombre de composantes sont nécessaires :

- Des « lieux aux potentiels enchanteurs ». L'anthropologue en distingue cinq types qui varient selon une combinatoire entre la permanence ou non des aménagements matériels de l'enchantement, selon que leurs conceptions soient volontairement orientées à cet effet, selon l'engagement corporel induit (*Op. Cit.* 2023 : 27-28).
- Des « ingénieur-es de l'enchantement », soient des professionnels qui encadrent l'expérience des « acteurs qui adhèrent sans barguiner aux règles tacites de l'expérience » (Lallement et Winkin 2015 : 118). Ils et elles tirent les ficelles du « dispositif de capture » : pour que l'enchantement prenne, leurs agissements à cette fin voire leurs présences doivent se faire aussi invisibles que possible (*Ibidem* : 118).
- « L'abandon de l'incrédulité » des spectateur-ices ou acteur-ices ou l'activation de dispositions à l'enchantement par le dispositif. Par l'usage du terme dispositif, il veut souligner la singularité et

la contingence du processus. L'enchantement n'est pas attribuable causalement à tel lieu, telles relations ou telle médiation technique. À la manière de l'œuvre d'art et des émotions qu'elle peut susciter – certains considèrent alors cette dernière comme une « technologie de l'enchantement » (Braiton et Citton 2017) – l'abandon de soi ou l'emprise du dispositif est l'effet qui permet au processus d'enchantement de prendre.

- La dénégration (*Op. Cit.* 2023 : 29) ou le « lâcher-prise » (Baudoin 2023) qui résulte de la suspension de l'incrédulité, lorsque l'individu se coule dans l'expérience ; lorsque faire comme si de rien n'était devient authenticité.

Ensuite, les expériences de randonnées à pied ou à ski, conçues comme produit de dispositifs d'enchantement, se logent au cœur de la carrière des pratiquant·es. Tout au long de celle-ci, les dispositifs d'enchantement servent de catalyseurs à l'activation des émotions et des perceptions alpines (Quéré 2022; Halloy 2022) qui sans cela demeurent à l'état de dispositions ou de réactifs dormants. Employée comme telle, la notion de dispositif d'enchantement autorise une meilleure compréhension de l'articulation entre dispositions, émotions, perceptions et actions. En effet, son recours conduit à saisir en quoi les expériences émotionnelles tout comme la perception vécue en montagne sont historiquement et socialement situées. Enfin, elle permet d'appréhender ensemble les actions conjointes des socialisations et du travail sur les émotions et les perceptions.

1.1. Des lieux enchanteurs. Authenticité montagnarde en équilibre précaire pour intensification des émotions

Premièrement, l'action doit se déployer en des lieux potentiellement enchanteurs. Dans le cas des ARS de montagne, il s'agit d'espaces aménagés en fonction d'un ensemble de pratiques soient « des lieux recadrés de manière permanente pour apparaître enchanteurs » (Winkin 2023 *Op. Cit.* : 26). Concernant les randonnées pédestres et à ski, les pratiquants expriment une résistance à une disciplinarisation par l'aménagement du plein air. Dans ce sens, le balisage, le suivi d'un itinéraire fixe, le cadrage chronométrique qui encadre le ski alpinisme – une version sportivisée du ski de randonnée¹²⁹ – sont peu compatibles avec l'expérience du ski de randonnée conçu sur le mode de l'aventure esthétique, écologique et sociale (Figure 9.1). À la surveillance et l'arbitrage inhérents à la version sportivisée de la pratique, les skieur·ses interrogées préfèrent la vigilance renseignée et les recommandations d'un guide. Pour elles et eux, il ne s'agit pas de gérer un espace montagnard aménagé, régulé, et en quelques sortes, domestiqué pour faciliter les incursions des pratiquant·es, mais, au contraire, de protéger un milieu vivant, mouvant et instable tout en s'éduquant aux risques qui lui sont inhérents.

¹²⁹ Pour plus d'éléments sur la genèse et la distinction entre ces pratiques, voir notamment Gruas 2021 (pp.64-87); Kreziak *et al.* 2022.



Figure 9.1: Ski alpinisme et ski de randonnée, des spatialités antagonistes pour des conceptions morales divergentes ?

Sur le cliché du haut, lors d'une course de ski alpinisme les concurrent-es progressent au plus vite en suivant de petites balises de couleurs vives qui tranchent avec la blancheur de la neige. Chacun-e trace en le tassant sous leurs spatules un manteau nival qui laisse percevoir les nombreux stigmates éphémères des passages successifs.

Sur le cliché du bas, le moniteur du CAF prend une photographie du groupe qui débute son ascension, 900 mètres de dénivelé positif, jusqu'au sommet de la Quarlie (2322 m). Le cadrage laisse hors champ le village de Besse en contrebas. On peut aisément distinguer les deux paires de sillons parallèles laissées par les skieur-ses qui nous ont précédé-es sur une neige à la surface moutonnée par l'effet des caresses du vent (le 15.01.22).

De leur côté, les randonneur-ses à pied témoignent aussi d'une écologisation de leur pratique (Ginelli *et al.* 2020) qui s'exprime par une éthique du respect et par un sentiment moral de responsabilité à l'égard de la nature. Cependant, ils et elles se savent dépendant-es d'une montagne aménagée et, par conséquent, ils et elles se montrent plus tolérant-es vis-à-vis des multiples formes de marques d'anthropisation qui émaillent leur itinérance alpine. Dans la perspective de la sociologie des émotions, la quiétude et la relaxation offertes par la marche sur un chemin balisé reviennent à éprouver des sentiments socialement stimulés par le dispositif et, *in fine*, valorisés¹³⁰. Ainsi, les aménagements touristiques se voient variablement qualifiés et valorisés au gré des désirs et des formes d'enchantement recherchés. Dans ce sens, il est possible d'identifier différents aménagements qui remplissent de multiples fonctions au sein du dispositif et suscitent diverses réactions émotionnelles observables et parfois même verbalisées. Ainsi, on peut repérer des aménagements qui jouent différents rôles, bon gré malgré dans le dispositif. L'ethnographie et les récits des enquêté-es mettent en relief différentes perceptions 1) des aménagements touristiques nécessaires à l'effectuation des pratiques, 2) des aménagements touristiques qui contribuent

¹³⁰ À l'inverse, certaines pratiques peuvent être considérées par les pratiquant-es comme relevant du comportement déviant et socialement sanctionnable. À ce titre, le cheminement hors-piste que Patrick a improvisé pourrait aisément faire l'objet de ces réprobations par les risques que nous encourons en cas de chute. Ces accidents qui touchent toutes les ARS de montagne, bien que récurrents, font régulièrement l'objet d'une mise en évènement où le registre affectif est largement mobilisé par les médias (journaux télévisés, presse) locaux et nationaux qui s'en font les relais (Hoibian 2002; Caille 2015). L'ampleur du coût économique et de la logistique des dispositifs de sauvetage (réquisition de la PGHM, de pisteurs secouristes, hélitreuillage, *etc.*) comme les difficultés relatives au traitement judiciaire de la responsabilité participent de concert à faire de ces accidents des évènements extraordinaires.

à l'enchantement et 3) des aménagements touristiques qui, au contraire, brouillent l'enchantement (Figure 9.2).

Premièrement, certains aménagements touristiques rendent accessibles et cadrent les pratiques et la mobilité dans les espaces dits naturels. Ainsi en est-il des aménagements orientés vers le transport et la mobilité des randonneur-ses du parking aux tracés des sentiers et autres signalétiques. Autant d'aménagements qui, en plus d'être conçus pour certaines expériences touristiques, répondent à d'autres enjeux spatiaux (régulation des flux touristiques, valorisation des patrimoines naturels et culturels, *etc*) (Bernier 2003).



Figure 9.2 : Le bon chemin, la bonne conduite et une signalétique invisible

(a) Avec Landry un enquêté qui a fait le trajet depuis Lyon pour randonner, nous sommes surpris par de larges empanns de neige lorsque notre ascension débute sur un versant exposé Nord-Ouest à l'orée des Bois du Cruet et du Peney. Sur plus d'un kilomètre, le sentier que nous devons suivre est invisible. En rapportant les lignes paysagères que dessinent les sous-bois, le pré et la clôture à sa carte, l'ethnographe et guide parvient à s'orienter. Puis, le groupe s'exclame, satisfait et rassuré : le panneau signalétique confirme que nous suivons le bon chemin (Randonnée du village Les Déserts au Mont Peney, Les Bois, 1140 m, Massif des Bauges, 25.02.22).

(b) Alors que nous entrons dans la Réserve Nationale de Chasse et de Faune Sauvage des Bauges, la route est encadrée par deux imposantes structures. Leurs fonctions signalétiques font disparaître les gestionnaires du parc, les législations et les zonages administratifs qui le sous-tendent. Ils agissent comme un rappel normatif qui participe à 1) faire incorporer et 2) réguler les conduites. Sans être dénués d'une certaine volonté esthétisante comme en atteste la figuration de l'animal emblématique que représente le chamois, ils marquent surtout l'entrée dans un espace aux règles d'usage spécifique. Les pictogrammes barrés de rouge à notre droite signalent l'interdiction des comportements bruyants, des animaux domestiques, du bivouac et des feux. Ils induisent d'une part à une vigilance quant à nos agissements et à une méfiance quant aux risques d'une éventuelle sanction le cas échéant (Tour de l'Arcalod, Massif des Bauges, 26-27.05.22).

(c) Après avoir parcouru du regard l'horizon barré d'une mer de nuage, une fois arrivé au col, au second plan, Adrien, le garde moniteur qui nous guide répond à un message sur son téléphone. Pendant ce temps, son fils au premier plan observe alternativement son père et Noémie, quelques mètres plus bas. Derrière eux, le poteau endommagé sera pleinement ignoré. (Col de la Vache, 2534 m, Massif de Belledone, 16.08.21).

Deuxièmement, si l'enchantement en montagne repose prioritairement sur l'oubli ou l'occultation momentanée des aménagements touristiques, les relations que les pratiquant·es entretiennent avec certains sont propitiatoires à ces expériences. Parmi ces aménagements touristiques, on peut mentionner les technologies de la contemplation tels que les points de vues panoramiques et autres belvédères conçus pour guider, exercer et éduquer le regard touristique (Urry et Larsen 2011). On peut également ajouter les différents « abris de loisirs », tentes, refuges (Figure 9.3), chalets, autant d'habitat temporaire ou « espace de transition » qui « témoigne d'une rencontre entre folklore, traditions et pratiques ludiques » (Raveneau 2011 : 316). Ambivalents et pourtant composante matérielle prépondérante au dispositif d'enchantement, ils traduisent à la fois une volonté de cadrage de l'expérience touristique tout en rendant possible une « simplification des conditions d'existence » où les corporéités et les relations affichent d'avantages un détachement vis-à-vis des conventions normatives de l'urbanité (*Ibidem*). L'anthropologue Gilles Raveneau les envisage dans ce sens comme des « dispositifs d'encadrement des loisirs » qui, en actualisant un ailleurs familier, rend possible une requalification « des relations ente ville et nature, entre travail et loisirs, entre temps contraint et temps libre, entre participation et retrait social » (*Ibid.* : 319-320).



Figure 9.3 : Refuges sous différents points de vue

- (a) Arrivée en ski de rando au Refuge du col de la Vanoise (2518 m). En arrière-plan culmine la pointe de la Réchasse (3212 m)
- (b) « Entre liberté et respect », « le bivouac responsable », une expérience à « savourer » au sein du Parc National de la Vanoise¹³¹. Durant la saison estivale, au sein du Parc National de la Vanoise, le bivouac est autorisé de 19h à 8h uniquement sur des emplacements payants et réservés à proximité de certains refuges. Ici, une plate-forme en bois a été fabriquée à proximité du Refuge du Col de la Vanoise.
- (c) Refuge de Plan Sec (Massif de la Vanoise, 2330 m). Lors du troisième jour du Tour des Glaciers, 16h environ, Clémence arrive à proximité de son étape journalière. Comme la plupart des randonneur·ses qui parviennent à l'allée pavée de pierres plates qui guident les derniers pas de la journée, elle s'exclame « *Woaw trop beau !* » à la vue des petites bâtisses aux toits de lauzes dont l'aspect minéral est contrebalancé par diverses touches florales aux couleurs vives. Chaises longues, bancs et tables en bois massif sont disposés ci et là pour permettre aux randonneur·ses de se détendre après leur marche.
- (d) À l'intérieur du bâtiment servant à la restauration, un autre spectacle bien moins naturalisé ou pittoresque attend les visiteur·ses.

Enfin ces refuges participent à la dimension liminale de la montagne des randonneur·ses, ainsi :

« les zones intermédiaires réservées aux touristes excursionnistes offrent à ce public plus nombreux les plaisirs esthétiques de la contemplation. Elles donnent surtout la possibilité de participer à une convivialité permettant de signer son appartenance et de s'identifier socialement dans des paysages, véritables supports des valeurs de cette communauté. »
(Granet-Abisset 2019 : 6)

Historiquement érigés à partir de la fin du XIXe siècle par et pour une élite urbaine, ces structures matérialisent une « esthétique qui cible prioritairement la nature, intègre progressivement les aménagements réalisés par ces élites pour leur séjour et leurs activités : hôtels, chalets, refuges, mais aussi routes, chemin de fer, circuits pour s'y rendre » (Granet-Abisset 2019 : 9).

¹³¹ URL : <https://www.vanoise-parcnational.fr/fr/des-decouvertes/sejourner-dans-le-parc/lart-du-bivouac-responsable-en-vanoise>

Néanmoins, les mêmes aménagements touristiques peuvent aussi parasiter l'expérience émotionnelle des randonneur-ses au point de freiner, d'inhiber ou de rompre le charme de l'enchantement. Ils affectent en priorité le regard et les infrastructures évocatrices de l'urbanité (Bragard 2009) ou celles relatives aux stations de ski sont souvent incriminées, au même titre que les déchets visibles. Selon l'expérience recherchée, ils peuvent englober tout ou partie des ouvrages reconnus d'origine anthropique. Ils peuvent provoquer du dégoût et être perçus comme des souillures, des pollutions affectant une certaine pureté naturelle. D'un point de vue esthétique, ils représentent autant d'artefacts qui dérogent à un ordre naturel idéalisé, car leur présence dénote et rappelle l'artificialité du dispositif. À la manière du photographe qui va prendre soin de cadrer cimes, roches et nuages au détriment des humains, pylônes électriques ou autres téléskis, ces aménagements peuvent être invisibilisées ou faire l'objet d'une forme de dénégation nécessaire afin de préserver intact le plaisir de la randonnée alpine (Figure 9.4).



Figure 9.4 : Les coulisses du spectacle de pleine nature. Sommet du Semnoz (1699 m), Massif des Bauges, le 25.08.20.

En haut, de gauche à droite : Une croix est érigée au sommet du Semnoz, les randonneur-ses et autres touristes (le site est accessible en voiture), n'y prête guère attention. La plupart s'agglutinent autour de la table d'orientation et révisent leurs toponymes. D'autres, assis-es, ou à l'instar de la femme tout à droite, admirent ou (se) photographient avec le Mont Blanc en arrière-plan.

À droite : Décrivant un mouvement de rotation sur la droite, l'ethnographe fige le sujet photographique de prédilection des excursionnistes : le Mont Blanc. Comme elles et eux, il laisse dans son dos l'ensemble des aménagements touristiques.



Puis une dernière opération de cadrage peut être réalisée afin de finaliser la constitution de la montagne comme lieu naturel et enchanteur : l'acte photographique. Selon l'historienne Anne-Marie Granet-Abisset,

« La photo est un outil efficace qui permet à ces catégories sociales¹³² de se réserver des territoires qu'ils vont progressivement coloniser [...]. L'observation des clichés ou des

¹³² Pour elle, alpinisme et excursionnisme sont pratiqués historiquement par une élite, d'abord aristocratique, puis bourgeoise et urbaine. Par l'étude de leur production photographique, elle montre comment la montagne en tant que

supports publicitaires, comme la lecture des récits, laisse croire à des territoires entièrement dévolus aux activités des touristes et autres visiteurs. Le terme de colonisation tient dans le fait que si ces derniers sont survalorisés, les habitants des territoires eux sont absents dans une démarche consciente ou inconsciente d'occultation voire de négation de leur existence.
» (2019 : 7-8)

« L'imaginaire est toujours un imaginaire matériel » affirmait l'anthropologue Jean-Pierre Warnier (1999 : 91). Dans les images et les souvenirs qu'elle matérialise et fige dans le temps, la photographie parachève le lieu enchanteur. Elle permet d'évacuer les acteur·ices et les aménagements touristiques de l'image, mais aussi des récits dont elles seront le support et, pour partie, de ce que les randonneur·ses désirent garder en mémoire.

En définitive, conçu comme partie prenante d'un dispositif d'enchantement, pour être opératoire, l'espace montagnard produit à destination et par les randonneur·ses contemporain·es se doit de maintenir un équilibre précaire et subtil entre un aménagement qui le rend accessible et confortable et préserve sa naturalité, son authenticité.

« Le niveau d'aménagement ou d'anthropisation de l'espace touristique est pareillement relié à l'authenticité en tourisme. De manière générale, celui-ci se retrouve sur un continuum entre le milieu naturel et bâti selon le degré de l'influence humaine sur les caractéristiques naturelles et le paysage (Fredman *et al.*, 2012 : 292 ; Newsome *et al.*, 2013 : 3). Le tourisme est souvent ancré dans l'authenticité de la nature et la rareté d'un environnement exempt de traces humaines (Andersson Cederholm et Hultman, 2005 : 294). » (Falardeau, Bourdeau et Marcotte 2018)

Déclinée au pluriel et toujours négociée, cette « authenticité fabriquée » est le fruit d'un rapport actif à un territoire de montagne perçu comme « vivant », dynamique . À l'intersection entre les acteur·ices gestionnaires et les touristes,

« La combinatoire entre valeur d'existence [le fait que le patrimoine existe] et valeur d'usage [en tant qu'objet de contemplation, d'excursion et *in fine* de consommation] ou encore entre conservation et valorisation produit alors des résultats variables à la fois en termes de modes de développement plus ou moins durables et d'authenticités, composant entre tradition et modernité, naturalité et artifice. » (*Ibidem* : 19)

Dans leurs gestes et propos, les randonneur·ses quant à elles et eux tendent à mettre en évidence une certaine hiérarchisation des valeurs morales élevant au-dessus de tout le rapport esthétique (romantique) et éthique (le respect et la protection de la nature) à la nature. Par ailleurs, ce rapport est doublé d'un rapport ascétique et rationnel aux activités et aux aménagements humains.

À l'instar de l'abri de loisir, l'espace montagnard des randonneur·ses s'avère faire l'objet d'une relation ambiguë et ambivalente, entre recherche de liberté et de confort, entre détachement et conduite morale, entre naturalité et artificialité (Olivier Sirost et Gilles Raveneau 2011). Peut-être aujourd'hui plus

« territoire conçu pour des élites en quête d'air pur et d'aventure a muté d'un espace réservé à un ensemble des territoires préservés » (2019).

qu'avant, ces montagnes deviennent autant d'« espaces émotionnels » dans le sens de « lieux caractérisés par la promotion d'une expression physiologique ou d'un comportement (destruction, pleurs, cris, rires ou étreintes) typique d'un état affectif, devenant, dans ce cadre où il est artificiellement suscité, l'objectif principal de l'activité. » (Hachette 2021 : 89). Autrement dit, ils sont des lieux dont l'atmosphère ou la tonalité affective (Ben Anderson 2009; Thibaud 2013) est un objet avant d'être un effet. Dans cette perspective, non seulement lieux d'enchantement, les montagnes se font hétérotopies où se jouent une libération émotionnelle (Hachette *Op. Cit.*).

1.2. Des « ingénieur·es de l'enchantement » plus ou moins perceptible

Parmi l'ensemble des groupes d'acteur·ices du monde social de la randonnée, j'ai déjà mis en avant la place prépondérante qu'occupent les entrepreneur·ses de morale au sein des carrières et leur rôle fondamental dans l'éducation des plaisirs des pratiquant·es en devenir. Je ne m'étendrai donc pas plus sur l'influence qu'ils exercent dans ce sens. Néanmoins, il faut garder à l'esprit l'importance des transmissions et/ou des forces socialisatrices qu'ils mettent en mouvement. Toutefois, sous l'angle du dispositif d'enchantement, il faut bien distinguer les modalités de leurs concours et il ne faut pas omettre la possibilité d'une combinaison des rôles (un·e guide ou moniteur·ice peut également sortir en montagne dans un contexte familial ou amical). Par ailleurs, limite de cette enquête, dans l'ensemble des sorties de terrain que j'ai pu partager en compagnie d'enquêté·es, je précise que le ou la guide/moniteur·ice de profession assumait invariablement la responsabilité du groupe sans discussion¹³³. Cela n'exclut aucunement les situations où des dissonances dispositionnelles sont introduites lorsqu'il faut tenir ensemble une pluralité de « rôles sociaux » (Merton 1957)¹³⁴.

Ainsi, la participation des profanes de la montagne au dispositif se fait sur le mode discrétionnaire. Par exemple, à l'échelle du groupe, comme nous l'avons vu, les organisateur·ices d'une excursion en prenant en charge pour partie l'organisation, la logistique, la rationalisation, ils et elles laissent le champ libre aux autres membres du groupe à prendre plaisir et à lâcher prise, sans éveiller de soupçon.

Du côté des professionnel·les de la montagne, on peut identifier celles et ceux qui œuvrent à l'intérieur même du dispositif et d'autres qui travaillent en amont ou en aval. Dans un premier temps, les agents de terrains qui participent activement à l'expérience au rang desquels on compte principalement les guides,

¹³³ Cela ne préjuge en rien du caractère négocié des rapports sociaux en jeu. On se rappellera la colère du guide de haute montagne qui voyait sa pratique critiquée par un pair. À cet exemple je pourrais également ajouter quelques récits d'enquêté·es désapprouvant l'expression d'un « *leadership* » dans la prise de décision d'un·e proche ou d'un ami·e sous prétexte d'être un·e professionnel·le de la montagne.

¹³⁴ Comme le note le sociologue Franck Cochoy, la théorie de l'acteur pluriel ne constitue pas une innovation quant à la prise en compte sociologique de la pluralité des schèmes d'action incorporés, on trouve déjà des concepts opératoires pour en comprendre les ressorts dans les travaux de Linton ou plus spécifiquement dans la sociologie fonctionnaliste de Merton avec la notion de « rôle-set » (2004 : 12). Si Lahire propose d'étudier la genèse de la pluralité des schèmes d'action, Cochoy propose d'en investiguer la coexistence, l'échange et la combinaison dans le cours de l'action.

les accompagnateur·ices, les gardes moniteur·ices des espaces naturels. Si j'ai déjà discuté plus amplement du rôle des premiers, les agents du parc sont restés relativement absents de cette thèse comme des discours et des récits de vie réalisées¹³⁵. En effet, sur l'ensemble de l'enquête, moins agissant qu'agit par des pratiquant·es ou des riverains qui invoquaient les gardes moniteur·ices étaient comme un rappel à l'ordre ou la menace d'une sanction.

À quelques mètres en amont du col d'Orgeval à proximité des chalets éponymes, nous sommes rejoints par un groupe de huit randonneurs. L'un d'entre eux devance ces compagnons et nous salut. En dehors de la saison d'ouverture des refuges gardés, il s'enquiert tout de même de la possibilité d'occuper l'une des bâtisses. Je lui réponds que je ne sais pas. Apercevant un riverain un peu plus haut, peut être un agriculteur me dis-je, nous allons ensemble à sa rencontre tandis que les autres profitent d'une source à proximité pour remplir leurs gourdes. À la demande du randonneur, le paysan répond que le bâtiment est fermé et inaccessible, il ajoute tout de go qu'il est interdit de bivouaquer par ici : nous sommes encore dans le périmètre de la Réserve. Il faut dépasser le col et poursuivre plus loin son chemin. Tout en pointant du doigt vers la pointe de la Chaurionde (2173 m), il nous met en garde. Plusieurs agents de l'OFB tournent dans le secteur et observent de loin avec des jumelles. Nous le remercions et nous nous séparons. Alors qu'avec mon amie nous poursuivons plus loin, nous ne reverrons pas le groupe de randonneur·ses avant le lendemain matin. À quelques mètres d'un piquet sur lequel est rappelée l'interdiction de bivouaquer sur le col, nous croiserons entre les Mélèzes, sourires silencieux aux lèvres, leurs tentes disséminées et dissimulées avec plus ou moins de succès.

[Extrait de carnet de terrain, Chalets d'Orgeval, Massif des Bauges, le 26.05.22]

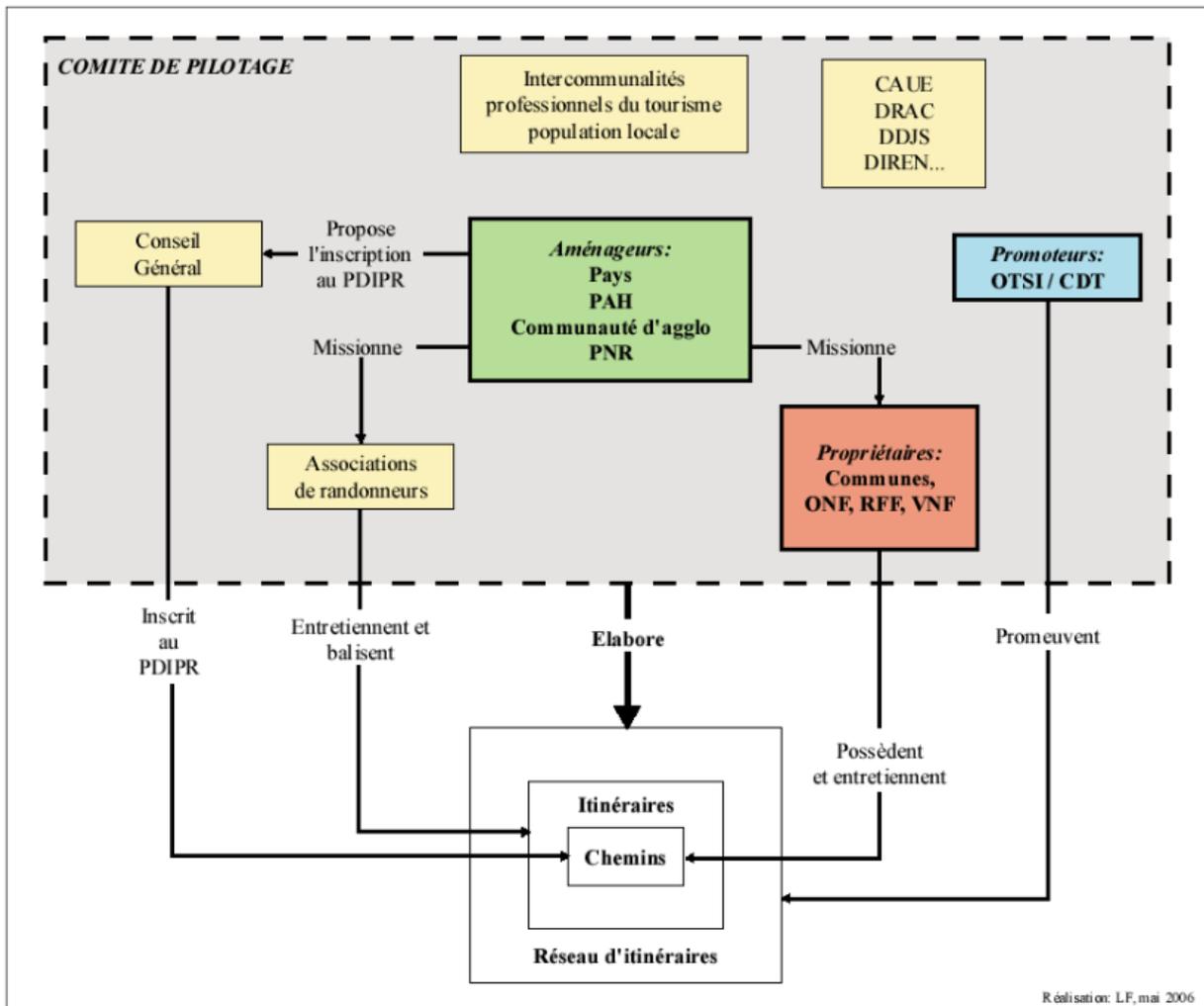
Si je me réfère aux échanges tenus avec Adrien, agent de l'OFB, il faut tenir compte du faible effectif d'agents en poste, un doux euphémisme à en croire la déception qu'il partage avec un collègue. Si le sujet est abordé à de multiples reprises sur le terrain, j'ai pris quelques notes significatives des préoccupations de deux gardes moniteurs rencontrés :

Lors du trajet, je retiens tout particulièrement la discussion qui concerne les conditions de travail des agents de l'actuel OFB. Pour Jaques, le constat est alarmant. Il fait l'inventaire de tous les anciens qui partent à la retraite sans que les postes ne soient renouvelés, une baisse de l'effectif de plus de moitié dans leurs secteurs. Adrien poursuit et confirme. Avec un collègue, ils font actuellement le travail qui incombait à cinq personnes il y a encore de cela quelques années. Il ajoute même qu'il lui tarde de finir [il faut qu'il tienne jusque 62 ans pour bénéficier d'une meilleure retraite], car sa profession tend à devenir monotone [pendant la randonnée comme à ce moment, il signifiera à de multiples reprises son aversion pour la paperasse et le travail en bureau]. Frustrante aussi, car il est dans l'incapacité à répondre et pouvoir se plonger dans le feu de l'action sur un territoire trop vaste à couvrir. Enfin, il mentionne par deux fois que dans les conditions actuelles, il ne peut plus avoir d'échange continu avec les locaux, liens pourtant fondamentaux selon lui dans l'exercice de son travail.

¹³⁵ À l'exception d'un entretien réalisé avec l'un d'entre eux et des interactions avec ces derniers en parallèle de cette recherche.

[Extrait de carnet de terrain, trajet jusqu'au sommet de la station d'Allevard avec une doctorante Noémie, Adrien, son fils et Jaques un collègue de l'OFB, le 17.08.21]

Dans un second temps, loin de l'attention des randonneur·ses, il ne faut pas omettre la pluralité des acteur·ices invisibilisé·es sinon ignoré·es dont les rapports façonnent et structurent l'expérience. Leurs activités concernent les conditions matérielles, la stabilité et surtout l'efficacité pragmatique – mais aussi économique, sociale et politique – des dispositifs. Cependant, l'ensemble de leurs interventions doivent disparaître dans l'objectif de favoriser la suspension de l'incrédulité et le lâcher-prise nécessaire à l'expérience d'enchantement en randonnée. Ainsi en est-il des fabricants et des distributeurs d'équipement outdoor, des acteur·ices du territoire, gestionnaires et décisionnaires qui travaille à la gouvernance des espaces de montagne (voir Figure 9.5).



Listes des sigles

| | |
|--------------|---|
| CAUE | Conseil en Architecture, Urbanisme et Environnement |
| CDT | Comité Départemental du Tourisme |
| DDJS | Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports |
| DIREN | Direction Régionale de l'Environnement |
| DRAC | Direction Régionale des Affaires Culturelles |
| ONF | Office National de la Forêt |
| OTSI | Office de Tourisme et Syndicat d'Initiative |
| PAH | Pays d'Art et d'Histoire |
| PDIPR | Plan Départemental des Itinéraires de Promenade et de Randonnée |
| PNR | Parc Naturel Régional |
| RFF | Réseau Ferré de France |
| VNF | Voies Navigables de France |

Figure 9.5 : Modèle de rando-système et ensemble des acteur-ices impliquées issue de la thèse de Luc Florent (2007 : 436)

Les activités des fabricants et distributeurs inaugurent, maintiennent ou renforcent l'engagement dans la pratique par le déploiement et la marchandisation de cultures matérielles porteuses de promesses, de jeu, de liberté, de bien être au gré des contextes sociohistoriques. Dit autrement, leur travail « consiste à entreprendre des actions pour détourner/attirer le vis-à-vis de son chemin, par le déploiement de séductions (et donc par la mise en place d'un type de dispositif que nous nommerons "attracteur") » (Cochoy 2004 : 15). Leur invisibilité tient à un double impératif. Premièrement, pour les concepteurs, les distributeurs de matériel ainsi que les prestataires de service, il est guidé par un intérêt marchand (en cela guides et accompagnateur·ices constituent autant d'associé·es potentiel·les) qui affecte et instrumentalise les émotions (Illouz 2019) et le besoin d'authenticité, de nature des consommateur·ices. Deuxièmement, pour que les pratiquant·es puissent satisfaire leurs désirs, dont ils et elles ne doutent aucunement qu'ils leur appartiennent, – c'est la toute la force de l'efficace de l'illusion et de l'enchantement – il s'agit de mettre en œuvre différentes procédures pour effacer les interventions humaines. Et, par conséquent, ils et elles doivent reconnaître aux espaces montagnards et leurs pratiques le pouvoir d'enchanter.

Toutes pratiques d'ARS confondues, les expériences de l'espace montagnard qu'elles soient vécues en solitaire ou en groupe, « [l]e processus d'enchantement est à la fois collectif et individuel » (Winkin *Op. Cit.* 2023 : 31). Individuel d'abord, tout au long de la carrière des pratiquant·es d'ARS de montagne on peut déceler chez les pratiquant·es une inégale distribution sociale des dispositions propices à l'effectuation de ces pratiques¹³⁶. Collectif ensuite, car le rééquilibrage émotionnel induit par l'enchantement nécessite l'action de différents collectifs (humains et non humains). Dans cette perspective, même s'il faut tout de même nuancer en reconnaissant que les ARS s'opèrent en partie en dehors de sa marchandisation, j'observe que « les dispositions sont surtout du côté de la demande, et que les dispositifs/la stratégie s'observent plutôt du côté de l'offre. » (Cochoy 2004 : 13).

Ainsi, il y a des agents de terrain qui par leur connaissance plus ou moins conscientisée du dispositif vont opérer à une forme de médiation, c'est-à-dire qu'ils et elles seront en mesure d'influer sur les émotions collectives. Pour Louis Quéré (2021; 2022), au prisme des travaux séminaux de Durkheim et de Mauss, l'émotion collective est avant tout une émotion qui émerge du partage. Dans cette conception, on peut dire que les émotions collectives dérivent des émotions individuelles. Cependant, comme le souligne l'anthropologue Samuel Lézé, « il semble difficile de faire porter l'ensemble de l'expression [émotionnelle] sur le collectif seul et son langage physique ritualisé » (Lézé 2022 : 3). En effet, selon les circonstances, un·e « médiateur·ice » à l'autorité ou la légitimité reconnue peut être nécessaire pour réactiver des émotions collectives dans le cours de l'action. Les guides, les accompagnateur·ices, profanes ou professionnel·les se voient assigner implicitement un tel rôle quand bien même leur seule présence ou

¹³⁶ D'une part, certain·es considèrent leurs appétences et leurs aptitudes comme des réflexes innés. Cela représente un avantage non négligeable dans l'acquisition ou l'actualisation d'un rapport plus rationnel et stratégique. Tandis que, d'autre part, les pratiquant·es les plus éloigné·es des montagnes (géographiquement, socialement et économiquement) ont tout à apprendre. Pour elles et eux, le travail sur le temps et sur soi prend ainsi une tout autre envergure.

acte ne suffit pas à faire advenir l'enchantement. Néanmoins, les pratiquant·es-consommateur·es ne sont pas des récepteur·ices passif·ves dupé·es par le dispositif, ils et elles participent tout autant au jeu illusoire de l'enchantement.

1.3. La suspension volontaire de l'incrédulité. Rendre invisible le travail sur soi et le dispositif

Tout comme les imaginaires des lointains montagnards, la notion de « suspension volontaire de l'incrédulité¹³⁷ », également traduite « suspension consentie de l'incrédulité », puise ses sources dans la mouvance romantisme. Yves Winkin emprunte en effet l'expression au poète britannique Samuel Taylor Coleridge qui l'emploie en 1817 pour parler de la part active du sujet littéraire dans l'élaboration de l'enchantement (Brahya *et al.* 2023 : 5). Fragile et souvent transgressée, elle désigne les opérations de cadrage au centre du pacte romanesque qui conduit les lecteur·ices à consentir aux termes de la fiction (Cueille 2023). Dans le cas de figure des pratiques étudiées, un certain nombre de « technologies de l'illusion » comme les appelle Angela Braito et Yves Citton (2017) a été mobilisé par les pratiquant·es pour faire naître le régime émotionnel (Bernard 2017) de l'enchantement.

En effet, la suspension volontaire de l'incrédulité opère par la multiplication des recadrages attentionnels qui interviennent dans la relation entre le·la pratiquant·e et :

- Ses corporéités et ses sensibilités,
- Son entourage et plus largement toutes les personnes en coprésences (les « ingénieur·es », les entrepreneur·ses » et leurs publics),
- Son environnement en incluant plus particulièrement l'ensemble des aménagements, des existant·es biotiques et abiotiques perceptibles.

L'incorporation des objets dans l'action (Julien, Rosselin et Warnier 2006; Warnier 2009), la recherche d'un optimal technique (Fournier et Dalgalarondo 2022) ou l'écoute de soi pour faire la balance dans « l'économie de la force et la douleur » (Bragard 2016) favorisent un oubli attentionnel du couplage entre les corps et les techniques. La gestion des couches de vêtements, les ajustements nécessaires à la marche avec bâtons, l'apprentissage des conversions, l'art de la légèreté qu'incarne le remplissage du sac à dos sont autant de compétences¹³⁸ et de « bricolages » (Manuel 2021) qui s'inscrivent dans un travail sur le corps. À mesure que le pratiquant poursuit sa carrière, ils deviennent des techniques du corps qui apparaissent comme naturelles et dont l'occultation est technologiquement programmée.

En ce qui concerne les relations sociales, la simplification volontaire de la communication (le tutoiement), l'accord tacite au partage intime (la propension à la confession et au dévoilement), le

¹³⁷ L'expression anglaise qu'il utilise est « *Willing suspension of disbelief* ».

¹³⁸ Elles ne se confondent pas à des dispositions. Paradoxalement, mais plus justement, ces compétences participent au maintien des dispositions tout en le supportant.

détachement avec les conventions normatives et corporelles de l'urbanité (Sirost et Raveneau 2011; Raveneau 2011) logent l'authenticité dans les interactions entre ami·es, amant·es, amours et parents. Puis, comme nous venons de l'aborder plus haut, il y a les accompagnateur·ices qui veillent à ce que les moments montagnards demeurent autant que possible euphorisants pour l'ensemble du groupe (Winkin 2020; Goffman 2009) au dépens de leur propre plaisir. Enfin, d'autres ingénieur·es, prestataires, fabricants et distributeurs voient leur présence plus ou moins consciemment maintenue en dehors du dispositif, leurs interventions pouvant parasiter la survenue de l'enchantement.

Au niveau de la relation à l'environnement, les technologies qui canalisent et orientent l'exploration des espaces montagnards (sentiers, marques, signalétiques, *etc.*) sont admises par les pratiquant·es et apparaissent tour à tour indispensables ou contraignantes. Indispensables pour assurer une pratique confortable et sécuritaire. Contraignantes en ce que la normativité qu'elles apposent sur la sortie peut contrevenir à la « promesse de surprise » (Clément 2023 : 131) dont les plus aventurier·eres partent en quête. Certain·es resteront donc sur les sentiers battus tandis que d'autres seront plus favorables à arpenter des paysages visuellement vierges de toutes ses infrastructures comme Patrick m'invite à le vivre dans les Bauges, comme Jean-Marc et Michel qui voient dans les traces qu'ils exécutent dans les neiges vierges l'expression stylisée d'eux-mêmes tout comme un projet de paysage (Besse 2013; Marpot, Chanteloup et Perrin-Malterre 2021). Puis, à la chaleur boisée des chalets, à la convivialité des refuges, aux pittoresques des villages et leurs fruitières, les pratiquant·es opposent l'architecture bétonnée et les technologies mécaniques. Leurs seules présences peuvent faire vaciller l'immersion au point de les propulser dans le monde social et urbain avec lequel ils et elles souhaitent mettre de la distance. La station de ski fait figure d'exception. D'après une recherche quantitative datant de 2012, elle était alors encore perçue comme pourvoyeuse de joie, d'excitation et de quiétude (Bonney-Claudet et Ghantous 2013). Cependant, l'étude affirme aussi que les émotions relatives à la surprise n'ont aucune incidence significative quant à l'évaluation et la perception des stations de ski. On comprendra bien dès lors, le dégoût dont les stations font l'objet de la part des pratiquant·es les plus aventureux·ses et les plus tournées vers la pratique du ski de randonnée (Gruas 2021). Ainsi les pratiquant·es montrent une tolérance sélective et variable aux différentes infrastructures qui sous-tendent leurs pratiques, certaines étant plus étroitement dépendantes d'aménagements et d'appareillages visibles. Qu'à cela ne tienne, ils et elles fourniront, autant que faire ce peu, les efforts nécessaires pour les maintenir à distance sinon pour les faire disparaître de leur champ attentionnel. Il en est tout autrement en ce qui concerne la capacité des pratiquant·es à peupler d'existant·es vivants ou non les espaces montagnards qui sont loin d'être perçus comme les garants ou avatars de la naturalité de ces environnements. La question excède largement le propos de ce chapitre et fait l'objet d'un traitement approfondi dans les deux chapitres qui suivent.

Transversalement, l'efficacité de ces mesures d'escamotage des artifices de l'expérience repose sur l'habituation progressive des pratiquant·es et relève de l'éducation à l'attention (Chamois 2022a). À mesure qu'ils et elles renforcent leur engagement dans la carrière, les efforts relatifs au travail sur soi (les

corps, sur les émotions, sur les perceptions) s'amenuisent et les pratiquant·es peuvent être plus aisément sujet de l'enchantement. C'est aussi ce que Romain Bragard décrit comme un « dés-apprendre » (2012 : 40) et ce que montrent bien les rêveries qu'induisent les pratiques de randonnées :

« Or, lorsque l'on jouit, quelque chose est suspendu (l'apprentissage) et peut se vivre un transport. Les excursionnistes peuvent soit se laisser bercer par la marche et être absorbés par son rythme, soit en venir à penser à autre chose. Ce que l'on trouve empiriquement lorsque l'on vit avec les randonneurs, c'est qu'ils alternent moments de parole et moments de silence. Dans le flux de la marche maîtrisée, celle qui se passe sans faux pas, cette alternance se vit aussi de façon intime. En marchant, ils peuvent se taire et ne penser à rien, comme rêvasser, songer, monologuer ou réfléchir. » (Bragard 2012 : 40)

Cette disponibilité acquise se traduit par la capacité au lâcher-prise, dernier ingrédient de l'enchantement.

1.4. Le lâcher-prise et le « vide au cœur du rituel »

Lorsque la suspension volontaire de l'incrédulité réussie, le vécu des pratiquant·es bascule. Simple parenthèse routinière ou désir de libération envahissant, leurs évasions montagnardes les conduisent à se délester de leurs atours citadins pour se vivre en randonneur·ses autonomes reconnecté·es aux forces naturelles d'une montagne qui résiste aux affres d'un monde social parfois aliénant, parfois chargé d'émotions trop lourdes à porter. Ce devenir randonneur repose selon moi sur la même dénégation que celle éprouvée par le touriste d'Yves Winkin.

« [L]e mécanisme de dénégation joue : je sais bien que je ne suis qu'un touriste, qu'un groupe me précède et qu'un autre me suit, mais quand même. Quand je suis seul (ou presque) au sommet de « ma » dune, je suis un voyageur. Un double travail de « persuasion clandestine » est à l'œuvre, qui produit l'enchantement, au sens défini ici. D'une part, j'ai incorporé un certain nombre de catégories de perception et d'appréciation nouvelles, grâce à des lectures sur le désert (je « dois » ressentir tel ou tel vertige), grâce aux explications et commentaires de notre guide, qui a tracé ce voyage en amoureux du désert. D'autre part, les rapports entre les « clients » et les « prestataires de service » (guides, chameliers, cuisinier, etc.) reposent sur un déni permanent de la base économique qui les fonde. Tout se passe comme si ce voyage n'était pas un « produit », mais une partie de plaisir entre copains – aussi longtemps que tout se passe bien, que le voile ne se déchire pas (par exemple un participant qui rouspète sur la qualité de la nourriture ou un accompagnant qui s'énerve sur les participants trop lents). » (2020)

Ainsi, la dénégation ou capacité au lâcher-prise tient premièrement, d'une éducation de l'attention, de dispositions perceptives acquises par un entraînement et des répétitions et, deuxièmement, sur un accord tacite, d'une « entreprise de moralisation » (Darmon 2008b : 157) qui se manifeste par l'injonction sociale à décorrélérer l'expérience montagnarde de ses conditions socio-économiques d'existence. Formulée différemment, la dénégation relève de la mise en tension des conditions socialement construites (les valeurs morales) et des conditions individuellement portées (les dispositions préalablement

incorporées). Pour que tout se passe « comme si » le temps des randonnées était extraordinaire, détaché de leurs contingences historiques, sociales et économiques, il faut aménager du vide au cœur du dispositif.

Pour Romain Bragard, l'évènement paysager surgit justement de l'expérience du vide qui succède à la surprise alors qu'une vue panoramique se déploie sous le regard de randonneur·ses ébahies qui jusqu'alors étaient concentrées à avancer d'un pas précautionneux sur la pente caillouteuse.

« On voit donc ici, concrètement, les différentes séquences émotionnelles de l'évènement paysager (surprise, vide contemplatif, excitation dans l'énonciation). Le paysage survient dans une brisure du sensible (d'un coup le paysage s'ouvre alors qu'on ne regardait que ses pieds). Suit un silence. [...] Au cœur de la ritualité, avant la mise en sens de ce qui est arrivé par surprise, l'individu semble faire l'expérience du vide intérieur. » (Bragard 2003 : 3)

Si l'analyse demeure valide, mon propos est ici de montrer que 1) cette séquence émotionnelle relève de l'enchantement et que 2) selon leurs modalités propres, les pratiques d'ARS de montagne actualisent sous différentes formes – elles modalisent – cette même séquence émotionnelle.

2. Faire advenir l'enchantement excursif

Dans les lignes qui suivent, je propose de modéliser l'expérience d'enchantement et les dynamiques qui opèrent entre les dispositions des pratiquant·es et les dispositifs d'enchantements montagnards. Je m'appuie plus particulièrement sur la conception du dispositif d'enchantement développé par les anthropologues Véronique Servais et Arnaud Halloy (2013, 2023). Les deux anthropologues s'inspirent quant à eux des études de Yves Winkin, mais aussi des travaux séminaux de Gregory Bateson. Dans cette perspective, l'expérience d'enchantement est envisagée selon une démarche écologique comme le résultat du couplage entre des existant·es et leur environnement. Selon leur conception, l'expérience ne recouvre pas une réalité interne au sujet, elle se trame dans les liens que nous tissons avec l'environnement social et matériel.

« Pour qu'il y ait des dispositifs, il faut des dispositions », et c'est en rendant compte de l'expérience d'enchantement que ressentent les coureur·ses de l'Ultra-Trail du Mont Blanc que le sociologue Fabrice Clément (2023) parvient à tracer leurs contours et leur articulation. Cette étude sera également d'un certain recours dans les lignes qui suivent. L'entrée par le dispositif d'enchantement permet aussi de déporter l'analyse à l'interface du biologique, du psychologique et du social et donc de ne pas réduire les émotions à l'une de ces dimensions. Si par ce prisme j'espère saisir, au moins partiellement, les conditions de leur émergence, il ne s'agit aucunement d'en révéler ou d'en théoriser la nature.

Avant de développer l'analyse diachronique des différentes phases par lesquelles opèrent l'enchantement, voici un schéma qui permet de rendre compte de l'intégralité du processus.

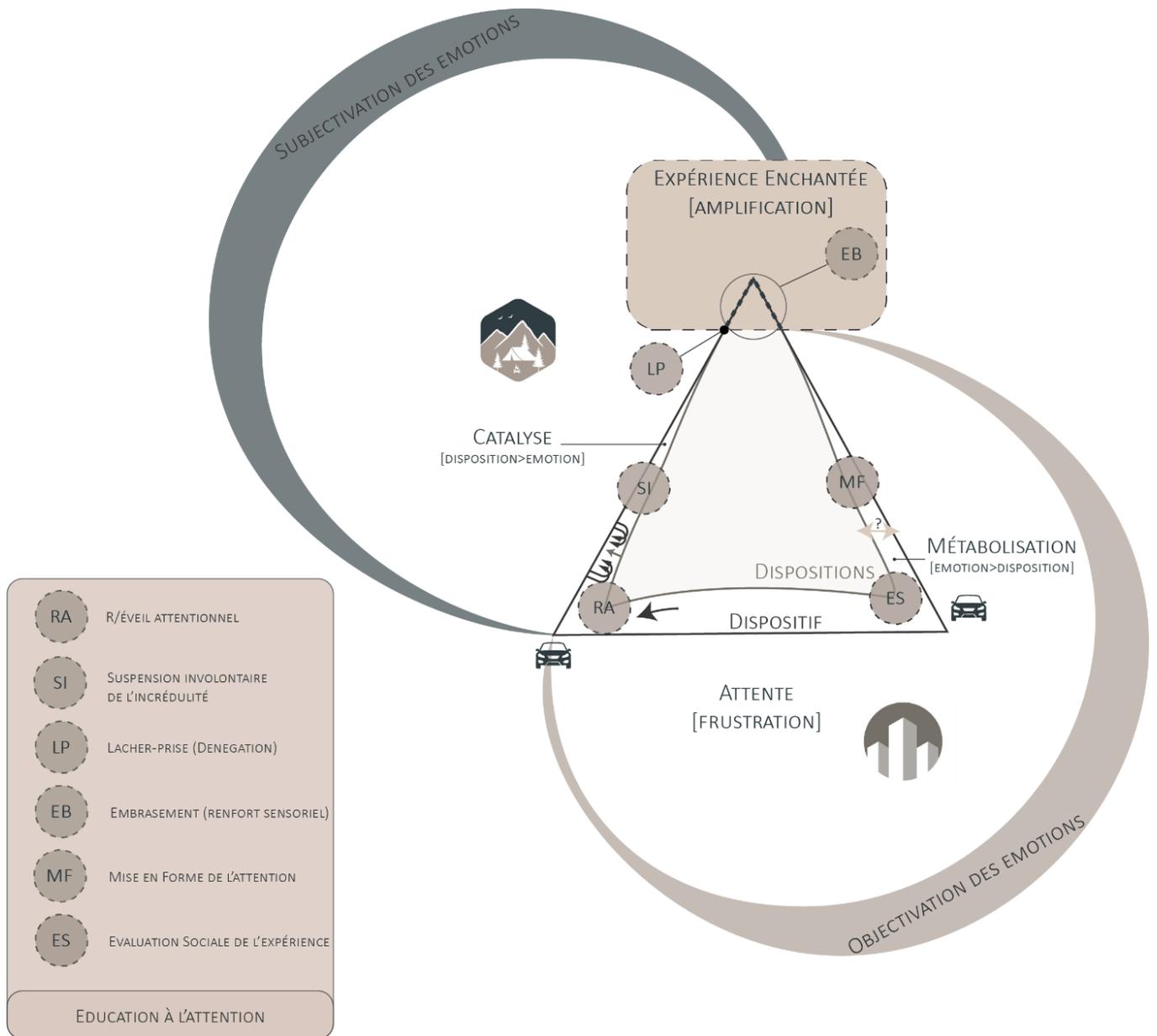


Figure 9.6 : Représentation schématique du processus d'enchantement en jeu dans les pratiques d'ARS de montagne observées

(La flèche en bas à gauche indique la mise en tension des dispositions et dispositifs par le désir ; la double flèche de droite symbolise le désengagement réflexif de l'enchantement)

Tout au long de la partie suivante, je propose d'en décrire les différentes étapes en partant des préparatifs de l'excursion jusqu'au retour au domicile. Ces dernières correspondent à celles identifiées dans les modèles d'analyse des dispositifs d'enchantement sur lesquels je m'appuie. À chaque début de sous-partie, un schéma, dérivé du premier permet de mieux localiser la phase du processus concernée tout en soulignant les processus clefs à l'œuvre.

2.1. Subjectivation des émotions

2.1.1. Un éveil attentionnel doublé d'un réveil dispositionnel

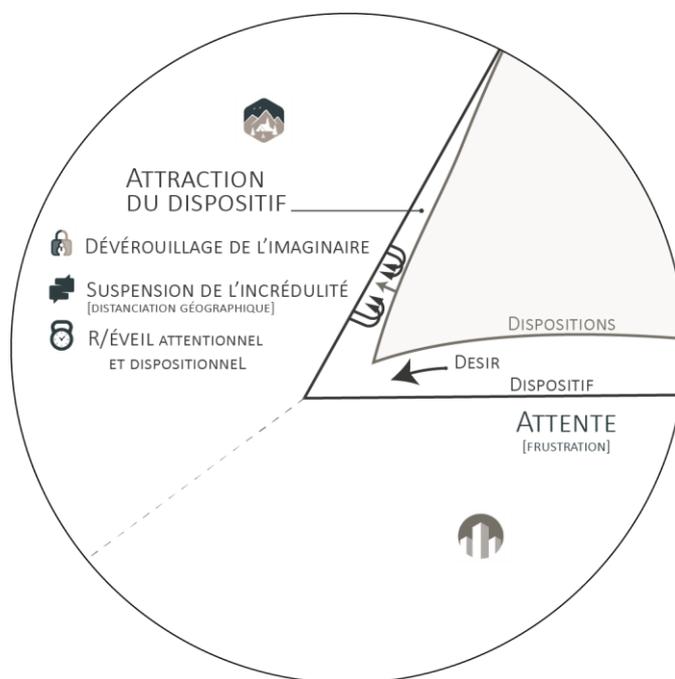


Figure 9.7 : (R)éveil dispositionnel et attentionnel activés par l'attraction du dispositif d'enchantement

Rempli de l'espoir de voir combler son besoin de montagne, avant même l'arrivée au pied des montagnes, sur un parking ou autour d'un repas la veille au soir, les pratiquant·es agissent déjà de concert et signe le premier acte de « bienveillance dispositif » du rituel excursif (Belin 1999). Par le soin accordé aux envies de chacun·es, par l'expression de l'envie de s'offrir ou de partager un moment agréable, en augurant d'une sortie pour « *se faire du bien* », « *se purifier* », « *se détendre* », « *en baver* » ou « *se mettre bien* », ils et elles nouent une relation de confiance envers une montagne qui apparaît avant tout comme un « espace potentiel » (Belin 2002).

Avant même les premiers pas ou d'avoir enfile les chaussures de ski, pour les futur·es randonneur·ses, « il est indispensable de dessiner "en creux" l'expérience enchantée à venir », de « déverrouiller l'imaginaire » romantique alpin « qui fait de l'expérience de la "terrible joie" ou de l' "horreur agréable" ressentie face aux panoramas montagneux le fondement de l'expérience du sublime (Clément 2023 : 125). Plus précisément, ce que les pratiquant·es déverrouillent c'est un « conditionnement imaginaire » ou des attentions éduquées qui s'appuient sur « trois répertoires de connaissances » (Halloy et Servais 2013) : un corpus mythologique (ici l'imaginaire romantique et naturaliste notamment), la syntaxe du rite

(l'ensemble des séquences sociotechnique à l'œuvre¹³⁹) et le travail perceptif (la production d'affordance émotionnelle et perceptive).

Puis, dès la sortie de l'habitacle du véhicule, à la première inspiration, le changement brusque de contexte environnemental fait émerger une situation dont l'altérité un « éveil de l'attention » selon le psychologue américain James Gross qui a théorisé le « modèle modal de la régulation des émotions » (1999; 2015). Cet éveil de l'attention découle ainsi d'une légère torsion du sensorium, d'une « désorientation sensorielle » comme celle décrite par François Laplantine lorsqu'il explique que :

« L'expérience de l'absence, du vide et du silence provoque chez nombre d'Occidentaux ce que l'on appelle une "désorientation", terme à vrai dire étrange, car il signifie étymologiquement perte de l'Orient alors qu'il conviendrait plutôt de parler dans ce cas de réorientation. Absence, vide, silence, voici ce qui est particulièrement angoissant pour les individus socialisés dans une culture européenne et américaine. cela peut être même à ce point angoissant - en particulier dans les cultures latines - qu'une réaction se profile puis s'emballé: inverser la raréfaction en amplification, combler les vides et les silences par une saturation visuelle et acoustique » (Laplantine 2018 : 132)

Cette désorientation qui, loin de laisser indifférent, préfigure la suite. Jean-Paul Thibaud constate lui aussi que les sens des marcheur·ses s'éveillent lorsque « la mer ou le vent se prête alors à un « engagement » corporel qui sollicite certains gestes » (2018 :13). Au départ d'une marche, il est un temps flottant où il ne s'agit de,

« non pas se rendre quelque part, mais se laisser embarquer sans but précis. Non pas s'engager dans une courte séquence d'activité, mais prendre le temps d'une immersion prolongée. Tout se passe comme s'il s'agissait tout simplement de s'imprégner du monde, de s'installer dans un nouvel état de monde. » [Thibaud 2023 : 154]

L'expérience montagnarde débute ainsi par une déstabilisation, une mise en mouvement du dispositif sensoriel comme pour mieux en prendre conscience et agir dessus. Cet éveil de l'attention est indissociable d'un éveil ou d'un réveil dispositionnel. En effet, pour les un·es abreuvé·es d'un imaginaire où la montagne est montrée comme « terrain de jeu », on n'attend « rien que du plaisir »¹⁴⁰, alors que pour d'autres la vue des cimes suffit à tirer des larmes et à faire ressentir une puissante force d'attraction ; le conditionnement imaginatif comme l'apprentissage des plaisirs antérieurs – et plus largement les effets des socialisations de la perception et des émotions – ont sensibilisé·es les pratiquant·es de sorte qu'ils et elles puissent réveiller des émotions qui à ce stade forment autant de réactions dormantes ou de « dispositions à l'action » activables (Tcherkassoff et Frijda 2014).

¹³⁹ Du point de vue de la socioanthropologie des techniques, on parlerait de la « chaîne opératoire » que met en branle le dispositif (Akrich 2010; Latour et Lemonier 1994).

¹⁴⁰ Slogans utilisés par l'enseigne Décathlon dans leurs campagnes publicitaires pour la promotion d'équipement outdoor, respectivement en 2020 et 2003.

2.1.2. Les prises. Catalyser l'enchantement

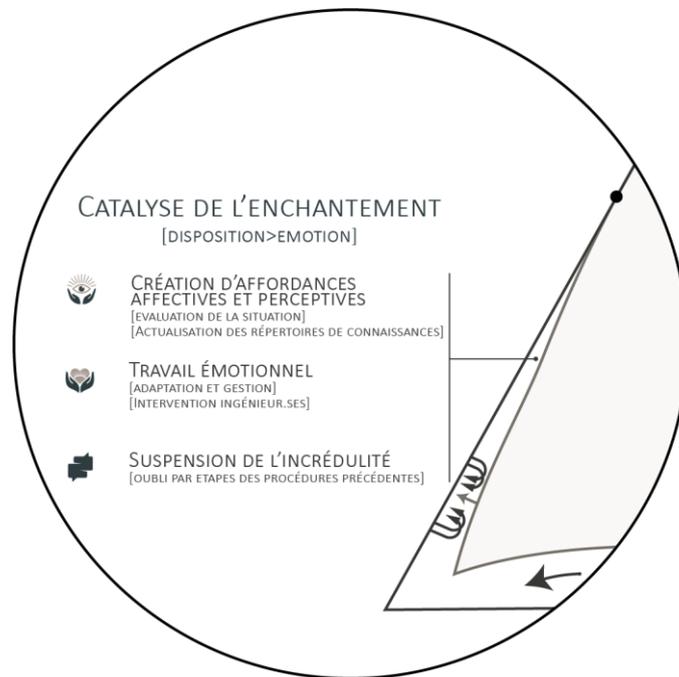


Figure 9.8 : La catalyse de l'enchantement comme processus de formation des prises (affordances) affectives et émotionnelles

Une fois en marche ou en glisse, s'ensuit une phase de catalyse des émotions et des perceptions. À l'attraction des dispositions par le dispositif succède ainsi la mise en place progressive des conditions propices à la suspension volontaire de l'incrédulité et *in fine* à l'enchantement. Pour mieux les reconfigurer afin de rendre opératoire le dispositif d'enchantement, diverses déshabituations parcourent les corps, les relations et les rapports de soi à soi, de soi aux autres et de soi à l'environnement. Par touches successives, on se dévêt, on se revêt, on accélère, on ralentit selon que le rythme cardiaque s'emballe, selon que de froides gouttes de sueur perlent le long de notre épiderme. On s'hydrate, on urine ; on se laisse happer par le silence et ses rêveries, on s'épanche sur nos tracés du moment. On écoute nos muscles, on compare les rythmes de chacun-e. On modifie la cadence de nos pas pour pouvoir avancer tel un métronome à la mesure que bat la scansion des bâtons de marche. On déconstruit son pas pour ne pas porter les spatules de ski et bien épouser le manteau neigeux. On active la mémoire des muscles ; on prend des pauses pour avaler quelques fruits secs, pour s'assurer que les compagnons se portent bien, pour lever le regard aux cimes et faire surgir le paysage. On grimace à l'effort, on se sourit devant la mer de nuages. On prend de l'altitude et l'on se cramponne à son ami-e lorsque le vertige aspire et affaiblit notre prise au sol. On ajuste la charge de poids sur les jambes pour les économiser en vue des heures qui suivent, pour se frayer un chemin avec plus de souplesse et de délicatesse.

Alors que jusque-là l'enchantement montagnard apparaissait comme un objet, un projet qui impulsait l'excursion, ces effets commencent à se faire ressentir à mesure que l'on crée ou actualise des prises (ou affordances) affectives ou perceptives. Avant qu'il y ait suspension volontaire de l'incrédulité totale, pour que les affordances adviennent, il faut provoquer un trouble volontaire des affects et des perceptions. Ce trouble est ici induit par la perturbation des sens induits par l'immersion dans l'environnement montagnard, par l'introduction dans un dispositif différent de l'ordinaire, par une rupture et une altération de l'action routinière (Bessy et Chateauraynaud 1995 : 252). Opposée à l'authenticité, « dans le trouble se joue un partage entre un régime d'objectivation et un régime d'emprise », autrement dit, la situation est suffisamment déstabilisée pour que l'enchantement encore tenu à distance puisse exercer son emprise et submerger le sujet.

C'est au cours de cette situation trouble que les pratiquant·es opèrent un travail émotionnel (Hochschild 2017) et un travail perceptif (Halloy et Servais 2013) tels que nous les avons analysés en détail dans les deux chapitres précédents. Le travail perceptif correspond à la création d'affordance entre la situation et a) les situations antérieures, b) le cadre imaginaire (Chamois 2022a) comme l'illustre l'exercice de lecture paysagère développée précédemment (Cf. 2.3). Halloy et Servais définissent cette opération comme :

« L'agencement de saillances perceptuelles propices à la survenue de l'expérience "qui instaurerait les conditions pour la rencontre entre des attentes culturelles et les propriétés d'une situation, débouchant sur la réalisation de la "promesse de surprise" inhérente au dispositif d'enchantement". [...] Elle engage un type particulier d'affordance : un "attracteur perceptuel", une saillance perceptuelle dotée d'un haut potentiel évocatoire et d'une forte résonance émotionnelle" » (Halloy et Servais, *Op. Cit.*: 297).

On comprend qu'en tant que propriété de la relation entre le sujet et l'environnement, les affordances perceptives jouent un rôle prépondérant dans le processus d'évaluation de l'environnement. Ainsi perceptions et émotions sont intimement intriquées au cours de l'action et aux interactions. Pour les psychologues, émotion et perception sont des processus que l'on peut qualifier « d'extraction[s] par l'action » : les émotions et les perceptions émergent lorsqu'il y a un changement dans la préparation à l'action (Tcherkassof et Frijda, 2014 : 514)

Le travail émotionnel opère ici à une régulation socialement et contextuellement située : les émotions, leurs ressentis et leurs expressions se voient sélectionnés et accordés à la situation sur un mode gestionnaire et moralisé (Cf. 1.4.). Il existe des risques que ce travail échoue, auquel cas, le processus d'enchantement est compromis. C'est au prix de leur plaisir propre que les ingénieur·es sur le terrain, accompagnateur·ices ou autres guides se feront les artisans voire les professionnel·les de ce travail émotionnel afin de maintenir en équilibre le sentiment d'aventure et celui de sécurité, de préserver le sentiment d'apaisement ou de pousser au dépassement de soi. Arnaud Halloy parle dans ce cas de figure de « négociations affectives » pour désigner « la manière dont la manifestation d'une émotion affecte et,

potentiellement, transforme la situation émotionnelle. » (Halloy 2023 : 5). Enfin, travail sur les émotions et sur les perceptions se joignent en ce que « le différentiel émotionnel provoque un nécessaire travail de révision, qui est porteur de dynamique sociale. Il s'agit de mettre sa perception du monde en accord avec ce que nous dit le monde « objectivement ». » (Bernard 2015 : 8)

Dans les deux cas de figure, il s'agit de multiples ajustements qui permettent aux dispositions et au dispositif de s'articuler par le biais d'affordances affectives et perceptives. Cependant, l'ensemble des efforts fournis au travail sur soi ou les échecs tels que les « ratés compassionnels » (Bernard 2009; Molinier 2011) – comme lorsque les ingénieur·es de l'enchantement ne parviennent pas à s'émouvoir et être à l'écoute de la personne émue¹⁴¹ – font l'objet d'un effacement. Ainsi, leur invisibilisation est nécessaire en :

« brisant le dépaysement que nous cherchons pour nous centrer uniquement sur ce qui nous apparaît comme authentique ou pittoresque. Nous ne voulons pas voir le reste en quelque sorte ; ce reste qui risquerait de briser le rêve, l'illusion et grèverait par là même le potentiel enchanteur de la situation » (Lambrette 2016 : 122).

La suspension volontaire de l'incrédulité est donc insuffisante à susciter seule l'enchantement quand bien même elle est nécessaire. C'est le lâcher-prise (ou la dénégation comme le nomme Winkin) qui déclenchera l'enchantement comme régime émotionnel extraordinaire.

¹⁴¹ On se rappellera le raté du guide de haute montagne face à la frayeur et la tétanie de l'une de ces clientes en randonnée glaciaire.

2.1.3. L'emprise. Amplification des émotions dans l'expérience enchantée

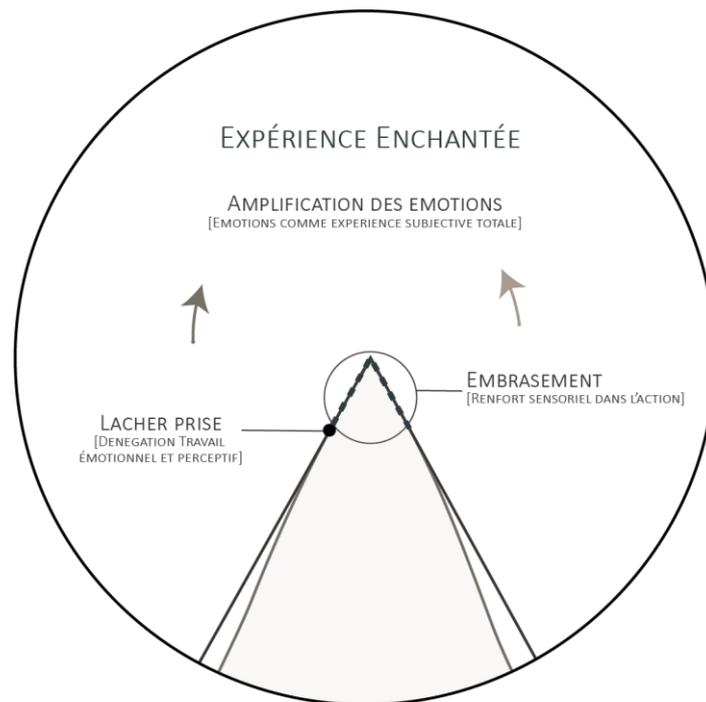


Figure 9.9 : Processus affectif et perceptif en jeu dans l'expérience enchantée

Pour Yves Winkin, l'enchantement réside au lieu de rencontre entre dispositions et dispositif. J'ajouterais qu'il émerge dès lors que dispositions et dispositif se confondent, lorsque l'enchantement n'est plus l'objet dont on part en quête, mais l'expérience subjective qui ancre le praticant-es dans l'instant. Les émotions deviennent alors des expériences subjectives qui semblent dériver du seul fait de communier, seul ou ensemble, avec l'espace montagnard.



Figure 9.10 : Différentes nuances d'enchantement et leurs dispositifs

- (a) À mesure que la pente se raidit, l'écart grandit entre les trois randonneur-ses en raquettes. Le photographe reste volontairement derrière, il crée l'opportunité de cette prise de vue où seul l'enquêteur apparaît. Entre ombres et lumières, brumes et neiges, la composition évoque élévation et immersion élémentaire. (Pointe de la Galoppaz, Massif des Bauges, le 24.01.21).
- (b) Après avoir gravi plus ou moins 900 m de dénivelé positif, les randonneur-ses déchaussent leur ski en les plantant à la verticale pour éviter que la neige « botte¹⁴² ». Au sein du campement improvisé, chacun à son encas, ils et elles partagent fromages et carreaux de chocolat en commentant le paysage. (Sommet la Quarlie (2322 m), Massif des Grandes Rousses, le 15.01.22).
- (c) Alors que la lumière du crépuscule se fait de plus en plus rasante sur les cimes qui font face au chalet qu'elles occupent pour quelques jours, une mère, sa fille et quelques ami·es se pressent en direction du belvédère afin de contempler le lac sur fond de coucher de soleil. (Belvédère du Revard, le 23.08.21)

L'enchantement n'est possible qu'à la condition d'une transformation totale du régime émotionnel ordinaire (Bernard 2015; Reddy 2019). Il se manifeste selon diverses modalités en fonction des cadres d'expérience et des intérêts des pratiquant·es¹⁴³ et sert de matrice aux plaisirs alpins. Dans ce sens,

« L'enchantement consisterait en une sorte d'acte consenti, et par là même partiellement rationnel d'"aspiration" (de la plus diffuse à la plus extatique) pouvant déboucher sur une sorte [...] de ravissement duquel dérive un sentiment de plaisir ou de bien-être – médiat ou immédiat – qu'éprouve une personne en contact avec un dispositif spécifique. Par dispositif, il y a lieu d'entendre tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'interpréter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conditions, les opinions et le discours des êtres vivants (Agamben, 2007). » (Lambrette 2016 : 121)

¹⁴² On emploie ce terme pour décrire la neige qui s'agglomère et colle sous la spatule des skis. Cette réaction est due à la réaction de la température la neige et de l'humidité ambiante.

¹⁴³ Point étudié dans la section 3.

Selon cette conception à la charnière de la psychologie et de la sociologie, le processus d'enchantement se loge dans l'exercice d'une perte de contrôle maîtrisée où loin de museler les émotions, l'usage de la raison, au sens du philosophe pragmatiste John Dewey, « devient alors une affaire de coordination d'une multitude d'impulsions et de dispositions dans la réalisation d'actes et la production de comportements » (Quéré 2022 : 12).

Pour le sociologue Louis Quéré qui a récemment proposé une théorisation des émotions collectives (l'émoi d'une foule, le phénomène de communion), la gamme des émotions produites par l'enchantement (de la convivialité au sublime) et les plaisirs qui leur sont associés résulterait d'une « émotion impersonnelle » (Quéré 2021; 2022). Comme le résume à juste titre son relecteur, l'anthropologue Samuel Lézé :

« Dans le processus expressif, le rite est l'opérateur magique : les émotions personnelles sont déclenchées par le rite et le rite organise les émotions personnelles par une émotion impersonnelle. » (Lézé 2022 : 3)

Toutefois, comme ce dernier le souligne également, cette voie d'analyse présente quelques limites. En effet, selon l'anthropologue, « il semble difficile de faire porter l'ensemble de l'expression [émotionnelle] sur le collectif seul et son langage physique ritualisé » (Lézé 2022 : 3). Deux autres éléments sont prépondérants au partage émotionnel : il faut un médiateur à l'autorité légitime et/ou reconnue qui canalise et met en sens cette expression et il faut que les individus soient dans l'attente, dans l'assentiment pour le charme collectif opère (*Ibidem* : 4).

Pour approfondir, cette conception de l'enchantement, il faut se tourner vers d'autres terrains et d'autres recherches, notamment ceux afférents à l'étude des phénomènes de croyance. Ainsi, pour Arnaud Halloy, l'enchantement repose sur l'enchâssement des régimes compréhensifs, attentionnel, émotionnel et pragmatique (Halloy et Servais 2013). Pour le dire autrement, l'enchantement possède son mode d'interprétation propre, des affordances et des registres émotionnels spécifiques pris dans un cours d'action singulièrement séquencé.

De son côté, Camille Chamois qui a étudié l'histoire des phénomènes perceptifs de l'expérience sportive (Chamois et Lemarié 2020), de l'expérience religieuse (Chamois 2022a) et des régimes d'enquête des sciences modernes (notamment Chamois 2016; 2020; 2022b), le temps de l'enchantement pourrait également être celui de l'« embrasement », notion qu'il emprunte au modèle de la socialisation de la perception de Tanya Lurhman (2020). « L'embrasement » est décrit comme le renforcement sensoriel, une sensibilisation perceptive par la pratique qui améliore l'engagement ». Il correspond à la phase d'« apprentissage par l'expérience » du dispositif d'enchantement décrit par Halloy et Servais. Il met en jeu un « vécu émotionnel particulièrement intense et non ordinaire (uncanny) qui produit des “perceptions incarnées” » (Halloy et Servais *Op. Cit.* : 297).

Enfin, l'anthropologue Véronique Servais dans son étude sur le travail thérapeutique avec les animaux précise deux aspects fondamentaux du dispositif d'enchantement (Servais 2023). Premièrement, il modifie la distribution de l'attention qui se focalise sur les aspects sensoriels et relationnels de la situation, ce qu'elle appelle un « moment d'indétermination » (*Ibidem*). Deuxièmement, il altère l'expérience subjective de sorte que la perception de soi et des autres se voit singulièrement reconfigurée.

Il n'est pas anodin de trouver les clefs d'interprétation des dimensions sensibles du phénomène d'enchantement auprès de chercheur·ses s'étant attelé·es à comprendre les ressorts sociaux de la croyance au divin. En effet, les montagnes alpines demeurent empreintes d' « un symbolisme universel de la verticalité et de l'altitude [qui] associe à la hauteur et à l'ascension des images de régénération, de purification, d'élévation spirituelle, de domination » (Bourdeau 1998) et ce quand bien même,

« Les lointains se mesurent aussi, et tout autant, à l'échelle des sensibilités. Rien de plus marquant que le regard inédit sur la nature une fois éloigné du seul repère fonctionnel ou religieux, elle-même transformée en vaste spectacle, touchant au décor, à l'intime, au ressenti, fabriquant du sublime, milieu toujours mieux exploré, pour être toujours mieux "humainement" éprouvé. » (Vigarello 2022 : 7)

Que ce soient dans le ravissement de la promenade familiale, l'extase du dépassement de soi, le sentiment de sublime de celui ou celle qui se fond dans l'immanence montagnarde, l'enchantement prend forme comme si les pratiquant·es incarnaient l'objet même de leur quête ascensionnelle, comme si, l'espace d'un instant, ils faisaient l'expérience d'une authenticité nimbée de naturalité inaccessible le reste du temps. Durant cet instant où les qualifications du monde apparaissent comme des qualités, où les dispositions et le dispositif comme un ordre naturel, le « régime d'emprise » occulte les procédures d'objectivations préalables.

« L'accord sur l'authenticité des objets, comme des personnes, n'est pas plus du côté de la nature que de la croyance collective, de la matière que de la comédie humaine : il émerge des rapports dynamiques entre les choses et leurs représentations. L'attention à ces rapports est impossible sans épreuve perceptuelle à l'égard des corps ou des agencements de corps. » (Bessy et Chateauraynaud 1995 : 229)

Puis le charme s'estompe. En redescendant des cimes, le retour se fait plus présent à la conscience et l'expérience enchantée fait déjà l'objet d'un rapport réflexif.

2.2. Objectivation des émotions

2.2.1. Déprise. Métabolisation et évaluation sociale de l'expérience

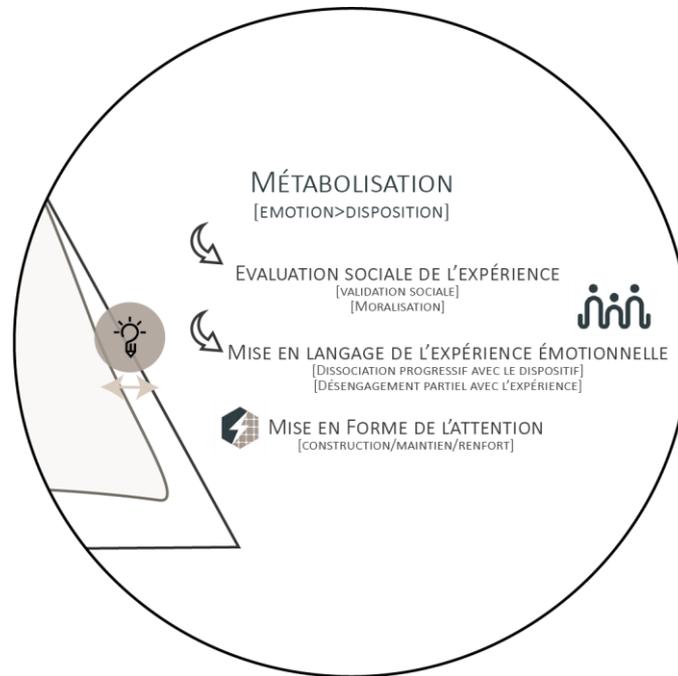


Figure 9.11 : Mise en sens de l'expérience enchantée et incorporation des dispositions

L'intensification des émotions propres au régime d'enchantement ne s'estompe pas brutalement. Elle s'essouffle par touche successive à mesure que les pratiquant-es empruntent le chemin du retour selon une syntaxe plus ou moins symétriquement opposée à la catalyse de l'enchantement. Ce qui appartenait à soi et à l'instant est graduellement relégué à la montagne et au passé. Je propose d'appeler ce processus métabolisation de l'expérience d'enchantement. La phase de métabolisation se traduit par une distanciation vis-à-vis du dispositif ainsi qu'une objectivation de l'expérience enchantée des pratiquant-es. Par métabolisation, j'entends le processus de digestion qui transforme les émotions somatisées et les sensations revivifiées¹⁴⁴, entraînées par l'expérience enchantée, en dispositions ultérieurement mobilisables. Cette métabolisation a pour support l'ensemble des pratiques qui participent à l'« évaluation sociale de l'expérience » (Halloy et Servais 2013 2023).

Ainsi, l'expérience enchantée est à peine consommée que les pratiquant-es procèdent à sa « validation sociale » (Clément 2023). Déjà, ils et elles évoquent et réinterprètent les moments de grâce, « magiques » ou « extraordinaires », mais aussi « les petits moments de galères ». Déjà, un·e tel·le demande si on pourra

¹⁴⁴ Celles qui ont fait l'objet d'un « embrasement » pour reprendre la terminologie mobilisée précédemment.

lui envoyer les photos prises durant l'itinérance. À mesure que le décor de l'enchantement se dégrade laissant réapparaître les signes d'une urbanité trop vite de retour, les pratiquant·es évaluent leurs ressentis par rapport aux conditions de la marche ou de la glisse. La distance et le dénivelé convenaient-ils ? L'équipement emporté était-il suffisant pour garantir l'autonomie éphémère de la sortie ? Dans quelle mesure le poids du sac à dos a-t-il affecté la marche ? Est-ce que les chaussures de skis ou de randos ont laissé les pieds endoloris d'ampoules ? A-t-on bien anticipé l'endurance et/ou les efforts qu'un·e tel·le était prêt·e à fournir ? De la météo au « *petit bobo* », du corps à l'environnement, ce retour sur expérience est d'abord le moyen d'une révision dispositionnelle lors de laquelle les émotions et les perceptions se voient objectivées et sanctionne une randonnée, une course ou un raid.

Ainsi,

«L'évaluation sociale, que ce soit sous la forme de commentaires sur la performance des dieux, sous celle de la "référenciation sociale" ou encore sous celle du partage de l'expérience de la possession à la première personne, s'avère d'une importance cruciale pour le novice, car elle vient alimenter l'auto-évaluation et la gestion émotionnelle et la forme d'expression archétypale qu'implique son apprentissage.» (Halloy et Servais, 2013 : 279)

Qu'elle ait répondu favorablement aux promesses de soulagement, d'aventure, de dépassement de soi et/ou de dépaysement ou non, l'expérience enchantée est toujours l'occasion d'une leçon qui impactera le développement de la carrière des pratiquant·es et le désir qu'il peut éprouver par son biais. L'enchantement agissant comme une caisse de résonance qui amplifie les émotions et leurs ressentis, partir arpenter les montagnes, milieu labile et instable à sa recherche peut se solder par un échec et virer au cauchemar traumatique. Ainsi, la capacité à concrétiser l'enchantement, à en retirer du plaisir et son évaluation sociale joue un rôle fondamental dans le maintien, le renfort ou l'abandon de carrière.

Après la randonnée, la métabolisation se poursuit alors que les pratiquant·es « *debriefent* » et mettent en sens une expérience qui encore quelques minutes plus tôt pouvait encore être de l'ordre de l'indicible. Des discussions peuvent rompre le silence exténué du retour en voiture. D'autres sont échangées en se gratifiant d'une boisson chaude ou alcoolisée pour clôturer le régime extraordinaire de la sortie. L'expérience enchantée est alors mise en récit en un assemblage de péripéties partageables et d'images mémorables qui viendront nourrir l'imaginaire et participera à étoffer les répertoires de connaissances et donc l'éducation à l'attention.

Cette mise en récit est aussi l'établissement d'un jugement collectif que l'on peut considérer de « moralisation » :

« [L]a passion est considérée et reconnue comme telle, jugée et évaluée selon l'axiologie collective et sanctionnée par l'actant social. La passion est positive si elle maintient (ou renforce) l'équilibre de la circulation des valeurs acceptées et admises par la collectivité ; elle est négative si elle impose le dérèglement de cet équilibre. La moralisation clôt le parcours passionnel. » (Kaufmann et Quéré 2020 : 188)

Les pratiques d'ARS de montagne demeurant largement valorisées et valorisables auprès de la fraction dominante de la population française (le ski de randonnée en tête), ces échanges ont leur importance : en rapatriant le régime extraordinaire de l'expérience enchantée dans l'économie morale¹⁴⁵ de l'espace social ordinaire, ils représentent autant d'instances où s'expriment les injonctions sociales qui structurent la concurrence des temps sociaux (Cf. Chapitre 5), les moyens de l'optimisation de soi (Cf. Chapitre 6) ou encore les termes de l'authenticité des émotions vécues (Cf. Chapitre 7). Une sociologie du retour excursif serait d'ailleurs à approfondir¹⁴⁶.

2.2.2. L'attente, la reprise ou l'abandon

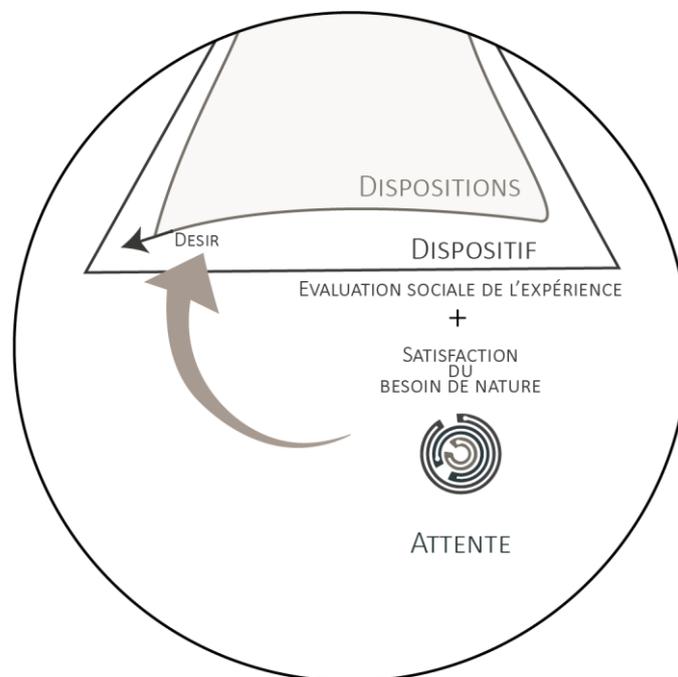


Figure 9.12 : L'attente et le désir de reproduction de l'expérience enchantée de montagne

Lorsque le dispositif fonctionne,

« L'expérience vacancière [et excursive] reste présente à l'esprit, elle se diffuse dans un après. Cette survivance est autant cognitive que physique. La rupture a en effet permis de "recharger les batteries", on dit avoir "fait le plein d'énergie" (Bragard 2003 : 50).

¹⁴⁵ Au sens de Didier Fassin, c'est-à-dire de « la production, la répartition et la circulation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social » (Fassin 2009).

¹⁴⁶ Elle nécessiterait la mise en place d'un protocole méthodologique que je n'ai pas eu le temps de mettre en œuvre dans le cadre de cette recherche.

Si le recours au champ lexical de l'énergie rappelle son inscription dans un « régime de vie » (Darmon 2003 : 176), un ensemble des « rites de commémoration » (photographie, consultation de sites d'informations et autres magazines, fréquentations d'association, publicités des distributeurs, *etc.*) entretiennent à minima l'envie de repartir en montagne (Bragard *Op. Cit.*). L'addiction est également un champ lexical employé par les enquêté·es, non sans second degré, pour décrire les attaches affectives et temporelles qu'ils et elles nouent avec les ARS. Par ailleurs, l'appareillage conceptuel de l'enchantement exposé dans les lignes qui précèdent est également mobilisé pour comprendre et traiter des comportements dits addictifs en psychologie :

« Partiellement rationnel, le processus addictif s'initie par ce potentiel enchanteur – promettant un mieux-être immédiat – que veut y trouver l'individu lui-même. Et ce potentiel n'est pas plus à chercher dans le produit que dans la personne, mais bien dans l'interaction qu'entretiennent l'un et l'autre. » (Lambrette 2016 : 123)

Dans cette perspective, il peut sembler curieux de voir l'expérience de l'enchantement décrite par les pratiquant·es tantôt comme source d'un sentiment de libération et d'une transformation bénéfique de soi tantôt comme une addiction en l'associant à l'imaginaire des drogues. En mobilisant ce registre lexical, les pratiquant·es accolent à leurs engagements pratiques les caractères d'« appétences » et de « dépendances fonctionnelles » (ou l'obligation pratique d'une satisfaction pour accéder au bien être) dont l'excès peut s'avérer problématique sur le plan pratique et stigmatisant sur le plan sociologique (Pharo 2010) .

Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, les théories dominantes des émotions formulées par les pratiquant·es ne changent pas. Elles restent, comme je l'ai montré tout au long de ce travail, appréhendées comme des états internes à l'individu naturalisées et réduites à leurs composantes sensori-motrices. Pour les faire émerger, il suffirait de s'immerger et de s'imprégner d'un air montagnard aux propriétés vertueuses, une ambiance dont les pratiquant·es reconnaissent surtout la puissance d'immersion. Ainsi, l'attention se porte alors « entre sujet sentant et objet senti » et « l'ambiance configure un environnement sensoriel et ouvre un monde à percevoir » (Thibaud 2018a). Pour résumer, si elles n'ont pas la portée analytique de l'approche socioanthropologique à l'œuvre dans l'enchantement, les conceptions des émotions (objet interne et ambiance spatialisée) des pratiquant·es expliquent bien le rôle de l'attente et le pouvoir d'attraction que peut susciter l'espace montagnard pour qui veut (re)vivre l'amplification et la régulation (apaisement comme excitation) d'émotions fortement valorisées par la société et l'industrie touristique.

Pour les plus passionné·es, expérimenter ou inclure de nouvelles ARS de montagne, faire évoluer son régime pratique en somme, vouloir gravir de plus haut sommet, chercher plus d'autonomie peuvent constituer autant de leviers pour renforcer la rencontre entre dispositions et dispositifs d'enchantement, et repousser encore plus loin l'intensification des plaisirs ressentis. Pour d'autres, le plaisir et donc la pérennité de l'engagement pratique se logent dans la capacité à réaliser et reproduire le rituel excursif à

l'identique à peu de choses près. La répétition de l'expérience est généralement plus ponctuelle et sert alors au maintien de la carrière. L'usure des corps et des affects, les ratés, les expériences désagréables en concourant à l'économie affective des investissements pratiques, en affaiblissant ou en inhibant les émotions (conçus comme disposition à l'action) orienteront plutôt les individus vers l'amenuisement de l'engagement ou l'abandon de carrière.

S'il serait tentant, mais assurément trop prématuré de réactualiser la grille d'analyse weberienne du désenchantement du monde, de la perte de sens, de l'aliénation et de la rationalisation, il faut surtout comprendre que l'espace montagnard et ses dispositifs sont appréhendés comme autant d' « espaces émotionnels cathartiques [...] organisés autour d'une séquence émotionnelle déterminée et centrée sur son climax d'expression sensori-motrice » (Hachette 2021 : 102). Au demeurant, les pratiquant·es lorsqu'ils et elles affirment la volonté de se défaire d'une charge émotionnelle ou à l'inverse d'aller prendre leur dose d'adrénaline ne font qu'exprimer la fonction régulatrice que le dispositif d'enchantement représente dans leur vie affective. De la sorte, on savait déjà que l'espace de montagne était le lieu d'une « expérience affective valorisante [...], une valorisation de son corps, de soi, de sa capacité à faire des choix, qui évolue en parallèle d'une valorisation de ses semblables, de la culture moderne et de ses bienfaits (technicité, liberté, confort, performance...) » (Bragard 2016 : 7). On sait qu'il est désormais le théâtre d'une expérience enchantée qui promeut le retour d'un supposé individu « authentique » (Hachette *Op. Cit.*) après l'escamotage de l'éducation de l'attention et des techniques des gestions des émotions *in situ*.

Comme nous allons le voir, selon les configurations pratiques, l'enchantement alpin génère différentes formes de cadrage des expériences émotionnelles qui sont à comprendre dans l'écologie des rapports entre dispositions et dispositifs.

3. Les trois voies de l'enchantement émotionnel alpin

« Intensifier l'existence, vivre des aventures, briser les routines, s'embraser, se passionner, se dépenser jusqu'à épuisement, exploser. Les temps présents semblent être marqués par une quête générale du vivre ; un vivre autrement et intensément. » (2021), c'est par ces mots que les chercheur·ses Pauline Hachette et Romain Hüet ouvraient en 2021 le numéro de la revue socio-anthropologie (n°44) qui avait pour sujet les aspirations sociales à l'intensification de l'existence. Ces termes résonnent avec ma lecture des formes contemporaines des ARS de montagne. Dans son analyse de l'offre des espaces émotionnels (ateliers de pleurs, bars à câlins, *etc.*), Pauline Hachette démontre leur caractère hétérotopique et explique que :

« On y promet une rencontre avec des dimensions sensibles de soi que l'on associe spontanément à l'intime, à l'authenticité et à une certaine intensité. Dans le cas des dispositifs

cathartiques que nous privilégions ici, on promet plus particulièrement au sujet un rapport émancipé à un moi entravé et bridé par les convenances sociales. » (Hachette 2021 : 90-91)

Le propos pourrait à s'y méprendre s'appliquer aux pratiques d'ARS de montagne étudiées. De plus, intimité, authenticité et intensité sont les trois dimensions qu'exacerbent, chacune à leur manière, les diverses formes d'enchantement relatées et manifestées par les enquêtés. En m'appuyant sur l'étude de Krieger et Ginelli sur les kayakistes (2015), il est possible de dégager trois « cadres de l'expérience » applicables aux randonnées alpines et qui mettent chacun en relief l'une de ces dimensions. Emprunt évident à l'interactionnisme de Goffman (2009), en employant cet appareillage théorique, j'inscris donc une nouvelle fois mon analyse dans le sillage des travaux de Gregory Bateson¹⁴⁷. En effet, c'est bien *vers une écologie de l'esprit* développée par l'anthropologue que Winkin et Servais se sont tournés pour théoriser l'enchantement.

Déjà dans sa thèse Ludovic Ginelli montrait comment le besoin de nature en tant qu'il est socialement et historiquement situé peut se concrétiser en différentes versions, en divers « cadres de l'expérience » (Ginelli 2017). Reprenant ces résultats dans son article avec Krieger, il distingue la randonnée maritime, l'immersion et la pratique sportive comme trois cadres de l'expérience de la pratique du Kayak. De la même manière, j'identifie trois cadres de l'expérience qui associe préférences pratiques et différentes formes d'enchantement : la randonnée et la convivialité excursive, la course et l'extase sportive, l'immersion et le sentiment de sublime. On comprendra alors mieux ce que recouvre concrètement l'idée selon laquelle, que « peu importe l'(in)authenticité de l'offre, l'expérience que l'on en fait, elle, est toujours authentique » dans le sens où ce dont les randonneurs se font l'expérience, c'est avant tout celle des cadres de l'expérience excursive (Vergopoulos 2016 : 2).

Les trois cadres de l'expérience dégagés se déclinent comme autant de versions où l'accent est mis sur une des trois composantes relationnelles de l'expérience enchantée :

- La relation aux autres (aux compagnons humains, mais pas seulement),
- La relation à soi et plus particulièrement à sa corporéité et ses sensorialités,
- La relation au milieu.

De plus, ces trois cadres ne sont pas hermétiques ni exclusifs : ils peuvent se combiner variablement en fonction des dispositions incorporées et des dispositifs activés, en fonction des temporalités et des contingences matérielles rencontrées tout au long de la carrière des pratiquant·es. Si la distinction est commode d'un point de vue heuristique, il en est tout autrement empiriquement. Bien souvent, ils sont enchâssés les uns aux autres. La plasticité, la grande labilité de bascules de l'un à l'autre entre et au sein de chaque pratique caractérise peut-être le mieux les carrières contemporaines. Formulé autrement, on

¹⁴⁷ Goffman explique avoir lui-même emprunté la notion de « cadre » à Bateson qui reconnaissait aux individus la capacité de provoquer des confusions en jouant sur les conventions structurantes des situations d'interaction. (Nizet et Rigaux)

peut s'interroger sur la facilité avec laquelle on peut adapter sa ou ses pratiques « à la carte », conséquence s'il en est de l'individualisation et du raffinement de la marchandisation des émotions.

Dans les lignes qui suivent, j'en rappellerai brièvement les conditions d'émergence sociohistorique tout en explicitant comment l'enchantement opère dans chacun des cadres identifiés. Ma focale sera ici plus analytique que descriptive et ce pour deux raisons. Premièrement, car cette piste analytique a été défrichée relativement tard dans la temporalité propre à cette thèse. Deuxièmement, de multiples matériaux ethnographiques en rendent compte tout au long de la thèse. Je renvoie le ou la lecteur·ice aux différentes descriptions qui en jalonnent le développement, elles seront plus à même d'en restituer l'épaisseur et la complexité.

3.1. Intimité et séparation. La convivialité des promenades

Paradoxalement, cette forme de cadrage m'est apparue en dernier, peut-être en raison de son évidence ou d'une attention ethnographique au préalable trop focalisée sur les jeux des corps, peut-être car mes premiers terrains m'en écartaient.

D'un côté, j'ai d'abord surtout suivi des pratiquant·es qui priorisent les ARS où l'effort et la technique sont valorisés, qualifient les « *randos familiales* » de « *montagne à vaches* » ou de la montagne des « *tamalous* »¹⁴⁸. Par la suite, les pratiquant·es qui s'adonnent de longue date à ces *randos familiales* ou *promenades* restaient souvent dubitatif·ves ne se retrouvait pas dans mes descriptions. En effet, pour elles et eux, le dépassement de soi ou la désorientation causée par l'immersion élémentaire ne faisaient aucunement écho à leurs expériences de la montagne. La randonnée comme promenade est un cadre d'expérience dans lequel la ritualité et la routinisation apparaissent plus prégnantes et acceptées. Dans sa forme, il est le plus proche de l'image de l'excursion vacancière. Dans ce sens, il paraît plus marqué par l'histoire de l'industrie touristique dont l'essor et les arguments sont concomitants de l'apparition des vacances et des loisirs (Bragard 2009).

Parfois désignée comme étant « *la rando familiale* » ou affublée d'un nom qui la personnalise¹⁴⁹, la marche en est le moyen de locomotion privilégiée. Dans les récits collectés, le tracé, la distance et le dénivelé apparaissent anecdotiques : ce que la randonnée fait aux pratiquant·es importe moins que ce que les pratiquant·es y font. Au gré de sentiers balisés ou non, l'espace proxémique l'emporte sur l'itinéraire. Elle appelle à une microgéographie de la privacité. L'anthropologue David Le Breton a décrit, non sans finesse et acuité, comment la marche pourvoyait à « retrouver le lien social », à enrichir des conversations et des attentions mutuelles malmenées par la profusion d'informations, de sollicitations sensorielles et

¹⁴⁸ Terme familier que John emploie régulièrement et affectueusement pour désigner les randonneur·ses les plus âgé·es et les plus frileux·ses à la prise de risque lors des sorties qu'il organise.

¹⁴⁹ Comme par exemple « *la balade de la cascade* » qu'Emmeline a parcouru un nombre incalculable de fois dans sa jeunesse, Cf. chapitre 4, 2.2.1.

émotionnelles relatives aux quotidiens (Le Breton 2020). Cependant, j'émettrais quelques réserves en ce qui concerne l'oubli du corps et assez prudent quant à la portée de la « redéfinition de soi » (Le Breton 2012) qu'il perçoit dans la marche contemporaine. Pour ma part, mes analyses me portent à valider et défendre l'idée que les marcheur·ses sont avant tout des individus pluriels dont la redéfinition de soi tient plus d'une reconfiguration sensible – historiquement, spatialement et socialement – située. De plus, cette dernière semble plus ou moins pérenne selon que le rapport à l'espace ou au dispositif permet d'entretenir les habitudes et les désirs.

« Le sociologue Bernard Lahire définit l'individu par cette métaphore : « Si l'espace social dans ses différentes dimensions [...] est représenté par une feuille de papier, alors chaque individu est comparable à une feuille froissée » (Lahire 2013 : 15). Par analogie, le paysage peut être appréhendé comme un « environnement froissé », plié, ramené à une figure singulière, à la fois matérielle et immatérielle, produite par des déterminants biophysiques et socioculturels inscrits dans un déjà-là – un déjà construit et un déjà-en marche. » (Briffaud 2022 : 14)

Si les enquêté·es expriment régulièrement l'idée d'une déconnexion ou d'une reconnexion avec la nature, il en est différemment des liens sociaux. Leurs randonnées ne permettent pas de retrouver une socialité perdue, elles sont plus souvent le moyen de la résorption d'une charge émotionnelle et sensorielle perçue comme négative, une saturation des sens et des affects qui les rend indisponibles à elleux-même et aux autres. Autrement dit, *la rando familiale*, moins contrainte économiquement et techniquement que les autres est moins un mouvement de retour à la nature, qu'un retour à des relations essentielles. Elle est un éloignement nécessaire à la mise en œuvre de techniques du corps qui visent la détente et de « technologies du sujet » (Warnier 2009) propices à la convivialité et à l'expression des intimités. En bref, géographiquement et socialement, elle est une tactique de distanciation en vue d'un rapprochement avec les autres. L'expérience d'enchantement qui conduit à la relaxation et à la requalification des liens sociaux est certes un effet du lâcher-prise qu'autorise le dispositif, il est également déclenché volontairement par les pratiquant·es. Dans cette perspective, c'est avant tout le rapport de soi aux proches qui est enchanté, revivifié dans ce cadre d'expérience.

3.2. Ascension et dépassement. L'extase de la course

Si étymologiquement randonner dérive de l'ancien français *randon* qui lui-même provient du germanique *rand* (à l'origine du *run* anglais et *rennen* allemand) et signifie donc « courir impétueusement », par l'usage les enquêté·es distinguent fortement la « randonnée » de la « course ». Lorsqu'une enquêté·e m'invitait à participer à une course en montagne, on me propose une course « à ski », « d'arrêtes », « glaciaire », « d'alpi ». Lorsque je vais chez John pour que nous réalisions un entretien, mon hôte, à mon escient, a disposé sur la table son « carnet de course », outil historiquement

recommandé aux alpinistes (Moraldo 2017 : 301), objet de folklore¹⁵⁰ aussi. Celui-ci contient un inventaire. Sur une ou deux lignes, John consigne chaque sortie ou course en notant le lieu (sommet ou localité de l'itinéraire), le dénivelé positif parcouru, les conditions météorologiques, les membres du groupe et de succinctes informations relatives à son déroulement.

Sur le fond comme sur la forme, cet objet invite à raccorder le cadre d'expérience de la course de montagne à l'histoire et à « l'esprit de l'excellence ». Pour ces pratiquant·es, « bien plus qu'un sport », la quête d'ascensions se fait « vocation » et « quête d'intérieur » (Moraldo 2021). Il n'est ainsi pas anodin de discerner les relents du « premier esprit du capitalisme » tel que l'ont défini Luc Boltanski et Eve Chiapello dans un cadre d'expérience où la montagne comme

« [l']entreprise capitaliste s'apparente alors à une aventure, à une « libération [d'abord] spatiale ou géographique » et l'entrepreneur à un explorateur, un aventurier, un conquérant, un chevalier, un pionnier, un meneur d'hommes, pour reprendre autant de qualificatifs utilisés par Florent le Bot pour dresser l'archétype du capitaine d'industrie. [...] Conquête, héroïsme, leadership, voici des qualités valorisées – à l'époque victorienne – à la fois dans le sport, dans l'industrie, dans la conquête militaire et dans l'exploration. » (Moraldo, 2017 : 148).

On se souviendra comment en réactivant la rhétorique du bon « *premier de cordée* » Jean-Marc, sait trouver les mots pour exprimer cette collusion entre les dispositions, les valeurs et les attitudes propres au monde managérial et celles de l'espace montagnard.

« Je l'ai vu dans l'industrie, je l'ai vu dans la montagne, l'un m'ayant appris pour l'autre des deux côtés. Tout doit être bien préparé et quand il commence à y avoir un écart, alors... [il laisse en suspens la fin de sa phrase] Je ne dis pas qu'il faut planifier la balade au pas près. Mais quand on sent l'écart entre ce qui est l'idéal – ce que doit être l'idéal et ce qui se passe – si l'écart est trop grand, il faut arrêter. » [Jean-Marc]

La course est un projet dont les paramètres doivent être savamment manipulés et en même temps, elle doit créer une brèche pour laisser la survenue d'affects incontrôlés, pour que l'organisme sécrète la bonne dose d'adrénaline en jouant avec les risques et les puissances supérieures des éléments. Il faut savoir, comme je l'affirmais plus haut, maîtriser la perte de contrôle. Et comme l'explique Jean-Marc que j'ai déjà cité :

« Exactement comme tu as un satellite qui va utiliser l'énergie de la gravité d'une planète pour s'accélérer, hé ben en fait, moi, c'est utiliser la nature pour pouvoir me satelliser sur des belles aventures [Je lui renvoie son sourire tout en répondant à cette formule que je trouve appréciable]. Tu vois, c'est, c'est des trucs comme ça qui sont vachement intéressants. » [Jean- Marc]

¹⁵⁰ Au sein de la littérature d'aventure et d'alpinisme, on retrouve la publication des *carnets de vertige* (2001) ou les *carnets de solitude* (1979), rédigés respectivement par les alpinistes Lachenal et Jaeger que la sociologue Delphine Moraldo cite fréquemment dans son travail de thèse.

Comme dans l'analyse des femmes chirurgiennes par Emmanuelle Zolésio, on observe que les dispositions au dépassement de soi, à la compétition, à l'endurance physique et morale sont entretenues de concert entre contexte professionnel et contexte des loisirs (2021). L'épreuve de force et d'endurance que s'infligent ces pratiquant·es est l'aboutissement d'une volonté de concrétiser ces dispositions. Certain·es sont prêt·es à mobiliser un assortiment technique des plus étoffés, d'autres, au contraire, estiment que ces artifices dénaturaliseraient l'élan qui mène le plus loin, le plus haut, le plus vite aux confins montagnards.

Durant une course, les pratiquant·es convoquent l'imaginaire alpiniste, par les mots, les gestes, le matériel. Sur une crête, un glacier ou une pente raide, à ski comme à pied, il faut prendre garde « *à ne pas dévisser* », solide sur ses appuis, vif et souple dans ses réflexes ; s'encorder à nos baudriers, user de crampons et/ou piolets, casques vissés sur la tête, parfois le DVA sous les vêtements. Tous ces éléments matérialisent les dangers, la labilité et l'altérité d'une montagne vécue comme un « milieu-extrême » (Renesson et Vallard 2021a).

Le cadre qu'expérimente ces pratiquant·es est un « piège intentionnel », à la fois un défi hors de portée et une fois dans l'action une épreuve que l'on sait et/ou veut concrétiser (Clément 2023 : 134). Reposant plus que tout autre sur la mise en tension entre contrôle et lâcher-prise, « parfois extatique, souvent très douloureuse, l'expérience vécue [celle du cadre ajouterai-je] par les coureurs est à la fois "extrêmement réelle et totalement inexplicable" » (*Ibidem* : 129).

Le dispositif est considéré comme le garde-fou et comme la force qui propulse l'activation de dispositions. L'enchantement est vécu comme un plaisir dont on cherche à étendre la diffusion dans le temps. Il se condense dans l'expérience de la vitesse et de l'exécution de gestes harmonieux. L'extase, c'est celui du moment, de « la solitude vécue dans l'effort et à la négociation entreprise par le coureur avec ses propres limites, expérience intime » collectivement renforcée (Mottiaux 2009).

3.3. Immensité et incertitude. Le sentiment de sublime de l'expérience immersive

Plus transversale à l'ensemble des ARS de montagne et orienté plus étroitement vers le rapport que les pratiquant·es entretiennent avec l'environnement montagnard à proprement dit, l'enchantement tient pour beaucoup du sublime.

Toutes disciplines confondues, les chercheur·ses s'accordent à dire que le sublime émane d'une présence puissante à laquelle on se sent assujéti. Difficilement saisissable en mots et en sens, le sublime mêle confusion, surprise et émerveillement (Keltner et Haidt 2003). Aussi, il serait un aspect central des régimes émotionnels propres à l'expérience religieuse, politique, naturelle et artistique¹⁵¹. Dans notre

¹⁵¹ Il n'est donc pas anodin que les pratiquant·es se réfèrent à la montagne comme un temple sacré, un lieu de pouvoir, de forces et de puissances.

société, l'immersion en pleine nature représenterait le moyen privilégié d'accéder à l'expérience du sublime (Keltner et Haidt 2003). Pourtant il se glisserait facilement dans une multitude de pli du social, du classique « sublime mathématique » de Kant à la plus discrète, mais non moins étrange expérience esthétique de l'administration bureaucratique déjà soulevée par Max Weber de son temps (Grimaud et Stavrianakis 2021).

D'un point de vue historique la notion de sublime d'origine grecque évoque le haut et le divin inclinant à une vision verticale et hiérarchisée du monde ; le latin le rattache à l'air et à l'élévation faisant de lui une qualité tantôt positive (noble, divin, parfait) tantôt négative (hautain ; orgueilleux, exalté) (Lahire 2015 : 277). En France, c'est autour du XV^e siècle que l'on trouve des traces de son usage notamment dans le vocabulaire alchimique où il prendra le sens qu'on lui connaît aujourd'hui en chimie ou en physique à savoir, un adjectif qui désigne un produit capable de se vaporiser sans passer par l'état liquide (*Ibidem* : 304). Selon le philosophe Jean-François Augoyard, notre usage du terme « suppose que l'art, mais aussi la nature (la mer, la haute montagne, par exemple) contiennent des formes et situations qui par leur grandeur, leur puissance dépassent la beauté harmonieuse, désarçonnent et arrachent l'admiration » (Jean-François Augoyard 2016 : 583).

De plus, le sentiment de sublime est une émotion complexe à définir et concevoir. Augoyard en interroge la portée et montre qu'il est culturellement situé. Par exemple, la notion de *sharawadji* se retrouve dans différentes cultures d'extrême orient (le terme serait originaire de Chine) et se présente comme un sentiment esthétique comparable au sublime si ce n'est qu'elle peut être expérimentée par le biais des objets ou situations ordinaires. Dans ce sens, d'autres recherches envisagent le sentiment de sublime comme une dérivation du *awe* qui désigne une émotion ambivalente suscitant une crainte teintée d'admiration (Arcangeli *et al.* 2020). Cette ambivalence allant à l'encontre des théories qui envisagent la définition des émotions à partir de leur valence (positive ou négative) en fait un objet particulièrement attractif pour les chercheur·ses qui tentent de saisir la nature des émotions.

Cela étant dit, d'après les pratiquant·es d'ARS de montagne, le sublime peut jaillir de tout ou partie de l'espace montagnard. Il peut se composer dans le regard lors d'une paisible contemplation paysagère ou par des sensations viscérales chez les coureur·ses ou skieur·ses dont la célérité dissout les limites entre leur corps et l'environnement. D'un côté, le sublime se fait expérience du vide, le sujet se perd dans l'espace et « les montagnes sont sublimes en tant qu'elles nous rappellent notre fragile condition humaine » (Zhong Mengual et Morizot 2018 : 91). De l'autre, il vit un sentiment océanique, il décrit une harmonisation et une fusion avec les éléments abiotiques, se dissolvant alors dans l'instant, dans l'action.

« Ce serait l'expérience rare, fulgurante et généralement brève d'être Un avec le Tout. Comme si les frontières du Moi et le monde s'évanouissaient au profit d'un sentiment d'unité, de compréhension et de conscience élargie. L'universalité, mais à l'échelle du cosmos. » (Vaillancourt 2018 : 9)

Le sublime apparaît alors comme la forme paroxystique de l'enchantement où tout se passe comme si aucune disposition, aucun dispositif n'était à l'œuvre. Si le sublime a le plus souvent attiré à l'immensité, il résonne aussi avec l'aspect sauvage de l'espace montagnard. Expérience solitaire de la désorientation, « [l']immensité sauvage est le lieu de la perte, mais aussi du possible, parce que sans borne [...]. La *wilderness* comprend ainsi intrinsèquement la vastitude » (Girault et Laslaz 2018). À la fois perception de l'immensité et volonté d'adaptation à l'inconnu, l'enchantement du sublime (*awe*) se décline en diverses tonalités : la menace (j'ajouterai le risque), la beauté, l'exploit, la vertu et le surnaturel (Keltner et Haidt 2003). Dans ce sens, faire l'expérience du sublime (*awe*) permettrait du point de vue de la psychologie fonctionnelle d'accroître la tolérance du sujet à l'incertitude (Valdesolo et Graham 2014).

Par la glisse ou la rêverie contemplative, le sentiment de sublime se provoque en « s'aventurant », en « pacifiant » une nature : pour Anne-Sophie Sayeux c'est en faisant des eaux déchaînées des *hot spots* que les surfeurs « engendrent du sublime » (Sayeux, 2010 : 96).

Malgré la force de suspension de l'incrédulité du sublime, les conduites motrices et les technologies déployées par les pratiquant·es pour l'occasionner peuvent être interprétées comme

« des tentatives volontaires de “déstabilisation du sensorium et du psychisme” lors desquels « nous saisissons ce désir de nous couper des repères anthropocentriques et de nous confronter à l'altérité radicale des matières, depuis le rocher jusqu'au vide en passant par un ensemble d'états ambiants plus ou moins perceptibles qui modifient la physiologie et troublent la perception et la cognition. » (Renneson et Vallard, 2021 : 27)

Awe, sublime ou sentiment océanique autant de concepts que je ne fais qu'effleurer ici et qui peuvent causer autant de vertige heuristique que celui expérimenté par les randonneur·ses. D'ailleurs, ils ne sont pas sans interroger les sentiments qui traversent les chercheur·ses et leur enquête. Le vertige, la surprise, l'épiphanie sont loin d'être étrangères au désir de faire science (Despret 2001; Hustak et Myers 2020) et à son économie morale (Daston 2014).

CONCLUSION DE PARTIE

Sous l'angle des jeux émotionnels et perceptifs, l'espace montagnard apparaît conjointement comme :

- Un espace émotionnel ou une hétérotopie productrice d'émotions naturalisées. L'espace montagnard fait l'objet d'un travail émotionnel et d'une régulation normative de l'expérience émotionnelle de la libération et l'authenticité.
- Un projet de paysage où l'affilage du regard et de la sensorialité des pratiquant·es fait l'objet d'un apprentissage dans le corps-à-corps élémentaire. L'immersion dans le milieu montagnard, c'est à

la fois être affecté par l'atmosphère affective des cimes et la création de prises perceptives qui concourent à la composition du paysage alpin.

- Le territoire d'un dispositif d'enchantement qui l'excède (il implique d'autres espaces, d'autres acteur·ices, une multiplicité d'infrastructures et de matériel) et qui ne laisse aucune place à l'indifférence. Sensoriellement et affectivement, il permet l'amplification ou l'intensification des émotions ressenties et mises en récit. Fondé sur une économie des désirs, le dispositif insère la vie des émotions dans un cycle dans lequel alterne leur objectivation (mise en récit, projet et objet du désir) et leur subjectivation (réduites à des réactions sensori-motrices et à une expérience subjective).

Au cœur de l'expérience montagnarde et moteur de la carrière des pratiquant·es, le dispositif d'enchantement matérialise les procédures qui conduisent à la formation des émotions et des perceptions dans le cours de l'action. Si elle se distingue de la théorie émiq̄ue dominante des émotions, l'analyse socioanthropologique valide quant à elle la conception relationnelle des émotions (Tcherkassof et Frijda 2014) et accrédite la théorie des habitudes émotionnelles (Quéré 2021; 2022; Halloy 2023). En effet, la vie des émotions est indissociable du cours de l'action, de la perception et des situations dans lesquelles elles prennent forme. Dans ce sens, ce travail confirme aussi le recours à un dispositif d'enquête qualitatif où « l'imprégnation affective » apparaît comme une « exigence d'objectivation » (Héas et Zanna 2021 : 108) et le moyen de saisir les « apprentissages silencieux et les cadres normatifs » (*Ibidem* : 146) des pratiques étudiées. Pour comprendre ce que les émotions font à la pratique, et *vice-versa*, il ne faut pas omettre le rôle et la participation de l'ensemble des groupes d'acteur·ices et plus particulièrement des « agents de terrain » (responsable du groupe, guide, accompagnateur). Il reste ainsi à considérer la part active de l'ensemble des existant·es introduits dans le dispositif d'enchantement par le biais des cultures matérielles, des cultures motrices et des aménagements spatiaux qui cadrent l'exercice de la pratique. Penser l'expérience émotionnelle en termes de dispositif, représente aussi une réponse et la prise en charge du parti pris matérialiste et ethnographique de la sociologie de l'individu de Bernard Lahire, « *Il n'y a pas de réalités objectives distinctes de réalités subjectives, mais des réalités objectivées dans des objets, des espaces, des machines, des mots, des manières de faire et de dire...* » (Lahire 2003 : 339-340).

Enfin, l'enchantement se loge et se décline en différentes sensibilités ou « cadres de l'expérience ». Si j'en discerne trois, cela ne signifie pas que j'en épuise les modalités d'existence ou les versions. Il faut aussi prendre en compte les contraintes relatives à l'enquête, à son amplitude temporelle et spatiale, à la diversité sociologique des enquêté·es¹⁵² ayant participé. Nullement exclusifs les uns des autres, ces cadres expriment différentes formes de maintien qui rythment et pérennisent les carrières étudiées : celui de la randonnée comme balade (ou promenade) partagée où l'accent est mis sur la convivialité au sein du collectif de randonneur·ses, celui de l'immersion élémentaire où l'on part plus loin et plus longtemps en

¹⁵² Si je me réfère au profil-type de pratiquant·es élaborés en amont dans les recherches contemporaines, aucun·es des participant·es priorisent les disciplines les plus sportivisé·es.

quête du sublime ; celui de la course engagée où prédomine la recherche du frisson du risque et le dépassement de soi. En considérant les diverses formes de cadrages de l'expérience émotionnelle de montagne, il est difficile de réduire leur fonction sociale à celle d'une soupape de sécurité, une échappatoire. Appréhendée comme autant de passions ordinaires, elles font l'objet de savoir, d'un art de la déprise, elles sont devenues le lieu et le temps d'une réalisation de soi (Bernard 2017; Bessy et Chateauraynaud 1995; Bromberger 2002) plutôt que de redéfinition de soi (Le Breton *op. Cit.*). Ainsi les randonneur·ses produisent-ils et elles, « les conditions favorables au plaisir de la perte de repères » (Bernard 2017: 167).

Si l'attraction et l'enchantement de la montagne perdurent, il en est différemment de ses conditions d'existence écologique et des valeurs morales qui trament nos rapports à cette nature conçue désormais comme autant de rencontres ou de relations avec des existant·es vivant·es et non vivant·es. Dans les chapitres qui suivent, je montrerai comment cet enchantement tient à des rapports et des relations encore peu interrogées du point de vue d'une socioanthropologie des expériences émotionnelles. Dans ce sens, mes interrogations se déplaceront successivement sur les procédures de requalifications des matérialités élémentaires et des mises en présence subtiles des animaux non humains.

PARTIE 4

RELATIONS ÉLÉMENTAIRES ET ANIMALES

Cette partie prend comme point de départ la revendication d'une transformation de soi des pratiquant·es d'ARS de montagne par l'exploration de mondes « préservés », des lieux de rencontres privilégiés avec une faune dite sauvage (Chanvallon, 2013) et par l'immersion dans des « paysages élémentaires » (Engelmann et McCormack 2021; Ingold 2007). Si l'on vient de nuancer la radicalité de la transformation revendiquée par les pratiquant·es en exposant les termes d'une expérience enchantée, il faut encore examiner plus avant les relations spécifiques qu'ils et elles entretiennent avec les éléments et la faune alpine.

En outre, on sait que les pratiquant·es d'ARS en montagne expérimentent un corps-à-corps avec les vents, les neiges et les roches qui participent d'un mouvement de décentrement et d'ouverture sur d'autres qu'humain·es (Curtin 2005). Loin de se réduire à de simples supports ou objets de ces expériences, les existante·s, des ongulés aux marmottes, sols, pierriers, arrêtes et monts contribuent par leurs présences comme leurs activités au rapport sensible à l'environnement alpin¹⁵³. Du simple passage en traversée aux rapports prolongés (dans le cadre de certains loisirs ou professions) quels sont les régimes affectifs et attentionnels mobilisés et actualisés lorsque les éléments ou les animaux entrent dans notre champ attentionnel ? Qu'incorpore-t-on en vivant et en interagissant avec ces existante·s ?

D'un point de vue sociologique, la socialisation peut être définie comme :

« l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit, on dira aussi formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné, par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours desquels l'individu acquiert, apprend, intériorise, incorpore, intègre, des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement » (Darmon 2016 : 6).

Si l'on considère que nous ne pouvons pas faire société sans le concours des existant·es abiotiques (Clark 2011; 2022 ; Clark et Szerszynski 2021) ni celui des animaux (Michalon, Doré et Mondémé 2016), alors on peut émettre l'hypothèse qu'il y a lieu d'interroger la participation de ces existant·es aux dynamiques qui disposent les pratiquant·es d'ARS à nourrir des attaches affectives avec l'environnement alpin.

¹⁵³ Pour rappel, par choix scientifiques et en raison des données produites, les rapports humains-végétaux ont été volontairement mis de côté.

Cette partie est construite autour de deux chapitres où le cadrage théorique privilégié est celui d'une socioanthropologie écologique et pragmatique des relations aux existant·es. Le premier chapitre consiste en la reprise d'un article qui se focalise sur l'étude des rapports élémentaires induits par des randonnées pédestres. Trois sorties aux modalités pratiques distinctes (un trek, une promenade familiale et une course d'arrêt) et aux conditions environnementales différentes (en termes météorologique et saisonnalité) ont ainsi été ethnographiées et analysées. Le second chapitre aborde les modalités de présences et les régimes affectifs en jeu dans les rapports aux animaux en contexte alpin et plus particulièrement avec la faune sauvage. Ces rapports anthropozoologiques et leurs émotions faisant déjà l'objet d'études, notamment en sciences naturelles, les différentes conceptions des émotions et des perceptions véhiculées par les recherches scientifiques contemporaines sont alors interrogées.

Chapitre 10

RANDONNÉES ALPINES ET EXPÉRIENCES ÉLÉMENTAIRES

Pour le naturaliste John Muir, « [n]ous sommes dans la montagne [...], la montagne est en nous en chacun de nos nerfs, pénétrant par chacun de nos pores, et notre corps alors devient transparent comme du verre à la beauté qui l'environne, comme s'il en était devenu une partie, vibrant avec l'air et les arbres, les courants et les rochers, dans les vagues du soleil » (Le Breton 2020 : 15). Seuls prévaudraient ici les corps et les éléments dits abiotiques. Si j'ai déjà évoqué au préalable la question de l'invisibilisation de l'instrumentation et des aménagements de l'espace montagnard, dans ce chapitre, j'analyse comment se configurent les aptitudes perceptives des randonneur·ses dans un corps-à-corps instrumenté pour « entrer en résonance avec les matières du monde » (Renesson et Vallard 2021 : 19). Puis, je m'attèle à comprendre quelles requalifications des matérialités élémentaires occasionnent la pratique d'activités récréatives et, plus particulièrement, la randonnée en milieu alpin.

Pour répondre à cette question, je m'appuie sur trois excursions alpines, au sein du massif des Bauges, réalisées dans le même secteur du massif (Figure 10.1 ; Figure 10.4), un environnement entre pâturage forestier et quelques crêtes vertigineuses. Ces itinérances sont mises en récit à partir d'un travail auto-ethnographique et réflexif (Lund, 2005) attentif aux dimensions sensible et perceptive de la marche. Ces trois descriptions ethnographiques mettent en exergue trois points de vue qui diffèrent par la fréquence et la place des randonnées dans le quotidien des randonneur·ses, la technicité des itinéraires et les conditions climatiques. La déstabilisation des habitudes des randonneur·ses (ethnographe inclus) provoquée par ces variations vient enrichir la compréhension des relations aux éléments que la pratique peut offrir.

Terre, eau, air ; la marche participe d'une expérience des « mondes élémentaires » qui impliquent une « éducation de l'attention » (Ingold 2011, 2018). C'est son apprentissage par l'expérience de la perception dont il s'agira ici de discuter les termes pour comprendre comment, par l'acquisition et l'activation de schèmes perceptifs, « les corps-en-action-avec-ses objets » (Julien, Rosselin et Warnier 2006) et les matérialités élémentaires nous apparaissent, tout autant qu'elles se voient transformées.

1. Ressentir les plis des sols terrestres

Dans cette partie, je vais m'atteler à monter en quoi la marche, en réponse aux qualités des sols alpins, induit différents ajustements corporels et perceptifs. D'abord, il s'agira d'entrevoir comment la marche peut être envisagée comme une activité immersive puis ambientale. Ensuite, je montrerai en quoi la dynamique de couplage-découplage des corps, des objets techniques et leur milieu concourent à une requalification par l'expérience des sols. Pour cela, je prends appuie sur une randonnée réalisée sur deux jours en septembre 2020 dans le massif des Bauges en compagnie de trois enquêté·es, Maël et Clémence, à qui j'ai déjà fait mention à de multiples reprises dans cette thèse, ainsi que Léna dont il s'agit de l'unique participation.



Figure 10.1 : Itinéraires des deux randonnées ethnographiées (Google Earth© ; réalisation : Lise Marchal)

1.1. Comment le sol vient au corps

Le 17 septembre 2020, avec Léna, Clémence et Maël, nous sommes réunis à Chambéry. Avant même le départ en voiture et malgré mes prescriptions, Maël n'a pas apporté avec lui de sac de couchage malgré ma demande. Sur la route, nous faisons un arrêt improvisé pour qu'il en achète un. Nous l'attendons à la voiture, il revient rapidement avec un modèle qui me semble bien trop léger pour les températures à cette altitude, et ce, même en saison estivale. Un simple achat qui devient une histoire à partager. Tout juste acheté, rendu et remboursé le lendemain ! La nuit en refuge m'aura donné raison. Heureusement, le jeune a pu trouver quelques couvertures pour compenser.

D'un pas encore peu accoutumé aux randonnées alpines, Maël gravit sereinement les pentes à son rythme tout en discutant à l'arrière du groupe. Alors que nous arrivons non loin d'une bergerie, au pied d'un panneau d'orientation, Maël tout sourire et sueur nous arrête et nous invite au silence. Les

stridulations des insectes font vibrer l'air tiède et estival. Reprenant notre marche, les frottements d'ailes des furtifs hexapodes laissent place à la percussion régulière des bâtons de Clémence et des miens en tête du groupe. Chaussée pour le trail, son pas est léger, vif et plus furtif que le mien. En montée, j'apprécie la puissance et le renfort qu'impulsent les bâtons que j'ai récemment adoptés. Il m'a fallu une semaine de randonnée pour m'habituer à la régularité du tempo qu'ils impriment à ma démarche, pour coordonner les motricités des jambes et des bras, pour rééquilibrer ma posture afin d'éviter quelques inflammations au niveau des genoux et du bassin, ajuster leurs tailles, trouver le bon angle d'appui. En bref, rendre leur usage plus discret et surtout automatique. Le gravier qui jonche le chemin devient pierres éparées, puis, à mesure que la déclivité s'accroît, elles laissent place à un sentier en balcon creusé à même le flanc de l'escarpement rocheux. Nos démarches s'adaptent à la texture du sol. Les bâtons sont plantés avec rigidité entre les pierres et le pas lesté, placé avec précision d'abord. Puis, la dalle de calcaire offrant une surface plus lisse et régulière, nous relâchons la pression exercée avec les bâtons, la marche se fait plus rapide. Le regard est alors plus libre de vagabonder pour admirer le lac d'Annecy qui se déploie en arrière-plan sur notre gauche, derrière le garde-corps rouillé.

Plus loin, au milieu de l'après-midi, nous parvenons au refuge du Charbon où nous avions prévu de passer la nuit. Compacte, ses fondations en pierres apparentes laissent la place à un bardage en lambris noircis par le soleil. Il est couvert d'un abriement de tôles comportant un appentis du côté gauche pour le stockage des réserves hivernales de bois. À sa droite, en retrait, on découvre des toilettes sèches méticuleusement entretenues. À l'intérieur, nous faisons un bref état des lieux de l'équipement : un poêle en fonte opérationnel, un évier pour la vaisselle, un placard rempli de condiments, vaisselles, livres, jeux de carte et même quelques paires de pantoufles. Un escalier mène à l'étage constitué de trois pièces mansardées jonchées de matelas, d'épaisses couvertures en laines sont minutieusement repliées et rangées dans quelques coins. À la découverte de ses dernières, Maël rit de l'achat inutile de son sac de couchage, « *si on avait su !* », « *c'est le jeu !* » nous exclamons-nous, ensemble. Nous aurions pu largement alléger nos paquetages.

Léna et Maël profitent du reste de l'après-midi pour faire une sieste. Les deux ami·es allongé·es dans l'herbe s'endorment dans la chaleur estivale. Exposé·es au rayonnement ultraviolet du soleil, ils ont badigeonné leurs peaux avec une crème et abrité leurs visages sous un chapeau et un foulard. Après vérification sur la carte IGN, avec Clémence, nous décidons de monter rejoindre un point de vue indiqué par les panneaux signalétiques. Coupant la pente « *dré dans l'pentu* »¹⁵⁴, nous rejoignons un éperon rocheux duquel nous apparaît à nouveau le lac d'Annecy, couleur émeraude, auréolé de villes et villages, encastrés aux creux des massifs à dominantes calcaires des Bauges, des Bornes et des Aravis.

¹⁵⁴ Une expression savoyarde couramment employée par les randonneur·ses et qui signifie « tout droit dans la pente ».

La randonnée alpine apparaît ici comme une expérience immersive rythmée par l’alternance de l’effort de la marche et de la sieste, de paroles et du silence, de pauses contemplatives et de déambulations rêveuses. Une alternance qui procède d’un « apprentissage de la randonnée [qui] déboucherait ainsi sur un travail du désir débordant le cadre de la pratique » (Bragard 2012 : 41). Immersive, car elle révèle à la fois une « absorption corps et âmes » et une « entrée englobante d’une personne dans un milieu culturel non familier¹⁵⁵ » (Helmreich 2007 : 623). Dans le même élan, elle procure un « plaisir qui touche à un sentiment de complétude, sinon de béatitude » (Bragard *Op. Cit.* : 38), mais à condition d’avoir incorporé la culture motrice adéquate, d’oublier l’économie de moyens déployés pour être présent à la montagne.

Les sensibilités nouvelles, éprouvées par Maël, mettent à découvert une ambiance perçue plus discrètement par les autres. La chaleur, la lourdeur de l’air, l’absence totale de vent auxquels s’ajoute le bruit répétitif généré par les insectes constituent pour Maël une ambiance alpine, à la fois expérience climatique – un « *weather world* » dirait Tim Ingold (2007) – et une « atmosphère animale » rendue perceptible par la scansion rythmique des insectes (Lorimer, Hodgetts et Barua 2019). Plus précisément, comme le décrit le philosophe Olivier Remaud, « les sons végétaux, animaux et humains, auxquels s’ajoutent les caractéristiques du relief, se combinent pour produire une « signature acoustique » propre au lieu. » (Remaud 2023).

Que nous utilisions des bâtons, que nous soyons vêtus avec des habits dits « techniques » ou non, que nous portions de robustes chaussures montantes en cuir ou d’autres profilées pour le trail en graphène¹⁵⁶, le couplage à ces objets induit une altération du schéma corporel qui est conjointement habilitation et contrainte (Moricot et Rosselin-Bareille 2021 : 141). La pluralité des cultures matérielles et des styles de pratiques sportives en montagne conduit à différents choix techniques qui modulent les qualités de nos marches. Par exemple, ce que les chaussures montantes accordent en maintien et en stabilité sur un sol discontinu, elles le perdent en souplesse et en accroche des interstices du rocher. Tandis que les chaussures plus légères offrent plus de mobilité, elles nécessitent une musculature plus importante et une rigueur supplémentaire dans les déplacements face au risque accru d’entorse.

Si ces couplages affectent nos corporités, nos motricités et nos sensorialités, ce sont nos rapports aux sols qui se voient également reconfigurés. En effet, les variations de déclivité et la diversité des configurations géologiques et pédologiques des sentiers alpins dérangent les habitudes motrices des marches citadines. Pragmatiquement, la diversité de ses configurations entraîne un travail de

¹⁵⁵ En version originale: « *as an absorption of mind and body in some activity [and] as the all-encompassing entry of a person into an unfamiliar cultural milieu* ».

¹⁵⁶ Il s’agit d’un matériau constitué de strates de graphites, de fines couches de graphites, une des formes cristallines de l’élément carbone. Utilisé ici pour l’extrême finesse et la résistance ainsi que la flexibilité qu’on lui reconnaît, cette « pure surface » à la fois « unique et générique » renvoie à une vaste histoire socio-technique entre usages technomilitaires, industries nucléaire et médicale (Bensaude-Vincent et Loeve 2018).

requalification élémentaire pour pouvoir se mouvoir avec aisance et reconnaître des agences (affordances) aux sols. Ainsi, lors de ces randonnées, les sols terrestres s'épaississent et revêtent différentes textures ; plus que des surfaces, ils deviennent des interfaces (Ingold 2020).

1.2. Variations topologique et météorologique. Des pieds et des mains.

Le lendemain matin, des nuages commencent à s'amonceler et s'invitent timidement à notre frugal petit déjeuner. Au programme de la journée : une ascension jusqu'à la pointe de Banc Plat, la traversée de l'arrête jusqu'à la Dent des Portes où nous pique-niquerons, puis nous aviserons en fonction des conditions météorologiques. Notre procession progresse en accordéon dans le sentier en lacets, à mesure que nous nous éveillons. Nos mollets nous rappellent les efforts de la veille. À la pointe, nous nous attendons pour une réunion au sommet (Figure 10.2, ci-après).



Figure 10.2 : Prise de vue de l'arrête qui s'étend depuis la pointe de Banc Plat et la Dent des Portes. Le Mont Trélod culmine à l'horizon.

D'abord, profiter du panorama à 360 degrés, reprendre son souffle, s'habituer au vide de part et d'autre, s'assurer que chacun·e se sent moralement et physiquement paré·es à évoluer le long de l'arrête maintenant que nous pouvons l'observer et l'évaluer de visu. Clémence, la plus aguerrie et sportive d'entre nous, a déjà randonné dans des chemins bien plus escarpés. Je lui propose de prendre la tête du groupe. Par mimétisme avec l'attitude de mes précédents guides, je m'enquiers des ressentis et des motivations

de Léna et Maël afin de déterminer si nous nous engageons dans la traversée de l'arrête. La première se dit un peu fatiguée, mais manifeste son entrain à continuer sur cet itinéraire. Maël, après m'avoir confirmé son appétence pour l'escalade la veille, se montre plus parcimonieux dans ses commentaires mais désireux également d'entamer cette traversée aérienne. Je leur propose de passer devant comme cela je ferme la marche, préférant avoir tout le monde à portée de regard. La première accepte, le second préfère rester derrière ; les deux prétextes qu'ils vont me ralentir et préfèrent rester derrière. Nous poursuivons alors notre chemin, j'adapte mon allure relativement à celles de Léna et Maël. Plus distant de la première pour ne pas que ma présence la force à accélérer. Plus proche du second car plus vigilant quant à la praticabilité du terrain pour lui.

À droite, à gauche, sur, à côté ; le fil de l'arête et ses chaos exigent une approche plus technique que la promenade ensoleillée de la veille. Il faut « *mettre les mains* », s'agripper à la roche, chercher des prises. J'invite Maël à prendre des précautions lorsque la marche se fait escalade sans assurance. Il a beau me répondre être serein et à son aise, j'en doute. Son vieux sac à dos ballottant et son pull m'apparaissent comme des entraves potentielles à ses gestes. L'exécution de contorsions, les pas qui se chassent, les bras qui se croisent et se décroisent, les doigts à la recherche des bonnes aspérités rocheuses portent à la conscience la nécessité de bien serrer les sangles de nos sacs à dos, l'amplitude de mouvements que nous autorisent nos vêtements, l'accroche de nos semelles.

Avec Clémence, nous orchestrons des pauses lors desquelles, mutuellement, nous nous félicitons d'être là, nous louons la beauté des paysages observables de cet exceptionnel point de vue. Nous continuons notre périple en funambule lorsque le balisage jaune nous invite à nous écarter du haut de la crête pour redescendre sur une sente versant ouest. Bien vite, elle remonte devant nous dans une pente ombragée orientée ouest. À l'abri du soleil, nous devons escalader une pente raide parsemée de mottes d'herbes humides et de terre boueuse. Plus proches, les un·es après les autres, agrippant brindilles et cailloux, il s'agit d'être rapide et précis. Je préviens mes camarades derrière « Attention ça glisse ! » Une fois en haut, rapidement rejoint par Léna, je scrute l'arrivée de Maël, tout en cachant mon anxiété. Le temps que nous reprenions notre souffle, ce dernier réapparaît dans notre champ de vision. À nouveau réunis, quelques mètres plus loin, nous arrivons à l'extrémité de l'arrête sur un éperon rocheux, la Dent des Portes. Juché·es ici, transpirant et à l'arrêt, nous enfilons une couche de vêtement supplémentaire pour nous réchauffer. Nous décidons alors de déguster nos pique-niques en profitant du panorama. Entre temps, le vent a redoublé en intensité, le fond de l'air est froid et humide. En face de nous, au Sud, le Mont Trélod. Au-dessus, à mesure que nous mangeons, les nuages s'agglutinent pour former une énorme masse grise. Malgré l'heure précoce¹⁵⁷, d'un commun accord, nous décidons d'abandonner l'idée de gravir le sommet que nous admirons de loin.

¹⁵⁷ Il est 14 heures.

Notre encas rapidement ingurgité, nous entamons une longue descente en lacets dans un pierrier. Nous descendons, lentement mais sûrement, en préservant nos articulations via l'amorti que nous procurent nos bâtons. Atteignant une forêt de conifères, la caillasse s'amenuise et nous accélérons à la limite de la course à petites foulées. Plus d'une heure plus tard, nous parvenons au parking du Reposoir, nous déposons toutes nos affaires dans le coffre. Clémence, la conductrice, se déchausse pour enfiler une paire de sandales en cuir. Nous nous désaltérons et, alors que nous nous asseyons sur nos sièges tout en claquant les portières, la pluie s'abat soudainement avec fracas sur la carrosserie de la petite voiture.

L'ascension de la veille amorçait une mise au travail de la « sensibilité proprioceptive, cette sensibilité corporelle au geste accompli » où l'on désapprenait nos habitudes kinesthésiques (Parlebas 1999 : 325) en exigeant différents ajustements aux textures rocailleuses du sol. Désormais, entre ciel et terre, l'escarpement et l'exiguïté accentuent nos « sens intéroceptifs », c'est-à-dire « la perception de nos propres sensations » internes (Chamois 2022a) alors que la roche se fait appui et prise, alors que les vents et le vide semblent rendre tangible les forces physiques gravitaire et aérienne. Aussi, nos sacs à dos – lestes plus ou moins ressentis au niveau du dos et des articulations – amplifient et entravent nos gestes des épaules aux mains. De la glissade bénigne à la chute mortelle, le risque nous apparaît différemment, mais assurément. Le seul recours à nos ressources matérielles ne semble pas suffisant pour répondre aux contingences environnementales. Comme pour fluidifier nos relations aux aspérités rocheuses, aux herbes glissantes, les multiples sollicitations que nous échangeons (sous forme de contemplations, de félicitations, de soins, de recommandations) témoignent d'un « travail émotionnel » (Hochschild 2003) qui vise à mettre au premier plan les bienfaits de l'expérience tout en tenant à l'écart l'expression de potentielles inquiétudes.

Déstabilisant nos habitudes, avec ce que les vents et les sols nous font au quotidien, ces passages « exposés » amorcent une requalification élémentaire. La poussée qu'exerce les bourrasques de vent sur nos corps équipés, sols et roches tantôt foulés tantôt agrippés, « l'expérience de l'enchantement cède la place à celle de la « préoccupation », la beauté devient sublime, « [l]e sublime se mêle à l'inquiétude » (Thibaud, 2018 : 11). Cette requalification élémentaire est perçue également par le biais de l'aléa météorologique, de la présence accrue de nuages gris, de l'affaiblissement de la luminosité, de l'augmentation de l'humidité ou encore par le refroidissement de l'air. Ici, les éléments, « [q]u'ils soient considérés en termes de supports d'expérience sensible ou d'opérateurs de transformation du milieu, de sources de risques et d'aléas [...] donnent le ton » (Ibidem : 14).

Si les ajustements corporels observés précédemment font l'objet de variations assez sommaire, une autre sortie dans le massif des Bauges sera peut-être plus significative à ce sujet. Par son récit, je montrerai comment la prégnance aquatique de l'automne peut introduire du jeu et du déplaisir dans la randonnée. Cela permettra de mettre en avant comment la diversité des expériences élémentaires rendent compte du caractère labile de l'environnement montagnard.

2. Fluidités élémentaires et tangibilité de l'air

Dans la partie qui suit, il s'agit en quelque sorte d'observer des requalifications élémentaires introduites en variant le cadrage des expériences de randonnées pédestres. Dans un premier temps, sur un itinéraire quasi identique, mais en sens inverse, je mets en évidence les multiples logiques aquatiques qui découlent d'une variante automnale de l'ambiance alpine. Puis, en exposant les corps au vide et aux vents, en introduisant de la vigilance et du risque, je reviens sur la traversée d'une arête aérienne qui rend visible une altération de la tonalité du milieu où priment l'aléa et le mouvement.

2.1. Quand l'humidité automnale s'en mêle

Un mois plus tard, le 17 octobre 2020, Thomas, habitant en banlieue lyonnaise, 56 ans, kinésithérapeute, me propose de me joindre à Nadine, sa femme et Marie, sa fille pour accomplir l'ascension du Mont Trélod (Figure 10.1). De leurs dires, ces randonnées ponctuelles leur fournissent l'occasion de partager un moment privilégié ensemble et ce, tout en prenant du champ vis-à-vis de leur quotidien citadin. En voiture, lorsque nous pénétrons dans le massif, mes hôtes s'extasient en découvrant des prairies nimbées d'un halo de brume traversé des quelques rayons solaires qui percent le voile nuageux.

Arrivés du parking des Cornes, un chemin le relie à la Dent des Portes en traversant, en sens inverse le sous-bois préalpin de la randonnée précédente. En montant, Thomas m'explique qu'il pratique la randonnée en montagne depuis sa jeunesse, depuis une des premières colonies de vacances lors de laquelle, il a rencontré sa femme. Baissant le regard, juste derrière lui, je remarque qu'il porte de grosses chaussures montantes renforcées et rigides, des modèles particulièrement appréciés et utiles pour des courses techniques. Nadine et Marie discutent plus bas derrière nous. Une légère condensation se forme lorsque nous parlons et soufflons, elle traverse notre champ de vision alors que nous maintenons le regard au sol. Le tapis de feuille morte couleur flamme leurre notre appréhension du sol. Tantôt sa viscosité aspire nos pas, tantôt nos semelles dérapent. Thomas, devant, glisse à de multiples reprises tout en se récupérant de justesse. Marie, à l'arrière, peine sur certains passages : c'est la seule d'entre nous à ne pas s'être munie de bâtons. Alors que cette dernière nous rejoint, un cri d'animal retentit. Elle s'interroge « *Qu'est-ce que c'était ?* ». Son père lui répond, plein d'assurance qu'il s'agit d'un dahu. La jeune femme pleine de candeur ne perçoit pas immédiatement la blague, il ajoute « *Oui, celui à poils roses !* », ce qui a pour effet de nous faire rire. D'autres remarques taquines et pleines d'humour de la part de Thomas envers sa fille viendront ponctuer notre ascension dont le caractère bucolique est régulièrement malmené par des glissades. Nous préférons en rire. Du moins pour un temps. Quittant le sous-bois, le chemin se fait plus rocailleux, il faudra un certain temps pour apercevoir l'arrête sommitale de la montagne du Charbon. Ayant pris un peu d'avance, je fais une pause, tout me paraît différent de la dernière randonnée avec cette nappe de nuages qui nous cache la vallée en contrebas, ces pins blanchis par le givre et ces

stalactites sur la paroi de la falaise. Face à ce décor à la fois familier et étranger, je prends une photographie que j'envoie à Maël, Léna et Clémence en me demandant s'ils vont reconnaître les lieux (Figure 10.3).

Rejoints par la famille, nous reprenons le chemin qui s'engouffre dans la grisaille, là où brouillard et nuages se confondent. Pour parvenir au sentier qui nous mènera aux abords du Mont Trélod, nous traversons un replat en essayant de ne pas glisser dans les ornières verglacées qui sillonnent le sol. Puis, il nous faut nous frayer un chemin sur une petite crête rocheuse. Ainsi à découvert, nous sommes à la merci de violentes bourrasques qui déstabilisent et refroidissent nos corps. Le sommet du Trélod se devine à peine, occulté par les volutes de brouillards. Le doute s'immisce au sein de la famille. Visibilité amoindrie, glissades et bourrasques ont déstabilisé les corps comme la confiance et l'humeur du trio. En empathie et à l'écoute, ce sont des signaux subtils qui s'échangent discrètement : froncements de sourcils, regards croisés furtivement ou perdus dans la scrutation de l'horizon ; soit on s'exclame « ça caille », « ça glisse », soit on use de remarques humoristiques, soit on préfère garder le silence.



Figure 10.3 : (a) Prise de vue envoyée aux enquêtées de la première randonnée ; (b) brume et stalactite au pied de la Dent des Portes

Nous croisons un traileur qui dévale la pente à vive allure. Il porte un buff aux couleurs vives sur le crâne, des lunettes aérodynamiques, des vêtements épousant les courbes du corps aux textiles techniques fluos, prêt à se propulser sur ses bâtons de titanes. Sur son dos, un sac, petit et fin, conçu essentiellement pour s'hydrater sans s'arrêter. Je prends l'initiative d'aller à sa rencontre pour le saluer et obtenir quelques renseignements sur la qualité de la route pour gravir le Trélod. Lapidaire, il me répond que le chemin est praticable. Je le remercie et ce dernier repart illico. Je reviens voir mes compagnons de randonnée, les désagréments et les hésitations ont eu raison de la volonté d'ascension. Malgré le témoignage positif du randonneur, leur décision est déjà prise, la motivation n'y est plus, la prudence est de mise. Après consultation de la carte IGN, je suggère de faire une boucle en m'inspirant de ma randonnée précédente. Ce nouvel itinéraire rallonge de plusieurs kilomètres la distance à parcourir. Tout le monde y consent tout de même. Néanmoins, la traversée de l'arête depuis la Dent des Portes me semble à éviter à la vue des conditions météorologiques. En lieu et place, nous opterons pour un cheminement à la végétation dense

où l'eau est omniprésente. Des gouttes ruissellent des hautes herbes et des feuillages, leurs clapotis rythment notre marche. En descente, des plaques de glace imposent à nos marches quelques contournements et autres précautions. De pierre en pierre, nous enjambons les courants des bras du ruisseau du Planet. Plus loin, nous abordons la dernière montée de la journée alors que je distingue et désigne au loin le refuge du Charbon. Le froid, la brume, l'humidité, l'allongement de l'itinéraire, nos pas se pressent. Une fois au parking, une impression de soulagement à regagner la chaleur et l'assise confortable du véhicule. Nous entreposons nos chaussures boueuses dans le coffre. Le retour en voiture se fait en silence. Lorsque nous nous quittons, je les remercie pour cette sortie « vraiment chouette ». Thomas acquiesce en ajoutant : « dommage que le temps n'était pas au rendez-vous ».

Ce récit ethnographique est celui d'une journée humide et maussade et non celui d'un violent orage montagnard. Météorologiquement, il n'y a pas nécessairement événement. Et pourtant cette modification mineure de l'humidité ambiante transforme radicalement l'expérience montagnarde vécue. D'un point de vue phénoménologique, marcher dans cette terre boueuse, c'est creuser un sol dans lequel on s'enfonce, il fait glisser ou colle aux chaussures. Comme Germain Meulemans l'observe dans son anthropologie des sols, « [c]es expressions ne font pas seulement références aux qualités tactiles des sols et à leur grande diversité d'aspect et de texture [...], l'] attention du corps en entier est dirigé vers le sol, sa couleur, sa texture dans le mouvement, ou vers le son produit par le choc » (Meulemans 2018 : 310-311).

Aussi, l'élément aquatique entre infiltration et suspension est mobile, transverse et omniprésent, sous tous ces états, plus ou moins perceptibles. En cette journée automnale, il crée une continuité entre l'ensemble des éléments abiotiques et biotiques, entre les sols, le ciel et nos corps. La solidité de la roche, l'accroche des pierres s'amenuise face à la boue, au sol ductile et traître. L'économie des gestes des randonneur·ses se voit altérée : dynamique des mouvements et agilité priment sur la prise et la force des appuis. L'atmosphère est opacifiée, l'air embrumé et chargé en particules. Le brouillard désoriente et réduit notre appréhension de l'espace à une saisie de distance relative dans un mélange de terre, d'air et de corps. Il enveloppe les corps et, à son contact, une fine couche d'humidité perle sur les poils et les épidermes. Cette dernière se mêle à la transpiration et entretient la sensation d'un lien matériel à la fois perceptible, subi et insaisissable. L'eau modifie « des qualités d'air aussi différentes que le vent, la pluie, la neige ou le brouillard prennent part aux modifications du monde sensible en imprimant leur marque sur ce qui apparaît. C'est dire qu'une esthétique du temps (weather) a toute sa place dans un questionnement des ambiances. » (Thibaud 2013).

Sous toutes ces formes, l'eau reconfigure l'ensemble des conditions matérielles et environnementales¹⁵⁸. Dès lors, les pratiquant·es mobilisent divers objets techniques afin de s'en protéger

¹⁵⁸ Bien évidemment, la configuration du groupe, nos instrumentations et nos connaissances sont également autant de paramètres qui contribuent à particulariser l'expérience collective.

par des vêtements à la fois respirants et imperméables, par des chaussures cramponnées, des bâtons améliorant appuis et équilibre, *etc.* Elles doivent apprendre à marcher sur la glace, se frayer un chemin dans la boue et s'orienter à l'aide d'une carte malgré le brouillard. L'appréciation des qualités de l'environnement et, plus particulièrement dans ce cas de figure, la praticabilité du terrain, sont corrélatives d'une combinatoire subtile entre des sujets, leurs objets et l'environnement. Pour rappel, lors de la première randonnée, l'apprentissage de Maël se voulait indiciaire d'une « mise en phase » (Moricot et Rosselin-Bareille 2021) nécessaire pour apprécier l'expérience d'immersion montagnarde. Comparativement, cette randonnée met l'accent sur l'écart entre les nécessaires ajustements techniques en réponse aux aléas météorologiques et l'expérience de randonnée désirée par la famille. En effet, cette randonnée nous invite à interroger les limites de l'acceptable. Et si l'eau apparaissait comme une ressource indispensable et précieuse lors de la sortie précédente pour se désaltérer, ici elle imprègne la matière, de sorte à envahir l'ensemble de l'expérience sensible des randonneur·ses, le milieu montagnard devenant dès lors hostile dans le sens où il semble marqué par « la possibilité immédiate et radicale de perdre le contrôle de la situation » (*Ibidem* : 139) .

2.2. À la limite entre moyenne et haute montagne. « Avoir la caisse » en course aérienne.

Deux jours plus tard, le 19 octobre 2020, une autre randonnée m'est proposée. Elle débute au parking de Précherelle, approximativement à 3km au Sud du Mont Trélod. L'itinéraire prévu consiste en une marche d'approche suivi d'une course sur une arête jusqu'à la Pointe d'Arcalod, sommet qui culmine le massif des Bauges (Figure 10.4).

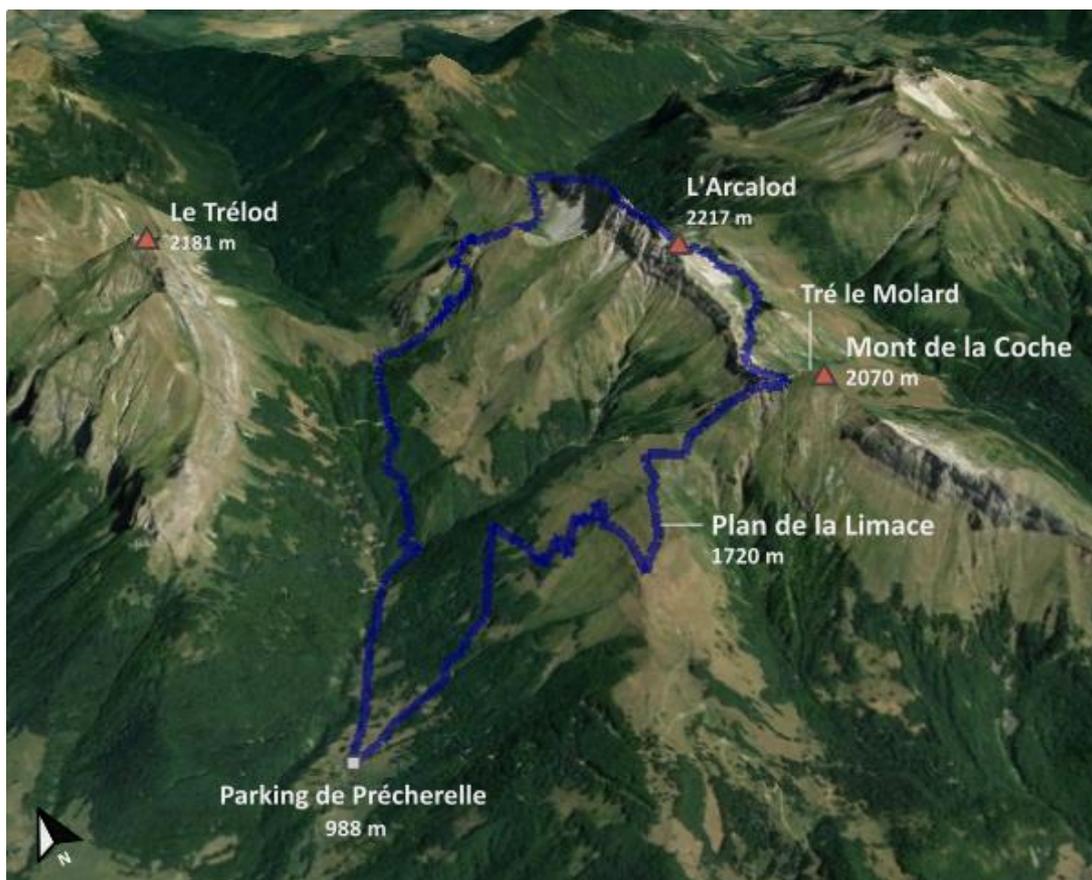


Figure 10.4 : Itinéraire de la randonnée réalisée en compagnie de Killian, le 19.10.20, Massif des Bauges (Google Earth© ; réalisation : Lise Marchal)

Un mois plus tôt, j'ai rencontré mon futur compagnon de randonnée dans un café à proximité de nos lieux de travail respectifs. Killian me dépasse d'une bonne tête, musclé, sec, peau tannée par le soleil ; il porte un t-shirt technique et un short sobre ainsi qu'une paire de chaussures de trail aux couleurs vives. Il est actuellement paysagiste, il a 36 ans, il est marié et père de deux enfants. La randonnée montagnarde s'est immiscée dans la vie de ce Lyonnais d'origine depuis son plus jeune âge. Avant ses cinq ans, il se souvient de randonnées aux abords du Piton de la Fournaise lors d'une période d'expatriation sur l'île de la Réunion. Depuis cet âge-là, Killian randonne régulièrement. Il faut dire qu'avec un grand-père qui réside vers la Tour du Pin en Isère et l'achat par ses parents d'un chalet dans les Hautes Alpes ; les occasions de partir en montagne se multiplient. En parallèle, il a exploré d'autres sports de nature qu'il pratique à différentes fréquences : du parapente (lorsque les conditions le permettent), du trail (pour monter faire du parapente, il précise qu'il ne se considère pas traileur, mais il « aime aller vite en montagne ») de l'escalade (moins depuis une chute) et surtout du ski de randonnée (il est moniteur et pratique en Club Alpin Français). Dix ans plus tôt avec sa compagne annécienne, il est venu s'installer à Sonaz, à côté de Chambéry conjuguant l'utile, l'obtention d'un poste de paysagiste, à l'agréable, vivre à proximité des montagnes. Les milieux montagnards, ce sont « des terrains de jeu » dans lesquels, il peut s'adonner à ses passions sportives, mais pas seulement. Ce sont aussi des *terra incognita* qu'il a su apprivoiser : il a « toujours aimé les animaux », « eu plaisir à apprendre les noms de la botanique, les

insectes, les poissons, tout ce qui l'entoure », car, à l'inverse, il « *n'aime pas rester dans l'inconnu à ne pas savoir identifier ou nommer quelque chose* ».

À peine s'engage-t-on dans la forêt que je ressens un écart entre nos allures respectives. J'ai l'impression de devoir courir derrière Killian et ses amples enjambées. Il « a la caisse » comme disent les pratiquant·es de sport de nature du coin. De plus, je subis les conséquences de ma sortie précédente : mes jambes sont lourdes, les muscles des mollets courbaturés et contractés. Discuter tout en marchant à cette allure n'est pas non plus aisé, car, très vite, j'ai le souffle court. De son côté, il me parle comme si de rien n'était, comme si la gravité avait moins d'emprise sur lui. Côte à côte, il me raconte avec nostalgie comment se sont heurtés son monde et celui d'un cerf qui lui paraissait si grand lorsqu'il était enfant. Une heure plus tard, l'arrête est devant nous, Killian pose son sac. J'en profite pour me désaltérer, puis je tourne sur moi-même pour apprécier la vue. Pendant ce temps, Killian trouve un espace plat pour s'allonger afin de se décoincer le dos. Ceci étant fait, comme lui, j'enfile mon baudrier. Killian relit son topo pour avoir quelques indications en tête pour nous guider sur l'arête et nous partons. Nous improvisons un passage sur le versant ouest de l'arrête. Je reste derrière Killian, les pas dans les siens autant que faire se peut. Des dépôts de neige jonchent le sol de-ci de-là défiant ma vision du relief. Assez rapidement, il nous faut mettre les mains sur une chaîne pour escalader un pan rocheux. Prise à deux mains, il est alors possible de pousser sur les pieds à même la roche pour faire un effet de levier, hisser son corps un peu plus haut pour sécuriser une prise avec une main et bien positionner les pieds pour continuer.

Killian se déplace avec une célérité que je peine à suivre. À plusieurs reprises, lorsque nous atteignons le sommet de l'arrête après de brèves escalades, je le rejoins essoufflé, mais enthousiaste. Il s'enquiert de mon état, je le rassure. Au-delà de mon seuil habituel d'endurance, je suis attentif et je me ménage pour tenir dans la durée. Entre jeu et vigilance, les exigences de notre parcours exaltent nos sens et nos humeurs. Nous tirons sur les chaînes rivées à la roche par des spits pour pallier l'absence d'écailles ou de fissures pour grimper des dalles verticales. Nous nous accrochons à la corde placée par Killian pour assurer notre désescalade d'une rupture de pente. Nous confrontons nos différentes tactiques d'approche en fonction des prises et des risques que nous décelons dans l'environnement. Escalader le passage en dévers, se contorsionner dans une faille étroite, s'agripper aux réseaux racinaires de pins. Pour traverser l'arête et ses chaos, nous faisons feu de tout bois. Un amas de neige manque de faire glisser mon pied, des mottes de terre servent d'appui à mes genoux, mes avant-bras sont écorchés par l'abrasivité du calcaire et des écorces, le vent revigore et sèche mon corps transpirant et ma veste à capuche. Comme une expiration, sur le faite de l'arête, la concentration qu'exige notre danse avec la verticalité du relief laisse la place à une contemplation de l'étendue et du lointain. Puis, devant nous, par une lucarne creusée par l'érosion naturelle au sein du bloc calcaire, nous pouvons apercevoir l'aboutissement de la course marquée par une croix de métal fichée dans la roche. Nous ferons une pause sur la pointe d'Arcalod pour déjeuner.

En descendant, la roche cède progressivement la place à la végétation, la pente s'adoucit et l'air se réchauffe en ce début d'après-midi. Killian profite de l'aplanissement du terrain pour s'allonger et il exécute différents étirements pour soulager ces vertèbres. Plus loin nous attend la dernière ascension de la journée, elle mène jusqu'au Tré le Molard. Au milieu de celle-ci, Killian s'arrête, en suivant du regard une quasi-dizaine de corvidés, il hume l'air et suppose la présence d'une charogne dans les parages. Il dévale la pente herbeuse pour aller à proximité du pierrier en face. Tandis que je le rejoins, il me montre les entrailles d'un chamois. La propreté des lieux le conduit à penser qu'il s'agit de l'œuvre de chasseurs, peut-être ceux que nous avons aperçus au loin quelques minutes plus tôt. Après un pierrier, nous atteignons enfin le col pour basculer sur le versant ouest.

Arrivé au Plan des Limaces, après un cheminement tout en glissade, le chemin s'élargit, la flaccidité du sol boueux s'amenuise et la déclivité diminue. Notre cheminement étant moins exigeant d'un point de vue attentionnel, une plus grande latitude s'offre à la discussion. Sous cet hospice, à grand renfort de gestes des bras et des mains, Killian me décrit avec acuité tels « couloirs aériens », il localise tel « thermique » provoqué par une dépression qui lui permettrait de « prendre de l'altitude avec son aile ». Là où, de prime abord, le paysage pouvait me paraître inerte, statique, plein ou vide ; mon compagnon de randonnée fait apparaître du mouvement, des routes aériennes, des forces thermodynamiques. Il traduit en discours et en gestes la tangibilité de l'air qu'il peut ressentir lorsqu'il vole en parapente. Et cette chorégraphie aérienne, c'est celle d'une multitude élémentaire. La course du soleil, le relief, la forme des nuages, ombres et lumières deviennent autant d'indices qui l'informent quant aux conditions météorologiques, hygrométriques et atmosphériques qui orienteraient l'itinéraire d'un éventuel vol.

Après quelques lacets, la piste de plus en plus large et caillouteuse nous conduit à travers un sous-bois qui peine à nous protéger des bruits de l'activité humaine. Voyages à vélo, vies de famille, effets des mesures sanitaires sur les conditions de travail, à mesure que nous dévalons les derniers kilomètres qui nous séparent du retour, nos discussions se rapprochent de nos préoccupations quotidiennes. Soudain, Killian se tait et il m'invite à sortir du chemin. Sous les arbres, il scrute la mince couche d'épines de pins et de mousse sur le sol à la poursuite d'une piste olfactive. La conjugaison des odeurs de bois mouillé et d'humus suggère la présence de cèpes, amanites ou autres bolets. Néanmoins, cette chasse au champignon restera infructueuse.

Les multiples investissements de Killian dans différentes activités récréatives de montagne ont mis au travail son endurance (sa « *caisse* ») ainsi que sa perception des cimes et des cieux. Ces expériences pratiques ont induit des « reconfigurations et extensions de ses sens par le biais du sport récréatif » qui

s'inscrivent dans une carrière ou une « biographie sensorielle »¹⁵⁹ (Groth et Krahn 2017 : 11). Outre sa musculature lui conférant vélocité et célérité, sa chair est marquée intimement par de douloureuses séquelles résultant de chutes en escalade et à ski. Par-delà sa volonté de dépassement de soi, il est aussi celui dont le corps transformé témoigne de l'empreinte profonde, pérenne et intime par la fréquence et la diversité des activités sportives. En vis-à-vis, l'ethnographe se sent également poussé à sortir de sa zone de confort et se rappelle les brûlures de l'essoufflement, les éraflures causées par les branches, l'abrasion de la roche sur sa peau, ses pantalons souillés par la terre et la boue. La matière « sanctionne les gestes » avant la société dirait la sociologue Céline Rosselin-Bareille (2017 : 15).

Harnachés de baudriers, usant d'une corde ponctuellement, ses adjonctions matérielles nous rappellent que nous flirtons avec l'alpinisme et l'escalade également. En protégeant ainsi nos corps, nous actons une prise de risque consentie qui révèle « la mise en équation du rapport qu'une société entretient avec le risque, le sacrifice, l'engagement du corps, la valeur de la vie et les défis qu'elle se propose de relever » (Moricot et Rosselin-Bareille 2021 : 138). Elles constituent aussi une réponse technique et un rappel de l'hostilité du milieu en renvoyant, d'une part, « à la peur de l'inconnu face à des milieux imprévisibles » (*Ibidem* : 139) et, d'autre part, à « la possibilité immédiate et radicale de perdre le contrôle de la situation (*Ibid.*). L'altitude, l'exposition au vide et le soulèvement orographique des vents, l'angularité et le tranchant de la géomorphologie de l'arrête participent de la liminalité du milieu. C'est la raison pour laquelle, « [l]'exploration de ces lieux dangereux ne passe ainsi pas tant par un dépassement de limites que par un jeu avec elles. » (Renneson et Vallard 2021 : 13). Et, en effet, tout au long de la traversée, le registre ludique prévaut sur l'accomplissement sportif. Il nous faut faire preuve d'adaptation pour progresser tout en sécurisant nos gestes pour ne pas « dévisser » : improviser, évaluer, déceler les affordances de l'environnement. L'hostilité et la liminalité du milieu se voient consolidées par de rares aménagements de l'escarpement rocheux : deux ou trois chaînes spitées pour servir de prises d'escalades, une lunule (un trou débouchant percé dans la roche dans lequel a été introduite une boucle de corde) afin de créer un point d'ancrage. La présence parcimonieuse de l'aménagement sécuritaire permet notre progression tout en nous enjoignant à la prudence.

Certain·es pratiquant·es diraient qu'« il y avait du gaz ». Cette expression commune au lexique de l'alpinisme et de l'escalade illustre bien la sensation du vide, l'ambiance vertigineuse et sa manifestation phénoménologique. John Wylie, géographe des sensibilités paysagères en propose une description fine. Ce sentiment, nous dit-il, se manifeste sous deux formes. Celui d'une « déconnexion », on se sent

¹⁵⁹ « En version originale: « *We argue that reconfigurations and extensions of the senses in recreational sport can be conceptualised as sensory biographies or careers* » (Groth et Krahn 2017 : 11).

« transporté « en haut », « dans les airs, on n'est plus « au sol »¹⁶⁰ (Wylie 2002 : 451). Puis, un second type semblable à la « paranoïa » lors duquel « le sentiment d'être au-dessus » est inversé : on se trouve maintenant sous l'immense voûte céleste, entouré de tous côtés par des lignes de vues. » (*Ibidem*)¹⁶¹.

Ce « sens de l'immersion dans un volume » (Adey 2015 : 57) provoque l'accélération du rythme cardiaque, de l'inspire et de l'expire, il accroît le ressenti des mouvements de l'air à même nos peaux. Il est amplifié par la vitesse et la légèreté qu'exigent les déplacements nécessaires pour évoluer sur ce terrain. Surtout, il est catalysé par les registres sensoriel et esthétique. Premièrement, lorsque Killian détecte les présences plus ou moins ténues de la charogne ou de champignons, l'air devient le médium dans lequel circulent des traces que son odorat entraîné peut repérer. Deuxièmement, le pantomime de Killian témoigne de son rapport esthétique aux environnements aériens. Ce rapport est tributaire de la place qu'occupe la culture motrice et l'usage des technologies météorologiques du parapente dans la vie de Killian. En multipliant les perspectives et par l'immersion répétée, il a appris à sentir l'air en tant que médium aux qualités propres, il a « incorporé des mouvements, des déplacements et un aspect émotionnel lié à la façon donc il ressent son être » (Heath 2022 : 3) dans l'air. Comme pour le simuler, ses bras et ses mains décrivent des courbes, poussent, tourbillonnent et s'élèvent. Le regard perdu, la tessiture de la voix légèrement plus haute, la projection imaginaire de son corps dans les courants qui se déploient dans le vallon en face de nous, l'usage des registres lexicaux du déplacement et du flux participent à me communiquer la matérialité des mouvements aériens. Qu'il randonne ou qu'il vole, son regard exprime son affinité élémentaire et sa capacité à percevoir la tangibilité de l'air.

3. L'incorporation des objets techniques et le travail de requalifications élémentaires

Dans cette dernière partie du chapitre, il s'agit de mettre en évidence comment s'articulent l'habitation de l'individu aux techniques du corps, à l'équipement *outdoor* et les différentes procédures de requalifications observées. En effet, plongé dans un contexte environnemental *a minima* déstabilisant du point de vue des cultures motrices agis au quotidien, l'expérience de randonnée permet de saisir l'interdépendance de ces deux processus. En effet, comme en atteste les différentes sorties montagnardes ethnographiées, les deux processus agissent de concert sur le cadre de l'expérience de la randonnée et sur la carrière des randonneur·ses.

¹⁶⁰ En version originale: « *The first is a vertigo of disconnection. On the summit of the Tor, one is carried 'above', 'into the air', one is no longer 'on the ground'.* »

¹⁶¹ En version originale: « *The second type of vertigo takes the form of a certain paranoia. The sense of being 'above' is inverted: now, one is beneath the huge arch of the sky, and surrounded on every side by lines of sight.* »

Lors des trois itinéraires ethnographiés, tous les phénomènes d'imprégnations et d'expositions des corporéités peuvent être médiés par des couplages-découplages avec des objets techniques, par l'entremise de conduites motrices. De la sorte, il n'y a jamais de pure expérience élémentaire. Pourtant, souvent dans le cadre des pratiques de randonnées les plus risquées et techniques (ski de randonnée, course d'arête), les randonneurs décrivent des expériences de fusion élémentaire qui représenteraient le paroxysme de leur rapport à la nature (Marpot, Chanteloup, Perrin-Malterre 2021).

L'idée de fusion constitue l'une des cinq logiques structurantes des expériences d'immersion, avec la domination (performance et maîtrise), la contemplation (dépaysement et aventure), le jeu (s'éclater, frissonner, éprouver le vertige) et le ressenti (exploration de sens), mises en évidence par Mary Schirrer (2015). Ces logiques ne sont pas exclusives et s'articulent en fonction de la place qu'occupent les randonnées dans le quotidien des pratiquants (fréquence des sorties montagnardes, investissement technique) et de leurs contextes (contingences des milieux montagnards).

Cet état de fusion ne peut être atteint, selon nous, qu'aux termes d'un double processus qui s'opère dans l'action : l'incorporation des objets techniques et le travail de requalifications élémentaires. Le premier étant largement renseigné par la littérature scientifique (voir, notamment, Julien, Rosselin, Warnier 2006), j'ai voulu spécifier le second. J'ai ainsi montré que l'immersion dans un environnement non familier porteur d'aléas occasionne des modifications du schéma corporel, des sensorialités et, *in fine*, de la perception des affordances du milieu traversé.

À mesure que les objets techniques sortent du champ attentionnel, des ajustements perceptifs redistribuent les qualités et les agences des matérialités élémentaires. Les éléments apparaissent à ce stade comme des logiques élémentaires qui acquièrent présence, consistance et dynamisme. Puis, ces requalifications se stabilisent et prennent la forme d'affinités élémentaires singulières. Certain·es préféreront grimper dans les mondes minéraux, d'autres prendront plus de plaisir à tracer des courbes en glissant sur la neige. Ce plaisir de composer avec les éléments et les sensations qui l'accompagnent peut aboutir au sentiment de fusion élémentaire. Et, à cet instant, les prises avec les matérialités environnementales deviennent, à leur tour, complètement invisibles, en résonance avec « les corps, les réseaux, les catégories et les matériaux impliqués » (Bessy et Chateauraynaud 1995 : 252). Mais avant cela, le sol, « la surface de toutes les surfaces, faite d'un entrelacement de matériaux divers, chacun ayant ses propres priorités » (Ingold 2010 : 125) gagne en textures, en épaisseur, en profondeur, en pouvoir mécanique pour apparaître comme une « interface air, terre et eau » (La Soudière 2016 : 17). L'eau d'abord ressource vitale et matière contenue révèle les substances élémentaires (liquides et solides). Par son action, elle rend perceptible la diversité des propriétés mécaniques des éléments abiotiques. Elle peut se faire météores, érosion, écoulement ou infiltration. Nuages, brumes, neiges, grêles ou pluies, boues ou rivières, les expériences aquatiques en montagne témoignent de l'immanente fluidité des matières et de leurs plasticités. À mesure que les randonneur·ses s'accoutument à l'élévation en altitude, la peur viscérale

de la chute peut se muer en ivresse de la désorientation des perceptions (l'ilinx¹⁶²). Le vide tend à disparaître. Il cède alors la place à des dynamiques aériennes qui parachèvent le portrait d'un milieu montagnard labile où la physique de l'air répond aux reliefs dont la forme résulte d'un mouvement autrement plus lent et difficilement perceptible pour l'humain.

De retour des montagnes, les corps des randonneur·ses restent variablement marqué·es par les vestiges de sensations et les empreintes perceptives des mondes élémentaires alpins. La multiplication et la diversification de leurs excursions futures garantira alors le maintien, le renfort ou non de ces corporéités et spatialités montagnardes. Les randonnées montagnardes confirment en gestes les propos de Sasha Engelmann : « Appréhender les éléments, c'est tenir ensemble la matière et l'énergie, la substance et le volume, la particule et le monde » (Engelmann *in* Clark *et al.* 2022 : 202). Nul besoin de s'en référer à des représentations, à des ontologies ou autres visions du monde, pour comprendre les requalifications élémentaires qui s'opèrent alors dans ces randonnées alpines. C'est bien un apprentissage perceptif – c'est-à-dire des efforts d'accommodations avec l'environnement – qui se réalise alors que les randonneur·ses font l'expérience d'un monde dont l'altérité se découvre au gré de leurs cheminements montagnards.

¹⁶² L'ilinx, qui consiste à se jouer des éléments et du vertige, est l'une des quatre catégories des jeux théorisés par Roger Caillois (2000).

Chapitre 11

DES RENCONTRES ANIMALES AUX PRÉSENCES ANIMALES

Précédemment, j'ai montré qu'une relation paysagère s'instaurait entre pratiquant.e et milieu parcouru et que l'animal pouvait apparaître comme un élément central de cette relation (Cf. Chapitre 8). Toutefois, les observations et les récits biographiques réalisés ultérieurement ont permis de mieux caractériser cette relation paysagère tout en nuancant la place prise par l'animal sauvage. En effet, les observations et les narrations produites avec les randonneur·ses me conduisent à envisager autrement les expériences émotionnelles et les liens qu'ils et elles nouent avec la faune sauvage. C'est une pluralité de modes de présences distincts qui doivent être interrogés, plutôt que des rencontres qui bouleversent en profondeur les subjectivités (Cf. chapitre 2). Moins central lors de la pratique d'activités récréatives qu'on pourrait le présupposer, l'animal est bien souvent, seulement entraperçu, peu compris. Ainsi, son irruption lors des traversées montagnardes apparaît comme une gratification hasardeuse et éphémère. Au-delà des contemplations émerveillées des animaux emblématiques bien souvent relatées, les pratiquant·es que j'ai suivis mettent en relief trois formes de cadrages des expériences émotionnelles interspécifiques.

De la sorte, trois modes de présences des animaux sauvages sont mis en avant : l'intrusion, l'exposition et l'interaction. Je montre que chacun d'entre eux peut être interprété à l'aune d'une combinaison de régimes affectifs et de régimes d'attention. Pour ce faire, j'emprunte ces derniers à l'étude des différentes présences corporelles du loup par le sociologue Antoine Doré. Afin de mieux comprendre comment régimes d'attention et régimes affectifs façonnent les présences animales, j'en restitue la complexité en les recontextualisant par le biais de différentes situations où des randonneur·ses ont été en prise avec le loup. Nous verrons alors que les émotions qui sont exprimées et qui émergent dans ces conditions informent les rapports anthropozoologiques et leurs spatialités.

Enfin, je me demanderai dans quelle mesure il est possible de concevoir la circulation des émotions et des existant·es en milieu alpin au prisme des « paysages de la peur » des écologues comme des géographes. Difficilement compatibles avec les données produites, je montrerai en quoi le recours à la notion « d'écologie affective » pourrait s'avérer féconde pour poursuivre l'enquête sur le rôle et la place des émotions dans les rapports qu'entretiennent les randonneur·ses à la faune alpine.

1. Les présences plurielles de la faune alpine



Figure 11.1 : Troublants bouquetins, Diga Pantano d'Avio, Edolo, Italie, 29.07.21.

Ces bouquetins observant un photographe, les autres en train de lécher le sel incrusté dans le ciment d'un barrage lacustre (Figure 11.1), à leurs manières, interrogent les opérations de cadrages de l'expérience (Rémy 2016) tout comme nos préconceptions quant à la juste place des animaux (Mauz 2002). Mêlant surprise, fascination et curiosité inquiète, les motifs qui ont concouru à provoquer ces situations interrogent. Que font-ils ici ? Comment partage-t-on l'espace ?

Lorsque les pratiquant-es expriment leur stupeur face à ces situations, ielles érodent et fissurent les frontières naturalistes entre humains et non humains usant conjointement des termes « *excitant, fascinant, imprévu, étrange* ». Parfois même, les mots ne suffisent pas pour exprimer ce qu'ielles ressentent. Mais, dans tous les cas de figure, leurs ressentis sont exprimés sous la forme d'un alliage émotionnel composite entre attraction et répulsion, fascination et inquiétude.

Que les animaux dits sauvages étonnent par leurs ressemblances avec l'humain ou que leur altérité suscite l'incompréhension, un sentiment dérangeant émerge. Tantôt l'angoisse effleure la conscience, tantôt elle se fait envahissante. On me parle de marmottes qui « *n'ont même plus du tout peur de l'homme, c'est bizarre* ». On m'évoque des souvenirs fascinés où un renard vient manger à même la main, évènement qui apparaît impossible à la jeune fille devenue adulte. Pêle-mêle, je collecte de nombreux récits où le trouble prédomine. Des marmottes diabétiques à cause des sucreries humaines, des loups occupant des lieux que l'on juge pourtant trop anthropisés, des chamois prennent plaisir « *en faisant de la luge* », des cerfs qui viennent bramer au milieu de la ville. Les récits prolifèrent où toujours corporités et spatialités dénoteraient. De plus, les situations où milieux humains et animaux dits sauvages apparaissent comme indistincts tendraient à se multiplier, selon certains pratiquant-es, alors que la nature avait repris ses droits lors du confinement lié à la COVID 19. Ainsi, en lieu et place de l'étude de rencontres animales transformatrices, du couplage binaire d'une émotion positive ou négative et d'une

espèce animale, les pratiquant·es me conduisent plutôt à interroger des expériences émotionnelles ambivalentes et fluctuantes. Ce sont celles que l'on partage avec des existant·es avec lesquelles nous composons des situations troublantes (Haraway 2020). Par conséquent, j'é mets l'hypothèse que l'enquête par questionnaire, encore souvent privilégiée en écologie et sociologie de l'environnement, ne peut que manquer ces « expériences écologiques de l'incertitude » (Duperrex 2022), ces « écologies étranges [où] habiter des espaces-temps hors du commun conduisent à des expériences où l'on ne se trouve plus capable de croire à l'innocence du monde sensuel qui nous entoure » (Turnbull, Platt et Searle 2022). Enfin, à interroger uniquement les bénéfices pour le bien-être de « l'écologisation des pratiques » (Ginelli *et al.* 2020), le risque demeure de laisser hors champ ce que notre enquête ethnographique souligne. Traiter de la dimension émotionnelle des relations anthropozoologiques en montagne c'est aussi accepter de rendre compte de l'inexplicable, de l'indiscernable et de l'insondable. Plutôt que de franches explicitations de ce qu'ils et elles partagent affectivement avec les animaux sauvages, nombre de pratiquant·es – plus particulièrement celles et ceux qui vivent en contexte urbain et pour qui l'espace montagnard est source de dépaysement – signifient une perte de repère où désorientation rime avec incompréhension en réponse à des « rencontres incarnées avec des altérités inconnues ou en faisant l'expérience d'espaces [places] inconnus¹⁶³ » (Bissell et Gorman-Murray 2019 in Turnbull, Platt et Searle 2022). Cela étant dit, voici les trois cadrages des expériences émotionnelles interspécifiques que j'ai pu identifier durant cette enquête.

1.1. Intrusion. Déranger les habitant·es des montagnes

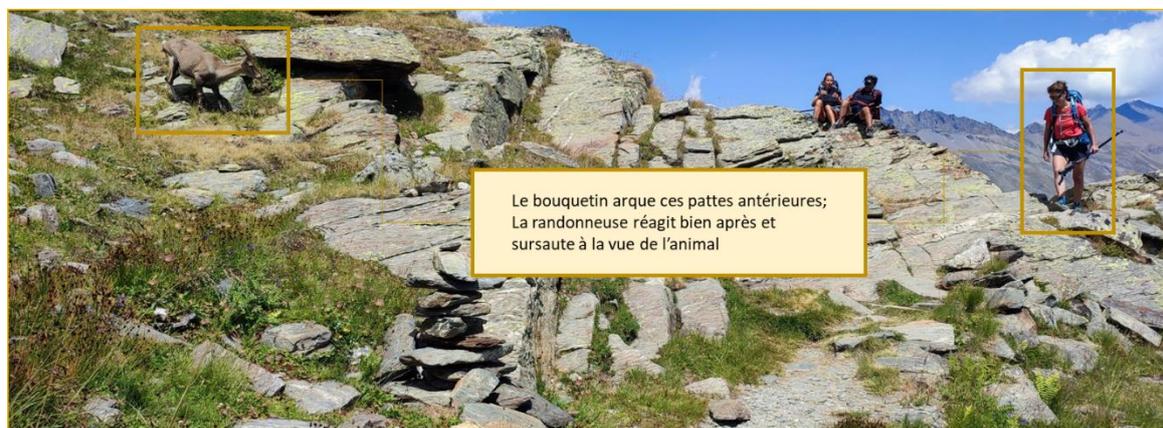


Figure 11.2 : Surprise partagée, 27.07.22, Tour des Glaciers, Vanoise

Souvent en référence aux discours dominants promus par les agents et les dispositifs des espaces naturels, les animaux sauvages apparaissent comme des habitant·es de la montagne. Lorsqu'on leur demande de narrer les plus marquantes de leurs rencontres animales en montagne, les randonneur·ses

¹⁶³ En version originale: « *embodied encounters with unfamiliar others or experiences in unfamiliar places* » (Bissell and Gorman-Murray, 2019; 708).

abondent de récits d'altercations surprenantes et impromptues qui mettent en scène chamois et bouquetins, cervidés et volatiles. Ces animaux emblématiques et ces espèces protégées font l'objet d'un dérangement¹⁶⁴ de la part des pratiquant·es. Ces dernier·es qu'ils ou elles soient averti·es, sensibles ou non aux problématiques du dérangement animal, ils et elles se considèrent comme des intrus au milieu montagnard traversé.

Variant en fonction des contextes, les pratiquant·es décrivent comment peur et stupéfaction sont inférées, vécues et reconnues. Ainsi,

« Parfois tu tombes sur un chevreuil, il est à quelques mètres de toi hein et ben on a aussi peur l'un que l'autre hein. Il s'en va un peu plus loin, il attend, il te regarde, puis c'est tout. C'est marrant les interactions avec ces bestioles ». [John]

Mais encore,

« On marchait doucement, le nuage s'est ouvert et il y avait des chamois à 10-15 mètres. Là on s'arrête, ils ont été un peu perturbés » [Pascal]

Voire,

« Mais c'est trop facile, tu t'allonges au-dessus du terrier 5min en faisant un peu gaffe au vent d'où il vient et tu as la marmotte, elle te sort sous le nez quoi. [...] Elles ne sont pas du tout flippées. Il y a des coins où elles sont un peu plus flippées. Oui, à la limite c'est même plus sympa je trouve de les voir, parce que là quand elles n'ont même plus du tout peur de l'homme, c'est bizarre. » [Coline]

Par les corps et par les mots, appréhender ces échanges interspécifiques au prisme du dérangement, c'est interroger comment la peur circule d'être en être, perturbés et perturbants simultanément. Au-delà des conflits territoriaux et de la question de « la juste place » des animaux (Mauz 2005), dans tous les cas, la distribution de ces émotions (Quéré *Op. Cit.*) informe quant aux logiques de pouvoir qui structurent les rapports entre humains et non humains. Les expressions et les discours de la peur mettent en évidence 1) l'agencement des spatialités propres aux existant·es, 2) les « normes émotionnelles » socialement convenues et 3) les justifications sociales qui les légitiment (de Villers 2013 : 195).

1.2. Exposition. Sentir et prendre part aux atmosphères animales en montagne

L'émerveillement de la contemplation distante et la peur du dérangement inopiné sont loin de représenter les seuls registres affectifs et relationnels uniques qui émaillent le vécu des randonneur·ses.

¹⁶⁴ Pour plus de précisions sur la question de la perception du dérangement animal, voir (Gruas, Perrin-Malterre et Loison 2020; Gruas 2021).

En effet, dans un second temps, c'est en tant que corps multisensoriels participant à une atmosphère montagnarde que les animaux sauvages sont évoqués.

« Il y a le vent. Non, ah oui je sais, il y a les ruisseaux. Il y a une cascade pas loin où je vais, donc ça c'est l'ambiance sonore. L'hiver moins parce qu'il y a moins d'eau, c'est plus gelé, donc le bruit de la cascade. Il y a les vaches, les cloches des vaches l'été. L'hiver, il y a les remontées mécaniques, c'est un bruit spécial quand même, même la musique qu'ils mettent. Et après, il y a le bruit des petits insectes l'été, je ne sais pas ce que c'est, des grillons peut-être. En termes de bruit, il y a les rochers quand on marche aussi. » [Margot]

Dans l'extrait ci-dessus, les animaux domestiques (vaches) ou sauvages (grillons et petits insectes) ne sont pas valorisés en tant que tels – ou comme corps animal – mais comme des éléments paysagers qui participent « aux bruits » de la montagne.



Figure 11.3 : Regards photographiques croisés sur une fourmilière grouillante s'éveillant sous la chaleur précoce de cette fin de mois de février, le 25.02.21, Mont Peney, Bauges.

Dans le même sens, s'initiant depuis quelques années aux techniques que l'on regroupe sous le terme de survivalisme (affût, bivouac et bushcraft, etc.), le randonneur sur l'image de gauche¹⁶⁵ de la Figure 11.3 m'explique que pour faire la rencontre d'animaux, il faut en avoir l'intention.

« Je pense que j'ai été berné sur le truc de « tiens, je vais faire de la rando, je vais forcément voir des animaux » et je pense que je me suis fait un peu avoir sur ça. C'est pour ça que l'affût me tente bien, en faisant l'expérience de voir si je peux déjà rester douze heures dans une tente sans bouger, c'est une expérience à faire, et en plus de voir des animaux. » [Landry]

¹⁶⁵ D'un point de vue émique, le terme bushcraft désignerait conjointement un art de vivre, à un ensemble de compétences techniques de survie en milieu dit sauvage, à une philosophie de vie.
URL : <https://www.lebaroudeurmalin.fr/qu-est-ce-que-le-bushcraft/>
Au sujet de la mouvance survivaliste et prepper, lire Vidal (2016).

Pour l'instant, il prend plaisir à découvrir et identifier la faune à la mesure de sa pratique comme les fourmis dans le cas illustré. Aussi, s'il emploie un lexique assez sommaire pour exprimer comment « *il aime* » la vie animale, il se montre autrement plus exhaustif au sujet de l'attirante présence sonore de ces insectes qui grouillent à la surface des fourmilières, de l'odeur vinaigrée de sa paume causée par l'acide formique que les insectes ont projeté à l'approche de sa main.

Comme Killian qui me précise prendre

« [...] *beaucoup de plaisir à repérer des petites choses, des petits détails, l'observation de la nature, le laisser-aller mental et la dépense physique, c'est un peu la combinaison des trois.* » [Killian]

Ces situations plus discrètes, mais non moins significatives des randonnées montagnardes soulignent deux aspects jusque-là négligés par les recherches. D'une part, elles montrent que parfois la matérialité des corps et leurs sensorialités s'imposent à la conscience plus facilement que les qualités émotionnelles des expériences interspécifiques. Autrement dit, dans l'instant, le bourdonnement de frelons, le sifflement du chocard comme le grésillement des aiguilles de pin sous les pattes des fourmis semble plus aisément descriptible que les émotions qui traversent les randonneur·ses. On peut émettre plusieurs hypothèses qui peuvent aider à expliquer ce mode de présence.

D'un point de vue pragmatique, ni sujet, ni objet, les animaux apparaissent dans ces conditions sous la forme de traces et de fragments. De la sorte, on peut supposer que les randonneur·ses ne peuvent s'émouvoir à leur égard, car il n'y a pas de relation possible avec. D'un point de vue sociologique, comme développé en amont, je soutiens que l'émergence, comme l'inhibition, d'une émotion dans une situation donnée implique divers apprentissages techniques et sociaux. Les données produites lors de mon enquête me conduisent ainsi à émettre l'hypothèse que les processus suivants agissent de concert dans la formation des expériences émotionnelles induites par les rapports anthropozoologiques en milieu alpin :

- 1) Une socialisation des émotions ressenties (ou non) envers les animaux alpins : Les groupes sociaux humains côtoyés dans le cadre des pratiques de montagne orientent la formation, le maintien voire les modifications des émotions légitimes et leurs modes d'expressions convenables. Dans cette perspective, les agents des espaces naturels, les moniteur·ices des Club Alpins Français sont présentés comme des « entrepreneur·es de morale » (Becker 2020) qui viennent réguler et mettre au travail les « émotions » socialement convenables. Plus discrets dans les discours collectés, on peut supposer que l'usage répandu des réseaux sociaux afin d'organiser des randonnées, notamment par les témoignages et le partage de photographies de faune sauvage contribuent aussi à formater les expériences émotionnelles.

- 2) Une socialisation aux rapports anthropozoologiques : le registre des sensations et du sensoriel prévalent en l'absence d'expériences socialisatrices antérieures avec des animaux, qu'ils soient considérés comme domestiques, de compagnie, d'élevage ou sauvages. Et inversement.
- 3) Le recours contextuel à des dispositions naturalistes incorporées, maintenues et renforcées variablement entre les contextes familiaux, scolaires et professionnels : si les réseaux sociaux et l'usage du smartphone sont régulièrement mentionnés, les ouvrages, « topos » et autres guides de la faune et de la flore se retrouvent encore dans de nombreux sacs à dos. Bien qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, la mobilisation de connaissances naturalistes participe d'un travail d'objectivation des animaux. Identifier, classifier et inventorier, autant d'activités qui, lorsqu'elles suscitent du plaisir, amalgament science et passion.
- 4) La propension à considérer seulement les animaux pour leurs effets sensoriels semble également tributaire des activités où l'attention du randonneur·ses se déporte sur l'exercice de ces sens. Sur le terrain comme dans les récits collectés, ce mode de présences est plus particulièrement marqué lors des situations de prises de vues photographiques, de contemplation et lors des pauses dans la marche.
- 5) Des temporalités sont également plus propices que d'autres à mettre en avant ces modes de présences notamment en ce qu'elles isolent singulièrement les stimuli sensoriels. L'hiver, la neige révèle empreintes et bruits de pas des animaux ; lors des bivouacs, du coucher au lever du soleil, la vie nocturne de la faune se laisse découvrir et peut susciter l'inquiétude des randonneur·ses qui ne peuvent plus se fier à leur vision.

D'autre part, ces situations exhortent à remettre dans une position plus centrale les espèces souvent laissées en marge des analyses et de l'intérêt des chercheurs : insectes, poissons, reptiles et amphibiens, acteurs de la diversité des animaux sauvages que l'on peut côtoyer en milieu montagnard. Je rejoins ainsi le sociologue Jérôme Michalon qui affirme « qu'il s'agisse des espèces ordinaires de nos jardins ou d'animaux emblématiques vivant à l'autre bout de la planète, d'animaux menacés et/ou menaçants (Doré 2015), contaminés et/ou contaminants (Manceron 2009), etc., l'analyse des rapports anthropozoologiques permettrait de mieux rendre compte des multiples – et souvent ambivalentes – conditions de possibilité de la présence publique et sociale des animaux [...] ». (Michalon *et al.* 2016 : 14). En suivant la direction des attentions des pratiquant·es, on suit également le chemin tracé par le géographe Jamie Lorimer qui n'a eu de cesse de déconstruire nos appréhensions anthropocentriques des relations anthropozoologiques, de l'étude du charisme animal (2007) à l'exploration de ce qu'il nomme l'atmosphère animale (Lorimer *et al.* 2019).

1.3. Interaction. Faire advenir de l'agentivité et apprendre des existant·es étranger·es

Dans un troisième temps, être en prise avec des animaux dits sauvages, c'est aussi se retrouver face à des êtres à l'altérité déstabilisante, un « Autre » par et pour lequel les randonneur·ses sont amené·es à incorporer des connaissances, des techniques et des gestes spécifiques.



Figure 11.4 : À proximité du refuge de la Combe, un cheval s'apprête à se ruer sur les randonneur·ses, montagne du Charbon, Bauges, 23.07.21

Voici un extrait de description ethnographique qui accompagne le cliché photographique ci-dessus (Figure 11.4) :

« Alors que nous progressons en discutant tranquillement dans le champ, un cheval à la robe brune se met à galoper en direction de l'arbre quand soudain sa course bifurque. Clémence tout devant se tétanise et nous dira avoir vu sa vie défiler alors que l'équidé lui fonce dessus. En l'espace de trois secondes, Paola s'interpose entre l'animal et son amie en levant les bras et en exécutant des moulinets avec ces derniers pour accroître le volume spatial qu'elle occupe. »

Extrait de carnet de terrain, Le 24.07.21 dans la matinée, montagne du Charbon, massif des Bauges

Comme Paola l'expliquera en entretien avec une pointe d'humour, « Clémence n'a rien contre les poneys, c'est plus qu'elle n'a pas été trop confrontée aux chevaux dans sa vie ». De son côté, elle pratique l'équitation depuis l'enfance et a appris à interagir avec l'animal. Coutumière du monde de l'élevage par son oncle et sa tante, exploratrice ayant voyagé de l'Amérique du Sud à la Géorgie, elle indique que chevaux, mygales boliviennes ou patous, peu importe que l'animal soit domestique, sauvage ou de compagnie, il faut apprendre et s'habituer à leurs manières d'agir. Pour elle, à l'instar d'autres pratiquant·es, l'apprentissage se fait par la prise en compte de 1) l'animal et ses capacités propres ; 2) du contexte matériel dans lequel a lieu l'interaction et autant que possible ; 3) du recours à l'expertise d'une tierce personne possédant les savoir-faire interspécifiques adéquats.

Autrement dit, ici l'animal renvoie à une forme d'altérité nimbée d'inconnue. Une angoissante incertitude émerge face à l'incapacité des humains à savoir comment communiquer avec le cheval, à l'exception de Paola. Cette aptitude à agir de concert avec lui découle d'une « éducation de l'attention » (Ingold 2018) et une « socialisation avec les animaux » (Michalon *et al.* 2016). Il provient de la transmission de règles de conduite par les moniteurs équestres et par les interactions répétées avec les équidés. Ici, dans l'action, la paralysie de l'effroi ou la sereine chorégraphie qui invite l'animal à dévier de sa trajectoire actualisent ces potentialités.

Dans son étude des modes de présence du loup tel qu'ils sont perçus par des naturalistes et des acteurs du monde de l'élevage, Antoine Doré affirme qu'« il n'est pas nécessaire de faire la rencontre du loup lui-même, du corps entier, pour être traversé d'émotions intenses. » (Doré 2011 : 192). Il explique alors que ce sont les capacités du sujet à qualifier et organiser des indices perceptifs et affectifs qui donnent formes et consistances aux présences animales (*Ibidem*). De notre point de vue, comme la sensation peut donner lieu à une perception, l'affect peut donner lieu à une émotion¹⁶⁶. En d'autres termes, pour que l'émotion apparaisse comme « conscience du corps » qui signale et indique ce qui importe et régule les relations interspécifiques, il faut apprendre à métaboliser l'émotion pour qu'elle devienne une ressource en situation (Kurashima 2021). Ainsi, via leurs relations sociales et la pratique, les chasseur·ses apprennent à faire preuve d'empathie et de sang froid pour voir à travers les yeux de l'animal et le dépister alors qu'à l'inverse les animalistes subissent par sympathie la souffrance animale (Stépanoff 2021).

Pour revenir à l'exemple ethnographique ci-dessus, Clémence est submergée par une peur. La peur devient un obstacle pour la randonneuse affectivement débordée : elle entrave l'usage efficace de son corps et inhibe toute forme d'action. Ne sachant comment lire le comportement de l'animal, ne pouvant se mettre à la place de l'animal (faire preuve d'empathie), la peur est alors une crainte abstraite adossée à une sensation concrète. Elle est vécue sur le mode sympathique et ne peut servir de ressource immédiate pour l'action.

2. Quelles émotions pour quelles présences dans les rapports à la faune alpine ?

Par la diversité des situations qu'ils et elles partagent avec des animaux, les randonneur·ses témoignent que l'on ne peut restreindre l'analyse de leurs expériences émotionnelles à des catégorisations strictes et binaires. De la trace, olfactive ou auditive, toujours évanescence, au contact charnel et à la connaissance intime, une pluralité de présences animales peut émerger des traversées alpines. Sans prétendre épuiser l'intégralité des modes de relations possibles avec la faune alpine, au prisme de cette

¹⁶⁶ Cependant, pour qu'elle soit ainsi qualifiée, elle doit faire l'objet d'un travail durant les expériences socialisatrices du sujet. Dans ce sens, je reconnais « à la fois l'existence de programmes affectifs de base dans la nature humaine et celle d'une socialisation culturelle opérant un raffinement, une architecture spécifique de cet espace affectif de base » (Bernard 2015 : 4).

enquête sociologique, les animaux sont principalement apparus comme des corps mouvant, odorant, touchant, bruyant ; des habitant·es des cimes dont le dérangement occasionne des reconfigurations territoriales ; des altérités qui exigent un apprentissage pour être disponibles à l'interaction.

Ces trois différentes formes de présence sont indissociables des catégorisations des émotions et de régimes d'attention. Concernant les premiers, les exemples développés ci-dessus mettent en avant des expériences émotionnelles différemment socialisées. La peur viscérale et indicible de Clémence s'oppose à la réaction éduquée dont fait preuve sa camarade Paola. Pour Landry, il s'agit plutôt de l'expérience subjective de sensations induites par l'exposition à une atmosphère animale. La surprise de Clémence, la méfiance du bouquetin et le trouble de l'ethnographe observateur interrogent quant à eux la moralisation des affects et les règles de sentiments qui se nouent dans cette situation. Pour le dire autrement, ce sont différentes formes de catégorisations émotionnelles ou régimes affectifs qui diffèrent relativement aux expériences socialisatrices des individus (Bernard 2017). En effet, les émotions sont différemment régulées et rationalisées selon les groupes sociaux. Dans ce sens, on ne s'émeut ni n'explique cet émoi de la même manière que l'on soit sociologues, écologues, promeneur·ses ou chasseur·ses.

À ce problème s'ajoute un second : celui des différents régimes d'attention que peuvent impliquer les rapports anthropozoologiques. Pour y répondre, on peut s'en remettre à la fécondité de travaux qui interrogent les régimes d'actions situés des relations anthropozoologiques (Despret 2016; Doré 2015; Mauz 2002, 2005; Michalon, Doré et Mondémé 2016; Rémy 2016).

2.1. Ordonner les présences animales entre régimes attentionnels et affectifs

Ici je m'appuierai plus particulièrement sur le modèle proposé par le sociologue Antoine Doré qui éclaire pertinemment la réflexion en cours. Dans un article, celui-ci développe une analyse des « modes de présence » des loups en France (Doré 2011). Il qualifie ces derniers de paradoxaux : le loup est à la fois sujet d'une « carrière publique fulgurante » et pourtant « presque invisible ; occupant des milieux enclavés et circonscrits du territoire national » (Doré *Op. Cit.* : 183).

Le sociologue analyse les rapports entre humains et loups comme le produit conjoint de négociations interspécifiques et d'une prise en charge publique par les politiques de la nature (*Ibidem*). Selon lui¹⁶⁷, le loup apparaît progressivement et différemment selon trois modes corporels qui correspondent à des configurations spécifiques d'indices de sa présence :

- 1) En tant que « corps entier », sa présence physique se définit par sa furtivité et sa capacité à échapper aux dispositifs de contrôle de la nature (capture, mise à distance, identification, suivi

¹⁶⁷ Il s'appuie sur une enquête tenue entre 2008 et 2009 au cours d'un travail de thèse au cours de laquelle a été réalisés des entretiens avec des naturalistes et des éleveurs, un travail d'observations et de documentation autour des problématiques soulevées par la découverte de la réapparition du loup dans les Alpes.

par collier, *etc.*). Dans les ethnographies exposées, on peut prendre en exemple le bouquetin qui fait brusquement irruption dans le champ de vision de Clémence.

- 2) En tant que « corps disséminé », sa présence est de l'ordre de l'indice, des traces plus ou moins visibles et/ou olfactives qui marquent son passage et ses agissements. Ces dernières affectent singulièrement l'environnement et s'avèrent différemment perceptibles selon les capacités attentionnelles des sujets impliqués. C'est sur ce mode corporel qu'apparaissent les fourmis de Landry, une présence sonore qui attirera son regard et son objectif d'appareil photo au plus proche de leur milieu de vie. On pourrait également imaginer qu'un·e randonneur·se tombe hasardeusement sur quelques déjections ou poils du bouquetin évoqué ci-dessus.
- 3) En tant que « corps recomposé », la présence de l'animal est un assemblage d'indices qui le font exister au regard de différents publics. Ce serait sur ce mode que le bouquetin comme animal emblématique apparaît plus volontiers à l'attention des garde-moniteur·ices, des gestionnaires ou des chercheur·ses.

Ces régimes d'attention et ces modes corporels correspondent à des expériences émotionnelles qui semblent relever de régimes affectifs différents :

- 1) Comme corps entier, fuyant ou furtif, l'animal sauvage suscite, la stupeur et le trouble pour qui est étranger de ce dernier. Cependant, on pourrait hésiter à parler d'émotion et préférer le terme d'affect¹⁶⁸.
- 2) Comme corps disséminé à la présence indiciaire, l'animal provoque une émotion est réduite aux sensorialités qu'elle génère. C'est le seul mode corporel pour lequel Antoine Doré explicite la part active des émotions. Selon lui, le corps indiciaire de l'animal sauvage est un corps qui affecte sans prévenir, un corps qui fait l'objet d'une enquête, d'une détection.
- 3) Comme corps recomposé et publicisé, il est celui du dérangement animal qui convoque des sentiments moraux tels que celui de responsabilité ou de justice relatif à la protection de la nature.

Sans préfigurer des relations de causalité entre régimes d'attention, régimes affectifs et modes corporels, on peut tout de même observer que dans ces trois cas de figure, les humains percevants sont variablement disposé·es, pour affronter « le dilemme de "l'empathie" et de la "distance objectivante" » (Rémy *Op. Cit.* : 306). Autrement dit, plus les émotions sont socialement travaillées, plus les attentions font l'objet d'une éducation et les corps requalifiés, et les présences socialisées.

¹⁶⁸ Pour rappel, l'affect désigne une intensité corporelle et vitale, dont l'émotion serait la forme socialisée.

2.2. Des loups et des peurs. Spatialités des régimes attentionnels et affectifs des rapports à la faune alpine

Pour explorer plus avant comment les émotions et les perceptions modulent les présences des animaux sauvages et mettre ce modèle à l'épreuve de l'enquête, je propose d'interroger ce que les différentes émotions, et plus particulièrement la peur, suscitées par le loup fait aux spatialités, aux corporéités et aux rapports anthropozoologiques. La peur, parce que j'ai déjà montré que le spectre des réponses émotionnelles qu'elle suscite va de l'effroi inhibiteur à une peur pleinement maîtrisée, moteur de l'action et même source de plaisir. En ce sens, elle existe sous des formes très diversement socialisées. Et le loup, parce que cela permet de raccrocher mon analyse à l'espèce animale interrogée par Antoine Doré.

2.2.1. Entre chien et loup : randonneur·ses dérangées, distanciations interspécifiques et objectivation

Lorsqu'elle nous raconte les différents moments qui l'ont marqué dans sa trajectoire de randonneuse, Clémence, l'éducatrice spécialisée dont nous avons parlé plus haut nous explique :

« [...] franchement la première fois que je suis allée passer une nuit toute seule, ce n'était pas évident. Et c'est marrant parce que ce n'est pas pareil en refuge ou sous tente ou à la belle étoile. Je n'ai jamais dormi en refuge toute seule. Et pourtant, ça serait un truc à essayer. Je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas pareil dans ma tête, la nuit en montagne être entre des murs où il y a des gens qui peuvent venir ou être dans une tente... Ça me fait penser aux Trois petits cochons tu vois. Qu'est-ce que tu choisis comme habitacle pour te protéger de l'extérieur, d'un loup ou d'un animal, quel choix tu fais et pourquoi ? Dans les refuges, je n'ai jamais fait, pourtant ça pourrait être rassurant. Mais le truc de la tente, il n'y a que toi. Dans un refuge, il n'y a pas que toi, il y a un autre truc à gérer dans le rapport aux autres humains. Même si tu es tout seul, il y a la possibilité qu'il y ait un autre humain qui arrive. Et ce n'est pas pareil. » [Clémence]

Quand bien même, elle n'a jamais croisé la route d'un loup à proprement dit, l'animal convoqué par son discours prend les traits d'un prédateur. Il est associé au monde nocturne, à l'isolement, aux menaces éventuelles venant de l'extérieur. Durant l'entretien, le ton de l'enquêtée dénote une certaine excitation quand elle décrit ses premières expériences de bivouac en solitaire. Dès lors, on le constate par son absence : ce n'est pas le loup qui engendre la peur, mais les mises en garde et l'imaginaire activés « *dans sa tête* ». La situation génère l'émotion qui traverse Clémence. Elle est immergée dans un contexte non familier où l'incertitude rivalise avec ses habitudes. Et pourtant la randonneuse désire vivre cette expérience et se mettre à l'épreuve. Comme le rappelle l'anthropologue Serge Bernardina le retour du loup est aussi celui du refoulé, de l'émotionnel (Dalla Bernardina 2002). Si l'on se rend en montagne, « c'est aussi pour frissonner, pour vivre des expériences inquiétantes favorisées par un contexte dépaysant, ce sentiment [...] associé] à l'expérience du sacré » (*Ibidem*). Si l'on repère dans son discours des distinctions entre ce qui relève de l'intime et du collectif, entre l'intérieur et l'extérieur, on peut également remarquer quelques porosités. En effet, le loup ou toute autre entité liée à la faune sauvage ne

sont pas les seules sources de menace identifiées comme en atteste la mention à un « *autre humain* ». Lors de notre enquête auprès des randonneuses, l'évocation de la peur d'une éventuelle agression perpétrée soit par un animal, soit par un homme mal intentionné est très fréquente. Ces propos contiennent invariablement les motifs récurrents de l'isolement et de la nuit. Au-delà de la question de la perception de la faune sauvage et des rapports contemporains à la nature, la redondance de ces récits interroge sur l'expression de dispositions genrées. Dans un même temps, espèces et espaces semblent partager des qualités communes : le sentiment de risque à l'instar de la sauvagerie ou de la naturalité se voit consécutivement attribué aux uns puis aux autres. Plus précisément, il « glisse » ou se répand des uns sur les autres (Mauz 2002). Enfin, pour ne pas être envahie par la peur et le sentiment de menace, Clémence interroge la capacité de sa tente à la protéger. Elle se rassure en interrogeant le choix rationnel et technique le plus adéquat pour garantir sa sécurité. Par ce geste, elle répond au trouble en tenant à distance la peur en l'objectivant, en intercalant la tente entre elle et la source du risque. En d'autres termes, elle marque une frontière, elle compose (avec) un « paysage de la peur »¹⁶⁹ où le loup apparaît comme l'incarnation d'une menace, une figure indexée depuis les souvenirs et les fictions de l'enfance (Tuan 2013). D'abord subjectivé de manière négative (sous la forme d'une entité porteuse d'une menace active), Clémence tente de maintenir à distance, de repousser l'éventualité du loup, du danger, de l'agresseur.

À l'inverse, dans le courant du mois de septembre, en 2022 dans le Dévoluy, avec un ami, Clémence entreprend de monter le pic de Bure :

« Lors de la première ascension, après 15-20 minutes de marche, on passe près d'une arrivée de télésiège. Il y a un troupeau sur un versant sur notre gauche, plus ou moins dans la direction dans laquelle on allait. Je commence à rebrousser chemin et envisager par où passer pour le contourner. En même temps, trois ou quatre chiens de berger dont un gros patou déboulent au loin, dévalent la pente en face de nous. Je m'immobilise, mon ami continue à marcher. Je comprends vite qu'un des chiens ne va pas s'arrêter. Le berger court plus ou moins derrière, une bière à la main, alors qu'il est 9h30 du matin en hurlant : « connard, connard, viens-là ! ». Ça m'insécurise encore plus. Je crois que ça augmente aussi le stress du patou qui poursuit sa course vers moi. Je me tourne lentement, je me mets de côté (histoire de ne pas l'affronter de face ni de lui tourner le dos) et, direct, il me chique la fesse. Le berger est employé par plusieurs éleveurs, ce sont les chiens des éleveurs donc il les connaît mal. Il est descendu vers nous, a appelé l'éleveur et nous explique qu'une autre nénette s'est fait mordre de la même manière la veille. J'ai encore la marque des crocs sur le cul ! » [Clémence]

¹⁶⁹ Je reviens plus longuement sur cette notion dans la partie suivante.



Figure 11.5 : Morsure et rupture biographique (réalisation : Noémie Bailly)

Clémence évoque un sentiment d'insécurité qui découle de la course des chiens dans leur direction, un sentiment accru par les hurlements du berger. Pour elle, ils affectent l'ensemble des êtres en présence et contribuent à la réaction du patou qui la mordra. La douleur et la blessure consécutive de la morsure marquent son corps et sa mémoire. Désormais, elle explique éviter de partir marcher ou courir en certains lieux et à certaines saisons par crainte de se retrouver à nouveau dans cette situation. En trompant le comportement animal anticipé, la morsure fait office d'évènement et provoque, du point de vue de sa carrière de pratiquante, une rupture. Une rupture qui déstabilise sa confiance en elle et l'animal, une rupture qui renforce l'expression de sa peur face à la possibilité de vivre une situation semblable. Signal d'une perturbation, la peur contribue à une reconfiguration des spatialités de la pratiquante qui ajuste ses habitudes en conséquence pour ne pas reproduire la même erreur. Le détachement affectif entre le berger et le chien de troupeau, le comportement de l'animal échappant à toute forme de contrôle et de prédiction, le positionne dans une zone liminale entre l'animal domestique et l'animal sauvage. Pourtant, les humains lui délèguent une place et un travail singulier : il instaure des distances entre le troupeau et les potentiels prédateurs. Il partage une proximité et une relation de solidarité quasi exclusive avec le premier. Il maintient éloigné les prédateurs. Et, éduqué pour protéger, il doit distinguer chez l'humain, le maître de la menace. Mais cette situation qui relève du conflit d'usage n'engage pas seulement la randonneuse et le canidé. Elle n'est qu'une facette d'une trame plus complexe de relations interspécifiques articulées dans des rapports de prédation (entre un éventuel prédateur et le troupeau), de protection (le patou dans son troupeau), de domestication (entre le berger et son chien de troupeau visiblement récalcitrant) et d'élevage (entre le berger et ses brebis).

Les deux situations décrites font ici événement en ce qu'elles ont des répercussions concrètes et conditionnent les randonnées actuelles de Clémence. La peur apparaît conjointement comme l'opérateur et l'indicateur d'ajustements pratiques qui s'expriment à la fois par le périmètre d'action que s'autorise la randonneuse en milieu montagnard et par les comportements d'évitements et de protection qu'elle met aujourd'hui en œuvre. Comparativement ces deux exemples ethnographiques montrent deux techniques de contention et de rétention de la peur : la tente et l'esquive du Patou. La première est suffisante, la seconde échoue. La première consiste à s'en remettre à un instrument d'usage courant, la seconde repose sur l'exécution d'une gestuelle pensée efficace (une technique du corps) par les randonneur·ses. Les techniques déployées visent une objectivation non pas de l'animal en tant que tel, mais de l'incertitude et des risques qu'il représente (l'agression). Cette objectivation ne tient pas tant de la mise à distance de l'objet (son sens strict) que de la réponse à une situation troublante par le bon dispositif technique¹⁷⁰.

2.2.2. La juste place du loup naturalisé et la subjectivation positive de l'ancien guide de haute montagne

Le 15 septembre 2020 à 18h, je retrouve Jacques, guide de haute montagne à la retraite à la terrasse d'un café du centre-ville chambérien dans la chaleur agréable d'une fin de journée estivale. Lorsque je m'assieds en face de lui, il me tend la main pour que je la lui serre. Un geste qui n'a plus rien d'anodin en cette période qui succède au confinement de la population française. Jacques initie la conversation en parlant du confinement et de ses effets. Il a bénéficié aux animaux qui sont de retour et se rapprochent de nos habitats, notamment les oiseaux et les ongulés. « *La nature respire à nouveau* », s'exclame-t-il en inspirant à fond. En prenant connaissance des conditions et des objectifs de l'enquête sociologique, Jacques, qui « *vole en parapente avec des aigles* », qui s'émerveille face aux jeux de glissades des chamois, souhaite d'emblée me confier quelques histoires de rencontres animales¹⁷¹. Une première concerne son indignation face au dérangement léthal occasionné par des grimpeurs qui par leurs présences sur un escarpement rocheux ont indirectement facilité la prédation de deux faucons pèlerins par un autre rapace. Les deux récits suivants méritent que nous nous y attardions plus avant : deux occasions où le loup a fait irruption dans la vie de Jacques¹⁷².

D'abord, la scène prend place lors d'un raid à ski organisé pour l'un de ses clients. Alors que les deux hommes tracent la neige, le guide remarque les restes sanguinolents d'une carcasse de bouquetin (Figure

¹⁷⁰ Ce n'est pas tant son attitude ou celle du chien que Clémence met en cause dans le cas de la morsure met plutôt celui inadéquat du berger.

¹⁷¹ Sans être absolument fermé à l'éventualité de poursuivre nos échanges, celui-ci ne participera pas aux autres invites méthodologiques. Plus que le sujet de la thèse, ce sont ces implications concrètes qui l'intéressent. Il est notable, par ailleurs, que le premier récit semble constituer un événement marquant pour l'enquêté qui racontera à nouveau son indignation plus d'un an après auprès du public lors d'une soirée organisée autour de documentaires scientifiques de montagne.

¹⁷² La retranscription écrite de ces récits a été réalisée immédiatement après l'entretien libre tenu à la terrasse d'un café au centre-ville de Chambéry.

2.2). La viscosité du sang, la chaleur qui en émane le conduit à penser que la mise à mort perpétrée par un prédateur est très récente. Poursuivant leur itinéraire dans la neige, leurs présences olfactives et sonores camouflées par le souffle du vent et la neige qui tombe, les deux skieurs se retrouvent par inadvertance nez à nez avec un loup encore affairé avec un morceau de sa proie (Figure 11.5). C'est d'abord sur le ton de la stupéfaction et de la fascination que le guide m'évoque ce souvenir. Puis, avec plus de mesure, il poursuit en expliquant que pour ne pas perturber l'animal, il enjoint son client à prendre leur distance sans plus attendre. Par la suite, il me précise avoir pris possession du scalp du bouquetin qu'il a nettoyé et qui décore désormais un mur de sa maison. Après coup, je note dans mon carnet une similitude dans les termes et l'engouement manifesté lorsqu'il me parle de la « *force* » de la présence du loup comme celle de l'alpiniste André Georges¹⁷³. Les deux participent d'expériences sensorielles « *saisissantes* », elles « *en imposent* » et relèvent du « *hors normes* », « *hors du commun* ». Il me renseigne également sur les conflits d'usage et les problèmes que rencontrent les éleveurs en Vanoise.



Figure 11.5 : Le loup détecte la présence des skieurs tandis que ceux-ci gardent leurs distances (réalisation : Noémie Bailly)

Puis, le guide me confie un second souvenir. À la tombée de la nuit, ayant pour habitude de se déplacer à vélo dans son quotidien, Jacques roule tranquillement sur le chemin qu'il emprunte régulièrement pour rentrer chez lui à Saint-Sulpice¹⁷⁴. Soudain, il est surpris par le regard d'un loup qui l'observe immobile, par sa proximité avec les habitations humaines (Figure 11.6).

¹⁷³ André Georges est un alpiniste suisse renommé notamment, car il a gravi neuf des quatorze sommets de plus de 8000 m présents sur notre planète.

¹⁷⁴ Petite commune de plus de 700 habitants situés sur les contreforts de la montagne de l'Épine faisant partie de l'aire d'attraction de Chambéry.



Figure 11.6 : Le loup en surplomb observe le guide (réalisation : Noémie Bailly)

En vis-à-vis, la mise en récit de ces deux surgissements du loup sur le chemin de Jacques met en relief une stupeur, surprise et malaise plutôt qu'une peur inhibitrice comme celle qui affecte Clémence désormais à la vue d'un patou. Les émotions exprimées dans et par le récit de Jacques mettent à jour des opérations de placement. Lors du raid à ski, nous voyons que les skieur·ses se trouvent là où le loup ne les attendait pas. Inversement, proche des habitats humains, l'animal se montre hors des cadres dans lesquels le guide l'attendait. En somme, si chacun peut se voir contraint par les autres à une « juste place » (Mauz 2002), il ou elle peut, parfois, s'en échapper par son action. Ainsi, humains et loups font preuve de « récalcitrances » (Doré *Op. Cit.*) face aux attentes, aux habitudes et aux spatialités de chacun. La place est entendue, à la fois comme l'inscription des existants « dans un champ social (qui contribue à définir ce qui leur est a priori attribué de faire ou non) et les emplacements qu'ils [sont] susceptibles d'occuper dans l'espace » (Lussault 2007 : 32).

Le premier récit permet de saisir un mouvement qui combine les différents modes corporels et régimes d'attention en jeu dans l'apparition du loup (Doré *Op. Cit.*). Des traces de sa prédation à son entrée dans le champ de vision du guide, sa présence corporelle s'agrège progressivement pour gagner en consistance : sa corporéité indiciaire se fait chair. Puis, dans le discours de Jacques, les appréciations esthétiques, la qualification de sa présence (« force », « hors norme », « hors du commun », etc.), la peur du dérangement et, enfin, l'évocation des conflits d'usages achèvent de recomposer le corps de l'animal. Lors de notre échange, le guide s'appuie sur des savoir-faire naturalistes tout en revendiquant son positionnement écologiste. Le loup qu'il décrit est ambigu, il se situe à la charnière du proche et du lointain. Tantôt, il est le parangon d'une nature sauvage à préserver et à protéger, tantôt, il est un agent problématique. Ainsi, lorsqu'il le croise en montagne, il prend toutes les précautions possibles pour amoindrir le dérangement ; lorsqu'il le croise en zone périurbaine, il en est le premier surpris. Durant

notre échange, il mentionne les attaques subies par le troupeau d'un ami berger pour qui la présence du loup est nuisible, il préfère ne pas prendre parti et précise que « c'est compliqué ». Donc si le loup apparaît d'abord comme « symbole de la résurrection de la nature », Jacques envisage « la conjonction » de « mondes en recomposition », une situation « complexe » où il cherche à ne pas prendre parti entre lycophilie et lychophobie (Mauz 2005: 209).

En paroles et en gestes, les yeux écarquillés, un mouvement des mains octroyant du volume et de la densité au loup esquissé dans les airs, Jacques exprime son respect et son admiration pour l'animal. Et, dans la première situation décrite, s'adjoint aussi un sentiment de surprise face au charismatique animal. Il serait certainement difficile pour ce dernier de réduire la tonalité affective de ces contacts inopinés avec le loup par le recours au terme de peur. Dans la culture américaine, il existe un mot pour décrire ce sentiment face à un espace ou une espèce qui impressionne par ses dimensions : l'*awe* (Bernard 2017 : 37). Comme évoqué précédemment, le terme désigne une émotion aux dimensions morale, spirituelle et esthétique qui émergeraient de l'ineffabilité et de l'immensité de l'expérience de perception (Keltner et Haidt 2003)¹⁷⁵. Et si les liens qui l'unissent à l'expérience du sublime restent débattus par les chercheur·es, leurs relations de voisinage est largement attesté par les littératures scientifique et artistique (Arcangeli *et al.* 2020). L'*awe* est absent du champ lexical des émotions en langue française, les dictionnaires de traduction en donnent différentes définitions entre « stupeur » et « crainte », mais, ces traductions proposées résistent aux définitions et aux catégorisations scientifiques. Pourtant, qu'il s'agisse de montagnes et leurs ombres, des glaciers et leurs craquements, du loup, du lynx ou autre animal emblématique, les randonneur·es interrogé·es ont tou·tes leurs mots à dire sur une expérience affective qui pourrait être traduite en anglais par ce terme. Dans la seconde situation, la surprise se couple à l'étrangeté. À l'inverse du récit précédent, à l'encontre de ses habitudes et de ses convictions, le guide ne s'attendait pas à voir le loup si proche de chez lui : c'est lui qui semble dérangé par le regard de l'animal. Sa présence n'est pas indésirable, mais étonnante, voire déplacée tout en laissant Jacques démuni quant à la réaction à adopter.

Pour mieux cerner en quoi ses réponses émotionnelles et attentionnelles, il faut les comprendre comme l'expression de dispositions à une certaine sensibilité environnementale. Actuellement à la retraite, le grand-père de 65 ans peut être croisé entre ville et montagne. Son projet de retraite, c'est l'entretien d'une cabane non gardée qui se trouve à deux pas de sa résidence secondaire en Lauzière. Parallèlement à sa culture naturaliste que l'on peut supposer maintenue et renforcée par sa vie professionnelle, il est également un militant écologiste de longue date. Il a côtoyé Pierre Rabbhi et participé aux premières expérimentations agroécologiques alors qu'il suivait un stage en tant que professeur d'EPS en Ardèche. Sensible aux enjeux relatifs à la préservation de la biodiversité et assumant un rapport romantique et sensuel à la nature, la présence animale du loup est, pour lui, tantôt à sa place,

¹⁷⁵ Cette « expérience affective » connaît un regain d'intérêt auprès des psychologues en ce qu'elle remet en question la dichotomie traditionnelle entre émotions positives et négatives (Arcangeli *et al.* 2020).

lorsque « reléguée dans des espaces « sauvages » de plus en plus lointains » tantôt hors cadre en contexte anthropisé. Néanmoins, dans les deux cas, il demeure une « figure de la créature innocente » et fait l'objet d'une « subjectivation positive » (Rémy 2016).

2.2.3. Peur et chasse, réintroduction de l'humain dans la nature

C'est à l'occasion d'une sortie de terrain au sein du Parc Naturel Régional de Belledonne qui réunissait géographes, écologues et agents de l'OFB¹⁷⁶ qu'avec Noémie Bailly, doctorante en géographie, nous avons rencontré Adrien qui a accepté de participer à nos recherches respectives. Ce dernier nous a été recommandé et présenté par un collègue ingénieur de recherche à l'OFB en écologie participant aux activités de l'ANR HUMANI. En effet, selon lui, Adrien est un « *informateur privilégié* » en ce qu'il est reconnu à la fois comme un pratiquant d'activités récréatives (randonnées à pieds et à ski), un chasseur et un membre de l'OFB (Olivier de Sardan 1995). De plus, il « *fait partie des pierres* », un ancrage territorial qui renforce sa légitimité à être le porte-parole de l'écosystème local. C'est en connaissance de ces motifs que nous avons convenu de réaliser un entretien à trois.

Adrien, la cinquantaine, musclé sec, chevelure grise coupé raz, le teint hâlé par ses journées passées à arpenter les montagnes nous a conviés à son domicile le 21 juin 2021 en matinée. Ce jour-là, nous arrivons sur place en avance. Adrien, est « *originaire du coin* », une mère d'Allevard et un père de Morêt-de-Mailles. Nous sommes d'ailleurs sur un terrain qui appartient de longue date à la famille. La chasse est une affaire de famille : il se présente comme fils (son père) et petits fils de chasseurs (son grand-père maternel). Il partait déjà tout jeune avec son père observer les marmottes le week-end et « *c'est là que ça a commencé à faire écho* » en lui. Son travail actuel, il le décrit comme l'aboutissement d'une vocation : « en CM1 ou CM2 quand on nous a demandé notre orientation [...] j'ai dit « *bah de toute façon moi ce que je veux faire c'est un métier dans la nature donc soit en lien avec la chasse, soit en lien avec la forêt* ». Il se souvient les regards ébahis et étonnés des adultes qui l'interrogeaient alors. Il a poursuivi son parcours scolaire et préparé un BTS cynégétique dans la Drôme. Pour « *changer de montagne* », il a fait son service militaire à Annecy en tant que chasseur alpin. Dès que possible, il a postulé à l'ONCFS. Il a d'abord pu obtenir un poste dans le Loiret, une période où il a délaissé les montagnes qu'il aime particulièrement en hiver lorsqu'il s'adonne au ski de randonnée. Il lui fallut cinq ans pour atteindre « *son objectif : revenir en montagne* ». Dans « *ses bonnes saisons* », il accumule plus de 100 000 mètres de dénivelé parcouru en trois mois, entre février et avril. Il pratique seul parce qu'il « *aime bien le côté communion avec la montagne* ». À partir du mois d'avril, il fait des « *sorties civilisées avec des*

¹⁷⁶ Office Français de la Biodiversité. Il résulte de la fusion en 2020 de l'Agence Française de la Biodiversité et de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage.

collègues » nous explique-t-il en rigolant. Depuis quelques années, il randonne plus fréquemment en été : son fils de 14 ans est « *fada de montagne* ».

Certainement l'enquêté le plus prolixe sur la question des rapports anthropozoologiques impliquée au cours de notre enquête, Adrien fait preuve d'une appréhension fine des jeux de pouvoir entre les différents groupes d'acteur-ices impliqués dans les conflits qui prolifèrent entre humains et loups en Belledonne. Il observe « *là où ça coince* » et assume une position de médiation. Il ne partage pas l'avis des locaux qui veulent « *se débarrasser de la présence du loup* », des gestionnaires qui veulent imposer une logique comptable, il lui préfère une approche évolutive et relative des populations animales). Il ne comprend pas non plus les pratiques de certains « *cons de chasseurs* » qui font barrage à des projets scientifiques de capture et d'étude de la faune locale, dont les loups.

Lors de cet entretien, aucune incompatibilité, conflictualité ou autre dissonance ne se manifestent dans son discours autour des pratiques récréatives auxquelles il s'adonne (randonnée à pied et à ski, chasse) et sa profession (garde moniteur au sein du Parc Naturel Régional de Belledonne). Pour Adrien, l'homme fait partie intégrante de la nature, et ce depuis toujours. Cette nature, et plus particulièrement le milieu montagnard, est en équilibre précaire, elle est « *complexe* » et fragile. Selon lui, l'homme n'assume pas sa responsabilité en tant qu'animal qui participe à réguler cet écosystème. Quand il nous parle du loup, peu d'affects transparaissent dans ses paroles. Il le dépeint comme un prédateur en compétition avec d'autres communautés animales et, en montagne, quand « *le loup arrive, la première espèce qui reçoit c'est le mouflon [...] une espèce qui est pas indigène* ». Il est aussi en concurrence en tant qu'espèces qui chassent : « *quand le loup est arrivé ici, [il se souvient] avoir dit aux chasseurs « bin dans trois ans, la carabine vous la raccrochez » ; parce qu'en fait on trouvait des cadavres de partout.* ». En effet, contrairement aux « *tordus* » de la chasse, aux tranquilles pêcheurs et aux braconniers qui agissent dans l'illégalité, « *c'est pas la même mentalité, au niveau de la chasse on a ce phénomène d'équipe. Je me dis ça fait un peu comme les loups : ils travaillent en meute, ils se sentent forts, bah les chasseurs c'est pareil [...]* ». Enfin, chez les humains comme chez les animaux, il observe et distingue des comportements dits de meute et ceux que l'on pourrait qualifier d'individualistes : « *il vaut peut-être mieux une meute de cinq que trois individuels qui tapent de partout !* ».

En tant que chasseur, il adapte sa pratique, d'une part, aux observations des variations démographiques que lui permet son métier d'agent de l'OFB et, d'autre part, aux « *facteurs limitants* » comme la neige, aux « *contraintes* » comme la recrudescence du loup, qui s'exerce sur « *un système* ». D'un côté, il a « *peine à concevoir une chasse sans police de la chasse* » et reconnaît que « *l'homme a fait des conneries* » au sujet de l'échec de la réintroduction du mouflon¹⁷⁷. D'un autre côté, il se montre sceptique face aux initiatives de *rewilding* ou réensauvagement comme celle soutenue par le philosophe

¹⁷⁷ Selon Adrien, en trois ans, la population de mouflons est passée d'environ 150 à 200 à 20 individus.

Baptiste Morizot¹⁷⁸. Son principal argument repose sur une conception holistique et systémique du vivant. Ainsi, selon Adrien, l'interdiction de la chasse voire le retrait de toutes formes d'activités anthropiques n'est pas une solution. De son point de vue écologique, la soustraction de la présence humaine n'est pas un « *plan* » adapté, car cela introduirait un déséquilibre. Arrêter la chasse sur un territoire donné ce n'est finalement qu'éloigner le problème. D'autre part, qu'il travaille ou non « *pour la chasse* »¹⁷⁹, il estime que nous n'avons pas « *les outils capables de déterminer exactement ce qu'il y a sur le territoire* » et ajoute qu'« *il est facile de gérer la pénurie, d'interdire la chasse, mais jamais l'abondance* ». Il déplore donc des lacunes dans nos connaissances écosystémiques, seuls moyens d'entretenir l'équilibre toujours précaire de l'environnement.

Si le registre émotionnel est peu présent dans son discours et peu appuyé corporellement, lorsqu'il nous parle de rapports anthropozoologiques, il n'en est pas pour autant absent. Selon lui, les chasseurs « *vont au contact* » de l'animal. Pour cela, il accorde sa « *confiance* » à des chiens qui parfois « *se montent le bourrichon* », parfois se montrent « *très méfiants face aux sangliers* ». Des chiens qui « *savent* » et jugent les humains « *bah il est con, il vient pas me chercher* » comme l'exprime Adrien par cette projection anthropomorphique. Des chiens, qui comme les loups « *travaillent* » en collectif, des sangliers « *agressifs* », d'autres qui rendent « *un peu fou les gens qui chassent en grosse équipe* ». On repère ainsi différents traitements des animaux dans les qualités qui leur sont inférées. La subjectivation plus systématique des animaux domestiques les rapproche des humains tandis que celle dont font l'objet les animaux sauvages est plus discrète. Aussi, on observe des continuités interspécifiques en ce qu'il reconnaît à tous les êtres vivants des facultés cognitives, des affects et des comportements sociaux. On pourrait dès lors affirmer, en reprenant l'analyse anthropologique de Charles Stepanoff, qu'Adrien incarne le « *prédateur empathique* » qui se montre critique face aux problématiques et écueils des dispositifs gestionnaires auxquels il contribue par ailleurs (Stepanoff 2021 : 237). Dans son rapport aux animaux sauvages, on peut distinguer la figure du « *gibier produit* » promue par la cosmologie gestionnaire et celle d'un animal subjectivé au prisme d'une sensibilité cynégétique que l'on pourrait décrire comme un « *animisme en mode mineur* » (*Ibidem* : 221).

Durant l'entretien comme en randonnée, il est difficile de percevoir les émotions qu'il ressent. Ils les expriment peu sinon par quelques sourires. Dans son cas, c'est plus l'absence que le ressenti de la peur au sujet du loup qui est intéressante. Cependant, par deux fois, la peur est tout de même mentionnée durant l'entretien. D'abord, il y a celle qui accompagne la recrudescence des discours anti-chasse et des risques

¹⁷⁸ Le projet « *Vercors Vie Sauvage* » est porté par l'Association pour la Protection des Animaux Sauvages, et vise en la création d'une réserve de vie sauvage par le biais du rachat de 490 hectares de forêt par l'association. Par l'acquisition économique et foncière de ses terres l'association souhaite lui garantir sa libre évolution sans exploitation ou aménagement par l'homme.

URL: https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/07/19/baptiste-morizot-si-la-propriete-privee-permet-d-exploiter-pourquoi-ne-permettrait-elle-pas-de-proteger_5491224_3232.html

¹⁷⁹ Il exprime une certaine hésitation quant à délibérer sur le sujet lors de l'entretien : « *enfin on adapte, j'parle comme si on travaillait encore pour la chasse ; logiquement on travaille plus pour la chasse* ».

létaux que la pratique comporterait. Il évoque alors la peur grandissante des chasseur·ses faces aux risques qu'ils et elles représenteraient pour d'autres personnes. Puis, il y a l'expression de son inquiétude vis-à-vis des désaccords qu'il constate entre :

- Les troubles démographiques subis par le gibier (chamois/ mouflons, cerfs, chevreuils) introduits par la présence accrue des loups (deux à trois meutes là où il y a quelques années il n'y en avait qu'une).
- Les dispositifs de régulation déployés (l'augmentation des attributions relatives au plan de chasse sur chaque territoire communal).
- Les injonctions administratives qui les orientent (la préfecture décide de plans de chasse valides pendant trois ans).

La peur ici ne traverse pas tant les êtres vivants qu'elle témoigne d'une forme d'anxiété qui découle de l'incapacité à mettre en sens et en acte une réponse collective adéquate aux désordres écosystémiques qui s'aggravent avec le temps. L'environnement montagnard dont nous parle Adrien est multiple, il est envisagé selon différentes modalités pratiques comme :

- Un écosystème à gérer/réguler,
- Un habitat avec ses espèces endémiques,
- Un « terrain de jeu »,
- Un « terrain de sport ».

En randonnée, en contexte professionnel comme en entretien, les discours d'Adrien soulignent une « tension entre objectivation et subjectivation », « une grande labilité de cadrage » qui n'est pas surprenante lorsque « l'activité de cadrage des animaux est très intense » (Rémy *Op. Cit.* : 314) voire omniprésente. Tout comme l'éleveur interrogé par Charles Stepanoff qui se dit « pour le loup », mais trouve incompréhensible qu'il ne puisse pas tirer l'animal s'il attaque son troupeau, Adrien nous rappelle que le loup joue son rôle dans l'ordre du monde. Loin d'être paradoxale ou exceptionnelle, cette attitude de tolérance précède anthropologiquement et historiquement le naturalisme écologique (Stepanoff, *Op. Cit.* : 122). Dans ce sens, il oppose le loup de meute qui prélève quelques moutons, des attaques chaotiques d'individus isolés. Il y a le loup à préserver et le loup à éliminer sur la base d'une légitime défense de l'ordre écosystémique.

De toutes les pratiquant·es ayant contribué à notre enquête, Adrien est l'unique personne dont les loisirs comme le métier le conduisent à être intentionnellement en contact avec la faune sauvage des montagnes, loups inclus. Du dépistage au « *prélèvement* » de l'animal, cela présuppose de mettre en œuvre un ensemble de tactiques (en sociologie pragmatique on dirait soumettre à une série d'épreuves) afin de produire l'opportunité d'une rencontre.

S'il est difficile de percevoir les émotions qui le traversent et le saisissent au sujet du loup, la multiplication des rôles et la diversité des situations par lesquels il est en prise avec l'animal ont habitué Adrien à la pluralité de ses formes de présences (et donc des combinatoires entre modes corporels et des régimes attentionnels et affectifs impliqués). Il semble même que par l'entremise de ses pratiques professionnelles et récréatives, consciemment ou non, il a cultivé la capacité à opérer différentes formes de cadrages de ses rapports aux loups. Pour mieux s'en rendre compte, je propose de revenir sur une nuit singulière que j'ai pu partager en sa compagnie à tenter de rentrer en contact avec les loups.

2.2.4. Hurler au loup. Le leurre comme matérialisation des liens affectifs

Le 17 août 2021, à la suite d'une journée de randonnée avec Adrien, son fils et Noémie Bailly, nous avons pu réaliser une observation participante de l'un des dispositifs déployés par les agents de l'OFB afin de repérer et compter les loups. Après avoir retrouvé Adrien, l'un de ces collègues et son fils à l'Office National des Forêts (ONF), nous partons tous ensemble en direction du collet d'Alleverd dans un véhicule tout-terrain. L'objectif est ici de créer les conditions propices à une situation qui pousserait les loups à hurler et révéler leurs présences. Rendre audibles les loups et détecter leur présence requiert l'établissement d'un ensemble de techniques disparates plus ou moins convenues et signifiées par les agents.

En amont de la sortie, les agents de l'OFB produisent et recourent un certain nombre d'indices et de traces de l'activité lupine locale¹⁸⁰. Observations aux jumelles et à la lunette, inventaires des troupeaux et des sites où ont eu lieu des attaques, collecte de témoignages par les usagers de la montagne ; un large faisceau d'informations permet donc un premier repérage qui repose sur des conjectures probabilistes. Plus qu'un inventaire, il s'agit de multiplier les points de vue et la distance focale à partir de laquelle la présence de l'animal (d'un corps indiciaire à un corps charnel) peut être visuellement perceptible. Puis, de la carte aux connaissances empiriques de la géographie et de la topologie des territoires sur lesquels ils interviennent, les agents procèdent à une première délimitation spatiale.

Ensuite, des connaissances éthologiques sont mobilisées à différents niveaux. À l'échelle macroscopique, les agents émettent des hypothèses sur la base de régularités comportementales : habitudes spécifiques de consommation, de reproduction, de circulation de l'animal en milieu montagnard. À une échelle microscopique, ils rapportent ces généralités aux éléments empiriques dont ils disposent pour comprendre les agissements des loups : s'agit-il de mouvements de meute ? D'individus isolés ? Dans quelle mesure, attaques ou autres traces (déjections, empreintes, *etc.*) appartiennent aux

¹⁸⁰ Les mentions suivantes n'ont pas fait l'objet d'une observation directe, mais d'une reconstitution sur la base des éléments évoqués par les agents de l'OFB lorsque nous les avons retrouvés à l'ONF et durant la sortie à proprement dite. Un travail ethnographique serait nécessaire pour contextualiser et préciser les informations rapportées.

mêmes individus ? Les loups apparaissent alors autant que faire ce peu comme des individus particuliers dans un contexte environnemental donné.

Une fois les zones de présences potentielles discriminées, la tentative de prise de contact avec l'animal peut avoir lieu. En ce qui nous concerne, nous nous sommes rendus au collet d'Allevard où les agents sont déjà parvenus à provoquer des hurlements de loups auparavant. Plus précisément, les hurlements des jeunes loups. En effet, en s'appuyant sur les périodes de reproduction présumée, les agents se jouent du réflexe des louveteaux pour les inviter à signaler leurs présences. Sur la base d'une expérience sensorielle, ils peuvent évaluer le nombre d'individus qui se manifestent et jauger de l'évolution relative de la composition de la meute.

Lors d'une randonnée effectuée la veille, où la météo était plutôt humide, Adrien a estimé que si les conditions météorologiques n'étaient pas les plus favorables à la contemplation des paysages montagnards, elles étaient propices à la prise de contact avec les loups. Le jour de notre randonnée, Adrien considérant les nuages accrochés aux montagnes pense que la météo ne sera guère plus clémente. Une fois au collet d'Allevard, nous pouvons confirmer ses dires à cela près qu'au faite de la station de ski, la force des bourrasques fraie un chemin à l'air froid qui s'insinue dans les replis de nos couches de vêtements. En arrivant, l'un des agents du parc installe un trépied sur lequel est vissée une longue-vue afin de faire quelques observations à longue distance avant la tombée de la nuit. Le fils d'Adrien, quant à lui, commence à ressentir le froid s'emparer de ses membres. Son père le regarde, sourire en coin et s'exclame « c'est le métier qui rentre ». Se protéger du froid en montagne n'est pas chose aisée, cela demande une certaine connaissance de sa physiologie propre et se doter des moyens matériels pour s'adapter à toutes variations climatiques. Alors que le jeune homme de 14 ans sautille, trotte et va trouver refuge dans la voiture ; de notre côté, également saisi-es par le froid avec Noémie, nous nous rendons compte que parer au froid en randonnée ou en bivouac diffère de l'exercice actuel.

En parallèle, les deux agents discutent nous incluant par moment dans leur conversation à bâton rompue. Rétrospectivement, la situation liminale entre jour et nuit entre contexte de travail et sortie de terrain me semble convenir à ces échanges informels où se mêlent considérations sur les conditions de travail, transmission d'informations relatives aux observations de la faune locale et partage d'expériences. C'est aussi une manière de gérer l'attente en attendant que la nuit tombe, d'éviter l'ennui alors que la patience est de rigueur sans garantie d'un quelconque résultat.

Lorsque les agents jugent que l'horaire convient, chacun muni·e d'un cône de chantier à la main, nous nous déplaçons discrètement dans l'obscurité, le vent étouffe les bruits de nos chuchotements pour aller nous accroupir dans une pente, en surplomb d'un espace où des loups ont déjà pu être entendus. Portant à la bouche le goulot étroit de la pointe du cône, nous hurlons ensemble, chacun « trouve son propre loup » à contrevent. Un peu par mimétisme, en nous accordant mutuellement, intuitivement nous hurlons (Figure 11.7). Cette imitation sensorielle est fondamentale dans la réalisation du dispositif qui vise à leurrer les louveteaux.

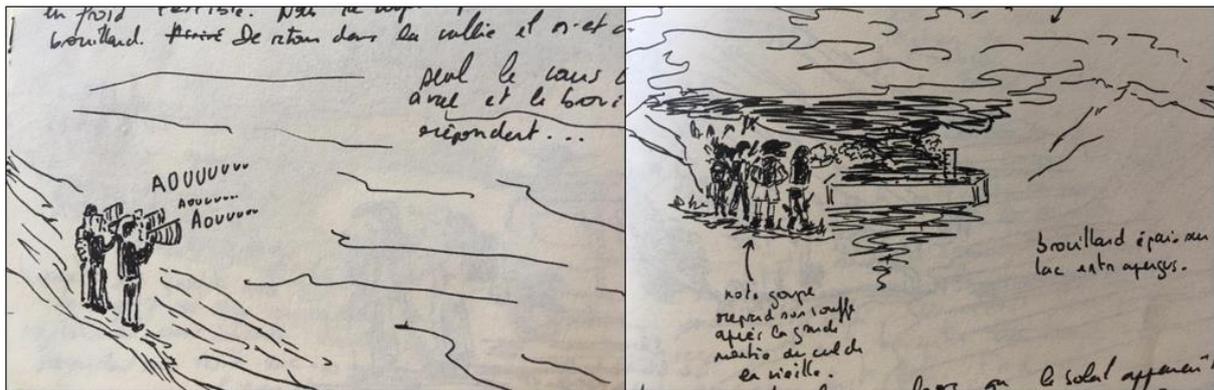


Figure 11.7 Hurllements aux loups et leurre inefficace (réalisation : Noémie Bailly)

Dans la situation présentée, aucune réponse ne se fait entendre. Les agents de l'OFB expriment leur scepticisme et déplorent l'orientation et l'intensité du vent. S'il contribue à camoufler notre présence au niveau sensoriel, il réduit trop la portée de nos hurlements. Après plusieurs minutes, nous quitterons les lieux et nous sillonnerons la nuit et le brouillard pour faire deux autres tentatives sur le versant opposé. En vain. Nous ne saurons jamais si les loups furent absents ou restèrent furtifs et muets à nos invitations.

Ce que donne à comprendre cette nuit à hurler au loup, c'est l'échec d'un dispositif de surveillance qui s'appuie sur la mise en œuvre d'un leurre. Après de premières observations qui permettent de délimiter les espaces à prospecter, l'investigation nocturne représente le moment du déploiement du leurre. Sur la cime, de nuit, nous nous accommodons au rythme de vie des loups tout en trompant leurs habitudes de déplacement et de consommation. On peut supposer que le froid, l'éloignement des habitations et l'absence de troupeau jouent également en notre faveur. Comme l'explique Hélène Artaud (2013, 2019) à l'appui de ses travaux anthropologiques sur le leurre : celui-ci s'appuie sur des principes éthologiques et des ressources cosmologiques (ici une certaine forme de naturalisme). Il matérialise un continuum conçu et perçu entre les mondes humains et non humains (idem). Agent de l'OFB et chasseur de surcroît, Adrien se fait désormais piègeur : « il doit connaître les voies de passage et habitats des animaux, mais aussi prendre en compte leurs habitudes, leurs goûts et leurs craintes. [...] Un piège ne peut être efficace que si celui qui le pose a appris à regarder les choses du point de vue des bêtes et à percevoir le paysage visuel et sonore comme s'il était des leurs. » (Stepanoff, *Op. Cit.* : 114). Adrien connaît les porosités entre ces mondes : il sait par expérience que les louveteaux ont le réflexe de répondre aux imitations des humains ; à l'aide d'un cône de signalement, il se sait capable d'émettre un son qui invitera les louveteaux

à répondre. Dans ce sens, « si le leurre exhibe donc les saillances sensibles (morphologiques, olfactives, auditives, etc.) jugées significatives par le sujet leurrant, il dévoile tout autant des caractéristiques du sujet à leurrer que de la sensibilité de celui qui le compose. » (Artaud, *Op. Cit.* 11). De plus, motivée non pas par des finalités prédatrices, mais par la volonté de provoquer un lien sensoriel et perceptible, « la ruse [dont font preuve les agents de l'OFB] n'a pas vocation à tromper l'animal pour faciliter sa capture, mais pour affermir des relations interspécifiques dont l'homme peut tirer quelque avantage. » (*Ibidem* : 13). Et pour que ces relations aient lieu, il faut percevoir l'espace comme « épais et en mouvement, remodelé en permanence par des indices visuels, sonores et olfactifs. », soit un « paysage d'activités » (Stepanoff *Op. Cit.* : 113), ce que les éthologues nommeraient *Umwelt* à la suite de Von Uexküll.

Ainsi, une multiplicité de régimes d'attention et de spatialités est employée pour accroître l'efficacité du leurre. Elles impliquent des opérations cognitives et perceptives spécifiques, mais il ne faudrait pas omettre une autre dimension fondamentale : l'affectif. Comme le rappelle à juste titre Hélène Artaud, l'anthropologue des techniques André Leroi-Gourhan définit le leurre comme « tous les procédés, objets ou parties d'objets qui, en créant chez l'animal convoité l'image d'une proie ou l'impression de sécurité, l'attirent vers un dispositif de capture. Le leurre n'est par conséquent qu'un organe de séduction, toujours complété par un organe meurtrier. » (Leroi-Gourhan 1945: 78). Si nous pouvons éluder la nécessité d'une recherche de légalité dans le cas présenté (le fonctionnalisme technique de Leroi-Gourhan est assurément à nuancer), l'idée que l'efficacité du leurre repose également sur des jeux affectifs s'avère particulièrement intéressante (Artaud, 2019). Dans cette perspective, le leurre ne se réduit pas à une fraude ou une simple duperie de la relation anthropozoologique. L'animal qui échappera au dispositif n'est pas un objet au comportement mécanique. Au contraire, le leurre met en évidence une relation naturaliste aux êtres vivants qui présuppose une « écologie affective »¹⁸¹, c'est-à-dire une écologie façonnée par la recherche de plaisir, le jeu, des invitations à expérimenter plutôt que par des désirs de reproduction et de simple survie (Hustak et Myers 2012). Dit autrement, si je fais état au préalable d'une certaine retenue émotionnelle observée par Adrien, il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de tenter de s'immiscer dans le monde des loups. Via les apprentissages sensibles qui traversent différentes pratiques qu'il affectionne, et la pratique répétée du hurlement, Adrien crée une situation de jeu avec les loups. Il tente ainsi de rentrer dans leur monde, de provoquer « *un contact* », prenant plaisir à se faire passer pour l'un des leurs, noctambules, résistant au froid et hurlant à la lune.

¹⁸¹ “Affective ecology “ en version originale.

3. Concevoir les régimes affectifs et attentionnels des présences animales à l'aune de leur spatialité.

Des expériences émotionnelles et perceptives occasionnées par le loup, il est possible de tirer une réflexion visant à interroger la pertinence des cadres d'analyses actuellement employés pour les appréhender en sciences naturelles et sciences humaines. En poussant plus loin l'analyse des situations lupines précédentes, il est possible d'en déduire les logiques dispositives et les opérations de cadrages de l'expérience anthopozoologique. Je montrerai ensuite que la circulation de la peur fait déjà l'objet d'études scientifiques. En effet, on parle de « paysage de la peur » que ce soit en écologie évolutive pour analyser les effets du dérangement animal comme en sociologie ou géographie sociale pour penser les effets territoriaux des rapports de pouvoir entre individus. Face aux limites relatives aux deux versions du concept, les résultats exposés jusque-là me conduisent plutôt à soutenir une analyse en termes d'écologie affective.

3.1. La circulation de la peur entre existant·es en milieux alpins : dispositions et cadrage des rapports à la faune sauvage

Plutôt que de mettre la focale sur des espaces (urbains ou naturels, privé ou public), les randonneur·ses mettent à jour différentes formes de spatialités (distanciation, confrontation, altercation, placement, régulation démographique, contact, capture). Ces dernières débordent toujours toutes tentatives de découpage préalable en espace, territoire ou lieu. Dans cette perspective, les pratiquant·es d'activités récréatives arrivent invariablement en montagne avec leurs cultures motrices qui si variées soient-elles, empruntent toujours aux conditions matérielles d'existence d'un monde social à dominante urbaine et industrielle.

Loin d'être soit absent ou seulement objet naturalisé, le loup, toujours furtif, du présage au contact, peut gagner en consistance à mesure que l'on multiplie les traversées montagnardes, que l'on aiguisse ses sens et ses connaissances naturalistes, que l'on développe des techniques (du corps ou de capture) qui provoqueront les conditions de possibilités de son apparition. Jamais figés et objectivés dans l'absolu, les régimes affectifs et attentionnels sont tributaires de l'application d'une « vision éduquée¹⁸² » (Grasseni 2009) voire d'une « vision professionnelle¹⁸³ » (Goodwin 1994). On le voit, entre la randonneuse, le guide, le chasseur et le garde moniteur, chacun·e est différemment doté·es afin de combiner des « perspectives pertinentes multiples » (que le loup soit perçu comme dangereux, dérangé, traqué) et de suivre et de s'ajuster aux différentes présences que le loup peut manifester (par le seul usage des sens, par l'usage de lunettes, de cartes, d'ouvrages ou données préexistantes, *etc.*) (*Ibidem* : 626). Surtout, ces

¹⁸² « *Skilled vision* » en version originale.

¹⁸³ « *Professional vision* » en version originale.

capacités ne se logent pas principalement dans le regard subjectif de chacun·e. Que ce soit le loup des contes, l'habitant dérangé par l'homme, le gibier leurré, ces visions diffèrent en ce qu'elles sont indexées à des communautés de pratiques distinctes (*Ibid.*). Enfin, chacune de ces communautés se réfère à des conventions langagières, des expériences sensorielles, des cultures matérielles et leurs objets (Bessy et Chateauraynaud *Op. Cit.*) afin de qualifier l'animal. En envisageant la peur comme un spectre affectif relationnel et situé, c'est toute une gamme de rapports anthropozoologiques et une diversité d'expériences émotionnelles qui sont mis à jour. La documentation des expériences est d'autant plus nécessaire que les émotions sont solidaires des perceptions et des interactions entre existant·es.

Dans les multiples formes d'expression et de déclinaisons interprétées, la peur apparaît toujours comme éminemment relationnelle et contingente des situations vécues. Par ailleurs, elle fait l'objet d'un cadrage social plus ou moins prégnant et efficace. Il y a l'irruption soudaine de l'affect qui immobilise, trouble, surprend ou stupéfait à l'apparition soudaine de l'animal. D'autres expériences sont traversées par des émotions ou font émerger des sentiments telles que le sublime (ou *awe*), l'insécurité ou l'anxiété qui au-delà de leurs effets ressentis seraient solidaire de conceptions morales ou esthétiques. Puis, penser les émotions au prisme des rapports anthropozoologiques, c'est aussi interroger les facultés de chacun à être sensible, à être affecté par d'autres existant·es et environnements. Dans cette perspective, plutôt que de chercher à labelliser les expériences émotionnelles, ce sont les processus cognitifs concomitants des liens affectifs qui prévalent comme lorsque le chasseur fait montre d'une empathie perspectiviste.

Ces considérations conduisent à notre dernier point : les circulations des existant·es et la distribution des émotions ne peuvent être comprises qu'à l'aune des opérations de cadrage (Rémy *Op. Cit.*) que les acteurs sociaux actualisent dans les diverses expériences anthropozoologiques qu'ils rencontrent en montagne. Ces opérations sont activées de manières circonstanciées et s'avèrent plus ou moins mobiles compte tenu de la récalcitrance, de la consistance et de l'essor public du loup (Doré 2011 *Op. Cit.*). Autrement dit, elles sont autant de procédures de qualifications (Bessy et Chateauraynaud *Op. Cit.*) qui font appel aux répertoires d'action, de perception et de compréhension que les acteurs sociaux engrangent au cours de leur existence. Les trois cas de figure présentés nous renseignent :

- Sur la dimension dispositionnelle et incorporée de ces opérations de cadrages.
- Sur leur régularité et leur maintien une fois la perception de l'individu « encapacité » (vision éduquée)
- Sur la maîtrise (parfois instrumentée) et la capacité à changer la focale de ces cadrages (« vision professionnelle »).

Premièrement, nous avons pu voir que le basculement de la subjectivation négative du loup (comme altérité inquiétante et dangereuse) à l'objectivation (par rationalisation et distanciation matérielle) est motivé par le sentiment d'insécurité de la randonneuse. Ce que ces basculements entre subjectivation négative et objectivation positive donnent à voir, c'est la réussite et l'échec de l'habitation. Dans un sens,

elle renforce ses compétences et son appétence pour le bivouac ; dans l'autre sens, la morsure du chien de troupeau remet en cause ses préconceptions.

Deuxièmement, en montagne comme en ville, de la surprise à la fascination mêlée de crainte, le guide et militant écologiste témoigne d'une forme de subjectivation positive homogène¹⁸⁴ même lorsque l'animal lui paraît déplacé. Ce n'est pourtant jamais ce dernier qui est mis en cause, mais toujours l'agent humain qui dérange. Tel qu'il met en récit ses expériences animalières, il souligne une cohérence entre ses connaissances naturalistes, ses positions morales et ses actes.

Troisièmement, à la fois randonneur, garde moniteur et chasseur, pour Adrien, le loup est omniprésent. Que ce soit dans le cadre de sa profession ou de ses loisirs, il est le seul à volontairement rechercher une proximité avec la faune sauvage de montagne, à se confronter au loup. Des trois cas de figure exposés, il est celui qui démontre la plus grande facilité à jouer entre différentes formes de cadrage autorisé par le recours à différents corpus de connaissances, de savoir-faire, de techniques. Se considérant lui-même comme un habitant des montagnes, un acteur de cet écosystème au même titre que le loup, on observe chez lui deux formes de basculements entre objectivation et subjectivation. Il y a des basculements qui rendent compte de sa proximité affective avec des êtres (il en va ainsi différemment quand il évoque sa relation avec ses chiens, il distingue les espèces endémiques des autres, *etc.*) et, il y en a d'autres, plus instrumentaux et conscients, qui visent à traquer l'animal et ses multiples corporalités dans différents contextes.

Pour la suite, on peut résumer les différentes situations interprétées ci-avant comme suit :

| Pratiquant·es | Loup | Peur | Espace | Cadrage |
|---|------------------------------------|-----------------------------|---|--|
| Clémence <i>Randonneuse</i> | Avatar du risque | Insécurité - trouble | Distance - conflits d'usage | Subjectivation négative Objectivation (distanciation et rationalisation) |
| Jacques <i>Guide de haute montagne</i> | Naturalisé | Surprise - <i>awe</i> | Places | Subjectivation positive |
| Adrien <i>Garde-moniteur, chasseur</i> | Gibier produit – proie - leurré | Empathie – anxiété - jeu | Écosystème à réguler – réseau - rapprochement | Objectivations - Subjectivations |

Tableau 11.1 : Circulation des affects, spatialités et cadre des expériences entre humains et loups

Pour résumer, si l'on s'attèle à comprendre comment s'exprime et circule la peur et ses dérivés entre les humains et les animaux dans le cadre de randonnées, trois constats peuvent être avancés. Premièrement, expressions et circulations évoluent dans le temps et elles ne sont saisissables qu'en prenant en considération les apprentissages, l'éducation, les dressages ainsi que toutes formes

¹⁸⁴ N'ayant pu nous rendre chez lui ou en montagne accompagnés de ce dernier, un biais est envisageable dans ce cas de figure.

d'habituations relatives aux situations de coprésence. Deuxièmement, elles sont structurées et structurantes (elles sont orientées par des facteurs externes aux individus concernés par la géographie des lieux, par l'histoire des interactions interspécifiques), mais ses expressions demeurent contingentes et dépendantes de la singularité des situations. Troisièmement, comme le montre la labilité des formes de cadrages des situations interspécifiques, elle permet de révéler les catégorisations animales naturalistes (domestiques, sauvage, *etc.*) tout en soulignant également leur limite.

En outre, si l'on considère les effets potentiels de la peur sur les spatialités et les mobilités, on peut soutenir que :

- Elle détermine des périmètres d'action interspécifique.
- Elle bouscule les préjugés spatiaux (la "juste place" des animaux).
- Selon le rapport qu'elle institue (prédateur/proie; dérangeur/dérangé), elle réoriente les mobilités (détour, contournement) quitte à sanctionner (socialement, physiquement) les individus.

Pour aller plus loin, je me suis demandé dans quelle mesure ces résultats pouvaient être objectivés à l'aune des « paysages de la peur », un sous-champ disciplinaire que j'ai pu croiser à deux reprises durant mon enquête, l'un au cours de mes recherches bibliographiques sur la géographie des émotions, l'autre lors d'échanges avec des écologues¹⁸⁵.

3.2. Des paysages de la peur aux écologies affectives

D'après mes investigations bibliographiques, deux origines disciplinaires et deux définitions distinctes, mais voisines des « paysages de la peur » peuvent être identifiées. Sans qu'aucun lien avéré puisse être repéré, deux parcours généalogiques et disciplinaires se sont développés en parallèle (Figure 11.8).

¹⁸⁵ En réalité, la première personne ne rend pas justice à ma démarche. L'exploration de cette thématique a été le fruit d'une collaboration avec une collègue doctorante, Noémie Bailly, et a donné lieu à une communication dans le cadre du colloque international de clôture du programme de l'ANR HUMANI. (Cf. Bailly et Marpot, 2023).

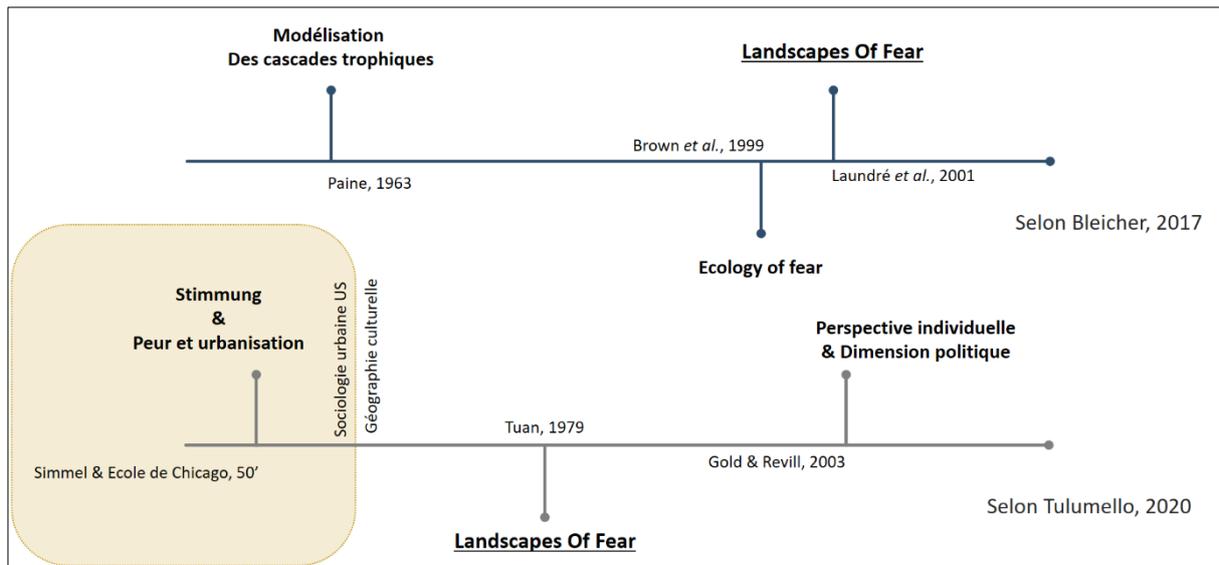


Figure 11.8 : Généalogies disciplinaires du « Paysage de la peur »

Certainement, l'une des notions les plus employées et les plus plébiscitées à l'heure actuelle dans le champ scientifique de l'écologie, les « paysages de la peur » ou « landscapes of fear » sont apparus pour la première fois dans les travaux de l'écologue américain John W. Laundré et de ses collègues en 2001 dans l'article séminal « Wolves, elk, and bison: reestablishing the "landscape of fear" in Yellowstone National Park, U.S.A. » selon l'état de l'art accompli par Sonny Bleicher (Bleicher 2017; Laundré, Hernández et Altendorf 2001). Il émerge dans le cadre d'un tournant épistémologique en écologie, mouvement au cours duquel la compétition interspécifique pour les ressources se voyait réintroduite dans leur trame évolutive. Historiquement, le concept s'inscrit dans le champ théorique de l'« écologie de la peur » (Brown, Laundré et Gurung 1999) et il a vocation à approfondir la modélisation des relations interspécifiques à partir du socle que constituent les études en termes de « cascades trophiques », c'est-à-dire « des interactions entre espèces initiées par les prédateurs qui se diffusent dans toutes la chaîne alimentaire » (Ripple *et al.* 2016 : 5)¹⁸⁶.

En parallèle, au sein des Sciences Humaines et Sociales, le concept de « Paysages de la peur » voit le jour vingt ans plus tôt dans l'ouvrage éponyme du géographe japonais Yi Fu Tuan (1979). Elle s'inscrit en filiation des travaux effectués au sein de la sociologie de l'école de Chicago (Tulumello 2020). D'abord, elle emprunte à la conception du rapport au paysage édifié par George Simmel, la *Stimmung* qui

« pénètre tous les détails de celui-ci [le paysage], sans qu'on puisse rendre un seul d'entre eux responsable d'elle : chacun en participe d'une façon mal définissable – mais elle n'existe pas plus extérieurement à ces apports qu'elle ne se compose de leur somme. » (Carnevali 2016)

¹⁸⁶ En originale : « Trophic cascades are indirect species interactions that originate with predators and spread downward through food webs ». Il s'agit d'une définition élargie proposée sur la base d'un état de l'art des quarante dernières années d'études concernant les cascades trophiques.

Ensuite, elle se nourrit des réflexions afférentes aux études de l'école de Chicago qui envisage les tonalités affectives induites par la peur et ses effets sur la vie ordinaire des citoyens au sein d'espaces de plus en plus urbanisés (Tulumello *Op. Cit.*). Enfin, le concept irriguera des études plus contemporaines interrogeant comment la peur relève d'une construction sociale et, *in fine*, capitaliste qui orientent l'action individuelle (*Ibidem*).

En écologie, le paysage de la peur, se situe théoriquement dans le sous-champ de l'écologie des communautés qui interroge les effets de la compétition sur la structuration des communautés interspécifiques. Son cadre théorique, nous l'avons évoqué, est celui d'une écologie de la peur qui se concentre prioritairement sur l'étude des changements phénotypiques des espèces animales en réponse à la perception des risques. Au prisme de ce cadrage, le paysage de la peur représente un modèle qui peut être défini par « une mesure à court terme de la façon dont l'animal perçoit son environnement sur la base de l'analyse coût-bénéfice, du compromis entre nourriture et sécurité, associés à la recherche de nourriture dans des zones spécifiques de l'habitat dont il dispose. » (Bleicher 2017 : 2) (Figure 11.9).

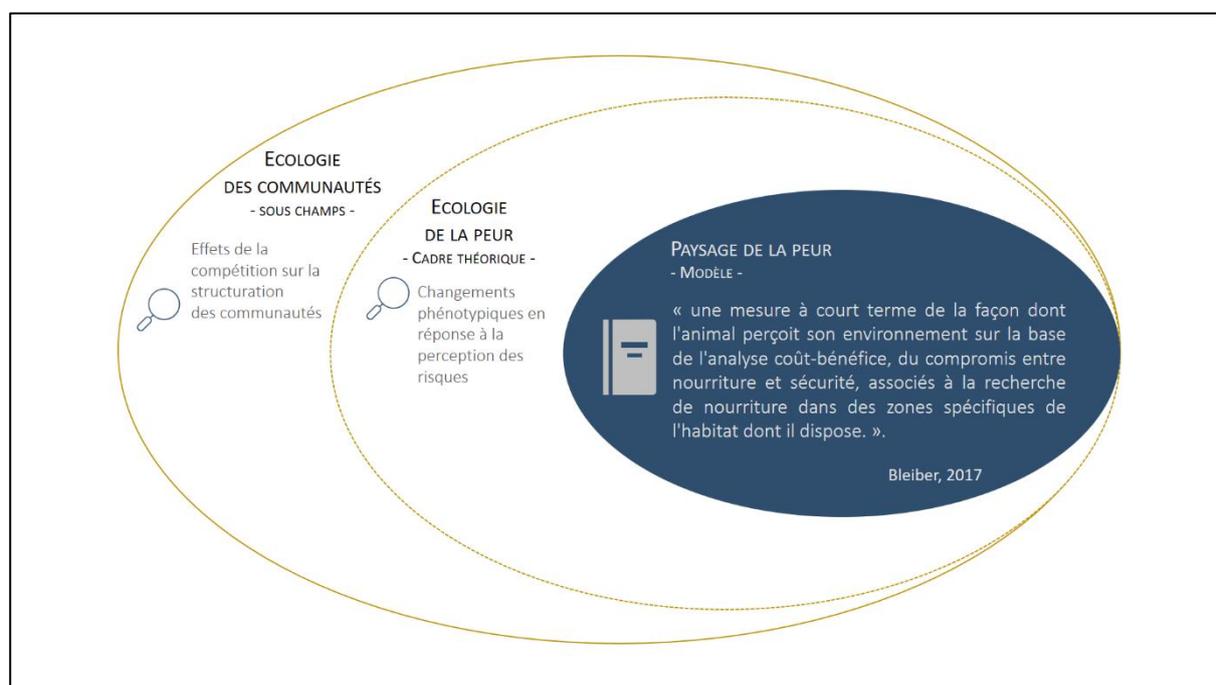


Figure 11.9 : Le paysage de la peur en écologie

Les recherches en sciences de l'environnement conçoivent la peur comme une émotion primaire, c'est-à-dire un état corporel et subjectif, une réponse physiologique que l'on compte parmi six expressions émotionnelles universelles (la joie, la peur, la colère, la surprise, la tristesse et le dégoût) selon les théories de Darwin et Ekman¹⁸⁷. La peur ressentie par l'animal est le résultat d'une évaluation sensorielle et

¹⁸⁷ Pour plus de précisions, à ce sujet, voir entre autres (Livet 2009; Bernard 2015; Bernard 2017; Bericat 2016; Turner et Stets 2006).

cognitive de l'environnement perçu, lui-même dérivé d'un environnement matériel ou « naturel » préexistant ainsi que de l'économie des risques qu'il comporte. De plus, la distribution de l'émotion semble univoque et le comportement animal réduit à un modèle fonctionnel où prévaut un rapport asymétrique entre la proie et le prédateur. Le corps des animaux ainsi que leurs déplacements sont quant à eux étudiés sur la base de traces numériques enregistrées par différents dispositifs technologiques (traces GPS, enregistrement de signaux, captation d'images par des pièges-caméras, *etc.*). Leurs mouvements sont alors décomposés en succession de positions mesurées à intervalles de temps réguliers. Ces indices minimaux participent à un « corps » recomposé dirait Antoine Doré (2011 *Op. Cit.*). Dans cette perspective, ce ne sont pas tant des gestes et des mouvements qui sont directement étudiés qu'un ensemble de points ou de coordonnées qui figurent un « transport » de l'animal (Ingold 2011b: 101). Au sein de ce sous-champ de la recherche en écologie, les écologues affirment les comportements animaux se caractérisent *a minima* par :

- Leur nature évolutive et leurs transmissions intergénérationnelles,
- Leur plasticité par habituations et adaptations environnementales, circulations humaines incluses.

Formulée autrement, la socialité animale « se voit attribuée une cause évolutive et une fonction adaptative » (Michalon, Doré et Mondémé, 2016 : 5) et leurs émotions répondent à une version « authenticiste » où l'animal subit des émotions causées par des stimuli extérieurs (Despret, *Op. Cit.*).

En géographie humaine, la notion de paysages de la peur a vu le jour dans le but de rendre compte des processus qui opèrent entre des états psychologiques, l'espace et son aménagement. Dans ce sens, « [i]ls sont les manifestations quasi infinies des forces du chaos, naturelles et humaines. Les forces du chaos étant omniprésentes, les tentatives humaines pour les contrôler le sont également. En un sens, toute construction humaine - qu'elle soit mentale ou matérielle - est un élément du paysage de la peur, car elle existe pour contenir le chaos. » (Tuan 2013 [1979]:6)¹⁸⁸. Par la suite, les paysages de la peur ont défini un périmètre de recherches polarisé par trois domaines d'études spécifiques (Tulumello 2020) (Figure 3.3) :

- 1) Les géopolitiques de la peur qui s'attèlent à l'exploration des dimensions politico-économiques de la peur urbaine via l'étude de l'instrumentalisation politique de la peur.
- 2) La production des espaces se focalisant sur les matérialités de la peur, c'est-à-dire les effets de l'aménagement de l'espace public sur les affects.
- 3) Le rôle de la peur dans les rencontres avec les figures de l'altérité ou comment la peur affecte et structure les rapports de domination par l'étude des violences et des discriminations dans l'espace public.

¹⁸⁸ En version originale: « *They are the almost infinite manifestations of the forces for chaos, natural and human. Forces for chaos being omnipresent, human attempts to control them are also omnipresent* ».

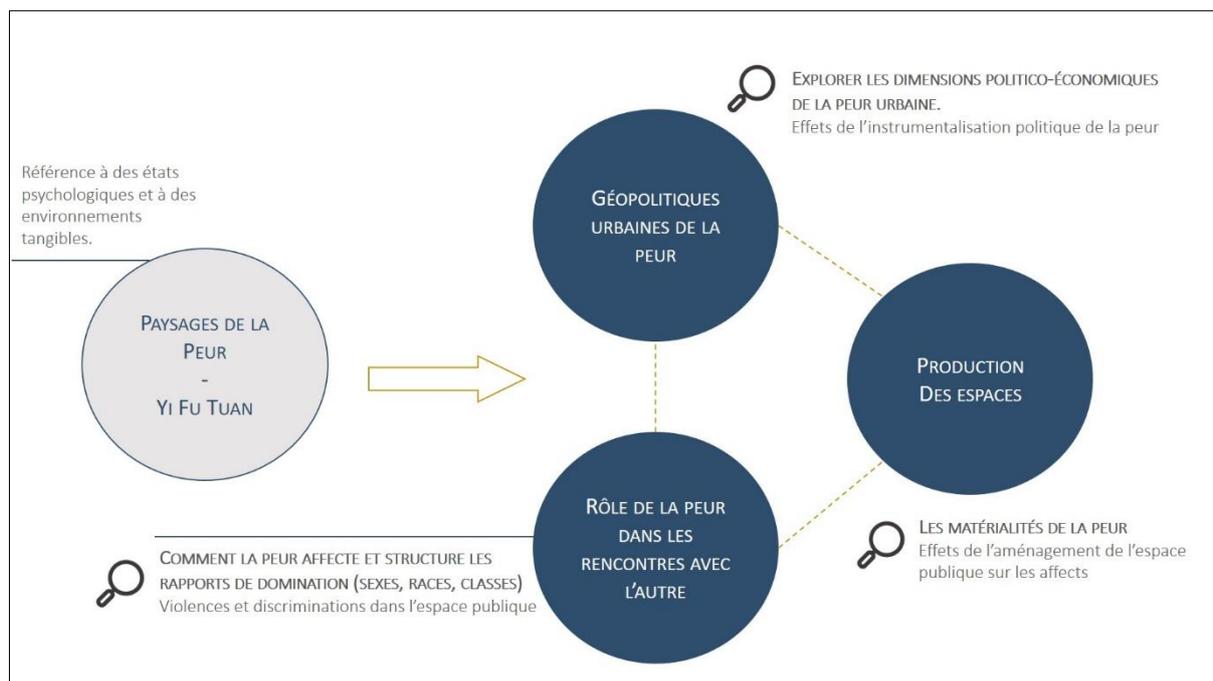


Figure 11.10 : Le paysage de la peur en Sciences Humaines et Sociales

Dans sa version géographique ou sociologique, parler de paysage de la peur, c'est considérer un vécu affectif appréhendé à différentes échelles spatiales. Méthodologiquement, les mondes physiques et perçus ne sont pas désolidarisés : les circulations et leurs affects sont compris comme des totalités sensibles saisissables empiriquement par les matérialités des corps comme des aménagements spatiaux. Les émotions, selon les courants théoriques, sont définies sur un spectre de conceptions, du déterminisme biologique au constructivisme social. En contradiction avec le modèle « authenticiste », la part socialement construite des émotions demeure sujette à controverse au sein de ces disciplines. Ensuite, si les animaux dits domestiques et d'élevages font leur apparition dans les mondes sociaux depuis plus d'une décennie (Michalon, Doré et Mondémé, *Op. Cit.*), l'animal dit sauvage quant à lui reste encore largement hors champ des investigations sociologiques. Dans un contexte de rupture difficile avec le Grand Partage, les paysages privilégiés par les SHS sont ceux afférents à l'espace public (Doré 2015) ou à l'espace domestique (Donna Haraway 2019; Gallino Visman 2016), soit les espaces les plus anthropisés avec comme choix de prédilection l'espace urbain.

Les sciences et leurs dispositifs produisent donc deux versions des paysages de la peur (Tableau 11.2) qui reposent et reconduisent, chacune à sa manière, les rapports naturalistes et dominants à la faune sauvage.

| Paysage de la peur | Espaces | Faune sauvage | Émotions | Mobilité - Circulations |
|-----------------------------|---------------------|-----------------------------------|-------------------------|--|
| Sciences Humaines | Urbains | Hors champ | Version constructiviste | Traces/gestes – trajets |
| Sciences de l'Environnement | Naturels - protégés | Objet charismatique et naturalisé | Version authenticiste | Mesures - Transports (succession de coordonnées) |

Tableau 11.2 : Un paysage de la peur, deux versions

Rapporté à la synthèse d'analyse précédente (Tableau 11.2), on ne peut que souligner les limites propres à chacun de ces appareils conceptuels¹⁸⁹ :

- Plutôt que de spatialités, chaque discipline tend à ériger des frontières quant aux espaces investigués tout en réifiant la séparation entre une urbanité confinée aux villes et une nature sanctuarisée en espace protégé ou réservé.
- L'animal sauvage des écologues apparaît comme un objet charismatique et naturalisé tandis que les chercheur·ses en sciences humaines et sociales les laissent encore souvent hors champ de leurs enquêtes préférant le plus souvent interroger nos relations aux animaux domestiques ou aux nuisibles.
- Deux versions des émotions s'adosent plutôt qu'elles ne communiquent. Les sciences de l'environnement privilégient ainsi les seules dimensions biologiques et une version authenticiste. En Sciences Humaines et Sociales, si un certain pluralisme est observé, la version constructiviste et externaliste des émotions demeure celle que l'on croise le plus fréquemment.
- La circulation et les mobilités sont appréhendées tantôt comme des phénomènes tantôt comme des mesures.

¹⁸⁹ Bien évidemment, il s'agit-là de tendances observables au sein des sous-champs des paysages de la peur. Au niveau disciplinaire, une sociologie des sciences montrerait rapidement l'hétérogénéité des outils méthodologiques et des théories, les convergences et les divergences épistémologiques qui s'opèrent au sein des disciplines comme dans les projets de recherches interdisciplinaires et pluridisciplinaires.

Cela étant dit, il reste à savoir dans quelle mesure ces analyses et leurs appareillages conceptuels pourraient s'avérer pertinents pour appréhender les résultats exposés au préalable. Au demeurant, les émotions et les animaux constituent deux vecteurs d'innovation théorique et méthodologique que ce soit dans les domaines afférents à l'écologie des communautés et des sciences humaines et sociales. Logiquement, de notre analyse découlent deux orientations qui mériteraient d'être explorées plus en profondeur. La première consiste en la révision du modèle écologique des paysages de la peur qui intégrerait les données produites en sciences humaines et sociales. Il s'agirait alors de mettre en évidence non pas la symétrie des comportements territoriaux, mais bien l'asymétrie des rapports interspécifiques, la diversité des spatialités et des corporéités qui les accompagnent. Le défi reste pourtant entier quant à la production de jeux de données compatibles.

La seconde consiste en l'abandon du modèle afin d'en écarter les implicites et d'en élaborer un autre plus propice à rendre compte de la complexité des rapports anthropozoologiques et des expériences émotionnelles qu'ils suscitent. Cette piste est peut-être celle qu'indiquent certain·es scientifiques qui étudient « l'écologie affective¹⁹⁰ », en sciences naturelles comme en sciences sociales. Non sans une certaine similitude avec la double filiation généalogique des paysages de la peur, l'apparition parallèle de la notion mériterait qu'on s'y attarde également.

Ainsi, assumant leurs positions de chercheur·ses engagées et informées par la crise environnementale contemporaine, l'écologue italien Guiseppa Barbiero développe depuis une décennie l'écologie affective comme une branche de l'écologie qui étudie les relations interspécifiques en envisageant les émotions comme indice des liens qui les unissent (Barbiero 2014; 2021). Il tente ainsi de démontrer deux hypothèses : celle d'une biophilie instinctive chez l'être humain et celle de Gaïa (Lovelock 1979) déjà largement médiatisé et réactivé dans les récents travaux de Bruno Latour (2015). Plutôt que de se concentrer à la question des effets des perturbations induites par les échecs des cohabitations interspécifiques, ce dernier interroge les écologies cognitives qui sous-tendent les attachements affectifs entre les existant·es.

Du côté des sciences sociales, le terme d'« écologie affective » a été émis par Carla Hustak et Natasha Myers qui, à la croisée de l'anthropologie et de l'histoire des sciences, proposent une relecture de l'histoire du darwinisme. Dans ce récit alternatif, en s'appuyant sur les travaux de Darwin concernant les relations entre les orchidées et les insectes, les chercheuses ont substitué les notions d'articulation, de coopération et de communauté à ceux de compétition, concurrence, individu. Considérant les théories comme des explications et des phénomènes sociaux, elles se sont demandé dans quelle mesure les liens entre orchidées et insectes peuvent être envisagés conjointement comme le produit d'une économie de moyen et d'une écologie affective introduisant du jeu et du désir (Hustak et Myers 2012 *Op. Cit.*).

¹⁹⁰ On remarquera d'emblée l'élargissement sémantique et l'écologisation des savoirs que présuppose l'expression.

Conclusion

Loin d'épuiser les possibles, les relations interspécifiques entre les randonneur·ses et les animaux conduisent à une pluralité de régimes attentionnels ou formes de coprésences :

- 1) habitant·es d'un milieu subissant l'intrusion humaine,
- 2) Corps multisensoriels confondus avec une atmosphère montagnarde,
- 3) Altérités avec lesquelles nous tentons de composer un répertoire commun de signes de communication.

D'un point de vue phénoménologique, la faune sauvage de montagne se manifeste différemment en fonction de la singularité des trajectoires biographiques des randonneur·ses. Ces dernières sont jalonnées par des apprentissages, des habitudes qui se fixent, d'autres qui s'étiolent au cours de socialisations singulières avec les animaux et les espaces montagnards.

Formulé autrement et pour aller plus avant, les configurations perceptives observées auprès des enquêté·es mettent à jour l'activation ou non de dispositions acquises et plus ou moins maintenues tout au long des parcours de pratiquant·ses. Ainsi la capacité à reconnaître et dépister les traces olfactives, cris et autres bruits, les empreintes et les déjections est inégalement distribuée chez les randonneur·ses. Elle est tributaire de l'apprentissage de savoirs naturalistes qui bien souvent germent depuis les expériences et les récits prodigués par des figures d'autorité (parents, enseignant·es, moniteur·ices) et se cultive jusqu'à l'expertise admise et reconnue par une communauté de pairs. Ces apprentissages visant la détection, l'identification et le dépistage des animaux se voient maintenus et/ou renforcés dans un contexte pratique par la répétition pratique : c'est plus particulièrement le cas pour les personnes dont les loisirs ou les professions contribuent à cette imprégnation continue avec la faune. Dans notre cas de figure, parce qu'ils et elles fréquentent la montagne avec l'intention subjective ou institutionnelle d'interférer avec la vie animale, les dépositaires de ces savoir-faire sont, entre autres, Accompagnateur·ices en Moyenne Montagne, Guide de Haute Montagne, gardes-moniteur·ices et/ou s'adonnent aux pratiques cynégétiques et halieutiques, à la photographie animalière, à l'équitation, *etc.* En dernier lieu, ce sont des dispositions affectives et spatiales qui contribuent à rendre « actives » les présences animales (Despret 2016) et à se rendre « disponible » (Michalon 2014) à ces dernières. D'abord, comme en attestent le guide et le loup, il s'agit de prendre en compte les places que chacun·e occupe et laisse à l'un·e ou l'autre. Puis, il s'agit aussi de comprendre comment les animaux agissent et sont agis.

D'un point de vue pragmatique, nous pourrions dire que selon leurs socialisations respectives, les randonneur·ses sont variablement aptes à soumettre les présences animales à des séries d'« épreuves » qui conduisent à requalifier la relation anthropozoologique tout en invisibilisant les négociations qui structurent ladite relation. Il en est de la sorte dans les contextes de résolution des conflits d'usage en milieu montagnard. Par exemple, c'est le cas de l'ensemble des procédures, toujours situées, de recomposition des corps du bouquetin dérangé comme du loup dérangeant (Michalon 2023) que l'on

retrouve lorsqu'agents des parcs, gestionnaires et scientifiques doivent délibérer sur les manières de gouverner les espaces naturels, lorsqu'ils et elles parlent de « paysage de la peur ».

La mise à l'épreuve des deux versions scientifiques des paysages de la peur – tentatives d'objectivation des relations, des espaces et des émotions –, à celles des enquêté·es s'avère heuristique à plus d'un titre pour comprendre les logiques qui président aux variations de régimes d'attention. En effet, les entretiens et les ethnographies mettent à jour des regards différemment ajustés, fonction de l'exposition à des présences animales, du recours à des savoirs naturalistes, d'une expertise et d'une légitimité acquise dans certains cercles sociaux. Même lorsque l'on se concentre sur une catégorie d'émotion (la peur en l'occurrence), ces différents régimes d'attention sont informés par diverses intensités affectives, par de multiples émotions différemment socialisées et parfois indiscernables. À mesure que l'individu est habitué et a accompli un travail sur lui-même, elles tendent à être invisibilisées et instrumentalisées comme le montre le garde moniteur. Les émotions sont également indiciaires des spatialités et des actions que les acteurs sociaux se reconnaissent et s'autorisent. Dans ce sens, l'habituation à la présence de l'animal et aux expériences sensibles que l'on vit avec peut conduire à une maîtrise de différentes perspectives entre soi et l'animal. Ces accommodations entre objectivations et subjectivations, sympathie et empathie peuvent s'avérer complémentaires et articulées. Elles constituent alors autant de prises afin de régler des rapports anthropozoologiques synonymes d'incertitude et d'imprédictibilité voire de trouble.

Conclusion de partie

Cette partie avait pour objectif de comprendre comment les relations aux existant·es impliquent une éducation de l'attention et des transmissions socialisatrices, « enskilment » ou l'apprentissage par l'action (Ingold 2002) et dispositions sociales (Gowlland 2019). Autrement dit, j'envisageai de mieux saisir comment les rapports aux éléments abiotiques et à la faune sauvage faisaient intervenir des dispositions sociales à partir des émotions et des perceptions qu'engagent les relations entre pratiquant·es et existant·es. Et comme j'ai mis l'accent sur la question des émotions dans la partie précédente, ma réflexion avait ici pour point d'entrée celles des perceptions.

Au moins deux facteurs ont participé au cadrage de mon analyse. Le premier est relatif aux temporalités propres de cette recherche : les deux chapitres qui composent cette partie s'appuient essentiellement sur des travaux réalisés à des périodes très espacées dans le temps. J'ai donc rencontré quelques difficultés à en faire la synthèse et bien plus encore à envisager une manière de les intégrer dans la restitution des carrières. Le second est sûrement d'ordre subjectif. Par mes sujets d'étude précédents et ma formation, j'étais certainement plus outillé et sensible à l'étude de l'écologie des perceptions aux existant·es. En réaction, j'ai consacré plus de temps et d'énergie à me saisir d'une sociologie des émotions et des dispositions qui m'étaient étrangères. En définitive, ce cadrage traduit la difficulté que j'ai rencontrée à faire tenir ensemble deux approches dispositionnelles, l'une plus apte à saisir les apprentissages ou

l'éducation dans le cours de l'action (l'approche écologique ingoldienne), l'autre plus à même d'appréhender comment les individus incorporent des manières d'être, de penser et d'agir sur le moyen et long terme (les approches dispositionnelles de Bernard Lahire et Muriel Darmon).

Néanmoins, la réflexion menée dans cette partie s'inscrit dans le sillage du débat qui oppose depuis plus d'une décennie anthropologie sociale du sensoriel (Howes 2010, 2011, 2022) et anthropologie écologique de la perception (Ingold 2011a; 2022; Pink 2010). Toute la dispute qui oppose ainsi les anthropologues David Howes et Tim Ingold concerne la question du rôle de la socialité dans les phénomènes sensoriels et perceptifs. Du côté du premier, une conception culturaliste des perceptions est défendue avec comme argument principal que toute perception est sous-tendue par des formes de socialités et des médiations culturelles. L'approche de Howes s'inscrit ainsi dans un projet critique motivée par l'étude des différences culturelles et des rapports de pouvoir qui structurent la perception. L'approche que préconise Tim Ingold, quant à elle, se veut plus phénoménologique. En reprenant la thèse de la perception directe de Gibson, il considère que la perception est avant tout pré-réflexive et qu'elle doit être envisagée comme un processus relationnel entre le sujet et son environnement. Autrement dit, pour les tenants de cette approche écologique, la perception est non réductible à des facteurs internes à l'individu ou à des facteurs structuraux externes. Enfin, le débat ne relève pas seulement d'une concurrence entre deux théories de la perception en sciences sociales. En effet, il conditionne pour partie les rapports qu'entretiennent les différentes disciplines qui prennent pour objets d'étude la perception, les sensations et les émotions. Ainsi, si Howes soutient une approche critique de la socialité de la perception comme point de vue indispensable et complémentaire à l'échange interdisciplinaire, Ingold et consorts orientent leur démarche dans une perspective plus disruptive des frontières disciplinaires actuelles. Il semble ainsi plus concerné par l'édification d'une anthropologie philosophique qui intégrerait une conception pluridisciplinaire de la perception qu'à la restitution de la diversité des formes sociales de la perception.

Sans rendre justice à la richesse épistémologique et théorique de la dispute, on peut sommairement résumer le clivage entre les deux approches de la manière suivante :

| | | |
|---------------------------------|--|--|
| Approches disciplinaires | Anthropologie écologique | Anthropologie sensorielle |
| Propriétés des sens | Interchangeabilité des sens (Appréhension globale de la sensorialité) | Multiplicité des sens (Compréhension distincte des différents sens) |

| | | |
|-----------------------------------|--------------------------------------|---|
| Définitions des sensations | Sensations comme phénomène universel | Sensations comme expérience située |
| Rapport à l'environnement | Perception directe | Médiations culturelles des sensations |
| Apprentissage et diffusion | Attention | Transmission |
| Conception de l'empiricité | Matérialités (processus) | Matières |
| Objet d'étude | Activité pratique (enskilment) | Pratique culturelle / style de pratique |
| Théorie de l'individu | Individu générique | Individu situé |

Tableau 11.3 : Les deux approches anthropologiques concurrentes de la perception

L'étude des procédures de requalifications élémentaires et des modes de présences animales que j'ai proposés se fraie ainsi un chemin entre ces deux approches afin de rendre compte des rôles complémentaires de l'éducation de l'attention et de la transmission sociale¹⁹¹. Force est de constater qu'une telle socioanthropologie pragmatique des rapports aux existant·es alpins reste à approfondir afin de comprendre comment

« ce qui fait que les êtres ont une place dans l'humanité comme communauté (Boltanski, 2004) dépend d'épreuves répétées dont l'issue, toujours incertaine, conditionne le fait qu'un être se trouvera plutôt dans un état de chose (hors de la communauté humaine) ou dans un état de personne (Thévenot, 1994). » (Michalon, 2021 : 20)

Pour ce qui concerne les relations élémentaires, en écoutant les néophytes en pleine découverte comme les passionné·es invétéré·es, en traversant les montagnes à vaches embrumées comme les arêtes vertigineuses, j'espère avoir décelé quelques indices de l'empreinte que laissent sur l'individu les relations abiotiques en montagne. À titre d'exemple cette empreinte peut se faire bifurcation biographique comme l'immersion de Maël dans un lac d'altitude (Cf. chapitre 5). Au regard de sa carrière de pratiquant, cette

¹⁹¹ Cela étant, je pense y être mieux parvenu dans la partie précédente au sujet du dispositif d'enchantement qui a fait l'objet d'un traitement bien plus tardif.

baignade solitaire et nue fit évènement. En mettant en sens cette expérience, il la décrit comme une révélation aux effets libérateurs, un sentiment océanique qui explique un désir nouveau pour la montagne et ses pratiques oblitérant presque les déplaisirs d'antan. *In fine*, qu'il s'agisse de se frayer un chemin en « *respectant la montagne* », son relief et le manteau nival ; que l'on doive composer avec les malléabilités d'un paysage sensible aux saisonnalités et aux variations météorologiques ou que l'on évalue la praticabilité d'une arête à la mesure de ses aptitudes ou des équipements à disposition, ; matérialités et socialités apparaissent comme deux perspectives complémentaires et inextricablement liées pour comprendre l'écologie des relations entre existant-es.

Au sujet des rapports anthropozoologiques, les entretiens et les ethnographies mettent à jour des regards différemment ajustés, en fonction de l'exposition à des présences animales, du recours à des savoirs naturalistes, d'une expertise et d'une légitimité acquise dans certains cercles sociaux. Les différents régimes d'attention sont informés par diverses intensités affectives, par de multiples émotions différemment socialisées et parfois indiscernables. À mesure que l'individu est habitué et a accompli un travail sur lui-même, elles tendent à être invisibilisées et instrumentalisées comme le montre le garde moniteur. Les émotions sont également indiciaires des spatialités et des actions que les acteurs sociaux se reconnaissent et s'autorisent. Dans ce sens, l'habituation à la présence de l'animal et aux expériences sensibles que l'on vit avec, peut conduire à la faculté de se mouvoir plus aisément entre les différentes formes de cadrage des rapports anthropozoologiques. Ces accommodations entre objectivations et subjectivations, sympathie et empathie peuvent s'avérer complémentaires et articulées. Elles constituent alors autant de prises afin de régler des rapports anthropozoologiques synonymes d'incertitude et d'imprédictibilité voire de trouble.

Au-delà, le travail perceptif dont font l'objet ces requalifications élémentaires et les présences animales, ces efforts d'accommodations avec l'environnement restent à être explorés plus avant, mieux situer historiquement et socialement. Une telle démarche demande encore à être concrétisée à l'intersection d'une sociologie pragmatique des rapports aux existant-es (Michalon 2023) et une histoire des sensibilités environnementales (Corbin et Mazurel 2022; Chamois, Deluermoz et Mazurel 2023).

CONCLUSION GENERALE

Ultimement cette thèse se veut une contribution à la sociologie des sports de nature. Pour rappel, elle s'inscrit dans un programme de recherche interdisciplinaire, l'ANR HUMANI qui associe sociologie, géographie et écologie. Elle doit à ce programme la délimitation préliminaire des contours de son objet et les moyens matériels de son étude. Cette thèse s'origine dans un constat partagé, celui des scientifiques et des gestionnaires d'espaces protégées. Avec pour arrière-plan l'essor actuel de la fréquentation des milieux montagnards, ces dernières observent une multiplication des problématiques liées au dérangement de la faune à laquelle ils et elles ne peuvent répondre qu'en sensibilisant les pratiquant·es d'ARS de montagne. Or, à ce jour, malgré de nombreuses tentatives, les gestionnaires se sentent démunies et requièrent une meilleure compréhension des usager·es de la montagne. Parce que ces dernier·es placent au centre de leurs excursions alpines la recherche d'émotions et le contact avec la nature, il s'est agi d'interroger les ressorts sociaux qui président à ces expériences sensibles du milieu montagnard. Cette recherche doctorale s'est construite sur la base d'une enquête qualitative au plus proche du social et du sensible (François Laplantine 2005). Pour être réalisée, elle s'est dotée des outils d'une sociologie dispositionnaliste et interactionniste (Darmon 2008; 2019) apte à saisir comment les corps apprennent à s'émouvoir et être attentifs aux milieux alpins. Par l'ethnographie des pratiques et la reconstitution de récits de vie dessinant la trajectoire des participant·es, les émotions et les perceptions ont été mises en vis-à-vis 1) telles qu'elles sont entraînées (ou disposées) par répétition, selon l'intensité et au rythme des engagements pratiques et 2) telles qu'elles sont vécues dans le cours de l'activité. Autant que possible, il fallait rendre compte des situations dans lesquelles elles se déployaient, par l'observation directe, par le recours aux récits de pratique énoncés par les pratiquant·es.

Malgré une campagne de terrain écourtée par la crise sanitaire, la saisie de la pluralité des subjectivités, des trajectoires individuelles et la diversité des modalités de pratique observée a contribué à enrichir la compréhension des carrières des pratiquant·es. Dans cette optique, cette thèse, a essayé de restituer une variété des points de vue et, plus spécifiquement, ceux qui sont habituellement minorisés sinon ignorés dans les recherches sur les ARS de montagne (celui des néophytes, des femmes, des personnes racisées). Toutefois, malgré les efforts méthodologiques mis en œuvre pour intégrer ces réflexions, la participation de certaines classes d'âges, et le point de vue féminin, en particulier ceux des mères restent limités. Ces points de vue auraient été d'autant plus précieux que l'on a pu confirmer à nouveaux frais l'importance de la matrice familiale dans la transmission du goût pour ses pratiques. À l'agenda des limites quant au déploiement de l'enquête, on peut aussi constater un fort déséquilibre dans le nombre de sorties entre randonnées pédestres et ski de randonnée. Aussi, le dispositif méthodologique initial prévoyait la multiplication des sorties ainsi que la tenue d'entretiens par photo élicitation (Bigando

2013) qui n'ont pu qu'être expérimentée. Quatre entretiens sur photos seulement ont été réalisés et n'ont donc pas été mobilisés directement dans le cadre de la thèse.

Au sujet des observations participantes, si la perspective d'une approche comparative (d'un massif à l'autre) de l'attachement territorial a été délaissée, en laissant le choix des sorties aux randonneur·ses, il a été possible de faire l'expérience d'une plus grande diversité de modalités pratiques tout en pouvant mieux saisir, en gestes ou en commentaires, les goûts subjectifs des enquêté·es. Toutes les sorties ont fait l'objet d'un travail d'écriture au cours duquel j'ai essayé d'être particulièrement attentif à mes ressentis et à ma perception des émotions exprimées par d'autres. Néanmoins, *a posteriori*, on peut observer que les émotions des enquêté·es sont sur le devant de la scène au détriment des émotions de l'enquête. Plus spécifiquement, les affects qui me traversaient dans ce contexte singulier, dans les rôles que l'on se reconnaissait ou s'attribuait avec les enquêté·es, restent généralement en retrait dans mon argumentaire.

L'analyse réalisée dans le cadre de cette thèse vise à identifier et expliciter comment se forment les émotions et les perceptions des pratiquant·es d'activités récréatives à l'égard de l'environnement montagnard. Par la même, en retraçant les carrières des pratiquantes, l'enquête révèle comment ils et elles ont été disposé·es à prendre plaisir aux ARS de montagne puis à chercher activement à le reproduire ou à le renouveler. En pratique, l'analyse conduit à considérer la randonnée pédestre et le ski de randonnée comme des dispositifs engageant un processus d'enchantement. Et dans le même temps, pour que le ravissement d'une nature authentique opère, les relations aux éléments abiotiques et les rapports à la faune alpine se voient ajustées. Les premières se voient requalifiées dans l'expérience pratique à mesure que les techniques montagnardes sont incorporées et oubliées. Tandis que pour les seconds, moins portés à vivre de véritables rencontres animales ontologiquement bouleversantes, ce sont plutôt différentes formes subtiles de coprésences, l'ambivalence et le trouble émotionnel qui prédominent.

1. Des apprentissages des plaisirs aux désirs de montagne, une carrière de pratique entre gestion du temps et optimisation de soi

Dans les récits de leurs *premiers contacts* avec le milieu montagnard, les pratiquant·es sont d'abord emmené·es en montagne par leurs parents, à l'occasion de sorties scolaires ou des colonies de vacances. Le plus souvent sur le temps de la socialisation primaire, ces différent·es encadrant·es se donnent pour objectif de « *transmettre le virus* » des ARS de montagne en facilitant ou en forçant l'advenue des plaisirs alpins. Du point de vue des initié·es, souvent dans le cadre d'une relation adulte-enfant, les émotions font autant l'objet d'une intériorisation qu'elles sont le vecteur de la socialisation à ces pratiques. Les divers entrepreneur·se de moral qui cadrent l'activité (Becker 2011) font preuve d'une grande créativité pour rendre les premières expériences de montagnes les plus agréables et plaisantes qui soient. Toutes les dimensions de la vie quotidienne se voient alors subverties en pratique. Par ce biais, ceux-ci recherchent explicitement à transmettre le goût de l'effort ou de l'aventure, le sentiment de libération ou de

ressourcement. Certain·es en inscrivant les modalités pratiques dans une tradition familiale mise en récit, d'autres en rupture avec cette dernière. Dans ce sens, ils et elles vont guider l'attention et les ressentis des initié·es de sorte à faciliter l'expérience du plaisir par de multiples apprentissages qui touchent au corps, à la culture matérielle, aux relations aux autres et à l'environnement. Avant même l'engagement dans une carrière, les apprenti·es pratiquant·es prennent le pli des excursions montagnardes au prisme d'une pluralité de groupes sociaux. En revanche, il faut garder en tête que le cadrage théorique et méthodologique ne permet pas de mettre en avant des corrélations entre les dispositions transmises et les différents groupes sociaux.

À force de répétitions et de déclinaisons, dans différents massifs, via diverses activités, accompagnées de la famille, des ami·es, encadré·es ou non, il peut se produire un *déclat*. Les pratiquant·es seront alors moins pris en charge qu'ils et elles ne se prennent en main (Darmon 2003). Autrement dit, ils et elles entreprennent un travail sur soi. Les plaisirs alpins appellent des désirs, s'expriment parfois comme des besoins voire comme une addiction pour celles et ceux qui se considèrent comme des « adeptes », « accros ». Le devenir individuel des ARS de montagne est alors celui d'une « passion ordinaire » (Bromberger 2002) qui repose sur un travail sur le temps. Paradoxalement, la liberté recherchée dans ces escapades ou évasions (Sirost 2009) est tributaire d'une gestion capitaliste du temps des loisirs (Bernardina 2002; Bragard 2009). C'est un temps négocié qui entre en concurrence avec les autres sphères de la vie sociale et qui peut donner lieu à des conflictualités ou des accommodations notamment avec les temporalités familiales et professionnelles. En somme, au regard du rapport au temps qu'elles impliquent, les ARS de montagne disposent par un travail du temps tout en nécessitant des pratiquant·es un travail sur le temps, et notamment sa rationalisation.

Le travail sur soi qui conditionne le maintien dans la carrière des pratiquant·es, c'est aussi un travail sur les corps, sur les techniques et sur la relation à l'environnement. Ce travail est particulièrement détectable via l'analyse des cultures motrices (Moricot et Rosselin-Bareille 2021; Rosselin, Lalo et Nourrit 2017), c'est-à-dire par les techniques du corps (Mauss 2008), par l'incorporation des objets techniques dans l'action (Julien, Rosselin et Warnier 2006) et par le rapport aux matérialités environnementales (Nourrit et Rosselin-Bareille 2017). Devant composer avec des équipements et des aménagements porteurs d'usages normatifs de l'environnement, les pratiquant·es adaptent leurs pratiques selon leurs dispositions et leurs inclinaisons. L'analyse met à jour différentes formes de maintien dans la carrière des pratiquant·es qui se situent toutes par rapport à une certaine forme d'optimisation de soi (Dalgalarondo et Fournier 2019). Marcheur·ses hédonistes, collants pipettes performant·es ou montagnard·es ascétiques, qu'ils et elles affectionnent ou aspirent à devenir premier·e de cordée ou à flâner paisiblement, les pratiquant·es se rapportent nécessairement à l'optimisation de soi en ajustant leurs pratiques selon trois modalités : l'autonomisation (responsabilités, capacités organisationnelles, techniques d'autosuffisance), la rationalisation (ascétisme, simplicité, sobriété des moyens), la

diversification des pratiques (accumulation de compétences corporelles, singularisation de l'investissement pratique).

Il y a de cela dix ans, l'anthropologue Romain Bragard soulignait déjà les deux aspects ici abordés à nouveaux frais via une sociologie des carrières : les randonnées sont productrices d'une expérience affective socialement valorisée et valorisante qui repose sur un désir de nature. Ce désir de nature, il l'associe aux usages et aux imaginaires de l'urbanité. Aujourd'hui, la lecture dichotomique entre urbanité et ruralité serait quelque peu anachronique ; l'attachement, la sensibilisation et les connaissances relatives à ces espaces semblent mieux s'expliquer par la proximité résidentielle des pratiquant·es (Gruas 2021). En outre, si l'on interroge les valeurs que les pratiquant·es associent à ces activités, elles ont peut-être moins évoluées qu'il n'y paraît. Ainsi, « l'écologisation des pratiques » (Ginelli *et al.* 2020) reste encore balbutiante. Elle est d'ailleurs plus souvent revendiquée qu'effective. Une minorité de pratiquant·es interrogé·es privilégient des transports doux pour se rendre en montagne. Beaucoup se réclament d'une attitude ascétique en se targuant de faire preuve d'une vigilance et d'une grande sobriété dans leurs consommations. Des déclarations qui peuvent parfois s'avérer dissonantes avec ce que peuvent révéler les observations ethnographiques. Il faut donc prendre quelques précautions à distinguer ce qui peut être dit et fait en montagne et au sein du domicile ou dans l'univers professionnel. Ces décalages sont là pour rappeler la pluralité des dispositions sociales auxquelles les acteur·ices peuvent avoir recours en fonction des situations qui les engagent. Des dissonances que j'observais avec la plus grande discrétion et qui ne me sont apparues seulement lorsque je pouvais accéder à la vie sociale hors montagne des pratiquant·es.

Plutôt qu'une écologisation, l'enquête met en relief une individualisation de la pratique qui semble encore plus manifeste qu'à l'époque de mon prédécesseur (Bragard 2016). Si certain·es parlent de démocratisation des ARS de montagne, ce que contredisent les études statistiques (Gruas 2021), on peut affirmer que les randonneur·ses n'ont jamais eu accès à autant de moyens de vivre une expérience de nature sur mesure. Il y aurait plutôt lieu de s'interroger donc sur la singularisation et la personnalisation sans cesse croissante des conditions de pratiques et les logiques socioéconomiques qui les sous-tendent.

De plus, l'entrée par la carrière et les logiques dispositives révèlent moins une sensibilisation environnementale que l'expression d'un souci de soi (Thircuir 2020). À la suite de David Le Breton, on pourrait envisager les randonnées pédestres et le ski de randonnée comme les supports d'une « redéfinition de soi » en réponse à une vulnérabilité conséquente d'un mode de vie aliénant sinon fragilisant. Or, si effectivement certain·es expriment le besoin de « *se mettre dans leur bulle* », de se « *décharger* », de se « *déconnecter* » du monde social ou à l'inverse de « *s'harmoniser* » avec la nature alpine, les pratiquant·es ne vont pas nécessairement en montagne, car ils et elles vivent un mal-être. En revanche, invariablement, du moins lorsque le dispositif fonctionne, les sorties en montagne « *ça fait du bien* ». Dans ce sens, on est en droit de s'interroger sur ce que recouvre cet état de bien-être et sur les ressources que l'on peut ou veut mobiliser pour y parvenir. Et sur ce point, l'approche par deux pratiques aussi distinctes – ou distinctives,

devrais-je dire en m'appuyant sur les résultats obtenus par Léna Gruas (2021 *Op. Cit.*) – est à ce titre significative. Selon le coût matériel et symbolique que représente l'excursion, des rapports sociaux s'expriment par les modalités de leur pratique et restent à interroger plus avant. « *Se faire du bien* » peut signifier faire l'expérience de la vitesse, de la performance, de la confrontation au risque ou au vide. Cela peut tout autant renvoyer à se détendre, ralentir, se rapprocher de l'autre. Les goûts et les plaisirs éprouvés de manière préférentielle au sujet d'une promenade intimiste, du dépassement de soi dans une course d'arrête ou du sentiment océanique procuré par la glisse constituent des indicateurs de positions sociales. Néanmoins, on peut aussi prendre plaisir à l'ensemble de ces activités ou en privilégier certaines plus que d'autres à mesure des rencontres, des trajectoires résidentielles ou des usures du corps. Ce qui, reste selon moi relativement stable chez les personnes enquêtées c'est qu'aucune de ces activités n'échappe à l'individualisation et par conséquent à la marchandisation des émotions relatives à notre société contemporaine (Corcuff *et al.* 2015; Illouz 2019).

Pour finir sur cette partie, un angle mort doit être évoqué ici : celui des abandons de carrières. En effet, si au cours du travail de thèse, j'ai pu revenir sur les cas de bifurcations ou de ruptures biographiques qui émaillent les carrières d'enquêtées, je n'ai pas abordé la question des abandons de carrières. Une première réponse à cet état de fait sur le mode de l'évidence consiste à rappeler qu'il s'agit là d'un biais de recrutement complètement assumé par le dispositif d'enquête. La réalité est plus nuancée, car c'est une piste qui était également envisagée. En effet comme le précise Muriel Darmon (2003) et Solenn Thircuir (2021), les sorties de carrière peuvent parfois être le seul moyen pour déceler des logiques dispositives car ces situations peuvent donner lieu à la conscientisation, et donc à la verbalisation par le sujet, des incorporations dont il se défait.

2. Un dispositif d'enchantement qui met au travail les émotions et tient à l'éducation de l'attention des pratiquant·es

Le travail sur soi serait incomplet si on ne tenait pas compte de ce que les randonnées font aux émotions et aux perceptions. Si dans la première partie de la thèse les émotions sont plutôt analyseurs des logiques sociales, plutôt qu'objets sociologiquement analysés, le second volet de la thèse renverse la perspective. En effet, jusque-là, c'est plutôt sous l'angle du rapport passionnel, de l'attachement affectif aux pratiques et leurs milieux que les émotions apparaissent dans la thèse. Et par là même, il s'agissait de montrer comment le désir de montagne procède à la valorisation des expériences émotionnelles. L'objectif était alors de comprendre quelles étaient les émotions qui venaient satisfaire les désirs de montagne, ce qui présidait à leur survenue et comment les perceptions intervenaient dans le processus. Cependant, il manquait encore une pièce au puzzle. Il me fallait changer de perspective : non pas penser en termes de dispositions, mais de dispositifs, c'est-à-dire interroger les configurations matérielles, spatiales et sociales qui présidaient à l'activation des dispositions.

Avec pour finalité la proposition d'un modèle explicatif, cette étape de la thèse se concentre plus que d'autres à appréhender les expériences de randonnées d'un point de vue synchronique. La focale resserait donc sur le cours de l'action. Dans un premier temps, l'analyse porte sur ce que l'on fait aux émotions au cours du rituel excursif, des préparatifs au retour au domicile. Puis, dans un second temps, mon apprentissage du ski de randonnée me conduit à interroger ce que la pratique fait aux perceptions. Deux conditions justifient cette dernière orientation. D'abord, les situations d'apprentissage fournissent l'occasion de saisir la mise en langage des conduites à respecter (Lahire 2010). Ensuite, en tant que pratique qui se déroule au sein d'une montagne labile où, entre autres, le risque d'avalanche n'est jamais nul, le rapport perceptif à l'environnement se voyait plus scrupuleusement contrôlé.

Sous cet angle, l'espace montagnard et les activités auxquelles s'adonnent les pratiquant·es peuvent être conçus comme une hétérotopie – ici un ailleurs social enchanteur (2022) – qui requiert un travail émotionnel. Avant même l'expérience excursive, les pratiquant·es expriment attentes et désirs. Excitations et inquiétudes les parcourent déjà alors que la sortie du lendemain n'est que présagée, sur la base de leur faculté d'organisation, sur la consultation des bulletins météorologiques, *etc.* Conjurant déjà les émotions qu'ils et elles espèrent vivre lors de la randonnée, les émotions font déjà l'objet d'une gestion différenciée selon qu'elles soient désirables, autorisées ou malvenues. Si au cours de la randonnée c'est avant tout le ressenti et l'expression des émotions qui se voient cadrés, leur mise au travail n'est pas terminée pour autant. Sur la route du retour, lors d'un apéritif ou d'un repas « *bien mérité* », c'est par le récit partagé de l'excursion que l'amplification du vécu émotionnel s'achève. Et quand bien même les conditions ne furent pas propices à la rencontre du bien-être, si des intempéries, des sentiers bondés, un oubli matériel ou autre ont gâché le plaisir, déception ou frustration ne laissent aucune place à la simple indifférence.

Au prisme de l'apprentissage du ski de randonnée, encore plus qu'à pied, l'espace montagnard devient un projet de paysage. Affranchi·es des sentiers, des marquages et de la signalétique des excursions pédestres, les pratiquant·es doivent trouver d'autres repères et sont ainsi autrement préparé·es à arpenter les cimes. Des sorties dont l'exigence peut même causer des insomnies de l'aveu de certain·es, mais à en croire les récits des plus aguerri·es skieur·es, le prix en vaut la chandelle. C'est le sentiment d'osmose le plus absolu avec les forces élémentaires de la nature qui attend celui qui trouve le moyen de communier avec la neige et le relief en exécutant une « *belle trace* ». Néanmoins, faire l'expérience de l'immanence des montagnes hivernales demande des techniques, des savoir-faire et des répertoires de connaissances spécifiques. Il ne s'agit pas simplement de laisser faire le corps ou de se laisser happer par le sublime alpin. Il faut apprendre à alterner entre évaluation de l'environnement et action. Il faut apprendre à lire les signes subtils d'un environnement incertain, instable, imprévisible pour ensuite pouvoir s'y mouvoir, s'émouvoir. Le ski de randonnée est de ces pratiques où l'écologisation, au sens large de prise en compte de l'environnement, est une injonction. Textures et densités des différentes couches de neige sondées, effets du vent sur le manteau nival observés, affleurements rocheux localisés, durée du trajet anticipé, le rapport sensuel à l'environnement du skieur·se ne peut s'affranchir de sa décomposition première en

paramètres à évaluer par un usage éduqué des sens et des outils à sa disposition (pêle-mêle : cartes, topo-guides, témoignages en ligne, sondes à neige, lunettes polarisées, *etc.*). Ce travail perceptif concerne dans son ensemble, le va-et-vient entre engagement dans l'action et attitude réflexive désengagée, mouvement par lequel les skieur·ses se donnent les moyens d'une certaine disponibilité à l'espace montagnard. De cette manière, ils et elles reconnaissent les agences (ou prises paysagères) par et pour la relation avec les éléments.

À la manière des alpinistes vis-à-vis des excursionnistes (Moraldo 2021), les pratiques de la randonnée pédestre et du ski de randonnées induisent des sensations, des émotions et des perceptions aussi distinctes qu'elles sont socialement distinctives (Gruas 2021). En effet, en se référant aux pratiquant·es, il apparaît que le vécu émotionnel et le renouveau perceptif inhérents à une pratique maîtrisée du ski de randonnée dépassent en intensité celui des marcheur·ses. Il en émane une hiérarchisation des pratiques dans leur capacité à amplifier le vécu émotionnel qui demanderait à être investigué plus avant. Pour l'heure, dans le cadre de cette thèse, c'est plutôt ce qu'elles ont de commun que ce qui les différencie qui a fait l'objet d'un examen approfondi. Dans les deux cas, les pratiques peuvent être considérées comme des « dispositifs d'enchantement » (Brahya *et al.* 2023). L'enchantement, c'est à la fois le processus et le produit du dispositif. Pour advenir, les lieux dans lesquels il se déploie doivent être aménagés à escient. Difficile alors de ne pas penser aux infrastructures des espaces naturels, aux stations de ski, aux communes savoyardes ou iséroises dont la vie politique, économique et même l'architecture sont marquées par leur mise en tourisme. Des « ingénieur·es de l'enchantement » accompagnent les usager·es pour le faciliter et réguler l'usage du dispositif : les organisateur·ices de sorties, les moniteur·ices, les guides et accompagnat·eur·ices. Néanmoins, dans le cadre de ces pratiques, pour que l'enchantement prenne, l'occultation ou l'absence des ingénieur·es et des aménagements sont parfois nécessaires pour que la suspension volontaire de l'incrédulité opère. Toute l'efficacité du dispositif repose en effet sur l'escamotage, sur l'exclusion du champ attentionnel, de la présence matérielle et perceptible du dispositif. Il en est de même pour les dispositions des pratiquant·es, c'est-à-dire le travail sur soi effectué. Le rituel excursif est ainsi le support d'une séquence émotionnelle programmée (Hachette 2021) dont l'apothéose est l'expérience enchantée, moment lors duquel le sujet lâche prise et où l'émotion est vécue avant tout sous la forme d'une intensité sensorimotrice.

Accréditant les théories relationnelles des émotions (Tcherkassof et Frijda 2014; Quéré 2021), un double mouvement explique comment les émotions et les perceptions prennent forme durant l'expérience de randonnée alpine. Lors de la phase de subjectivation, les émotions recherchées représentent un horizon, elles sont l'objet d'un désir : elles sont alors dispositions à l'action. À mesure que les pratiquant·es mettent en œuvre l'escamotage du dispositif, ils éveillent leur attention à leur corps et à l'environnement montagnard, ils se rappellent leurs expériences passées, convoquent des images, activent leurs mémoires musculaires et piochent dans les répertoires de connaissances nécessaires pour interagir avec leurs pair·es, avec la montagne et ses existant·es. Puis, survient l'expérience enchantée, un changement

du régime émotionnel ordinaire (Bernard 2015), lors duquel, ils et elles sont les sujets d'émotions vécues comme des ressentis sensori-moteurs, ils vivent l'instant et son plaisir. Enfin, une forme de distanciation avec ces émotions s'installe progressivement alors que les effets de l'expérience s'amenuisent. Durant cette phase, les émotions seront progressivement objectivées. À la manière d'un entraînement sportif réussi, émotions et perceptions sont alors métabolisées de sorte à être reproduites ultérieurement. Elles font l'objet d'une mise en récit et d'une évaluation sociale. Dans ce sens, l'expérience enchantée fait l'objet d'une moralisation, un jugement qui participera à faire de l'engagement pratique une passion bonne à assouvir (ou non), un besoin de montagne.

Pour finir, l'enchantement s'exprime sous trois formes de sensibilités ou cadrages de l'expérience enchantée qui peuvent se combiner différemment, selon la carrière des pratiquant·es. Ils sont autant de points d'arrimages qui participent au maintien ou au renfort de la carrière. Très proches de ceux identifiés par Krieger et Ginelli (2015) au sujet de la pratique du kayak, ces trois sensibilités mettent chacune l'accent sur un rapport : aux autres, à soi et à l'environnement. Ces cadrages peuvent prendre la forme de promenade à la convivialité intimiste entre marcheur·ses, de l'immersion élémentaire porteuse du sentiment de sublime ou de la course où prévalent frisson du risque et dépassement de soi.

Cela étant dit, par ce biais, il est difficile de déterminer si l'enchantement contribue à faire des ARS de montagne des « exhausteurs de sensibilité environnementale » (Gruas 2021 : 51). Plusieurs des enquêté·es estiment plutôt que leurs positions écologiques sont antérieures et/ou proviennent de différents contextes sociaux (la famille et les études supérieures en tête). Pour autant, en amplifiant et régulant l'activité affective des sujets, ces pratiques peuvent être considérées comme des exhausteurs de sensibilité.

3. Des relations non humaines qui importent : Requalifications et pluralité des modes de présences des entités élémentaires et de la faune sauvage.

La dernière partie de cette thèse rend compte de l'importance des relations non humaines à la fois dans leurs contributions aux logiques dispositives tout en considérant les dimensions affectives et perceptives qu'elles engagent en pratique. Elle agence deux perspectives complémentaires, mais rédigées de manière indépendante : elles ont notamment fait l'objet de diverses communications et publications scientifiques. Cela explique donc le manque d'homogénéité dans le domaine théorique (l'ensemble de l'appareillage conceptuel) mis en œuvre. Néanmoins, les résultats mis en relief découlent de la mise à l'épreuve d'une même hypothèse : celle qui consiste à penser qu'à la socialisation aux animaux et à l'espace, supplée une socialisation par les animaux (Michalon, Doré et Mondémé 2016) et par l'espace et les mobilités (Authier, Belton-Chevallier et Cacciari 2022; Cayouette-Remblière, Lion et Rivière 2019).

L'analyse écologique et phénoménologique des relations aux matérialités élémentaires met en relief un double processus : celui du couplage entre les corps en mouvement et leurs équipements et celui du

sujet instrumenté et de son environnement. Le constat préalable à ce résultat est le suivant : il ne peut y avoir de rapport à l'environnement et ses matérialités que par le biais des médiations des équipements employés dans les pratiques. Être randonneur·ses ou skieur·ses, c'est savoir faire l'usage de différents instruments techniques voire pour les plus rompu·es à l'exercice, faire preuve d'un corps discipliné. Et pourtant, à de nombreuses reprises, surtout chez les plus fervents adeptes des ARS de montagne, on retrouve le récit d'un corps-à-corps élémentaire où, submergé·es par un sentiment océanique, ils et elles décrivent une expérience de dissolution des limites de leur corps ; où ils et elles se fondent dans l'instant et dans les éléments. Les données produites tout au long de la thèse permettent de combler l'écart entre les observations empiriques et l'expérience relatée. En effet, la fusion élémentaire dont rendent compte les enquêté·es s'opèrent via deux processus. Premièrement, on observe une incorporation des objets techniques (Nourrit et Rosselin-Bareille 2017) consécutive d'une habitude et d'une maîtrise des équipements telles qu'ils sont internalisés au sein du « schéma corporel » (Schilder 2017), c'est -à-dire la perception que nous avons de notre propre corps. Deuxièmement, aux ajustements perceptifs que produit l'instrumentation du corps, s'ajoute une redistribution des qualités et des agences des matérialités élémentaires. À mesure de leurs sorties en montagne, les pratiquant·es éprouvent la montagne de sorte à conférer et reconnaître des textures, des substances, différentes formes et *in fine* une multiplicité d'affordance aux sols, aux airs et aux eaux. Formulé différemment, ce ne sont pas tant les propriétés de la matière qui définit leurs manières d'interagir avec les éléments, mais l'inverse qui découle d'un apprentissage perceptif ou d'une formation attentionnelle (Halloy et Servais 2013). Dans les cas extrêmes, ces expériences sont exacerbées par la diversité, les chaos, la déclivité qui font de l'expérience ascensionniste le support de l'ilinx (Caillois 2000), d'un vertige provoqué, d'une désorientation qui peut favoriser et accentuer ces modifications perceptives à l'égard de l'environnement.

En ce qui concerne les relations interspécifiques avec la faune sauvage, les premiers résultats ont révélé l'existence d'une certaine pluralité de formes de coprésences. L'enquête ethnographique met en évidence au moins trois d'entre elles. Ainsi les animaux dits sauvages apparaissent comme des habitants dérangés de la montagne, des corps multisensoriels confondus avec une atmosphère montagnarde, des altérités ou interactants dont il faut apprendre le langage. Ces différentes formes de présences constituent autant de réponses situées. Et en l'absence des ressources dispositionnelles nécessaires, les pratiquant·es signifient un trouble : est-ce l'animal ou elles et eux qui ont peur ? Est-ce de la fascination ou de l'inquiétude qui engourdit leurs gestes ? Ils et elles ne savent pas comment réagir face à l'animal. La diversité des points de vue entre randonneur·ses, guides de haute montagne, chasseur·ses et agents de l'OFB est à ce titre intéressant. Même lorsque ces dernier·es ont suivi des formations scientifiques semblables, les capacités à percevoir les animaux (détection, dépistage, identification, projection éthologique) et les aptitudes à interagir apparaissent distribués de manière assez inégale. Au-delà de la diversité des socialisations et des apprentissages qui ont lieu en dehors de l'espace montagnard, ces capacités apparaissent surtout indexées sur l'expérience immédiate. Ainsi, ce sont avant tout les personnes

qui se rendent en montagne avec l'intention principale d'observer ou d'interagir avec les animaux qui détiennent ces savoir-faire et qui sont les plus à même de percevoir la pluralité des présences animales. Formulé autrement, les randonneur·ses sont variablement disposé·es et compétent·es à adopter différents points de vue sur l'animal, à agencer différemment les signes de sa présence. Enfin, par le biais des paysages de la peur et plus largement par l'étude de la circulation des affects entre les existant·es, et plus particulièrement ceux du registre de la peur, il s'est agi de concevoir les régimes affectifs et attentionnels des présences animales. L'analyse montre que l'habituatation aux diverses expériences sensibles que l'on peut partager, si tant est que l'on sache s'y rendre disponible (Despret 2007), peut conduire à la capacité de jongler entre différentes formes de cadrages des rapports anthropozoologiques (Rémy 2016). Selon les situations, l'animal peut s'avérer différemment objectivé ou subjectivé, susciter sympathie ou empathie (Stépanoff 2021a). Ces accommodations perceptives sont alors autant de prises afin de régler des rapports anthropozoologiques qui peuvent s'avérer d'autant plus confondants qu'ils peuvent dérouter, alors que se multiplient les situations où mondes humains et mondes animaux s'entrecroisent (Estebanez, Gouabault et Michalon 2013; Mauz 2005).

Évidemment, un travail de synthèse et de structuration théorique reste à faire. La question des relations avec les existant·es et leurs dimensions affective et perceptive mérite surtout d'être doublement étendue. Si en l'état, ce sont les animaux et les éléments abiotiques qui ont retenu particulièrement mon attention, la question des rapports aux végétaux a, quant à elle, à peine été abordée (cf. chapitre 4, §4.2.). Ce silence ou cette relative absence des formes de vie végétale est avant tout un résultat. Dans les récits de vie où je les interrogeais nécessairement sur leurs rapports aux animaux, aux végétaux et aux éléments abiotiques, la grande majorité des enquêté·es qui ont participé à ce travail n'ont que peu mentionné cet aspect-là du milieu montagnard. Il s'agirait de voir quels résultats pourrait produire une enquête selon un autre angle théorique ou via l'étude de pratiques qui impliquent spécifiquement une relation au végétal alpin. Dans la lignée du *Plant Turn* annoncé (Myers 2015), de l'étude sémiotique des échanges ente humains et forêts (Kohn 2017) ou à la manière des champignons de l'anthropologue Anna Tsing (2017), les rapports humains-végétaux demeurent à investiguer pour compléter le présent travail. Par ailleurs, plus proche de nous, l'anthropologue Jean-Martine Robert a montré qu'il était possible d'envisager la vie sociale des végétaux par l'étude des gestes et des activités, de la cueillette à la commercialisation, du tilleul dans la région des Baronnies (Robert 2021).

Enfin, et surtout, à l'aune des résultats exposés dans cette partie, on peut affirmer que, toujours modulée au singulier, l'attention des pratiquant·es interrogé·es se porte prioritairement sur les éléments abiotiques (massifs, roches, vent, neiges, torrent, etc.), puis sur la vie animale et enfin sur les végétaux). Ainsi, si l'on considère l'attention comme solidaire des milieux et des régimes qui la conditionnent (Doré 2023), on observe que différentes « formes de vie » (Fassin 2018) sont accentuées et valorisées (entre et à l'intérieur des catégories d'existants) par les activités récréatives de montagne. On l'aura compris, c'est principalement par un travail perceptif (Chamois 2022b) et un travail émotionnel conjoint de l'expérience

sensible et de l'acquisition d'une culture scientifique et naturaliste que les usager·es de la montagne font proliférer les présences des existants vivants et non vivants en montagne. À l'inverse, il existe toute une gamme d'existants que les pratiquant·es semblent préférer garder dans l'ombre, invisibles. Il en est ainsi des « polluants éternels », microplastiques ou composés fluorés désignés ainsi pour leur capacité à persister dans l'environnement et leur caractère ubiquitaire. Si les premiers ont déjà fait l'objet de nombreuses recherches, en sciences de l'environnement notamment, les seconds font l'objet de houleux débats. Jusqu'à ce jour, ils étaient principalement étudiés à proximité des lieux de leur production pour la menace de contamination qu'ils font peser sur les sols, les airs et les corps. La découverte de leur présence jusqu'au plus haut sommet du monde, le Mont Everest, interroge. D'autant que la raison de cette dernière s'avère être leur diffusion via l'équipement et les vêtements techniques des dizaines de milliers d'alpinistes qui arpentent son flanc chaque année. C'est à se demander si, en apprenant à déceler les présences de ces existants en milieu alpin, en les instituant dans les champs scientifique et publique, il n'y aurait pas là argument à sensibiliser plus avant les pratiquant·es sur leurs usages de la montagne. Une piste se dessine d'une sociologie des désirs touristiques à une sociologie des existants indésirables.

Bibliographie

- ADEY Peter, 2015, « Air's affinities: Geopolitics, chemical affect and the force of the elemental », *Dialogues in Human Geography*, vol. 5, n° 1, p. 54-75.
- AKRICH Madeleine, 2010, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, n° 54-55, p. 205-219.
- AMATULLI Cesare, PELUSO Alessandro M., SESTINO Andrea, PETRUZZELLIS Luca et GUIDO Gianluigi, 2021, « The role of psychological flow in adventure tourism: sociodemographic antecedents and consequences on word-of-mouth and life satisfaction », *Journal of Sport & Tourism*, p. 1-17.
- ANDERSON Ben, 2009, « Affective atmospheres », *Emotion, Space and Society*, vol. 2, n° 2, p. 77-81.
- ANDERSON Robert M., CHARNLEY Susan, EPSTEIN Kathleen, GAYNOR Kaitlyn M., MARTIN Jeff Vance et MCINTURFF Alex, 2022, « The socioecology of fear: A critical geographical consideration of human-wolf-livestock conflict », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, 2022, vol. 67, n°1, p. 1-18.
- ANDRIEU Bernard et LOLAND Sigmund, 2017, « The ecology of sport: From the practice of body ecology to emersed leisure », *Loisir et Société / Society and Leisure*, 2 janvier 2017, vol. 40, n° 1, p. 1-6.
- ARCANGELI Margherita, SPERDUTI Marco, JACQUOT Amélie, PIOLINO Pascale et DOKIC Jérôme, 2020, « Awe and the Experience of the Sublime: A Complex Relationship », *Frontiers in Psychology*, vol. 11, p. 1340.
- ARPIN Isabelle, CHARVOLIN Florian et FORTIER Agnès, 2015, « Les inventaires naturalistes : des pratiques aux modes de gouvernement », *Études rurales*, n° 195, p. 11-26.
- ARPIN Isabelle, MOUNET Coralie et GEOFFROY David, 2015, « Inventaires naturalistes et rééducation de l'attention: Le cas des jardiniers de Grenoble », *Études rurales*, n° 195, p. 89-108.
- ARTAUD Hélène, 2019, « Une approche pour une anthropologie multi-espèces: le leurre », Colloque "les animaux en ethnographie: quelles méthodes d'enquête, quelles postures éthiques, Novembre 2019, Paris.
- ARTS Irma, FISCHER Anke, DUCKETT Dominic et WAL René VAN DER, 2021, « The Instagrammable outdoors – Investigating the sharing of nature experiences through visual social media », *People and Nature*, vol. 3, n° 6, p. 1244-1256.
- ATTALI Michaël, DALMASSO Anne et GRANET-ABISSET Anne-Marie, 2014, *Innovation en territoire de montagne: le défi de l'approche interdisciplinaire*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble (coll. « Montagne et innovation »), 253 p.
- AUGOYARD Jean-François, 2016, « L'apparaître des ambiances », *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*. Septembre 2016, Volos, Grèce, Septembre 2016, Volos, Grèce.
- AUGOYARD Jean-françois, 1991, « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, vol. 65, n° 3, p. 51.
- AUTHIER Jean-Yves, BELTON-CHEVALLIER Leslie et CACCIARI Joseph, 2022, « Éditorial. Pour une étude des socialisations aux et par les mobilités dans l'espace: », *Espaces et sociétés*, n° 184-185, n° 1, p. 9-16.

- BACHELARD Gaston, 1993, *La formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance*, Paris, Vrin, 304 p.
- BACOU Magalie et RAIBAUD Yves, 2016, « Égalité et citoyenneté: que sont devenues les colonies de vacances? », *La revue Foéven*, n° 172, p. 61-63.
- BAECQUE Antoine de, 2019, *Une histoire de la marche*, Paris, Pocket, 359 p.
- BAGNOLI Lorenzo, 2023, « L'imaginaire alpin de Heidi: », *La Géographie*, 20 janvier 2023, N° 1587, n° 4, p. 68-68.
- BALLET Jerome, BAZIN Damien et PETIT Emmanuel, 2023, « The Ecology of Fear and Climate Change: A Pragmatist Point of View », *Environmental Values*, vol. 32, n° 1, p. 5-24.
- BALLEW Matthew T. et OMOTO Allen M., 2018, « Absorption: How Nature Experiences Promote Awe and Other Positive Emotions », *Ecopsychology*, vol. 10, n° 1, p. 26-35.
- BARBIERO Giuseppe, 2021, « Affective Ecology as development of biophilia hypothesis », *Visions for Sustainability*, p. 5575, 35 p.
- BARBIERO Giuseppe, 2014, « Affective Ecology for Sustainability », *Visions for Sustainability*, n° 1.
- BARRY Kaya, BOROVNIK Maria et EDENSOR Tim, 2021, *Weather: spaces, mobilities and affects*, London, Routledge, 284 p.
- BARTHES Roland, 1980, *La chambre claire: note sur la photographie*, Paris, Gallimard (coll. « Cahiers du cinéma Gallimard »), 192 p.
- BASTIEN Soulé, 2007, « Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, vol. 27, n° 1, p. 127.
- BAUDOIN Jean-Michel, 2023, « Régimes ordinaires de l'enchantement » in BRAHY Rachel, THIBAUD Jean-Paul, ZACCAÏ-REYNERS Nathalie, *l'enchantement qui revient*, Paris France Culture, éditions Hermann (coll. « Colloquer de Cerisy »), p. 41-61.
- BAUDRILLARD Jean, 1969, « La Genèse Idéologique Des Besoins », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. 47, p. 45-68.
- BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 2017, *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte, 336 p.
- BECKER Howard Saul, 2011, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 250 p.
- BECKER Howard Saul, BRIAND Jean-Pierre et CHAPOULIE Jean-Michel, 2020, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 320 p.
- BELIN Emmanuel, 2002, *Une sociologie des espaces potentiels: logique dispositive et expérience ordinaire*, Bruxelles, De Boeck Université, 291 p.
- BELIN Emmanuel, 1999, « De la bienveillance dispositive: (Extrait de sa thèse de sociologie, choisi et présenté par Philippe Charlier et Hugues Peeters) », *Hermès*, 1999, n° 25, n° 3, p. 243.
- BENGER ALALUF Yaara, 2019, « Séjour tout compris - sauf le stress": comment les villages du Club Med produisent de la relaxation » in ILLOUZ Eva, *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité à temps du capitalisme*, Paris, Premier Parallèle, p. 38-63.

- BENSAUDE-VINCENT Bernadette et LOEVE Sacha, 2018, *Carbone. Ses vies, ses oeuvres*, Paris, Seuil, 341 p.
- BERICAT Eduardo, 2016, « The sociology of emotions: Four decades of progress », *Current Sociology*, vol. 64, n° 3, p. 491-513.
- BERNARD Julien, 2022, « Écologie des affects », *La Vie des idées*, [En ligne] mis en ligne le 24 consulté le 15.02.24.
URL : <https://laviedesidees.fr/Ecologie-des-affects>
- BERNARD Julien, 2021, « Un sociologue en simulation. Observations participantes et émotions dans des formations médicales par simulation » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Presse Universitaire Rennes, pp. 93-114.
- BERNARD Julien, 2017, *La concurrence des sentiments: une sociologie des émotions*, Paris, Éditions Métailié (coll. « Collection Traversées »), 251 p.
- BERNARD Julien, 2015, « Les voies d'approche des émotions: Enjeu de définition et catégorisations », *Terrains/Théories*, 2015, n° 2.
- BERNARD Julien, 2009, *Croquemort: une anthropologie des émotions*, Paris, Métailié, 224 p.
- BERNARD Julien, 2008, « Bonne distance et empathie dans le travail émotionnel des pompes funèbres », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, , n° 114-115, p. 109-128.
- BERNARDINA Sergio, 2002, « Tableau d'une évolution des rapports à la nature sauvage en France » in Bromberger (dir.), *Passions ordinaires: football, jardinage, généalogie, concours de dictée...*, Paris, Hachette littératures, 544 p.
- BERNIER Xavier, 2003, « Transports, parcs nationaux, et parcs naturels régionaux dans les Alpes françaises : les interactions entre les objectifs de l'accessibilité, de la protection et de l'aménagement / Traffic, national parks and regional natural parks in the French Alps : interaction between the objectives of accessibility, protection and development », *Revue de géographie alpine*, 2003, vol. 91, n° 2, p. 27-40.
- BERQUE Augustin, 2015, « Cosmophonie, paysage et haïku », *Projets de paysage*, n° 12.
- BERTAUX Daniel, 2010, *Le récit de vie: l'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin, 126 p.
- BERTAUX Daniel, 1980, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 69, p. 197-225.
- BESSE Jean-Marc, 2013, « Paysage et projet », Conférence, Grenoble, en ligne [Consulté le 14.02.24].
URL: https://terresenvilles.org/wp-content/uploads/2016/11/TEV_CH2.2_ActesBesse_2013.pdf
- BESSE Jean-Marc, 2008, « Cartographie et pensée visuelle Réflexions sur la schématisation graphique » dans Isabelle Laboulais (ed.), *Les usages des cartes (xviii-xix siècle)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, p. 19-32.
- BESSY Christian et CHATEAURAYNAUD Francis, 1995, *Experts et faussaires: pour une sociologie de la perception*, Paris, Editions Métailié, 364 p.
- BESSY Olivier et LAHAYE Nathalie, 2017, « Quels développements touristiques pour quelles authenticités dans les Pyrénées » dans Bernard Chérubini (ed.), *Patrimoine et identités locales -Enjeux touristiques, ethnologiques et muséographiques*, Paris, L'Harmattan, p. 240.

BETEILLE Roger, 1996, *Le Tourisme vert*, Paris, PUF, 142 p.

BEZA Beau B., 2010, « The aesthetic value of a mountain landscape: A study of the Mt. Everest Trek », *Landscape and Urban Planning*, vol. 97, n° 4, p. 306-317.

BIDDLE Stuart et GOUDAS Marios, 1994, « Sport, activité physique et santé chez l'enfant », *Enfance*, vol. 47, n° 2, p. 135-144.

BIGANDO Eva, 2013, « De l'usage de la photo élicitation interview pour appréhender les paysages du quotidien : retour sur une méthode productrice d'une réflexivité habitante », *Cybergeo*, 16 mai 2013.

BISSELL David et GORMAN-MURRAY Andrew, 2019, « Disoriented geographies: Undoing relations, encountering limits », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 44, n° 4, p. 707-720.

BLANDIN Bernard, 2010, « L'objet dans les sciences humaines et sociales: tentative d'état des lieux » in ADE David, SAINT-GEORGES Ingrid de, *Les objets dans la formation et l'apprentissage : usages, rôles et significations dans des contextes variés*, Toulouse, Octarès, pp.27-49.

BLEICHER Sonny S., 2017, « The landscape of fear conceptual framework: definition and review of current applications and misuses », *PeerJ*, vol. 5.

BODIN Dominique, HEAS Stéphane et ROBENE Luc, 2004, « Les goûts sportifs : entre distinction et pratique électorale raisonnée », *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, p. 187-207.

BONNEFOY-CLAUDET Lydie et GHANTOUS Nabil, 2013, « Emotions' Impact On Tourists' Satisfaction with Ski Resorts: The Mediating Role of Perceived Value », *Journal of Travel & Tourism Marketing*, vol. 30, n° 6, p. 624-637.

BONNET Thomas et ROCHEDY Amandine, 2021, « Regard croisé sur l'épreuve affective du terrain. Analyse des affects et chercheurs affectés » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, pp. 157-173.

BOURDEAU Philippe, 1998, « Des pratiques sportives et des valeurs renouvelées », *Commission Internationale pour la Protection des Alpes*, 1998, n° 1, p. 252-259.

BOURDEAU Philippe, MAO Pascal et CORNELOUP Jean, 2011, « Les sports de nature comme médiateurs du « pas de deux » ville-montagne. Une habitabilité en devenir ? », *Annales de géographie*, n° 680, p. 449-460.

BOURDIEU Pierre, 2003, *Un art moyen: essai sur les usages sociaux de la photographie*, Repr., Paris, Les Éd. de minuit, 360 p.

BOURDIEU Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69-72.

BOUTAUD Jean-Jacques, 2016, « Le vin et l'éveil des sens. L'expérience du goût en partage », *Hermès, La Revue*, 2016, vol. 74, n° 1, p. 110-119.

BOUTROY Eric, 2020, « Minimalism and lightweight backpacking in France: a material culture of detachment », *Consumption Markets & Culture*, 26 août 2020, p. 1-16.

BRAGARD Romain, 2016, « Ensauvagement et héroïsme dans la randonnée pédestre », *Cultures-Kairos*, p. 10. [En ligne], consulté le 14.02.24.

URL : <https://revues.mshparisnord.fr:443/cultureskairos/index.php?id=1444>.

BRAGARD Romain, 2012, « L'appris, le repos, la rêverie : cas de la randonnée pédestre », 2012, in BROUGERE Gilles et FABBIANO Giulia (dir.), *Tourisme et apprentissages*, Actes du colloque de Villetaneuse (16-17 mai 2011), Villetaneuse, EXPERICE, p. 37-43.

BRAGARD Romain, 2009, « Urbanité et sentiment de nature », thèse d'anthropologie sociale, Université Lumière Lyon 2, p. 253.

BRAGARD Romain, 2003, « L'événement paysager: Le vide au cœur du rituel », *Parcours anthropologiques*, 3, n° 3, p. 48-50.

BRAHY Rachel, THIBAUD Jean-Paul, TIXIER Nicolas et ZACCAÏ-REYNERS Nathalie, 2023, *L'enchantement qui revient*, Paris France Culture, éditions Hermann, 412 p.

BRAITO Angela et CITTON Yves (eds.), 2017, *Technologies de l'enchantement: Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion*, Grenoble, UGA Éditions, 384 p.

BRESSON Jonathan, 2021, « Aveux de faiblesse 2. Derrière la mise en scène de la recherche, les émotions » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, p. 191-203.

BROMBERGER Christian, 2002, *Passions ordinaires: football, jardinage, généalogie, concours de dictée...*, Paris, Hachette littératures, 544 p.

BROSSARD Baptiste, 2014, « La socialisation primaire aux émotions » in FERNANDEZ Fabrice, LEZE Samuel, HELENE Marche, *Les émotions. Une approche de la vie sociale*, Paris, Archives Contemporaines, 162 p.

BROWN Joel S, LAUNDRE John W et GURUNG Mahesh, 1999, « The Ecology Of Fear. Optimal foraging, game theory, and trophic interactions », *Journal of Mammalogy*, 1999, vol. 80.

BRUNET Lucas, 2020, « Face à l'angoisse écologique: stratégies émotionnelles et engagements épistémiques en sciences de l'environnement », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 38, p. 103-122.

BRUNET Lucas, 2016, « Faire l'expérience des « services écosystémiques »: Émotions et transformations du rapport aux espaces naturels », *Carnets de géographes*, n° 9.

BRUNET Lucas, ARPIN Isabelle et PELTOLA Taru, 2018, *La vie affective des services écosystémiques. Recherche, communication scientifique et protection de la nature*, Université Grenoble Alpes, 385 p.

BRYON-PORTET Céline, 2013, « Les rites de convivialité dans les escadrons de chasse de l'armée de l'air », *Communication et organisation. Revue scientifique francophone en Communication organisationnelle*, n° 44, p. 149-164.

BURGUET Delphine et DIDIER Pierrine, 2021, « Temporalités en crise au fil des saisons : une ethnographie participative de l'ordinaire et du domestique en temps confiné et reconfiné », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n° 34-35.

BURLINGAME Katherine, 2021, « Learning by feeling: excursions into the affective landscape », *Journal of Geography in Higher Education*, p. 1-13.

BURLLOT Fabrice, 2005, « Sport et identité d'entreprise. Vers une modification de l'imaginaire organisationnel: », *Staps*, no 69, n° 3, p. 73-92.

- BURSAUX Daniel, 2019, « De la carte de Cassini à la Géoplateforme de l'État », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, N° 94, n° 2, pp. 4-5.
- CAILLE Frédéric, 2015, « “ Si le soleil ne revenait pas ” ». Droit et perception de l'accidentologie des milieux de montagne », p. 15-23.
- CAILLOIS Roger, 2000, *Les jeux et les hommes: le masque et le vertige*, Paris, Gallimard, 374 p.
- CANDAU Joël, 2016, « L'anthropologie des odeurs : un état des lieux », *Bulletin d'études orientales*, n° 64, p. 43-61.
- CARNEVALI Barbara, 2016, « Aisthesis et estime sociale. Simmel et la dimension esthétique de la reconnaissance », *Terrains/Théories*, n° 4.
- CATELLIN Sylvie, 2004, « L'abduction: une pratique de la découverte scientifique et littéraire », *Hermès*, n° 39, n° 2, pp. 179-185.
- CAYOUILLE-REMBLIÈRE Joanie, LION Gaspard et RIVIÈRE Clément, 2019, « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace: Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus », *Sociétés contemporaines*, N°115, n° 3, pp. 5-31.
- CERCLET Denis, 2008, « Émotion et relation à autrui : dialogue interdisciplinaire autour des corps en mouvement », Acte du colloque pluridisciplinaire international *Fonction émancipatoire de la connaissance et construction sociale des émotions et des sentiments*, Paris, L'Harmattan, 11p.
- CERCLET Denis, BOISSIÈRE Thierry, BOUKALA Mouloud, BARAKAT Liliane Buccianti, FRANGUIADAKIS Spyros, TOHME-TABET Annie et ZAAROUR Rita, 2020, « Comment saisir et comprendre la marche en ville ? : Introduction à l'usage de l'eye tracker dans une rue de Beyrouth », *Parcours anthropologiques*, n° 15, pp. 127-162.
- CERTEAU Michel de, 1990, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 454 p.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, MARIE Michel, VIARD Jean et MARIE Michel, 1980, « Les usages urbains de l'espace rural: du moyen de production au lieu de récréation », *Revue Française de Sociologie*, vol. 21, n° 1, pp. 97-119.
- CHAMOIS Camille, 2022a, « Apprendre à parler à Dieu comme on apprend à goûter un vin... », *L'Homme*, 25 décembre 2022, n° 243-244, pp. 223-242.
- CHAMOIS Camille, 2022b, « De la division du travail perceptif », *Ateliers d'anthropologie*, 20 octobre 2022, n° 52.
- CHAMOIS Camille, 2020, « From “period eye” to “schemes of perception”: Bourdieu's implicit theory of perception », *International Journal of Arts*, 2020, vol. 1, n° 3, 9 p.
- CHAMOIS Camille, 2016, « Les enjeux épistémologiques de la notion d'Umwelt chez Jacob von Uexküll », 2016, in *Tétralogiques*, n°21, [En ligne], consulté le 14.02.24.
URL : <https://www.tetralogiques.fr/spip.php?article37>
- CHAMOIS Camille, DELUERMOZ Quentin et MAZUREL Hervé, 2023, « Sensibilités : entre histoire et anthropologie », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, n° 247-248, pp. 5-40.
- CHAMOIS Camille et LEMARIE Jérémy, 2020, « “Le brisement des vagues”.: Épistémologie des rapports à l'océan à partir du cas hawaïen », *Terrains/Théories*, n° 11.

- CHANTELOUP Laine, PERRIN-MALTERRE Clémence, DUPARC Antoine et LOISON Anne, 2015, « Construire l'interdisciplinarité dans les recherches sur l'environnement : la mise en œuvre d'un programme de recherche « sports de nature et faune sauvage » », *Sciences de la société*, n° 96.
- CHANVALLON Stéphanie, 2016, « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 24, n° 1, pp. 57-66.
- CHANVALLON Stéphanie, 2013, « Les relations humains/animaux: De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible », *Carnets de géographes*, n° 5.
- CHANVALLON Stéphanie et HEAS Stéphane, 2011, « L'Homme et la Nature : en quête/enquête sensible », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 19, n° 4, pp. 355-364.
- CHATEAURAYNAUD Francis, 1997, « Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques », *Réseaux*, vol. 15, n° 85, pp. 101-127.
- CHURCHILL Eton, 2022, « The education of attention in enskillment », *Journal of Pragmatics*, vol. 193, pp. 155-172.
- CICHELLI Vincenzo, 2016, « Comment enquête-t-on sur la socialisation cosmopolite ? », *Terrains/Théories*, n° 5.
- CLARK Nigel, 2022, « Planetary Cities: Fluid Rock Foundations of Civilization », *Theory, Culture & Society*, vol. 39, n° 2, pp. 177-196.
- CLARK Nigel, 2011, *Inhuman nature: sociable life on a dynamic planet*, Los Angeles ; London, SAGE, 245 p.
- CLARK Nigel, ENGELMANN Sasha, GRUPPUSO Paolo, INGOLD Tim, KRAUSE Franz, LUCAS Gavin, MEULEMANS Germain, SIMONETTI Cristián, SZERSZYNSKI Bronislaw et WATTS Laura, 2022, « A Solid Fluids Lexicon », *Theory, Culture & Society*, vol. 39, n° 2, pp. 197-210.
- CLARK Nigel et SZERSZYNSKI Bronislaw, 2021, *Planetary social thought: the anthropocene challenge to the social sciences*, Cambridge, Polity press, 256 p.
- CLAYTON Susan, COLLÉONY Agathe, CONVERSY Pauline, MACLOUF Etienne, MARTIN Léo, TORRES Ana-Cristina, TRUONG Minh-Xuan et PRÉVOT Anne-Caroline, 2017, « Transformation of Experience: Toward a New Relationship with Nature: New experiences of nature », *Conservation Letters*, vol. 10, n° 5, pp. 645-651.
- CLEC'H Pauline, 2020, « Socialisation juvénile en colonie de vacances: Entre renforcement et transformation de soi, les effets des colos sur les 12-16 ans », *INJEP analyses et synthèses*, n° 36, pp. 1-4.
- CLEMENT Fabrice, 2023, « Plus jamais ça...mais quand même. L'ultra-trail comme dispositif d'enchantement » dans *L'enchantement qui revient*, Paris France Culture, éditions Hermann (coll. « Colloques de Cerisy »), pp. 119-135.
- CLOT Yves, 1989, « L'autre illusion biographique », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 5.
- COCHOY Franck, 2004, « La captation des publics entre dispositifs et dispositions, ou le petit chaperon rouge revisité » in Franck Cochoy (ed.), *La captation des publics*, Presses universitaires du Midi, pp. 11-68.
- COENEN-HUTHER Jacques, 2006, « Compréhension sociologique et démarches typologiques », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, XLIV-135, pp. 195-205.

- COLLINS Loel et BRYMER Eric, 2018, « Understanding nature sports: a participant centred perspective and its implications for the design and facilitating of learning and performance », *Annals of Leisure Research*, 2018, vol. 23, n° 1, pp. 110-125.
- COLON Paul-Louis, 2013, *Ethnographier les sens*, Paris, Éd. Pétra, 337 p.
- CORBIN Alain, 2001, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 192 p.
- CORBIN Alain, 1995, *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 471 p.
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques et VIGARELLO Georges (eds.), 2005, *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 590 p.
- CORBIN Alain et MAZUREL Hervé., 2022, *Histoire des sensibilités*, Paris, PUF, 120 p.
- CORCUFF Philippe, 2011, « Le savant et le politique », *SociologieS*, 6 juillet 2011. [En ligne], consulté le 14.02.24.
URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3533>
- CORCUFF Philippe, LE BART Christian et DE SINGLY François (dir.), 2015, *L'individu aujourd'hui Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 400 p.
- CREAC'H Cécile et SEBILEAU Arnaud, 2004, « La formation des « habitus des navigateurs » » dans *Dispositions et pratiques sportives: débats actuels en sociologie du sport*, Paris, L'Harmattan, pp. 99-111.
- CRESWELL Robert, 2003, « Geste technique, fait social total. Le technique est-il dans le social ou face à lui ? », *Techniques & Culture. Revue semestrielle d'anthropologie des techniques*, 1 avril 2003, n° 40.
- CUEILLE Julien, 2023, « La suspension de l'incrédulité. Complots et pacte fictionnel », *Multitudes*, 2023, vol. 91, n° 2, pp. 97-103.
- CUIN Charles-Henry, 2001, « Émotions et rationalité dans la sociologie classique : les cas de Weber et Durkheim », *Revue européenne des sciences sociales*, XXXIX-120, pp. 77-100.
- CURTIN Susanna, 2005, « Nature, Wild Animals and Tourism: An Experiential View », *Journal of Ecotourism*, juin 2005, vol. 4, n° 1, p. 1-15.
- DALGALARRONDO Sébastien et FOURNIER Tristan, 2019, « Introduction. Les morales de l'optimisation ou les routes du soi », *Ethnologie française*, 2019, vol. 49, n° 4, pp. 639-651.
- DALLA BERNARDINA Sergio, 2002, « Pourquoi danser avec les loups ? », *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, 2002, vol. 30, n° 1, pp. 73-96.
- DARMON Muriel, 2019, « Analyser empiriquement un inobservable : comment « attrape-t-on » une disposition ? » : dans *Culture et Société*, Presses universitaires de Vincennes, pp. 107-137.
- DARMON Muriel, 2016, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 128 p.
- DARMON Muriel, 2010, « Des jeunesses singulières. Sociologie de l'ascétisme juvénile », *Agora débats/jeunesses*, 2010, vol. 56, n° 3, pp. 49-62.
- DARMON Muriel, 2008a, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, 2008, n° 82, n° 2, p. 149.
- DARMON Muriel, 2008b, « Déviances corporelles et classes sociales », pp. 145-167.

- DARMON Muriel, 2005, « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, vol. 58, n° 1, p. 98-112.
- DARMON Muriel, 2003, *Devenir anorexique: une approche sociologique*, Paris, Découverte, 528 p.
- DASSETTO Felice et LAHIRE Bernard, 2013, « À propos de l'ouvrage de Bernard Lahire, Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations et d'autres aspects de son œuvre », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 1 décembre 2013, vol. 44, n° 2, pp. 157-166.
- DASTON Lorraine, 2014, *L'économie morale des sciences modernes: jugements, émotions et valeurs*, Paris, La Découverte (coll. « Futurs antérieurs »), 126 p.
- DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick (eds.), 2007, *Emotional geographies*, London New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 258 p.
- DAVIDSON Richard J., SCHERER Klaus R. et GOLDSMITH H. Hill (eds.), 2009, *Handbook of affective sciences*, New York, Oxford University Press, 1224 p.
- DEBARBIEUX Bernard, 2014, « Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores », *L'Espace géographique*, vol. 43, n° 1, pp. 68-80.
- DEFRAITEUR Louis, MARPOT Stéphane et RAYMOND Léo, 2021, « Espace(s) et relations entre existant.e.s dans les Alpes françaises », *Cahiers de Recherche Sociologique*, n° 70, pp. 83-114.
- DEFRANCE Jacques, 2004, *Dispositions et pratiques sportives: débats actuels en sociologie du sport*, Paris, L'Harmattan, 397 p.
- DELEAGE Estelle, 2018, « Retour à la terre: entre promesses et contradictions », *Ecologie & politique*, vol. 57, n° 2, pp. 39-49.
- DELUERMOZ Quentin, DODMAN Thomas et MAZUREL Hervé (dir.), 2018, *Controverses sur l'émotion: neurosciences et sciences humaines*, 170 p.
- DELUERMOZ Quentin, FUREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé et OUALDI M'hamed, 2013, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, n° 47, pp. 155-189.
- DEMATTEIS Maurice et PENNEL Lucie, 2016, « 4. Théories neurobiologiques de l'addiction » dans *Traité d'addictologie*, Cachan, Lavoisier (coll. « Traités »), vol.2e éd., pp. 56-71.
- DEMAZIERE Didier, 2013, « Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues », *Sociologie*, 2013, vol. 4, n° 3, pp. 333-347.
- DESPRET Vinciane, 2016, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte, 284 p.
- DESPRET Vinciane, 2009, *Penser comme un rat*, Versailles, Éd. Quae, 96 p.
- DESPRET Vinciane, 2007, *Bêtes et hommes*, Paris, Gallimard, 157 p.
- DESPRET Vinciane, 2001, *Ces émotions qui nous fabriquent: ethnopsychologie de l'authenticité*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond, 360 p.
- DEVANNE A S, 2005, *Marcheurs en montagne et expérience de l'espace. Une analyse de la construction du rapport à l'espace, à travers la pratique de la marche dans les Pyrénées*, Thèse de Sciences de l'Environnement, ENGREF, 448 p.

- DEVEREUX George, 2012, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 474 p.
- DIENOT Josy et THEILLER Didier, 2019, « Introduction » dans *Les nouveaux loisirs sportifs en montagne : Les aventuriers du quotidien*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 9-24.
- DORE Antoine, 2015, « Attention aux loups ! », *Ethnologie française*, vol. 45, n° 1, pp. 45-54.
- DORE Antoine, 2011, « Le devenir politique des corps recomposés : la circulation des animaux dans l'espace public », *Sociologie et sociétés*, vol. 42, n° 2, pp. 181-204.
- DROUET Yann et LUCIANI Antoine, 2006, « À l'origine du ski français, le discours commun de l'Armée et du Club alpin français (1902-1907): », *Staps*, Vol. 71, n° 1, pp. 71-84.
- DUBEY Gérard et MORICOT Caroline, 2016, *Dans la peau d'un pilote de chasse: le spleen de l'homme-machine*, Paris, PUF, 240 p.
- DUPERREX M., 2022, « Élucider le trouble de la situation. L'enquête et son écologie selon John Dewey », *In Analysis*, vol. 6, n° 1, pp. 46-53.
- ENGELMANN Sasha et MCCORMACK Derek, 2021, « Elemental worlds: Specificities, exposures, alchemies », *Progress in Human Geography*, pp. 1-21.
- ESTEBANEZ Jean, GOUABAULT Emmanuel et MICHALON Jérôme, 2013, « « Où sont les animaux ? Vers une géographie humanimale » », *Carnets de géographes*, n° 5.
- FALARDEAU Isabelle, BOURDEAU Laurent et MARCOTTE Pascale, 2018, « Innovation et authenticité en tourisme. Points de rencontre », *Téoros : revue de recherche en tourisme*, vol. 37, n° 2.
- FASSIN Didier, 2018, *La vie: mode d'emploi critique*, Paris, Éditions du Seuil, 192 p.
- FASSIN Didier, 2009, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, n° 6, pp. 1235-1266.
- FAURE Sylvia et GOSSELIN Anne Sophie, 2008, « Apprendre par corps: le concept à l'épreuve de l'enquête empirique », *Regards sociologiques*, n° 35, pp. 27-36.
- FERNANDEZ Fabrice, LEZE Samuel et MARCHE Hélène, 2014, *Les émotions: une approche de la vie sociale*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 162 p.
- FISCHESSER Bernard, 2018, *La vie de la montagne*, Paris, Delachaux et Niestlé, 384 p.
- FLICHY Patrice, 2008, « Technique, usage et représentations », *Réseaux*, vol. 148-149, n° 2-3, p. 147-174.
- FOUCAULT Michel, 2004, « « Des espaces autres » », *Empan*, 2004, vol. 54, n° 2, p. 12-19.
- FOUQUET Thomas, 2022, *Hétérotopies montagnardes au Maroc ou, la « "montagne évasive" »*, rapport de recherche, IRD Dakar - CNRS, 24 p.
- FOURNIER Tristan et DALGALARRONDO Sébastien, 2022, « Introduction. Sociologie des promesses d'optimisation alimentaire » in FOURNIER Tristan et DALGALARRONDO Sébastien (dir.), *Promesses alimentaires*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 13-25.
- FUCHS Julien, 2020, *Le temps des jolies colonies de vacances: Au cœur de la construction d'un service public, 1944-1960*, Presses Universitaires du Septentrion, 413 p.

- FUCHS Julien et BROUGERE Gilles, 2021, « Les classes de découverte : un objet de recherche encore à découvrir », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 2021, vol. 54, n° 3, pp. 7-15.
- GALLINO VISMAN Sophie, 2016, « Marion Vicart, Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal », *Socio-anthropologie*, 2016, n° 34, p. 187-190.
- GALY Marie-Françoise et MENNESSON Christine, 2022, « Des hommes et des corps: Masculinités complices, le cas des professionnels du fitness », *SociologieS*, 22 février 2022.
- GARFINKEL Harold, 2009, *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, Presses universitaires de France, 473 p.
- GARREAU Lionel et BANDEIRA-DE-MELLO Rodrigo, 2008, « Possibilités et pièges liés à l'utilisation des logiciels dans le processus d'analyse au travers de la théorie enracinée », Conférence AIMS, Mai 2008, Sophia Antipolis, France.
- GEERTZ Clifford, 1998, « La description dense », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, traduit par André Mary, n° 6, pp. 73-105.
- GELL Alfred, 2017, « La technologie de l'enchantement et l'enchantement de la technologie » in BRAITO Angela et CITTON Yves (dir.), *Technologies de l'enchantement : Pour une histoire multidisciplinaire de l'illusion*, Grenoble, UGA Éditions, pp. 35-68.
- GHASARIAN Christian et ABELES Marc (dir.), 2002, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Colin, 248 p.
- GIBSON James Jerome, 2014, *Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Éd. Dehors, 528 p.
- GINELLI Ludovic, 2017, *Jeux de nature, natures en jeu, Science, Société et Culture*, 240 p.
- GINELLI Ludovic, CANDAU Jacqueline, GIRARD Sabine, HOUDART Marie, DELDREVE Valérie et NOUS Camille, 2020, « Écologisation des pratiques et territorialisation des activités : une introduction », *Développement durable et territoires*, Vol. 11, n°1.
- GIRAULT Camille et LASLAZ Lionel, 2018, « Penser l'espace montagnard dans la solitude », *Géographie et cultures*, n° 108, pp. 175-195.
- GOFFMAN Erving, 2013, *Asiles: études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Les Ed. de Minuit, 452 p.
- GOFFMAN Erving, 2009, *Les cadres de l'expérience*, Paris, de Minuit, 573 p.
- GOODWIN Charles, 2017, *Co-Operative Action*, Cambridge, Cambridge University Press, 550 p.
- GOODWIN Charles, 1994, « Professional Vision », *American Anthropologist*, 1994, vol. 96, n° 3, pp. 606-633.
- GOWLLAND Geoffrey, 2019, « The Sociality of Enskilment », *Ethnos*, 27 mai 2019, vol. 84, n° 3, pp. 508-524.
- GRASSENI Cristina (ed.), 2009, *Skilled Visions. Between Apprenticeship and Standards.*, New York, Berghahn Books, 277 p.
- GRIGNON Claude et GRIGNON Christiane, 1980, « Styles d'alimentation et goûts populaires », *Revue Française de Sociologie*, vol. 21, n° 4, pp. 531-569.

GRIMAUD Emmanuel et STAVRIANAKIS Anthony, 2021, « Le sublime bureaucratique », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, Hors-série, pp. 6-21.

GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul et AMPHOUX Pascal (eds.), 2001a, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, 217 p.

GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul et AMPHOUX Pascal (eds.), 2001b, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, 217 p.

GROSS James J., 2015, « Emotion Regulation: Current Status and Future Prospects », *Psychological Inquiry*, vol. 26, n° 1, pp. 1-26.

GROSS James J., 1999, « Emotion regulation: Past, present, future », *Cognition and Emotion*, vol. 13, n° 5, pp. 551-573.

GROSSETTI Michel, 2003, « Eléments de discussion pour une sociologie des bifurcations (contingences, événements, et niveaux d'action) », Conférence *Anticipation*, janvier 2003, France.

GROTH Stefan et KRAHN Yonca, 2017, « Sensing Athletes: Sensory Dimensions of Recreational Endurance Sports », *Journal of Ethnology and Folkloristics*, vol. 11, n° 2, p. 3-23.

GRUAS Léna, 2021, *Côtoyer les sommets, coexister avec l'animal sauvage. Contribution à la sociologie des pratiques sportives en milieu naturel*, Thèse de sociologie, Université Savoie Mont Blanc, 647 p.

GRUAS Léna et PERRIN-MALTERRE Clémence, 2019, « Omnivory and eclectism in outdoor sports participation, an indicator of environmental awareness? », Bø, Norway, University of South-Eastern Norway and EASS.

GRUAS Léna, PERRIN-MALTERRE Clémence et CHANTELOUP Laine, 2016, *Perceptions and behaviour of visitors. Sociological aspect of the study on man/wildlife interactions in winter sports activities.*, 5, [En ligne] consulté le 15.02.24.

URL : <https://hal-sde.archives-ouvertes.fr/hal-0175479>

GRUAS Léna, PERRIN-MALTERRE Clémence et LOISON Anne, 2020, « Aware or not aware? A literature review reveals the dearth of evidence on recreationists awareness of wildlife disturbance », *Wildlife Biology*, vol. 2020, n° 4.

GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, 2016, « Géographies, géographes et émotions », *Carnets de géographes*[En ligne] consulté le 15.02.24.

URL : <http://journals.openedition.org/cdg/605>

HABELT Leonie, KEMMLER Georg, DEFRANCESCO Michaela, SPANIER Bianca, HENNINGSEN Peter, HALLE Martin, SPERNER-UNTERWEGER Barbara et HÜFNER Katharina, 2022, « Why do we climb mountains? An exploration of features of behavioural addiction in mountaineering and the association with stress-related psychiatric disorders », *European Archives of Psychiatry and Clinical Neuroscience*.

HACHETTE Pauline, 2021, « Des espaces émotionnels cathartiques pour nos vies affectives », *Socio-anthropologie*, n° 44, pp. 85-105.

HACHETTE Pauline et HUËT Romain, 2021, « Turbulences. Dépense, énergie et intensification de la vie », *Socio-anthropologie*, n° 44, pp. 23-40.

HALLE Julie, VIGNAL Bénédicte et SOULE Bastien, 2016, « “L'innovation n'est pas un long fleuve tranquille”. Analyse sociotechnique de la trajectoire d'une innovation grand public : le bâton de randonnée automatique », *Annales des Mines - Gérer et comprendre*, 2016, vol. 123, n° 1, pp. 24-34.

- HALLOY Arnaud, 2022, « Des habitudes émotionnelles aux négociations affectives », *SociologieS*. [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 03 février 2023, consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/19953>
- HALLOY Arnaud et SERVAIS Véronique, 2013, « Divinités incarnées et dauphins télépathes:ethnographie de deux dispositifs d'enchantement » dans *Ethnographier les sens*, Paris, Éd. Pétra, pp. 257-304.
- HAPP Elisabeth, HOFMANN Verena et SCHNITZER Martin, 2021, « A look at the present and future: The power of emotions in the interplay between motivation, expectation and attitude in long-distance hikers », *Journal of Destination Marketing & Management*, vol. 19.
- HARAWAY Donna, 2019, *Manifeste des espèces compagnes: chiens, humains et autres partenaires*, Paris, Flamarion, 168 p.
- HARAWAY Donna Jeanne, 2020, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, les Éditions des Mondes à faire, 380 p.
- HARDING Sandra, 1995, « Strong objectivity: A response to the new objectivity question », *Synthese*, septembre 1995, vol. 104, n° 3, pp. 331-349.
- HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), 2021, *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Presse Universitaire Rennes., s.l., (coll. « Le Sens Social »), 297 p.
- HEATH Sean, 2022, « The quality of water: perception and senses of fluid movement », *The Senses and Society*, pp. 1-15.
- HEIMISDÓTTIR Þórhildur, SÆPÓRSDÓTTIR Anna Dóra et GÍSLADÓTTIR Guðrún, 2019, « The sublime attraction of active volcanoes: An exploration of tourists' experiences during a long-distance hiking route in Iceland », *Tourist Studies*, vol. 19, n° 2, pp. 258-275.
- HELMREICH Stefan, 2007, « An anthropologist underwater: Immersive soundscapes, submarine cyborgs, and transductive ethnography », *American Ethnologist*, vol. 34, n° 4, pp. 621-641.
- HETLAND Audun, 2022, « Feeling and Thinking about It Are Two Different Things: How to Capture Momentary Emotions of Extreme Sports in the Field », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, vol. 19, n° 3.
- HETLAND Audun, 2009, « Feeling the extreme: An exploratory study of experienced emotions during extreme sport », p. 154-180.
- HETLAND Audun, KJELSTRUP Eirik, MITTNER Matthias et VITTERSØ Joar, 2019, « The Thrill of Speedy Descents: A Pilot Study on Differences in Facially Expressed Online Emotions and Retrospective Measures of Emotions During a Downhill Mountain-Bike Descent », *Frontiers in Psychology*, 2019, vol. 10.
- HETLAND Audun, VITTERSØ Joar, OSCAR BØ WIE Simen, KJELSTRUP Eirik, MITTNER Matthias et DAHL Tove Irene, 2018, « Skiing and Thinking About It: Moment-to-Moment and Retrospective Analysis of Emotions in an Extreme Sport », *Frontiers in Psychology*, 2018, vol. 9.
- HIDRI NEYS Oumaya et BOHUON Anaïs, 2008, « Faire du sport pour être embauché ? Logiques et pratiques de recrutement du personnel commercial chez Décathlon », *Staps*, 2008, vol. 82, n° 4, pp. 57-70.
- HOCHSCHILD Arlie R., 2003, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, vol. 9, n° 1, pp. 19-49.

HOCHSCHILD Arlie Russell, 2017, *Le prix des sentiments: au coeur du travail émotionnel*, Paris, La Découverte, 235 p.

HOIBIAN Olivier, 2016, « L'œuvre des « caravanes scolaires » : un programme d'éducation globale à la périphérie de l'école républicaine (1874-1934) », *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, n° 195, pp. 25-36.

HOIBIAN Olivier, 2002, « Accidents de montagne et médiatisation » dans *Deux siècles d'alpinismes européens*, Paris, L'Harmattan, p. 311-333.

HOWES David, 2022, « The misperception of the environment: A critical evaluation of the work of Tim Ingold and an alternative guide to the use of the senses in anthropological theory », *Anthropological Theory*, vol. 22, n° 4, pp. 443-466.

HOWES David, 2011, « Reply to Tim Ingold: REPLY TO TIM INGOLD », *Social Anthropology*, vol. 19, n° 3, pp. 318-322.

HOWES David, 2010, « Response to Sarah Pink: THE FUTURE OF SENSORY ANTHROPOLOGY », *Social Anthropology*, vol. 18, n° 3, pp. 333-336.

HOWES David, 2003, « Les techniques des sens », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 14, n° 2, pp. 99-115.

HOYAUX André-Frédéric, 2016, « Corps en place, place du corps », *L'information géographique*, Vol. 80, n°2, 14 p.

HUGHES Everett Cherrington, 1996, *Le regard sociologique: essais choisis*, Paris, EHESS, 344 p.

HUMBERSTONE Barbara, 2011, « Embodiment and social and environmental action in nature-based sport: spiritual spaces », *Leisure Studies*, vol. 30, n° 4, pp. 495-512.

HUMBERSTONE Barbara et PRINCE Heather (eds.), 2020, *Research methods in outdoor studies*, New York Routledge, 351 p.

HUMBERSTONE Barbara, PRINCE Heather et HENDERSON Karla A. (eds.), 2016, *Routledge International Handbook of Outdoor Studies*, New York, Routledge, 529 p.

HUSTAK Carla et MYERS Natasha, 2020, *Le ravissement de Darwin: Le langage des plantes*, Paris, La Découverte, 83 p.

HUSTAK Carla et MYERS Natasha, 2012, « Involutionary Momentum: Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters », *differences*, vol. 23, n° 3, pp. 74-118.

ILLOUZ Eva, 2019, *Les marchandises émotionnelles: l'authenticité au temps du capitalisme*, Paris, Premier parallèle, 417 p.

INGOLD Tim, 2022, « Response to David Howes », *Journal of Material Culture*, 1 septembre 2022, vol. 27, n° 3, pp. 336-340.

INGOLD Tim, 2020, « On Breath and Breathing: A Concluding Comment », *Body & Society*, juin 2020, vol. 26, n° 2, pp. 158-167.

INGOLD Tim, 2018, *L'anthropologie comme éducation*, Presses Universitaires de Rennes., Rennes, 122 p.

INGOLD Tim, 2013, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 379 p.

- INGOLD Tim, 2011a, « Worlds of sense and sensing the world: a response to Sarah Pink and David Howes: WORLDS OF SENSE AND SENSING THE WORLD », *Social Anthropology*, août 2011, vol. 19, n° 3, pp. 313-317.
- INGOLD Tim, 2011b, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles]; Le Kremlin-Bicêtre, Zones sensibles ; Diff. les Belles lettres, 256 p.
- INGOLD Tim, 2011c, *Being alive: essays on movement, knowledge and description*, London New York, Routledge, 270 p.
- INGOLD Tim, 2010, « Footprints through the weather-world: walking, breathing, knowing », *Journal of Royal Anthropological Institute*, 2010, vol. 16, pp. 121-139.
- INGOLD Tim, 2007, « Earth, sky, wind, and weather », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, avril 2007, vol. 13, pp. S19-S38.
- INGOLD Tim, 2002, *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*, New York, Routledge, 460 p.
- INGOLD Tim et VERGUNST Jo Lee (eds.), 2008, *Ways of walking: ethnography and practice on foot*, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate (coll. « Anthropological studies of creativity and perception »), 205 p.
- JACOBS Maarten H., VASKE Jerry J., TEEL Tara L. et MANFREDO Michael J., 2018, « Human Dimensions of Wildlife » in STEG Linda et GROOT Judith I. M. de (eds.), *Environmental Psychology*, Chichester, John Wiley & Sons, pp. 85-94.
- JACOBS Maarten et VASKE Jerry J., 2019, « Understanding Emotions As Opportunities for and Barriers to Coexistence with Wildlife » in FRANK Beatrice, GLIKMAN Jenny A. et MARCHINI Silvio (eds.), *Human–Wildlife Interactions*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 65-84.
- JAEGER Nicolas, 1979, *Carnets de solitude*, Paris, Denoël.
- JOFFRE Pierre, 2020, « Quand les enquêtés sont aussi les «voisins» », *La réflexivité*, 2020, vol. 30, n° 1, pp. 63-88.
- JONAS Irène, 2007, « La photographie de famille au temps du numérique », *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, n° 7.
- JULIEN Marie-Pierre et ROSSELIN Céline, 2009, *Le sujet contre les objets, tout contre: ethnographies de cultures matérielles*, Paris, CTHS, 300 p.
- JULIEN Marie-Pierre et ROSSELIN Céline, 2005, *La culture matérielle*, Paris, La Découverte, 128 p.
- JULIEN Marie-Pierre, ROSSELIN Céline et WARNIER Jean-Pierre, 2006, « Le corps : matière à décrire »., *Corps*, 1 juin 2006, n° 1, n° 1, pp. 45-52.
- JUNOT Amandine, PAQUET Yvan et MARTIN-KRUMM Charles, 2017, « Passion for outdoor activities and environmental behaviors: A look at emotions related to passionate activities », *Journal of Environmental Psychology*, 1 novembre 2017, vol. 53, pp. 177-184.
- KALAORA Bernard, 2001, « À la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française*, 2001, vol. 31, n° 4, pp. 591-597.

- KANGAS Marjaana, VUOJÄRVI Hanna et SIKLANDER Pirkko, 2018, « Hiking in the wilderness: Interplay between teachers' and students' agencies in outdoor learning », *Education in the North*, 2018, vol. 25, n° 3, pp. 7-31.
- KAZIG Rainer et MASSON Damien, 2015, « L'ambiance comme concept de la géographie culturelle francophone: Défis et perspectives », *Géographie et cultures*, n° 93-94, p. 215-232.
- KELLERT Stephen R., 1985, « American Attitudes Toward and Knowledge of Animals: An Update » in FOX Michael W. et MICKLEY Linda D. (eds.), *Advances in Animal Welfare Science 1984*, Dordrecht, Springer Netherlands, pp. 177-213.
- KELTNER Dacher et HAIDT Jonathan, 2003, « Approaching awe, a moral, spiritual, and aesthetic emotion », *Cognition and Emotion*, vol. 17, n° 2, pp. 297-314.
- KOHN Eduardo, DELAPLACE Grégory et DESCOLA Philippe, 2017, *Comment pensent les forêts: vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones sensibles, 326 p.
- KREZIAK Dominique, BOURDEAU Philippe, JOYE Jean-François et REYNIER Véronique, 2022, *Le ski de randonnée brouille les pistes*, L'Argentière-La Bessée, Ed. du Fournel, 198 p.
- KRIEGER Sarah-Jane et GINELLI Ludovic, 2015, « Le kayak de mer: "Du besoin de nature"... à l'expérience écologique », *Nature et Récréation*, 2015, n° 2, p. 67-80.
- KÜHNE Olaf, 2019, *Landscape Theories: A Brief Introduction*, Wiesbaden, Springer Fachmedien Wiesbaden, 192 p.
- KURASHIMA Akira, 2021, « L'articulation de la peur dans l'ethnographie du tai chi » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, pp. 222-248.
- LA SOUDIERE Martin de, 2022, *Arpenter le paysage: poètes, géographes et montagnards*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 352 p.
- LA SOUDIERE Martin de, 2016, *Quartiers d'hiver: ethnologie d'une saison*, Paris, Creaphis éditions, 160 p.
- LA SOUDIERE Martin DE, 1990, « Les couleurs de la neige », *Ethnologie française*, 1990, vol. 20, n° 4, pp. 428-438.
- LA SOUDIERE Martin DE et TABEAUD Martine, 2009, « Chemins de neige. Texte à deux voix », *Ethnologie française*, vol. 39, n° 4, pp. 623-630/
- LACHENAL Louis, 2001, *Carnets du vertige*, Quatrième éd., Chamonix, Ed. Guérin, 379 p.
- LAHIRE Bernard, 2015, *Ceci n'est pas qu'un tableau - Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, 668 p.
- LAHIRE Bernard, 2011, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Fayard., Paris, 400 p.
- LAHIRE Bernard, 2010, « Dispositions et contextes d'action : le sport en question », *Movimento*, vol. 16, n° 04, pp. 11-29.
- LAHIRE Bernard, 2008, *La culture des individus: dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 777 p.

- LAHIRE Bernard, 2005a, *Portraits sociologiques: dispositions et variations individuelles*, Paris, Armand Colin (coll. « Collection essais & recherches »), 431 p.
- LAHIRE Bernard, 2005b, « Misère de la division du travail sociologique : le cas des pratiques culturelles adolescentes », *Education et sociétés*, 2005, vol. 16, n° 2, p. 129.
- LAHIRE Bernard (ed.), 2003, « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique » dans *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu: dettes et critiques*, Paris, La Découverte, pp. 121-152.
- LALLEMENT Emmanuelle et WINKIN Yves, 2015, « Quand l'anthropologie des mondes contemporains remonte le moral de l'anthropologie de la communication », *Communiquer. Revue de communication sociale et publique*, n° 13, p. 107-122.
- LAPLANTINE François, 2018, *Penser le sensible*, Paris, Pocket, 224p.
- LAPLANTINE François, 2009, *Sons, images, langage: anthropologie esthétique et subversion*, Paris, Beauchesne, 204 p.
- LAPLANTINE François, 2005, *Le social et le sensible: introduction à une anthropologie modale*, Paris, Tétraèdre , 220 p.
- LAPLANTINE François, 1998, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 128 p.
- LAPORTE Renaud, 2005, « Pratiques sportives et sociabilité », *Mathématiques et sciences humaines*, , n° 170, mis en ligne le 05 avril 2006, consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/msh/2967>
- LASLAZ Lionel, DUVAL Mélanie, GAUCHON Christophe, HERITIER Stéphane, CHANTELOUP Laine, PERRIN-MALTERRE Clémence, TOLLIS Claire et GIRAULT Camille, 2014, « L'objet emblématique Espaces Protégés : Jalons d'une réflexion collective sur les choix politiques de naturalité », Collection EDYTEM, p. 85.
- LASLAZ Lionel, ROBERT-KERIVEL Agathe, VIAL-PAILLER Chloé et NOUS Camille, 2023, « La fabrique de la protection », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 30 juin 2023, Vol.14, n°1.
- LATOUR Bruno, 2015, *Face à Gaïa: huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte : Les Empêcheurs de penser en rond, 398 p.
- LATOUR Bruno et LEMONIER Pierre (eds.), 1994, *De la préhistoire aux missiles balistiques: l'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, 344 p.
- LAUNDRÉ John W, HERNÁNDEZ Lucina et ALTENDORF Kelly B, 2001, « Wolves, elk, and bison: reestablishing the "landscape of fear" in Yellowstone National Park, U.S.A. », *Canadian Journal of Zoology*, vol. 79, n° 8, pp. 1401-1409.
- LE BOT Jean-Michel, 2013, « L'expérience subjective de la « nature » : réflexions méthodologiques », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 21, n° 1, p. 45-52.
- LE BRETON David, 2021a, *Anthropologie des émotions*, Paris, Payot, 352 p.
- LE BRETON David, 2021b, « Au corps de la recherche. Anthropologie des émotions » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, pp. 17-29.

- LE BRETON David, 2020, « Se remettre debout?: marcher pour se sentir vivant », *Empan*, 2020, n°118, n° 2, pp. 15-21.
- LE BRETON David, 2012, *Marcher: éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 176 p.
- LE BRETON David, 2005, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 280 p.
- LE BRETON David, 2000, *Eloge de la marche*, Paris, Métailié, 176 p.
- LE SCANFF Christine, 2002, « Motivations pour les sports de l'extrême » dans *Sports extrêmes, sportifs de l'extrême: la quête des limites*, Genève, Georg, pp. 60-70.
- LENCLUD Gérard, 1995, « Quand voir, c'est reconnaître », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 1, pp. 113-129.
- LEPILLE Romain, EVRARD Barbara, BUSSI Michel et FEMENIAS Damien, 2017, « Formes de marche et immersions dans la nature : ressourcements et dépaysements dans les forêts urbaines », *Loisir et Société / Society and Leisure*, 2 janvier 2017, vol. 40, n° 1, pp. 113-136.
- LEROI-GOURHAN André, 1945, *Milieu et techniques*, 1945, Albin Michel, 473 p.
- LEVY-GUILLAIN Rébecca, SPONTON Alix et WICKY Lucie, 2023, « L'intime au bout du fil. Enjeux méthodologiques de l'entretien biographique à distance: », *Revue française de sociologie*, Vol. 63, n° 2, p. 311-332.
- LEZE Samuel, 2022, « Communion », *SociologieS*, [En ligne], Grands résumés, mis en ligne le 15 décembre 2022, consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/19951>
- LIVET Pierre, 2009, « Émotions, rationalité, densité temporelle et manifestation de valeurs », *Revue européenne des sciences sociales*, XLVII-144, pp. 7-23.
- LOLOUM Tristan, 2018, « Faire de loisirs travail: les conditions sociales des reconversions professionnelles dans le tourisme », *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 41, n° 2, pp. 311-330.
- LORIMER Jamie, 2007, « Nonhuman Charisma », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 25, n° 5, pp. 911-932.
- LORIMER Jamie, HODGETTS Timothy et BARUA Maan, 2019, « Animals' atmospheres », *Progress in Human Geography*, février 2019, vol. 43, n° 1, pp. 26-45.
- LUHRMANN Tanya M., 2020, *Mind and spirit: a comparative theory*, Chichester, West Sussex, Wiley-Blackwell, 168 p.
- LUPTON Deborah, 2014, « Self-Tracking Modes: Reflexive Self-Monitoring and Data Practices », *SSRN Electronic Journal*, vol. 391, pp. 547-551.
- MAGNANON Sylvie, 2015, *Les botanistes: contribution à une ethnologie des passions naturalistes*, Paris, l'Harmattan, 164 p.
- MANCERON Vanessa, 2015, « "Avant que nature meure"... inventorier. Le cas des naturalistes amateurs en Angleterre », *Ethnologie française*, vol. 45, n° 1, pp. 31-43.
- MANFREDO Michael J., VASKE Jerry J., BROWN Perry J., DECKER Daniel J. et DUKE Esther A., 2009, *Wildlife and Society: The Science of Human Dimensions*, Washington, DC, Island Press, 368 p.

- MANUEL Roux, 2021, « Entre bricolage et contournement des règles. Constructions de carrières punk en espaces (in)formels d'apprentissage », *Interrogations*, n° 32 , [En ligne] consulté le 14.02.24.
URL : <https://www.revue-interrogations.org/Entre-bricolage-et-contournement>
- MARPOT Stéphane,CHANTELOUP Laine et PERRIN-MALTERRE Clémence, 2021, « Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises », *Projets de paysage*, n° 25.
- MARPOT Stéphane et SAVRE Camille, 2022, « Paired ski-touring and tandem-ethnography: An investigative account of a fortuitous methodology », *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 45, n° 2, p. 243-257.
- MASSENA-GOURC Geneviève, 1994, « Sur nos besoins de nature: l'exemple du Massif des Calanques », *Forêt Méditerranéenne*, vol. 15, n° 3, pp. 289-306.
- MATOS-WASEM Rafael, 2005, « Le bon air des Alpes dans le tourisme d'aujourd'hui et de demain : un capital symbolique à mettre en valeur et à préserver », *Revue de géographie alpine*, vol. 93, n° 1, pp. 97-104.
- MAUSNER Claudia, 2005, « Capturing the hike experience ob vudei: a new methodology for studying human transactions with nature », *Proceedings of the 2005 Northeastern Recreation Research Symposium*, pp. 168-176.
- MAUSS Marcel, 2008, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, 540 p.
- MAUSS Marcel, 2021, *Sociologie, psychologie, physiologie*, Paris, Quadrige/PUF, 290 p.
- MAUZ Isabelle, 2011, « Le renouveau des inventaires naturalistes au début du XXI^e siècle », *Quaderni. Communication, technologies, pouvoir*, n° 76, pp. 13-23.
- MAUZ Isabelle, 2005, *Gens, cornes et crocs*, Paris, Cemagref, 256 p.
- MAUZ Isabelle, 2002, « Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises », *Espaces et sociétés*, vol. 3, n° 110-111, pp. 129-146.
- MEGDICHE Cyrille, 2002, « Essai sur la notion de besoin », *Sociétés*, 2002, vol. 75, n° 1, pp. 85-90.
- MELCHIOR Jean-Philippe, 2021, « Les émotions, états de la conscience du sociologue. Retour d'expériences » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, pp.115-125.
- MEMMI, 2022, « Le tournant émotionnel en Sciences Sociales. Intérêts et limites », Colloque International *Culture et Émotion*, Lyon, France.
- MENNESSON Christine, 2004, « Être une femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, vol. 55, n° 3, pp. 69-90.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 2009, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 537 p.
- MERTON Robert K., 2016, « Le modèle de la sérendipité », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, traduit par Keda Black et traduit par Arnaud Saint-Martin, n° 24.
- MERTON Robert K., 1957, « The Role-Set: Problems in Sociological Theory », *The British Journal of Sociology*, vol. 8, n° 2, pp. 106-120.

MEULEMANS Germain, 2018, « Des hommes qui creusent: suivre le sol en pédologie » in MARIANI Léo, PLANCKE Catherine et SERVAIS Véronique (eds.), *(D)écrire les affects: perspectives et enjeux anthropologiques*, Paris, Éditions Pétra, pp. 299-325.

MICHALON Jérôme, 2023, « Épiphanies. Sociologie pragmatique et différence anthropozoologique », *Cahiers de Recherche Sociologique*, n° 70, pp. 15-46.

MICHALON Jérôme, 2019, « Le bien-être des animaux de compagnie: la remise en question d'une évidence? » in GILBERT Caroline, TITEUX Emmanuelle, MICHALON Jérôme, PIGNON Charly, POITTE Thierry, Rosaci Fabrice, *Livre blanc : le bien-être de l'animal de compagnie*, pp. 58-81.

MICHALON Jérôme, 2014, *Panser avec les animaux: sociologie du soin par le contact animalier*, Mines ParisTech, Paris, 360 p.

MICHALON Jérôme, DORE Antoine et MONDEME Chloé, 2016, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*, [En ligne] consulté le 14 février 2024.

URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/5329>

MICHEL Franck, 2004, *Désirs d'ailleurs: essai d'anthropologie des voyages*, Laval, Presses Université Laval, 378 p.

MILTON Kay, 2005, « Emotion (or Life, the Universe, Everything) », *The Australian Journal of Anthropology*, vol. 16, n° 2, pp. 198-211.

MILTON Kay, 2002, *Loving nature: towards an ecology of emotion*, London ; New York, Routledge, 182 p.

MOLINIER Pascale, 2011, « Le care à l'épreuve du travail : Vulnérabilités croisées et savoir-faire discrets » dans Patricia Paperman et Sandra Laugier (eds.), *Le souci des autres : Éthique et politique du care*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, pp. 339-357.

MOLLO Vanina et FALZON Pierre, 2004, « Auto- and allo-confrontation as tools for reflective activities », *Applied Ergonomics*, vol. 35, n° 6, pp. 531-540.

MOPAS Michael S. et HUYBREGTS Ekaterina, 2020, « Training by feel: wearable fitness-trackers, endurance athletes, and the sensing of data », *The Senses and Society*, vol. 15, n° 1, pp. 25-40.

MORALDO Delphine, 2021, *L'Esprit de l'alpinisme: Une sociologie de l'excellence, du XIXe siècle au début du XXIe siècle*, Paris, ENS Edition, 374 p.

MORALDO Delphine, 2017, *Les sommets de l'excellence. Sociologie de l'excellence en alpinisme, au Royaume-Uni et en France, du XIXe siècle à nos jours*, Thèse de sociologie, ENS Lyon, 756 p.

MORICOT Caroline et ROSSELIN-BAREILLE Céline, 2021, « Quand des hommes respirent sous l'eau et volent dans l'air: Entre cultures matérielles et incapacités naturelles », *Techniques & culture*, n° 75, pp. 136-149.

MOTTIAUX Aude, 2009, « À la poursuite du bonheur... par corps. L'engouement des « désert cupeurs » pour une pratique sportive » in BERTHON Salomé, CHATELAIN Sabine, OTTAVI Marie-Noëlle, WATHELET Oliveir (dir.), *Ethnologie des gens heureux*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 59-70

MUNET Coralie, 2008, « Vivre avec des animaux « à problème ». Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises », *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine*, vol. 96, n° 3, pp. 55-64.

- MOUNET Jean-Pierre, PERRIN-MALTERRE Clémence et RECH Yohann, 2012, « Analyser les sports de nature: de l'ordre local au réseau » in QUIDU Mathieu, *Les sciences du sport face aux renouvellements théoriques contemporains*, Paris, L'Harmattan. 402 p.
- MUIR John, 2020, *Préserver les solitudes*, PUF., Paris, 112 p.
- MYERS Natasha, 2015, « Conversations on Plant Sensing », *NatureCulture*, pp.35-66.
- NAL Emmanuel, 2015, « Les hétérotopies, enjeux et rôles des espaces autres pour l'éducation et la formation », *Recherches & éducatives*, n° 14, pp. 147-161.
- NIEL Aurélien et SIROST Olivier, 2008, « Pratiques sportives et mises en paysage (Alpes, Calanques marseillaises) », *Études rurales*, n° 181, pp. 181-202.
- NIZARD Caroline, 2020, *Entre encouragements et déconvenues: récit d'un parcours dans l'interdisciplinarité*, UNIL.
- NIZET Jean et RIGAUX Nathalie, « La sociologie de Erving Goffman », Paris, La Découverte, 128 p.
- NOURRIT Déborah et ROSSELIN-BAREILLE Céline, 2017, « Incorporer des objets », *Socio-anthropologie*, n° 35, pp. 93-110.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, n° 1, pp. 71-109.
- ORIVAL Tony, 2020, « Comment se fait l'incorporation ? Brèves considérations », *SociologieS*, [En ligne] consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/14599>
- OXLEY Rebecca et RUSSELL Andrew, 2020, « Interdisciplinary Perspectives on Breath, Body and World », *Body & Society*, vol. 26, n° 2, p. 3-29.
- PAPINOT Christian, 2013, « Erreurs, biais, perturbations de l'observateur et autres « mauvais génies » des sciences sociales », *SociologieS*, [En ligne] consulté le 15 février 2024.
URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/4534>
- PARLEBAS Pierre, 1999, *Jeux, sports et sociétés: lexique de praxéologie motrice*, Paris, INSEP, 469 p.
- PASSERON Jean-Claude, 1994, « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXXII, 98, pp. 19-20.
- PATERSON Mark, 2009, « Haptic geographies: ethnography, haptic knowledges and sensuous dispositions », *Progress in Human Geography*, vol. 33, n° 6, pp. 766-788.
- PERERA Eric et BELDAME Yann, 2021, « Le Je des émotions in situ. Chuter en handiski et rendre visible l'ordre social » in HEAS Stéphane et ZANNA Omar (eds.), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Rennes, Presse Universitaire Rennes, pp. 141-155
- PERRIN-MALTERRE Clémence, 2019a, « Perceptions et usages du milieu montagnard en ski de randonnée », Bordeaux, France.
- PERRIN-MALTERRE Clémence, 2019b, « Perceptions et usages du milieu montagnard en ski de randonnée », *Xe congrès international de la Société de Sociologie du Sport de Langue Française; 3SLF*.

- PERRIN-MALTERRE Clémence et CHANTELOUP Laine, 2018, « Randonner à ski et en raquettes dans les Hautes-Bauges (Savoie-France) : étude des modalités de pratiques sportives et des formes d'expérience de la nature », *Revue de géographie alpine*, vol. 4, n° 106.
- PERRIN-MALTERRE Clémence et CHANTELOUP Laine, 2017, « Le milieu montagnard, entre espace de pratiques sportives et territoire animal: le regard des pratiquants », *Historiens et Géographes*, n° 439.
- PERRIN-MALTERRE Clémence et CHANTELOUP Laine, 2014, « Sport de nature et faune sauvage: entre consommation de la montagne et rencontre au sommet », Colloque *Relations anthropo-zoologiques*, Université Joseph Fourier, Juillet 2014, Grenoble, France.
- PERRIN-MALTERRE Clémence, CHANTELOUP Laine et GRUAS Léna, 2019, « Outdoor Recreation in a Regional Park: types of hikers, ski tourers and snowshoers in the Hautes-Bauges (Savoie, France) », *Annals of Leisure Research*, pp. 1-19.
- PERRIN-MALTERRE Clémence, CHANTELOUP Laine et GRUAS Léna, 2017, « Nouveaux usages récréatifs en moyenne montagne et impacts sur la faune sauvage emblématique », Congrès *La Montagne, territoire d'innovation*, LabEx ITEM, Grenoble, France.
- PERRIN-MALTERRE Clémence, CHANTELOUP Laine et GRUAS Léna, 2016, « Le ski de randonnée : vers un élargissement du recrutement social des pratiquants ? », XXe Congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française, Juillet 2016, Montréal, Canada.
- PERRIN-MALTERRE Clémence et GRUAS Léna, 2019, « Catégoriser les pratiquants de sports de montagne : l'exemple du ski de randonnée », Aix-en-Provence, France, Aix-Marseille Université and Association Française de Sociologie.
- PHARO Patrick, 2010, « Sociologie cognitive et morale de l'addiction », *Revue française de sociologie*, vol. 51, n° 4, pp. 692-719.
- PICCAND Marc, 2005, « Le corps comme « perception du paysage » : quelques repères historiques sur la question des effets psychophysiologiques de l'altitude (1870-1930) », *Revue de géographie alpine*, 2005, vol. 93, n° 1, pp. 81-88.
- PIETTE Albert, 2008, « L'anthropologie existentielle: présence, coprésence et leurs détails », *Anthrocom*, Vol. 4, n°2, pp.99-103
- PILLON Thierry, 2012, *Le corps à l'ouvrage*, Paris, Stock, 196 p.
- PINK Sarah, 2010, « The future of sensory anthropology/the anthropology of the senses: THE FUTURE OF SENSORY ANTHROPOLOGY », *Social Anthropology*, vol. 18, n° 3, p. 331-333.
- POCIELLO Christian, 1999, *Sports et sciences sociales: histoire, sociologie et prospective*, Paris, Vigot, 223 p.
- POCIELLO Christian, 1981, *Sports et société: approche socio-culturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 377 p.
- PRÓCHNIAK Piotr, 2022, « Profiles of Wellbeing in Soft and Hard Mountain Hikers », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, vol. 19, n° 12.
- PRONOVOST Gilles, 2014, « Sociologie du loisir, sociologie du temps », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n° 20.
- QUERE Louis, 2022, « Pour une analyse fonctionnelle des émotions », *SociologieS*, [En ligne] consulté le 14.02.24.

URL: <http://journals.openedition.org/sociologies/19817>

QUERE Louis, 2021, *La fabrique des émotions*, Paris, PUF, 384 p.

RABBIOSI Chiara, 2021, « Performing a walking holiday: Routing, immersing and co-dwelling », *Tourist Studies*, Vol. 21, n° 3, 20 p.

RAINEAU Laurence, 2021, « Regard socio-anthropologique sur la géologie de terrain en sciences de la Terre », *Natures Sciences Sociétés*, 10 p.

RAVENEAU Gilles, 2011, « Suer: Traitements matériels et symboliques de la transpiration », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 1, pp. 49-57

RAVENEAU Gilles, 2006a, « La plongée sous-marine, entre neutralisation du risque et affirmation de la sécurité », *Ethnologie française*, Vol. 36, n° 4, pp. 613-623.

RAVENEAU Gilles, 2006b, « Prises de risque sportives : représentations et constructions sociales », *Ethnologie française*, vol. 36, n° 4, pp. 581-590.

RAVENEAU Olivier Sirost Et Gilles, 2011, « L'abri de loisirs : un territoire de recherches » in RAVENEAU Gilles et SIROST Olivier (eds.), *Anthropologie des abris de loisirs*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, pp. 309-320.

REDDY William Matthew, 2019, *La traversée des sentiments: un cadre pour l'histoire des émotions, 1700-1850*, Dijon, les Presses du réel, 544 p.

REMAUD Olivier, 2023, *Quand les montagnes dansent*, Arles, Actes Sud Editions, 240 p.

REMY Catherine, 2016, « Agir avec l'animal. Pour une approche ethnographique des relations hybrides », *L'Année sociologique*, vol. 66, n° 2, pp. 299-318.

RENNESSON Stéphane et VALLARD Annabel, 2021a, « Explorer nos terrestriétés en milieux-limites », *Techniques & culture*, n° 75, pp. 10-35.

RIPPLE William J., ESTES James A., SCHMITZ Oswald J., CONSTANT Vanessa, KAYLOR Matthew J., LENZ Adam, MOTLEY Jennifer L., SELF Katharine E., TAYLOR David S. et WOLF Christopher, 2016, « What is a Trophic Cascade? », *Trends in Ecology & Evolution* vol. 31, n° 11, pp. 842-849.

RIX Géraldine, RECOPE Michel et LIEVRE Pascal, 2005, « Étude anthropologique des orateurs des expéditeurs polaires à ski. Une approche du corps agissant et vécu » dans *Le corps de l'alpin: perceptions, représentations, modifications*, Gap, Éd. des Hautes-Alpes.

RIX-LIEVRE Géraldine, 2010, « Différents modes de confrontation à des traces de sa propre activité: Vers une confrontation à une perspective subjective située », *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol 4, 2, n° 2, p. 358-379.

ROBERT Jeanne-Martine, 2021, *Faire avec, faire milieu : Contribution à une anthropologie de la vie à partir de l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales*, Thèse en anthropologie sociale, Université Lumière Lyon 2.

RONSIN Gaëlle, 2018, « Composer des relations entre “science” et “gestion de la nature” : ethnographie des frontières, casquettes et controverses dans les conseils scientifiques », thèse de sociologie, Université Grenoble Alpes, 607 p.

ROSENWEIN Barbara H., 2006, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de civilisation médiévale*, traduit par Marie-Hélène Debiès et traduit par Catalina Dejois, vol. 49, n° 193, p. 33-48.

ROSSELIN Céline, LALO Elodie et NOURRIT Déborah, « Prendre, Apprendre et Comprendre. Mains et matières à travailler chez les scaphandriers », n°31. [En ligne] consulté le 15 février 2024.
URL: <https://www.ethnographiques.org/2015/Rosselin-Lalo-Nourrit>

ROSSELIN-BAREILLE Céline, 2017, « Matières à former-conformer-transformer », *Socio-anthropologie*, 8 juin 2017, n° 35, pp. 9-22.

ROULT Romain, ADJIZIAN Jean-Marc et AUGER Denis, 2016, « Sense of Place in Tourism and Leisure: the Case of Touring Skiers in Quebec - Recherche Google », *Almatourism - Journal of Tourism, Culture and Territorial Development*, vol. 7, n° 13, pp. 79-93.

ROUTIER Guillaume, LEFEVRE Brice, AUBEL Olivier et MICHOT Thierry, 2018, « Sports et loisirs de nature en France. Points de repères et chiffres clés issus du baromètre sport 2018 », Pole Ressources National Sports de Nature, 25 p.

SAYEUX Anne-Sophie, 2010, « Les paysages vagues », *Sociétés*, n° 109, n° 3, pp. 91-103.

SCHILDER Paul, 2017, « L'image du corps », *Socio-anthropologie* n° 35, pp. 159-168.

SCHIRRER Mary, 2015, *S'immerger en apnée: cultures motrices et symbolismes aquatiques*, Paris, l'Harmattan, 312 p.

SCHWARTZ Olivier, PARADEISE Catherine, DEMAZIERE Didier et DUBAR Claude, 1999, « Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion », *Sociologie du Travail*, vol. 41, n° 4, pp. 453-479.

SERRES Michel, 1974, *La traduction*, Nachdruck., Paris, Éd. de Minuit, 267 p.

SIROST Olivier, 2009, « La vie au grand air ou l'invention occidentale des milieux récréatifs » dans *La vie au grand air. Aventures du corps et évasion vers la nature*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, pp. 7-44.

SIROTA Régine, 2004, « Le gâteau d'anniversaire. De la célébration de l'enfant à son inscription sociale », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 55, n° 1, p. 53-66.

SMITH Mick, 2013, « Earthly passion(s): Essays towards an emotional ecology », *Emotion, Space and Societ*, vol. 6, p. 1-3.

SMITH Mick, 2009, *Emotion, Place and Culture*, London, New York, Routledge, 336 p.

SOULE Bastien, 2022, « Promouvoir les applications mobiles de sport et d'activité physique : des promesses d'empowerment teintées d'enjeux stratégiques », *tic&société* Vol. 15, N° 2-3, pp. 69-100.

SOULE Bastien et VIGNAL Bénédicte, 2021, « L'allègement du matériel dans les sports de nature : un exemple d'innovation par retrait », *Staps*, vol. 134, n° 4, pp. 35-55.

SPARKES Arthur C., 2000, « Autoethnography and Narratives of Self: Reflections on Criteria in Action », *Sociology of Sport Journal*, vol. 17, n° 1, p. 21-43.

STEPANOFF Charles, 2021a, *L'animal et la mort: chasses, modernité et crise du sauvage*, Paris, La Découverte, 384 p.

STEVENSON Nancy et FARRELL Helen, 2018, « Taking a hike: exploring leisure walkers embodied experiences », *Social & Cultural Geography*, 19 mai 2018, vol. 19, n° 4, pp. 429-447.

- SUCHET André, 2011, « La sportivisation des pratiques, dites, nouvelles », *Aspects Sociologiques*, 2011, vol. 18, n° 1.
- SUCHET André et TUPPEN John, 2014, « Pratiques fun, aventures sportives et sports de nature : Trois moments dans l'évolution des dynamiques sportives de nature en France (1970-2010) » in BOUNEAU Christine, CALLEDE Jean-Paul et SABATIER Fabien (eds.), *Sport, nature et développement durable : Une question de génération ?*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 388-406.
- TCHERKASSOF Anna et FRIJDA Nico H., 2014, « Les émotions : une conception relationnelle », *L'Année psychologique*, vol. 114, n° 03, pp. 501-535.
- THIBAUD Jean-Paul, 2018a, « Les puissances d'imprégnation de l'ambiance », *Communications*, 2018, vol. 1, n° 102, pp.67-79.
- THIBAUD Jean-Paul, 2018b, « Vers une climatologie du littoral. Une ethnographie sensible au milieu ambiant », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 18, n°3 ; [En ligne] consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/vertigo/23018>
- THIBAUD Jean-Paul, 2013, « Donner le ton aux territoires » in COLON Paul-Louis, *Ethnographier les sens*, Paris, Éd. Pétra, 337 p.
- THIBAUD Jean-Paul, 2002a, « L'horizon des ambiances urbaines », *Communications*, vol. 73, n° 1, p. 185-201.
- THIBAUD Jean-Paul, 2001, « Une approche des ambiances urbaines » in GROSJEAN Michèle, THIBAUD Jean-Paul et AMPHOUX Pascal (eds.), 2001b, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, 217 p.
- THIRCUIR Solenn, 2021, « Quand les crises intimes résonnent avec le social. Socialisations alimentaires et trajectoires crudivores », *Anthropologie & Santé. Revue internationale francophone d'anthropologie de la santé*, n° 22.
- THIRCUIR Solenn, 2020, *Les carrières crudivores: un révélateur du régime d'autonomie des individus*, Paris, EHESS, 472 p.
- THOITS Peggy A, 1989, « The Sociology of Emotions », *Annual Review of Sociology*, vol.15, pp. 317-342.
- TONER John, ALLEN-COLLINSON Jacquelyn, JACKMAN Patricia C., JONES Luke et ADDRISON Joe, 2023, « 'I like to run to feel': embodiment and wearable mobile tracking devices in distance running », *Qualitative Research in Sport, Exercise and Health*, vol. 15, n° 6, p. 805-818.
- TSING Anna Lowenhaupt, 2017, *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, les Empêcheurs de penser en rond-la Découverte, 429 p.
- TUAN Yi-Fu, 2006, *Espace et lieu: la perspective de l'expérience*, Lausanne, Infolio, 219 p.
- TUAN Yi-Fu, 2013, « Landscapes of Fear », Chicago, University of Minnesota Press, 272 p.
- TULUMELLO Simone, 2020, « Landscapes of Fear » in KOBAYASHI Audrey (dir.), *International Encyclopedia of Human Geography*, vol. 8, Amsterdam, Elsevier, pp. 127-130.
- TURCOT Laurent, 2016, *Sports et loisirs: une histoire des origines à nos jours*, Paris, Gallimard, 680 p.
- TURNBULL Jonathon, PLATT Ben et SEARLE Adam, 2022, « For a new weird geography », *Progress in Human Geography*, vol. 46, n°5, p. 1207-1231.

- TURNER Jonathan H. et STETS Jan E., 2006, « Sociological Theories of Human Emotions », *Annual Review of Sociology*, août 2006, vol. 32, n° 1, p. 25-52.
- UHL Magali et KHALSI Khalil, 2021, « Introduction: Les autres qu’humains. Explorations en humanités environnementales », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 70, pp. 7-14.
- URBAIN Jean-Didier, 2008, *Paradis verts: désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Éd. Payot & Rivages, 392 p.
- URRY John, 2009, *The tourist gaze, 2.0*, Los Angeles, Sage, pp. 77-83.
- URRY John, 2007, « The place of Emotions within Place » in DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick (eds.), *Emotional geographies*, London New York, Routledge, pp.1-7.
- URRY John et LARSEN Jonas, 2011, *The tourist gaze 3.0*, Los Angeles, Calif. London New Delhi Singapore Washington DC, SAGE (coll. « Theory, culture & society »), 282 p.
- VAILLANCOURT Yves, 2018, *Sur le sentiment océanique*, Laval, Presses de l’Université Laval, 66 p.
- VAJ Daniela, 2005, « La géographie médicale et l’immunité phtisique des altitudes : aux sources d’une hypothèse thérapeutique », *Revue de géographie alpine*, vol. 93, n° 1, pp. 21-33.
- VALDESOLO Piercarlo et GRAHAM Jesse, 2014, « Awe, Uncertainty, and Agency Detection », *Psychological Science*, vol. 25, n° 1, pp. 170-178.
- VERGOPOULOS Hécaté, 2016, « L’expérience touristique : une expérience des cadres de l’expérience touristique ? », *Via*, n° 10, [En ligne], consulté le 15 février 2024.
URL : <http://journals.openedition.org/viatourism/1347>
- VIDAL Bertrand, 2016, « Into the Wild. L’imaginaire de la subculture survivaliste et prepper », *Azimuts*, n° 43, pp. 45-56.
- VIGARELLO Georges, 2022, *Une histoire des lointains: entre réel et imaginaire*, Paris, Seuil, 216 p.
- VITTERSØ Joar, PREBENSEN Nina K., HETLAND Audun et DAHL Tove, 2017, « The Emotional Traveler: Happiness and Engagement as Predictors of Behavioral Intentions Among Tourists in Northern Norway » in CHEN Joseph S., *Advances in Hospitality and Leisure*, Bingley, Emerald Publishing Limited, vol.13, pp. 3-16.
- WACQUANT Loïc, 2015, « Pour une sociologie de chair et de sang », *Terrains & Travaux*, 2015, vol. 1, n° 26, p. 239-256.
- WACQUANT Loïc J. D., 2002, *Corps et âme: carnets ethnographiques d’un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, 304 p..
- WARNIER Jean-Pierre, 2009, « Les technologies du sujet: Une approche ethno-philosophique », *Techniques & culture*, n° 52-53, pp. 148-167.
- WARNIER Jean-Pierre, 1999, *Construire la culture matérielle: l’homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, Presses universitaires de France, 176 p.
- WILLIAMS Daniel R., PATTERSON Michael E., ROGGENBUCK Joseph W. et WATSON Alan E., 1992, « Beyond the commodity metaphor: Examining emotional and symbolic attachment to place », *Leisure Sciences*, vol. 14, n° 1, pp. 29-46.

WINKIN Yves, 2020, « Le touriste et son double. Éléments pour une anthropologie de l'enchantement » in OSSMAN Susan (ed.), *Miroirs maghrébins : Itinéraires de soi et paysages de rencontre*, Paris, CNRS Éditions, p. 133-143.

WYLIE John, 2002, « An essay on ascending Glastonbury Tor », *Geoforum*, vol. 33, n° 4, pp. 441-454.

ZOLELIO Emmanuelle, 2021, « Les coûts différés de la surenchère: les dispositions sociales et corporelles des femmes-chirurgien·nes à l'épreuve du temps » in FLEURIEL Sébastien, GOUBET Jean-François, MIERZEJEWSKI Stéphan, SCHOTTE Manuel et FAURE Sylvia (eds.), *Ce qu'incorporer veut dire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp. 149-171.

ZWART Ryan et EWERT Alan, 2022, « Human Health and Outdoor Adventure Recreation: Perceived Health Outcomes », *Forests*, vol. 13, n° 6, 17 p.

Table des figures

Figures

| | |
|--|-----|
| figure 1.1 : contemplation au point du jour, le 11.09.21, refuge du charbon | 28 |
| figure 1.2 : schémas synthétiques des caractéristiques inférées aux émotions et aux expériences émotionnelles dans les travaux des human dimensions of wildlife | 42 |
| figure 1.3 : issue de (gruas, 2021 : 53): deux conceptualisations des attitudes et des valeurs vis-à-vis de la faune | 42 |
| figure 3.1 : synthèse des modes de sollicitations et des relations d'enquête | 87 |
| figure 4.1 : leçons de secourisme en club alpin, risques et bonnes conduites, 15.01.23, en dessous du sommet de la Quarlie (2322 m) | 140 |
| figure 4.2 : (a) prise de vue sur le refuge du charbon avec la montagne éponyme en arrière-plan ; (b) plan large sur la combe du charbon et le chemin menant au refuge, le 11.09.21, massif des bauges. | 157 |
| figure 4.3 : prises de vue photographiques de différentes espèces végétales commentées en randonnées, 28.06.22, Villard d'Arène, massif des écrins, Hautes-Alpes. (a)arnica chamissonis, (b) dryas octopetala, (c) alchemilla alpina, (d) myrrhis odorata..... | 166 |
| figure 6.1 : techniques du corps, imitations et ajustements. Ascension jusqu'au col du sabot (2100m) depuis vaujany, le 20.03.21. | 197 |
| figure 6.2 : doutes, attention et affordances. Ascension de la pointe de la Galoppaz, massif des bauges, le 24.01.21. | 198 |
| figure 6.3 : « fiche technique » descriptive des propriétés d'un vêtement technique vendu par l'enseigne Décathlon©..... | 209 |
| figure 6.4 : David Becker, "membre de la tribu" des collants pipettes, pratiquant de ski alpinisme et ultra-trail..... | 210 |
| figure 6.5 : capture d'écran d'une image au format story sur Instagram, source anonyme..... | 213 |
| figure 7.1 : douce ascension jusqu'au plan des limaces | 235 |
| figure 7.2 : pause contemplative avant l'arrivée au sommet | 237 |
| figure 7.3 : (a) prise de vue par Patrick depuis le mont de la coche. À gauche, l'Arcalod (2070 m) ; (b) prise de vue de Stéphane sur le Mont Blanc en arrière-plan (4805 m)..... | 240 |
| figure 7.4 : photo de Patrick : point de vue sur le mont de la coche après avoir traversé le pierrier. ce dernier est strié de la sente que nous peinons à apercevoir en contrebas. | 244 |
| figure 7.5 : prise de vue centrée sur Patrick qui effectue un rappel improvisé..... | 246 |
| figure 7.6 : trouver ski à son pied. avant même note départ, Paola (seconde personne en partant de la droite) rencontre quelques difficultés avec les fixations de ses skis. Robin et Julien à sa gauche se succèdent pour procéder à des réglages de dernières minutes..... | 250 |

| | |
|--|-----|
| figure 7.7 : joie contemplative et expression des émotions. Photographie prise par robin au col du sabot (2100 m), massif des grandes rousses. | 251 |
| figure 7.8 : (a) prise de vue sur les talwegs orientée vers le sud ; (b) photographie prise par Patrick sur le lit du ruisseau des Farnets..... | 254 |
| figure 7.9 : retour au plancher des vaches. ce cliché photographique est pris par Patrick qui explique vouloir garder une trace des sentes qui traversent le ruisseau de part en part, formées par les passages répétés du bétail..... | 255 |
| figure 7.10 : l'enquêteur enquête. Absorbé dans sa tentative de localiser leur point de chute, plus par jeu que par nécessité, Patrick, l'enquête en profite pour prendre en photographie l'ethnographe avec son téléphone mobile..... | 256 |
| figure 8.1 : le rôle de l'abduction entre perception et action..... | 268 |
| figure 8.2 : une trace ascendante de ski de randonnée (source : Camille Savre)..... | 270 |
| figure 8.3 : à l'arrière-plan, l'entrelacs de traces de ski de randonnée à la descente (source : Camille savre..... | 272 |
| figure 9.1: ski alpinisme et ski de randonnée, des spatialités antagonistes pour des conceptions morales divergentes ?..... | 279 |
| figure 9.2 : le bon chemin, la bonne conduite et une signalétique invisible..... | 280 |
| figure 9.3 : refuges sous différents points de vue..... | 281 |
| figure 9.4 : les coulisses du spectacle de pleine nature. sommet du Semnoz (1699 m), massif des bauges, le 25.08.20..... | 283 |
| figure 9.5 : modèle de rando-système et ensemble des acteur-ices impliquées issue de la thèse de Luc Florent (2007 : 436)..... | 288 |
| figure 9.6 : représentation schématique du processus d'enchantement en jeu dans les pratiques d'ARS de montagne observées..... | 294 |
| figure 9.7 : (r)éveil dispositionnel et attentionnel activés par l'attraction du dispositif d'enchantement..... | 295 |
| figure 9.8 : la catalyse de l'enchantement comme processus de formation des prises (affordances) affectives et émotionnelles..... | 297 |
| figure 9.9 : processus affectif et perceptif en jeu dans l'expérience enchantée..... | 300 |
| figure 9.10 : différentes nuances d'enchantement et leurs dispositifs..... | 301 |
| figure 9.11 : mise en sens de l'expérience enchantée et incorporation des dispositions..... | 304 |
| figure 9.12 : l'attente et le désir de reproduction de l'expérience enchantée de montagne..... | 306 |
| figure 10.1 : itinéraires des deux randonnées ethnographiées (google earth© ; réalisation : Lise Marchal)..... | 323 |
| figure 10.2 : prise de vue de l'arrête qui s'étend depuis la pointe de banc plat et la dent des portes. le mont trélod culmine à l'horizon. | 326 |

| | |
|---|-----|
| figure 10.3 : (a) prise de vue envoyée aux enquêtées de la première randonnée ; (b) brume et stalactite au pied de la dent des portes..... | 330 |
| figure 10.4 : itinéraire de la randonnée réalisée en compagnie de Killian, le 19.10.20, massif des bauges (google earth© ; réalisation : Lise Marchal) | 333 |
| figure 11.1 : troublants bouquetins, diga pantano d’avio, edolo, Italie, 29.07.21. | 343 |
| figure 11.2 : surprise partagée, 27.07.22, tour des glaciers, Vanoise | 344 |
| figure 11.3 : regards photographiques croisés sur une fourmilière grouillante s’éveillant sous la chaleur précoce de cette fin de mois de février, le 25.02.21, Mont Peney, bauges..... | 346 |
| figure 11.4 : à proximité du refuge de la combe, un cheval s’apprête à se ruer sur les randonneur·ses, montagne du charbon, bauges, 23.07.21 | 349 |
| figure 11.5 : le loup détecte la présence des skieurs tandis que ceux-ci gardent leurs distances (réalisation : Noémie Bailly) | 357 |
| figure 11.6 : le loup en surplomb observe le guide (réalisation : Noémie Bailly)..... | 358 |
| figure 11.7 hurlements aux loups et leurre inefficace (réalisation : Noémie Bailly)..... | 366 |
| figure 11.8 : généalogies disciplinaires du « paysage de la peur »..... | 372 |
| figure 11.9 : le paysage de la peur en écologie..... | 373 |
| figure 11.10 : le paysage de la peur en sciences humaines et sociales | 375 |

Tableau

| | |
|---|-----|
| tableau 2.1 : tableau synthétisant deux approches théoriques complémentaires pour comprendre le rôle des dispositions sociales dans l’apprentissage de la randonnée. | 63 |
| tableau 3.1 : synthèse des données sociodémographiques des principales participations à l’enquête | 93 |
| tableau 5.1 : tableau de synthèse concernant les différentes activités récréatives et sportives de montagne pratiqués par les enquêtés. | 189 |
| Tableau 11.1 : Circulation des affects, spatialités et cadre des expériences entre humains et loups..... | 370 |
| Tableau 11.2 : Un paysage de la peur, deux versions..... | 376 |
| Tableau 11.3 : Les deux approches anthropologiques concurrentes de la perception | 381 |

Annexes

Annexe 1 : Message de sollicitation à l'enquête et ses modalités de participation

Bonjour,

Je m'appelle Stéphane Marpot, je réside depuis peu à Chambéry, j'ai 34 ans et je fais une thèse en sociologie qui s'intéresse à la perception et aux émotions à l'égard de l'environnement montagnard (faune comprise) des pratiquant.e.s d'activités récréatives (trail, ski, raquette, randonnées pédestres).

Je vous contacte à ce jour, car, dans le cadre de ma thèse, je mène une recherche sociologique qui complète celle de Léna Gruas, doctorante avec laquelle vous avez travaillé en participant à des questionnaires et des entretiens. Cette dernière m'a confié vos contacts, car vous avez manifesté un certain intérêt à contribuer à la recherche en sciences humaines et sociales concernant vos pratiques en montagne.

Souhaitant comprendre comment se construit le rapport à la montagne des pratiquant.e.s de sport de nature qui fréquentent les massifs des Bauges, de la Vanoise et de Belledone ; tout au long de cette année (2020-2021), je suis à la recherche de volontaires qui voudraient participer à :

Des randonnées partagées (à pied, à ski, en raquettes). En effet, peut-on penser notre rapport à l'environnement montagnard, au paysage, aux animaux, sans faire un détour par l'expérience directe ? Parti prenant d'une démarche ethnographique, mon travail ne peut s'envisager sans l'expérimentation par l'immersion totale. Ainsi, novice en ski de randonnée, mais habitué au trek de plusieurs jours, je souhaite autant que possible que nous partions parcourir ensemble sur un ou plusieurs jours les massifs des Bauges, de la Vanoise et de Belledone.

Un entretien semi-directif qui porterait sur votre trajectoire de pratiquant.e et votre rapport à l'environnement montagnard. Celui-ci sera enregistré par dictaphone et durera au moins une heure. Le cas échéant, il se verra réitéré si nous consentons à approfondir l'échange. Il pourra se dérouler à votre domicile, en extérieur ou autre, selon votre bon vouloir et le respect des mesures sanitaires actuelles.

La production de récits photographiques/vidéo. En mon absence, il s'agira ici pour vous de documenter une de vos sorties dans l'un des massifs mentionnés plus haut à l'aide de photographies ou de vidéos (en fonction de votre matériel et du média qui vous paraît le plus pertinent). Le but est ici de capter les paysages ou toutes situations qui vous affectent tout particulièrement, qui provoquent en vous un changement émotionnel. Cela étant fait, nous nous

entretiendrons ensemble afin que vous racontiez votre sortie en vous appuyant sur les commentaires que suscitent les photographies/vidéos produites en amont.

D'autres dispositifs pourront être envisagés selon votre disponibilité et votre engagement dans le processus de recherche.